





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

TOME SECONDE.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE LA CHINE.

TOME SECOND.

1734

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE,

O-U

ANNALES DE CET EMPIRE;
TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin:

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

*Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES,
Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collège Royal
de France, Interprète de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-HI, & gravées pour la première fois.

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,

Chez { PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du
Collège Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

ANNALES DE CET EMPIRE;
TRADUITES EN FRANÇAIS PAR M.



TOME SECOND.

PARIS,

M. DE L'ÉLITE.

PARIS, DE L'ÉLITE.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

SUITE DE LA III^E DYNASTIE DES TCHEOU.

MOU-OUANG au retour de son expédition honteuse, commença à rentrer en lui-même, & à se repentir de n'avoir pas suivi les conseils de ses ministres. Il vit que la négligence qu'il avoit eue jusque-là dans le gouvernement, avoit causé beaucoup de désordre ; que les princes ne venoient presque plus lui rendre leurs hommages aux temps accoutumés ; qu'ils paroissoient ne pas respecter la majesté impériale , &

Tome II.

A

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

966.

Mou-ouang.

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
986.
Mou-ouang.

qu'il étoit à craindre que , se rendant peu-à-peu indépendans , ils n'eussent des vues contraires au repos public. Les peuples , qui suivent ordinairement l'exemple de ceux qui les gouvernent , n'avoient plus la même attention à observer les cinq fortes de devoirs , & à pratiquer la vertu ; on ne voyoit presque plus qu'on fît cas dans l'empire , des sages réglemens & des loix de Ouen-ouang , & de Vou-ouang. Ce prince y fut sensible ; il reprit en main le gouvernement qu'il avoit négligé si long-temps ; & pour s'y comporter avec succès , il tint plusieurs conseils avec ses ministres , auxquels il proposa ses vues dans un discours intitulé *Chi-ki* , qui s'est perdu par le malheur des temps (1).

952.

La cinquantième année de son règne & la centième de son âge , sentant ses forces diminuer considérablement , il voulut laisser à la postérité une marque du zèle qu'il avoit pour le bien de l'empire , par un réglemant sur l'administration de la justice à l'égard des criminels : il chargea Sin-heou de le publier & de le faire observer dans tout l'empire. Ce réglemant étoit conçu en ces termes (2) :

« C'est la nécessité seule qui a obligé les princes à se servir » des supplices pour punir les criminels. Les loix qui les con-

(1) Lieu-king. Tfo-chi. Tlien-pien. Y-tcheou-chou.

(2) *Chu-king*, chap. *Liu-hing*. Si on compare la paraphrase de ce chapitre par le P. de Mailla avec la traduction du P. Gaubil , on trouvera beaucoup de différence. Le *Chu-king* est d'un stile si ferré , si laconique & si ancien , que les Chinois ne l'entendent qu'à l'aide des interprètes : j'aurois pu profiter de cette traduction pour donner une nouvelle version qui n'auroit ressemblé ni à l'une ni à l'autre , mais je me suis bien gardé de suivre l'exemple de la plupart des éditeurs , & j'ai pensé qu'on devoit ne point altérer un texte , paraphrasé ou non , donné par un homme qui a vieilli dans l'étude de la langue Chinoise , & ne pas mettre sur son compte les fautes qu'on peut faire, Editeur.

» cernent ont commencé à être mises en usage sur la fin du
 » règne de Hoang-ti , en la personne de Tchi-yeou. C'est
 » lui , qui , par sa révolte , se séparant du peuple fidèle , se
 » laissa emporter à ses mauvaises inclinations. Sous un exté-
 » rieur de vertu il cachoit l'ame la plus noire ; son cœur n'étoit
 » enclin qu'à l'injustice , à la fourberie , au vol & au liberti-
 » nage. C'est pour punir un homme de ce caractère que les
 » supplices ont commencé : ne le méritoit-il pas ? Les peu-
 » ples de Miao , en suivant un si pernicieux exemple , vivoient ,
 » au temps de Yao , comme des gens privés de raison. Ce
 » fut alors qu'on régla les cinq différens supplices. Plusieurs
 » innocens avoient été tués ou blessés dangereusement , &
 » delà sont venues les loix qui condamnoient les coupables à
 » avoir le nez ou les oreilles coupés , à être mutilés comme
 » les eunuques , ou à être marqués honteusement au visage ;
 » mais ces loix n'ont pas toujours été observées avec une égale
 » exactitude.

» Comme le prince de Miao n'avoit nul principe de vertu ,
 » son peuple demouroit toujours plongé dans la barbarie , &
 » loin de se civiliser , il ne faisoit aucun cas de la raison ;
 » il n'avoit que des pensées de révolte , & ne connoissoit
 » point la fidélité ; son cœur n'étoit occupé qu'à chercher
 » à tromper adroitement , & à se jouer de la bonne foi de ses
 » voisins : nulle vérité , nulle sincérité , ni dans ses paroles ni
 » dans ses actions. Les prisons ne suffisoient pas pour contenir
 » ceux qu'on arrêtoit ; les rues étoient rougies du sang de
 » ceux qu'on faisoit mourir , & la plupart protestoient de
 » leur innocence devant le trône du Souverain Tien (le Ciel) ;
 » ils lui adressoient leurs plaintes , & crioient amèrement
 » contre l'injustice. Le Chang-ti , à qui rien n'est caché , ne

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

952.

Mou-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

952.

Mou-ouang.

» voyoit parmi eux aucun vestige de vertu ; il n'y appercevoit
» que meurtres & brigandages. L'empereur , indigné du mau-
» vais exemple que donnoient ces peuples , résolut de les dé-
» truire & d'exterminer leur prince.

» Après cela , il ordonna à Tchang (issu de l'empereur
» Chao - hao) , & à Li (descendant de l'empereur Tchuen-
» hio) , de fixer les usages qui se devoient pratiquer , soit par
» rapport au civil , soit par rapport au culte religieux ; ils
» s'acquittèrent l'un & l'autre de leurs emplois avec tant de
» succès , qu'il n'y avoit aucun officier qui ne fût parfaite-
» ment instruit de ses obligations , & qui ne les remplît exacte-
» ment en secourant avec un soin particulier les malheureux ,
» les veuves & les orphelins.

» L'empereur Chun interrogeant le peuple sur les mœurs
» de San-miao , il n'y eut personne qui ne l'accusât hautement
» & ne blâmât sa conduite : alors ce sage prince se servit de
» la justice dont il étoit le dépositaire pour le châtier sévère-
» ment , & par-là il se fit craindre. Mais il n'en vint à cette
» extrémité qu'après avoir fait connoître clairement les crimes
» du coupable , & il prouva par cette conduite combien il
» étoit éclairé.

» Après que Chun eut puni San-miao comme il le méri-
» toit , il chargea trois sages , Pe-y , Yu & Ki , de la conduite
» de son peuple , sur lequel ils répandirent mille bienfaits ;
» Pe-y , en l'instruisant des cinq sortes de devoirs , le garantit
» des supplices destinés aux malfaiteurs. Yu , par ses travaux
» immenses , entrepris pour l'écoulement des eaux & pour
» prévenir de pareilles inondations , lui sauva la vie , en la
» mettant à couvert des dangers qui la menaçoient. Enfin
» Ki lui apprit à cultiver la terre & lui fournit les moyens

» de se pourvoir des grains nécessaires à sa subsistance. C'est
 » véritablement aux soins de ces trois grands hommes que le
 » peuple dut son salut.

» Kao-yao , chargé de punir les criminels , avoit le talent
 » d'inspirer aux peuples tant de respect pour les bonnes
 » mœurs , qu'il les mettoit par-là hors de danger d'éprouver
 » la rigueur des supplices ; quand ceux qui sont en place savent
 » se faire respecter par leurs vertus , & que ceux dont ils se
 » servent sont assez éclairés & assez droits pour conduire les
 » peuples dans le bon chemin , rarement trouvera-t-on quel-
 » qu'un qui ne s'applique à fuir le mal. Il dépend donc de
 » ceux qui sont chargés des affaires du tribunal des crimes ,
 » d'instruire le peuple & de l'aider dans la pratique de ses
 » devoirs.

» Deux choses sont cause que ceux qui sont chargés de
 » punir les crimes s'acquittent mal de cette pénible fonction ;
 » tantôt ils redoutent leur emploi & restent loin des obliga-
 » tions qu'il leur impose ; tantôt ils agissent avec trop d'auto-
 » rité , & s'imaginent n'en jamais faire assez , lors même qu'ils
 » en font trop ; ils annoncent par-là qu'ils manquent de discer-
 » nement. S'ils considéroient qu'ils tiennent la place du Ciel ,
 » ils sauroient qu'ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en
 » donne , que la vie & la mort dépendent uniquement de lui ,
 » & que se comporter autrement , ce n'est pas recevoir du Ciel
 » cette autorité , c'est l'usurper.

» O vous ! gouverneurs & officiers des provinces , dépositaires
 » de la justice , le Ciel ne vous nourrit-il pas pour
 » l'exercer en sa place ? Si vous cherchez un modèle à imiter ,
 » ne l'avez-vous pas dans Pe-y ? Et si vous demandez un
 » exemple à éviter , ne l'avez-vous pas dans la personne de

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

952.

Mou-ouang.

6 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

952.

Mou-ouang.

» San-miao ? Lorsque les peuples avoient quelques différends
» ensemble , & qu'ils s'accusoient mutuellement , incapable
» d'examiner le fond des affaires , quoiqu'il fût aidé des
» conseils des sages , il excédoit toujours , soit d'un côté ,
» soit d'un autre , les bornes de la justice & de l'équité ;
» ce n'étoit que la considération du rang des personnes , ou
» leurs richesses qui régloient ses jugemens , & les innocens
» portoient le plus souvent la peine & le châtimement. Le
» Chang-ti , irrité de ne trouver nulle justice dans San-miao ,
» se servit de Chun pour le punir & en éteindre entièrement
» la race.

» Vous tous , qui que vous soyez , mes parens , mes frères ,
» mes enfans , grands & petits , soyez attentifs à ce que je
» vous dis : c'est un ordre de la dernière importance. Il n'y a
» aucun jour auquel vous ne deviez travailler à vous pro-
» curer la paix & le bonheur ; ne le pas faire , c'est s'exposer
» à un repentir qui devient presque toujours inutile. C'est moi
» seul que le Tien a chargé de diriger le peuple. Si je fais des
» fautes , c'est que je suis homme : c'est une raison qui doit
» encore vous engager plus fortement à m'aider , conformé-
» ment aux ordres du Ciel ; vous ne devez pas vous en rap-
» porter aveuglément à mon avis ; si j'incline à punir , vous
» ne devez pas pour cela être du même sentiment ; & si je
» veux pardonner , vous ne devez pas opiner aussi-tôt à la
» clémence ; mais vous devez suivre , avec respect , ce que les
» loix enseignent sur les cinq sortes de châtimens , & sur les
» trois vertus , de droiture , de rigueur & de douceur : c'est
» par cette sage conduite que vous me comblerez de joie , &
» que vous procurerez une paix solide à mon peuple.

» Qui que vous soyez , je veux vous apprendre une ma-

» nière équitable de punir. Quels sont ceux que vous souhaitez
 » le plus vous rendre favorables ? Ne sont-ce pas les ministres
 » de la justice ? Que respectez-vous dans la justice ? Ne sont-ce
 » pas les loix qui vous traduisent à son tribunal ? Et si vous y
 » êtes conduits , toutes vos pensées ne se portent-elles pas à
 » chercher les moyens de vous tirer d'affaire ? Quand on a con-
 » fronté les parties , il faut recoler ce qui a été dit , avec les
 » cinq sortes de supplices déterminés par la loi. Si la chose est
 » claire & évidente , il faut que la loi soit exécutée ; mais si
 » après un examen suffisant , le crime n'est pas certain , il faut
 » alors user ou de l'une des cinq sortes de punitions pécuniaires ,
 » ou renvoyer les coupables absous , suivant les cinq manières
 » établies par les loix. Les faux jugemens viennent ordinaire-
 » ment de cinq sources qui empêchent de découvrir la vérité :
 » l'une est la trop grande autorité de ceux qui sont en charge ;
 » cette autorité remplit de crainte les accusés ; ils n'osent dis-
 » puter contre leurs juges. La seconde est que les accusés
 » craignent souvent de dire la vérité , de peur de s'attirer quel-
 » que vengeance , pire encore que le mal présent. La troi-
 » sième , c'est qu'on prête trop facilement l'oreille aux femmes ,
 » & qu'on les écoute plutôt que la raison & la justice. La
 » quatrième , c'est qu'on se laisse corrompre par argent. Enfin ,
 » la cinquième , c'est qu'on n'a pas assez de lumières pour
 » distinguer le vrai du faux , & qu'on ne veut pas l'avouer.
 » Vous devez cependant savoir que quoique ces causes soient
 » différentes entr'elles , le mal qui résulte d'un mauvais juge-
 » ment est toujours le même ; ainsi soyez sur vos gardes , & ne
 » jugez jamais qu'après avoir donné tous vos soins à l'examen
 » de la cause.

» Lorsque le crime est évident , il faut le punir ; s'il est

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

952.
 Mou-ouang.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

952.
Mon=ouang.

» douteux , il faut agir en faveur du criminel & lui pardonner ;
» si le plus probable est contre l'accusé , il faut alors avoir
» égard aux circonstances & juger. N'écoutez point ce qui est
» étranger à l'affaire , & en tout , craignez que le Ciel ne vous
» fasse sentir sa vengeance. Quoique j'aie dit qu'il falloit par-
» donner au criminel , lorsque le crime étoit douteux , il faut
» cependant avoir égard à la qualité du crime dont il s'agit :
» par exemple , ceux qui sont accusés d'un crime qui exigeroit
» le châtiment d'être marqué au visage , si la chose est dou-
» teuse , on peut commuer leur peine en une amende pécu-
» niaire de six cents *taëls* ; s'ils devoient avoir le nez coupé ,
» à deux cents *taëls* ; s'ils devoient avoir le pied coupé , à cinq
» cents *taëls* ; s'ils devoient être faits eunuques , à six cents
» *taëls* ; enfin , s'ils devoient être jugés à mort , il faut les
» condamner à une amende de mille *taëls* , & les renvoyer
» absous. Ces commutations de peines étoient autrefois un
» peu différentes. Il est très-difficile de donner sur cela des
» règles certaines. La sagesse & les soins d'un juge doivent y
» suppléer.

» Lorsqu'un homme s'est rendu coupable d'un crime du
» premier chef , s'il n'a pas eu la malice & l'intention de le
» commettre , il faut suivre à son égard la voie de douceur ;
» mais si le crime est le fruit d'une volonté réfléchie , il faut
» agir selon la rigueur des loix. La rigueur ou la douceur dans
» l'exécution des loix dépendent de ceux qui sont en place ;
» ils doivent se conformer aux circonstances présentes , &
» peser s'il convient ou ne convient pas d'user d'indulgence
» ou de rigueur ; nous avons des règles qu'il faut suivre ,
» & des préceptes dont on ne doit jamais s'écarter.

» Tout criminel , quoiqu'il n'ait pas commis un crime
» capital ,

» capital , se trouve toujours dans un état triste & pénible ;
 » il ne faut point lui donner de ces juges qui ne savent ter-
 » miner une affaire qu'en usant de paroles artificieuses ; il faut
 » choisir des gens pleins de droiture , qui ne cherchent que
 » la vérité. Soyez attentifs à ceux qui refusent d'avouer leurs
 » crimes ; souvent ce qu'on n'obtient pas d'abord , on l'obtient
 » ensuite : que la crainte & la bonté soient les fidèles com-
 » pagnes de vos jugemens ; faites voir à tout le monde que
 » vous vous attachez à l'esprit des loix écrites dans nos livres ,
 » & alors vous ne vous écarterez pas des règles de la vraie
 » justice. Lorsque vous aurez jugé , tenez-vous-en à ce que
 » l'empereur prononcera , suivez-le exactement , soit qu'il ait
 » pris la voie de douceur , soit qu'il ait suivi la rigueur des
 » loix.

» Vous qui m'écoutez , apprenez à user de la plus grande
 » circonspection : pour moi , je l'avoue , je ne parle sur cette
 » matière que saisi de crainte & pénétré de respect pour la
 » justice : elle est fondée sur la vertu ; le Ciel , pour aider les
 » hommes à l'embrasser , a établi des peines afin de les contenir
 » dans les bornes de leurs devoirs. Quand on écarte les paroles
 » artificieuses , fausses & déguisées , & qu'on prend le juste
 » milieu , qui seul peut procurer la paix au peuple , il est facile
 » d'administrer la justice. Il faut prendre garde de ne pas suivre
 » son inclination qui porteroit à pencher d'un côté plutôt que
 » de l'autre. Les richesses qui viennent de l'administration de
 » la justice ne sont pas un trésor , le plus souvent elles ne
 » servent qu'à accumuler crimes sur crimes , & à conduire
 » enfin au dernier des malheurs. Rien de plus terrible & de
 » plus à craindre que la rigueur des supplices ; ce n'est pas
 » que le Ciel ne soit infiniment bon , mais c'est que l'homme

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

952.

Mou-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

252.

Mou-ouang.

» mérite cette sévérité, lorsqu'il va contre ses ordres. Si le
» Ciel n'usoit pas de cette rigueur, que de maux ne verrions-
» nous pas dans le monde, & comment pourroit-on espérer
» de le gouverner !

» Pour vous, qui devez me succéder, le plan de con-
» duite que vous devez vous proposer pour l'avenir, c'est
» de faire régner la vertu dans l'empire ? Vous n'y parviendrez
» qu'en discernant clairement le vrai du faux. Les sages, nos
» prédécesseurs, ont mérité des louanges infinies pour les
» soins qu'ils se sont donnés dans l'administration de la jus-
» tice ; ils ont encore mérité une félicité sans bornes. Gouver-
» neurs, princes de l'empire ! recevez ces instructions de votre
» maître ; & dans le gouvernement des peuples qui vous sont
» confiés, ayez toujours à cœur la bonne administration de
» la justice ».

Ce règlement, contenu dans le chapitre *Lin-hing* du livre classique *Chu-king*, fut la dernière chose que fit MOU-OUANG pour réparer, en quelque sorte, le mal qu'avoit produit sa conduite passée. Il occupa le trône pendant cinquante-cinq ans, & mourut à Tsi-kong âgé de cent quatre ans (1).

La quatorzième année de son règne, le prince de Lou ; Ouci-kong, mourut sans gloire, mais paisible dans sa principauté. Il laissa pour successeur son fils Li-kong, qui la posséda trente-sept ans en paix ; mais à sa mort, qui arriva à la cinquante-unième année du règne de MOU-OUANG, les peuples de la principauté de Lou refusèrent de lui obéir & de le reconnoître pour leur souverain : ils choisirent à sa place Hien-kong, frère de Li-kong.

(1) Sse-ki. Tso-kieou-ming.

K O N G - O U A N G.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

946.

Kong-ouang.

KONG-OUANG, fils de Mou-ouang, étoit déjà âgé de soixante-douze ans quand il monta sur le trône : comme l'empire étoit en paix, les commencemens de son règne furent assez heureux ; mais une partie de chasse qu'il fit, la troisième année de son règne, sur les bords de la rivière King-ho, fit beaucoup de tort à sa réputation. Kang-kong, gouverneur de Mie, avoit suivi l'empereur dans cette partie de plaisir. Ce gouverneur avoit trois filles parfaitement belles & bien faites ; dès qu'elles furent que leur père avoit suivi l'empereur, elles voulurent aller le rejoindre. Leur mère, qui avoit quelque pressentiment de ce qui arriveroit, chercha à les en détourner. Je crains, leur dit-elle, que vous ne vous attiriez bien des malheurs ; celui de vous perdre n'est pas le moins à redouter. Mais ces filles, qui n'avoient pas vu leur père depuis longtemps, persistèrent dans leur résolution & partirent de Mie. Dès que leur père fut leur arrivée, il ne voulut point les voir qu'elles n'eussent salué auparavant l'empereur ; & lui-même, sans faire beaucoup d'attention aux suites que cette entrevue pourroit avoir, fut annoncer à ce prince que ses trois filles venoient pour lui offrir leur respect.

Ces trois filles s'étant rendues le lendemain sur le bord de la rivière King-ho, leur père fit si bien en sorte qu'elles se trouvèrent sur le passage de l'empereur, à qui il les présenta lui-même. KONG-OUANG s'arrêta, leur dit peu de paroles ; mais frappé de leur beauté, il demeura inquiet & rêveur le reste du voyage. Kang-kong qui s'en aperçut, vit, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite, & pour sauver l'honneur de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

944.

Kong-ouang.

ses filles , il les envoya secrètement chez un de ses parens ; hors du gouvernement de Mic.

L'empereur fut un an entier sans s'expliquer sur l'effet qu'avoit produit dans son cœur la première vue des filles de Kang-kong ; mais enfin ne pouvant effacer l'impression qu'elles avoient faite sur lui , & bien persuadé que Kang-kong ne les lui céderoit qu'autant qu'il y feroit forcé , il envoya des gens , sous main , à la ville de Mic , avec ordre de les enlever & de les lui amener. Ces émissaires se rendirent à Mic , & s'informèrent adroitement où elles pouvoient être : ils cherchèrent par-tout , mais inutilement ; jamais ils ne purent découvrir leur retraite. Ils en firent leur rapport à l'Empereur , qui jugeant delà que son dessein étoit connu , entra dans une si terrible colère , que ne consultant que la vengeance & sa passion , il envoya des troupes à Mic pour détruire cette ville de fond en comble , & cet ordre barbare fut exécuté avec tant de dureté , qu'il n'en resta pas les moindres vestiges.

Dès que la colère de KONG-OUANG se fut calmée , il reconnut sa faute , & tâcha de la réparer en donnant des secours aux habitans de Mic ; mais l'histoire ne dit point de quelle nature étoient ces secours. Quoi qu'il en soit , sa conduite , depuis ce temps-là , fut celle d'un bon prince qui cherche à conserver la paix dans ses états. Il ne régna que douze ans , & mourut paisiblement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans , laissant l'empire à son fils (1).

(1) Nien-y-se. Sse-ki. Coue-yu. Tchín-gin-si.

Y - O U A N G.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE,

 934.
Y-ouang.

Y-OUANG étoit d'un esprit fort médiocre , & n'avoit aucune des qualités nécessaires pour posséder un trône , où il n'étoit monté que parce qu'il étoit fils de Kong-ouang. La première année de son règne il transporta sa cour à Hoai-li , ce qui mécontenta les grands & le peuple. Si à Houai-li il avoit paru du moins s'occuper du gouvernement , il auroit pu couler des jours tranquilles ; mais comme il n'y donnoit aucun soin , les poètes de ce temps-là firent des vers contre lui , pour tâcher de le tirer de l'assoupissement où il paroissoit plongé. Dans les commencemens ils s'y prirent avec quelque ménagement , persuadés que la honte de se voir critiqué , même par le petit peuple , dans la bouche duquel on avoit soin de mettre ces vers , lui feroit faire quelques réflexions utiles à l'état ; mais comme on vit que ces ménagemens ne servoient de rien , les satyres les plus sanglantes contre lui se répandirent dans toutes les provinces de l'empire , sans que le prince , qui en étoit l'objet , parût s'en émouvoir. C'est ainsi qu'il passa tout son règne , qui fut de vingt-cinq ans , sans gloire , sans honneur , méprisé de tous ses sujets , après avoir ouvert , par sa conduite , le chemin à l'audace & à la licence des écrits , en laissant prendre aux poètes la liberté de satyriser leur maître : exemple pernicieux , qui n'a que trop été suivi dans la suite. Il mourut à l'âge de cinquante ans , & il eut son frère puîné pour successeur (1).

 (1) Ta-ki. Sse-ki. Teien-pien. Nien-y-se.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

909.

*Hiao-ouang,**HIAO-OUANG.*

HIAO-OUANG étoit frère de Y-ouang , de même père , mais non de même mère ; il n'étoit son puîné que de quelques mois. A la mort de son frère il se trouvoit déjà dans sa cinquantième année. Comme les enfans de Y-ouang étoient encore assez jeunes , & que d'ailleurs HIAO-OUANG par son naturel impérieux avoit pris beaucoup d'ascendant sur ses neveux , il ne lui fut pas difficile de leur enlever le sceptre , d'autant plus qu'il avoit eu soin de se faire un parti assez considérable pour contre-balancer le parti contraire qui auroit voulu s'opposer à son élévation ; mais comme les enfans de Y-ouang n'osèrent pas défendre leurs droits contre leur oncle , HIAO-OUANG s'empara du trône sans éprouver la moindre opposition.

L'empire avoit déjà commencé, sous ses deux prédécesseurs, à perdre du lustre que Ou-ouang & ses successeurs lui avoient donné ; mais HIAO-OUANG fut la première cause de l'entière destruction de la dynastie des *Tcheou*. Il y avoit à Tay-cou, dans la partie occidentale du Chan-si , un certain Fei-tsé , célèbre par son talent pour élever les chevaux : il descendoit du fameux Pe-y , qui rendit de si grands services à l'état , sous les règnes de Chun & de Yu ; mais étant déchu peu-à-peu , ses parens se virent contraints de faire le commerce de chevaux pour pouvoir subsister. Fei-tsé , qui se trouvoit alors le chef de cette famille , avoit mis tous ses soins à en élever , & il avoit pour cela une industrie & une intelligence admirables , que personne dans l'empire ne pouvoit lui disputer (1).

 (1) Ta-ki. Sse ki. Tchien-pien. Nien-y-se.

HIAO-OUANG étoit aussi passionné pour les chevaux ; ses écuries étoient remplies des plus beaux qu'il pût trouver , & comme les meilleurs fortoient des mains de Fei-tsé , HIAO-OUANG le fit venir à la cour , & lui donna la charge de gouverneur-général de ses écuries. Cette bonne fortune ne fit que fortifier l'inclination de Fei-tsé pour les chevaux : il les exerçoit sans cesse , & ne permettoit à qui que ce fût de les monter sans sa permission , & que sous ses yeux. Ces soins lui gagnèrent tellement le cœur & les bonnes grâces de l'empereur , qu'en récompense de ses services il l'éleva à la dignité de prince , & érigea en principauté le pays de Tsin , qu'il lui donna. Ce furent précisément les descendans de ce Fei-tsé , qui , dans la personne de Tsin-chi-hoang , détruisirent la dynastie des TCHÉON

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
909.
Hiao-ouang.

Le Ciel , irrité de la négligence de HIAO-OUANG pour les affaires de l'état , donna des signes assez évidens de sa colère , par une grêle d'une grosseur extraordinaire , qui tua quantité de bœufs & de chevaux dans la campagne , & par un hiver si rigoureux , qu'il glaça même la rivière Han-kiang , ce qu'on n'avoit jamais vu. Ces prodiges auroient dû faire rentrer l'empereur en lui-même ; mais on ne vit aucun changement dans sa conduite jusqu'à sa mort , qui arriva la soixante-cinquième année de son âge , & la quinzième de son règne (1).

Y E - O U A N G.

Dès que Hiao-ouang fut mort , les princes & les grands qui avoient souffert impatiemment son usurpation & sa conduite , s'assemblèrent , & proclamèrent d'une voix unanime

894.

(1) Sse-ki, Ou-chouang-hou. Nien-y-se.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

824.

Ye-ouang.

YE-OUANG , fils aîné d'Y-ouang , légitime héritier de l'empire. YE-OUANG , que la conduite sévère de Hiao-ouang , à son égard , avoit rendu d'une timidité extraordinaire , se voyant élevé sur le trône , ne savoit presque quelle contenance y tenir , au point que quand les princes & les grands l'eurent reconnu suivant les usages & les cérémonies ordinaires , YE-OUANG , contre la coutume & l'honneur dû à la majesté impériale , descendit de son trône pour leur rendre le salut. Depuis ce temps-là , les Princes n'eurent plus le même respect qu'ils avoient auparavant pour la dignité impériale ; ils commencèrent aussi dès-lors à s'arroger des droits qui ne leur appartenoient pas , ce qui occasionna dans la suite , des troubles qui désolèrent l'empire durant plusieurs siècles , par les guerres continuelles que ces princes se firent entr'eux

821.

La troisième année du règne de YE-OUANG , Hoang-fou n'étant point venu le reconnoître , & lui faire hommage comme à son maître , ce prince , revenu un peu de sa timidité , ordonna à Koué-kong de se mettre à la tête des troupes & de se rendre au pays de Jong , dépendant de Tai-yuen , où Hoang-fou étoit avec son armée , pour l'obliger de gré ou de force à rentrer dans le devoir. Koué-kong partit suivant ces ordres , & rencontra Hoang-fou à Yu-siuen. Il tâcha d'abord de le gagner par des paroles douces & séduisantes ; mais Hoang-fou , qui n'ignoroit point la foiblesse du gouvernement , non-seulement ne voulut point entendre parler de soumission , mais il exhorta même Koué-kong à suivre son exemple & à se révolter. Koué-kong indigné de la hardiesse de Hoang-fou , se prépara à lui livrer bataille dès le lendemain.

Hoang-fou soutint avec courage l'effort des troupes de
Koué-kong.

Koué-kong. On se battit de part & d'autre avec toute la bravoure possible; le combat s'étoit engagé dès le point du jour; à midi on ne voyoit point encore à qui demeurerait la victoire : mais alors Hoang-fou, dont l'armée étoit inférieure à celle de Koué-kong, se voyant attaqué par des troupes fraîches, fut obligé de céder. Il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtes; mille chevaux de Hoang-fou furent pris, & Koué-kong, à son retour, les offrit à l'empereur pour marque de sa victoire (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

891.

Ye-ouang.

Hoang-fou n'étoit pas le seul qui pensât à se soulever contre l'empereur & à se rendre indépendant; plusieurs autres suivirent son exemple; & si ces petits princes ne se déclarèrent pas d'abord, ce ne fut que pour se mettre mieux en état de soutenir leur indépendance. Le prince de Tchou, appelé Hiong-kiu, fut plus hardi que les autres, & leur donna le signal. Ce Hiong-kiu étoit un descendant de Ki-hin, qui avoit très-bien servi sous Ouen-ouang. Tching-ouang, en considération de ses services & de ceux de ses fils & petits-fils, éleva Hiong-ye à la dignité de prince, en lui assignant le pays de Tchou pour sa principauté, & Tan-yang pour sa demeure.

Hiong-kiu avoit trois fils, tous trois fort braves, & capables de l'aider dans son dessein; l'aîné s'appelloit Hiong-kong, le second Hiong-hong, le troisième Hiong-tche-tse: il rassembla quantité de troupes, dont il forma une puissante armée, toute composée des peuples qui demeuroient le long de la rivière de Han, & qui ont la réputation d'être les meilleurs soldats. Avec cette armée, il se rendit d'abord

(1) Sse-ki. Nien-y-se Nan-hiven. Kin-chi. Tchien-pien. Li-ki.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
891.
Ye-ouang.

maître de tout le pays de Yong, qui étoit à l'occident de ses terres : revenant ensuite sur ses pas, il marcha vers l'orient, & s'empara de tout le pays de Yang-yu-en. Pour justifier sa conduite, il fit publier par-tout qu'on ne devoit pas être surpris de ce qu'il venoit de faire, qu'originellement il n'étoit point Chinois, qu'il étoit de la race des peuples Y, & que par conséquent il étoit en droit de s'agrandir comme bon lui sembleroit, sans qu'on pût l'accuser de révolte. Après cette déclaration, il créa, comme s'il en avoit eu l'autorité, son fils aîné prince de Kin-tan ; le second, prince de Ou ; & le troisième, prince de Yuei. Tous ces pays étoient à l'orient de la principauté de Tchou, d'où il avoit plus à craindre que de tout autre côté.

L'empereur YE-OUANG vit avec une tranquillité impardonnable la révolte, les progrès & la témérité de Hiong-kiu, & ne fit pas la moindre démarche pour l'arrêter : il ne fut pas plus allarmé de voir un de ses sujets lui enlever le droit de créer des princes, droit qui n'appartient qu'à l'empereur seul. Aussi mourut-il sans gloire & sans honneur, après seize ans de règne, à l'âge de soixante ans, laissant un ferment de révolte qui coûta cher à l'empire (1).

879.

LI - O U A N G.

LI-OUANG son fils, étoit un prince qui ne manquoit pas d'esprit ; mais son orgueil insupportable, son naturel soupçonneux, & sur-tout sa cruauté, effaçoient absolument les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs. Il s'étoit souvent plaint

878.

(1) Ssé-ki Tçou-chi-kia. Hou-chi. Hou-chuang-hou.

de l'insensibilité de son père , sur-tout à l'égard des princes qui paroissent peu disposés à la soumission. Dès qu'il fut sur le trône , il voulut y apporter un remède efficace par un excès de sévérité ; & pour faire un exemple qui jettât la terreur dans le cœur des autres , il se saisit par surprise de Pou-tchen , prince de Tfi , descendant de Tsfai-kong , & le fit mourir sur d'assez légers soupçons ; mais pour ne pas mécontenter son fils Ho-kang , il l'établit dans la succession de son père. Les peuples de Tfi , irrités de la mort de leur prince , eussent bien voulu la venger ; mais se trouvant trop foibles , ils se contentèrent , pour toute vengeance , de faire contre LI-OUANG des vers très-injurieux qu'ils répandirent par-tout.

AVANT L'ÈRE.
CHRÉTIENNE.

878.

Li-ouang,

Hiong-kiu , prince de Tchou , indigné de l'action injuste que LI-OUANG venoit de faire en montant sur le trône , leva le masque , se déclara indépendant , & rejetta le nom de prince que sa famille avoit reçu des empereurs Chinois ; il prit le titre de *Roi* , & voulut que ses états portassent le nom de *Royaume* : témérité que LI-OUANG jugea à propos de dissimuler , peut-être pour ne pas s'engager dans une guerre dont l'événement eût été fort douteux , principalement à cause des dispositions peu favorables où il savoit que les autres princes l'empire étoient à son égard (1).

La onzième année de son règne , les peuples du pays de Hoai , aujourd'hui Hoai-ngan-fou , dans la province de Kiangnan , entrèrent sur les terres de l'empire & y firent beaucoup de ravages. Sous les règnes d'un Ou-ouang , ou d'un Tching-ouang , ils n'auroient eu garde de remuer ; mais voulant

867.

(1) Sse-ki. Tçou-chi-kia.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

867.
Li-ouang.

profiter de la foiblesse du gouvernement, ils jugèrent que, sans beaucoup risquer, ils pouvoient s'enrichir des dépouilles de leurs voisins. LI-OUANG, pour les obliger à rentrer dans leurs limites, ordonna à Koué-tchong de conduire contre eux les troupes de l'empire. Ce général se mit en marche avec un air de confiance qui sembloit l'assurer du succès; mais ces peuples s'étant réunis en corps d'armée, sous la conduite d'un chef intrépide, l'attendirent de pied-ferme, lui livrèrent bataille, la gagnèrent, & obligèrent Koué-tchong de s'en retourner après avoir perdu une bonne partie de ses troupes.

866.

L'année suivante Tchîn-pé, descendant de Kang-chou, fils de Ouen-ouang, prince de Ouei, mourut. LI-OUANG, qui n'étoit content d'aucun de ces princes, étoit sur le point de donner à quelqu'une de ses créatures cette principauté, & de l'ôter au fils de Tchîn-pé; mais celui-ci, qui connoissoit la passion insatiable de LI-OUANG pour l'or, fut si bien le gagner par ce moyen, qu'il le rétablit prince de Ouei.

Comme ce fut proprement sous le règne de LI-OUANG que les princes tributaires visèrent à l'indépendance, il est bon de les faire connoître. Hiao-pé, prince de Tfao, dans le Chan-tong, descendant de Chou-tchin, frère de Ou-ouang, mourut la quatorzième année du règne de LI-OUANG, & eut pour successeur son fils Yo-pé. Hoci-heou, descendant de Chao-kong, frère de Ou-ouang, succéda à son père dans la principauté de Yen, dans la Pé-tché-li. Ou-heou succéda à Li-heou son père, dans la principauté de Tfai, dans le Honan; il descendoit de Chatou, frère de Ou-ouang.

Kien-kong, prince de Tfi, n'avoit obtenu cette principauté que par le plus odieux des forfaits. Il étoit, par sa mère, frère

de Ngai-kong , père de Hou-kong , prince régnant de Tfi. Dévoré d'une ambition extrême de régner , il ne vit aucune autre voie pour l'emporter sur son neveu que celle de la violence. Il eut d'abord de la peine à s'y déterminer ; mais enfin , vaincu par son ambition , il dressa des embûches à Hou-kong , & , par une perfidie sans exemple , il le tua de sa propre main , la vingtième année du règne de LI-OUANG , s'empara de sa principauté , dépouilla ses enfans de tous leurs biens , & les réduisit à la dernière misère. Comme il craignoit quelque vengeance de la part des habitans de la ville dans laquelle Hou-kong tenoit sa cour , il établit la sienne à Lin-tse.

Les princes de Song descendoient en droite ligne de Oueï-tse , frère puîné de Tcheou , fameux par ses crimes , & par la ruine entière de la dynastie des *CHANG* , à laquelle celle des *TCHEOU* a succédé. La vingt-deuxième année du règne de LI-OUANG , Li-kong , qui possédoit la principauté de Song , mourut , & eut pour son successeur , à la même principauté , son fils Lie-kong. La même année , le prince de Tchin , descendant de Chou-yu , fils de Ou-ouang , puîné de Tehing-ouang , qui portoit le même nom de Li-kong , comme le prince de Song , mourut aussi , laissant son fils Tchîn-heou successeur de ses états. Cette même année , Yng-Kouo , autrement Fey-tse , que Hiao-ouang avoit élevé à la dignité de prince de Tsin , pour le récompenser des soins qu'il avoit pris à lui dresser de bons chevaux , mourut dans sa principauté , & fut remplacé par son fils Tsin-heou.

Chin-kong , alors prince de Tchîn , & descendant de Chun , mourut la vingt-quatrième année de LI-OUANG. Cette même année , Ycou-kong lui succéda. L'année suivante ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
866.
Li-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

866.

Li-ouang.

King-heou, prince de Ouei, dont on a déjà parlé, mourut aussi, & laissa ses états à Hi-heou son fils. La vingt-huitième année de LI-OUANG, mourut pareillement Hien-kong, prince de Tsi, auquel son fils Ou-kong succéda (1).

LI-OUANG, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, étoit fort avide d'argent, & s'occupoit beaucoup plus des moyens d'en amasser, que de bien gouverner l'empire. Comme il ne pouvoit par lui-même faire en cela tout ce qu'il auroit voulu, il choisit, parmi les officiers de sa cour, un homme propre à remplir ses desseins. Ce fut Yong-y-kong, homme hardi s'il en fût jamais, & capable de tout entreprendre; il l'éleva à la dignité de surintendant (2) de sa maison avec toute autorité. Youi-leang-fou, l'un des premiers officiers de l'empire, apprenant le choix que l'empereur venoit de faire pour un emploi de cette importance, & sachant le motif de ce choix, fut au palais, demanda audience, & parla ainsi à LI-OUANG.

860.

« La dynastie de Votre Majesté a bien perdu de son ancien
» éclat; les choses en sont venues au point, que je ne la
» crois pas loin de son entière décadence. Yong-y-kong est
» un homme qui enlève sans pitié le peu d'argent que le
» peuple amasse, avec des peines infinies, pour sa subsis-
» tance. Peu éclairé, il ne voit pas les maux qu'il va nous
» attirer : l'argent est un effet rare des productions du ciel
» & de la terre, la récompense des travaux du peuple; le
» lui enlever, n'est-ce pas le priver du fruit de ses sueurs
» & de ses peines, & le mettre dans une disposition, à notre

(1) Sse-ki. Chi-kia. Nien-y-fse. Tsin-chi-kia.

(2) En chinois le nom de cette charge est *king-fse*. Éditeur.

» égard, capable de nous précipiter dans un abîme de mal-
 » heurs ? Quel est l'homme qui n'aime pas à jouir de ces
 » dons du ciel & de la terre, & qui ne se plaint pas du
 » tort qu'on lui fait en les lui arrachant d'entre les mains ?
 » Si tous se plaignent, si tous sont mécontents, pensez-vous,
 » que votre autorité puisse subsister long-temps ?

» Un prince qui veut bien remplir ses obligations, doit
 » être extrêmement soigneux à ce que l'argent circule entre
 » les mains de ses peuples ; il doit craindre sans cesse qu'ils
 » ne tombent dans la misère, de peur que leur misère ne le
 » précipite lui-même dans le dernier des malheurs. La gloire
 » dont Heou-tsie s'est couvert, & l'honneur immortel qu'il
 » s'est fait dans tout l'empire, ne viennent-ils pas de l'at-
 » tention qu'il a eue à procurer aux peuples les moyens
 » d'avoir abondamment leur subsistance.

» Voudriez-vous apprendre vous-même à enlever à vos
 » sujets le peu qu'ils ont pour vivre ? Votre Majesté ignore-t-
 » elle, que quiconque prend de force le bien d'autrui doit être
 » séparé du nombre des honnêtes gens, & être confondu
 » dans la classe des voleurs ? Un tel prince ne mériterait-il
 » pas d'être abandonné de tout le monde ? Je dois vous le
 » dire, si Votre Majesté se sert de Yong-y-kong, vous per-
 » drez la dynastie des *Tcheou* ».

LI-OUANG ne fit aucun cas de ces remontrances ; il installa
 Yong-y-kong dans l'emploi qu'il lui avoit destiné, & lui
 recommanda de remplir ses trésors, seul moyen de satisfaire
 sa passion, qui d'elle-même étoit insatiable. Les concussions
 que Yong-y-kong exerça sur le peuple, les fraudes qu'il com-
 mit, & les fineses qu'il mit en usage pour tirer de l'argent,
 indignèrent tellement les princes tributaires, qu'aucun d'eux,

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 860.
Li-ouang.

24 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

860.

Li-ouang.

depuis ce temps , ne voulut aller rendre ses hommages à l'empereur (1).

La trente-unième année de LI-OUANG , le prince Tsin-heou (2) mourut , & laissa sa principauté à son fils Kong-pé. Cette même année mourut aussi (3) le prince de Tchou. On a parlé ci-devant des trois fils de Hiong-kiu ; l'aîné , Hiong-kang , mourut avant son père , qui laissa ses états à Hiong-tsé-hong son second fils ; mais Hiong-yen , le puîné des trois , poussé du desir de régner , & avec une aversion naturelle pour son frère , le fit assassiner , peu de mois après la mort de son père , & ce crime le mit en possession de la principauté ou du royaume de Tchou. Il changea son nom , & prit celui de Hiong-yong.

Cependant Yong-y-kong , pour contenter LI-OUANG , fouloit tellement les peuples , qu'ils en murmurèrent hautement. Chao-kong , un des premiers ministres de l'empire , n'entendoit leurs plaintes qu'avec un chagrin mortel , parce qu'il manquoit de moyens pour les apaiser. Il résolut cependant la trente-troisième année du règne de LI-OUANG , de lui représenter l'état où il avoit réduit l'empire. Mais ayant entendu ce que Chao-kong lui dit des plaintes du peuple , l'empereur entra dans une colère terrible , & voulut savoir quels étoient ceux qui se plaignoient. Comme Chao-kong refusa de les nommer , ce prince fit venir des magiciens de la principauté de Ouei , & leur ordonna de lui faire connoître

(1) Sse-ki. Nien-y-se.

(2) *Tsin-heou* signifie le prince ou le heou de Tsin. Ce prince posséda son appanage de Tsin pendant dix ans. *Éditeur.*

(3) C'étoit Hiong-yen. *Éditeur.*

ceux qui se plaignoient de son gouvernement ; ensuite, sans d'autre examen, il faisoit mourir tous ceux que ces magiciens lui indiquoient.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

846.

Li-ouang.

Le peuple, consterné, n'osoit plus laisser échapper aucune plainte. Par-tout régnoit un silence profond, & lorsqu'on marchoit dans les rues, c'étoit avec tant de circonspection, qu'on n'osoit même se regarder. LI-OUANG, ravi d'en avoir imposé jusqu'à ce point, rencontrant un jour Chao-kong, lui dit : « Eh bien, ne suis-je pas venu à bout d'arrêter toutes » les plaintes ? Qui oseroit maintenant ouvrir la bouche ? »
« Ce n'est là, prince, répondit Chao-kong, qu'un voile » qui vous empêche de connoître les sentimens du cœur ; »
« mais sachez qu'il est plus dangereux de fermer la bouche » du peuple, que d'arrêter les eaux d'un torrent ; les arrê- » ter, c'est les obliger de se répandre & de causer plus de » dommage que si on les eût laissées s'écouler naturellement. »
« Quand on veut empêcher qu'un torrent ne nuise, il faut » lui creuser un grand lit, capable d'en contenir les eaux ; de » même ceux qui sont chargés de la conduite du peuple, »
« doivent lui laisser la liberté de parler. On peut dire qu'un » empereur fait gouverner lorsqu'il laisse aux poètes la liberté » de faire des vers ; à la populace celle de jouer des comé- » dies ; aux historiens celle de dire la vérité ; aux ministres » celle de donner des avis ; aux pauvres de murmurer en » payant le tribut ; aux étudians de réciter leurs leçons à pleine » voix ; aux ouvriers de louer leurs ouvrages, & d'engager » les gens à les occuper ; au peuple de parler de ce qu'il en- » tend dire ; & aux vieillards de trouver à redire à tout. Dès » lors les affaires vont leur train sans beaucoup d'inconvé- » niens ; la langue du peuple est comme les montagnes & les

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

842.

Li-ouang.

» rivières , d'où sortent les richesses & les choses nécessaires
» à la vie ».

LI-OUANG écouta ce discours assez tranquillement ; mais il ne changea pas pour cela de conduite ; & ce qui paroîtra difficile à croire , le peuple observa ce morne silence près de trois ans entiers , jusqu'à ce qu'enfin , ne pouvant plus se contenir , il se précipita en foule dans le palais de l'empereur , brisa les meubles avec fureur , tua tout ce qui se présentoit , & n'auroit pas épargné LI-OUANG lui-même , s'il n'eût trouvé le moyen de s'évader pendant le tumulte , & ne s'étoit retiré au pays de Tsi , dans la principauté de Tcin-pin-yang-fou dans le Chanfi. Il n'avoit qu'un fils , fort jeune , qui n'auroit pas échappé à la fureur du peuple , si Chao-kong n'avoit eu le soin de le cacher chez lui ; la chose cependant ne fut pas si secrète que le peuple n'en fût instruit ; & après avoir tout renversé dans le palais de l'empereur , il alla avec la même fureur assiéger la maison de Chao-kong , criant à haute voix qu'on leur remît le fils de LI-OUANG. Chao-kong avoit acquis un grand ascendant sur le peuple , qui étoit persuadé de ses bonnes intentions : on respecta son palais , mais on voulut absolument avoir le fils de l'empereur , & on persista à le demander avec les plus terribles menaces. Chao-kong voyant la fureur obstinée du peuple , qui se dispoisoit à forcer les portes , dit , les larmes aux yeux : « Voilà ce
» que j'ai prédit plusieurs fois à l'empereur , jamais il n'a voulu
» m'écouter ; à quelle cruelle extrémité suis-je réduit ! Faut-il
» que je devienne le complice de la mort du fils de mon maître , du légitime héritier de l'empire ? Non , il ne sera pas dit
» que je sois coupable d'un pareil forfait ; mon fils est du même
» âge que le prince ; le trouble où est le peuple l'empêchera
» d'en remarquer la différence ». A ces mots il prend son fils ,

le livre, comme fils de LI-OUANG, entre les mains du peuple, qui se jeta aussi-tôt sur lui avec une rage effroyable, le mit en pièces, & ne se retira qu'après avoir assouvi sa vengeance (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
842.
Li-ouang.

Malgré ces troubles Chao-kong & Tcheou-kong n'abandonnèrent pas les affaires de l'empire; comme ils avoient toujours paru avoir fort à cœur les intérêts du peuple, le peuple se soumit volontiers à leur gouvernement. Quand sa fureur fut apaisée, ces ministres firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à rappeler LI-OUANG, mais envain; la haine qu'il avoit conçue contre ce prince, s'opposa toujours à son retour: ainsi LI-OUANG, exilé hors de ses états, mourut au bout de quatorze ans, dans le pays de Tsi, où il s'étoit réfugié. Ce long interrègne, pendant lequel les deux ministres gouvernèrent la Chine, est connu dans l'histoire sous le nom de *Cong-ho*.

LI-OUANG mérita de finir ses jours dans l'exil, à cause de ses mauvaises qualités, qui le rendirent odieux à ses sujets, & pour son insensibilité aux avertissemens qu'on lui donnoit, soit en particulier, soit en public. Chao-kong plein de zèle pour l'empire, ayant connu que ses remontrances étoient inutiles, avoit été le premier à donner l'exemple aux poètes de reprendre la conduite de LI-OUANG, par des vers qu'il fit courir dans le public. Fan-pé & Youi-pé en firent de même, & à leur exemple une infinité de poètes exercèrent leur plume contre cet empereur. Mais LI-OUANG avoit lu leurs vers & ne s'étoit pas corrigé.

La trente-quatrième année du règne de ce prince, mourut Kong-pé, prince de Tsin. Il eut son fils pour successeur. La

(1) Tchou-chi-kia. Sse-ki. Nien-y-se. Coue-yu. Sse-tchin. Pen-ki.

28 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

828.

Li-ouang.

trente-huitième , mourut Tching-heou , prince de Tçin ; la quarante-unième Ou-heou , prince de Tfai , qui laissèrent leurs principautés à leurs fils ; le fils du premier s'appelloit Hi-kong , & celui du second Y-heou. Hiong-yong , prince de Tçou , mourut aussi cette même année. Il eut Hiong-yen , son frère puîné , pour son successeur. La quarante-quatrième année , Y-pé , prince de Tfao , mourut , aussi bien que Ycou-kong , prince de Tchîn , la quarante-septième ; & Hi-kong , prince de Song , la quarante-huitième. Ils eurent pour successeurs , le premier Ycou-pé son frère , & les deux autres leurs fils , dont le premier s'appelloit Hi-kong , & le second Hoci-kong. Hiong-yen de la principauté de Tçou , après un règne de dix ans , mourut la même année que LI-OUANG , à qui on attribue cinquante & un ans de règne , en comprenant les quatorze années de son exil , pendant lesquelles subsista la régence *Cong-ho* (1).

SIUEN - O U A N G.

827.

Dès que Chao-kong & Tchcou-kong eurent appris la mort de LI-OUANG , ils conduisirent au palais son fils SIUEN-OUANG , qui jusques-là avoit demeuré inconnu dans la maison de Chao-kong. Ayant rassemblé tous les mandarins , ils le firent reconnoître empereur de la Chine. Le peuple dont l'esprit s'étoit radouci par la longueur du temps , ne s'opposa point à l'élection de ce prince , & témoigna même de la satisfaction de ce que Chao-kong l'avoit conservé & élevé dans sa famille.

(1) Pen-ki. Nien y-fse. Chi kia. Sse-ki. Chi-king , ode *Min-lao* du *Ta-ya* , & odes *Pun* , *Soung-jeou* , *Tang-tei* du même livre *Ta-ya*.

SIUEN-OUANG commença son règne par la guerre qu'il lui fallut soutenir contre les peuples de Jong , aujourd'hui les Tartares occidentaux , & contre les Hien-yun ou Tartares du nord. Il fit marcher Tsin-tchong contre les premiers , & Yn-ki contre les seconds : ces généraux furent assez heureux pour les faire rentrer dans leurs pays. Les poètes, charmés du succès qu'avoit eu Yn-ki , chantèrent ses louanges , comme on peut le voir dans le *Chi-king* (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
827.
Suen-ouang.

La seconde année , les peuples du midi entrèrent dans l'empire par trois endroits différens. SIUEN-OUANG leur opposa trois corps d'armée ; il mit Fang-chou à la tête des troupes qu'il envoya contre les King-man , peuples du Hou-couang. Chao-kong eut le commandement de celles qui marchaient contre les peuples de Hoai-nan ; enfin il se mit avec le général Nan-king à la tête du corps qui devoit s'opposer aux peuples de Hoai-pé (Hoai-ngan du Kiang-nan) ; par-tout ses troupes réussirent si bien , que non-seulement elles repoussèrent les ennemis qu'elles obligèrent de regagner leur pays , mais encore elles firent la conquête d'une partie de leurs états , dont elles agrandirent l'empire.

826.

La même année mourut Tchinkong , prince de Lou ; il avoit succédé à son père Hien-kong , au préjudice des enfans de son frère. Tchinkong eut Ou-kong pour successeur. Dans le même-temps , Tai-pé dans la principauté de Tsao se révolta contre son prince Yeou-pé ; il le tua de sa propre main & se saisit de ses états. L'année suivante mourut Ou-kong , il eut son fils Li-kong pour successeur.

(1) *Chi-king* , liv. *Siao-ya* , ode *Tsui-ki*. Liv. *Ta-ya* , ode *Kiang-han* & *Tchang-ou*.

30 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

825.
Siuen-ouang.

SIUEN-OUANG avoit alors à sa cour un officier nommé Han-heou, dont les ancêtres avoient été chefs des peuples barbares du midi ; comme il avoit très-bien servi dans la dernière guerre, l'empereur, en récompense de ses services, lui donna les pays de Yuei & de Me qu'il érigea en principauté. Han-heou y jeta les fondemens d'une grande ville, défendue d'un bon fossé ; il fit défricher les terres, qui pour la plupart étoient encore incultes, & y fit semer différentes sortes de grains : il établit des marchés & des douanes, & détermina lui-même les tributs qu'il paieroit à l'avenir à l'empereur. Enfin d'un pays désert & inculte, il fit une principauté des plus considérables de l'empire (1).

824.

La quatrième année de son règne, SIUEN-OUANG, ordonna à Chao-hou, de faire bâtir la ville de Sie, & lui assigna un département qu'il érigea en principauté, sous le nom de principauté de Chin, dont il le gratifia (2).

823.

La cinquième année, il fit aussi publier par Fan-heou dans tout l'empire qu'il vouloit bâtir une ville à Tsi, afin que tous y contribuassent. SIUEN-OUANG profitoit de la paix dont la Chine jouissoit pour l'embellir, & cette conduite lui faisoit beaucoup d'honneur ; Yn-ki a transmis ces faits à la postérité par les vers qu'il composa à sa louange, & qu'on trouve dans le *Chi-king* (3). Cette même année mourut Hi-heou, prince de Tsin, auquel succéda son fils Hien-heou.

822.

Depuis la deuxième année du règne de SIUEN-OUANG jusqu'à la sixième, tous les étés furent d'une sécheresse extraor-

(1) *Chi-king*, liv. *Taya*, ode *Han-hy*.

(2) *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Chou-miao*. Liv. *Ta-ya*, ode *Jong-cae*.

(3) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Tchin-min*.

dinaire ; le peuple en souffroit ; les denrées étoient d'une cherté extrême , & la plupart manquoient de vivres. SIUEN-OUANG , à l'exemple des anciens rois , regarda ce châtiment du ciel comme une punition de ses fautes : il s'humilia , examina avec soin sa conduite , & réforma plusieurs abus de sa cour ; il parut prendre tant d'intérêt aux calamités publiques , que non-seulement le peuple supporta patiemment les maux dont le Ciel l'affligoit , mais encore chanta des vers à la louange de SIUEN-OUANG , qui subsistent encore aujourd'hui (1).

SIUEN-OUANG avoit envoyé Tsin-tchong contre les Tartares occidentaux du pays de Jong , peuples intrépides & belliqueux , qui dans l'occasion méprisent la vie & ne cherchent qu'à mourir glorieusement. Tsin-tchong , qui connoissoit leur bravoure , ne voulut les attaquer qu'avec des troupes d'élite & supérieures en nombre. Ces peuples , qui étoient entrés dans la Chine , retournèrent dans leur pays , sur la nouvelle qu'ils eurent que ce général marchoit à eux avec des forces plus grandes , & Tsin-tchong , qui prit cette retraite pour une fuite , les y suivit. Les Tartares , le voyant à leur suite , l'attendirent de pied-ferme , résolus de vendre chèrement leur vie , si le général Chinois avoit la hardiesse de les attaquer.

Tsin-tchong , se confiant dans le nombre & la valeur de ses troupes , ne douta point de la victoire : il attaqua les Tartares avec toute la vigueur possible ; mais ils se défendirent avec une bravoure à laquelle Tsin-tchong , quelque prévenu qu'il fût , ne s'attendoit pas ; non-seulement ils soutinrent l'effort des troupes Chinoises , mais même après plus de cinq heures d'action des plus vives & des plus opiniâtres , ils les firent plier & en tuèrent

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

822.

Suen-ouang.

(1) *Chi-king* , liv. *Ta-ya* , ode *Yun-han* .

un grand nombre. Le général Tsin-tchong y perdit la vie ; les vainqueurs poursuivirent les Chinois jusques sur les terres de l'empire , d'où ils ne se retirèrent qu'après s'être chargés des dépouilles de l'armée impériale , & avoir saccagé , pillé & détruit entièrement les pays qui se trouvèrent sur leur passage.

La nouvelle de cette défaite consterna la cour de SIEN-OUANG , qui s'occupa des moyens de réparer cette perte , avec une promptitude sur-tout nécessaire pour contenir dans leur devoir les princes de l'empire , qui n'y paroissent pas trop disposés. Tsin-tchong avoit cinq fils , dont l'aîné s'appelloit Tchuang-kong : l'empereur le fit venir en sa présence avec ses quatre frères ; & après avoir loué la bravoure de leur père , il leur fit connoître l'obligation où ils étoient de venger sa mort ; & afin de les animer davantage , il promit , à leur retour , de leur donner en souveraineté leur ancien pays de Ta-lou & de Kiuen-kicou , & augmenta leur armée de sept mille hommes des meilleures troupes de l'empire.

Les cinq frères , résolus de venger la mort de leur père ; mirent sur pied une des plus belles armées qu'on eût encore vues , avec laquelle ils entrèrent dans le pays de Jong. Les Tartares , qui se croyoient invincibles depuis leur dernière victoire , parurent ne pas craindre l'approche de la nouvelle armée Chinoise. Tchuang-kong , voulut tirer avantage de la supériorité du nombre qu'il avoit sur eux ; il divisa son armée en cinq corps , que chacun de ses frères commandoit , & les disposa de telle sorte , qu'ils pouvoient aisément envelopper les ennemis , & se secourir mutuellement : alors il fit charger en même temps par ces cinq corps les Tartares , qui , malgré leur bravoure , furent accablés par le nombre , & presque tous mis en pièces. Jamais victoire ne fut plus sanglante & plus

plus complete. Tchuang-kong ne s'en tint pas là, il parcourut tout le pays de Jong, & mit à feu & à sang tout ce qui lui résista. Ce fut ainsi qu'il vengea la mort de son père, & qu'il ajouta des conquêtes à l'empire.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
822.
Suen-ouang.

Cette nouvelle causa autant de joie à la cour de SIUEN-OUANG, que la perte de la première bataille l'avoit consternée. Ce prince tint la parole qu'il avoit donnée à Tchuang-kong; il augmenta sa principauté de Thsin, des pays de Ta-lou & de Kiuen-kieou, sans prévoir qu'il agrandissoit une famille qui devoit un jour éteindre la sienne dans la personne de Thsin-chi-hoang (1).

Vers ce temps mourut Hiong-chouang, prince de Tsou. Il ne laissa point d'enfans; mais il avoit trois frères qui se disputèrent assez vivement son héritage. Dans cette dispute, l'aîné des trois, Tchong-siun, fut tué par le cadet, Hiong-siun; le second, Chou-kan, craignant une mort semblable, se sauva & fut s'établir à Pou-tching. Ainsi Hiong-siun demeura maître de la principauté de Tsou.

Autrefois, tous les princes de l'empire ne manquoient pas, à certains temps fixes, de venir rendre hommage & d'apporter quelque tribut pour marquer leur dépendance; mais depuis Li-ouang, & même avant lui, cela ne se pratiquoit plus, & il sembloit que les princes se fussent rendus absolument indépendans, ce qui faisoit beaucoup de peine à SIUEN-OUANG; il n'osa cependant rien tenter, pour les

(1) C'est celui qui a fondé la dynastie des *THSIN* & qui s'est rendu si odieux aux Chinois, par la haine qu'il voua aux gens de lettres, & par l'ordre qu'il donna de brûler tous les livres; incendie qui détruisit presque tous les plus anciens monumens de l'histoire, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir par la sécheresse qui règne dans les annales de la Chine jusqu'à l'an 255, avant Jésus-Christ. *Éditeur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

810.

Siuen-ouang.

faire rentrer dans le devoir, qu'il ne fût en état de le soutenir.

A la huitième année de son règne, voyant l'empire paisible au-dedans, & redouté au-dehors par la fameuse victoire de Tchuang-kong sur les peuples de Jong, il résolut d'essayer s'il pourroit engager les princes tributaires à lui donner des marques de leur soumission & de leur dépendance. Pour cet effet, il leur manda qu'il vouloit aller chasser à Lo-yang, & qu'ils eussent à s'y rendre. SIUEN-OUANG étoit aimé; ainsi les princes reçurent cet ordre de bonne grace; presque tous se rendirent à Lo-yang: SIUEN-OUANG voulut bien se contenter des excuses des autres; rien n'y troubla les plaisirs, comme on l'apprend par des vers qu'on fit alors sur ce voyage. (1).

813.

Une multitude de Chinois, dans le temps de la sécheresse, s'étoit expatriée pour chercher à subsister ailleurs. SIUEN-OUANG, la dixième année de son règne, les invita à revenir & leur rendit leurs biens; il leur fit distribuer des vivres en abondance, & cette action lui attira les éloges des poètes, qui ne manquèrent pas de l'élever autant qu'elle le méritoit (2).

SIUEN-OUANG étoit bien dans l'esprit de son peuple; une seule chose lui fit du tort. Sous le règne de Chun, ou, pour mieux dire, tandis qu'il gouvernoit l'empire sous Yao, Heou-tsie avoit enseigné aux peuples à cultiver la terre; or Heou-tsie est la souche de la dynastie des TCHOU; c'est pour cette raison que cette dynastie se regardoit comme eelle à qui le peuple étoit redevable de l'agriculture portée à sa perfection. Afin d'en perpétuer la mémoire, on établit la coutume,

(1) *Chi-king*, livre *Siao-ya*, ode *Kioue & Kin-kong*.

(2) *Sioya*, ode *Hong-yen*.

qui subsiste encore aujourd'hui, par laquelle l'empereur, tant pour donner l'exemple au peuple, que pour marquer l'estime qu'on doit faire du labourage, est obligé de travailler lui-même à la terre. Les grains qu'il récolte, ne peuvent être employés qu'à honorer le Chang-ti. Voici comment se fait cette cérémonie.

Neuf jours avant le premier de la lune où commence le printemps, l'intendant de l'astronomie avertit le mandarin qui a l'inspection générale sur les grains, que les froids sont cessés & que le printemps approche. Ce mandarin en donne avis aussi-tôt à l'empereur par un placet, où il lui expose que l'intendant de l'astronomie lui a fait savoir que dans neuf jours on entre dans la lune où toutes choses vont commencer à prendre une nouvelle face, & qu'ainsi il prie Sa Majesté de disposer tout pour labourer la terre.

L'empereur mande au tribunal qui a soin des corvées, d'avertir les grands, les mandarins & le peuple de se disposer à cultiver la terre. Il ordonne au *kong-pou*, ou tribunal qui a soin des ouvrages de l'état, de faire préparer le lieu & les instrumens nécessaires. Après quoi, cinq jours avant la cérémonie, l'empereur se retire dans l'appartement du jeûne, & fait suspendre toute affaire dans les tribunaux pendant les trois derniers jours que dure le jeûne. Le jour arrivé, l'empereur se purifie le corps; au sortir du bain on lui donne, dans une coupe d'or, du vin fait de bled: il le boit, & se rend ensuite, accompagné des grands, des mandarins & du peuple, dans le champ qu'il doit labourer.

L'intendant des grains examine si rien ne manque, & le principal officier de justice place chaque instrument en son lieu. Alors l'intendant prend la charrue & la présente à l'em-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

817.

Siu-en-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

317.

Sien-ouang.

percur , qui la reçoit avec respect , & laboure d'abord un sillon. Après avoir conduit la charrue aux trois quarts du second sillon , l'intendant-général des grains le prie de la céder à ses gens , qui achèvent de labourer jusqu'à mille arpens , qui font un terrain de 5400000 pieds quarrés , l'arpent Chinois étant de 5400 pieds quarrés.

Quand tout ce terrain est labouré , l'intendant des grains en avertit l'intendant de l'astronomie , qui l'examine & en fait son rapport à l'empereur ; alors l'intendant de la bouche présente à ce prince un repas champêtre , préparé par l'impératrice même , dont le principal service consiste en un bœuf qu'on a tué la veille. L'empereur en mange un morceau , & distribue le reste aux grands , aux mandarins , & aux gens qui l'ont aidé à labourer.

Le repas fini , l'intendant-général des grains fait un discours au peuple , dans lequel il relève beaucoup la condition du laboureur , & fait sentir l'importance de s'appliquer à l'agriculture ; il appuie sur l'obligation indispensable d'y veiller , pour tous ceux qui sont en charge , depuis les moindres officiers des bourgs & des villages jusqu'à l'empereur même , dont un des principaux devoirs est de cultiver la terre.

316.

Cette cérémonie intéressante pour l'état , & dont l'empereur ne peut s'exempter impunément , n'avoit point été faite par SIUEN - OUANG , depuis douze ans qu'il étoit sur le trône. KOUÉ - OUEH - KONG , un des princes de la famille régnante , zélé pour la gloire de ce monarque , lui représenta le tort qu'il se faisoit en la négligeant ; il lui fit entendre que la principale occupation des peuples est de cultiver la terre ; qu'il devoit les y encourager par son exemple ; que les fruits du labourage sont la principale nourriture des hommes &

le lien qui les unit entr'eux ; qu'ils font encore le fondement du commerce, de la paix, de la félicité, & de la durée d'un empire ; & enfin que les avantages que Heout-sie, chef de leur famille, avoit procurés à l'état, lui avoient mérité le nom de grand.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

816.

Siu-en-ouang.

SIUEN-OUANG écouta tranquillement ce discours, & parut même l'approuver ; mais il ne fit pas pour cela la cérémonie du labourage durant tout le temps de son règne, & cette négligence lui fit beaucoup perdre de l'estime qu'on avoit pour lui.

Cette même année, Ou-kong, prince de Lou, mourut regretté de ses sujets, qui reconnurent Y-kong son fils pour leur souverain. Il n'en fut pas de même de la principauté de Tsi : Li-kong, qui la possédoit, avoit de l'esprit & toutes les qualités d'un grand prince ; mais trop adonné à ses plaisirs, il négligea le gouvernement ; & trop prompt dans sa colère, il s'attira la haine de la plupart des grands.

Cette haine fut poussée si loin, que soixante-dix de ses meilleurs officiers, levèrent secrètement des troupes, & prétendirent l'obliger d'abdiquer sa principauté en faveur de Ouen-kong son fils. Li-kong n'étoit point d'humeur à leur céder, il marcha contre eux à la tête de ses troupes, & leur livra une bataille qui fut très-sanglante de part & d'autre ; Li-kong y perdit la vie ; les rebelles mirent aussi-tôt les armes bas, & reconnurent Ouen-kong pour leur prince légitime.

Parmi cette multitude de princes qui s'étoient pour ainsi dire partagé l'empire, Li-heou, prince de Ouei, avoit deux fils dont l'aîné s'appelloit Kong-pé, & le cadet, Ou-kong. Ou-kong avoit beaucoup d'esprit, d'habileté, & étoit mieux fait que Kong-pé ; aussi Li-heou le préféreroit-il à son aîné. Il auroit bien voulu le désigner son successeur ; mais il ne le pouvoit sans

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

809.

Siuen-ouang.

faire déclarer Kong-pé incapable de l'être. Kong-pé cependant n'étoit pas sans mérite, & se comportoit d'une manière irréprochable; ainsi le priver du droit que lui donnoit sa naissance, c'étoit exposer les peuples à exciter des troubles : le parti qu'il prit, fut de conserver à Kong-pé ses droits, & de combler de richesses Ou-kong, afin de le mettre en état de ne pas craindre son aîné, & de se faire un parti qui pût le mettre en possession de sa principauté, si son frère lui donnoit quelque sujet de mécontentement.

Ou-kong comprit l'intention de son père; il employa les sommes immenses qu'il en reçut, à gagner les officiers & les soldats de la principauté de Ouei; de sorte qu'il se vit bientôt en état de disputer la succession à son aîné. (1) Kong-pé vit les intrigues de son frère avec un extrême chagrin, & n'osa s'en plaindre ouvertement, parce qu'il n'ignoroit pas que son père lui étoit contraire; il se contenta de confier ses peines à ses amis, & ne prit aucune mesure pour déconcerter les projets de son frère & l'empêcher d'entreprendre sur ses droits. Ce prince tomba dans une mélancolie qui le consuma de langueur & lui donna la mort; ainsi Ou-kong succéda à son père Li-heou, qui mourut la quinzième année de SIUEN-OUANG.

Pé-yu, neveu d'Y-kong, prince de Lou, pensoit, depuis plusieurs années, à se rendre maître de cette principauté. Il s'étoit fait, dans cette vue, plusieurs créatures qui lui étoient entièrement dévouées, & qui n'attendoient que la mort d'Y-kong pour le proclamer son successeur; mais Pé-yu, impatient de régner, trouvant que son oncle vivoit trop longtemps, fut assez dénaturé pour l'assassiner de sa propre main,

(1) *Chi-king*, ode *Pe-tcheou*.

la vingt-unième année du règne de l'empereur. Il se saisit ainsi de sa principauté, sans qu'aucun de ses sujets se mit en devoir de venger un attentat aussi noir.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

807.

Siuen-ouang.

SIUEN-OUANG n'ignoroit pas ce qui se passoit entre les princes ses vassaux ; mais comme ils avoient poussé l'indépendance au point de ne plus respecter ses ordres, l'empereur prit le parti de ne point se mêler de leurs affaires, & de jouir du repos qu'il trouvoit dans sa cour. L'impératrice Kiang, étoit une princesse d'une prudence & d'une vertu peu ordinaires : elle étoit fâchée de voir que l'empereur se relâchoit du soin du gouvernement. Elle auroit bien voulu qu'il s'en corrigât, ou du moins, qu'il fit quelque attention au danger où son indolence l'exposoit, & elle cherchoit une occasion de lui faire connoître ses sentimens sans l'offenser. Un jour que SIUEN-OUANG s'étoit levé plus tard qu'à l'ordinaire, cette princesse se para de ses plus beaux habits, sortit du palais à son insçu, & se retira chez sa mère, d'où elle envoya dire au prince son époux, qu'elle étoit une femme sans vertu, que le plaisir entraînoit dans le précipice ; que dans la crainte où elle étoit que l'empereur, qui avoit mille bontés pour elle, ne se laissât aller au même penchant, & que les affaires de l'état n'en souffrissent, elle avoit cru devoir, pour le bien de l'empire & la gloire de l'empereur, s'éloigner de la cour. SIUEN-OUANG sentit aussi-tôt où l'impératrice en vouloit venir ; il lui envoya dire sur le champ qu'il avoit toujours admiré sa vertu ; mais que ce dernier trait augmentoit infiniment l'estime qu'il avoit pour elle ; que lui seul étoit coupable, & qu'il la prioit de revenir, lui promettant de changer de conduite. L'impératrice retourna au palais sur cette promesse ; & l'on vit effectivement SIUEN-OUANG s'appliquer sérieusement au

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

806.

Siuen-ouang.

gouvernement : ce trait arriva la vingt-deuxième année de son règne.

La première chose qu'il fit , fut de se fortifier contre les princes ses vassaux , dont les démêlés pouvoient devenir funestes à l'empire. Il nomma son frère cadet Houan-kong-yeou , dernier fils de Li-ouang , prince du pays de Tching , à l'ouest du royaume de Tchcou , qu'occupoit Ouen-ouang. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le territoire de *Han-tchong-fou* , dans le Chen-fi.

Mou-heou , prince de Tçin , eut , cette même année , un premier fils , auquel , par une hardiesse insultante pour l'empereur , il fit porter le nom de *Tse-fou* , c'est-à-dire *ennemi* , donnant à connoître par cette dénomination , que lui & sa race se déclaroient ennemis de l'État . Quelques années après , la princesse Kiang-chi son épouse , lui ayant donné un second fils , le jour même qu'il livra bataille à un de ses voisins à Tlien-mou , il voulut qu'on le nommât *Tching-fse* ou *Général accompli* , comme pour donner à entendre qu'il ne désespéroit pas de voir sa famille commander à tout l'empire.

Sse-fou son ministre , étonné de cette hardiesse , lui dit :
 » Le nom de *Tching-fse* que vous venez de donner à votre
 » second fils , est un nom qu'un empereur seul peut porter. Il
 » y a eu de tout temps des règles fixes , pour les noms des
 » rangs & des états différens : y contrevenir , c'est aller contre
 » les usages établis par nos anciens. De plus , votre aîné , prince
 » héritier de Tçin , porte le nom de *Kieou* , qui ne lui appar-
 » tient pas , & le second s'appellant *Tching-fse* , ne sera-ce
 » point un sujet de division entre eux ? Les peuples en prenant
 » parti pour l'un ou pour l'autre , troubleront la paix de vos
 » états , & on en doit appréhender de fâcheuses suites , sur-tout
 » dans

» dans la situation où sont les affaires de l'empire. Soyez tran-
 » quille, lui répondit Mou-heou : j'ai eu des vues en leur don-
 » nant de pareils noms, que je ferai connoître quand il en
 » fera temps. Soyez sûr qu'il y a beaucoup à espérer & rien à
 » craindre ».

SIUEN-OUANG pour faire rentrer les princes dans leur devoir, & se conserver la supériorité sur eux, résolut de venger la mort tragique d'Y-kong, prince de Lou, assassiné par son neveu. Il se mit à la tête de ses troupes, la trente-deuxième année de son règne, & les conduisit au royaume de Lou. Pé-yu se mit aussi en campagne avec les siennes ; mais comme elles étoient inférieures à celles de l'empereur, il perdit la bataille, & fut fait prisonnier. SIUEN-OUANG le fit mourir : quelque juste que fût cette punition, les princes de l'empire la blâmèrent hautement.

Après cette expédition, SIUEN-OUANG rassembla les grands de la principauté de Lou, & les consulta sur le choix d'un sujet de la famille d'Y-kong, pour remplacer Pé-yu. Fan-moutchong répondit sur le champ, que Hiao-kong, frère d'Y-kong étoit digne de lui succéder : « C'est, dit-il, un prince rempli
 » d'esprit & de sagesse, appliqué aux affaires, qui respecte les
 » vieillards, récompense le mérite & punit le vice. Il fait,
 » quand il le faut, être ferme ou céder ». SIUEN-OUANG, sur ce témoignage, le déclara prince de Lou.

La trente-neuvième année du règne de SIUEN-OUANG, Kiang-jong, chef des Tartares occidentaux, entra dans la Chine à la tête d'une armée. SIUEN-OUANG marcha en personne pour le repousser ; il rencontra Kiang-jong au pays de Tſien-mou (1),

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 805.
Siuen-ouang.

789.

(1) *Tſien-mou* signifie *mille arpens*.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

789.

SIUEN-OUANG.

lui livra bataille , & la perdit : ce Prince auroit été fait prisonnier sans Yen-fou , descendant , à la sixième génération , de ce célèbre Tsao-fou , qui favoit si bien conduire un char. Yen-fou tira d'embarras l'empereur en conduisant son char avec une vitesse extraordinaire. On trouve des vers dans le *Chi king* , sur cet événement (1).

Après la perte de cette bataille , SIUEN-OUANG se retira à Tai-yuen pour recruter son armée qui avoit été fort maltraitée à Tien-mou ; il ordonna de faire le dénombrement des habitans de Tai-yuen. Tchong-chan-fou un de ses ministres , lui en représenta les inconvéniens : « C'est une chose » inouïe jusqu'ici , lui dit-il , que l'empereur fasse lui-même le » dénombrement de ses sujets. Votre Majesté n'a-t-elle pas les » mandarins du peuple qui doivent connoître les familles & » le nombre de personnes qui sont dans leurs départemens ? » Les mandarins des corvées doivent savoir la quantité de » monde qu'ils peuvent y employer , & les mandarins d'armes , le nombre des soldats de l'empire. Quel avantage peut » tirer Votre Majesté de ce dénombrement ? Le pays de Tai-yuen , est un des plus peuplés ; je crains cependant que le » nombre de ses habitans ne réponde pas à ce que vous en » attendez : ainsi cette opération ne pourroit que vous causer » du chagrin. Mais ce qui est plus à craindre , c'est que les » princes de l'empire qui ne pourront l'ignorer , vous voyant » moins en forces , respecteront encore moins l'autorité impériale. Faire sans raison le dénombrement du peuple , c'est » s'exposer à le mécontenter , & c'est irriter le Ciel. La perte

(1) *Siao-ya* , ode *Ki-fou*.

» de la bataille de Tïen-mou, est un effet de la colère du Tien,
 » parce que Votre Majesté ne s'est point encore mise en devoir
 » de labourer les mille arpens de terre destinés au sacrifice du
 » Chang-ti ; il est donc de son intérêt de ne pas l'irriter plus
 » long-temps ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉT. ENNE.
 789.
Siuen-ouang.

SIUEN-OUANG écouta, avec bonté, les représentations de son ministre ; mais il n'en fit pas moins le dénombrement du peuple de Tai-yuen : il remit une forte armée sur pied, marcha contre les Tartares occidentaux, qui avoient à leur tête Chin-jong, les défit & les chassa de l'empire.

La quarante-troisième année de son règne, SIUEN-OUANG mécontent d'un des grands de sa cour, appelé Tou-pé, permit qu'on l'accusât d'un crime supposé, & sans beaucoup d'examen, sans même vouloir l'entendre, il le condamna à la mort. Tou-pé avoit un ami intime, appelé Tso-yu, qui ne négli-gea rien pour lui sauver la vie ; il présenta jusqu'à neuf placets différens à l'empereur. SIUEN-OUANG voyant bien qu'il n'obligerait pas Tso-yu à se taire, le fit venir après son neuvième placet, & lui dit : « Quoi donc, Tso-yu, vous aimez mieux
 » désobéir votre prince que de déplaire à un ami ? » « Si le
 » prince mon maître, répondit Tso-yu, suit la raison, je tue-
 » rai moi-même mon meilleur ami s'il s'oppose à mon prince :
 » mais si la raison & la justice sont du côté de mon ami, &
 » l'injustice du côté de mon prince, j'abandonnerai le parti de
 » mon prince, pour servir mon ami ». SIUEN-OUANG entrant en colère, lui dit : « Comment malheureux, est-ce ainsi qu'un
 » sujet parle à son maître ? Si tu ne changes de langage, fache
 » que je te ferai mourir avec Tou-pé ». Tso-yu, sans se troubler de cette menace, lui répondit : « Le sage se fait une gloire
 » de mourir pour la justice. J'ai fait connoître à Votre Majesté

789.

44 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

785.

Sien-ouang.

» son injustice à l'égard de Tou-pé ; & j'ai prouvé son inno-
» cence : qu'il me fera glorieux de mourir pour une semblable
» cause ! Si vous le faites périr, sachez que je ne veux pas lui
» survivre ». SIUEN-OUANG irrité le chassa de sa présence, &
ordonna qu'on les mît à mort tous deux. Cette injustice mani-
feste obligea Sic-chou, fils de Tou-pé, de s'enfuir au royaume
de Tçin.

Sic-chou trouva la principauté de Tçin dans une grande
combustion. Mou-heou étoit mort, & son frère Chang-chu
prétendoit s'emparer de ses états au préjudice de Kieou, qui
en étoit l'héritier légitime. Les esprits étoient partagés, l'un
& l'autre avoient leur parti. Il y eut plusieurs combats, où le
parti de Kieou eut toujours du désavantage, & pour comble
de malheur, la plupart des siens l'abandonnèrent lâchement ;
de sorte que pour ne pas tomber entre les mains de son
ennemi, il se vit obligé de fuir & de céder ses états à son
oncle.

SIUEN-OUANG voyoit tous ces troubles avec chagrin ;
c'étoit empiéter sur ses droits que de casser ainsi les princes,
& de les changer sans sa participation ; mais il ne voyoit aucun
remède à un si grand mal. Le chagrin qu'il en conçut fut si
grand qu'il tomba malade, & mourut après avoir régné qua-
rante-six ans (1).

782.

(1) Tfo-kieou-ming. Sfe-ki. Nien-y-se. Tßen-pien. Tchouen-kong. Lou-chi-
kia. Chi-tchuen. Chi-kia. Tßin ki. Tßou chi kia. Lou-chi. Chu-king. Koue-yu.
Tong-tchi. Ouei-chi-kia. Ki-kou-lo. Tße-ouang-tße. Sie-niu-tchuen. Liu-chi.
Tchou-tße. Tchun-tßeou. Tchuen tcha.

*YEOU-OUANG.*AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

781.

Yéou-ouang.

YEOU-OUANG, fils de Siuen-ouang, ne monta sur le trône que par le seul droit de sa naissance ; il n'avoit d'ailleurs aucune des qualités nécessaires à un prince, pour gouverner un grand état, & conduire les peuples dans les voies de la vertu. Si son père fit beaucoup de tort à sa dynastie pendant les dernières années de son règne, YEOU-OUANG son fils, la perdit presque entièrement.

La première année du règne de ce prince, Kieou, héritier légitime de la principauté de Tçin, que Chang-chu son oncle avoit usurpée sur lui, trouva le moyen de se faire un parti considérable & de rentrer dans ses états. Il prit possession de son héritage sous le nom de Ouen-heou. Chang-chu ayant appris cette nouvelle, rassembla aussitôt ses troupes & marcha contre Ouen-heou : celui-ci dont l'armée s'étoit considérablement grossie, fut au-devant de lui, lui livra bataille, la gagna, & tua de sa propre main Chang-chu. Cette victoire le rendit paisible possesseur de la principauté de Tçin.

Comme l'empire étoit continuellement troublé par les différends des princes particuliers, leur exemple entraînoit quelques-uns des peuples immédiatement soumis à l'empereur. Ceux du pays de Pao (1) furent de ce nombre ; mais à peine eurent-ils manqué à leur devoir, qu'ils s'en repentirent, & cherchèrent à apaiser YEOU-OUANG, en lui offrant une jeune fille d'une grande beauté ; ils crurent qu'elle seule pouvoit obtenir leur pardon : ils la demandèrent à son père, & la présentèrent à

(1) Pao-tching-hien, dépendant de Han-tchong-fou, dans la province de Chen-ni.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

779.
Yeu-ouang.

l'empereur au commencement de la troisième année de son règne : ce prince frappé de sa beauté , la reçut avec empressement , & fit grace aux habitans du pays de Pao , d'où cette fille prit le nom de *Pao-se*. L'année suivante cette concubine lui donna un fils qu'il appella *Pé-fou*. **YEOU-OUANG** éperdument amoureux , oublia tout autre objet & se laissa précipiter dans un abîme de malheurs.

Le Ciel l'avertit par plusieurs présages funestes auxquels il fut insensible. Les rivières de King, de Ouei & de Lo , dans l'ancien domaine des princes de la famille des *Tcheou* , parurent frémir & bouillonner pendant plusieurs jours de suite ; la montagne Ki-chan , qui avoit été pour ainsi dire le berceau de la grandeur de cette famille , s'entr'ouvrit & s'enfonça en partie ; on sentit dans tout ce pays d'affreux tremblemens de terre : ces signes de la colère du Ciel , épouvantèrent les peuples ; **YEOU-OUANG** & *Pao-se* seuls , n'en furent point effrayés (1).

Tous les peuples étoient au désespoir de voir **YEOU-OUANG** plongé dans cet assoupissement ; & plusieurs des princes qui avoient à cœur le bien de l'empire , ne savoient comment l'en tirer. Vou-kong , prince de Ouei , n'imagina pas de meilleur moyen que de faire des vers , où il critiquoit la conduite de **YEOU-OUANG** , comme on le voit dans le *Chi-king*.

778.

L'exemple de ce prince fut bientôt suivi par les mandarins , les lettrés & les gens du peuple ; tous firent des vers , où ils peignirent la conduite de **YEOU-OUANG** , les malheurs de l'empire , le danger prochain où il étoit de sa ruine , & le déplorable état du peuple , qui pouvoit à peine subsister. Ils représentèrent le Tien irrité contre la famille des *Tcheou* , à

(1) Nien-y-se. Pen-ki. Toui chi. Sse-ki. Coue-yu. T sien-pien.

qui il étoit sur le point d'ôter l'empire : mais YEOU-OUANG fut peu sensible à cette critique , Pao - fse lui tenoit lieu de tout (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

778.

Yeu-ouang.

776.

La sixième année du règne de ce prince , les peuples de Jong ou Tartares occidentaux qui cherchoient toujours l'occasion d'entrer en Chine , ne manquèrent pas de profiter de celle-ci pour y faire quelques courses ; YEOU-OUANG ne put se dispenser d'envoyer contre eux des troupes sous la conduite de Pe-fse : ce général sans expérience , fut à l'étourdi attaquer Lou-tsi , chef des Tartares , & perdit la bataille & la vie. Lou-tsi profitant de la consternation où la perte de cette bataille avoit jetté les peuples , ravagea tout le pays voisin , & mit le siège devant la ville de Kiuen-kieou. Chi-fou , prince de Tsi , dont les états n'étoient pas éloignés , craignant que Lou-tsi ne vint tomber sur lui , dès qu'il se seroit rendu maître de Kiuen-kieou , marcha à la tête de ses troupes , dans le dessein de secourir cette ville & de chasser les Tartares ; mais il avoit affaire à des gens qui l'attendirent de pied ferme , le battirent & le firent prisonnier : ils le gardèrent un an entier , après quoi ils le renvoyèrent sans lui faire aucun mal. Contens du butin qu'ils avoient fait , ils le transportèrent dans leur pays.

A la dixième lune de cette même année , il y eut une éclipse de soleil , qui fournit matière aux poètes de s'exercer sur les événemens du règne de ce prince (2). Il y avoit alors à la cour un certain Yn-chi , homme impérieux & superbe ; YEOU-OUANG en fit son premier ministre. Kia-fou , homme plein

(1) *Chi-king* , livre *Siao-ya* , odes *Pin-tchi-tsou-yen* , *Ho-gin-fse Kiao-yen* , *Kiang-pl-tiao-tchi* , *Hea-ho-tiao* , &c.

(2) *Siao-ya* , ode *Chi-yue-tchi-kiao*.

48 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

776.

Yéou-ouang.

d'esprit & de zèle pour le bien public, indigné de ce choix, sans craindre la colère de Yn-chi, fit des vers (1) où il critiquoit ouvertement la conduite de l'empereur, pour l'obliger, s'il étoit possible, à se corriger.

YEOU-OUANG, toujours insensible au bien de l'état & à sa propre réputation, ne pensoit qu'aux moyens de plaire à Pao-fse : il fut le premier qui, à sa considération, introduisit des eunuques dans le palais, & avec eux la source d'une infinité de troubles qui ont mis si souvent l'empire à deux doigts de sa perte (2).

774.

Le Ciel eut beau donner des signes visibles de sa colère, jusqu'à faire geler en été les rivières (3), pour lui faire connoître la perte inévitable de sa dynastie, s'il ne renonçoit à des amours illégitimes ; rien ne put l'en détacher.

773.

YEOU-OUANG, par une indignité jusqu'alors inouïe, fit descendre du trône l'impératrice Chin-heou, & ôta à Y-kieou, son fils & son légitime héritier, le droit de lui succéder, que lui donnoit sa naissance. Il substitua à leur place l'infâme Pao-fse & son fils Pe-fou. Y-kieou se refugia dans le royaume de Chin, pour se soustraire à la fureur de son père, qui cherchoit ; suivant le bruit populaire, l'occasion de le faire mourir (4).

(1) *Siao-ya*, ode *Tse-nan-chan*.

(2) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Chou-yang*.

(3) Les événemens extraordinaires, la chute d'une montagne, un débordement d'eaux, l'apparition d'une comète, & autres phénomènes, ont de tous tems pronostiqué de grands malheurs, selon les Chinois, & leurs princes en ont été effrayés. Les astrologues en profitoient pour leur faire entendre que le Ciel les avertissoit par là de prendre garde à leur conduite. Souvent des rebelles en ont abusé, pour gagner les peuples & leur persuader de manquer de fidélité à leur empereur, dont le Ciel irrité vouloit éteindre la dynastie. *Éditeur*.

(4) Liv. *Siao-ya*, ode *Tching-yue*, *Tchu-tjè*, *Pé-hoa* & *Siao-pton*, *Sse-ki*.

Cependant

Cependant Pao-fse étoit naturellement si férieuse , que quelque chose que YEOU-OUANG pût imaginer , il ne pouvoit la faire rire ; après avoir épuisé , sans succès , tous les moyens , il s'avisa de celui-ci , qui lui réussit. C'étoit une coutume sous la dynastie des *TCHEOU* , lorsqu'il arrivoit quelque trouble considérable qui demandoit un prompt secours , d'allumer de grands feux sur les montagnes ; on battoit la caisse partout , jusque dans les plus petits hameaux. A ces signaux , les princes voisins , qui les communiquoient successivement aux plus éloignés , rassembloient des troupes toujours prêtes à marcher au premier ordre , & se rendoient eux-mêmes à la cour.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

773.
Yéou-ouang.

L'empereur ordonna donc un jour de faire ces signaux. Les princes allarmés , croyant qu'il étoit survenu quelque grande affaire , mirent aussi-tôt leurs troupes sur pied , & se rendirent successivement à la cour. Pao-fse , les voyant arriver les uns après les autres , se mit à rire de toutes ses forces ; ce qui fit un si grand plaisir à YEOU-OUANG , qu'il faisoit souvent allumer ces feux sur les montagnes pour les tromper & faire jouir Pao-fse de leurs alarmes. Mais ces princes , justement indignés d'avoir été le jouet d'une femme détestée de tout l'empire , ne répondirent plus à ces signaux & ne vinrent plus à la cour (1).

Un gouvernement aussi mal dirigé , pouvoit-il rendre les peuples contents ? YEOU-OUANG l'avoit abandonné à des espèces de sang-sues qui , loin de pourvoir à leurs besoins , ne songeoient qu'à s'enrichir ; pour surcroît de malheur , la saison fut très-fâcheuse à la dixième année du règne de ce

(1) *Sse-ki.*

50 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

772.

Yéou-ouang.

prince, & il y eut une espèce de famine dans tout le pays de la domination des *TCHÉOU* (1).

YEOU-OUANG, sentant combien sa conduite aliénoit les esprits, craignit que son légitime successeur, Y-kicou, qui s'étoit retiré auprès du prince de Chin, ne se fît un parti pour rentrer dans l'héritage dont il l'avoit si injustement exclu. Il le fit redemander; mais il éprouva un refus: le prince de Chin ne trahit point la confiance d'un jeune prince qui étoit venu se jeter entre ses bras. YEOU-OUANG marcha contre lui à la tête de ses troupes, accompagné de Pao-fse, & le somma de lui remettre Y-kicou, ou de lui envoyer sa tête. Le prince de Chin, qui ne pouvoit seul s'opposer à l'armée de YEOU-OUANG, supérieure en nombre à la sienne, appella à son secours les Tartares de Tseng & de Jong, & se mit par-là en état de résister à l'empereur.

771.

YEOU-OUANG, à cette nouvelle, ordonna aussi-tôt qu'on fît les signaux ordinaires; mais les princes, qui n'avoient pas oublié l'affront qu'il leur avoit fait en abusant de ces signaux, n'y répondirent point. Le prince de Chin cependant s'avançoit à la tête d'une forte armée; il rencontra YEOU-OUANG près de la montagne Ly-chan, l'attaqua, le battit, & poursuivant sa victoire, il prit ce lâche empereur avec Pao-fse, & les fit mourir tous deux. Hoan-kong, prince de Tching, qui seul avoit suivi le parti de YEOU-OUANG, y perdit aussi la vie.

Jamais victoire ne fut plus complète; tout le pays demeura à la discrétion du prince de Chin, qui, aussi-tôt après la mort de YEOU-OUANG, fit proclamer Y-kicou empereur, sous le nom de Ping-ouang (2).

(1) *Taya*, ode *Chao-mia*. Tchutse. Sicou chi.

(2) Sse ki. Tching chi kia. Ouei-chi-kia. Thsin-ki. Tlien-pien.

P I N G - O U A N G.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

770.

Ping-ouang.

Le nouvel empereur voulut congédier les Tartares qui l'avoient aidé à monter sur le trône; mais ils firent connoître, par leur conduite, que leur dessein étoit de se rendre maîtres de la Chine : de sorte que PING-OUANG vit qu'il avoit tout à craindre de ceux même qui venoient de le secourir.

Dans cette conjoncture difficile, les princes de Tçin, de Ouei & de Tsin, lui amenèrent fort à propos des troupes qui, réunies à celles du prince de Chin, le mirent en état de ne plus craindre les Tartares. Il leur fit signifier que, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils pouvoient se retirer chez eux. Mais ces Tartares, enflés des fréquentes victoires qu'ils avoient remportées sur les Chinois, & se fiant à leur bravoure, prétendirent que la moitié de l'empire, qu'ils venoient de conquérir, leur appartenait.

Les trois princes venus au secours de l'empereur, furent si indignés d'une prétention aussi hardie, que Siang-kong, prince de Tçin, vouloit les faire charger sur le champ; mais PING-OUANG leur fit dire que l'affaire étoit assez importante pour en combiner le succès, & qu'ils différassent jusqu'au lendemain. Les deux princes de Ouei & de Tsin y consentirent; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on déterminait le prince de Tçin à différer l'attaque.

Dès la pointe du jour, l'empereur & les princes rangèrent leurs troupes en bataille, & firent, de nouveau, sommer les Tartares de se retirer. Ceux-ci, sans craindre cette menace, se mirent en état de soutenir le choc de l'armée impériale, & de disputer au moins une portion de l'empire; ce qui irrita tellement

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

770.

Ping-ouang.

Siang-kong, que, sans attendre l'ordre, il engagea le combat : on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'acharnement ; mais enfin les Tartares, accablés par le nombre, furent mis en déroute & poursuivis jusque dans leur pays (1).

Cette victoire coûta cher à PING-OUANG. Ce prince conçut une si haute opinion de la bravoure des Tartares, qu'il prit dès-lors la résolution d'abandonner la ville où Yeou-ouang tenoit sa cour, & de la transporter à Lo-yang (2) ; ce qui ne put se faire sans de grands frais, & sans ruiner une infinité de personnes ; mais la crainte qu'il avoit des Tartares, fut plus forte que toutes ces considérations.

Pour se mettre à couvert des insultes de ces peuples belliqueux, il céda à Siang-kong, prince de Tçin, sous prétexte de le récompenser de ses services, la principale partie du patrimoine de la famille des TCHEOU. « Les Tartares, lui dit-il, » viennent sans cesse faire des courses dans mon pays de Ki & » de Fong, vous seul pouvez arrêter leur fureur & leurs brigandages ; prenez donc tout ce pays, je vous le cède volontiers, sous cette condition de leur servir de barrière ». PING-OUANG ne fit pas attention sans doute, qu'en rendant le prince de Tçin si puissant, il détruiroit sa famille, puisqu'il le mettoit en état de tout oser, comme il arriva sous Thsin-chi-hoang (3).

PING-OUANG, après avoir trop libéralement récompensé le prince de Tçin, fit appeller Ouen-heou (4), & lui dit : (5) « Ouen-

(1) Sse-ki. Tien-pien, Hou-chi. Ouei-chi-kia. Thçin-ki.

(2) Honan-fou, dans la province de Ho nan.

(3) Sse ki. Tio-chi. Sou-chi. Thsin-ki.

(4) C'est le prince de Tçin, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thçin.

(5) Voyez *Chu-king*, chap. *Ouen-heou-tchi-ming*.

» ouang & Ou-ouang , fondateurs de notre famille , faisoient
 » leur principal devoir de s'instruire parfaitement de la vertu
 » & de la pratiquer. C'est par ce moyen que leur réputation
 » s'est répandue par toute la terre , & que le Chang-ti les avoit
 » choisis pour gouverner ce grand empire. Comme ils avoient
 » auprès d'eux des gens sages & habiles qui les aidoient à
 » gouverner , il n'y avoit rien dont ils ne vinssent facilement
 » à bout. C'est ainsi que nos glorieux ancêtres sont parvenus
 » à vivre en paix sur le trône.

» Hélas ! en quel état ai-je reçu l'empire ? Le ciel irrité
 » l'afflige de maux continuels : il n'y a plus ni habileté , ni
 » industrie parmi le peuple ; les Tartares ont ravagé & pref-
 » que détruit l'héritage de nos pères. S'il y a , dans mes états ,
 » quelques gens de mérite à qui je pourrois confier les affaires ,
 » ils ne sont point en place , je ne les connois pas , & je ne
 » suis pas en état de les diriger. Qui de vous m'aime assez
 » pour me seconder ?

» Si quelqu'un d'entre les princes peut faire renaître les
 » heureux temps de mes ancêtres , certainement , Ouen-heou ,
 » c'est vous : vous pouvez , si vous le voulez , marcher sur
 » les traces de Ouen-ouang & de Ou-ouang. Le prompt
 » secours que vous m'avez donné m'a tiré du cruel embarras
 » où j'étois. N'ai-je pas raison de vous combler de louanges ,
 » & de tout me promettre de vous pour l'avenir ?

» Retournez dans vos états ; ayez les yeux sur votre peuple ;
 » tâchez de le maintenir en paix : prenez ce vase plein de vin
 » *ku-tchang* (1) , pour vous en servir dans les cérémonies que

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

770.
Ping-ouang.

(1) *Ku-tchang* exprime un vin fait de millet noir appelé *ku* , & d'une herbe odoriférante appelée *tchang*. Trad. du *Chu-king* par le P. Gaubil , p. 218. Éditeur.

54 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT l'ÈRE
CHRÉTIENNE.

770.

Ping-ouang.

» vous ferez à vos *ancêtres*. Je vous donne encore un arc
» rouge & cent fleches rouges, un arc noir avec cent fleches
» noires, & quatre chevaux. Allez, Ouen-heou, traitez
» avec douceur les étrangers; instruisez ceux que vous aurez
» auprès de vous; ne faites jamais rien sans conseil; aimez
» votre peuple, rendez-le heureux; ayez l'œil sur votre
» cour, & faites-vous toujours un honneur de pratiquer la
» vertu. »

Siang-kong quitta la cour de l'empereur pour aller prendre possession du pays de Fong & de Ki. Ce prince, agissant comme s'il fût déjà entré en possession de l'empire, fit élever un grand & vaste (1) tertre en rond, sur lequel il offrit un sacrifice solennel au Chang-ti; ce qui n'étoit permis qu'à l'empereur.

S'il voulut, par ces cérémonies, fonder les princes de l'empire, il eut le chagrin de voir que tous blâmèrent hautement cette témérité; les Tartares eux-mêmes la méprisèrent, & quatre ans après, le cinquième du règne de PING-OUANG, ils entrèrent dans son pays pour y commettre leurs brigandages

766.

(1) C'est une coutume en Chine, aussi ancienne que la monarchie, que les empereurs avoient un temple dans leur capitale, dédié à l'Esprit tutélaire de l'empire, dans lequel ils faisoient élever un tertre carré, dont le côté qui regardoit l'orient étoit couvert de terre verte, celui du midi de terre rouge, celui d'occident de terre blanche, celui du nord de terre noire, & enfin le centre, rempli de terre jaune. Lorsque l'empereur créoit un *Regule* ou *Tchu heou*, il le conduisoit à ce tertre & lui ordonnoit de le fouiller du côté où étoit situé le royaume qu'il lui donnoit. Le *Tchu heou* enlevoit un gazon qui se trouvoit plein de terre jaune, & le présentoit à l'empereur. C'est par cette cérémonie qu'il étoit mis en possession de son royaume. Les cinq couleurs tiennent à d'autres idées chinoises: ils reconnoissent cinq éléments; le bois, le feu, le métal, l'eau & la terre; le bois répond, au vert & à l'orient; le feu, au rouge & au midi; le métal, au blanc & à l'occident; l'eau, au noir & au nord; la terre, au jaune & au centre, &c. On peut consulter les remarques de M. de Visselou, imprimées, pag. 423 — 436 du *Chou-king*. L'auteur.

ordinaires. Siang-kong étoit brave, & avoit d'excellens soldats ; il marcha contre eux , les battit & les repoussa hors de ses limites : il ne profita pas long-temps de sa victoire, étant tombé malade, il mourut à la montagne Ki-chan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

760.
Ping-ouang.

Son fils Ouen-kong qui lui succéda , n'avoit pas moins d'ambition & de bravoure que lui. Il établit d'abord sa cour à Tchou-kong, où son père la tenoit ; mais un jour, ayant pris avec lui sept à huit cens soldats pour faire une partie de chasse vers l'endroit où les rivières de Kien & de Ouei se réunissent, il trouva cet endroit si beau & si agréable, qu'il y bâtit une ville, & y transporta sa cour la neuvième année du règne de PING-OUANG, avec autant de pompe & d'appareil que s'il eût été maître de l'empire (1).

762.

Ce prince, six ans après, c'est-à-dire la quinzième année de PING-OUANG, vit, ou feignit d'avoir vu en songe, un grand serpent de couleur jaune, qui est la couleur impériale, descendre du Ciel & s'arrêter sur sa bouche ; il demanda l'explication de ce songe à Sse-tun : « Cela signifie, lui répondit Sse-tun, qu'il y a long-temps que vous auriez dû sacrifier au » Chang-ti ; c'est un avertissement qu'il vous donne, il ne faut » pas le négliger ». Ouen-kong, ayant tout disposé, fit, avec une grande magnificence, le sacrifice *Kiao* (2) au Chang-ti ; prérogative qui n'appartient, comme on l'a dit, qu'à l'empereur.

756.

Trois ans après, ce même prince établit des historiens en charge, dont l'emploi fut d'écrire l'histoire de sa famille, sur-tout depuis le temps où Siang-kong son père avoit pris

753.

(1) Chu-king. Sse-ki. Tai se kong, Nien-y-se.

(2) *Kiao* exprime, selon les Chinois, un sacrifice au Chang-ti & le lieu où il s'offroit. *Éaitur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

753.
Ping-ouang.

possession d'une partie des terres des *Tcheou*. C'est principalement à cette époque, que la famille des *Tchin* commença à prendre de l'ascendant sur tous les autres Princes tributaires de l'empire. La cour de *Ouen-kong* étoit magnifique; tout s'y faisoit par ses ordres, & on n'y respectoit point ceux de l'empereur; le prince de *Tchin* agissoit déjà comme s'il l'eût été lui-même. Il poussa l'ambition jusqu'à établir un tribunal de mathématiques, & à changer la forme du calendrier, droits qui, de tout temps, ont fait partie des prérogatives attachées à la dignité impériale. Entreprendre sur ces droits, étoit un crime au premier chef. *PING-OUANG* n'ignoroit pas les projets ambitieux de *Ouen-kong*, mais il n'osoit s'en plaindre, parce que sa mère étoit sœur du prince de *Chin*, chez qui il s'étoit réfugié. C'étoit d'ailleurs, pour ainsi dire, le seul prince à qui il pût se fier. Afin de se l'attacher davantage, comme son pays n'étoit pas extrêmement peuplé, il y envoya plusieurs familles qui défrichèrent ses terres & augmentèrent sa puissance; émigration qui ne put se faire sans affoiblir le domaine particulier de la famille impériale. Il courut des vers, qu'on trouve dans le *Chi-king* (1), où on lui en faisoit des reproches.

752.

Les Tartares occidentaux, qui ne pouvoient se tenir tranquilles, entreprirent une nouvelle incursion sur les terres de *Tchin*. *Ouen-kong* les arrêta & les défit; il les poussa même fort loin du côté de l'ouest, & s'empara du beau pays qui est à l'ouest de la montagne *Ki-chan*, où il mit de bonnes garnisons; puis revenant sur ses pas, il céda à *PING-OUANG* le pays

750.

(1) *Sse-ki. Tchin-ki. Tchin-chi. Pen-tchu. Tchu-tse. Chi-king, Ouang-fong, ou Yang-chi-chou.*

qui est à l'est de cette montagne, bien persuadé qu'il lui reviendrait quand il le voudrait.

Le prince de Tçin ne fut pas le seul qui voulût se rendre indépendant ; tous les autres princes suivirent son exemple, voyant que la famille impériale tomboit chaque jour.

La vingt-deuxième année du règne de PING-OUANG, est l'époque fatale où ces princes, jadis vassaux & tributaires, se déclarèrent ouvertement indépendans de l'empereur, & où ils se rendirent maîtres absolus dans leurs états. Les ministres de PING-OUANG étoient dans une grande perplexité ; le peuple mécontent se retiroit ; les terres demeuroient incultes, & pour comble de malheur, on ne voyoit aucun remède à tant de maux. PING-OUANG se trouvoit hors d'état de résister au moindre des princes de l'empire qui l'auroit menacé.

Ce qui contribua encore davantage à persuader que la dynastie des TCHÉOU étoit sur son déclin, fut ce que raconta un grand mandarin, au retour d'un voyage qu'il avoit fait dans le pays héréditaire de cette famille : il dit qu'il avoit trouvé le *miao* des ancêtres de la famille impériale, tombé en ruine, n'ayant plus que quelques tristes restes qui marquoient à peine qu'il avoit existé. On lit dans le *Chi-king* les plaintes qui se firent à cette occasion ; on y parle aussi des trois sortes de crimes dont étoit coupable le prince de Tçin.

Depuis ce temps-là, on n'observa plus d'ordre dans l'empire, on ne connut plus de subordination ; chaque prince s'arrogea une entière indépendance. A peine Tchao-heou, prince de Tfin, eut-il pris possession de ses états, qu'il prétendit au droit de créer des princes, & éleva à cette dignité son oncle Tching-se, qu'il déclara prince de Kio-ouo. Tchuang-kong, prince de Tching, qui perdit son père Ou-kong l'an 744, suivit l'exemple

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

749.
Ping-ouang.

747.

745.

AVANT L'ÈRE
CHRISTENNE.

745.
Ping-ouang.

de Tchao-heou , & créa , l'année suivante , son frère Toan prince de King (1).

Tchao-heou fut puni de sa témérité. Tching-fse son oncle , se comporta dans sa principauté avec tant de sagesse & de prudence , qu'il gagna le cœur de ses sujets , & inspira à ceux de son neveu le desir de l'avoir pour maître. Il se fit à la cour de Tsin un parti si puissant , que Pen-fou , qui en étoit un des principaux chefs , tua Tchao-heou , & se mit à la tête de son parti pour faire reconnoître Tching-fse prince de Tsin. Plusieurs officiers de Tchao-heou , indignés d'une trahison aussi noire , soulevèrent le peuple , & rassemblèrent une armée pour empêcher Tching-fse d'entrer dans leur pays & venger la mort de leur prince. Tching-fse , qui s'attendoit à quelque résistance , s'étoit mis en état de leur faire tête. Les deux armées se rencontrèrent sur la frontière ; on en vint aux mains , & on se battit avec un acharnement égal pendant plus de trois heures. Tching-fse ne pouvant enfoncer le corps qu'on lui avoit opposé , & voyant sa gauche plier , recula. Il fut alors si vivement poussé , qu'il perdit la bataille & prit la fuite. Il se retira en grand désordre à Kio-ouo. Pen-fou , le principal auteur de la révolte , fut pris & réservé à une mort honteuse. Hiao-heou , fils de Tchao-heou , fut reconnu & proclamé prince de Tsin , & le traître Pen-fou exécuté à la tête de l'armée , pour servir d'exemple.

Les peuples de Tsin ne firent pas paroître moins d'attachement & de fidélité pour leur prince , lorsque quinze ans après , Tou , fils de Tching-fse , fit tuer en trahison le prince Hiao-

(1) Pen ki. Tchu-tchuen. *Chi-king* , *Ouang-fong* , odes *Tou-yuen* , *Ko-lay* , *Chou-ly* & *Kian-se-yu*. Tço-chi.

heou. Ces peuples, outrés de cette perfidie , se jettèrent avec fureur dans son pays , l'en chassèrent , & reconnurent Ngo-heou , fils de Hiao-heou , pour leur prince légitime (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

724.
Ping-ouang.

De tous les princes de l'empire , celui de Lou , Hœi-kong , parut un des plus modérés. Mais la quarante-huitième année du règne de PING-OUANG , il envoya demander à l'empereur la permission de sacrifier au Tien , cérémonie , comme on l'a dit , réservée à l'empereur seul , ou à celui qu'il envoyoit à sa place , lorsque d'autres affaires l'en empêchoient. PING-OUANG , qui n'osoit mécontenter aucun de ces princes , dissimula en cette occasion , & prit le parti d'envoyer , dans la principauté de Lou , Kio , un de ses officiers , pour y faire , en son nom , le sacrifice *kiao*. Hœi-kong comprit que l'empereur ne lui avoit point accordé cette permission , de peur qu'il n'en usurpât le droit. Il dissimula ; le sacrifice achevé , il ne voulut point permettre à Kio de s'en retourner , afin d'avoir dans ses états quelqu'un qui fît ce sacrifice sans qu'on pût lui reprocher d'usurpation. Si c'eût été un avantage pour Hœi-kong , ce prince n'en auroit pas profité long-temps , car il mourut l'année suivante , & laissa sa principauté à Yn-kong son fils (2).

722.

C'est à cette époque que Confucius commence son *Tchun-tseou*. L'empire étoit alors partagé en vingt-une principautés ou royaumes ; savoir : les royaumes de Lou , de Tsi , de Tchin , de Tsün , de Tchou , de Ouei , de Tsai , de Tching , de Tsiao , de Tchün , de Teng , de Ki , de Song , de Ou , de Tchu , de Kiou , de Sic , de Hiu , de Siao-tchu , de Yen & de Han. Huit

(1) Tchin-chi-kia.

(2) Ouai-ki. Lou-se. Cong-tse. Tchin-chi. Nan-hien. Tso-chi. Tse-ouang-tse.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

722.

Ping-ouang.

de ces royaumes étoient gouvernés par des princes de la famille des *Tcheou*, savoir, Lou, Ouei, Tçin, Tching, Tçao, Tçai, Yen & Ou. Ils auroient pu aisément conserver l'empire dans leur famille, s'ils se fussent réunis ensemble; mais leurs intérêts particuliers les divisèrent, & peu-à-peu ils s'entre-détruisirent eux-mêmes (1).

Yn-kong eut, à peine, succédé à son père Hoci-kong dans la principauté de Lou, qu'à la troisième lune il fit, à Mie, une ligue avec Y-fou, prince de Tchu; à la neuvième lune il fit pareille alliance avec le prince de Song & le prince du pays de Sieou, tous princes d'une autre famille que la sienne; mais ce qui fit le plus de tort à sa réputation, à la première lune de l'année suivante, il fit amitié avec les Tartares, qui, de tout temps, avoient été les ennemis de l'empire.

La cinquante-unième année du règne de PING-OUANG, & le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil vers les dix heures du matin. PING-OUANG mourut la lune suivante. L'empire ne fut pas agité de grands troubles durant son règne, qui fut assez long; mais par son indolence & son peu d'habileté, il laissa s'étendre par-tout l'esprit d'indépendance, qui entraîna la ruine entière de sa famille.

Ce prince n'avoit d'autre but que de se mettre à couvert des insultes qu'il craignoit de la part de quelques princes mécontents; c'est dans cette vue qu'il avoit voulu s'attacher le prince de Tching, qui étoit de sa famille; pour cimenter leur

(1) Tchen-pien. Nan-hien. Le *Tong-kien* que suit le P. de Mailla, n'annonce & ne nomme que dix-neuf royaumes; il ne parle pas des royaumes de Yen & de Han: j'en ignore la raison, car ces deux royaumes subsistoient dès-lors, & je pense que le P. de Mailla a bien fait de les ajouter à cette liste. *Éditeur.*

alliance, PING-OUANG lui donna en ôtage son second fils, & Tchuang-cong lui envoya pareillement son fils aîné, l'héritier de ses états. Mais cette liaison ne dura pas, car à peine eût-on appris, dans la principauté de Tching, la mort de PING-OUANG, que Tsai-tso, officier de Tchuang-kong, entra à la tête d'une troupe de soldats dans les terres impériales, & en ravagea toutes les moissons. Il fut repoussé, à la vérité, mais la récolte fut perdue. Le successeur de PING-OUANG n'avoit pas encore pris possession de l'empire : il se trouvoit entre les mains de Tchuang-kong ; car quoi qu'il ne fût que le second fils de PING-OUANG, & qu'il ne dût pas être l'héritier de sa couronne, cependant parce que son fils aîné avoit laissé un fils, les grands prétendirent qu'on devoit préférer l'oncle au neveu ; c'est pourquoi ils demandèrent son retour avec instance. Le refus que le prince de Tching fit de le rendre, mit entre eux une inimitié qui dura long-temps & qui causa de très-grands maux dans l'empire.

Le prince de Tching, qui en prévint une partie, chercha aussi-tôt à s'unir à quelqu'un des princes dont il pût s'appuyer ; il jeta les yeux sur le prince de Tsi, & le fit fonder. Le prince de Tsi accepta volontiers l'union proposée. Les deux princes s'abouchèrent à Che-men, & jurèrent de se secourir mutuellement contre quiconque les attaqueroit (1).

H U A N - O U A N G.

HUAN-OUANG, petit-fils de Ping-ouang & légitime héritier du trône, succéda à son aïeul, & fut reconnu de tout l'empire malgré la faction contraire. Les princes ne pensèrent point

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

720.

Ping-ouang.

719.

(1) Tchun-tsieou. Tço-kjeou-ming. Lin-chi. Kong-yang-chi.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

719.

Huan-ouang.

à s'y opposer ; ils étoient trop occupés de leurs intérêts particuliers , & d'ailleurs l'empereur n'étoit maître qu'autant qu'ils le vouloient bien.

Le prince de Kieou, qui étoit alors en guerre avec le prince Ki , s'empara , par surprise , de la ville de Meou-leou , qu'il trouva dégarnie & sans défense. Tcheou-yu , de la principauté de Ouei , qui s'y étoit fait un parti , fit mourir Hoan-kong , son maître & son prince , & envahit ses états : profitant ensuite de la ligue que Hoan-kong avoit faite avec les princes de Song , de Tchîn & de Tsfai , il les alla joindre avec ses troupes pour insulter ensemble le prince de Tching , uni avec celui de Tfi. Ils s'avancèrent jusque sur la frontière ; mais trouvant ces deux princes en disposition de les bien recevoir , ils n'osèrent rien entreprendre.

Le prince de Song , allié de Yn-kong , lui envoya demander des troupes contre le prince de Tching , qui n'étoit point en guerre avec eux. Yn-kong refusa d'abord ; mais pressé par les importunités de l'agent du prince de Song , il accorda le secours qu'on lui demandoit. Les deux princes ligüés se mirent en campagne. Le prince de Tching s'étoit si bien préparé à la défense , qu'ils furent contraints de se retirer sans l'attaquer. (1).

Les peuples de Ouei étoient indignés de la mort tragique de leur prince. Tcheou - vu , qui s'étoit emparé de ses états par un crime si affreux , n'avoit pas eu le temps de calmer les esprits ; mais il étoit maître des troupes. Cependant Che-heou & Che-tse-kio son fils , cherchèrent les moyens de le punir de sa perfidie. Ils concertèrent avec le prince de Tchîn , qu'ils mi-

(1) Nien-y-fse. Tchun-tsieou. Lin-chi-hou-chi. Tço-kieou-ming. Tçien-pien.

rent dans leurs intérêts , d'attirer à sa cour Tcheou-yu , sous prétexte d'aller ensemble rendre leurs hommages à l'empereur.

Tcheou-yu , qui n'étoit pas encore bien affermi dans les états qu'il venoit d'usurper , donna dans le piège ; il crut l'occasion favorable pour obtenir l'attache de l'empereur , & se rendit aussi-tôt à la cour du prince de Tchîn , qui le fit arrêter & le livra aux peuples de Ouei. Tcheou-yu paya de sa tête sa trahison. Siuen-kong , fils de Heou-kong , lui succéda , & fut reconnu prince de Ouei.

L'empereur HUAN-OUANG avoit l'ame naturellement guerrière ; il souffroit impatiemment tous ces troubles ; il auroit bien voulu employer la force pour faire rentrer les princes dans leur devoir , mais l'entreprise étoit délicate. Il crut cependant en trouver l'occasion favorable dans une querelle que le prince de Tçîn eut avec celui de Tchîng ; ce dernier s'étoit lié depuis long-temps avec l'empereur , malgré les différends qu'ils avoient eus ensemble. HUAN-OUANG envoya Yn-chi & Ou-chi , deux de ses meilleurs officiers , avec des troupes pour se joindre au prince de Tchîng. Avec ce secours , ce prince marcha contre Y-heou , prince de Tçîn ; la bataille se donna à Y , mais la partie étoit trop inégale , Y-heou la perdit , & fut obligé d'abandonner ses états , & de s'enfuir au pays de Soui.

Les peuples de Kio-ouo , à cette nouvelle , prirent les armes , se révoltèrent ouvertement contre l'empereur , & refusèrent de recevoir ses ordres. HUAN-OUANG , qui vouloit rentrer dans la possession où les empereurs avoient toujours été de nommer les princes de l'empire , leur envoya Koué-kong , qui leur déclara les intentions de son maître , pour le bien & le repos commun. Il leur dit qu'il avoit ordre de sa part de choisir Ngai-heou , fils de Y-heou , pour leur prince. A cette propo-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

719.

Huan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

719.
Huan-ouang.

sition tout fut pacifié , & les peuples rentrèrent dans le devoir.

Le prince de Tching en vouloit toujours au prince de Song ; il se servit des troupes de l'empereur qu'il avoit encore sous ses ordres , se joignit au prince de Tchou , & fut attaquer , avec toutes ces forces , le prince de Song , qui de son côté se tenoit toujours prêt , avec des troupes aguerries , à le bien recevoir : effectivement lorsque le prince de Tching tenta de forcer ses limites & d'entrer dans ses états , le prince de Song tomba sur lui avec tant d'impétuosité , qu'il ne lui donna pas le temps de se reconnoître , & le défit entièrement. Profitant ensuite de sa victoire , il mit le siège devant Tchang-kouo ; cette ville

fit une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas ; malgré la vivacité avec laquelle il la fit attaquer , il ne put s'en rendre maître qu'après dix mois de siège.

718.

Le prince de Tching , après la bataille qu'il venoit de perdre , proposa une alliance au prince de Lou , pour en obtenir quelque secours , mais inutilement ; il s'adressa ensuite au prince de Tchîn , qui le refusa pareillement. Indigné de ce dernier refus , il entra à main armée sur les terres de Tchîn , les ravagea , & ne se retira qu'après avoir fait un butin immense ; mais réfléchissant ensuite , que dans sa situation il avoit intérêt à ne pas augmenter le nombre de ses ennemis , il chercha toutes sortes de voies pour se réconcilier avec le prince de Tchîn , & il en vint à bout , en le dédommageant des pertes qu'il venoit de lui causer.

717.

Le prince de Tching , dans ces différentes expéditions , n'étoit proprement que le lieutenant de l'empereur pour soumettre les autres princes , & les obliger à rentrer dans leur devoir. Comme celui de Song étoit un des plus puissans , les plus
grands

grands efforts se portèrent contre lui. Jusque-là, HUAN-OUANG avoit paru ne point agir pour lui-même : mais la sixième année de son règne, il fit connoître qu'il regardoit le prince de Song comme l'ennemi de l'empire & le sien ; il donna ordre aux princes de Tching, de Lou & de Tsi de joindre leurs troupes à l'armée impériale. Le rendez-vous étoit donné à Tchong-kieou ; de-là, elles se mirent en marche, & entrèrent dans le pays ennemi. Mou-kong, prince de Song, homme de tête & plein de bravoure, secondé d'ailleurs par d'excellentes troupes, s'opposa à cette formidable armée, & eut la hardiesse, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuse que la sienne, de l'attendre au pays de Koan. L'armée impériale, persuadée que sa supériorité l'assuroit de la victoire, tira droit vers Koan, & chargea les Song avec beaucoup de vigueur ; mais Mou-kong soutint leurs efforts avec tant de bravoure, de conduite & de courage, qu'après un combat opiniâtre, qui dura jusqu'à la nuit, les troupes impériales purent à peine s'attribuer l'honneur de la victoire. Mou-kong cependant quitta le champ de bataille & se retira en bon ordre ; il abandonna les deux villes de Kao & de Fang, que le prince de Tching remit au prince de Lou, pour le détacher entièrement des intérêts du prince de Song.

Mou-kong n'en fut pas plus soumis à l'empereur ; le faible avantage que les troupes impériales avoient remporté sur lui, fit connoître qu'avec du secours, il pourroit leur tenir tête. Il fit alliance avec le prince de Ouei, & joignant ses troupes aux siennes, il alla ravager les états du prince de Tching, d'où il revint chargé d'un riche butin. Le prince de Tsai vint encore se joindre à lui, & ces trois princes résolurent de commencer la campagne par se saisir de Tai, petit pays indépendant, sur les limites de la principauté de Tching, d'où ils auroient pu

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

714.

Huan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

713.
Huan-choung.

inquiéter beaucoup le prince de Tching. Mais la division se mit entre eux, & fit échouer ce dessein ; le prince de Tching fut en profiter pour prendre lui-même Tai d'assaut, qu'il ajouta à ses états.

712.

L'empereur désespérant de pouvoir réduire le prince de Song, fut attaquer la principauté de Hiu, avec les troupes confédérées des princes de Tsi, de Lou & de Tching. Le rendez-vous avoit été marqué dans le pays de Tai ; de-là, elles fondirent sur le prince de Hiu qui ne s'y attendoit pas, & assiégèrent sa capitale : Hia-chou-ying, un des plus braves officiers de l'armée impériale, prit l'étendard du général, & fut, à la tête d'une troupe de soldats d'élite, le planter sur les remparts, en annonçant, à grands cris, que leurs généraux avoient déjà escaladé les murailles. Ce stratagème réussit, on monta à l'assaut de tous côtés, & la ville fut emportée d'emblée. Ce ne fut que par un bonheur singulier que Tchuang-kong, prince de Hiu, put se sauver ; il se réfugia auprès du prince de Ouï. Ses états furent donnés à Pé-ly, grand officier de la maison de l'empereur, qui les gouverna sous l'autorité du prince de Tching. Après cette expédition, les princes confédérés se retirèrent chacun dans leurs états.

711.

Yn-kong, prince de Lou, laissa ses troupes sous la conduite de ses généraux, & prit les devants avec Yu-fou, un de ses principaux ministres. Le prince de Lou étoit fort attaché à Huan-cong, son fils, héritier présomptif de sa couronne. Le ministre Yu-fou, qui en étoit jaloux, & qui visoit à la charge de premier ministre, saisit l'occasion d'une faute de jeunesse que fit Huan-cong pour le desservir auprès de son père, & lui persuader de le faire mourir : « il est jeune encore, lui dit Yn-kong, & je ne tarderai pas à lui céder ma place ; mon grand

» âge doit vous tranquilliser ». Cette réponse fut un coup de poignard pour Yu-fou.

Yn-kong se défioit beaucoup de la fidélité de ce ministre ; il ne voulut point lui confier le commandement de ses troupes, ni même l'éloigner de sa personne, se persuadant faussement que sa présence le retiendrait dans le devoir, & l'empêcherait d'exécuter ses mauvais desseins, s'il en avoit : mais cette précaution même lui fut funeste, car étant arrivé sur ses terres, & étant descendu chez Ouei-chi, homme riche qui étoit en place, le traître Yu-fou introduisit, de nuit, des assassins qui poignardèrent ce malheureux prince, la soixante-onzième année de son âge. Yu-fou, pour cacher sa perfidie, fit beaucoup de bruit de cet assassinat ; mais il ne fit aucune perquisition des coupables, & leur crime resta impuni. Il fit déclarer Huan-kong prince de Lou.

Huan-kong n'eut pas plutôt pris possession de la principauté de Lou, qu'il pensa à se procurer quelque appui, & s'adressa au prince de Tching, qui avoit toujours paru rechercher l'alliance des princes de Lou. Le prince de Tching l'accueillit, lui fit des présents, & lui demanda les terres de Hiu qu'il avoit voulu acheter de son père. Huan-kong les lui céda. Cette première entrevue se passa cependant sans que ces princes fissent alliance ensemble, & elle ne fut conclue qu'un mois après au pays de Yué.

Le prince de Song finit sa carrière par être assassiné comme celui de Lou. Sa bravoure & sa conduite avoient élevé sa puissance, & l'avoient rendue formidable aux autres princes & à l'empereur même. Onze batailles presque toutes gagnées, où il s'étoit trouvé en personne, contre le prince de Tching, ou pour mieux dire contre l'empereur, dont le prince de Tching com-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

711.

Huan-ouang.

710.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

710.
Huan-ouang.

mandoit les troupes, l'avoient porté à ce point de grandeur ; mais toutes ces guerres ruineuses avoient épuisé le peuple , qui murmuroit hautement & que la crainte seule retenoit encore dans le devoir & empêchoit d'éclater.

Hoa-tou , premier ministre de Mou-kong , désespéré de voir ce prince sacrifier l'amour qu'il devoit à son peuple à la passion d'acquérir de la gloire , lui fit souvent de sages remontrances , qui ne furent point écoutées. L'insensibilité de Mou-kong à l'égard de son peuple indigna si fort le ministre , que pour mettre fin aux guerres continuelles qui le désoloient , il résolut de faire mourir le général Kong-fou-kia , & Mou-kong lui-même. Il prit de si justes mesures qu'il vint à bout de son dessein , & fit revenir du pays de Tching , Tchouang-kong , qu'il fit reconnoître prince de Song , comme fils & légitime successeur de Mou-kong.

Un changement si violent ne put se faire sans causer beaucoup de trouble dans cette principauté. L'empereur qui avoit toujours sur le cœur de n'avoir pu la soumettre , ordonna aux princes de Lou , de Tsi & de Tchou d'entrer sur les terres de Song. Chacun de ces princes au lieu de chercher à s'y établir solidement , ne songea qu'à ses intérêts particuliers & qu'à faire du butin. Parmi les choses qu'ils pillèrent , le prince de Lou se saisit d'un grand vase de métal appelé *Ta-ting* , où l'on brûloit des odeurs dans le *Tay-miao* ou la salle des ancêtres des princes de Song , & il le destina à servir dans la sienne. Tchang-ngai voulut l'en empêcher & lui représenta que c'étoit manquer au respect qu'il leur devoit ; mais il ne put rien obtenir , & le vase fut transporté dans le *Tay-miao* des princes de Lou.

L'empereur s'occupoit sans cesse des moyens de réduire les princes de l'empire. L'an 709 , qui étoit la onzième de son

règne, il jeta la vue sur la principauté de Tsin, l'une des plus considérables de l'empire ; mais persuadé d'avance qu'il ne pourroit réussir à la soumettre tant que les peuples demeureroient attachés à leur prince, il fit tant de promesses au seigneur de Kio-ouo, sujet du prince de Tsin, qu'il l'engagea enfin à se révolter. Ngai-heou (c'est le nom du prince de Tsin), à cette nouvelle, marcha lui-même avec ses troupes pour le faire rentrer dans le devoir. Il le rencontra à Fen-che à la tête des rebelles & lui livra bataille, qu'il perdit. Il prit la fuite avec les débris de son armée ; mais poursuivi vivement par le rebelle Ou-kong, il fit volte-face avec Loan-Tching son général & quelques troupes de cavalerie, qui ne l'avoient point abandonné, & se battit avec tant d'opiniâtreté, que ne pouvant plus résister, il pénétra, le sabre à la main, au milieu des rebelles, accompagné de son fidèle Loan-Tching, où l'un & l'autre perdirent la vie. Le seigneur de Kio-ouo espéra, par cette victoire, se rendre maître de la principauté de Tsin ; mais le peuple ayant horreur de sa perfidie, ne voulut point le reconnoître, & reçut Siao-tse-heou, fils de Ngai-heou.

Cette même année, le premier de la septième lune, il y eut une éclipse totale au commencement de l'automne.

L'an 707, l'empereur, qui se défioit de la fidélité du prince de Tching, & qui craignoit qu'il ne devînt trop puissant, lui ôta le commandement de ses troupes ; il le dépouilla de toute l'autorité qu'il avoit dans ses états, immédiatement soumis à l'empire. Ce prince en conçut tant de chagrin, qu'il se retira dans ses terres, & ne parut plus à la cour. Cette absence augmenta la défiance de l'empereur ; & pour prévenir les desseins que ce prince pouvoit avoir, il ordonna aux princes de Tsai, de Ouei & de Tchin de lui amener leurs troupes,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

709.

Huan-ouang.

707.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

707.

Huan-ouang.

qu'il joignit aux siennes, & marcha contre le prince de Tching.

Ce prince en fut averti & se disposa à se bien défendre. Il s'avança à la tête de ses troupes vers ses frontières, bien résolu d'en disputer l'entrée. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Siu-kou, avec un desir égal d'en venir aux mains. L'empereur fit charger le premier les troupes ennemies, qui soutinrent l'attaque avec tant de vigueur, que les princes de Tfai, de Ouci & de Tchou furent d'abord mis en fuite. L'armée ennemie se repliant ensuite sur le corps où étoit l'empereur en personne, éprouva plus de résistance; mais enfin, elle le contraignit de plier. L'empereur, dans sa déroute, eut le malheur d'être atteint & blessé dangereusement à l'épaule, d'une fleche décochée par Tchou-tan, un des généraux du prince de Tching. Le prince de Tching parut fâché de cet accident; & pour faire connoître à l'empereur qu'il n'inclinoit aucunement à faire la guerre, il lui envoya sur le soir Tfai-tço, un de ses officiers, lui témoigner le chagrin qu'il avoit de sa blessure.

HUAN-OUANG, de retour de cette expédition malheureuse, vit bien qu'il étoit inutile d'entreprendre davantage de soumettre les princes, & il se proposa de régner & de vivre en repos dans les états qui lui étoient immédiatement soumis. Mais à peine en eut-il pris la résolution, que Tse-hiong-tong, prince de Tchou, qui depuis long-temps s'étoit arrogé le titre de roi, s'avança avec une armée vers le pays de Soui, & y exerça plusieurs actes d'hostilité. Le seigneur de Soui, qui ne devoit pas s'attendre à cette attaque, lui dépêcha quelques-uns des principaux du pays pour lui demander qu'elle étoit la raison qu'il avoit d'en agir ainsi, parce qu'il ne favoit pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement.

706.

Tse-hiong-tong reçut assez bien ces envoyés, mais il leur dit pour toute réponse, qu'il étoit de la race des Barbares du midi ; que tous les princes de l'empire s'étant révoltés & soustraits à l'autorité souveraine de l'empereur, ils ne pensoient plus qu'à se détruire mutuellement. « A mon égard, ajouta-t-il, j'ai » trouvé chez moi de vieilles cuirasses, & je veux voir si dans » un combat elles pourront se déroiller ; revêtu de ces cuirasses, je viens examiner quel est le gouvernement présent » de la Chine, & demander à l'empereur en quelle qualité » il me reconnoît ».

Les peuples de Soui, qui n'étoient pas en état de lui résister, lui proposèrent de solliciter pour lui le titre de roi. Tse-hiong-tong y consentit, & empêcha ses troupes de commettre aucun désordre. Le seigneur de Soui fit partir ses gens pour la cour, & travailla sous main à se mettre en état de défendre son pays, en cas, comme il y avoit toute apparence, qu'on refusât de reconnoître le prince de Tchou comme roi.

Cependant les troupes du seigneur de Soui s'augmentoient chaque jour ; de sorte que quand la réponse de la cour, qui portoit un refus, vint, il se trouva au moins en état de se défendre. Il falloit porter cette réponse à Tse-hiong-tong, & on ne doutoit pas que ceux qui seroient chargés de la faire, seroient exposés à perdre la vie ; c'est ce qui déterminâ le seigneur de Soui à la porter à la tête de son armée. Il trouva celle de Tse-hiong-tong rangée près du Hoai-ho. Dès qu'il l'aperçut, Ki-leang, un de ses principaux officiers, lui dit : « Je juge, selon la disposition de l'armée ennemie, que » Tse-hiong-tong est sûrement à l'aile droite ; sans disposer » autrement nos troupes, donnons avec impétuosité sur l'aile » gauche ; cette aile une fois mise en déroute, il nous fera

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

706.

Huan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

706.

Huan-ouang.

» facile de venir à bout de l'autre » : conseil qui mit le pays de Soui à deux doigts de sa perte. On fit charger avec beaucoup de vigueur , & par tout ce qu'il y avoit de meilleurs soldats , l'aile gauche de Tse-hiong-tong , qui se défendit avec une égale bravoure. Mais comme Tse-hiong-tong remarqua que tous les efforts du Seigneur de Soui tomboient sur son aile gauche , il y fit avancer son aile droite pour la soutenir ; & alors le fort de la bataille ne fut plus douteux : les troupes de Soui furent battues , & obligées de se retirer dans leur pays pour tâcher de se rallier. Le seigneur de Soui , après cette défaite , vit bien qu'il ne pouvoit tenir contre le prince de Tchou ; il lui envoya un de ses principaux officiers pour lui demander la paix , en offrant de lui donner la qualité de roi , que l'empereur lui refusoit. Le prince de Tchou fut ravi de ces offres ; car jusque-là il n'avoit pu obtenir ce titre d'aucun prince de l'empire ; non-seulement il lui accorda la paix qu'il demandoit , mais encore il voulut faire une ligue avec lui.

Tandis que les choses se passoient ainsi dans la partie méridionale de l'empire , les Pe-jong ou Tartares du nord entrèrent en Chine , & inondèrent la principauté de Tsi. Le prince de Tsi , qui savoit combien les Tartares étoient braves , craignit de ne pouvoir leur tenir tête ; aussi dès qu'il apprit leur incursion , il dépêcha un courier au prince de Tching , pour lui demander du secours ; & ce prince pour faire voir au prince de Tsi la considération qu'il avoit pour lui , lui envoya ce qu'il avoit de meilleures troupes , sous la conduite de son propre fils , l'héritier présomptif de ses états.

Ce jeune prince , plein de feu & de courage , n'eut pas plutôt joint les troupes de Tsi , qu'il voulut aller sur le champ chercher les Tartares ; il ne fut pas obligé d'aller fort loin , ils étoient

étoient déjà dans la principauté de Tfi. Dès qu'il fut en leur présence, il les fit charger brusquement; les Tartares se défendirent avec leur bravoure ordinaire, & disputèrent long-temps la victoire, qu'ils furent enfin obligés de céder aux Chinois. Ils se retirèrent en grand désordre dans leur pays, & laissèrent sur le champ de bataille plus de trois mille des leurs, du nombre desquels étoient deux de leurs généraux, Ta-leang & Chao-leang, que le prince héritier de Tching tua de sa propre main, & dont il fit couper les têtes pour les offrir au prince de Tfi.

Dans le même temps, les peuples de Meng & de Hiang, limitrophes des états immédiatement soumis à l'empereur, se soulevèrent. Ces peuples étoient naturellement inquiets & turbulens; l'empereur ne pouvant que difficilement les contenir, les avoit donnés au prince de Tching; mais peu contents de changer ainsi de maître, ils se mutinèrent si fort, que le prince de Tching fut obligé d'employer le secours des princes de Tfi & de Ouei pour les faire rentrer dans le devoir. Craignant que dans la suite, ces peuples mécontents ne lui causassent quelque préjudice considérable, il les rendit à l'empereur qui les transporta dans le pays de Kia.

A peine l'empereur fut-il sorti de cet embarras, qu'on vint lui dire que le Seigneur de Kio-ouo avoit surpris Siao-tse-heou, prince de Tçin, qu'il l'avoit fait mourir, & s'étoit emparé de ses états. HUAN-OUANG persuadé, comme il étoit vrai, que les peuples de Tçin, pour la plupart, n'étoient pas contents de ce changement, y envoya des troupes, afin de leur donner pour maître Min-heou, oncle de Siao-tse-heou, le seul qui restoit de cette famille. Dès que les troupes impériales parurent, un nombre infini de sujets fidèles de la principauté de Tçin, vinrent

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

706.

Huan-ouang.

705.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

704.
Hua-ouang.

les joindre, se saisirent du seigneur de Kio-ouo, qu'ils firent mourir & s'emparèrent de ses terres. En réunissant Kio-ouo à la principauté de Tçin, ils firent reconnoître pour seigneur de cette principauté Min-heou, frère de Ngai-heou, & oncle de Siao-tse-heou, que le seigneur de Kio-ouo venoit de faire périr.

701.

La dix-neuvième année du règne de HUAN-OUANG, il se passa, dans la principauté de Ouei, un événement tragique, qui révolta la nature, fit horreur à tout l'empire, & le remplit en même temps d'admiration. Siuen-kong, prince de Ouei, épousa d'abord Y-kiang, dont il eut un fils appelé Ki; ayant ensuite appris que le prince de Tsi avoit une fille d'une grande beauté, il la demanda en mariage & l'obtint. Cette princesse lui donna deux fils, qu'il nomma Cheou & Cho. Suivant l'usage d'alors, Ki, comme l'aîné, devoit succéder à la principauté: l'amour que Siuen-kong avoit pour cette seconde femme, le fit condescendre à déclarer Cheou son héritier, & pour cet effet, il commença par faire reconnoître la princesse de Tsi pour sa première & légitime épouse, & Y-kiang pour la seconde; en conséquence Cheou, fut regardé comme l'héritier immédiat de la couronne, Ki ne pouvant plus y prétendre qu'à son défaut.

Y-kiang, mécontente d'une pareille disposition, se plaignit hautement de l'injustice; mais voyant qu'on n'avoit aucun égard à ses plaintes, elle se pendit de désespoir. Siuen-kong pénétré de cet accident, tomba dans une profonde tristesse, & commença à tout craindre de la vengeance du fils qu'il avoit eu de cette infortunée princesse. Ces pensées funestes ne l'abandonnoient point, & le suivoient par-tout; rien ne pouvoit l'en distraire. Une vie si triste & si sombre lui inspira, à la fin, des sentimens criminels & barbares contre Ki. L'amour

paternel & les belles qualités de ce fils, combattirent ces sentimens ; mais ne trouvant aucun repos , & se sentant encore plus troublé à sa vue , il résolut enfin de s'en défaire secrètement.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

701.

Huan-quang.

Siuen-kong prit des précautions pour commettre & couvrir son crime ; il prétexta qu'il avoit une affaire de conséquence à communiquer au prince de Tsi, son beau-père, dont il chargea le jeune prince , & posta sur son passage des scélérats qui devoient l'assassiner. Ki & Cheou , quoique concurrens à l'héritage & au trône de leur père , avoient l'un pour l'autre une véritable amitié. Cheou à la première nouvelle de ce voyage , frémit pour son frère & son ami ; il fut le trouver sur le champ , pour lui communiquer ses justes soupçons & ses craintes , & lui persuader de se sauver. « Siuen-kong, lui répondit Ki, est » mon père & mon prince ; quand il n'auroit que l'une de » ces deux qualités, je devrois sacrifier ma vie pour son service ; ainsi il est inutile de m'en détourner : s'il m'envoie à la » cour du prince de Tsi, soyez sûr que j'irai ».

Le prince Cheou ne pouvant venir à bout de le dissuader de partir , résolut en lui-même de ne pas le quitter. Le jour du départ arrivé , Cheou s'empara du petit étendart que portent ceux qui sont chargés de quelque commission importante , & dit à son frère qu'il vouloit l'accompagner du moins pendant une journée ou deux. Les deux princes se mirent en route avec une suite peu nombreuse. Après avoir marché presque tout le jour , Ki fut obligé de s'arrêter un moment , & son frère Cheou continua son chemin ; mais à peine eût-il fait quelques pas en avant , que les scélérats qui attendoient Ki , voyant le petit étendart entre les mains de Cheou , ne doutèrent point que ce ne fût celui qu'ils avoient ordre d'assassiner ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

701.

Huan-ouang.

& sans d'autre examen, ils tombèrent sur lui & le poignardèrent. Son frère qui s'en aperçut, courut aussi-tôt, mais trop tard, pour sauver Cheou, en criant de toutes ses forces : « C'est moi que vous avez ordre de tuer, & non pas lui ; c'est moi qui suis le prince Ki ». Ces scélérats reconnoissant alors leur méprise, se jetèrent sur le prince Ki & le massacrèrent inhumainement. Cette aventure touchante, qui se répandit partout, rendit le prince de Ouei odieux à tout le monde, & fit admirer la générosité, la candeur & l'amitié de ces deux frères infortunés.

HUAN-OUANG, qui ne cherchoit qu'à vivre en paix, ne se mit point en peine de ce qui se passoit dans la principauté de Ouei : il laissoit tous les princes de l'empire vivre à leur fantaisie ; aussi peu d'entre eux le consultoient. Depuis ce temps-là, jusqu'à la mort de HUAN-OUANG, il ne se passa rien de remarquable ; presque tout aboutit à des ligues qu'ils formoient les uns avec les autres, pour appuyer leur parti & se mettre en état de se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le seul prince de Tching, dont la famille avoit toujours regardé le prince de Song comme son ennemi, demanda du secours au prince de Lou, qui lui amena ses troupes. Ces deux princes voulurent entrer sur les terres du prince de Song ; celui de Tching, prenant pour prétexte qu'il lui avoit manqué de foi, en ne voulant pas se liguier avec lui, comme il avoit fait quelques années auparavant.

Mais le prince de Song marcha contre eux à la tête de ses troupes, leur livra bataille, la gagna, & les obligea de se retirer, fort maltraités, dans leur pays. Ces deux princes cependant ne perdirent pas l'espérance d'avoir leur revanche ; ils recrutèrent leurs troupes, invitèrent le prince de Ki à se joindre à eux &

mirent sur pied une forte armée. Le prince de Song, qui se doutoit bien qu'on reviendrait sur lui, avoit demandé des secours aux princes de Tsi, de Ouei & de Yen, ses alliés, qui lui en envoyèrent. Quoique les princes confédérés fussent les précautions que le prince de Song avoit prises, ils ne laissèrent pas de risquer encore le fort d'une bataille : elle se donna à la deuxième lune, avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que ce ne fut qu'à la nuit que les troupes du prince de Song cédèrent la victoire à leurs ennemis. La perte fut si considérable des deux côtés, qu'après la bataille chacun se retira chez soi. Le prince de Lou faisant ensuite réflexion sur la bravoure & la conduite du prince de Song, l'éleva beaucoup au-dessus du prince de Tching ; & de retour chez lui, il lui envoya un de ses officiers lui demander son amitié & son alliance. Le prince de Song lui accorda l'une & l'autre. HUANG-OUANG mourut à la troisième lune de la vingt-troisième année de son règne (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
700.
Huan-ouang.

697.

TCHUANG-OUANG.

Quoique TCHUANG-OUANG fût l'aîné des fils & le légitime héritier de Huan-ouang, ce ne fut pas sans difficulté qu'il monta sur le trône. La cour étoit partagée en deux factions, qui tenoient pour les deux fils qu'avoit laissé l'empereur. Sin-pé, ministre habile & guerrier, étoit à la tête de celle qui prenoit le parti de TCHUANG-OUANG. Hé-kien, courtisan souple & dissimulé, conduisoit la faction qui vouloit pour prince Ouang-tse-ké, second fils de l'empereur, pour qui son père avoit marqué de la prédilection & qu'il avoit paru

696.

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tchien-pien. Tso-chi. Ouei-bong. Chi-king-siu. Nien-y-se. Tchun-tsiou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

696.

Tchuang-ouang.

désigner son successeur. Ces dissensions auroient infailliblement anéanti la dynastie des *Tcheou*, si Sin-pé n'avoit représenté à ceux du parti contraire, qu'en ne se déclarant pas pour *TCHUANG-OUANG*, qui, par le droit de sa naissance, étoit l'héritier de l'empire, c'étoit s'exposer à une guerre qui achemineroit de détruire la gloire de la famille de *Ouen-ouang*; il ramena par ce moyen tous les esprits, & *TCHUANG-OUANG* fut universellement reconnu pour empereur.

Dans le même temps, il arriva un grand changement dans la principauté de *Tching*. *Tsai-tchong*, premier ministre, s'y étoit absolument emparé du gouvernement, & il falloit que le prince *Ly-kong* lui-même en passât par tout ce qu'il avoit décidé. Cet ascendant de son ministre déplut si fort à ce prince, qu'il ordonna à *Yong-kio* son gendre de s'en défaire. *Yong-kio* invita *Tsai-tchong* à un repas dans un lieu isolé à la campagne: sa femme, qui avoit plus d'inclination pour le ministre de son père que pour son mari, ayant découvert ce complot, en avertit elle-même *Tsai-tchong*, qui la remercia affectueusement de l'avis qu'elle lui donnoit, l'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & partit bien accompagné, dans le dessein de prévenir son ennemi. Effectivement, dès qu'il fut arrivé au lieu de l'invitation, il fit saisir *Yong-kio*, & lui fit avouer l'ordre qu'il avoit de le tuer; après quoi, lui ayant coupé la tête, il la jeta avec le corps dans l'étang de *Tcheou-che*. *Ly-kong*, qui en fut informé, envoya sur le champ chercher le corps de son gendre, & le fit transporter dans les états du prince de *Tsai*, où il se retira lui-même.

Tsai-tchong auroit pu, s'il eût voulu, se rendre maître de la principauté; mais il craignit de se jeter dans de trop grands embarras, dont il auroit eu peine à sortir. Il fit reconnoître

Tchao-kong, fils de Ly-kong, souverain de la principauté de Tching ; mais ce prince, du vivant de son père, ne voulut point d'autre titre que celui d'héritier de Tching. Les princes voisins prirent fait & cause pour Ly-kong ; ils jugèrent que l'exemple de Tsai-tchong étoit trop dangereux pour ne pas le réprimer. Les princes de Song, de Lou, de Ouei, & de Tchin armèrent en conséquence & s'assemblèrent à Tsi. Tchao-kong, qu'ils n'avoient pas instruit de leur dessein, crut qu'ils vouloient profiter des troubles de ses états ; ainsi il se disposa à se défendre & à repousser leurs efforts. Ces princes, par la suite, lui déclarèrent en vain leur intention ; Tchao-kong crut toujours, ou feignit de croire que ce n'étoit qu'un prétexte ; de sorte que les princes ligüés, après quelques tentatives où ils furent toujours repoussés, se virent contraints de se retirer.

Si ces princes abandonnèrent le dessein de rétablir Ly-kong dans ses états, ils ne renoncèrent pas à celui de profiter de sa disgrâce. Ils s'assemblèrent, pour se concerter ensemble, au pays de Tsao. Le prince de Tsai se joignit encore à eux, & ces cinq princes ayant conduit leurs troupes au rendez-vous, à la quatrième lune de la première année de TCHUANG-OUANG, ils en partirent pour aller insulter la principauté de Tching. Tchao-kong, qui apprit, par ses espions, que ces princes non-seulement n'avoient point congédié leurs troupes, mais encore que le prince de Tsai s'étoit joint à eux, vit bien que leur entrevue au pays de Tsao étoit contre lui ; ainsi il fortifia ses frontières, augmenta ses troupes, se prépara à une bonne défense, & les reçut avec tant de bravoure, qu'ils ne purent entamer ses états.

Les princes ligüés, après le peu de succès de ces deux cam-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

696.

Tchuang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

695.

Tchuang-ouang.

pagnes , ne crurent pas devoir recommencer l'année suivante , quoiqu'ils ne fussent pas trop contens d'avoir fait inutilement une si grande levée de boucliers. Le prince de Song , qui avoit quelque différend pour ses limites avec le prince de Tsoui , jugeant l'occasion favorable pour le vuider , fut engager les princes de Lou & de Ouci à entrer dans sa querelle. Le prince de Tsoui , qui ne s'y attendoit aucunement , fut d'abord surpris , & ne put empêcher qu'ils ne commissent quelque dégât sur ses terres ; mais s'étant aussi-tôt mis à la tête de ses troupes , les princes confédérés ne voulurent pas l'attendre , & contens de quelque butin qu'ils avoient fait , ils se retirèrent à son approche.

Cette année , qui étoit la deuxième du règne de TCHUANG-OUANG , à la dixième lune , il y eut une éclipse de soleil.

Tchao-kong , prince de Tching , étoit un prince rempli de sagesse , de courage & de prudence , ne cherchant qu'à rendre ses états florissans ; mais il avoit parmi ses sujets un ennemi secret , appelé Kao-kio-mi. Son père Ly-kong , qui regardoit Kao-kio-mi comme un homme capable de contre-balancer la trop grande autorité de Tsai-tchong , avoit voulu en faire un de ses ministres. Tchao-kong , qui ne l'aimoit pas , s'y étoit fortement opposé ; ce qui avoit fait changer de résolution à Ly-kong. Kao-kio-mi en conserva du ressentiment ; mais en politique habile , il avoit dissimulé son chagrin. Sur ces entrefaites Ly-kong s'étoit vu obligé , par le meurtre de son gendre , d'abandonner ses états , & de se retirer dans la principauté de Tsai. Tchao-kong avoit pris les rênes du gouvernement , ce qui remplit de crainte Kao-kio-mi. Cependant comme il étoit extrêmement dissimulé , jamais homme ne parut plus content que lui d'avoir Tchao-kong pour maître ; mais , sous main , il aliéna

aliéna si fort l'esprit de quelques grands contre Tchao-kong, qu'ils comploterent de le faire mourir, & de mettre à sa place son frère Tse-oueï. Ils vinrent à bout de leur dessein, sans que la moindre opposition de la part des créatures de Tchao-kong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
625.
Tchouang-ouang.

Tse-oueï, qui avoit sujet de craindre Kao-kio-mi & ses complices, dissimula aussi de son côté; & pour leur ôter tout sujet de se défier de lui, il choisit Kao-kio-mi pour son premier ministre. Mais le prince de Tsi s'étant rendu à Cheou-tchi pour y faire des recrues, & le prince Tse-oueï l'y étant venu joindre, avec peu de suite, il se saisit de lui & de Kao-kio-mi. Le prince de Tsi, persuadé que Tse-oueï avoit part à la trahison de son ministre, lui fit trancher la tête, & fit attacher Kao-kio-mi à quatre chars, qui mirent son corps en pièces.

624.

Tsai-kong, qui avoit été averti que le prince de Tsi vouloit venger la mort de Tchao-kong, avoit prétexté une maladie pour se dispenser d'accompagner Tse-oueï; & se doutant bien de ce qui arriveroit, il avoit tout disposé pour faire reconnoître Tse-y prince de Tching, aussi-tôt qu'il recevroit la nouvelle de la mort de Tse-oueï. Il fit fort bien de ne pas suivre ce prince à Cheou-tchi; car comme il avoit été le premier mobile de tous ces troubles, le Prince de Tsi avoit résolu de se défaire aussi de lui.

Siang-kong, qui venoit de se signaler en punissant des traîtres & des rebelles, se déshonora, peu de temps après, par une lâcheté envers le prince de Lou. Au commencement de l'été, le prince de Lou se rendit à la cour de celui de Tsi, pour s'aboucher avec lui. Comme l'empire étoit dans une combustion universelle, chacun de ces petits princes ne cherchoit qu'à surprendre son voisin. Siang-kong traita magnifiquement

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

654.

Tchuang-ouang.

le prince de Lou, le soir même de son arrivée, & l'enivra tellement qu'il ne put gagner son char pour s'en retourner. Ce prince ordonna à son fils de prendre le prince de Lou & de le porter sur son char ; Peng-seng prit dans ses bras Huan-kong, le mit dans son char, où peu de temps après il expira. On accusa de cette mort Siang-kong, qui ne prit pas beaucoup de peine de s'en justifier. Tchuang-kong, fils de Huan-kong, lui succéda à la principauté de Lou.

L'empereur n'étoit pas plus affermi sur son trône, que les princes ses vassaux dans leurs états. Hé-kien avoit toujours conservé un dépit secret de n'avoir pu faire succéder Ouang-tse-ke à son père Huan-ouang, & de voir que Sin-pé l'avoit emporté sur lui. Ne désespérant cependant pas d'exécuter son premier dessein, il travailla secrètement avec Ouang-tse-ke à se faire un parti ; & le croyant assez fort pour tenir tête à celui qui leur étoit opposé, ils prirent la résolution de se défaire de l'empereur. Sin-pé, qui s'étoit toujours défié du traître Hé-kien, avoit sans cesse les yeux ouverts sur sa conduite ; il n'épargnoit ni soins, ni argent, pour découvrir toutes ses démarches ; de sorte que quelque précaution que prit Hé-kien, les espions de Sin-pé le servirent si bien, qu'il éventa leur complot.

Sin-pé en avertit l'empereur, qui envoya, sur le champ, des soldats pour se saisir de Hé-kien ; ils avoient aussi ordre de prendre Ouang-tse-ke, mais sur le premier avis qu'il eut que TCHUANG-OUANG avoit fait arrêter Hé-kien, il monta à cheval & se sauva chez le prince de Yen ; Hé-kien avoua tout à la question. TCHUANG-OUANG se contenta de faire mourir Hé-kien, & pardonna à ceux qui avoient trempé dans son complot.

Le Ciel ne devoit-il pas être irrité de tant de meurtres & de trahisons ? L'endurcissement du peuple lui faisoit regarder ces événemens, comme des maux inséparables de l'état où se trouvoit l'empire : cependant , le cinquième jour de la quatrième lune , le Ciel manifesta sa colère par des signes non équivoques. La nuit de ce même jour , quoique le ciel fût sans nuages, il ne parut aucune étoile ; mais sur le minuit, on vit tomber une pluie d'étoiles , qui , s'approchant de la terre, s'évanouissoient aussi-tôt.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

637.
Tchuang-ouang.

Ce signe évident de la colère du Ciel, ne changea pas pour cela les cœurs : les princes pensoient également à se détruire les uns les autres , & l'année suivante, les princes de Lou & de Tsi , sans aucun grief, allèrent insulter le prince de Tching. Ce prince qui ne s'y attendoit aucunement , & qui ne se trouvoit pas en état de leur résister , prit le parti de se soumettre au prince Siang-kong , préférablement au prince de Lou , & évita ainsi la ruine entière de ses états.

686.

Siang-kong ne jouit pas long-temps de la gloire de cette expédition ; son frère Vou-tchi , lui avoit été préféré par son père, au point que, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, il avoit jetté les yeux sur lui pour en faire son successeur. Cependant à la mort de son père, Siang-kong l'avoit emporté ; mais comme il n'ignoroit pas les prétentions de son frère , il lui avoit ordonné d'aller demeurer à Koué-kiou. Quelque éloigné de la cour que fût Vou-tchi, il ne laissa pas d'y entretenir des liaisons par le moyen de deux de ses créatures, qui furent lui faire un parti considérable. Ces deux partisans y excitèrent une révolte assez à craindre pour exiger la présence de Siang-kong. A la première nouvelle qu'il en eût , il accourut aussi-tôt , &

84 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

685.

Tchuang-ouang.

fut assassiné par ces deux traîtres , qui , sur le champ , firent proclamer Vou-tchi prince de Tfi.

Vou-tchi ne profita pas long-temps de son crime. Yong-lin , ministre de Siang-kong , qui s'étoit sauvé avec Huan-kong , troisième frère de son maître , dans le pays de Kio , voyant que les peuples avoient horreur du crime de Vou-tchi , revint incessamment sur ses pas , & à la tête des fidèles sujets de Siang-kong , il attaqua Vou-tchi dans son palais , le tua de sa main , & fit déclarer Huan-kong prince légitime de la principauté de Tfi ; action qui fit un honneur infini à Yong-lin , & lui gagna le cœur du peuple.

Huan-kong avoit un quatrième frère appelé Tse-kio , qui étoit entré dans le complot de Vou-tchi , & prétendoit aussi se faire reconnoître prince de Tfi , à l'aide de Koan-y-ou , qui par inclination s'étoit attaché à sa personne ; mais comme le parti de Yong-lin se trouva le plus puissant , Tse-kio se vit obligé de s'enfuir avec Koan-y-ou dans la principauté de Lou. Tchuang-kong , prince de Lou , charmé d'avoir une occasion de se venger du prince de Tfi , envoya des troupes contre lui , mais elles furent battues & forcées de se retirer en désordre. Huan-kong , profitant de son avantage , redemanda hautement son frère Tse-kio ; Tchuang-kong ne se sentant pas en état de le refuser , le lui renvoya sous une escorte sûre. Comme sa révolte étoit connue de tout le monde , Huan-kong , afin de s'ôter toute crainte à l'avenir , le fit mourir , pour servir d'exemple aux mal-intentionnés.

Huan-kong , après s'être affermi dans la principauté de Tfi , songea à se donner un ministre habile , qui l'aidât dans le gouvernement de ses états ; il jeta les yeux sur Pao-chou : Pao-chou étoit rempli de droiture , & fort attaché à son sou-

verain , mais il s'excusa d'accepter cette place : « Prince , lui
 » dit-il , je n'ai point les qualités nécessaires pour un emploi
 » de cette importance : si par vos bienfaits je puis passer mes
 » jours , sans être ni riche , ni pauvre , c'est tout ce que je
 » desire ; la place que vous m'offrez est au-dessus de mes forces.
 » Si vous cherchez quelqu'un qui puisse la remplir avec hon-
 » neur & rendre vos états florissans , je ne vois que le seul
 » Koan-y-ou qui en soit capable ; droit , sincère , affectionné à
 » son maître , plein d'esprit & de prudence , chéri du peuple ,
 » juste , équitable , discernant les gens dont il doit se servir ,
 » brave , généreux , connoissant toutes les loix de la guerre ,
 » il est tel enfin que doit être un ministre.

» Mais , répondit Huan-kong , il a eu la hardiesse de
 » tirer une flèche contre moi , & peu s'en est fallu qu'il ne
 » m'ait blessé ; n'est-ce pas une preuve qu'il en vouloit à mes
 » jours » ? « Il étoit , vous le savez , reprit Pao-chou , au service
 » de Tse-kio , ne devoit-il pas servir son maître ? Ah ! pardon-
 » nez-lui , permettez-lui de revenir , vous le verrez aussi fidèle
 » à votre égard & aussi attaché à vos intérêts qu'il le fut à
 » ceux de Tse-kio ».

L'éloge que faisoit Pao-chou de Koan-y-ou augmentoit encore le desir qu'avoit le prince de Tsi de l'avoir pour ministre ; mais il y trouvoit tant de difficultés , qu'il désespéroit de pouvoir les vaincre. Il prévoyoit que le prince de Lou , & surtout son ministre Ché-pé , qui connoissoient son mérite & son habileté , ne voudroient pas le laisser échapper. Le prince de Tsi & Pao-chou ne trouvèrent point de meilleur expédient que de le redemander comme un sujet fugitif qui avoit osé lancer une flèche contre son prince , & de seindre qu'il en vouloit faire justice : en conséquence de cet arrangement ,

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 685.
Tchuang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

685.

Tchuang-ouang.

Huan-kong dépêcha un de ses principaux officiers au prince de Lou, qu'il chargea de cette commission.

L'envoyé de Tsi, arrivé à la cour de Lou, signifia à Tchuang-kong la demande de son maître. Le prince de Lou, comme celui de Tsi l'avoit prévu, consulta son ministre Ché-pé, qui s'opposa fortement à laisser aller Koan-y-ou. « C'est un détour, » lui dit ce ministre, dont se sert le prince de Tsi, pour ravoir » un sujet habile qui lui est nécessaire : personne ne l'emporte » sur sa capacité en tous genres ; & si jamais le prince de Tsi » est secondé de ses talens, il fera la loi aux autres princes, » & nous nous repentirons un jour, mais trop tard, de le lui » avoir rendu. Souvenez-vous de ce que je vous dis, & tandis » qu'il en est encore temps, prévenons, en le retenant, le » mal qu'il nous peut faire ».

Le conseil de son ministre ébranla Tchuang-kong, & le mit dans l'irrésolution. « Cependant, dit-il à Ché-pé, je ne puis, » sans injustice, refuser au prince de Tsi son sujet ; comment » pallier ce refus ? Puisque l'intention du prince de Tsi, reprit » le ministre, est d'en faire justice, faites-le mourir vous-même & » renvoyez-lui son corps ; vous l'aurez satisfait sans qu'il puisse » se plaindre de vous ». Cette résolution prise, on avertit l'envoyé de Tsi d'être témoin de l'exécution, & Koan-y-ou fut arrêté. L'envoyé de Tsi allarmé se rendit au palais de Tchuang-kong, & lui représenta, d'un ton ferme & hardi, que son maître se vengeroit de ce qu'il anticipoit sur le droit qui lui appartenoit de punir ses sujets. Le prince de Lou intimidé se retracta de la résolution qu'il avoit prise de faire mourir Koan-y-ou ; il le remit enchaîné entre les mains de l'envoyé de Tsi, qui partit sur le champ pour retourner, avec son prisonnier, vers son maître.

Dès que Huan-kong apprit le retour de son envoyé , il ne fit point difficulté d'aller au-devant de Koan-y-ou , quoique son sujet ; & pour faire voir l'estime qu'il faisoit des gens de mérite , aussi-tôt qu'il l'aborda il lui fit ôter ses chaînes , & le fit monter sur un cheval qu'on lui avoit préparé. Il le conduisit , comme en triomphe , dans son palais , & après l'avoir magnifiquement traité , il le mena dans un lieu écarté , où il avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de sujets instruits , pour l'entendre discourir sur la meilleure manière de gouverner un état. Koan-y-ou parla avec tant d'esprit & de sagesse sur cette matière , qu'il se fit admirer de tous ceux qui l'écoutoient. Huan-kong sur-tout en fut si charmé , qu'il ne put contenir sa joie. Deux jours après , il le nomma son premier ministre. « Quoi , lui dit Koan-y-ou , le glaive est suspendu sur ma » tête , prêt à l'abattre , sans que je puisse m'en plaindre , & » je serois votre ministre ? Prince , sans doute , vous voulez » m'éprouver : si , par le plus grand des bienfaits , vous m'accordez la vie , c'est tout ce que je puis espérer d'un cœur » aussi généreux que le vôtre ; mais me voir élevé à un si » haut rang ! Non , je ne puis le croire ; & d'ailleurs , en ai-je » la capacité » ? « Il est inutile de vous en excuser , lui répliqua » Huan-kong , j'ai jetté les yeux sur vous , parce que je suis » persuadé , qu'aidé de vos lumières , je gouvernerai sagement » mes états ; ainsi , par le zèle que vous devez avoir pour mes » intérêts , & si vous m'êtes fidèle , ne vous opposez pas davan- » tage à ma volonté ». Koan-y-ou , prosterné à ses pieds , lui promit un attachement inviolable , & tout le zèle dont il étoit capable pour s'acquitter de l'emploi dont il l'honoroit.

Huan-kong consulta son nouveau ministre sur les différens emplois de ses états , & les remplit de sujets capables.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

685.

Tchuang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

684.

Tchuang-ouang.

Il se prépara ensuite à faire la guerre au prince de Lou ; il avoit fort à cœur la retraite qu'il avoit donnée à son frère Ouang-tse-ke, & la difficulté qu'il avoit faite d'abord de lui renvoyer Koan-y-ou. Koan-y-ou n'étoit point d'avis qu'il entreprît cette guerre, & il ne put s'empêcher de le lui témoigner, mais foiblement, de peur de donner quelques soupçons sur sa fidélité. Huan-kong, malgré les rigueurs de l'hiver, fit mettre en marche ses troupes, au commencement de la première lune de la treizième année du règne de TCHUANG-OUANG, & les fit entrer dans la principauté de Lou ; mais Tchuang-kong, à la première nouvelle qu'il avoit eue que le prince de Tsi armoit, se doutant bien que c'étoit contre lui, arma de son côté, & donna le commandement de ses troupes à Tsao-kouei, capitaine expérimenté. Il rencontra les ennemis à Tchang-tchou ; ce général rangea aussi-tôt son armée en bataille, & donna ordre de ne point charger, mais seulement de tenir ferme, quelques attaques que fissent les ennemis. Ceux-ci, persuadés que les troupes de Lou n'avoient pas dessein de combattre, engagèrent l'action, & revinrent trois fois à la charge, sans avoir pu enfoncer, ni mettre en désordre les troupes de Lou ; alors Tsao-kouei fit donner les siennes avec tant de vigueur, que les troupes de Tsi furent mises en déroute, & obligées de se retirer dans leur pays.

Huan-kong ayant appris la perte de cette bataille, & que le prince de Song, Min-kong, mécontent de Tchuang-kong, étoit parti avec des troupes pour inquiéter le prince de Lou, le suivit de près avec les siennes ; il arriva presque en même temps que lui au pays de Lang, où ils se retranchèrent tous deux séparément à la vue des ennemis. Le fils de Tchuang-kong qui commandoit les troupes de Lou, vit bien que s'il

laissoit

laissoit faire la jonction des deux armées ennemies, il auroit peine à leur résister ; & sans donner le temps à Min-kong d'achever ses retranchemens, il le força, la nuit, à se battre & le défit entièrement. Huan-kong, ne voulant pas hasarder une bataille contre une armée victorieuse, prit le parti de décamper dès le même jour.

Si Huan-kong ne fut pas heureux dans cette expédition, il s'en dédommagea sur le seigneur de Tan, qui s'étoit fait une espèce de souveraineté dans ses propres états. Ce seigneur auroit dû aller recevoir ce prince à son retour, & le traiter suivant son rang : cependant il ne daigna pas même témoigner qu'il fût instruit de son passage. Huan-kong irrité de son mépris, le dépouilla de sa seigneurie, & l'obligea d'aller chercher un autre asyle dans le pays de Kieou.

Tandis que les choses se passaient ainsi à l'orient de la Chine, le prince de Tchou se rendoit formidable, dans les contrées du midi, à l'occasion des démêlés de deux autres princes. Le prince de Tfai & le seigneur de Si avoient épousé les deux sœurs, filles du prince de Tchou ; celle qui avoit été accordée au seigneur de Si, passant par la principauté de Tfai, Ngai-kong qui en étoit prince, la reçut, à la vérité, avec quelque marque de distinction, mais il la renvoya sans présens : le seigneur de Si s'en trouva offensé ; il auroit bien voulu en témoigner à Ngai-kong son ressentiment, mais il étoit trop foible pour entrer en lice avec lui.

Résolu cependant de tirer vengeance de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, il fit agir secrètement auprès du prince de Tchou, pour l'engager à lui déclarer la guerre à lui-même ; & par une perfidie sans égale, il demanda du secours à Ngai-kong, contre le prince de Tchou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

683.

Tchuang-ouang.

Ngai-kong envoya des troupes auxiliaires au seigneur de Si ; & quand elles furent en présence de l'ennemi , le seigneur de Si les abandonna seules , à la merci du prince de Tchou , qui les battit : cependant elles se défendirent courageusement , & lui tuèrent beaucoup de monde.

Cette trahison n'empêcha pas le prince de Tchou de s'emparer des terres du seigneur de Si , & de celles de tous ces petits seigneurs , qui , dans les troubles de l'empire , s'étoient rendus indépendans , & s'étoient formé de petits états le long du Kiang & du Han ; il augmenta par-là sa puissance , & se vit en état de se faire craindre.

La campagne suivante , Min-kong , prince de Song , voulant se venger de l'échec qu'il avoit reçu , l'année précédente , à la bataille de Ching-kieou , contre Tchuang-kong , prince de Lou , leva des troupes , entra dans son pays , & y fit beaucoup de ravage ; mais plus occupé du pillage qu'à se précautionner contre les troupes de Lou qui s'avançoient pour le repousser , il fut surpris en désordre au pays de Tché , battu une seconde fois , & obligé de s'en retourner honteusement , après avoir perdu la meilleure partie de ses soldats.

A la bataille de Ching-kieou , Tchuang-kong , prince de Lou , avoit lancé une flèche empoisonnée sur un des généraux de Min-kong , appelé Song-ouan , & le manqua ; mais il fut fait prisonnier. Min-kong , de retour dans ses états , le redemanda à Tchuang-kong , qui le lui rendit : Min-kong n'étoit pas content de la manière dont Song-ouan s'étoit conduit pendant cette bataille ; il lui reprocha sa lâcheté : « Je vous croyois brave , lui » dit-il , & j'avois de l'estime , & même du respect pour vous ; » mais depuis que par une lâcheté insigne , vous êtes devenu prisonnier des gens de Lou , & que vous avez préféré une mort

» honteuse entre leurs mains, à une mort glorieuse pour mon
» service, je n'ai plus pour vous que du mépris ». Song-ouan,
outré de ces reproches, mit le fabre à la main, & fendit la
tête à Min-kong, en lui disant : « Vois si je suis un lâche & si
» je crains la mort ». Se tournant ensuite, il renversa d'un autre
coup de fabre Tou, premier ministre de Min-kong. Tous les
gens de la cour furent si effrayés de cette action hardie, qu'ils
prirent la fuite, & laissèrent Song-ouan maître du palais.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

682.

Tchuang-ouang.

Huan-kong, héritier présomptif des états de Song, voyant
la cour dans une confusion affreuse, ne s'y crut pas en sûreté,
& se retira au pays de Pou (1), où il fut poursuivi & assiégé
par Nan-kong-niou, fils de Song-ouan, & Mong-hoa son ami.
Tchuang-kong, prince de Tsao, parent de Min-kong, accou-
rut avec des troupes, tomba sur Nan-kong-niou, le tua, &
délivra Huan-kong, qu'il fit reconnoître légitime successeur
de Min-kong son père. A la nouvelle de la défaite de son fils,
Song-ouan s'enfuit précipitamment avec sa mère dans la prin-
cipauté de Tchîn, & Mong-hoa dans celle de Ouei ; mais les
peuples de Song ayant découvert leur retraite, se les firent
rendre & les mirent en pièces.

Dans le même temps, mourut TCHUANG-OUANG, après
quinze ans de règne, sans avoir rien fait pour apaiser les trou-
bles de l'empire ; son fils Hi-ouang lui succéda.

HI - O U A N G.

Dès le commencement du règne de HI-OUANG, à la pre-
mière lune, les princes de Tsi, de Song, de Tchîn, de Tsai &

686.

(1) *Pou-tcheou* du Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

681.
Hi-ouang.

de Tsou s'assemblèrent au pays de Hing pour conférer ensemble sur leurs intérêts particuliers ; c'est-là, que, s'élevant au-dessus de son rang, le prince de Tsi prit le premier le titre de *Pa*, qui est au-dessus de celui de prince de l'empire. Son exemple fut suivi de tous les autres princes, qui s'arrogèrent ainsi un droit qui n'appartient qu'à l'empereur seul.

Comme le prétexte de cette assemblée étoit le désordre arrivé dans la principauté de Song, à l'occasion de la mort de Min-kong, le seigneur de Soui, un des descendans de l'empereur Chun, y avoit été invité ; il n'y vint cependant pas. Huan-kong, prince de Tsi, en fut si choqué, qu'il résolut de le chasser de ses états & de s'en emparer, ce qu'il exécuta bientôt sans difficulté.

Huan-kong voyant que, sans tirer l'épée, il s'étoit rendu maître de tout le pays de Soui, conduisit son armée contre Tchuang-kong, prince de Lou, & le battit. Cette défaite obligea le prince de Lou, qui se trouvoit au dépourvu, de lui demander la paix, & de lui offrir la ville de Soui, qu'il possédoit, avec toutes ses dépendances. Huan-kong l'accepta, après quoi ces deux princes s'abouchèrent au pays de Kou, sur les terres de Sou. Comme ils étoient à parler ensemble, Koan-you, ministre de Huan-kong, vit Tsao-mei, un des officiers de Tchuang-kong, le sabre nud à la main ; il le soupçonna de quelque mauvais dessein, & s'approchant de lui, il le questionna. « Est-ce que vous ne voyez pas, lui répondit Tsao-mei, » qu'en nous ôtant tout ce pays-ci, nous n'avons plus rien qui » nous défende » ? « Eh bien, lui répartit Koan-you, que » demandez-vous » ? « Je veux que vous nous cédiez au moins » le canton de Ouen-yang ». Koan-you avertit son maître, à l'oreille, du danger qu'il couroit, & lui dit de ne pas balancer

à céder, sur le champ, le pays de Ouen-yang. Huan-kong changea d'abord de couleur, mais s'étant aussitôt remis, & regardant Tsao-mei : « Vous voulez, dit-il, le pays de Ouen-yang? je vous » l'accorde ; vous n'aviez qu'à me le dire plutôt, je n'y aurois » pas envoyé des troupes pour le garder ; mais je vous le propose, » mets, cela doit vous suffire ». Tsao-mei jettant son sabre, se précipita aux genoux de Huan-kong pour le remercier.

A peine ces deux princes se furent-ils séparés, que Huan-kong se repentit d'avoir promis de rendre Ouen-yang. Outré de colère de ce qui s'étoit passé à son entrevue avec le prince de Lou, il vouloit non-seulement garder Ouen-yang, mais encore punir Tsao-mei de sa hardiesse : il s'en ouvrit à Koan-you. Ce sage ministre lui répondit : « Vous l'avez promis, il » faut tenir votre parole ; rien ne doit être plus sacré pour » un prince que la bonne foi : si vous la faussez, quel est le » prince dans l'empire qui aura confiance en vous ? Il faut » au contraire traiter Tsao-mei avec honneur, le renvoyer » content, & vous verrez que vous gagnerez, par-là, non-seulement le cœur de vos sujets, mais encore celui de vos » voisins ». Huan-kong suivit le conseil de son ministre, & renvoya Tsao-mei comblé d'honneurs. Effectivement, cette action de générosité lui mérita les louanges de tout l'empire, & il n'y avoit aucun peuple auquel il ne fit désirer d'avoir un prince qui lui ressemblât.

Lorsque les princes s'assemblèrent à Pé-hing, où le prince de Tsi prit, pour la première fois, le titre de *Pa*, l'intention de ce prince n'étoit point d'appaiser les troubles de la principauté de Song, mais de chercher à y établir un de ses fils. Il en fit faire la proposition aux grands & au peuple de Song, qui la rejetèrent avec indignation, & peu s'en fallut qu'il

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
681.
Hi-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

681.

Hi-ouang.

n'en coûtât la vie à son envoyé. Le prince de Tsi ressentit vivement ce refus, & résolut d'obtenir par force, ce qu'il n'avoit pu obtenir autrement.

Ce prince mit sur pied une armée, & pour agir plus sûrement, il se ligua avec les princes de Tchîn & de Tsao. Les trois confédérés fondirent sur la principauté de Song. Les Songs aimoient leur prince; dès qu'ils apprirent que cette grande armée venoit contre eux, tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, sans attendre l'ordre de leur prince, s'empresèrent de garder les passages; de sorte que le prince de Tsi ne put rien entreprendre. Peu satisfait de cette tentative, il se persuada qu'un ordre de l'empereur, dont il avoit épousé la sœur, feroit impression sur les peuples. Le prince de Tsi dépêcha un courier à HI-OUANG pour en obtenir des troupes, & un ordre de les conduire contre le prince de Song. HI-OUANG lui accorda & des troupes, sous le commandement du général Chin-pé, & l'ordre qu'il demandoit. Comme les princes de Tchîn & de Tsao s'étoient retirés, l'armée du prince de Tsi, malgré le secours que HI-OUANG lui avoit envoyé, se trouva moins forte qu'auparavant; aussi ce prince ne mettoit-il sa plus grande confiance que dans l'ordre de l'empereur, qu'il espéroit devoir produire un grand effet sur l'esprit des peuples; mais il se trompa: il eut beau le faire répandre, accompagné de promesses & de menaces, il ne gagna rien. Les Songs ne se relâchèrent point de la fidélité qu'ils devoient à leur prince, & Huan-kong se vit obligé de renoncer honteusement à cette expédition, & au projet qu'il avoit formé de donner cette principauté à son fils.

680.

A la troisième année du règne de Tchuang-ouang, Li-kong, prince de Tchîng, par rapport aux troubles qui agitoient

ses états , avoit été obligé de se réfugier dans la principauté de Tsai. Depuis ce temps-là , il avoit inutilement tenté d'y rentrer ; Tse-y , qui en avoit été reconnu prince , lui en fermoit tous les accès. Cependant la seconde année du règne de HI-OUANG , Li-kong s'étant mis à la tête de quelques troupes , vint insulter la principauté de Tching , & dans une rencontre , où il eut quelque avantage , il atteignit & prit un officier de Tse-y , appelé Fou-hia. Cet officier se voyant entre les mains de Li-kong , craignit qu'il ne le fît mourir ; il lui promit , avec serment , de le faire rentrer dans les états Tching , s'il lui pardonnoit & le laissoit retourner sur sa parole. Fou-hia étoit oncle paternel de Li-kong. Ce dernier le laissa aller , pour éprouver quels moyens il tenteroit en sa faveur.

Fou-hia retourna à la cour , comme s'il se fût échappé des mains de Li-kong , afin qu'on ne soupçonnât point le dessein qu'il méditoit. Tse-y lui avoit confié presque toute son autorité , ce qui le rendoit très-puissant : il en fut si bien profiter , qu'il parvint à se défaire de Tse-y & de ses deux fils. Par ce moyen , il fit rentrer Li-kong dans ses états , & s'acquitta de sa promesse.

Li-kong voyant que ses peuples lui étoient soumis , & qu'il n'avoit plus rien à craindre , prit alors la résolution de faire mourir Fou-hia ; mais , afin de n'y trouver aucune opposition , il le fit exécuter en secret. Il rappella ensuite Yuen-fou , qui avoit été le fidèle compagnon de sa disgrâce , & lui dit : « Fou-hia étoit un fourbe , qui , suivant ses intérêts particu-
 » liers , étoit capable des plus grands crimes. Conformément
 » aux loix de l'empire des *Tcheou* , on ne doit pas laisser
 » vivre un homme de ce caractère , de peur qu'il ne corrompe

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

(80.

Hi-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

680.

Hi-ouang.

» les autres ; en conséquence de ces loix , je l'ai fait mourir.
» Si lorsqu'il me promit de me faire rentrer dans mes états ,
» je n'avois pas vu clairement qu'il ne m'y rétablissoit que
» pour me perdre , j'en aurois fait mon principal ministre ;
» il est mon oncle , & cette qualité l'a perdu. Quand je fus
» obligé de sortir de mes états , il n'en a pas témoigné le
» moindre chagrin , ni la moindre joie quand j'y suis rentré ;
» c'est ce qui m'a irrité contre lui , & m'a déterminé à me
» défaire d'un homme si dangereux ».

Yuen-fou , pénétré de douleur , lui répondit : « Prince , cet
» homme , que vous venez de faire mourir , étoit chargé ,
» sous votre père notre maître , des emplois les plus impor-
» tans , & jamais on n'a remarqué de duplicité dans sa con-
» duite : il a servi pendant quatorze ans Tse-y votre fils ,
» toujours avec constance & fidélité ; est-il probable qu'en
» travaillant à vous rétablir , il se soit si-tôt démenti ? Il y a
» encore , vous le savez , huit des fils de Tchuang-kong pleins
» de vie ; s'ils se joignent ensemble , pourrez-vous leur résister ?
» Vos malheurs passés me font craindre pour l'avenir , & il
» vaut mieux pour moi sortir de cette vie , que de voir ces
» temps déplorables ». En prononçant ces mots , il se fendit
la tête contre terre & expira.

Si-koué , veuve du seigneur de Si , se persuadant que Ngai-kong , prince de Tsai , avoit des vues sur le pays de sa dépendance , eut recours au prince de Tchou , pour empêcher Ngai-kong de s'en emparer. Le prince de Tchou , qui trouvoit également ces terres à sa bienfaisance , dissimula & feignit de prendre les intérêts de la veuve. Il entra aussi-tôt dans le pays de Si , sous prétexte de le garantir ; il s'en rendit maître & emmena cette veuve.

Le

Le prince de Tchou , ignorant qu'elle eût deux fils , nommés Tou-ngao & Tching-ouang , quoiqu'il l'eût questionnée là-dessus , fit publier par-tout qu'il ne s'étoit emparé du pays de Si , que pour le mettre à couvert des entreprises & de l'ambition du prince de T'ai. Il se servit encore de ce prétexte pour lui déclarer la guerre , & , malgré la rigueur de la saison , il fit une incursion sur ses terres. Ngai-kong le repoussa vivement & le contraignit de se retirer. Il est aisé de faire des fautes & difficile de les réparer ; semblable , disoient autrefois les Chang , au feu qui a pris dans une forêt , & parmi des herbes sauvages , qu'il est impossible d'arrêter.

Pendant le même hiver , le seigneur de Kio-ou , dépendant de la principauté de T'chin , se souleva de nouveau contre Min-kong son légitime prince. Les seigneurs de ce petit pays , s'étoient insensiblement élevés , & rendus formidables à leur maître. Du temps de Huan-ouang , ils avoient déjà tenté , mais sans succès , de se rendre indépendans ; sur la fin de la seconde année du règne de HI-OUANG , le parti qu'ils s'étoient fait étoit devenu si puissant , qu'ils chassèrent Min-kong de sa principauté , & s'en rendirent les maîtres sans coup férir.

Le seigneur de Kio-ou , qui se révolta ainsi contre son prince & le dépouilla de ses états , n'oublia rien pour obtenir de l'empereur HI-OUANG d'être confirmé dans la principauté de T'chin ; le gouvernement étoit si foible , qu'il n'osa la refuser. La quatrième année de son règne , HI-OUANG envoya exprès un des seigneurs de sa cour à Kio-ou , avec des troupes , pour l'établir prince de T'chin , sous le nom de Ou-kong.

L'année suivante , ce nouveau prince de T'chin , pour se fortifier contre ceux qui voudroient l'attaquer , fit alliance avec le seigneur de Ouei , à condition qu'il donneroit à ce dernier

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

678.

Hi-ouang.

des troupes pour se faire raison du seigneur du pays de Y. Les seigneurs de Kio-ou avoient eu plusieurs démêlés avec le seigneur de Y, & dans une bataille, Ou-kong avoit fait prisonnier Koué-tchou ; mais le seigneur de Ouei ayant pris parti pour ce dernier, avoit obligé Ou-kong de le renvoyer. Koué-tchou de retour dans ses terres, ne donna aucune marque de reconnoissance, ce qui irrita tellement le seigneur de Ouei, qu'avec le secours des troupes de Tçin, il entra sur ses terres, le battit, & obligea Ki-fou, fils de Koué-tchou, de s'enfuir hors de ses états. Koué-tchou fut trouvé mort sur le champ de bataille.

Ou-kong, prince de Tçin, ne profita pas long-temps de l'avantage d'avoir fait approuver par HI-OUANG son usurpation ; il mourut au commencement de la cinquième année du règne de HI-OUANG, & laissa ses états à son fils Hien-kong. L'empereur mourut la même année, & eut son fils Hoci-ouang pour successeur. L'année suivante, à la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

677.

HOEI - O U A N G.

Hien-kong, prince de Tçin, avoit trop d'obligations à la maison impériale pour ne pas lui être attaché ; aussi dès qu'il fut que HOEI-OUANG avoit été déclaré empereur, il ne manqua pas d'aller à la cour, suivant l'ancien usage, pour y prêter hommage ; il y mena avec lui le seigneur de Koué. Cette démarche fit beaucoup de plaisir à HOEI-OUANG, & lui fit espérer que leur exemple feroit impression sur l'esprit des autres princes tributaires, mais le mal étoit trop invétéré.

La cour même de HOEI-OUANG ne manquoit pas d'esprits

676.

inquiets & remuans, qui étoient charmés de trouver l'occalion de causer du désordre, comme il arriva la seconde année de son règne. L'empereur Tchuang-ouang avoit une concubine nommée Ouang-yao, qu'il aimoit passionnément; cette concubine lui avoit donné un fils appelé Tse-toui, qui faisoit ses délices; dès qu'il fut en âge, il le mit sous la conduite de Ouei-koué. HOEI-OUANG étant monté sur le trône voulut agrandir son palais, & pour cela, il eut besoin de prendre du terrain sur des seigneurs voisins; de plus, comme le trésor de l'épargne étoit vuide, afin de pouvoir subvenir aux frais nécessaires, il retrancha une partie des gages de ses officiers. Ces seigneurs mécontents, loin d'appaïser les esprits en faveur de leur prince, attisèrent au contraire le feu de la sédition, & mirent Tse-toui, fils de Tchuang-ouang, à la tête de quelques troupes mal disciplinées. Ils accusèrent hautement l'empereur d'avoir usurpé une place qui étoit due à Tse-toui; mais ces troupes furent bientôt dissipées. Dans la confusion, Sou-tse se sauva avec Tse-toui, chez le prince de Ouei, qui le reçut avec les honneurs dûs à son rang, lui promit sa protection, & lui tint parole. Il fit encore entrer le prince de Yen dans les intérêts de Tse-toui, & ces deux princes, à la tête de leurs troupes, reconnurent Tse-toui pour empereur. Ils le conduisirent contre HOEI-OUANG, qui, de peur d'exciter de plus grands troubles, se retira dans la principauté de Tching, n'étant pas, alors, en état de résister. Il établit sa cour à Hoen, qui est aujourd'hui Hoen-tching-hien.

De tous les vassaux de l'empire, le prince de Tching étoit le plus attaché aux intérêts de HOEI-OUANG, mais seul il ne pouvoit tenir contre les rebelles. Cependant il fut assez heureux pour se faire de Tchong-fou, un des meilleurs officiers du

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

675.

Hoei-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

674.
Hoëi-ouang.

prince de Yen. Comme il étoit persuadé qu'en témoignant de la crainte, c'étoit s'avouer à moitié vaincu, il partit, en été, avec l'empereur à la tête de ses troupes, le conduisit dans ses états, & le fit demeurer au pays de Ly : en automne, il entra dans le pays de Ou, de-là, dans la ville de Tching-tcheou, emmenant avec lui HOËI-OUANG ; & enfin après s'être saisis de ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, ils prirent la résolution de se retirer, de peur de quelque revers.

Tsé-toui & ses partisans ne se persuadoient pas qu'on pût faire la guerre en hiver ; ils étoient à Lo-yang, uniquement occupés de leurs plaisirs. Le prince de Tching, qui en fut informé par ses espions, appella Koué-tchou, & lui dit : « J'ai » toujours oui dire que la joie & le chagrin, hors de saison, » pronostiquent quelque grand malheur. Tsé-toui & ceux qui » l'ont suivi ne songent qu'à se réjouir. Cette conduite, dans » les circonstances actuelles, paroît inconsiderée. Un prince » doit craindre, quand il voit ses officiers, au lieu de remplir » leur devoir, s'adonner à la débauche ; que doit-il en arriver, » lorsque le prince fait comme eux ? Le temps de sa perte, » sans doute, n'est pas loin. Que différons-nous d'entrer sur les » terres de l'empire, & de tenter de remettre HOËI-OUANG » sur le trône » ?

673.

Au commencement de la quatrième année, le prince de Tching fit publier à Mi, où étoit la cour, l'ordre de l'empereur de se préparer pour une expédition importante. L'armée rassemblée, alla mettre le siège devant Lo-yang ; elle y surprit Tsé-toui avec ses cinq complices, qui firent mine de vouloir se défendre ; mais le prince de Tching & l'empereur les attaquèrent si vivement, qu'ayant forcé les portes du palais, ils firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent. Tsé-toui &

les cinq rebelles furent trouvés parmi les morts. C'est ainsi, que par la bravoure & la prudence du prince de Tching, HOEI-OUANG fut remis en possession de ses états.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

672.

Hoei-ouang.

HOEI-OUANG ne se voyant plus d'ennemis, voulut aller visiter le seigneur de Koué; ce seigneur, en ayant été averti, fit meubler magnifiquement un palais pour le recevoir. L'empereur s'y rendit, accompagné du prince de Tching; il fut si tenté de la richesse des meubles, & sur-tout des choses rares & précieuses qu'il y trouva, qu'il fit tout enlever sans en rien dire au seigneur de Koué; de sorte qu'après le départ de HOEI-OUANG, ce seigneur vit son palais démeublé. Il en fut piqué, & regarda cette action comme indigne d'un empereur. Le prince de Tching commença dès-lors à mésestimer HOEI-OUANG. Les louanges que cet empereur affectoit de donner au seigneur de Koué, préférentiellement à lui, l'aliénèrent si fort, qu'il lui en témoigna son ressentiment; ce qui fut cause de la mésintelligence qui régna entre HOEI-OUANG & le prince de Tching, qui mourut à la cinquième lune, laissant ses états à son fils Ouen-kong.

Durant les troubles de l'empire, aucun des petits princes n'avoit osé remuer de peur de s'attirer tous les autres sur les bras. Huan-kong, prince de Tsi, le plus hardi & le plus entreprenant, se trouvoit alors occupé contre les Tartares septentrionaux, qui, par leurs courses dans ses états, l'empêchoient d'employer ailleurs ses forces. Cependant l'empire n'en fut pas plus paisible; les meurtres & les désordres recommencèrent comme auparavant (1).

Siuen-kong, prince de Tchén, avoit une concubine qu'il aimoit passionnément. Elle lui donna un fils, dont, par foi-

671.

(1) Tso-kieou-ming. Tien-pien.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

671.

Hoëi-ouang.

bleffé pour la mère , il vouloit faire son fuccesseur , au préjudice de Yu-keou (1) son légitime héritier. Comme Yu-keou étoit un obstacle à ses desseins , il résolut de s'en défaire , & prit pour prétexte , que son nom étoit de mauvais augure , & que si on le laissoit vivre , il introduiroit infailliblement les voleurs dans ses états. Les princes Ouan & Tchuen-fun , frères de Siuen-kong , qui aimoient Yu-keou & lui étoient fort attachés , craignant que Siuen-kong ne les fît aussi mourir , se sauvèrent dans la principauté de Tsi.

Dans le même temps , Tou-ngao , prince de Tchou , sur quelque mécontentement qu'il eut contre son frère Tching-kong , prit la résolution de le faire mourir. Tching-kong étoit fort aimé des grands & du peuple ; peut-être même que cette considération donna de l'ombrage à Tou-ngao. Tching-kong fut averti des mauvais desseins de son frère ; il se retira dans le pays de Soui , où s'étant fait un parti considérable , il rentra , à main armée , dans les états de son frère , le tua & se fit reconnoître prince de Tchou.

670.

Il dépêcha des couriers aux princes voisins , & à l'empereur même , avec des présens , pour justifier sa conduite & se les rendre favorables. HOËI-OUANG fut celui qui en parut le plus content. Depuis un temps infini , les princes de Tchou n'avoient donné aucune marque de soumission à l'empereur ; c'est pour cela que HOËI-OUANG , satisfait de cet hommage , lui renvoya des présens , en lui recommandant de maintenir son peuple en paix , & de ne point inquiéter l'empire.

Les troubles que Tsié-touï & les cinq Mandarins rebelles avoient excités , cessèrent en même temps que les courses des

(1) *Yu-keou* signifie qui va au-devant des voleurs.

Tartares du nord sur les terres du prince de Tsi. Ce prince, depuis qu'il avoit Koan-y-ou pour premier ministre, s'étoit rendu un des plus formidables de l'empire : il ne se vit pas plutôt débarrassé des Tartares, qu'il songea à s'agrandir, & jeta ses vues sur le pays de Ko, dont les peuples, mécontents de leur seigneur, vinrent s'offrir d'eux-mêmes (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

670.

Hoci-ouang.

L'année suivante, la huitième du règne de HOEI-OUANG, à la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil, entre neuf & dix heures du matin.

662.

Cette même année il se fit dans la principauté de Tchin un horrible massacre. Depuis que les seigneurs de Kio-ou s'en étoient emparés, ceux de l'ancienne famille des princes légitimes qui y étoient restés, étoient devenus si riches & si puissans, qu'ils donnoient de l'ombrage à Hien-kong. Ce prince, par les conseils de Sse-ouei, qui étoit leur ennemi, confisqua la plus grande partie de leurs biens, & fit mourir les deux fils de la principale branche.

Sse-ouei, qui méditoit la ruine entière de cette famille, imagina de faire bâtir la ville de Tsi, avec l'argent qu'il lui avoit enlevé. Il y rassembla ensuite tous ceux qui en étoient issus & qui se trouvèrent en assez grand nombre pour peupler cette nouvelle ville. Quand Sse-ouei y vit ses victimes réunies, il avertit Hien-kong de venir, avec ses troupes, l'investir & faire main basse sur ces infortunés, qui, se trouvant sans défense, furent tous égorgés sans distinction d'âge ni de sexe.

Après cette exécution atroce, Hien-kong fit nettoyer les rues inondées de sang, & enlever les corps morts, qui étoient entassés les uns sur les autres : il voulut passer la nuit dans la ville,

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tchien-pien. Tchun-tsieou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

669.
Hoci-ouang.

qu'il trouva fort à son gré & bien bâtie. Pour récompenser Sse-ouei , il lui donna la charge de premier président des ouvrages publics , & lui ordonna de lui bâtir une autre ville au pays de Kiang , où il avoit dessein de tenir sa cour.

668.

La neuvième année du règne de HOEI-OUANG , à la douzième lune , il y eut une éclipse de soleil entre dix & onze heures du matin.

667.

Le seigneur de Koué , indigné de l'action barbare de Hien-kong , entra dans le pays de Tçin avec ses troupes , y fit beaucoup de dégât , & en revint chargé de butin. Dès le commencement de l'année suivante , le prince de Tçin voulut se venger de cette insulte ; il s'avança jusqu'aux frontières de Koué ; mais il trouva le pays si bien gardé , qu'il fut obligé de s'en retourner , après avoir honteusement refusé la bataille que le seigneur de Koué vouloit le forcer d'accepter.

L'empereur n'avoit jusque-là tiré aucune vengeance de l'injure que lui avoit faite Y-kong , prince de Ouei , en prenant le parti de Tse-toui , son frère , contre lui. Il avoit espéré que le prince de Ouei donneroit quelque marque de repentir & de soumission. Après l'avoir attendue inutilement près de six ans , il ordonna à Huan-kong , prince de Tsi , d'armer contre lui , & de l'obliger à rentrer dans le devoir. Huan-kong , par les conseils de Koan-y-ou son ministre , obéit à cet ordre , & marcha à la tête d'une nombreuse armée contre Y-kong : Y-kong qui n'étoit point d'humeur de se soumettre , se disposa aussi , de son côté , à soutenir son indépendance. Loin de refuser le combat , il alla au-devant de Huan-kong , le rencontra sur la frontière , lui livra bataille , qui fut très-vive & très-sanglante ; mais enfin , malgré son habileté & sa bravoure , Y-kong fut battu & fait prisonnier.

Huan-kong ,



Chariot de guerre de plusieurs Soldats.

Huan-kong, après avoir si heureusement exécuté les ordres de l'empereur, alla lui-même à la cour de HOEI-OUANG lui offrir son prisonnier ; mais, en même temps, il lui représenta qu'il falloit le bien traiter, de peur de s'attirer le ressentiment des autres princes de l'empire. HOEI-OUANG suivit ce conseil, pardonna à Y-kong, & après l'ayoir comblé de présens, il le renvoya dans sa principauté.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
666.
Hoei-ouang.

Le prince de Tchou, comme on l'a vu plus haut, s'étoit emparé des terres de Si, & en avoit emmené Si-koué, veuve du seigneur de ce pays, qui avoit péri dans un démêlé qu'il avoit eu avec le prince de Tching. Cette veuve étoit encore fraîche, remplie d'appas, & sur-tout fort spirituelle. Tse-yuen, de la famille des princes de Tchou, général des troupes, en devint passionnément amoureux ; & pour être plus près d'elle, il fit bâtir une maison à côté du palais de Si-koué. Comme elle aimoit la musique, il faisoit exécuter continuellement des concerts chez lui.

Un jour qu'il fit jouer un air guerrier, que le mari de Si-koué avoit beaucoup aimé, & qu'il faisoit souvent répéter, elle ne put s'empêcher de pleurer de souvenir & d'attendrissement. « Hélas ! dit-elle, Tse-yuen croit-il me faire plaisir de » me rappeler la perte de mon époux ? Ne devrait-il pas son- » ger à le venger, plutôt que de s'amuser à des concerts ? »

Tse-yuen, à qui ces paroles furent rapportées, fit armer six cens chariots de guerre, dont il forma trois divisions, & partit pour aller attaquer le prince de Tching ; mais les princes de Tsi, de Song & de Lou, qui en furent avertis par les couriers de Ouen-kong, prince de Tching, lui envoyèrent des secours, avec lesquels il rendit inutiles tous les efforts de Tse-yuen, qui

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

665.

Hoëi-ouang.

fut obligé de s'en retourner, sans oser rien entreprendre pour satisfaire la vengeance de Si-koué (1).

Lorsque l'empereur HOËI - OUANG voulut rentrer dans ses états, il fut repoussé par son frère Tse-toui. Fan-pi l'abandonna pour se jeter dans le parti de Tse-toui. HOËI - OUANG n'en témoigna son ressentiment, qu'après que le prince de Ouei fut rentré dans l'obéissance. Alors, il ordonna à Koué de marcher contre Fan-pi, & de le lui amener. Koué partit, pour cette expédition, avec de bonnes troupes. Fan-pi fit quelque mine de se défendre; mais se sentant trop foible, il chercha à se mettre en sûreté par la fuite. Le seigneur de Koué le poursuivit si vivement, qu'il l'atteignit, le fit prisonnier, & le conduisit à la cour.

Cette même année, la treizième du règne de HOËI-OUANG, à la neuvième lune, il y eut, sur le soir, une éclipse de soleil.

Tse-yuen, de retour de son expédition honteuse contre le prince de Tching, alla se loger, non dans la nouvelle maison qu'il avoit fait bâtir près du palais de Si-koué, mais dans le palais même. Chin-kong, un de ses principaux officiers, rempli d'honneur, l'exhorta à ne pas faire ce tort à sa réputation; il lui représenta que cette conduite étoit indigne d'un guerrier, & qu'inafailliblement il s'attireroit le mépris de ses officiers & de ses troupes.

Tse-yuen, loin de profiter d'un avis aussi sage, entra dans une si grande colère, qu'il vouloit faire mourir cet officier, & l'auroit exécuté, si on ne s'y fût opposé; il se contenta cependant de le faire mettre aux fers. Chin-kong, outré de voir ses conseils si mal récompensés, résolut de s'en venger à

(1) Tchun-tseou. Tso-kieou-ming.

quelque prix que ce fût. Ayant rencontré Tse-yuen presque sans suite , il tomba brusquement sur lui le fabre à la main , & d'un seul coup il lui abattit la tête. La perte de Tse-yuen fut très-funeste à la principauté de Tchou ; c'étoit un général habile & fort expérimenté ; aussi , depuis cet événement , les princes de Tchou commencèrent à déchoir considérablement (1).

Dans le même temps , les Tartares du nord descendirent de leurs montagnes , & vinrent se jeter sur la principauté de Yen. Tchuang-kong , prince de Yen , qui n'étoit pas en état de leur résister , dépêcha aussi-tôt des couriers aux princes ses voisins , pour leur en donner avis , & leur demander du secours. De tous ces princes , le seul Huan-kong , prince de Tsi , arma pour lui. Les Tartares , qui en furent instruits , reprirent le chemin de leurs montagnes ; mais Huan - kong les poursuivit si vivement , que les ayant atteints à Lin-tchi , il les battit & les poussa jusqu'à Cou-tchou , d'où il reprit ensuite le chemin du sud.

Huan-kong revint triomphant de cette expédition. Le prince de Yen , plein de reconnoissance , l'accompagna au-delà des frontières de la principauté de Tsi. Ce prince le remarquant , dit à Tchuang - kong : « Il n'y a que le seul empereur qu'on doive
 » accompagner au-delà de ses limites , & c'est pousser trop loin
 » la civilité , que d'en user ainsi avec quelque prince que ce soit.
 » Afin qu'on ne dise pas que vous en avez trop fait à mon
 » égard , je consens que vos limites s'étendent jusqu'ici , & que
 » ce pays vous appartienne. Il faut , dans vos états , faire revivre ,
 » autant que vous le pourrez , le sage gouvernement de Ouén-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

664.

Hoei-ouang.

(1) Tchun-tsieou. Tsi-kieou ming.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

644.
Hoëi-ouang.

» ouang, de Tcheou-kong, de Chao-kong de votre illustre fa-
» mille. Allez rendre hommage à l'empereur, comme vous le
» devez, & prenez les Tching-tang & Kang-ouang pour mo-
» dèles ». Tchuang-kong fit part de cette exhortation aux au-
tres princes de l'empire, ce qui lui mérita leur estime.

663.

Cependant Huan-kong, arrivé chez lui, parut avoir entière-
ment oublié les sages conseils qu'il venoit de donner à Tchuang-
kong. C'étoit la coutume que les princes victorieux offris-
sent à l'empereur les dépouilles des ennemis de l'état. Huan-kong
avoit fait un butin immense sur les Tartares; il n'en offrit rien à
l'empereur, & envoya ce qu'il y avoit de plus riche à Tchuang-
kong, prince de Lou.

662.

Tchuang-kong put à peine goûter le plaisir de cette préfé-
rence, par les malheurs qui arrivèrent à sa famille. Dès le com-
mencement de la quinzième année du règne de HOËI-OUANG,
son fils aîné fut empoisonné par Ki-tse, qui ne pouvoit souffrir
son humeur brusque & hautaine. Tchuang-kong en conçut
tant de chagrin, qu'il mourut quelques mois après, sans avoir
désigné son successeur.

Cependant, sur la foi d'un serment, qu'on disoit qu'il avoit
fait à Tang-chi, l'une de ses femmes, de nommer son fils Tse-
pan pour lui succéder, Tse-pan fut reconnu, & reçut tous les
honneurs. Ce prince, du vivant de son père, étant allé visiter
les frontières de la principauté de Lou, entra dans la maison
de Leang-chi, vit une de ses filles & en devint amoureux.
Cette inclination l'attiroit fréquemment chez cet officier. Un
jour qu'il se promenoit dans un jardin, où cette jeune fille avoit
coutume de se rendre, Lao, officier de garde, eut la curiosité
de monter sur les murs; Tse-pan qui l'aperçut, sortit brus-
quement, tout en colère, & le maltraita de coups.

Tchuang-kong avoit réprimandé vivement Tse-pan de cette violence : « Je souhaite , lui avoit-il dit , qu'un jour vous ne » soyez pas victime du ressentiment de Lao ». Effectivement comme Tchuang - kong , à sa mort , n'avoit point déterminé son successeur , King - fou , mécontent de ce que son frère Tse-pan l'avoit emporté sur lui , se servit de Lao , qu'il favoit outré contre lui , & l'engagea aisément à le tuer.

King - fou espéroit succéder , sans opposition , à son frère ; mais l'assassinat de Tse-pan fit tant d'horreur à tous les grands , qu'ils se déclarèrent pour Min-kong , quoique fils d'une concubine. King-fou vit bien alors qu'il n'étoit pas en sûreté dans la principauté de Lou ; il en sortit secrètement , & alla trouver le prince de Tsi , de qui il espéroit quelque protection. Quoique Ki-yeou , un autre fils de Tchuang-kong , ne fût point entré dans les intrigues de King - fou , il se retira pareillement auprès du prince de Tsi ; mais Min-kong , qui avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour lui , après avoir été reconnu de tous les peuples de Lou , le redemanda au prince de Tsi , & il revint à la cour.

Les troubles de la principauté de Lou donnèrent quelque facilité à Hien - kong , prince de Tchin , de s'agrandir. Hien-kong avoit eu plusieurs femmes ; deux de ces femmes étoient de la famille des princes Tartares , qu'il avoit enlevées dans une de ses courses , & mises au nombre de ses concubines. Ces deux femmes furent si bien gagner les bonnes grâces & la faveur de ce prince , qu'elles ne désespérèrent point de faire déclarer un de leurs enfans héritier de la principauté de Tchin. Voici le moyen qu'elles employèrent pour réussir.

Leang-ou étoit un des grands de la cour de Hien-kong qui avoit le plus d'ascendant sur son esprit. Ce prince ne faisoit rien sans le consulter. Les deux femmes Tartares , tâchèrent de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
662.
Houï-soung.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

661.

Hoëi-ouang.

le mettre dans leurs intérêts, par des présens. Quand elles virent Leang-ou bien disposé en leur faveur, elles lui découvrirent les vues qu'elles avoient pour établir leurs enfans.

Leang-ou, pour les seconder dans leur projet, conseilla à Hien-kong de mettre des personnes de confiance à Kio-ou, pays de sa famille, & à Pou & Tchu, limites de ses états; afin de marquer, par-là, l'estime qu'il faisoit du pays de ses ancêtres, & de n'avoir rien à craindre du côté des Tartares, qui, sachant que ses frontières étoient gardées par deux de ses fils, n'oseroient venir les insulter.

Hien-kong approuva tellement ce conseil, qu'il envoya Sou, prince héritier, demeurer à Kio-ou. Il ordonna à Tchong, son second fils, d'aller garder les limites de Pou; & à You, son troisième, celles de Kiou, ne retenant auprès de lui, à Kiang, que les fils des deux Tartares, qui dès-lors espérèrent réussir dans leur dessein, quoiqu'il restât encore Chin-feng, qui avoit droit, comme l'aîné, de succéder à son père.

Quelques années après, c'est-à-dire, la seizième du règne de HOËI-OUANG, Hien-kong, profitant des troubles de la principauté de Lou, auxquels Huan-kong, prince de Tsi, avoit quelque part, leva deux corps d'armée, dont il commanda l'un en personne, & mit l'autre sous les ordres de son fils Chin-feng. Il alla s'emparer des terres des seigneurs de Keng, de Hou & de Ouei; après quoi il fit bâtir une ville à Kio-ou, en considération de Chin-feng. Il établit Tchao-sou à Keng, & Pi-ouan à Ouei en qualité de gouverneurs. Sse-ouei son ministre, voyant qu'il ne nommoit point d'héritier, le pressa d'y penser, parce que le bien de l'état l'exigeoit, que tous ses peuples le desiroient, & que s'il aimoit sa principauté, il ne devoit pas différer plus long-temps à désigner pour son suc-

cesseur Chin-feng , qui avoit toutes les qualités d'un prince sage & digne de régner. Sse-ouci ignoroit , sans doute , que les deux femmes Tartares sollicitassent vivement Hien-kong pour leurs fils. Ce prince , ne voulant pas les chagriner , se trouvoit dans la perplexité : il prit le parti de ne se point choisir de successeur , ce qui causa , par la suite , de grands troubles dans ses états.

Min-kong , qui avoit remplacé Tchuang-kong dans la principauté de Lou , vacante par la mort funeste de Tse-pan , étoit neveu de la princesse Ngai-kiang , de la famille du prince de Tsi. La considération qu'on avoit pour le prince de Tsi , déterminâ les grands à le choisir préférentiellement à tout autre , d'autant plus qu'il ne lui manquoit aucune des qualités nécessaires à un grand prince ; mais ils ignoroient , sans doute , l'étroite liaison qui subsistoit entre la princesse Ngai-kiang & le prince King-fou , qui s'étoit réfugié dans la principauté de Tsi après avoir fait mourir Tse-pan.

King-fou , ne se croyant pas en sûreté dans cette principauté , se sauva dans le pays de Kiou , d'où il envoya Pou-y pour assassiner Min-kong. Pou-y , arrivé à la cour de Lou , se mêla parmi les gardes du prince , & au moment qu'il sortoit de son palais , il lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cet assassin se faisant jour à travers ceux qui l'accompagnoient , trouva le moyen de s'évader , & d'aller lui-même porter cette nouvelle à King-fou , qui , sans différer , se déclara prince de Lou , & le fit publier par-tout.

Ki-yeou , prince qui aimoit la paix , voyant tant de trouble & de confusion , sortit du pays de Lou , & se retira avec Hien-kong dans la principauté de Tchu. Pour ce qui est de la princesse Ngai-kiang , comme elle savoit le complot abominable

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

660.

Hoei-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

660.

Hoei-ouang.

que King-fou avoit formé contre Min-kong , son neveu , elle s'étoit aussi sauvée dans la principauté de Tchu ; mais Huan-kong , prince de Tfi , indigné d'une action si détestable & du déshonneur que Ngai-kiang faisoit à sa famille , obligea les gens de Kiou à livrer King-fou au peuple de Lou. Les grands , qui s'étoient avancés jusqu'au pays de Mi , le firent mourir au même endroit pour tant de crimes & de meurtres dont il s'étoit souillé. A l'égard de Ngai-kiang , Huan-kong la fit redemander au prince de Tchu , & la fit exécuter lui-même : il envoya son cadavre aux habitans de Lou ; après quoi il reconnut Hi-kong , que les grands de Lou avoient déjà déclaré leur souverain , pour légitime héritier & successeur de Min-kong.

La fin de la dix-septième année du règne de HOEI-OUANG fut encore plus funeste à ceux de la principauté de Ouei ; les peuples de Ti , Tartares du nord , vinrent attaquer Y-kong , leur prince , dans le temps qu'il exerçoit des cigognes (1) à donner des signaux aux troupes suivant les ordres du général. Dès que Y-kong eut avis que ces peuples venoient l'attaquer , il fut à leur rencontre , & les joignit à Yong-tié-hien (2). On en vint aux mains ; jamais combat ne fut plus vif , ni plus opiniâtre ; on se battit de part & d'autre avec toute la valeur possible , depuis le lever du soleil jusqu'après-midi , & jamais défaite ne fut plus complete que celle de Y-kong : ses troupes y furent entièrement détruites , il y perdit & ses états & la vie.

659.

A cette nouvelle funeste , les peuples de Ouei prirent tellement l'épouvante , qu'ils abandonnèrent leur pays. Huan-

(1) Le cri de la cigogne est fort éclatant.

(2) *Yong-tse-hien* dans la province de Honan.

kong,

kong, prince de Song, qui étoit venu au secours de Y-kong, en ayant rencontré environ sept cens trente au-delà du Hoang-ho, leur fit aussi-tôt repasser le fleuve & les obligea de rentrer dans Teng-y. Ce prince, s'avancant vers la ville de Tsao, y fit déclarer Tai-kong prince de Ouei, & lui donna cinq mille hommes de troupes. D'un autre côté, Ou-koué, fils de Y-kong, qui s'étoit retiré chez Huan-kong, prince de Tsi, en reçut trois cens chariots de combat, & trois mille soldats, avec lesquels il revint à la ville de Tsao.

A peine Ou-koué fut-il arrivé à Tsao, que Tai-kong mourut. Ou-koué, qui savoit que Huan-kong prenoit la principauté de Ouei sous sa protection, lui en donna aussi-tôt avis. Quoiqu'il ne restât plus à ceux de Ouei que les deux villes de Tsao & de Kong-teng, le reste s'étant soumis aux Tartares de Ti, Huan-kong vint lui-même à la tête de ses troupes, battit en quelques rencontres ces Tartares, mit Ouen-kong, frère de Tai-kong, à sa place, & lui fit bâtir une ville à Tchou-kieou.

Les Tartares cependant, ne voulant rien hasarder de décisif, lui laissèrent bâtir cette ville, & allèrent se jeter sur les terres des seigneurs de Nie & de Hing; mais comme le malheur de Y-kong, prince de Ouei, avoit fait beaucoup de bruit dans l'empire, les princes de Song & de Tsao étoient accourus à son secours avec leurs troupes, qu'ils joignirent à celles du prince de Tsi. Si ces princes réunis n'empêchèrent pas les Tartares de ravager les terres de Nie & de Hing, du moins ils les garantirent d'une dévastation entière. Après que la nouvelle ville de Tchou-kieou fut achevée, ils y établirent la résidence des princes de Ouei, & relevèrent ainsi cette principauté, à la première lune, de la dix-neuvième année du règne de HOEI-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

659.
Hoei-ouang.

658.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

658.

Hoi-ouang.

OUANG , avec toutes les cérémonies usitées à l'élévation d'un prince.

Cette même année , à la cinquième lune , Hien-kong , prince de Tçin , voulut déclarer la guerre au seigneur de Kouo , sous prétexte qu'il maltraitoit ses voisins , qui étoient au midi de ses terres. Comme il falloit qu'il passât sur les terres du seigneur de Yu , il dépêcha Siun-si à la cour de ce seigneur , pour lui ménager ce passage. Siun-si , s'étant adressé à Kong-tchi-ki , son ministre , essuya un refus. Alors , il demanda audience au seigneur de Yu lui-même , qui lui fut accordée , & proposa les motifs que son maître avoit de faire la guerre au seigneur de Kouo. Non-seulement Siun-si obtint ce qu'il demandoit , mais encore il engagea ce seigneur à se joindre à Hien-kong & à se concerter avec lui pour cette expédition , en le flattant des avantages qu'il en pourroit retirer.

Siun-si , après avoir tout réglé avec le seigneur de Yu , revint auprès de Hien-kong lui rendre compte du succès de sa commission. Ce prince fit tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre , & peu de jours après il alla rejoindre celles du seigneur de Yu. Ils mirent le siège devant Hia-yang , première ville des états de Kouo , & s'en rendirent maîtres. Quoique cette ville fût une des principales du seigneur de Kouo , le Ciel , qui vouloit le châtier de ses vices , & principalement de son orgueil , qui le rendoit insupportable à tout le monde , l'aveugla au point qu'il ne parut aucunement sensible à cette perte , & qu'il en reçut la nouvelle aussi froidement que si elle ne lui eût point appartenue.

657.

Hien-kong , après cette expédition , retourna dans ses états. On le prévint , à son arrivée , contre Chin-seng son aîné , qu'on accusoit de s'être fait , pendant son absence , un parti consi-

dérable pour lui enlever sa couronne & peut-être la vie. Hien-kong en fut si outré, qu'il prit la résolution de le faire mourir ; mais il voulut le faire secrètement, de peur que le parti de son fils n'en fût averti & ne causât du désordre ; cependant il ne put si bien cacher son ressentiment, qu'il n'en laissât échapper quelques marques, qui firent soupçonner son dessein à ses enfans.

Toutes ces accusations de révolte contre Chin-feng, n'étoient cependant que l'effet d'une intrigue formée par Li-ki, princesse Tartare, que Hien-kong avoit épousée, & dont il avoit eu un fils, qu'elle vouloit mettre sur le trône au préjudice de Chin-feng. Quoique Hien-kong n'eût point déclaré Chin-feng son successeur, il l'étoit par le droit de sa naissance ; ainsi la mort de ce prince infortuné, pouvoit seule satisfaire les desseins ambitieux de l'artificieuse Li-ki.

Chin-feng ne put se résoudre, malgré les conseils de son frère Tchong-culh, à prouver son innocence à son père, en dévoilant l'imposture de Li-ki. Il connoissoit le foible du roi de Tçin pour cette princesse, & il craignoit de blesser son cœur par l'endroit le plus sensible ; il put encore moins se déterminer à fuir & à se mettre en lieu de sûreté, de peur de confirmer les soupçons qu'on avoit contre lui ; il prit donc le parti d'écrire à son oncle Ho-lou, le billet suivant. « Le prince » mon père & mon maître, est déjà fort avancé en âge, mes » frères sont encore jeunes ; les états de Tçin sont dans une » fermentation d'autant plus dangereuse, qu'elle est concentrée. Ne refusez pas vos conseils à votre prince, à votre » frère. Je meurs content, si j'emporte avec moi l'idée consolante que vous ne rejetterez pas la prière que je vous en » fais ». Chin-feng, après avoir envoyé ce billet à son oncle, se retira dans un endroit écarté & se pendit. Tchong-culh &

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

657.
Hoei-ouang.

656.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

650.

Hoëi-ouang.

Y-ou ses frères , ayant appris cette mort funeste , quittèrent , sur le champ , la cour de leur père , pour se mettre en sûreté. Ils se retirèrent , le premier à Pou , & le second à Kiou.

Hien-kong soupçonna que ce départ précipité de ses fils cachoit le dessein de venger la mort de Chin-feng. Il envoya l'eunuque Pi à Tchong-eulh , avec ordre de lui redemander le gouvernement de Pou. Cet eunuque étoit un intrigant , dévoué à la princesse Li-ki , qui avoit su gagner entièrement la confiance de Hien-kong. Tchong-eulh n'avoit que du mépris pour lui , aussi , dès qu'il parut , ce prince lui refusa sa porte ; & ayant fait préparer des chevaux , il prit le chemin du pays de Tié. L'eunuque , qui avoit peut-être quelque ordre secret de le faire mourir , fâché de ce qu'il lui échappoit , décocha contre lui une flèche , qui n'effleura que sa manche. Tchong-eulh dédaigna d'en tirer vengeance & continua son chemin ; l'eunuque , qui connoissoit sa bravoure , n'osa le poursuivre.

La cour de l'empereur n'étoit guère moins agitée , pour le choix d'un successeur , que celle de Tçin. HOËI-OUANG n'avoit aucune inclination pour son fils aîné Siang-ouang , qui , par sa naissance , avoit droit à la couronne. Il vouloit lui substituer Ouang-tse-tai , son second fils. Huan-kong , prince de Tsi , aidé des conseils de Koan-y-ou , son ministre , avoit pris beaucoup d'ascendant sur les autres princes tributaires qui le redoutoient. Il fut charmé de trouver l'occasion de se rendre encore plus indépendant , & d'étendre son pouvoir sur tout l'empire.

Il manda aux princes de Song , de Lou , de Tchîn , de Ouei , de Tching , de Hiu & de Tsao de s'assembler , à la cinquième lune , à Cheou-tchi , pour y conférer sur une affaire impor-

tante. Aucun de ces princes ne manqua au rendez-vous ; ils craignoient trop de s'attirer le ressentiment du prince de Tsi. L'empereur, qui fut informé de cette assemblée, envoya dire au prince de Tching, par Tcheou-kong, qu'avant de s'y rendre il eût à passer par sa cour. HOEI-OUANG n'osa s'opposer à cette assemblée ; ainsi que ses vassaux, il craignoit le prince de Tsi ; il recommanda seulement au prince de Tching, comme étant celui de tous les princes de l'empire en qui il avoit le plus de confiance, d'y ménager ses intérêts.

Lorsque tous ces princes furent arrivés à Cheou-tchi, Huan-kong leur dit : « Je vous ai priés de vous assembler ici pour
» nommer un successeur à HOEI-OUANG ; de ce choix, dépend
» le bonheur & la tranquillité de l'empire ; Siang-ouang,
» fils aîné de l'empereur, est un prince digne du trône auquel
» sa naissance l'appelle : nous devons, sans hésiter, & à l'instant
» même, le proclamer avec les cérémonies ordinaires. J'ai eu
» soin d'inviter ce prince à se rendre à Cheou-tchi ; vous le
» verrez paroître dans cette assemblée, quand vos suffrages
» réunis, auront confirmé un choix que je crois nécessaire au
» bien de l'état ».

Le prince de Tching, qui n'ignoroit pas la prédilection de HOEI-OUANG pour Ouang-tse-tai, & qui d'ailleurs n'avoit pas la même déférence que les autres princes, pour Huan-kong, prit le parti de se retirer secrètement, afin de ne pas être obligé de donner sa voix à l'élection de Siang-ouang. Kong-chou, un de ses principaux officiers, lui reprocha cette foiblesse, capable d'éloigner de lui tous ses amis, dont le secours lui manqueroit infailliblement dans l'occasion ; mais ces considérations ne le firent point changer de sentiment. Sa retraite n'empêcha pas les autres princes de reconnoître Siang-ouang pour

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

655.
Hoei-ouang.

118 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

655.
Hoei-ouang.

légitime successeur à l'empire, & de lui prêter, en cette qualité, le serment de fidélité.

Cette même année, la vingt-deuxième du règne de HOEI-OUANG, à la neuvième lune, il y eut, sur le soir, une éclipse de soleil.

Hien-kong, prince de Tçin, après la mort de Chin-seng, son fils aîné, & la fuite de Tchong-eulh, crut, quoiqu'âgé de soixante-dix ans, qu'il pouvoit encore porter la guerre dans le pays de Kouo, & y soutenir ceux des siens, qu'il avoit laissés dans la ville de Hia-yang, dont il s'étoit rendu maître l'année précédente. Il envoya demander, comme il avoit déjà fait la première fois, passage au seigneur de Yu. Dès que Kong-tchiki apprit l'arrivée de cet envoyé, il alla trouver son maître, pour le dissuader d'accorder ce passage. « Notre pays, lui dit-
» il, est comme la doublure d'un habit; Hien-kong se rendroit-
» il maître de cet habit, sans en garder la doublure? S'il prend
» une fois les terres du seigneur de Kouo, soyez sûr que bien-
» tôt nous subirons le même sort. Songez-y, je vous en conjure,
» & jugez si des dents sans levres, ne ressentiroient pas le froid. »
» Nous sommes, répondit le seigneur de Yu, Hien-kong & moi,
» de la même famille; auroit-il l'intention de me détruire? »
« Il est vrai, reprit le ministre, que vous descendez, l'un &
» l'autre, de Tai-ouang, aïeul de Ouen-ouang; mais le seigneur
» de Kouo descend aussi de Koué-chou, que Ouang-ki, père
» de Ouen-ouang, avoit adopté pour son fils. Si Hien-kong
» n'a point d'égard à son alliance avec le seigneur de Kouo,
» croyez-vous qu'il en aura plus pour vous? Je ne saurois lui
» refuser ce qu'il me demande, repartit le seigneur de Yu,
» je ne veux lui donner aucun sujet de se plaindre de moi; &
» si dans la suite il commet quelque injustice, elle retombera

» toute entière sur lui ». Kong-tchi-ki, voyant l'obstination de son maître, se retira avec toute sa famille, & sortit des terres de Yu.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

655.

Hoei-ouang.

Dès que le seigneur de Yu eut donné sa parole, l'envoyé de Hien-kong retourna annoncer à son maître le succès de sa négociation. A la huitième lune, Hien-kong fit défiler des troupes par les terres de Yu, & alla investir la ville de Chang-yang, qu'il prit, après trois mois de siège. Il soumit ensuite tout le pays de Kouo; de manière que Tcheou, seigneur de Kouo, fut obligé de s'enfuir, & de se réfugier dans la ville impériale de Lo-yang. Hien-kong, après cette expédition, prit des quartiers d'hiver dans les états du seigneur de Yu, à qui il fit dire, ainsi que Kong-tchi-ki l'avoit prévu, qu'il pouvoit suivre à Lo-yang le seigneur de Kouo; que c'étoit le seul moyen de vivre en paix entre eux, parce qu'autrement, ses terres étant enclavées dans les siennes, il étoit impossible qu'ils n'eussent sans cesse des différends; qu'il valoit mieux, pour lui, se retirer de bonne grace. C'est ainsi qu'il s'empara des terres du seigneur de Yu, qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis de son ministre. Il se retira, avec Ping-pé & sa famille, chez l'empereur, à qui il offrit ses services.

Hien-kong, se voyant paisible possesseur des états de Yu & de Kouo, retourna dans sa principauté. On lui fit suspecter la fidélité de son fils Y-ou, gouverneur des limites de Kiou, au point qu'il envoya, contre lui, Kin-hoa, un de ses généraux, avec ordre de le lui amener, ou de le combattre s'il faisoit quelque résistance. Y-ou qui ne vouloit ni se mettre à la discrétion de ses ennemis, ni résister aux troupes de son père, avoit dessein de se retirer chez les Tartares du nord, appelés *Ti*; mais Kio-joui lui fit faire réflexion qu'il alloit se livrer aux ennemis de

654.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

654.

Hoei-ouang.

l'empire , & qu'il feroit traité de même par tous les princes. Il lui confeilla de préférer le pays de Leang , comme voifin de la principauté de Tfin , d'où ils pourroient , au befoin , fe prêter des fecours.

Cependant l'empereur HOEI-OUANG , que fon grand âge affoibliffoit de jour en jour , ne s'étoit point encore nommé de fucceffeur , & n'avoit pas défapprouvé le choix que le prince de Tfi & quelques autres princes de l'empire avoient fait de Siang-ouang , fans fa participation. Le prince de Tfi , voulant foutenir fon ouvrage , fit agir fi efficacement auprès de HOEI-OUANG , qu'enfin il obtint qu'il enverroit un de fes officiers à une nouvelle afsemblée , indiquée à Tao , où fe trouvèrent les princes de Tfi , de Song , de Lou , de Ouei , de Hiu , de Tfao & le prince héritier de Tchín. Le prince de Tchíng , qui s'étoit retiré de l'afsemblée précédente , demanda d'être admis à celle-ci. Tous ces princes confirmèrent le choix qu'on avoit fait de Siang-ouang , pour fuccéder à l'empire , & lui prêtèrent ferment de fidélité , à la première lune , de la vingt-cinquième année du règne de HOEI-OUANG , qui fut la dernière de fa vie , étant mort à la douzième lune fuivante (1).

652.

SIANG - O U A N G.

651.

SIANG-OUANG étoit redevable de fon élévation à Huan-kong , prince de Tfi. Pour lui en témoigner fa reconnoiffance , il le diftingua des autres princes , en lui envoyant des viandes offertes le jour des grandes cérémonies qu'il fit en prenant poffeffion de l'empire. On peut dire cependant que la politique y avoit plus de part que la reconnoiffance. Le prince de

(1) Sse-ki. Tfo-kieou-ming. Tchun-tfieou. Tfién-pien. Meng-tfe.

Tsi s'étoit rendu très-puissant, par l'ascendant qu'il avoit pris sur la plupart des autres princes. SIANG-OUANG en avoit été témoin, & ne vouloit pas, dans les commencemens d'un nouveau règne, lui donner le moindre sujet de mécontentement ; sur-tout ayant déjà formé le dessein d'abattre sa puissance, comme il l'exécuta par la suite.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

651.

Siang ouang.

Lorsque Tsai-kong présenta ces viandes au prince de Tsi, de la part de l'empereur, Huan-kong, qui se regardoit déjà comme maître d'une partie considérable de l'empire, avoit dessein de recevoir ce présent, comme d'égal à égal, sans se mettre à genoux, suivant la coutume. Il fit part de sa pensée à Koan-y-ou, son ministre. Koan-y-ou lui dit : « Un prince qui ne se com- » porte pas en prince, & un sujet qui ne se comporte pas en » sujet, sèment le trouble & la révolte ». Huan-kong, frappé de ces paroles, se mit à genoux, & battit trois fois de la tête contre terre ; mais il se leva pour recevoir ces viandes, ce qui étoit contraire aux usages.

Cette même année, à la neuvième lune, Hien-kong, prince de Tchin, mourut après vingt-six ans de règne, sans avoir désigné son successeur ; cependant, avant de mourir, il avoit fait appeler Siun-si, qu'il avoit chargé de l'éducation de Hi-tsi, fils de Li-ki, princesse Tartare qu'il avoit épousée, & lui avoit témoigné l'intention où il étoit de le nommer héritier de ses états, quoiqu'il fût encore jeune ; mais il n'avoit rien déterminé à cet égard.

Sous prétexte que c'étoit le projet de Hien-kong, Siun-si fit déclarer Hi-tsi, prince de Tchin ; mais Li-ké en fut si indigné, que tirant son sabre, il fendit la tête à Hi-tsi. Un moment auparavant, il venoit de consulter Siun-si sur le parti qu'ils avoient à prendre au sujet de Tchong-culh & de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

651.

Siang-ouang.

Y-ou, les deux seuls fils légitimes de Hien-kong, qui étoient absens, & Siun-si lui avoit protesté qu'il mourroit plutôt que de manquer à son devoir. Cette duplicité de Siun-si avoit révolté Li-ké, au point qu'il ne fut pas maître de son ressentiment, & qu'il immola Hi-tsi dans l'endroit même où l'on faisoit les préparatifs pour les cérémonies funèbres de Hien-kong.

Siun-si ne vouloit pas survivre à Hi-tsi; mais les gens de son parti lui représentèrent qu'il falloit venger sa mort, en mettant à sa place Tcho-tse, autre fils des femmes Tartares. Siun-si & son parti déclarèrent donc Tcho-tse, prince de Tchin; mais Li-ké qui étoit à la tête de la faction contraire, se défit de ce nouveau prince comme il avoit fait du premier.

Après cette action, Li-ké dépêcha Tou-ngan-y vers Tchong-eulh, qui étoit retiré chez les Tartares, pour l'inviter à venir prendre possession de la principauté de son père. Tchong-eulh, indécis, consulta son oncle Fan, s'il se rendroit aux instances de Li-ké : « Non, lui répondit Fan, il n'en est pas encore » temps. L'arbre ne fait que d'être planté, il faut lui laisser » pousser des racines; sans racines il ne peut durer long- » temps. Le plus grand deuil est celui de la mort d'un père, & » il n'y a point de querelle plus funeste que celle de deux » frères ».

Tchong-eulh suivit le conseil de son oncle, & ne voulut point transgresser les loix du deuil d'un fils à la mort de son père; il refusa absolument de se mêler des affaires de la principauté de Tchin, tout le temps que devoit durer ce deuil. Il dit à Tou-ngan-y, qu'après qu'il seroit expiré, il accepteroit volontiers la proposition de Li-ké, & qu'il tâchât, en attendant, de maintenir la principauté de Tchin dans les dispositions où il lui témoignoit qu'elle étoit à son égard.

Tandis que Li-ké agissoit pour Tchong-culh , Liu-seng & Kio-tching , de leur côté, tenoient pour les intérêts du prince Y-ou , son frère. Ils envoyèrent Pou-tching-ou à Léang , lui porter la nouvelle de la mort de Hien-kong , afin qu'aidé du secours du prince de Tsin , il vînt prendre possession de l'héritage de son père.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

651.

Siang-quang.

Y-ou reçut cette nouvelle avec transport , & témoigna l'impatience qu'il avoit d'aller se faire reconnoître. Il seroit parti sur le champ , sans le conseil que Ki-joui lui donna de prendre auparavant quelques mesures, pour s'assurer de la protection du prince de Tsin , & de se faire bien accompagner, en cas de quelque faction contraire qui voulût s'opposer à son retour ; mais il lui conseilla en même temps de ne pas trop différer à se mettre en possession , parce que le peuple souffroit de la division des mandarins , & que les états de Tsin étoient dans une violente fermentation , qui occasionnoit beaucoup de désordre.

Liu-seng & ceux de son parti , en envoyant Pou-tching à Y-ou , avoient en même temps dépêché Léang-yeou-mi à Mou-kong , prince de Tsin , pour lui demander du secours , en cas d'opposition au retour de Y-ou. Mou-kong promit de l'appuyer ; mais il envoya secrètement Tchi , son fils , vers Tchong-culh , pour le sonder sur ses dispositions à l'égard des affaires de la principauté de Tsin.

Tchi s'acquitta de sa commission pour Tchong-culh , & lui représenta fortement qu'il y avoit du danger pour lui de différer : que quand il s'agissoit de prendre possession d'un royaume , il falloit saisir l'instant favorable , autrement qu'on s'exposoit à tout perdre. Il ajouta que Mou-kong étoit , lui-même , si touché de la mort de Hien-kong , qu'il avoit résolu d'en porter le deuil.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

651.

Siang-ouang.

Tchong-culh eut recours à Fan, son oncle, pour le consulter sur le parti qu'il devoit prendre. Fan lui répondit : « Perdre sa fortune c'est peu de chose ; mais ternir sa réputation , par un défaut de reconnoissance & d'amour pour son père , c'est perdre plus qu'un royaume. La mort que vous pleurez , est celle d'un père ; est-il quelqu'un dans l'empire qui ne vous blâme , si vous employez ce temps pour vos intérêts particuliers ? Prince , il n'y a pas à hésiter , vous devez tout refuser & honorer la mémoire de votre père ».

Le prince Tchi , n'ayant pu tenter Tchong-culh , le quitta , pour aller faire la même proposition à Y-ou , qui , sans respecter le deuil de son père , ne fit paroître que de l'empressement à lui succéder. Y-ou fit même présent à ce prince de quarante *taëls* d'or , & de douze perles d'une grosseur extraordinaire , pour l'engager davantage à lui être favorable auprès du prince de Tsin.

Tchi rendit compte à son père de ce qu'il avoit vu des deux frères. Mou-kong , charmé de voir que Tchong-culh préféroit la vertu à ses intérêts , admira sa grandeur d'ame & son respect. Il penchoit même à le mettre en possession des états de Tsin ; mais Tchi lui représenta qu'il valoit mieux les donner à un prince moins vertueux , parce que dans les troubles & les dissensions qui pouvoient s'y élever , il seroit plus le maître de conserver la prépondérance & l'ascendant qu'il y avoit déjà. Ce conseil décida Mou-kong en faveur de Y-ou ; & ses troupes , jointes à celles du prince de Tsin , installèrent , dans la principauté de Tsin , Y-ou , qui prit le nom de Hoci-kong.

650 .

Hoei-kong , cherchoit un prétexte pour se défaire de Li-ké. Il lui reprocha la mort des deux princes , Hi-tsi & Tcho-tsé ,

ses frères, & celle de Siun-fi : « Je ne demande pas à Hoci-kong, » lui répondit Li-ké, pourquoi il veut la mienne ? Mais si » j'avois voulu m'opposer à son élévation, feroit-il venu à » bout d'être prince de Tçin ? » A ces mots, il s'enfonça son sabre dans le corps, & se tua.

Pi-tching, comme Li-ké, partisan de Tchong-eulh, étoit alors auprès de Mou-kong, pour le solliciter en sa faveur. Ce prince le fit charger de fers, & le renvoya à Hoci-kong, qui lui fit couper la tête.

SIANG-OUANG, voulant faire revivre les anciens droits des empereurs, dépêcha Chao-ou-kong & Nui-fse-kou, vers Hoci-kong, pour lui déclarer qu'il le faisoit prince de Tçin. Ces deux envoyés lui en remirent le sceau gravé sur une pierre précieuse. Hoci-kong le reçut avec indifférence, ce qui choqua beaucoup les deux envoyés de l'empereur, qui, à leur retour, s'en plaignirent vivement ; mais les affaires de l'empire étoient en si mauvais état, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût rien entreprendre contre Hoci-kong.

Ouang-tsé-tai, frère de SIANG-OUANG, ne pouvoit oublier que le prince de Tfi, par ses intrigues, lui avoit fait perdre la couronne. Dans l'espérance de la recouvrer, il fit alliance avec les Tartares de Yang-kiu, de Siuen-kao & de Y-lou, qu'il introduisit dans la ville impériale, où ils mirent le feu ; mais comme ils étoient en petit nombre, ils se retirèrent presque aussitôt. Hoci-kong, prince de Tçin, & Mou-kong, prince de Tsin, accourus au secours de SIANG-OUANG, poursuivirent les Tartares. Hoci-kong les obligea à venir faire satisfaction à l'empereur de cette insulte.

La quatrième année du règne de SIANG-OUANG, à la troisième

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

650.

Siang-ouang.

649.

648.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

648.

Siang-ouang.

lune , il y eut une éclipse de soleil sur les quatre heures du soir.

Le mois suivant , les peuples de Hoang , qui dépendoient des princes de Tchou , refusèrent de rendre hommage à leur prince. Outré de leur révolte , ce prince marcha contre eux , s'en fit raison , les soumit , & laissa dans leur pays des garnisons pour les contenir.

647.

Après l'insulte que Ouang-tfé-tai avoit fait faire par les Tartares à la ville impériale , il vit bien qu'il y avoit du danger pour lui d'y demeurer plus long-temps. Il se retira dans les terres du prince de Tfi , qui l'accueillit , & intercédâ même pour lui auprès de l'empereur ; mais SIANG-OUANG étoit si irrité contre lui , qu'il refusa d'entendre à aucune justification. Tchong-sun-kie , qu'il avoit chargé de cette négociation , revint sans avoir pu rien obtenir.

645.

La septième année du règne de SIANG-OUANG , à la cinquième lune , il y eut une petite éclipse de soleil sur les cinq à six heures du matin , (elle ne parut pas à la Chine).

Cette même année , les princes de Tfin & de Tçin se brouillèrent ensemble , & se firent une cruelle guerre. Mou-kong avoit plusieurs sujets de se plaindre de Hoci-kong ; après ce qu'il avoit fait pour le mettre en possession de ses états , il auroit dû , sans doute , en avoir de la reconnoissance ; cependant , quand Hoci-kong se vit solidement établi dans les états de Tçin , il manqua à la promesse qu'il avoit faite à Mou-kong , de lui céder cinq villes qui étoient à sa bienfaisance. Mou-kong dissimula , & n'en voulut pas tirer raison ; mais la sixième année du règne de SIANG-OUANG , il y eut une espèce de famine dans toute la principauté de Tfin. Hoci-kong défendit à ses sujets de soulager les peuples de Tfin , dans leur disette , & de leur vendre des grains.

Mou-kong, indigné de cette ingratitude & de cette inhumanité, leva des troupes, lui déclara la guerre, & le battit dans trois différentes rencontres. Ces deux princes en étant venus à une action générale, Mou-kong tailla en pièces l'armée de Hoi-kong, & le fit lui-même prisonnier dans un marais, où ses chevaux & son char s'étoient abattus. SIANG-OUANG envoya demander à Mou-kong la liberté du prince de Tçin. D'un autre côté, quand la princesse, épouse de Mou-kong, qui étoit sœur de Hoi-kong, apprit le malheur de son frère, elle fit venir ses deux fils, Yng & Hong, & ses deux filles, Kien & Pié, & elle leur ordonna de la suivre. Revêtus d'une robe de grosse toile, ceints d'une corde, les cheveux épars & les pieds nus, ils allèrent au-devant de Mou-kong. Mou-kong fut averti de la démarche humiliante de sa famille, presque dans le même temps qu'il recevoit l'envoyé de l'empereur. « Je ne m'attendois pas, dit-il, qu'après m'être couvert de » gloire par une action juste, la princesse dût en témoigner tant » de chagrin ». Ce Prince, touché de l'état où il l'avoit, & à la sollicitation de l'empereur, rendit la liberté à Hoi-kong.

Après l'avoir magnifiquement traité pendant trois jours, il le renvoya dans ses états. Hoi-kong remit à Mou-kong tout ce qui lui appartenoit au nord du fleuve Hoang-ho, suivant la parole qu'il lui en avoit donnée avant de succéder à son père; & afin que Mou-kong fût convaincu qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec lui, il lui envoya son fils aîné en ôtage. Mou-kong, de son côté, donna sa fille Tfé-yu en mariage au fils aîné de Hoi-kong; & ayant appris que les grains manquoient dans la principauté de Tçin, il y en fit passer en abondance.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

645.
Siang-ouang.

644.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

643.

Siang-ouang.

Huan-kong, prince de Tfi, qui avoit joué un si grand rôle dans l'empire, & qui s'étoit, pour ainsi dire, rendu maître de la plupart des princes, par l'habileté de son ministre Koan-y-ou, mourut à la douzième lune, de la neuvième année de SIANG-OUANG, après avoir régné quarante-trois ans. Il avoit épousé trois femmes légitimes, dont il n'eut point d'enfans ; mais il en eut six d'autant de concubines. Aucun d'eux, suivant les loix, n'avoit droit à sa succession, qui dépendoit uniquement du choix de leur père. Le ministre Koan-y-ou avoit toujours penché pour Hiao-kong, qui n'étoit que le troisième, & s'en étoit expliqué à son maître. Huan-kong avoit été obsédé par un eunuque, appelé Tiao, qui avoit captivé ses bonnes grâces, & l'avoit sollicité vivement pour Ou-mong, l'aîné des six. Après la mort de Koan-y-ou, l'eunuque avoit fait promettre à Huan-kong qu'il nommeroit Ou-mong. Ce prince, néanmoins, étoit mort, sans avoir disposé de son trône.

Pour venir à bout de faire déclarer Ou-mong, prince de Tfi, l'eunuque Tiao & Y-ya, qui lui étoient entièrement dévoués, apostèrent de leurs gens, auprès du palais, pour exécuter les ordres qu'ils auroient à leur donner. Tous les grands savoient que Hiao-kong étoit celui que son père avoit destiné, suivant le conseil de Koan-y-ou, à lui succéder ; & comme ils s'étoient assemblés au palais pour le reconnoître, le même jour que Huan-kong étoit à toute extrémité, ce prince eut à peine les yeux fermés, que l'eunuque & ses satellites entrèrent avec furie, le sabre à la main, & se jetèrent sur tous les grands, qu'ils tuèrent impitoyablement, après quoi ils proclamèrent Ou-mong prince de Tfi.

Heureusement, Hiao-kong ne se trouva pas ce jour-là au palais. Ayant appris ce massacre, il monta à cheval, & s'enfuit dans

dans la principauté de Song ; Siang-kong , prince de Song , le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang & à sa naissance , & se déclara son protecteur. Résolu de lui faire rendre les états de son père , il leva des troupes , entra dans le pays de Tfi , & ayant rencontré l'armée de Ou-mong , au pays de Yen , à la cinquième lune , il la défit entièrement , & fit reconnoître Hiao-kong par tous les peuples de Tfi.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

643.

Siang-ouang.

Siang-kong n'étoit pas alors un des plus puissans princes de l'empire ; il proposa , dans un assemblée , qu'il convoqua au pays de Yu , la treizième année du règne de SIANG-OUANG , une ligue , offensive & défensive , aux princes de Tchou , de Tchou , de Tfai , de Tching , de Hiu & de Tfao. Ils restèrent assemblés jusqu'en automne. A leur séparation , le prince de Tchou invita Siang-kong à monter dans son char , & à aller de compagnie jusqu'à un certain endroit , où ils devoient se quitter. Siang-kong accepta la proposition.

639.

Tse-yu , fils du prince de Song , qui accompagnoit son père , n'augura rien de bon pour lui de cet arrangement du prince de Tchou ; il lui représenta que ce prince étoit de la race des barbares du midi , un homme sans foi , sans droiture , à qui il ne devoit pas se fier , à moins de se faire bien escorter par ses gens.

Les soupçons de Tse-yu ne furent que trop justifiés par l'événement. A peine Siang-kong eut-il marché une demi-journée , qu'il vit son char environné de soldats , qui lui signifèrent l'ordre qu'ils avoient de le conduire dans le pays de Tchou. Siang-kong eut beau représenter la bonne-foi violée , l'alliance & le serment qu'il venoit de faire avec le prince de Tchou , on le retint prisonnier. Cependant les troupes de Tchou approchoient ; Tching-kong , dès le jour même de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

639.

Siang-ouang.

son départ , avec le prince de Song , avoit dépêché secrètement un courier pour leur ordonner de se mettre en marche & de venir le trouver. Ce perfide , ayant fait arrêter Siang-kong , alla rejoindre ses troupes , & les conduisit contre la principauté de Song.

Tse-yu fut bien-tôt averti de la trahison de Tching-kong , par un officier de la suite de son père , qui avoit trouvé moyen de s'échapper. Ce prince , animé du desir de le venger , se mit à la tête des troupes de Song , résolu , à quelque prix que ce fût , de tirer raison de la perfidie du prince de Tchou. Dans ce dessein , Tse-yu s'avança au-devant de Tching-kong : celui-ci , informé de cette marche par ses espions , vit bien que Tse-yu se battroit en désespéré. Ne voulant pas risquer si-tôt le sort d'une bataille , il fit dire à Tse-yu qu'il eût à se rendre de bonne grace , & à lui remettre les états de Song , sinon qu'il y alloit de la vie de son père. « Dites à Tching-kong , ré- » pondit Tse-yu , que c'est au Tien à le punir de cette barba- » rie , s'il osoit la commettre , & à moi de lui jurer une haine » qui ne finiroit que par l'extinction de l'une de nos familles ».

D'un autre côté , Tching-kong , pour intimider Hi-kong , prince de Lou , & l'empêcher de venir au secours de Tse-yu , lui dépêcha un courier , pour lui dire qu'il s'étoit rendu maître du pays de Song , & qu'il avoit fait prisonnier Siang-kong. Cette nouvelle produisit un effet contraire à celui qu'il en attendoit. Hi-kong vint lui-même au secours du prince de Song , & s'étant joint aux autres princes , non-seulement ils obligèrent Tching-kong à se retirer précipitamment , mais encore de faire reconduire Siang-kong dans sa principauté , avec un nombreux cortège , & tous les honneurs dûs à un prince de l'empire.

Siang-kong, rendu à ses états, ne put oublier l'injure qu'il venoit de recevoir du prince de Tchou; il se prépara à s'en venger, contre le sentiment de Tse-yu son fils, grand général de Song. L'an 638, quatorzième année du règne de Siang-kong, il se mit à la tête de ses troupes, & alla insulter la principauté de Tchou. Tchong-kong, qui avoit toujours une armée sur pied, fut bien-tôt en état de l'arrêter. L'ayant rencontré à Hong, il résolut aussi-tôt de lui livrer bataille. Tse-yu pressa son père de la refuser par rapport à la supériorité des ennemis; mais Siang-kong étoit si animé, qu'il voulut absolument en venir aux mains. On ne peut, il est vrai, faire paroître plus de bravoure qu'on en vit à cette journée. Cependant, Siang-kong & Tse-yu, malgré toute leur valeur, accablés par le nombre, furent contraints de céder; ils se retirèrent en assez bon ordre, par l'habileté & la prudence de Tse-yu. Siang-kong laissa beaucoup de morts sur la place, & fut lui-même blessé à la cuisse. Tchong-kong, quoique victorieux, y perdit beaucoup plus de monde; son armée se trouva si maltraitée, qu'il ne crut pas devoir poursuivre son ennemi, ni troubler sa retraite. Siang-kong mourut de sa blessure, à la cinquième lune de l'année suivante.

Cette même année, le prince héritier de Tchin, que Hoi-kong avoit donné en otage à Mou-kong, prince de Tsin, s'évada & revint trouver son père. Cette nouvelle réveilla, à la cour de Siang-ouang, le souvenir de Ouang-tse-tai, & engagea Fou-chin à demander sa grace. L'empereur lui pardonna enfin, & lui accorda la liberté de revenir à la cour.

L'année suivante, à la neuvième lune, mourut Hoi-kong, prince de Tchin, ce qui causa encore bien des troubles dans

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
638.
Siang-ouang.

637.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

637.

Siangouang.

cette principauté. Hoai-kong, son fils, fut mis à sa place. Dès qu'il eut pris possession de ses états, il craignit que son oncle Tchong-culh, qui étoit l'aîné de son père, ne prétendît rentrer dans ses droits. Pour en prévenir les suites, il fit publier que ceux de la principauté, qui pendant les troubles, s'étoient enfuis, eussent à revenir incessamment, sous peine d'être déclarés criminels au premier chef. Du nombre de ceux qui s'étoient retirés, les fils de Hou-to, ministre de Hoai-kong, Hou-mou & Hou-yen, avoient suivi Tchong-culh dans sa retraite chez les Tartares.

Hoai-kong ordonna à Hou-to de faire revenir ses fils. Cet ancien ministre lui dit qu'ils étoient attachés à Tchong-culh, & qu'il auroit mauvaise opinion de lui & de ses enfans, s'il les engageoit à trahir la confiance de ce prince. Hoai-kong, irrité de cette réponse généreuse, fit mourir Hou-to avec Pou-yen son collègue.

Le prince Tchong-culh, depuis la mort de Hien-kong, son père, n'avoit fait qu'errer, tantôt chez les barbares de Ti, tantôt dans les états des princes de Tsi, de Tsao, de Song & de Tchou. Il fut par-tout assez mal reçu, excepté chez le prince de Tchou; mais ayant appris que Tching-kong avoit été sollicité de le faire mourir, ce danger l'obligea de sortir des terres de Tchou & d'aller trouver Mou-kong, prince de Tsin. Ce prince avoit conservé beaucoup d'estime pour sa vertu, depuis, sur-tout, qu'il lui avoit vu préférer les devoirs du deuil d'un père, à l'éclat d'une couronne qui l'attendoit, & que son frère, moins scrupuleux, lui enleva. Mou-kong lui promit des secours pour le faire rentrer dans ses droits.

Tchong-culh ménagea si bien les grands de la cour de Hoai-kong, son neveu, qu'il les gagna pour la plupart. L'action

barbare que ce prince venoit de commettre , en faisant mourir Hou-to & Fou-yen , les avoit vivement indisposés.

La seizième année du règne de SIANG-OUANG , les grands du royaume de Tchin invitèrent secrètement Tchong-eulh à venir se faire reconnoître des peuples. Pour lever tous les obstacles qui pouvoient retarder leur dessein , ils firent mourir Hoai-keng ; alors Tchong-eulh , sans perdre de temps , rentra dans le royaume , & à son arrivée , il fut proclamé roi.

SIANG-OUANG , apprenant la révolution qui venoit d'arriver dans les états de Tchin , dépêcha deux de ses officiers, Ouang-tse-hou & Hing-sie , pour porter à Tchong-eulh les patentes , qui l'établissoient roi de Tchin , sous le nom de Ouen-kong , nom qu'il porta dans la suite. Ouen-kong , suivant l'ancienne coutume , alla recevoir ces envoyés sur la frontière , & les conduisit ensuite dans la salle de ses ancêtres. Là , revêtu de ses habits de cérémonie , il reçut , à genoux , l'ordre de l'empereur , le plaça respectueusement sur une table , & n'omit aucun des rites anciennement établis.

Dans un temps où il étoit si rare de trouver la moindre apparence de soumission dans les princes de l'empire , l'exemple de Tchong-eulh frappa singulièrement les envoyés de SIANG-OUANG , qui , à leur retour , charmés de la magnificence avec laquelle ils avoient été reçus de ce prince , s'étendirent beaucoup sur son éloge , & dirent qu'il ne pouvoit manquer de mériter la qualité de *Pa* (1). Ils finirent par exhor-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

636.

Siang-ouang.

(1) *Pa*. On a expliqué dans une note ce qu'on doit penser des cinq grandes dignités *Ko-g* , *Hou* , *Pé* , *Tse* & *Nan* , qui étoient ordinaires , sur tout sous les trois premières dynasties impériales , & que les historiens Chinois désignent en

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

636.

Siang-ouang.

ter l'empereur à se l'attacher. SIANG-OUANG, par la suite, se trouva bien de ce conseil.

Cette même année, à la douzième lune, Ouang-tsé-tai, frère de l'empereur, qui s'étoit retiré chez les Tartares, profita de leur mécontentement contre lui, pour les engager à lui prêter leurs troupes. SIANG-OUANG envoya les siennes pour l'arrêter : mais, au lieu de se tenir sur la défensive, il avoit ordonné à ses généraux de livrer bataille ; ils la donnèrent, & la perdirent si complètement, que leur armée fut entièrement détruite. Ki-fou, Yuen-pé, Mao-pé & Fou-chin, officiers généraux de l'armée impériale, furent faits prisonniers, & SIANG-OUANG lui-même obligé de se réfugier auprès du prince de Tching. Ouang-tsé-tai se fit proclamer empereur de la Chine, à la tête de son armée, & établit sa cour à Ouen.

Dans cette extrémité, SIANG-OUANG envoya demander des troupes aux princes de Tçin & de Tsin, qui vinrent aussi-tôt à son secours, & se joignirent en corps d'armée au pays de Ho-chang. Hou-yen, fils de Hou-to, qui avoit suivi Ouen-kong, prince de Tçin, à cette expédition, lui conseilla d'aller investir, à l'improviste, la ville de Ouen, & de tâcher de se saisir de Ouang-tsé-tai, qui s'y étoit retiré.

Ouen-kong détacha, sur le champ, un corps considérable de cavalerie, qui fit tant de diligence, que le lendemain Ouen se

général sous le nom de *Tchu-heou*, princes vassaux, princes tributaires. Comme les empereurs, par une politique mal entendue, multiplièrent beaucoup ces dignités dans la suite, leur autorité en fut tellement affoiblie, qu'ils furent obligés de donner le titre de *Pa* à celui de ces *Tchu-heou* qui devenoit le plus puissant : ce titre, qui équivaloit à celui d'Archiduc, donnoit à celui qui le possédoit une prépondérance sur les *Tchu-heou*, dont il devenoit le chef. *Éditeur.*

trouva bloqué, & Ouang-tsé-tai renfermé dedans. Deux jours après, Ouen-kong arriva, avec le reste de son armée, devant la place, qu'il fit escalader si vivement, par quatre endroits, qu'il l'emporta, après un combat opiniâtre, & fit Ouang-tsé-tai prisonnier. SIANG-OUANG & Mou-kong avoient pris leur marche du côté de Chi-tching; ce fut là que Ouen-kong les joignit, & livra son prisonnier à l'empereur. SIANG-OUANG ne crut pas qu'il dût laisser vivre plus long-temps un homme d'un esprit aussi turbulent, sans s'exposer à de nouveaux troubles. Il ordonna, quoiqu'il fût son frère, qu'on le fît mourir, & tout fut pacifié par cette mort.

Cette expédition couvrit de gloire Ouen-kong; il fut regardé comme le plus puissant prince de l'empire: ce n'est pas que son pays eût beaucoup d'étendue, & fût riche; mais il gouvernoit avec tant de sagesse, & combinait si bien ses opérations, que tous ses voisins craignoient d'avoir des démêlés avec lui.

Depuis la trahison que le prince de Tchou avoit faite à Siang-kong, ces deux princes avoient toujours conservé de l'inimitié l'un pour l'autre. La dix-huitième année du règne de SIANG-OUANG, le prince de Tchou entra sur les terres de Song, & s'empara du pays de Min. Le prince de Tchin vint au secours de son allié; mais à la première nouvelle qu'en eut Tching-kong, quelque fier qu'il fût d'ailleurs, il évacua le pays de Min.

Ce prince, qui depuis la mort de Huan-kong, prince de Tsi, avoit eu un si grand ascendant sur les autres, fâché de se voir obligé de reculer devant Ouen-kong, résolut de faire les derniers efforts pour reprendre le pays de Min. Il se ligua, dans cette vue, avec les princes de Tchin, de Tsi, de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

636.

Siang-ouang.

635.

634.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

632.

Siang-ouang.

de Tsao , de Ouei & de Tsi , qui joignirent leurs troupes aux siennes , la campagne suivante , qui étoit la vingtième année du règne de SIANG-OUANG.

Tching-kong forma trois divisions de ces troupes confédérées ; la première , sous les ordres de Chin-chou , marcha contre la ville de Kou ; la seconde , sous le commandement de Tsi-yu , prit le chemin de la principauté de Song : il se réserva la troisième , avec laquelle il alla se poster à Chin. Quand cet arrangement fut arrêté , il manda ses généraux , & leur dit , qu'il prévoyoit bien que le prince de Tsin ne manqueroit pas de venir au secours du prince de Song ; que comme il avoit acquis beaucoup d'expérience , & qu'il n'avoit pas un soldat qui ne fût prêt à sacrifier sa vie pour lui , ils devoient être sur leurs gardes. « Souvenez-vous , ajouta-t-il , de ce que nous » lisons dans les instructions sur la guerre » : *Arrêtez-vous où vous trouvez votre avantage ; abandonnez ce que vous ne pouvez que difficilement exécuter , & ne vous opposez jamais à la vertu. C'est la conduite que je vous recommande d'observer à l'égard de Ouén-kong.*

Tsi-yu , arrivé au pays de Song , y trouva effectivement les troupes du prince de Tsin , & plein d'ardeur , il prit la résolution d'en venir aux mains avec lui ; mais comme il étoit inférieur en nombre , il dépêcha un exprès à Tching-kong , pour lui demander du renfort. Tching-kong , craignant qu'il ne s'engageât témérairement , ne lui envoya que peu de monde , afin de l'obliger , malgré lui , à ne rien hazarder. Tse-yu , ayant reçu ce secours , chercha à attirer , par une insulte , le prince de Tsin , & à le forcer d'accepter la bataille qu'il vouloit lui présenter.

Tchong-culh , dans le temps de ses disgraces & de son exil ,
avoit

avoit été mal reçu des princes de Ouei & de Tfao, qui lui avoient refusé un asyle. Il avoit été si sensible à leurs mépris, que depuis qu'il étoit prince de Tchin, il les avoit toujours regardé comme ses ennemis. Tsi-yu, qui ne l'ignoroit pas, lui envoya dire, par Ouan-tchun, que s'il vouloit reconnoître les princes de Ouei & de Tfao pour amis, il se retireroit du pays de Song. Fan, oncle de Ouen-kong, fut indigné de cette proposition. Cependant, pour prouver que lui & son neveu ne cherchoient que la paix, ils se consultèrent sur la réponse qu'ils feroient à l'envoyé de Tsi-yu.

Ouen-kong assembla son conseil. Sien-tchin fut d'avis d'accepter la proposition des princes de Tfao & de Ouei, malgré l'espérance du succès d'une bataille, de peur qu'en les refusant, on ne se les rendît ennemis irréconciliables. Il représenta que, par ce moyen, on les détacheroit du parti du prince de Tchou, qu'il seroit plus facile de mettre à la raison, quand on auroit deux ennemis de moins sur les bras.

Le conseil de Sien-tchin fut suivi. Ouen-kong dépêcha vers les princes de Ouei & de Tfao, qui expédièrent aussi-tôt des ordres, pour faire revenir leurs troupes. Quand Tsi-yu apprit la défection des troupes de Ouei & de Tfao, outré de colère, il fit avancer les siennes pour charger Ouen-kong ; mais ce prince se retira, & refusa la bataille. Ses officiers & ses soldats, qui n'en savoient pas la raison, murmuroient de cette retraite. Cependant les troupes de Tchin & de Tfai avoient joint l'armée de Tsi-yu. Malgré ce renfort, Fan, oncle de Ouen-kong, qui se trouvoit avantageusement posté, fut d'avis d'attendre l'ennemi, & de ne pas refuser la bataille, s'il la présentait.

Tsi-yu qui n'en cherchoit que l'occasion, envoya Teou-pou, un de ses officiers, à Ouen-kong, pour lui proposer de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

631.

Sien-tchin.

finir leur querelle , par une bataille décisive. Ouen-kong répondit à ce cartel par un autre, en faisant partir Louen-tchin-tsé, pour dire, de sa part, à Tsi-yu, qu'il n'avoit pas oublié les bons traitemens qu'il avoit autrefois reçus de Tching-kong, son maître ; que cette raison l'avoit empêché jusqu'à présent d'accepter le combat ; que ce même motif l'engageoit encore à l'exhorter à bien disposer son armée , & à lui inspirer du courage : qu'au reste, il étoit fâché d'en venir à cette extrémité avec lui ; mais que , puisqu'il le vouloit, il se préparât pour le lendemain matin, qu'il ne manqueroit pas de se trouver sur le champ de bataille, & tâcheroit de le joindre de près.

Ouen-kong , accompagné de son oncle, monta ensuite sur une petite éminence, qui étoit derrière lui, pour examiner la position des ennemis. Il fit abattre de gros arbres pour embarrasser un poste, d'où ils auroient pu l'incommoder beaucoup. Louen-tchin-tsé, de retour d'auprès de Tsi-yu, lui ayant donné d'amples éclaircissémens sur la disposition de son armée, Ouen-kong rangea la sienne de cette manière. Il donna le commandement de l'aile droite à Tsi-si, & celui de la gauche à Tsi-chang. Il plaça Siu-tchin à l'avant-garde de l'armée, avec un corps d'excellente cavalerie, qu'il fit soutenir par un autre, sous les ordres de Yeou-chin. Pour lui, il se mit au centre avec son oncle Fan, Louen-tchin-tsé, Sien-tchin, & les jeunes officiers, qui lui servoient d'aides de camp. Cette disposition ainsi faite, dès la nuit même, il fit occuper par chaque corps, le poste qui lui étoit destiné.

Le lendemain, au lever du soleil, Ouen-kong fit attaquer l'avant-garde ennemie, par sa cavalerie, soutenue de l'aile droite ; elle la chargea avec tant de vigueur, que cette avant-garde, en se rompant, alla porter le désordre dans l'aile gauche

des ennemis. La confusion y fut si grande, que Hou-mao, ayant pénétré jusqu'au centre, enleva deux étendards qu'il apporta à Ouen-kong. Louen-tchin-tse fit faire alors un mouvement à ses troupes, qui donna le change aux ennemis & leur fit croire qu'il reculoit ; ils s'avancèrent pour le pousser. Louen-tchin-tse les laissa approcher, sans paroître vouloir se défendre ; mais faisant volte-face , il leur fit tête , tandis que Sien - chin les attaquoit en flanc , & Tse-si en queue. Leur déroute fut si générale & si complète, qu'il ne resta, de cette grande armée, qu'un petit corps de réserve , avec lequel Tsi - yu prit la fuite.

La perte de cette bataille troubla le prince de Tchou & le mit dans une si grande colère, qu'il fit mourir Tsi-yu, sans vouloir entendre sa justification. Elle l'intimida encore au point de l'obliger à s'humilier devant le prince de Tchin, en lui demandant la paix.

Ouen-kong , après avoir réglé les affaires dans ses états , prit le chemin de la cour , pour aller rendre compte à SIANG-OUANG de la victoire qu'il venoit de remporter sur le prince de Tchou. Il lui offrit une partie des dépouilles des ennemis ; savoir, cent chariots de bataille, à quatre chevaux chacun , & mille prisonniers. L'empereur lui fit beaucoup d'accueil , & le traita magnifiquement ; il lui fit présent d'arcs, de flèches rouges & violettes, de trois cens hommes d'élite pour sa garde , avec des chariots & de riches habits. Il lui recommanda de procurer la paix à l'empire , & de travailler à lui rendre son ancien lustre.

Jaloux d'exécuter les ordres de l'empereur , Ouen - kong invita les princes de Tsi , de Song , de Lou , de T'ai , de Tching , de Ouei , de Tchou & de Kiu , à s'assembler à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

631.

Siang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

631.

Siang-ouang.

Tfien-tou , pour conférer avec eux , sur les moyens de procurer à l'empire cette paix si désirée.

Depuis la journée mémorable , où l'armée de Tchou avoit été entièrement défaite , il n'y avoit aucun prince qui ne craignît de s'attirer l'inimitié de Ouen-kong. Ils se trouvèrent tous au rendez-vous , à l'exception du prince de Ouei , qui s'y fit remplacer par son frère Tchou-ou. La conférence se tint dans un pavillon des jardins de l'empereur. Ouen-kong , après leur avoir fait une peinture frappante de l'état déplorable où l'empire étoit réduit , en comparaison de l'éclat où il étoit sous Tching-tang , Ou-ouang & Tching-ouang , leur proposa de s'unir ensemble , & de s'engager , par serment , à faire revivre ces temps de splendeur & de félicité. Ce serment étoit conçu en ces termes : « Nous jurons d'aider de nos con- » seils , & de nos forces , l'empereur dans le gouvernement de » l'état , & de ne nous porter aucun préjudice les uns aux au- » tres. Si nous venons à y manquer , nous voulons que le Tien » nous punisse de mort , que nos peuples nous abandonnent , » & se révoltent contre nous ». Tous ces princes firent ce serment solennel , & allèrent ensuite le renouveler entre les mains de SIANG-OUANG , en lui rendant hommage.

Dans le temps que cette assemblée se tenoit , des ennemis de Yuen-siuen l'accusèrent , auprès de Tching-kong , d'avoir fait reconnoître Tchou-ou , son frère , prince de Ouei , par les princes assemblés. Tching-kong , sans vérifier le fait , & sans autre examen , envoya , en secret , des gens pour faire mourir Tchou-ou , & il suivit de près ces satellites avec des troupes. Tchou-ou & Yuen-siuen retournoient à Ouei , avec la sécurité de gens qui n'ont rien à se reprocher ; ils furent charmés d'apprendre que leur prince venoit au-devant d'eux.

Comme ils approchoient, le prince Tchuen-kiuen, appercevant Tchou-ou, qui étoit sans armes, & suivi seulement de ses domestiques, le tua d'un coup de flèche. Tching-kong, reconnoissant la calomnie, fit, sur le champ, mourir Tchuen-kiuen, qui en étoit l'auteur. Dès que Yuen-siuen, vit Tchou-ou renversé, il rebroussa chemin, & prit la route de la principauté de Tçin.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

631.

Siang-ouang.

Ouen-kong, apprenant, par Yuen-siuen, le meurtre de Tchou-ou, marcha en personne contre le prince de Ouei, le battit & le fit prisonnier. Il le conduisit à la cour impériale, où il le fit étroitement enfermer. Ouen-kong ordonna à Sui-yen de substituer le prince Hia, fils de Tching-kong, à sa place, pour en gouverner les états. Tching-kong fut ainsi prisonnier jusqu'à l'automne de la vingt-deuxième année du règne de SIANG-OUANG; mais, à la sollicitation de Hi-kong, prince de Lon, il fut élargi. Dès qu'il se vit en liberté, il pensa à rentrer dans son royaume, & s'adressant à Tcheou-tchuen & à Ye-kin, deux de ses anciens officiers, qui lui étoient dévoués, il leur promit une reconnoissance, sans bornes, s'ils le rétablissoient dans sa principauté, qu'on lui avoit injustement enlevée.

630.

Tcheou-tchuen & Ye-kin ne virent d'autre moyen de faciliter son retour, que par la mort de Yuen-siuen, de Hia & de Tse-y. Ces trois meurtres ne causèrent aucun trouble dans les états de Ouei; mais le Tien, qui ne laisse aucun crime impuni, frappa de mort Tcheou-tchuen, sur la frontière, au moment où il introduisoit Tching-kong.

Deux ans après, à la douzième lune de la vingt-quatrième année du règne de SIANG-OUANG, mourut le sage & le vaillant Ouen-kong, prince de Tçin, après avoir régné huit

628.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

626.
Siang-ouang.

ans avec beaucoup de gloire. Il eut , pour successeur , son fils Siang-kong.

La vingt-sixième année du règne de SIANG-OUANG , à la deuxième lune , vers une heure après-midi , il y eut une éclipse de soleil.

L'année précédente , Ki-tse , un des premiers officiers de Mou-kong , prince de Tchin , avoit mandé à ce prince , que celui de Tching offroit de lui donner à garder la porte du nord de l'empire , par où les Tartares entroient , & qu'il lui seroit aisé de se rendre maître de leur pays. Kien-chou , son ministre , qu'il consulta sur cette expédition , la désapprouva fortement , par la raison , que c'étoit exposer les troupes à de grandes fatigues pour des conquêtes éloignées & incertaines. Mou-kong , que la passion de s'agrandir dominoit , ne goûta pas l'avis de Kien-chou : il fit partir des troupes , sous les ordres de Mong-ming , de Si-ki & de Pe-ki , ses trois meilleurs généraux. Kien - chou , voyant défilér ces troupes , ne put s'empêcher de dire à Mong - ming , qu'il les voyoit partir à regret , parce qu'il n'avoit aucune espérance de les revoir. « Il » vous faut passer nécessairement , ajouta - t - il , le défilé de » Yao , & les hautes montagnes qui séparent la principauté » de Tchin. Si le prince Siang-kong vous y arrête , que ferez- » vous » ? Ce ministre expérimenté avoit prévu ce qui arriva.

Le prince de Tchin ayant appris , par ses espions , que Mou-kong faisoit défilér des troupes sur les frontières septentrionales de l'empire , ne manqua pas d'envoyer Sien-tchin , qui avoit servi sous son père , pour les arrêter au passage de Yao. Le général de Tchin , s'étant avantageusement posté , attendit tranquillement Mong-ming , dont les troupes arrivèrent peu de jours après , fort fatiguées. Sien-tchin , sans leur donner le

temps de se reposer , les attaqua si brusquement , qu'il tailla en pièces cette belle armée , fit prisonnier les trois généraux , & se faisit de tout le bagage.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

626.

Siang-ouang.

Sien-tchin , victorieux , retourna auprès de Siang-kong , à qui il offrit ses prisonniers & leurs dépouilles. Ce prince le reçut comme le méritoient les avantages qu'il venoit de remporter. Cependant Sien-tchin parut mécontent de ce que son maître renvoyoit à Mou-kong tous les prisonniers , & le butin fait sur eux. Siang-kong ne put refuser leur liberté aux prières de Ouin-ning , son épouse , fille de Mou-kong , qu'il aimoit passionnément.

Mong-ming reconduisit les tristes débris de son armée dans les états de son maître. Les ennemis de ce général , ne manquèrent pas de l'accuser d'avoir sacrifié les troupes , & demandèrent hautement qu'on en fît un exemple. Mou-kong le soutint contre cette cabale , & déclara , qu'il étoit seul l'auteur de cette expédition malheureuse. Il le rétablit dans toutes ses charges , & lui ordonna de remettre une armée sur pied pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Mong-ming fit de nouvelles levées , qu'il forma , autant qu'il le put , aux exercices ; après quoi , l'année suivante , vingt-septième du règne de SIANG-OUANG , il se mit en campagne , & fut insulter la principauté de Tçin. Siang-kong , à la première nouvelle , fit mettre en marche son armée , commandée par Sien-tchin , à qui il donna Tsao-choui pour lieutenant. Ouang-koan & Ou-ti commandoient les chariots d'armes , & Kio-kio l'arrière-garde. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Pong-ya , & toutes deux se disposèrent aussi-tôt à en venir aux mains. Les troupes de Mong-ming étoient de beaucoup supérieures en nombre ; mais étant nou-

625.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

624.

Siang-ouang.

vement recrutées, celles de Sien-tchin, composées de vieux soldats, devoient l'emporter; aussi la bataille ne dura-t-elle pas long-temps; au premier choc, tout plia du côté de Mong-ming, & bientôt son armée fut en déroute. Mou-kong, après cette seconde défaite, fit assembler les grands, & leur tint ce discours (1):

« Les anciens ont dit, qu'il est peu d'hommes dans le
» monde, qui, contents d'eux-mêmes, ne blâment la conduite
» des autres, & cela est vrai; cependant il est aussi difficile
» d'émousser les traits lancés par la médisance, & de réta-
» blir la réputation qu'elle flétrit, qu'il l'est d'arrêter l'eau qui
» coule. Le cœur pénétré de regrets, je pense, sans cesse, au
» mépris que j'ai fait des sages conseils de Kien-chou; les
» jours & les mois passent, & ne reviendront pas.

« Autrefois, ceux qui composoient le conseil des princes,
» ne confidéroient que le bien & l'avantage de l'état; aujour-
» d'hui on ne s'étudie qu'à flatter la façon de penser du prince,
» sans oser la combattre. Quoique persuadé que les premiers
» suivent la raison, & que les seconds s'en écartent, j'ai cepen-
» dant rejeté des avis utiles, & approuvé ceux qui étoient
» dangereux. Voilà la source des échecs que nous avons reçus;
» le passé doit rendre sage pour l'avenir; ainsi, dans la fuite,
» ne vous arrêtez point à ce que je pense, mais à ce que je
» dois faire. Les vieillards respectables, par leurs cheveux blancs,
» ont de l'expérience, & donnent de bons conseils: je veux
» les écouter. Les jeunes gens, quoique braves, quoique ha-
» biles à manier les armes, à tirer de l'arc & à conduire
» un char, manquent d'expérience, & sont incapables d'un

(1) *Chou-king*, chap. *Tsin-chi*.

» bon conseil : je ne leur en demanderai point. Ce sont des
 » discoureurs adroits, subtils, & qui savent donner un tour
 » ingénieux aux pensées de nos sages. En quel temps en au-
 » rai-je besoin ?

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

624.

Siang-ouang.

» Plus j'y pense, plus il me paroît qu'un homme, du con-
 » seil d'un prince, qui n'auroit d'autre mérite que la droiture
 » en partage, mais qui sauroit profiter des talens d'autrui,
 » & se les approprieroit, en quelque sorte; qui s'appliqueroit
 » à imiter la prudence des sages, & qui auroit sur ses lèvres
 » les sentimens de son cœur; il me semble, dis-je, qu'un tel
 » homme seroit capable de conserver, à mes descendans, leur
 » lustre, & de gouverner sagement. Les gens à grands talens,
 » au contraire, n'estiment qu'eux-mêmes & méprisent les
 » autres. Quelque habiles qu'ils soient, ils ne peuvent ren-
 » dre de grands services à l'état; & si mes descendans s'en
 » servent, je doute qu'ils règnent long-temps. Un seul homme
 » peut perdre un état; un seul homme peut aussi le faire
 » fleurir ».

Si on en doit juger par le succès, ce discours eut tout l'effet que Mou-kong pouvoit espérer; car jusqu'à la vingt-neuvième année de SIANG-OUANG, ses armes furent si heureuses contre les Tartares occidentaux, qu'il leur enleva douze villes considérables, dont les dépendances augmentèrent de plus de mille *ly* la principauté de Tsin; acquisition qui le rendit si puissant, que l'empereur SIANG-OUANG le déclara chef de tous les princes occidentaux de l'empire. Il ne jouit de cet honneur qu'un peu plus d'un an, étant mort la trentième année de SIANG-OUANG, après avoir régné trente-neuf ans dans la principauté de Tsin. Kang-kong son fils lui succéda. Siang-kong, prince de Tçin, son adversaire, mourut

aussi la même année. Son successeur ne prit pas possession de ses états, aussi paisiblement que celui de Mou-kong.

Lorsque Siang-kong mourut, son fils Ling-kong étoit encore si jeune, que les grands le jugèrent hors d'état de lui succéder. Après quelques disputes entre eux, sur celui qu'ils devoient choisir, le plus fort parti fut pour Yong, frère de Siang-kong, mais né d'une concubine. Yong étoit alors dans la principauté de Tsin. Tchao-mong, qui étoit à la tête de son parti, envoya Sien-mie pour le prier de venir prendre possession du trône. Kang-kong, prince de Tsin, fut charmé de trouver cette occasion pour se réconcilier avec les princes de Tchin; & afin que le parti contraire ne pût s'opposer à l'élévation de Yong, il lui donna une escorte nombreuse pour l'accompagner.

La princesse Mou-yng, veuve de Siang-kong, craignoit, avec raison, que Yong n'enlevât à son fils, la vie avec la couronne. Dans les tranfes mortelles où elle étoit sur son fort, elle prit la résolution d'aller trouver Tchao-mong, chef de la faction opposée. Elle l'aborda en tenant son fils entre ses bras, qu'elle embrassoit & arrosoit de ses larmes: « Eh » quoi ! Tchao-mong, lui dit-elle, avez-vous donc si-tôt » oublié les ordres & les prières de votre maître ? Ne vous » a-t-il pas recommandé, en mourant, son fils, ce malheureux » enfant, que vous allez livrer à la politique barbare d'Yong ? » Vous lui promîtes de lui servir de père ; Siang-kong est » mort avec cet espoir consolant ; & vous allez être son bour- » reau ! Que les larmes de sa mère, que le souvenir de son » père vous touchent ! Il vous aima, il vous combla de bien- » faits ; pouvez-vous être le plus cruel ennemi de son fils » ?

Tchao-mong, déchiré de remords, & touché du désespoir de

cette princesse, assembla les grands de son parti, & fit reconnoître le jeune Ling-kong, prince de Tçin.

Cependant, Sien-mie devoit être arrivé dans les états du prince de Tfin, & s'être acquitté de sa commission auprès de Yong. Tchao-mong dépêcha un courier pour le rappeler, & fit, en même temps, défilér des troupes sur la route que Yong devoit tenir, afin que si Kang-kong lui avoit donné du secours pour soutenir son élection, il pût opposer la force à la force. Effectivement, quand Yong apprit que Ling-kong avoit été déclaré prince de Tçin, il ne renonça pas pour cela à ses prétentions, persuadé qu'avec les troupes de Kang-kong il pourroit l'emporter. Il continua son chemin jusqu'à Kin-yn, où il joignit Tchao-mong, qui mit tout en usage pour le faire défilér; car Yong soutenoit que la principauté de Tçin lui appartenoit de droit, & non à son neveu. Outré qu'on lui préférât Ling-kong, il en vint aux mains; le combat fut assez vif, mais Yong eut du dessous, & fut obligé, après avoir perdu beaucoup de monde, de se retirer: ainsi Ling-kong demeura maître de la principauté de Tçin.

L'année suivante, à la huitième lune, mourut SIANG-OUANG, après un règne de trente-trois ans; son fils King-ouang lui succéda.

K I N G - O U A N G.

KING-OUANG, même avant que d'être sur le trône, étoit respecté & estimé des grands, à cause de son caractère doux & affable, & inmanquablement il auroit rétabli la paix dans toutes les parties de l'empire; mais l'ambition démesurée des princes de Tchou, & l'inimitié & la jalousie des Tçin du

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

621.

Siang-ouang,

619.

618.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

618.

King-ouang.

Chanfi, contre les Tsin du Chenfi, furent un obstacle à ce que la Chine pût recouvrer son ancien éclat.

La première année du règne de KING-OUANG, Mou-kong, prince de Tchou, qui ne cherchoit qu'à s'agrandir, crut que la jeunesse de Ling-kong, prince de Tsin, étoit une occasion favorable, pour faire une irruption dans ses états & tâcher d'en démembrer quelque portion. Comme son chemin le plus court, étoit de passer par les terres du prince de Tching, il y entra en ennemi, & sans le prévenir.

Le prince de Tching, qui savoit que Mou-kong armoit, & qu'on ne devoit point se fier à sa bonne foi, s'imagina qu'il lui en vouloit, & se tint sur ses gardes. Il envoya demander du secours aux princes de Lou, de Tsin, de Song & de Ouei. Ces princes ne vinrent pas eux-mêmes; mais Soui conduisit les troupes de Lou; Tchao-tun, celles de Tsin; Hoa-ou, celles de Song; & Kong-ta, celles de Ouei. Mou-kong étoit déjà entré sur les terres de Tching; mais dès qu'il fut que tant de troupes auxiliaires venoient renforcer celles du prince de Tching, il ne jugea pas à propos de les attendre, & se retira dans son pays.

Mou-kong, de retour chez lui, fit mourir son ministre Y-chin. C'étoit un homme droit & plein de sagesse, qui désapprouvoit les guerres injustes que son maître faisoit à ses voisins. Il s'en étoit expliqué ouvertement. Ses ennemis, au retour de Mou-kong, l'accusèrent d'être envieux de sa gloire, & d'avoir quelque mauvais dessein contre lui.

Kang-kong, prince de Tsin, sur la nouvelle que celui de Tchou étoit parti pour aller attaquer les états de Tsin, donna ordre aussi-tôt à ses troupes de se tenir prêtes. Il se mit en marche l'été suivant, pour aller lui-même insulter la princi.

pauté de Tçin , & prendre sa revanche de tant d'échecs qu'il avoit reçus ; mais il trouva les troupes de Tçin si bien disposées à le recevoir , qu'il n'osa rien entreprendre. Il passa toute la campagne dans l'inaction & se retira.

Piqué de tant d'affronts , que ses peuples avoient reçus de ceux de Tçin , eux qui avoient soumis la plupart des Tartares occidentaux , Kang-kong tâcha d'engager ses voisins dans sa querelle , & principalement Ouen-kong , prince de Lou. Il lui dépêcha Chou-pé , homme adroit & délié , sous prétexte , en apparence , de contracter amitié avec lui , mais dans le fond pour le porter à joindre ses troupes aux siennes , & à déclarer la guerre au prince de Tçin. Tous les ressorts que fit jouer Chou-pé furent inutiles ; Ouen-kong ne voulut jamais se déclarer contre le prince de Tçin.

Kang-kong , cependant incertain si Chou-pé réussiroit dans la négociation , dont il l'avoit chargé , fit de nouvelles levées , & mit sur pied une des plus belles armées qu'on eût vues , jusques-là , dans la principauté de Tsin. Il se consola du refus que fit le prince de Lou , de se liguier avec lui. Il crut qu'il pouvoit espérer , cette fois-ci , d'avoir quelque avantage sur son ennemi , avec une armée en si bon état. Il se mit en marche , la quatrième année du règne de KING-OUANG , pour aller attaquer les états de Tçin.

Ce prince remporta d'abord quelques avantages sur les Tçin , & leur prit même la ville de Ki-ma ; mais Tchao-tun , général de Tçin , ayant assemblé son conseil , après quelques débats , sur le parti qu'il y avoit à prendre , on conclut enfin à suivre le sentiment de Yu-pien , qui prétendoit , que puisqu'on ne pouvoit pas , sans trop risquer , par rapport à la supériorité de l'ennemi , l'attaquer de front , il falloit se bien

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

617.

King-ouang.

615.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

615.

King-ouang.

retrancher , & attendre que la nécessité le contraignît de se retirer ; qu'alors il feroit temps de sortir des lignes , & de tomber dessus.

Kang-kong , qui en vouloit venir à une bataille rangée , se désespéroit de voir que les troupes de Tçin se tenoient dans leur camp , sans en vouloir sortir. Sse-hoei lui conseilla de chercher à attirer , hors des retranchemens , Tchao - tchuen , fils du général ennemi , qui commandoit une division. « C'est , » lui dit-il , un jeune homme téméraire , sans expérience , » peu aimé des officiers ; il sera impatient de se battre , si on » fait mine de l'attaquer ».

Le lendemain , à la pointe du jour , Kang - kong fit insulter le quartier de Tchao - tchuen , par une troupe de gens déterminés. Tchao-tchuen , qui ne s'y attendoit pas , se vit contraint de reculer , & personne ne se mit en devoir de le secourir. Ce jeune officier , comme Sse-hoei l'avoit prévu , ne put contenir sa colère. Il sortit du camp , à la tête des soldats qu'il avoit sous ses ordres , & chargea un corps avancé des ennemis. Tchao-siuen-tse , craignant que Tchao - tchuen n'eût du dessous , accourut pour le soutenir , & après avoir vigoureusement repoussé ce corps avancé , ils rentrèrent , en bon ordre , dans leurs retranchemens ; mais , à leur retour , le général fit , en présence de toute l'armée , une sévère réprimande à son fils , pour être sorti du camp , sans son ordre. Il lui dit , qu'à la considération de Ling-kong , il lui pardonnoit cette fois ; mais que s'il récidivoit , il lui feroit subir la peine que prescrivent les loix de la guerre ; après quoi , il fit renouveler la défense de sortir des lignes , sous peine de la vie.

Les ennemis manquèrent bientôt de vivres , & furent réduits à une telle extrémité , qu'ils se virent obligés de décam-

per au milieu de la nuit. Tchao-tun ne s'en apperçut que le lendemain matin ; il les poursuivit , & les atteignit près du Hoang-ho , lorsqu'une partie de leur armée étoit déjà passée : ce fut-là , qu'il y eut un choc assez rude , où l'armée de Kang-kong fut fort maltraitée. Tchao-tun eut tout l'avantage & toute la gloire de cette journée. Il reprit la ville de Ki-ma , dont Kang-kong s'étoit saisi au commencement de la campagne.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

614.
King-ouang.

Ouen-kong , prince de Lou , charmé du succès que les troupes de Tchin avoient eu , vint en personne en féliciter Ling-kong , & faire avec lui une étroite alliance. Sur la nouvelle qu'en eurent les princes de Ouei & de Tching , ils demandèrent d'y entrer. Cette ligue , entre ces princes , se fit la cinquième année de KING-OUANG , qui fut la dernière de son règne , étant mort dans le printemps de la sixième année.

613.

K O U A N G - O U A N G .

KOUANG-OUANG , fils de King-ouang , héritier de ses vertus comme de ses états , fut moins heureux que lui , à maintenir la paix dans l'empire. Son règne ne dura que six ans , & dans un si court espace , il est difficile de trouver plus de troubles & de morts violentes dans les familles des princes , qu'on en vit sous son règne.

612.

La première année , il y eut , au matin , de la sixième lune , une éclipse de soleil.

Dès cette première année , Y-kong , prince de Tsi , déclara la guerre à Ouen-kong , prince de Lou , & le vint attaquer du côté de l'occident. Ouen-kong , qui aimoit la paix , & qui d'ailleurs se défioit du fort des armes , dépêcha son mi-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

612.

Kouang-ouang.

ministre Ki-tiun-king-fou à Ling-kong , prince de Tçin , pour lui en donner avis. Lorsque ce ministre arriva à la cour , il trouva les princes de Tçin , de Song , de Ouei , de Tsfai , de Tchîn , de Hiu & de Tsfao , assemblés à Siu-tching , pour faire alliance ; ils résolurent de s'unir tous contre Y-kong : mais ce prince , qui en fut averti , agit auprès de Ling-kong , le gagna par argent , & il écarta , par ce moyen , la tempête qui alloit fondre sur lui. Il se retira , avec ses troupes , dans ses états.

611.

L'année suivante , il y eut une grande famine dans les états de Tchao-kong , prince de Song. Son frère Ouen-kong , qui , par son affabilité , avoit gagné le cœur du peuple , fit distribuer tout ce qu'il avoit de grains , principalement aux vieillards au-dessus de 70 ans , que l'âge ou les infirmités rendoient plus dignes de compassion. Il honoroit la vertu & les talens. Tous les jours , il se rendoit aux tribunaux , afin que le peuple , à son exemple , les respectât. Tout le monde étoit sûr de trouver en lui un protecteur. La princesse Siang , qui étoit de la famille impériale , & sœur de Siang-ouang , charmée de ses belles qualités , les publioit par-tout.

Tchao-kong , au contraire , prince sans vertu , & que la seule cupidité dirigeoit , content d'être en place , s'occupoit à peine du gouvernement de ses états. Cette indolence le fit mépriser de ses sujets , autant que son frère Ouen-kong s'en fit chérir & estimer par ses belles qualités. La princesse Siang , sur-tout , ne pouvoit souffrir Tchao-kong ; la haine qu'elle avoit pour lui étoit si violente , que , soit amour pour le bien public , soit quelque autre motif , elle résolut de le faire mourir. Une partie de chasse , que Tchao-kong étoit allé faire du côté du lac Mong-tchou , fournit , à cette princesse , l'occasion d'accomplir

d'accomplir son dessein. A peine fut-il parti , qu'elle ordonna au capitaine de ses gardes de le suivre avec des troupes , & de s'en défaire ; ordre qui fut ponctuellement exécuté. Ceux qui accompagnoient Tchao-kong se défendirent , mais ils furent battus , & Tchao-kong tué. Il avoit gouverné la principauté de Song, l'espace de neuf ans.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
611.
Kouang-ouang.

A la première nouvelle qui s'en répandit, les princes de Tchin, de Oueï, de Tchou & de Tching, envoyèrent des troupes sous la conduite de leurs généraux, avec ordre de s'informer exactement des motifs de cet attentat, & d'établir ensuite, avec justice, celui qui devoit succéder à Tchao-kong. A leur arrivée, ces généraux trouvèrent les troupes de Song en disposition de les empêcher de causer du désordre sur leurs terres, ce qui les obligea de se contenter de savoir ce qui avoit occasionné la mort de Tchao-kong, & d'établir, suivant leur commission, Ouen-kong dans la principauté de Song.

610.

Y-kong, prince de Tsi, subit le même sort l'année suivante, quatrième du règne de KOUANG-OUANG. Du vivant de Tchao-kong, son père, Y-kong avoit eu un procès, pour quelques terres, contre le père de Ping-tchou, qu'il perdit : il y fut si sensible, qu'ayant succédé à la principauté de Tsi, il voulut s'en venger. Pour cet effet, il fit exhumer le corps du père de Ping-tchou, mort depuis peu, & lui ayant fait couper les pieds, il le fit mettre sur une charrette, & conduire, à la voirie, par Ping-tchou & par Yen-tsi, dont il avoit enlevé la femme. Ces deux malheureux conducteurs frémissaient de rage ; ils obéirent cependant. Étant arrivés au lieu où ils devoient laisser ce cadavre, Ping-tchou, qui avoit un bâton à la main, en frappa légèrement Yen-tsi, qui s'en mit en colère ; alors Ping-tchou lui dit : « Eh quoi ! on vous

609.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
609.
Kouang ouang.

» enlève votre femme, & vous ne dites rien, & pour une
» bagatelle vous vous irritez si fort » ? « Que peut-on dire,
» lui répliqua Yen-tsi, d'un homme qui voit tranquillement
» couper les pieds à son père » ? Ping-tchou comprenant,
par ces paroles, les sentimens de vengeance, que Yen-tsi avoit
dans le cœur, s'ouvrit à lui, & tous deux complotèrent de
se défaire de Y-kong.

Ce prince vindicatif avoit coutume d'aller se promener
dans un bois assez près de la ville ; ils choisirent cet endroit
pour exécuter leur dessein. Y-kong y fut, sur le soir, & s'en-
fonça assez avant dans le bois. Ping-tchou & Yen-tsi, qui le
guettoient, fondirent sur lui le sabre à la main, & l'étendi-
rent mort sur la place ; ensuite ils s'évadèrent, à la faveur de
la nuit, & se mirent en lieu de sûreté. Il n'y avoit que quatre
ans, que Y-kong gouvernoit la principauté de Tsi ; comme il
n'avoit point laissé d'enfans, son frère Hoci-kong lui succéda.

Les états de Lou étoient encore plus malheureux. Ouen-
kong, qui en étoit prince, mourut dès le commencement de
cette même année ; il avoit eu de King-ying, sa seconde femme,
un fils, appelé Siuen-kong. Cette princesse, prévoyant que celui
pour lequel Siang-tchong se déclareroit, succéderoit à Ouen-
kong, n'avoit rien oublié pour le gagner. Elle lui avoit confié
l'éducation de son fils. Siang-tchong avoit pris tant d'inclina-
tion pour ce jeune prince, qu'à la mort de Ouen-kong il
résolut de le mettre sur le trône. Il proposa la chose à Chou-
tchong son frère, qui n'y voulut jamais consentir, au préju-
dice des enfans de la première femme de Ouen-kong, à qui la
principauté appartenoit de droit.

Siang-tchong vit bien que son frère seroit toujours contraire
à ses vues. Pour les appuyer, il fit un traité secret avec Hoci-

kong, nouveau prince de Tsi, qui, ravi de faire alliance avec le prince de Lou, promit de l'aider de toutes ses forces; après quoi, il attira, dans un lieu écarté, Ou & Chi, tous deux fils de la première femme de Ouen-kong, qui furent inhumainement massacrés par ses ordres; alors, il fit reconnoître Siuen-kong, en qualité de prince de Lou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
609.
Kouang-ouang.

Siang-tchong ne pardonnoit point à son frère de s'être opposé à l'élévation de Siuen-kong. Il lui fit dire de se rendre au palais, par l'ordre du prince. Chou-tchong se mit en devoir d'obéir, malgré l'avertissement que lui donnoit Kong-yen-ou-gin de n'y point aller, parce qu'il y avoit du danger pour sa vie; mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'il se sentit porter un coup qui le renversa mort sur la place. A cette nouvelle, Kong-yen-ou-gin se retira dans les états de Tsi, avec sa femme & ses enfans, pour s'y mettre en sûreté.

On vit à-peu-près un changement aussi funeste dans la principauté de Tchin. Ling-kong, qui en occupoit le trône, n'avoit aucune des qualités d'un prince. Sans vertu, sans esprit, son cœur étoit naturellement porté au mal; il ne prenoit plaisir qu'à nuire. Souvent on le voyoit, caché derrière quelque muraille, l'arc à la main, décocher des flèches contre les passans, & éclater de rire, quand il avoit blessé quelqu'un. Comme il aimoit beaucoup les pattes d'ours, lorsque ses cuisiniers manquoient de les faire cuire à propos, ils étoient sûrs de perdre la vie. Tchao-tun & Sse-ki l'exhortoient, sans cesse, à se corriger, mais sans succès. Enfin, après lui avoir représenté, avec fermeté, le dérèglement de sa conduite, ils lui dirent que, s'il persistoit, ils se verroient obligés de se donner un autre maître; qu'il leur en coûteroit, mais que le bien du peuple les y forceroit.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

609.
Kouang-ouang.

Ling-kong leur promit tout ce qu'ils voulurent ; bien décidé cependant à ne point changer de conduite. Pour avoir plus de liberté , il résolut de se défaire de ces deux censeurs importuns. Il jeta les yeux sur un certain Tso-ni , & lui ordonna de s'introduire , avant le jour , chez Tchao-tun , pour lui ôter la vie. Tso-ni pénétra dans une salle , où il trouva Tchao-tun , revêtu des habits de sa dignité , profondément endormi sur un coussin. A cette vue , Tso-ni tout tremblant , revint sur ses pas & n'osa attenter aux jours d'un homme si respectable. Dans l'horreur que sa commission lui inspiroit , & craignant d'être puni pour n'avoir pas exécuté les ordres de Ling-kong , il se précipita sur un pieu & finit ainsi sa vie.

Ling-kong , apprenant la mort de Tso-ni , n'en parut point troublé , & ne renonça pas au dessein de se défaire de Tchao-tun. N'ayant pu y parvenir , par cette voie , il résolut d'y employer la trahison.

608.

A la neuvième lune , il invita Tchao-tun à un repas dans son palais. Ce général regarda , comme une grace singulière , l'honneur que lui faisoit son prince. Ti-mi-ming , son lieutenant , ne fut averti de cette invitation , qu'après que Tchao-tun fut parti pour s'y rendre. Il crut son général perdu. Prenant avec lui Ling-tche , son collègue , & une troupe de soldats , il fut droit au palais ; & laissant ses gens dehors , il entra dans la salle du repas , en criant : « Un sujet qui a l'honneur de » boire avec son prince , ne doit pas aller au-delà de trois tasses , » sans manquer au respect qu'il lui doit (1) ». Ling-kong , irrité

(1) Usage sagement établi par la politique , pour empêcher les sujets de s'oublier dans l'ivresse. Malgré cette loi , qui n'a pas toujours été exactement suivie , on a

de sa hardiesse, fit lâcher sur lui un gros dogue. Ti-mi-ming, indigné, attendit le chien & le tua. La rumeur, que cette scène excita, fit accourir les soldats que Ling-kong avoit apostés pour poignarder Tchao-tun. Ces satellites se jetèrent sur Ti-mi-ming, qui se défendit en lion. A ce bruit, Tchao-tun se leva de table. Ling-tche, avec ses gens, força le palais, & tomba sur les soldats de Ling-kong; ils en firent un boucherie horrible, mais Ti-mi-ming y perdit la vie. Ling-kong voyant son dessein échoué, & craignant pour ses jours, voulut s'enfuir. Tchao-tchuen, fils de Tchao-tun, le poursuivit & l'atteignit au jardin des pêcheurs, où il le perça. Tchao-tun envoya après son fils, pour l'arrêter; mais Ling-kong avoit déjà reçu le coup mortel. Alors, il lui ordonna d'aller trouver, à la cour impériale, Tching-kong, oncle de Ling-kong, & frère de Siang-kong, & l'inviter à venir prendre possession des états de Tchin.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

608.

Kouang-ouang.

Cette même année, à la dixième lune, mourut l'empereur KOUANG-OUANG, après six ans de règne. Ce prince méritoit par sa bonté & son affabilité, de gouverner des peuples moins turbulens. Son frère Ting-ouang lui succéda.

607.

TING-OUANG.

La première année du règne de TING-OUANG, le prince de Tchou, revenant d'une expédition contre les Tartares de Lou-hou, passoit, avec son armée, sur les limites des terres de l'empire; TING-OUANG, qui aimoit la paix, craignant

606.

vu des princes victimes des débauches qu'ils faisoient avec leurs sujets. Ces orgies se terminoient souvent par des scènes tragiques ou des révolutions, comme il arriva à Tche-kong, prince de Ouei, l'an 470, avant l'ère chrétienne. *Éaiteur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

606.

Ting ouang.

qu'il ne causât quelque désordre , lui envoya Ouang-siun-moan pour le féliciter sur son retour. Le prince de Tchou reçut l'envoyé de l'empereur , avec les cérémonies accoutumées ; mais il lui demanda , assez fièrement , comment étoient faites les urnes du grand Yu ; si elles étoient grandes ou petites , légères ou pesantes ; ajoutant , qu'il auroit quelque curiosité de les voir. C'étoit assez manifester le dessein qu'il avoit de se faire déclarer empereur ; car posséder ces urnes , c'étoit , par une suite nécessaire , avoir le sceptre impérial.

Ouang-siun-moan , qui comprit sa pensée , lui répondit :
 « Prince , la dignité de ceux qui gouvernent les peuples , ne
 » doit pas s'obtenir par la possession d'urnes grandes ou pe-
 » tites , légères ou pesantes , mais par la seule vertu. Les urnes
 » que le chef de la dynastie des *HIA* (le grand Yu) a laissées à
 » ses successeurs (1) , ont été fondues avec les richesses que tous
 » les peuples , même les plus éloignés , avoient apportées en
 » hommage à l'empire des *HIA*. Ces urnes ne sont passées aux
 » *CHANG* , & des *CHANG* aux *TCHOU* , que parce que les
 » empereurs ont abandonné la vertu. Un prince qui la pra-
 » tique , quelque petits que soient ses états , est puissant. Un
 » prince , au contraire , qui la néglige , quelque grands que
 » soient ses états , est peu à craindre ; le Tien ne verse point
 » ses bienfaits sur le vice. Quoique la dynastie des *TCHOU* ait
 » beaucoup perdu de son lustre , le Tien ne l'a point encore

(1) On parle des neuf urnes ou grands vases de métal , appelés *ting* , que Yu fit fondre , & sur lesquels étoient représentées les neuf provinces de la Chine. Ces vases , conservés , avec le plus grand soin , dans la capitale , furent regardés de tout temps , comme la marque distinctive de la dynastie régnante : il sembloit que l'empire dût appartenir à celui qui avoit le bonheur de les posséder. *Éditeur.*

» rejetée ; ainsi , il est inutile de demander , comment sont faites les urnes du grand Yu ».

Cette réponse fit évanouir toutes les idées d'ambition du prince de Tchou , qui ne songea plus qu'à se retirer tranquillement dans ses états.

Mou-kong , prince de Tching , mourut cette même année , à la dixième lune , & eut pour successeur Ling-kong son fils. Les princes Tse-kia & Tse-kong , peu contents de ce choix , par l'aversion qu'ils avoient pour Ling-kong , l'assassinèrent l'été suivant , à la sixième lune , & voulurent mettre à sa place Tse-leang , fils d'une concubine de Mou-kong. Tse-leang , prince d'une grande vertu , avoit horreur de l'action de Tse-kia & de Tse-kong. Quoique tous les grands le pressassent d'accepter la couronne , il la refusa constamment , apportant pour raison qu'il n'avoit ni la prudence , ni les lumières nécessaires pour gouverner ; & que quand il les auroit , Siang-kong , son frère , étant son aîné , devoit lui être préféré. Ce refus généreux valut la couronne à Siang-kong , qui fut élu prince de Tching.

La sixième année du règne de TING-OUANG , à la huitième lune , il y eut , sur les trois heures du soir , une éclipse de soleil totale.

Sur la fin de cette même année , suivant l'ancienne coutume des empereurs , TING-OUANG envoya le prince Chan-tse visiter les principautés de Song , de Tchou & de Tchîn. Chan-tse fut assez bien reçu dans les états de Song & de Tchou ; cependant avec moins d'honneurs & de respect , qu'on n'en devoit à sa mission ; mais Ling-kong , prince de Tchîn , lui fit peu d'accueil. C'est une loi inviolable , que lorsqu'un envoyé de l'empereur arrive , on va le recevoir sur la frontière. On

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

606.

Ting-ouang.

605.

601.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

601.

Ting-ouang.

fait raccommoder les chemins par où il doit passer ; on lui donne une escorte & des mandarins pour l'accompagner , & des gens pour le servir ; les mandarins & soldats des villes vont au-devant de lui ; on lui prépare des logemens commodes , richement meublés , & il est défrayé tout le temps qu'il demeure dans un endroit. Le prince de Tchîn ne lui rendit aucun de ces honneurs.

Le prince Chan-tse , de retour à la cour de l'empereur , se plaignit du mépris avec lequel il avoit été reçu du prince de Tchîn. Cet envoyé étoit de la famille impériale des *TCHEOU* ; lui avoir manqué , c'étoit , disoit-il , manquer à l'empereur lui-même , puisqu'il le représentoit dans la commission dont il l'avoit chargé. Il fit encore entendre à *TING-OUANG* , que cette transgression des loix & des usages , manifestoit dans le prince de Tchîn des sentimens de révolte ; qu'il falloit réprimer ; que les souffrir , c'étoit montrer trop de foiblesse & l'enhardir à tout oser.

TING-OUANG , qui aimoit la paix , crut devoir dissimuler son ressentiment , plutôt que de s'attirer des querelles avec les autres princes , qui ne respiroient pas moins l'indépendance que celui de Tchîn.

600.

Ling-kong , plongé dans les plaisirs , menoit une vie indigne d'un prince. *Mou-kong* , prince de Tchîng , avoit une fille , appelée *Hia-ki* , qu'il avoit donnée en mariage à *Kia-tching-chou* , premier ministre du prince de Tchîn. *Ling-kong* en devint amoureux , & avoit des assiduités auprès d'elle : il entretenoit ce commerce de galanterie , par le moyen de *Kong-ning* & de *Y-hing-fou*. *Sie-ye* , un de ses officiers , lui représenta le tort qu'il se faisoit à lui-même & à son ministre. Le zèle de *Sie-ye* déplut à *Ling-kong* ; comme il s'en plaignoit

à

à Kong-ning & à Y-hing-fou , ces deux favoris crurent lui faire plaisir de le délivrer des importunes représentations de Sie-ye ; ils l'assassinèrent. Peu de temps après , ce prince se trouva chez son ministre , avec ses deux complices & le piqua par quelques propos ironiques. Hia-tching-chou y fut si sensible , qu'il sortit brusquement de chez lui , & pour se venger de l'injure que son maître faisoit à son honneur , il le perça d'une flèche & l'étendit sur la place. Ses deux favoris , pour se dérober à une mort semblable , prirent la fuite , & cherchèrent un asyle dans la principauté de Tchou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

600.

Ting-ouang.

Kong-ning & Y-hing-fou peignirent l'action de Hia-tching-chou avec des couleurs si noires , qu'ils engagèrent le prince de Tchou à venger la mort de Ling-kong. Il choisit pour cela , le temps que Tching-kong , fils de Ling-kong , qui lui avoit succédé , étoit allé voir le prince de Tchin ; & afin que le prince de Tsi , leur allié , ne s'opposât point à son dessein , il lui fit dire , qu'il ne prenoit les armes que pour venger la mort de Ling-kong. Il déclara aux grands & au peuple de Tchou , qu'il n'en vouloit qu'au perfide Hia-tching-chou , qui avoit assassiné leur maître. Les peuples de Tchou le laissèrent entrer librement sur leurs terres , & il se saisit de Hia-tching-chou , qu'il fit cruellement mourir. L'intention du prince de Tchou n'étoit pas de s'en retourner après cet acte de justice ; mais le prince de Tchou , sur la première nouvelle qu'il eut de l'entrée de ce prince dans ses états , accourut avec un corps considérable de troupes. Le prince de Tsi , de son côté , se dispoisoit aussi à secourir son allié ; mais celui de Tchou ne jugea pas à propos de les attendre , & se retira sans avoir rien entrepris.

Le prince de Tchou étoit fâché de n'avoir pu profiter de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

600.

Ting-ouang.

l'imprudence qu'on avoit eue, de le laisser entrer dans les états de Tchín. Il fit de nouvelles levées, & alla tout-à-coup mettre le siège devant la principale ville de Tching. Cette ville, qui ne s'attendoit pas à une insulte aussi brusque, n'avoit pas fait de magasins; elle se trouva, au bout de dix-sept jours, réduite à la dernière extrémité. Siang-kong, prince de Tching, qui s'y étoit renfermé, voyant qu'il ne pouvoit tenir plus longtemps, proposa au prince de Tchou, de le reconnoître pour roi, & de se regarder, dorénavant, comme relevant de lui. Les officiers du prince de Tchou ne vouloient point qu'il acceptât cette proposition; mais lui, ravi d'être reconnu pour roi par le prince de Tching, crainte de perdre cet avantage, prit les otages que ce prince lui offroit, & leva le siège.

King-kong, prince de Tchin, sur la nouvelle qu'il eut que Siang-kong étoit extrêmement pressé dans sa ville, envoya toutes ses troupes à son secours, sous la conduite de Siun-lín-fou, son général, qui arriva lorsque tout étoit conclu. Ce général vouloit retourner sur ses pas; mais Sien-kou, son lieutenant, s'y opposa. Il lui représenta que leur prince ayant pris le titre de *Pa*, il falloit en soutenir l'honneur par quelque action éclatante: que les autres princes regarderoient comme un manque de bravoure, de leur part, de n'avoir osé attaquer un ennemi, qu'ils étoient venus chercher, & que leur souverain les rendroit responsables de la tache qu'ils imprimeroient à ses armes & à son nom.

Siun-lín-fou prit conseil des officiers qui avoient le plus d'expérience; ils furent presque tous d'avis de s'en retourner; mais Sien-kou, persistant dans le sien, fit avancer le corps de troupes qui étoit sous ses ordres, & marcha aux ennemis. Quand Sien-kou fut parti, Han-hien-tse conseilla à son géné-

ral de le suivre , pour le soutenir , afin qu'on ne pût lui reprocher de l'avoir abandonné. Siun-lin-fou se mit en marche , & rejoignit Sien-kou au pays de Pi , où les ennemis étoient campés. Le lendemain , ce général les fit charger ; le choc fut rude , & le terrain chaudement disputé ; mais les troupes de Tçin furent maltraitées , & contraintes de se retirer , après avoir laissé sur le champ de bataille une bonne partie de leurs meilleurs soldats.

Siun-lin-fou ayant ramené les débris de son armée , King-kong le fit charger de chaînes , lui & ses principaux officiers , & vouloit les faire mourir. Sse-tchin-tse , instruit de cet ordre , dit à son prince , que les actions de bravoure que Siun-lin-fou & ses officiers avoient faites , & les services importans qu'ils avoient rendus à l'état , sollicitoient hautement leur grace : « La perte d'une bataille , ajouta-t-il , ne diminue rien de » votre puissance , ni de votre gloire. Vous êtes comme le » soleil , qui ne brille pas moins , après l'éclipse , qu'auparavant ». Cette louange délicate eut son effet. King-kong ordonna d'amener à la cour ses généraux enchaînés. Il leur fit ôter leurs fers , & les rétablit dans leurs emplois ; mais ayant appris la défobéissance de Sien-kou , il lui fit subir la rigueur des loix de la guerre , à la tête de l'armée , la onzième année de TING-OUANG.

La quinzième année , du règne de ce prince , & le premier de la sixième lune , au matin , il y eut une éclipse de soleil.

Quoique TING-OUANG fût un prince pacifique , il se vit cependant obligé , la dix-septième année de son règne , de repousser les Tartares de Maou. Ces peuples , naturellement inquiets & avides de butin , ravagèrent les frontières de l'empire. King-kong , prince de Tçin , avoit commencé à négocier

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

599.
Ting-ouang.

592.

590.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

500.
Ting-ouang.

la paix avec eux, & il l'auroit conclue, sans la vanité de Licou-kang-kong. Ce général, se voyant à la tête des troupes de l'empire, crut qu'il étoit de son honneur de donner bataille; son armée fut entièrement défaite, & si le prince de Tçin ne fût accouru à son secours, la ruine des terres impériales étoit inévitable.

Le reste du règne de TING-OUANG fut assez paisible; les princes mêmes, soit qu'ils fussent las de tant de guerres, soit que l'exemple de l'empereur les portât à la paix, se tinrent tranquilles, à l'exception du prince de Tchou, qui fit quelques courses de peu de conséquence, dans les états de Ouei & de Lou. L'hiver, de la dix-huitième année du règne de TING-OUANG, ils s'assemblèrent, à Chou, au nombre de onze; savoir, les princes de Tchou, de Tsin, de Song, de Tchou, de Ouei, de Tchou, de Tsi, de Tsao, de Tchu, de Sie & de Tseng, & firent alliance. Les princes de Tsai & de Hiu demandèrent d'entrer dans cette confédération: quant au prince de Tçin, il étoit trop étroitement lié avec TING-OUANG, dont il avoit épousé une fille, pour aller contre son inclination à la paix; ainsi l'empire commença à respirer.

582.

La vingt-unième année du règne de TING-OUANG, la montagne Léang-chan, où est une des sources de la rivière Fenchou, s'affaissa considérablement. Cette même année, à la onzième lune, mourut TING-OUANG; Kien-ouang, son fils, lui succéda.

586.

K I E N - O U A N G.

Dès les commencemens du règne de KIEN-OUANG, King-kong, prince de Tçin, transféra sa cour à Siu-tien, au confluent

585.

des rivières de Fen-choui & de Hoci-choui, parce que la situation en étoit plus agréable & plus commode pour le transport des vivres, que l'endroit qu'il quittoit. Il ne fit ce changement qu'après avoir consulté les grands & les mandarins, qui tous furent d'avis de préférer Siu-tien à Siun-hia-chi, où King-kong avoit d'abord eu dessein de s'établir.

Les limites de l'empire ne s'étendoient alors que jusqu'au fleuve Kiang. Tout ce qui étoit au midi de ce fleuve, étoit regardé comme un pays habité par des barbares. La seconde année, du règne de KIEN-OUANG, parut un prince de ce pays, qui se disoit roi de Ou (1) : c'étoit un descendant de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Afin de laisser la liberté à son père de suivre le penchant qui le portoit à choisir Ki-lié pour son héritier, il avoit quitté sa famille, & étoit allé au-delà du Kiang, fonder le royaume de Ou. Ce prince étoit le dix-neuvième de la race de Tai-pé.

Lorsque le prince de Tchou alla dans les états de Tching, pour faire mourir Hia-thing-chou, il vouloit enlever Hia-ki, sa femme, qui étoit cause de sa mort & de celle de Ling-kong son prince; mais, à la sollicitation de Ou-tchin, il ne l'avoit point emmenée. Ou-tchin, pour la soustraire aux entreprises de Tsié-fan, l'avoit conduite dans la principauté de Tching.

Quelque temps après, le prince de Tchou envoya Ou-tchin vers celui de Tsi, pour négocier quelques affaires. Au lieu d'aller à sa destination, Ou-tchin prit le chemin des états de Tching, d'où il se rendit, avec Hia-ki, à la cour du prince de Tchin, qui lui fit grand accueil. Quand le prince de Tchou

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

585.

Kien-ouang.

584.

(1) Aujourd'hui Sou-tcheou dans la province de Tche-kiang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

584.

Kien-ouang.

apprit ce manque de fidélité , il entra dans une colère si violente , qu'excité encore par Tfé-fan , il fit mourir impitoyablement toute la famille de Ou-tchin , & s'empara de tous ses biens.

Pour se venger de cette inhumanité inouïe , Ou-tchin sollicita le prince de Tçin , de le laisser aller auprès du prince de Ou , dont la puissance devenoit redoutable , depuis les courtes qu'il avoit faites sur les terres de Tan. Il lui demanda encore de lui donner vingt-cinq hommes , pour sa fuite , & cent soldats aguerris & formés à tous les exercices. King-kong les lui accorda.

Ou-tchin se rendit auprès du prince de Ou , avec sa petite troupe , & en fut accueilli. Ce prince , pour lui montrer sa puissance , voulut lui faire voir la revue de ses troupes. Ou-tchin , à cette occasion , lui parla de la manière dont les princes de l'empire faisoient la guerre , & fit venir ses cent soldats : il leur commanda l'exercice de l'arc & de la flèche , à pied & à cheval , de la pique & du sabre ; leur fit faire des attaques & des défenses , montés sur des chariots de bataille , & tous les autres exercices militaires. Le prince de Ou , qui avoit l'ame guerrière , fut charmé de les voir manœuvrer.

Ou-tchin , profitant habilement des dispositions de ce prince , lui offrit ses cent soldats , & son fils Hou-yong pour les commander. Il lui insinua , que rien ne lui seroit plus facile que de former ses troupes aux mêmes exercices , & de se rendre redoutable aux autres princes. Cette ouverture lui inspira l'ambition de s'agrandir : il accepta les offres de Ou-tchin , & se servit de lui , pour exercer ses troupes. Quand Ou-tchin vit qu'elles étoient en état de tenir la campagne , il conseilla à ce prince d'entrer sur les terres de Tchou , comme étant voisines

des siennes , & plus à sa propice. Ce conseil , qui servoit le ressentiment & la vengeance de Ou-tchin , plut au prince de Ou. Il alla insulter celui de Tchou , battit son général , prit Ma-ling & Tchou-lai , & après avoir gagné sept batailles contre lui , il lui enleva le pays de Man-y , qui relevoit de la principauté de Tchou. Il étendit les limites de son royaume , au point de le disputer en puissance aux princes de l'empire , par le démembrement de leurs états , qu'il ajouta aux siens.

Ou-tchin , satisfait de s'être vengé du prince de Tchou , retourna à Tchin. Cependant , dans la crainte que le prince de Ou ne fût obligé de faire diversion , pour tenir en respect les peuples de Tan , qui n'auroient pas manqué de profiter de l'occasion & d'user de représailles contre lui , il engagea le prince de Tchin à leur déclarer la guerre. King-kong ordonna à Sse-siei , un de ses généraux , de marcher avec un corps de troupes , pour tenir en échec celles de Tan.

Ce prince , visitant un jour le tribunal de la guerre , y vit un prisonnier chargé de chaînes , que le prince de Tching avoit fait sur celui de Tchou : ce prisonnier se nommoit Tchong-y ; il étoit maître de la musique du prince de Tchou , & excelloit à jouer de la guitare. King-kong fut curieux de l'entendre. Il fut si charmé de l'harmonie & de la délicatesse de ses accords , qu'il lui rendit la liberté , & le renvoya , comblé de présens , au prince de Tchou. Celui-ci sachant le plaisir qu'il feroit à King-kong , de lui céder ce musicien , le lui renvoya par un prince de sa famille , en lui faisant demander son amitié.

King-kong mourut peu de temps après , & eut pour successeur son fils Li-kong , qui soutint , avec honneur , la gloire de sa famille. La troisième année de son règne , qui étoit la huitième de KIEN-OUANG , il engagea les princes de l'empire

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

584.

Kien-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

578.

Kien-ouang.

à aller rendre leurs hommages à l'empereur. Plusieurs y vinrent, d'autant plus volontiers, que l'empereur, sans rien perdre de sa majesté, en agissoit gracieusement avec eux. Parmi ceux qui n'y vinrent pas, Huan-kong, prince de Tien, fut celui qui fit paroître le plus d'éloignement à faire cette démarche. Li-kong en fut si outré, qu'après les cérémonies, il engagea les princes de Lou, de Tsi, de Song, de Hoci, de Tching, de Tsao, de Tsou & de Teng, d'en tirer vengeance. Huan-kong vit bien que sa défobéissance lui attireroit quelque affaire, aussi se prépara-t-il à se défendre, si on l'attaquoit. Les princes ligüés le trouvèrent, à Ma-joui, à la tête de son armée, rangée en bon ordre, prêt à leur tenir tête. Ils ne laissèrent pas de l'attaquer, mais il soutint fièrement leur choc. Li-kong, prince de Tchin, à la tête de ses gens accoutumés à vaincre, poussa si vivement le centre de l'armée de Huan-kong, qu'il le mit en déroute, & tombant ensuite sur l'aile droite, qui faisoit le plus de résistance, il la rompit & décida la victoire. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Du côté des princes, Siuen-kong, prince de Tsao, y perdit la vie. Tching-kong, poussé par l'envie de régner, tua l'héritier présomptif des états de Tsao, & se fit reconnoître par les troupes. Huan-kong se retira avec les débris de son armée. Le chagrin qu'il eut de la perte de cette bataille, le fit tomber malade, & peu de mois après il mourut; son fils King-kong lui succéda.

576.

Li-kong, indigné de la trahison de Tching-kong, ne voulut cependant pas l'en punir sur le champ, quoique les princes l'en sollicitassent, de peur de faire de la peine aux troupes de Tsao; mais l'année suivante, il entra dans ses états, se saisit de sa personne, & le conduisit à la cour impériale, afin que l'empereur

l'empereur le jugeât , suivant les loix de l'empire. Il vouloit donner à Tfé-tfang la place de Tching-kong ; mais Tfé-tfang la refusa ; en s'excusant de n'avoir pas les qualités nécessaires pour gouverner : il se retira même dans la principauté de Song , pour n'être pas pressé de nouveau de l'accepter.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

576.
Kien-ouang.

La onzième année du règne de KIEN-OUANG , le premier de la sixième lune , vers les deux heures après-midi , il y eut une éclipse de soleil.

575.

Le prince de Tching rompit avec Li-kong , prince de Tchin , pour se joindre à celui de Tchou , qui lui avoit cédé le territoire de Tfé-fse. Ces deux princes s'abouchèrent à Ou-tching , où ils firent ensemble une ligue , offensive & défensive. Li-kong , informé que cette ligue s'étoit faite , principalement contre lui , prit la résolution de les prévenir. Il ordonna à toutes ses troupes , de se tenir prêtes au premier ordre. Le prince de Tching dépêcha un courier au prince de Tchou , pour lui demander du secours.

A la cinquième lune , Li-kong fit passer le Hoang-ho à ses troupes , pour entrer dans les états de Tching , & à la sixième lune , il rencontra à Yen-ling (1) l'armée combinée de Tchou & de Tching , commandée par les deux princes en personne. Trouvant ces princes retranchés , il jugea qu'ils ne vouloient pas hazarder le fort d'une bataille ; alors il fit garder tous les chemins , pour leur couper les vivres. Cependant il y avoit , de temps en temps , de légères escarmouches entre eux , où , le plus souvent , les troupes des deux princes étoient battues : Une de ces rencontres fut sur-tout funeste au prince de Tchou. Ce prince voulut lui-même faire une sortie sur un des quar-

(1) Aujourd'hui Yen-hing-hien , dépendant de Cai-fong-fou dans le Honan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

575.

Kien ouang.

tiers du prince de Tchin. Licou-ki, qui le commandoit, étoit fort habile à tirer de l'arc ; il laissa approcher le prince de Tchou , & lui décocha une flèche qui lui creva l'œil & le renversa de dessus son cheval. Lieou-ki, faisant avancer sa troupe, eut bon marché de l'ennemi, qu'il obligea de rentrer, en désordre, dans son camp.

La blessure du prince de Tchou ne fut pas jugée mortelle, mais elle lui fit prendre la résolution de s'en retourner. La difficulté étoit de le faire avec assurance. Ce prince manda ses principaux officiers pour tenir conseil. Tfé-fan, qui commandoit le corps de bataille, ne vint pas, à cause de l'ivresse où il s'étoit plongé. Il fut résolu que, la nuit même, on décamperoit. A minuit, toute l'armée se mit en marche pour Hia-pa, & abandonna son bagage & ses provisions à l'ennemi. Le prince de Tchou n'avoit rien témoigné à Tfé-fan sur son ivresse, mais étant arrivé à Hia-pa, il le fit mourir, à la tête de son armée.

574.

La douzième année du règne de KIEN-OUANG, à la douzième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

Depuis la journée de Yen-ling, Li-kong avoit pris, avec ses officiers, un ton d'arrogance & de fierté, qui leur étoit insupportable. Fan-ouen-tsé, de sa famille, lui fit dire, par un de ses officiers : « Un prince qui passe les bornes de l'orgueil, » doit regarder les victoires qu'il remporte, comme de grands » châtimens du Tien. J'en vois déjà les tristes suites ; & si » quelqu'un m'aime, qu'il vienne me percer le cœur & m'é- » pargner le chagrin d'être témoin des malheurs que je pré- » vois ». Cette crainte le saisit si vivement, qu'il en mourut à la sixième lune.

Li-kong fit à peine attention à cet avertissement, & ne fut

point touché de cette mort : il en conçut cependant des soupçons contre ses plus fidèles sujets , qu'il destitua de leurs emplois , pour mettre à leur place des étrangers qu'il protégeoit. Kiao-ki , homme hardi , que la faveur de Li-kong autorisoit à tout oser , s'empara des terres de Y-yang-ou , en lui promettant la protection du prince. Kiao-tchou , à l'exemple de Kiao-ki , voulut aussi s'approprier les terres de Tchang-yu ; mais celui-ci , moins complaisant que Y-yang-ou , s'y opposa ; il lui en coûta d'être mis à la *cangue*. (1) Sa femme , ses enfans , & toute sa famille , furent resserrés dans une étroite prison.

Louen-chou & Kiao-tchi , indignés de ce que Li-kong permettoit ces injustices , s'en plaignirent en présence du prince Fei de Tchou , qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Yen-ling. Ce prince approuva leur projet , de mettre Tao-kong , qui étoit alors à la cour impériale , à la place de Li-kong , dont ils résolurent de se défaire. Kiao-tchi fut trouver Tao-kong , & revint après avoir pris des mesures avec lui , pour l'exécution de leur dessein.

Quelques jours après , Li-kong fit une partie de chasse avec

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

574.
Kien-ouang.

(1) *Cangue*. Ce sont deux pièces de bois échancrées par l'un de leurs côtés , qui se joignent , en forme de collier , autour du cou d'un criminel , & l'empêchent de porter sa main à sa bouche ; de manière qu'il mourroit de faim , si quelqu'un n'avoit la charité de le faire manger. Selon la qualité du crime , ce fardeau incommode est plus ou moins pesant ; il y en a depuis cinquante-six livres jusqu'à deux cens , & de quatre pieds quarrés , sur cinq ou six pouces d'épaisseur. Le juge fait couvrir les jointures de ces deux pièces de bois , par deux longues bandes de papier de quatre doigts de large , qu'on scelle , pour empêcher que le *cangue* ne puisse être ouvert , & sur lesquelles on écrit , en gros caractères , la nature du crime & le temps que doit durer le châtiment. Quand ce temps , plus ou moins long , est expiré , les officiers du tribunal conduisent le criminel devant le juge , qui , après une courte exhortation , le délivre , lui fait donner le *pan-tse* ou la bastonnade , & lui permet de se retirer. *Éditeur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

574.
Kien-ouang.

les princesses ; il l'interrompit pour leur donner un repas , ordonnant aux grands , qui l'accompagnoient , de la continuer. Kiao-tchi tua un sanglier , dont l'eunuque Mong-tchang s'empara. Kiao-tchi , piqué de sa hardiesse , le renversa d'un coup de flèche. Li-kong jugea , par cette action , que Kiao-tchi étoit appuyé par un parti. Il communiqua ses soupçons à Siu-tong , qui lui dit qu'il falloit que les Kiao , comme étant de la même famille , fussent les chefs de ce parti. Li-kong , sur cet indice , donna des ordres pour les arrêter & les faire mourir.

Les trois Kiao , ayant été avertis de ce qui se tramoit contre eux , rassemblèrent tout ce qu'ils purent de leurs amis , & résolurent de vendre chèrement leur vie. Mais Siu-tong & Y-yang-ou prirent , avec eux , des soldats déterminés , & forcèrent les trois Kiao , dans une maison où ils s'étoient retranchés. Tchang-yu renversa , d'un coup de pertuisane , Kiao-ki ; Cou-tching-chou tua Kiao-tchou. Kiao-tchi , voyant la maison forcée , alla se cacher sur un char , où il fut découvert & tué. Après cette sanglante exécution , Siu-tong conseilla à Li-kong de se défaire aussi de Louen-chou & de Tchong-hang-yen ; mais ce prince n'y voulut jamais consentir. Louen-chou & Tchong-hang-yen , jugeant que Li-kong pourroit , dans la suite , revenir sur eux , résolurent de le prévenir ; ils choisirent , pour l'exécution de leur dessein , le temps où ce prince iroit visiter Tfiang-li-chi , officier qu'il aimoit beaucoup & qu'il voyoit souvent. A la première lune , de la treizième année du règne de KIEN-OUANG , Li-kong étant parti accompagné seulement de Siu-tong , Louen-chou & Tchong-hang-yen l'enlevèrent , lui & Siu-tong , sans aucune difficulté. Ils les conduisirent , l'un & l'autre , dans une maison

particulière, où ils commencèrent par faire mourir Siu-tong. Ils eurent la délicatesse de ne vouloir pas tremper leurs mains dans le sang de Li-kong, mais ils chargèrent Tching-hoa de cette commission; après quoi, mettant son corps sur un char, ils le firent enterrer, sans cérémonies, hors de la porte orientale de la ville de Y. Cependant, ils avoient dépêché courier sur courier, à la cour impériale, pour inviter Tao-kong à venir prendre possession de la principauté de Tçin. Ce prince, âgé seulement de dix-neuf ans, gouverna ce royaume, avec toute la prudence d'un homme consommé dans les affaires.

L'année suivante, à la neuvième lune, mourut l'empereur KIEN-OUANG; il eut pour successeur son fils Ling-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

573.
Ling-ouang.

572.

L I N G - O U A N G.

Les commencemens du règne de LING-OUANG furent assez paisibles, à cause de l'ascendant que le prince de Tçin avoit pris sur les autres. Le prince de Tchou, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir perdu un œil à la journée de Yen-ling, & le prince de Tching, qui avoit été la cause de cette blessure, étoient les seuls qui ne suivissent pas aveuglément ses volontés. A la première année de LING-OUANG, une armée, composée des troupes de Tçin, de Song & de Ouei, entra dans les états de Tching, & mit tout à feu & à sang; ce qui obligea ce prince de quitter le parti du prince de Tchou, & de se joindre à ses ennemis.

571.

L'année suivante, Tse-tchong, fils du prince de Tchou, voulut se faire un nom, en reprenant, sur le prince de Ou, les terres qu'il leur avoit enlevées. Il trouva qu'il avoit affaire à des gens qui savoient vaincre: il fut battu dans toutes les

570.



AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

570.
Ling ouang.

occasions , & son armée reduite de plus des deux tiers ; ce qui lui causa un si grand chagrin , qu'il en mourut , peu de jours après son retour.

Cette même année , Tao kong , prince de Tçin , fit jurer à tous les princes de son parti , qui étoit le plus considérable , par le nombre & par la puissance , de s'unir pour pacifier l'empire. Il entreprit encore de le faire jurer à tous les Tartares , & fut assez heureux pour en venir à bout , à la dixième lune de l'année suivante.

569.

Les états du prince de Tching touchoient de trop près ceux du prince de Tchou , pour que celui-ci le laissât en paix , après s'être ligué avec ses ennemis. La huitième année du règne de

564.

LING-OUANG , il entra sur ses terres avec une puissante armée , le força d'abandonner le parti du prince de Tçin , pour prendre le sien. Mais à peine cette ligue fut-elle signée , que Tao kong , à la tête des princes de Song , de Lou , de Ouei , de Tsao , de Kiu , de Tçou , de Teng , de Sie , de Ki , de Siao tçou & de Tsi , fondit sur ses états , & l'obligea , de nouveau , de renoncer à son alliance avec le prince de Tchou.

Quelques mois après , ces mêmes princes confédérés , firent entrer dans leur ligue le prince de Ou , à qui ils rendirent le pays de Tcha , qui lui avoit appartenu , & qu'ils avoient repris sur le prince de Tchou.

561.

La onzième année du règne de LING-OUANG , à la neuvième lune , mourut Cheou-mong , prince de Ou. Il laissa quatre fils ; savoir , Tchou fan l'aîné ; le second , Yu-tsai ; Yu-mey , le troisième , & Ki tcha , le quatrième. Ce dernier étoit celui , des quatre , qui réunissoit le plus les qualités d'un grand prince , & Cheou mong avoit dessein d'en faire son successeur. Il s'en étoit expliqué ; mais Ki-tcha , ennemi de toute injustice , refusa ,

en disant, que ce rang appartenoit de droit à son aîné, & que leur pere ne pouvoit l'en priver. Tchou-fan, de son côté, pour déterminer son frere, insistoit sur la volonté de Cheou-mong; mais Ki-tcha, pour ne point être obligé d'accepter, se retira dans les montagnes, & Tchou-fan persista dans son refus, jusqu'à ce que les grands & le peuple le contraignirent de prendre le gouvernement.

A la seconde lune, de la treizieme année du regne de l'empereur LING-OUANG, il y eut une éclipse de soleil, sur les deux heures après-midi.

En été, à la quatrième lune, le prince de Tchin, à la tête des troupes de douze autres princes, entra sur les terres du prince de Tsin; il arriva des premiers sur le bord de la riviere King-ho, & fit construire des barques. Les troupes de Lou & de Kiu passerent, & furent camper à l'autre bord. Comme le King-ho coule de l'occident vers l'orient, le prince de Tsin y fit jeter du poison, qui fit périr beaucoup de monde de l'armée des princes confédérés. Pour éviter ce danger, Tse-kiao, général des troupes de Tching, poussa plus avant, & fut suivi de tous les autres. On avança jusqu'à Yulin, sans qu'il parût que le prince de Tsin se mit en devoir de se soumettre.

Sian-yen, général de Tchin, craignant d'exposer ses troupes à quelque surprise, si elles pénétraient plus avant, fit publier, dans toute l'armée, qu'on eût à se tenir prêt à partir le lendemain des la pointe du jour. Il reprit la route de l'est, & fut suivi de toutes ses troupes, excepté de Louen-tchen, qui fut indigné de cette retraite. Cet officier, apercevant, sur une colline, un detachement des ennemis, fondit sur eux avec un peloton de soldats déterminés, & les mit en fuite; mais il lui

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

560.
Ling-ouang

559.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

559.
Ling-ouang.

en coûta la vie. Quand Louen-ngan, frère de Louen-tchen, vit que Si-yang ne ramenoit point son frère, il le soupçonna de l'avoir tué, parce qu'il n'avoit point vu paroître d'ennemis. Il le menaça de se venger de cette prétendue trahison. Si-yang, connoissant le naturel bouillant de Louen-ngan, craignit qu'il n'en vînt aux dernières extrémités ; ce qui l'obligea de se retirer auprès du prince de Tsin.

558.

La quatorzième année du règne de LING-OUANG, le dernier de la quatorzième lune bissextile, sur les cinq heures après-midi, il y eut une éclipse de soleil, non visible en Chine.

557.

L'année suivante, il y eut un démêlé, de peu de conséquence, entre les princes de Ouei & de Tsao. Celui de Ouei ayant formé une partie de chasse, la poussa jusqu'à Tchong-kieou qui appartenoit au prince de Tsao. Quelques personnes de la suite du prince de Ouei, s'étant écartées, voulurent entrer dans Tchong-kieou ; les citoyens leur en fermèrent les portes, & les chargèrent d'injures. Les gens de Ouei en portèrent leurs plaintes à leur prince, qui, au lieu de dissimuler, comme le bien de la paix le demandoit, rassembla ses troupes, vint investir Tchong-kieou qu'il prit d'assaut, & y commit des désordres. Le prince de Tsao ne voulut pas user de représailles ; il s'en plaignit seulement au prince de Tsin, qui condamna le procédé de celui de Ouei, & l'obligea de réparer le dommage qu'il avoit causé à Tchong-kieou.

Cette même année, le prince de Tsin, ayant augmenté considérablement ses troupes, les divisa en deux corps : il commanda en personne le premier, avec lequel il fut attaquer, du côté du nord, la ville de Tao, de la principauté de Lou ; il donna l'autre à Cao-heou, avec ordre d'aller, dans le même temps, assiéger la ville de Fang, située au midi de cette principauté,

cipauté. Siang-kong , prince de Lou , avoit aussi fait deux divisions de ses troupes ; l'une marcha , sous ses ordres , contre le prince de Tsi ; l'autre , commandée par le général Tfang-hé , s'opposa à Cao-heou. Le prince de Lou n'eut pas plutôt franchi le pas de Yang-kong , peu éloigné de la ville de Tao , qu'il détacha huit cens cuirassiers , sous les ordres de Tseouchou , de Tfang-tcheou & de Tfang-cou. Ces trois officiers fondirent si brusquement , au milieu de la nuit , sur le prince de Tsi , qu'ils mirent le désordre dans son camp , y firent un grand carnage , & se retirèrent sans avoir perdu aucun des leurs. Cet échec obligea le prince de Tsi à lever le siège de Tao , mais son général Cao-heou se rendit maître de la ville de Fang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

557.
Ling-ouang.

L'automne d'ensuite , le prince de Tchin vint , à la tête des autres princes de l'empire , pour mettre celui de Tsi à la raison. Ayant joint ses troupes avec celles de Lou & de ses autres alliés , à Kin-léang , ils marchèrent droit au prince de Tsi , dont l'armée étoit rangée en bataille hors les portes de la ville de Fang. Il y eut une rencontre des plus chaudes , dans laquelle les troupes de Tsi perdirent beaucoup de monde , & furent repoussées jusque dans la ville.

556.

Le prince de Tsi , se voyant acculé dans les murs de Fang , ne vit d'autre parti que de décamper la nuit même , à la faveur de l'obscurité , & d'évacuer la ville.

Les princes ne s'aperçurent de sa retraite que le lendemain matin. Si-kouang en donna aussi-tôt avis au prince de Tchin , qui ordonna à Ping-yu d'entrer dans la ville ; lui , avec le corps d'armée , se mit à la poursuite du prince de Tsi. Tchou-chou , à qui il avoit fait prendre les devans , atteignit la queue de l'arrière-garde , la tailla en pièces , fit prisonniers la plupart des

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

556.

Ling-ouang.

cuirassiers, & leur général Tfi-cheou, qu'il envoya au prince de Tçin. Alors ce prince envoya ordre à Tchou-chou de venir rejoindre l'armée : il la divisa en plusieurs corps, avec lesquels il fit faire, en même temps, le siège de King-tsé, sous les ordres de Siun-yen & de Si-cai ; celui de Chi, par Ouei-kiang & Louen-yng ; celui de Lo, par Tchao-ou & Han-ki, tandis que lui & Tchou-tcheou, général des troupes du prince de Lou, furent bloquer Yong-men. Le prince de Tfi, qui se trouvoit dans cette dernière ville, vouloit se sauver ; mais son fils Kou-jong l'arrêta, jusqu'à ce qu'il eût tout disposé pour le conduire en sûreté. Il choisit les plus intrépides cuirassiers de l'armée, avec lesquels, ayant escorté le char de son père, il força un corps de troupes qui s'opposoit à son passage, & conduisit son père, à travers mille dangers, de l'autre côté de la rivière Y-choui qu'ils avoient au midi.

Le prince de Tfi ne put supporter tant de chagrins & de fatigues ; il tomba malade & mourut. Il avoit épousé Yen-y-ki, princesse de Lou, dont il n'avoit point eu d'enfans ; ce qui l'obligea, dans les troubles qui agitoient ses états, de désigner son neveu Tchuang-kong, pour son successeur. Outre son épouse légitime, Ling-kong avoit deux concubines, qui s'appelloient, l'une Tchong-tsé, & l'autre Jong-tsé. Ce prince aimoit beaucoup cette dernière, quoiqu'elle ne lui eût point donné d'enfans, & pour la consoler de sa stérilité, il lui avoit confié l'éducation d'un fils qu'il avoit eu de Tchong-tsé, nommé Ya. Jong-tsé avoit pris tant d'inclination pour Ya, qu'elle le regardoit comme son propre fils, & qu'elle avoit résolu de le faire déclarer héritier des états de Tfi. Ling-kong, à sa sollicitation, en donna sa parole. Tchong-tsé, qui avoit beaucoup de prudence, prévint les fâcheuses conséquences que

ce second choix entraîneroit , & quoiqu'elle aimât tendrement son fils , elle s'opposa à son élévation.

Jong-tsé , qui ne consultoit que l'affection qu'elle avoit pour Ya , ne voulut point écouter les raisons de Tchong-tsé. Celle-ci fut trouver Ling-kong , & lui dit : « Prince , vous voulez » nommer mon fils votre héritier ; je suis sa mère & je l'aime ; » sans doute que son élévation flatteroit ma tendresse , & m'a- » veugleroit sur les suites que je crains , mais les loix de l'em- » pire s'y opposent. Vous avez déjà choisi Tchuang-kong , » votre neveu ; les princes l'ont reconnu : révoquer votre » choix , c'est exposer vos états à des troubles qui peuvent » entraîner leur ruine. L'avantage de mon fils m'est cher , » mais le bien de l'état doit l'emporter. La raison combat » les vues que vous avez pour lui ; c'est une mère , peut-être » trop prévoyante , qui vous parle ; mais vous devez penser » & agir en prince , & non en père ».

Ling-kong lui donna peu de satisfaction : il lui répondit même , qu'une affaire de cette nature ne regardoit point les femmes. De sorte que , persistant dans son sentiment , il avoit envoyé Tchuang-kong vers l'orient , & l'avoit déclaré déchu de son héritage , en lui substituant le prince Ya. Peu de temps après que Ling-kong fut tombé malade , Tsoui-chou , se travestissant , courut en avertir Tchuang-kong qui , malgré toute la diligence qu'il fit , trouva son oncle mort. A peine fut-il arrivé , qu'indigné contre Jong-tsé , dont il n'ignoroit pas les intrigues , il la fit mourir , & laissa son corps sans sépulture. Cette action fut généralement blâmée. Tchuang-kong fit arrêter le prince Ya , qu'il envoya à la montagne Keou-tou ; mais il épargna ses jours , en considération de sa mère Tchong-tsé , qui avoit désapprouvé ce que Jong-tsé avoit fait pour lui.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE

554.
Ling-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

554.
Ling-ouang.

Cependant la guerre des princes ligués contre Ling-kong s'étoit continuée, & Sîe-kai, général des troupes de Tçin, avoit pénétré jusqu'à Kou. A la nouvelle de la mort de Ling-kong, le prince de Tçin fit retirer toutes les troupes confédérées. Cet acte de générosité lui attira un applaudissement universel.

553.

L'année suivante, qui étoit la dix-neuvième du règne de LING-OUANG, & la première de Tchuang-kong, ce prince, las des guerres de son prédécesseur, chercha à faire sa paix. Elle fut conclue à Tchen-yuen, dans les états de Ouei, entre les princes de Tçin, de Tfi, de Song, de Lou, de Ouei, de Tching, de Tiao, de Kiu, de T fou, de Teng, de Sié, de Ki & de Siao-t fou.

Le premier de la dixième lune de cette même année, sur le midi, il y eut une éclipse de soleil.

552.

L'année suivante, il y eut pareillement deux éclipses de soleil, l'une à la neuvième & l'autre à la dixième lune.

Kong-tfè ou Cong-fou-tfè (1), prince des philosophes Chi-

(1) C'est le célèbre Confucius, dont nous avons corrompu & latinisé le nom. Si on en croit les généalogistes de la Chine, il tiroit son origine de Hoangti en ligne droite; mais ce qui paroît plus certain, c'est que depuis l'an 551, avant l'ère chrétienne, jusqu'à la présente année 1777, c'est-à-dire pendant 2328 ans, ses descendants peuvent prouver une filiation non interrompue. L'aîné de sa famille jouit d'un titre honorable (de comte), & est exempt de tribut. Il paroît qu'ils n'ont pas quitté la ville de Kio-feou dans le Chan-tong, berceau de leur famille. Les lettrés de la Chine rendent les plus grands honneurs à Confucius, qu'ils regardent comme leur maître, & ils lui font hommage avec des cérémonies semblables, à-peu-près, à celles que les empereurs pratiquent à l'égard de leurs ancêtres. Confucius compta jusqu'à trois mille disciples, qu'il partagea en quatre classes. Il mourut, âgé de soixante-treize ans, l'an 479. Il portoit encore le *Tfè*, ou nom honorifique de *T'houng-ni*. Il a débité la morale la plus pure & la plus sublime; c'est le plus grand des Philosophes de la haute Asie. *Éaiteur.*

nois , vint au monde dans la ville de Tseou-ye , territoire de Tchang-ping-hiang , dans le royaume de Lou. Son père , qui se nommoit Chou-leang-hé , étoit originaire de la principauté de Song , d'où ses ancêtres étoient passés dans le royaume de Lou. Sa mère s'appelloit Yen-chi ; elle lui donna le nom de Kicou , qui signifie *petite colline* , parce qu'il avoit le dessus de la tête un peu plus relevé , qu'il ne devoit l'être naturellement.

La vingt-deuxième année du règne de LING-OUANG , le jour *kouei-yeou* de la seconde lune , il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante , le premier de la septième lune , un peu après-midi , il y eut aussi une éclipse de soleil totale.

Jusqu'à la vingt-quatrième année du règne de LING-OUANG , l'empire jouit d'une paix continuelle ; elle fut cependant funeste à Tchuang-kong , prince de Tsi. Tang-kong , prince de sa famille , gouverneur de la ville de Tang , mourut , & Tsoui-chou , général des troupes , épousa Kiang-chi sa veuve. Comme elle étoit fort enjouée & remplie de grâces , Tchuang-kong en devint éperduement amoureux. Il lui rendit des assiduités , qui donnèrent de l'ombrage à son mari , au point que sa jalousie lui inspira le dessein de s'en défaire.

Vers ce temps-là , Tchuang-kong fut informé que le prince de Tchin se proposoit de lui déclarer la guerre ; il assembla un conseil , où Tsoui-chou fut invité. Ce général s'excusa d'y venir , sous prétexte de maladie. Tsoui-chou , jugeant que Tchuang-kong , au sortir du conseil , ne manqueroit pas de venir chez lui , apôta des soldats pour tomber sur ce prince & sur sa suite , au signal qu'il leur en donneroit. Mais afin d'écarter tout soupçon de sa perfidie , il fut avec Kiang-chi , son épouse , au-devant du prince.

A peine fut-il entré , que Tsoui-chou ferma toutes les por-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

551.
Ling-ouang.

550.

549.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

549.
Ling-ouang.

tes ; alors les satellites se jettant sur Tchuang-kong , le poignardèrent avec sa suite , au nombre de sept seulement , sans que Yen-tsé , capitaine de ses gardes , qui étoit resté à la porte , pût lui donner aucun secours.

Tsouï-chou , ouvrant ensuite les portes , dit que le bien de l'état avoit demandé la mort de Tchuang-kong , & qu'il falloit élever son frère King-kong à sa place. Comme on lui crut un parti formé , personne n'osa le contredire , & King-kong fut reconnu prince de Tsi.

Peu de temps après , Tsouï-chou apprenant que l'historien de l'état avoit consigné dans ses mémoires les effets de sa jalousie , & son attentat à la vie de son prince , il en fut si irrité , qu'il le fit mourir. Il le remplaça par un autre historien , que le sort de son prédécesseur n'intimida point , & qui eut la fermeté de peindre , avec les couleurs les plus fortes , ce double assassinat , pour le transmettre à la postérité. Tsouï-chou , plus furieux encore , fit exterminer tous les historiens : mais d'autres écrivains publièrent son nouveau crime avec toute sa noirceur ; de sorte que , ne pouvant arrêter leur zèle , il prit le parti de dissimuler son ressentiment.

Cette même année , en hiver , le prince de Ou alla mettre le siège devant la ville de Tao (1) , qui appartenoit au prince de Tchou. Nicou-tchin , qui la défendoit , étoit habile à tirer de l'arc. Comme il favoit que Tchou-fan , prince de Ou , étoit intrépide & ne craignoit pas de s'exposer , il épia l'occasion de l'atteindre. Tchou-fan , voulant faire escalader la ville , s'avança si près pour la reconnoître , que Nicou-tchin , le renversa mort

(1) Aujourd'hui Tao-hien , dépendante de Lin-tcheou-fou du Kiang-nan.

d'un coup de flèche ; son armée fut obligée de se retirer. Yut-fai , son frère , lui succéda.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

548.

Ling-ouang.

L'empire , pendant tout le temps du règne de LING-OUANG , fut un peu plus tranquille que sous ses prédécesseurs. Cet avantage étoit dû à sa prudence : sans rien perdre de la majesté impériale , il s'étoit fait aimer de la plupart des princes ses vassaux ; mais il dut beaucoup au prince de Tçin , dont la puissance étoit si redoutable aux autres , qu'il les obligeoit à suivre son sentiment. Il n'y avoit que les princes de Tchou & de Tsin , dont le pouvoir contrebalançât son autorité. Ces deux princes , pour tenir l'équilibre , épousoient souvent un parti opposé au sien. Cependant , la vingt-sixième année du règne de LING-OUANG , il fut si bien ménager l'esprit du prince de Tchou , qu'il l'engagea enfin à se joindre à lui & aux autres princes ses alliés , pour maintenir la paix. Alors , il fit proposer au prince de Tsin d'entrer dans la même alliance , si-non qu'ils tomberoient tous sur lui ; ainsi ce prince n'eut point d'autre parti à prendre , que de se soumettre à ce que les autres voulurent.

546.

Cette même année , à la neuvième lune , sur les neuf heures du matin , il y eut une éclipse de soleil.

La vingt-septième année , mourut Kang-kong , prince de Tchou , après avoir gouverné sagement ses états pendant quinze ans ; son fils Kia-ngao-kong lui succéda. Y-kong , prince de Yen , mourut aussi la même année , après quatre ans d'un règne paisible. A l'exemple de ses prédécesseurs , qui n'entrèrent presque jamais dans les différends des princes de l'empire , il fit le bonheur de son peuple.

545.

Cette même année , à la douzième lune , mourut l'empereur LING-OUANG , prince , dont les bonnes qualités méritent

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

545.
Ling-ouang.

toient des temps plus heureux. Tous ses soins furent d'appaïser les guerres intestines qui déchiroient l'empire. On peut dire qu'il en vint à bout par les services des princes de Tçin.

K I N G - O U A N G .

544.

KING-OUANG étoit fils de Ling-ouang , & frère puîné de la mère du prince de Tçin. Lors de la mort de Ling-ouang , Siang-kong , prince de Lou , se trouvoit auprès du prince de Tchou. A la première nouvelle qu'il en eut , il retourna dans ses états pour se disposer au deuil de Ling-ouang , & aux cérémonies de l'inauguration de son successeur.

Cette première année de KING-OUANG , fut funeste à Yu-tçi , prince de Ou. Ce prince , de retour d'une incursion qu'il venoit de faire dans le pays de Yuei , d'où il rapportoit un butin considérable , qu'il faisoit transporter par eau , ordonna aux gardes de la porte de son palais de veiller sur les barques. Ces gardes , offensés de la commission , qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux , obéirent cependant ; mais le jour suivant , Yu-tçi étant allé visiter ces barques , un garde tira son poignard & l'étendit mort sur la place. Les autres , loin de le punir de son crime , prirent son parti , & déclarèrent Yu-mei , frère de Yu-tçi , prince de Ou.

Yu-mei ayant été reconnu , de tous les états de Ou , légitime successeur de son frère , choisit pour premier ministre , & chef de son conseil , son frère Ki-tcha , dont l'esprit , la prudence & la capacité étoient connues de tout le monde. Ki-tcha avoit à cœur d'établir dans le pays de Ou l'ancien gouvernement Chinois , dont on disoit que les réglemens étoient conservés

avec

avec soin dans la principauté de Lou. Il fit consentir son frère à l'y laisser aller, pour s'en instruire à fond.

Siang-kong, prince de Lou, reçut & traita magnifiquement Ki-tcha. Il l'invita à un repas splendide, qui fut accompagné d'une musique supérieurement exécutée. Les anciens sages, qui savoient combien on s'oublie aisément, avoient établi sur la musique les règles du bon gouvernement ; c'est-à-dire, que les règles de la vertu & de la bonne conduite étoient mises en musique, de manière que l'accord qui se trouvoit entre ces règles, joint à celui des différens tons, inspiroit la vertu, & portoit à la pratiquer. Ki-tcha fut si enchanté de cette musique, qu'il pria instamment le prince de Lou de la lui céder.

L'empereur Ling-ouang avoit eu un frère, nommé Ouang-tan-ki ; à sa mort, il avoit laissé un fils appelé Kou, né avec des inclinations basses & perverses. Kien-ki, fils de Chan-kong, qui tenoit un des premiers rangs à la cour de Ling-ouang, conseilla à ce prince de se défaire de Kou ; mais Ling-ouang ne fit point attention à ce conseil, & mourut peu de temps après.

A peine l'empereur fut-il mort, que Kou commença à former, sous-main, un parti en faveur de Ning-fou, frère de KING-OUANG, pour l'élever à l'empire. Quoique KING-OUANG eut été reconnu de tout le monde, il ne se désista pas pour cela de son dessein. Ayant continué d'intriguer, il rassembla quelques troupes, avec lesquelles il fut bloquer la ville de Ouei, où Kien-ki, qu'il regardoit comme un des plus grands obstacles à ses vues, étoit renfermé ; mais Kien-ki trouva moyen de se retirer à Ping-tfi. Cette levée de boucliers, de la part de Kou, fut cause de la perte de Ning-fou : car KING-OUANG, qui en

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

544.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

543.
King-ouang.

craignoit les suites , ordonna de le faire mourir , à la cinquième lune de la seconde année de son règne. A cette nouvelle , Kou se sauva dans les états de Tçin , avec Hia & Leao ses complices.

542.

Sur la fin de la troisième année du règne de KING-OUANG , naquit , dans la principauté de Lou , Ycou-tsé , autrement Tsé-lou , disciple de Confucius.

541.

L'année suivante , Ouei , prince de la famille du prince de Tchou , étant parti pour visiter les états de Ching , reçut , sur la frontière , la nouvelle que le prince de Tchou étoit tombé malade. Revenant aussi-tôt à la cour , il entre dans la chambre du prince , le poignarde , & massacre ensuite Mou & Ping-hia , ses deux fils , encore jeunes. Ouei vouloit traiter de même Tse-pi & Kong-kio ; mais ils s'enfuirent , l'un dans les états de Tçin , & l'autre dans ceux de Tching-tcheou. Ly , premier ministre du prince de Tchou , voulant se sauver aussi , fut arrêté & tué à Kia. Après tant de meurtres , Ouei crut que personne ne feroit assez osé pour lui disputer les états de Tchou. Il en prit possession , sous le nom de Ling-kong.

540.

La cinquième année de KING-OUANG , naquit , dans la principauté de Tsai , Tsé-tiao ou Tse-tsé , disciple de Confucius. La septième année , Ju , ou Tse-ju , un autre de ses disciples , naquit dans la principauté de Lou.

538.

535.

Le jour *Kia-chin* , de la seconde lune , dixième année du règne de KING-OUANG , il y eut , après-midi , un éclipsé de soleil.

L'empire , jusqu'à la huitième année de KING-OUANG , avoit été assez paisible , par la prépondérance que le prince de Tçin avoit déjà depuis long-temps , sur les autres princes. A la septième année , Ling-kong , prince de Tchou , ayant à sa cour les princes de Tching & de Hiu , chercha à les détacher

du parti du prince de Tçin , & à les engager dans ses intérêts. Pour y parvenir , il retint les princes de Tching & de Hiu , & dépêcha Tfiào-kiu , vers celui de Tçin & ses alliés , pour leur dire que ces deux princes les attendoient à Chin. Le prince de Tçin vouloit d'abord s'excuser de s'y rendre ; mais un de ses principaux ministres lui dit :

« Prince , il semble que le Tien aveugle Ling-kong ; ses
 » crimes ne font que s'accumuler ; il ne peut encore long-
 » temps se soutenir. Cependant , comme il pourroit arriver
 » que sa puissance s'accrût , accordez-lui ce qu'il vous de-
 » mande. Ne vous relâchez point de la pratique de la vertu ,
 » & voyez s'il y aura quelque amendement dans sa conduite.
 » Si par quelque heureux changement , auquel nous voyons si
 » peu d'apparence , il s'adonnoit entièrement à la vertu , doit-
 » il être rejeté de l'amitié des autres princes qu'il recherche ?
 » Si au contraire , on ne voit aucun changement dans sa con-
 » duite , soyez sûr que sa principauté est sur le penchant de
 » sa ruine ». Le prince de Tçin promit à son ministre de se
 trouver au rendez-vous.

Ce prince & ses alliés se mirent en chemin pour les états de Tchou , excepté ceux de Lou , de Ouei & de Tfao. Ce dernier s'excusa , sur ce que , étant un peu brouillé avec le prince de Tfou , il craignoit qu'il ne profitât de son absence pour inquiéter ses peuples. Celui de Ouei , prétexta ses infirmités , & celui de Lou , donna pour excuse qu'il étoit occupé aux grandes cérémonies de sa famille.

Le prince de Tching fut le premier qui arriva à Chin , où les princes devoient s'assembler. Tfiào-kin , ministre de Ling-kong , qui connoissoit la fierté de son maître , par rapport à la qualité de roi que ses ancêtres s'étoient arrogée , craignit

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

535.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

535.
King-ouang.

qu'il n'aliénât les autres princes, & crut devoir lui donner ces conseils. « Vous voyez, seigneur, que les princes de l'empire » se donnent à celui qui leur rend le plus d'honneurs. Voici » la première fois qu'on les invite à s'assembler dans vos » états ; il faut vous surpasser pour les recevoir. Vous avez, » dans les anciens empereurs, d'illustres modèles de ce que » vous devez faire dans cette occasion. Rappelez-vous com- » ment Ki-ti, fils du grand Yu, traita les grands de sa cour » à Kiun-tai ; comment Tching-tang parla aux siens à Pou- » tching ; de quelle manière Ou-ouang en agit avec les sei- » gneurs de l'empire ; avec quelle bonté Tching-ouang les » invita à la chasse de Ki-yang, & tant d'autres que vous » n'ignorez pas. C'est par des manières obligeantes qu'ils » étoient devenus si puissans. Kié, de la dynastie des *HIA* ; » Cheou-sin, de celle des *CHANG* ; Yeou-ouang, de celle des » *TCHOU*, ont, au contraire, révolté par leur orgueil, le » cœur de leurs sujets, & ont perdu l'empire ».

Quoique le prince de Tchou ne suivît pas, en tout, ce que Tiao-kin lui avoit recommandé, & qu'il continuât de prendre la qualité de roi, même dans cette assemblée, il s'y comporta néanmoins, avec assez de prudence, pour gagner plusieurs des princes, tels que ceux de Tlou, de Tchou, de Hiu, avec lesquels, l'automne de la même année, il fut attaquer le prince de Ou ; mais le prince de Ou, qui se défioit toujours de lui, se tenoit sur la défensive. Après une marche assez longue, le prince de Tchou fit camper son armée à Kien-ki, sur les limites de ses états. Celle du prince de Ou, qui n'étoit pas éloignée, auroit pu l'empêcher d'entrer sur ses terres ; mais comme le terrain n'étoit point propre pour une action, il le laissa avancer jusqu'à Fang-tchong, où il le battit, & lui tua beau-

coup de monde. Il y perdit ses meilleurs officiers. Le prince de Ou fit encore , sur lui , plusieurs prisonniers , parmi lesquels se trouva Ki-tchi , grand général de Ling-kong , qu'il obligea de se retirer honteusement , après une défaite aussi complète.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

535.
King-ouang.

Ngai-kong , prince de Tchín , qui étoit entré dans la querelle du prince de Tchou , retourna dans ses états , où il tomba malade des fatigues qu'il venoit d'essuyer. Ce prince avoit eu trois femmes , qui toutes lui avoient donné des enfans. Il avoit eu de Tching-ki , la première , Yen-fsé , qui , par conséquent , étoit de droit son héritier. Cependant , comme il aimoit passionnément sa deuxième femme , son frère Tchao le pressoit vivement de nommer son fils Lieou pour son successeur ; ce qu'il ne put jamais obtenir de Ngai-kong. Voyant donc que toutes ses instances étoient inutiles , il proposa au prince Kouo , qui étoit aussi très-porté pour Lieou , de tuer Yen-fsé , & d'ôter , par ce moyen , tout prétexte à Ngai-kong de ne le pas choisir pour héritier ; ce qu'ils exécutèrent , à la quatrième lune , de la onzième année du règne de KING-OUANG.

534.

A cette nouvelle , Ngai-kong fut tellement saisi de douleur & de désespoir , que , tout malade qu'il étoit , il se leva , fit retirer tout le monde , & se pendit en présence de sa femme , qui seule étoit restée dans sa chambre. Kan-tching-fsé , mandarin qui avoit soin des ambassades , partit aussi-tôt avec Ching , fils de la troisième femme de Ngai-kong , pour aller avertir le prince de Tchou de ce qui venoit d'arriver dans les états de Tchín ; mais le prince de Tchou , sans en prévoir les suites , fit mourir Kan-tching-fsé , & se disposa à marcher contre la principauté de Tchín. Lieou , qui en avoit pris possession , jugeant qu'il ne pouvoit résister

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

534.
King-ouang.

au prince de Tchou , se retira auprès de celui de Tching.

Le prince Lieou n'eut pas plutôt abandonné ses états , que les grands firent mourir Kouo , qu'on regardoit comme l'auteur de tous ces troubles ; mais cette mort n'arrêta point les troupes de Tchou. Ki-tchi , qui les commandoit , entra sans opposition dans les états de Tchou ; il poussa vivement le prince Tchao , qui s'étoit mis à la tête de quelques troupes , & le fit prisonnier. Ce général fit mourir Kong-hoan , & se rendit maître de toute la principauté , dont le prince de Tchou vint prendre possession. Ce fut-là que Tchao-kong , prince de Lou , s'aboucha , pour la première fois , avec le prince de Tchou.

532.

Confucius , quoiqu'àgé seulement de dix-neuf ans , étoit déjà en grande réputation dans la principauté de Lou ; mais très-pauvre. Tchao-kong , pour lui donner quelques moyens de subsister , le fit intendant des vivres ; mandarinat de peu d'importance , mais cependant assez lucratif. L'année précédente , il s'étoit marié avec Pien-kuan-chi , de la principauté de Song , dont il eut un fils , qu'il appella Pé-yu. Il ne fut qu'un an intendant des vivres ; comme il se comportoit avec beaucoup de sagesse , Tchao-kong l'éleva à l'intendance des bestiaux.

Après l'assemblée des princes , à Chin , le prince de Tfai avoit suivi le prince de Tchou , contre le prince de Ou. Cette expédition finie , le prince de Tchou s'étoit retiré dans ses états. Le ministre du prince de Tfai le pressoit d'en faire de même , lui apportant , pour raison , qu'on ne devoit point se fier au prince de Tchou , que tout le monde savoit être sans foi , & n'avoir d'autre but , que d'opprimer ses voisins ; qu'inaffablement il seroit victime de quelqu'une de ses perfidies. Ces sages conseils furent inutiles ; le prince de Tfai s'obstina à rester

dans les états de Tchou , jusqu'à la quatorzième année du règne de KING-OUANG.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

531.
King-ouang.

Ling-kong , prince de Tsai , éprouva , mais trop tard pour lui , que son ministre lui avoit donné un avis prudent. Un jour , de la quatrième lune , quatorzième année de KING-OUANG , le prince de Tchou l'invita à un grand repas ; il le fit boire avec excès , & profita de son ivresse pour le faire mourir. Après une action aussi noire , il envoya Ki-tchi , avec ses troupes , qui s'empara facilement de la principauté de Tsai , dont il enleva l'héritier présomptif , qu'il obligea de servir le prince de Tchou , en qualité de domestique.

Ling-kong , prince de Tchou , devenu maître des états de Tchou & de Tsai , fit raser toutes les murailles des villes ; ensuite il donna ceux de Tsai à Ki-tchi , à titre de principauté , comme ils étoient auparavant. Mais Ki-tchi , qui avoit une ambition démesurée , fâché d'ailleurs de voir toutes les villes de Tsai démantelées , gagna si bien les peuples de Tchou & de Tsai , qu'il put , dès-lors , compter sur leur fidélité. Dans ce même temps , Pi , prince de la famille de Tchou , revenant d'auprès du prince de Tsin , passa par les états de Tsai. Ki-tchi le retint quelques jours ; il lui persuada qu'il le feroit prince de Tchou , s'il lui promettoit de lui donner encore la principauté de Tchou , & d'en faire rebâtir les murailles. Pi lui promit tout ce qu'il voulut. Ki-tchi alors lui nomma ceux à qui il pouvoit s'adresser pour se faire un parti considérable. Il lui dit comment il devoit s'y prendre pour lui donner avis de ses progrès ; & enfin , ce qu'il devoit faire , lorsque lui , Ki-tchi , entreroit dans les états de Tchou , à la tête des troupes réunies de Tsai & de Tchou. Tout étant ainsi concerté entre eux , ils se séparèrent.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

529.
King-ouang.

Ces deux princes , chacun de leur côté , ne manquèrent pas de disposer toutes choses pour venir à bout de leur dessein. Sur les nouvelles que Ki-tchi reçut de Pi , il partit , à la quatrième lune de l'an 529 , seizième du règne de KING-OUANG , pour se rendre dans les états de Tchou , où il ne fut pas plutôt entré , qu'il fit déclarer Pi , prince de Tchou. Ce prince se joignit aussi-tôt à Ki-tchi. Ling-kong qui n'avoit eu aucun vent de cette révolte , vit bien qu'il étoit perdu sans ressource. Pour éviter de tomber entre leurs mains , il aima mieux se donner la mort lui-même , que de l'attendre de ses ennemis ; il se pendit. Ki-tchi , ravi de cette nouvelle , jugea qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour accomplir entièrement son dessein ; ainsi , lorsque Pi & lui firent leur entrée dans la ville , il abattit la tête de Pi d'un coup de fabre , & se fit proclamer prince de Tchou , sous le nom de Ping-kong.

528.

Quand ce nouveau prince de Tchou fut paisible , la première chose à laquelle il pensa , fut de rétablir les princes de Tchou & de Tsai dans leurs états. Il donna ceux de Tchou , à Hoci-kong , fils légitime du prince héritier de Ngai-kong , à qui ils avoient été enlevés cinq ans auparavant ; & ceux de Tsai , à Ping-kong , fils du légitime successeur de Ling-kong , à qui le prince de Tchou les avoit enlevés , après lui avoir ôté la vie , par l'attentat le plus noir. Cette action de justice du nouveau prince de Tchou , lui gagna le cœur de tous ses sujets , & étouffa entièrement les sentimens de vengeance.

527.

Le dernier jour , de la troisième lune , de l'an 527 , dix-huitième du règne de KING-OUANG , il y eut , après midi , une éclipse de soleil.

L'an

L'an 525, en été, le jour *kia-su*, de la sixième lune, il y eut éclipse de soleil. Cette même année, en hiver, il parut une grande comète, depuis le cœur du *scorpion* ou *antares*, qui s'étendoit à l'occident, jusqu'à la *voie lactée*.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

525.
King-ouang.

Dans le même temps, il y eut un combat terrible sur le fleuve Kiang, à Tchang-ngan, pays de Tchou, entre le prince de Ou & le prince de Tchou, qui dura un jour & une nuit, sans interruption. Pendant le jour, les barques de Ou eurent du désavantage; la barque sur laquelle combattoit le prince de Ou, fut prise. Kouang, de la famille de ce prince, profita de ce malheur même, pour ranimer le courage des siens; la flotte de Ou reprit de nouvelles forces, & tomba de nouveau sur celle de Tchou, pendant l'obscurité de la nuit. Elle la mit en désordre, brûla plusieurs barques, en coula quelques-unes à fond, & en prit d'autres, parmi lesquelles étoit celle du prince de Ou, qui avoit été enlevée la veille. Le prince Kouang, content d'avoir si bien réparé le premier désavantage, fit cesser ce combat nocturne, résolu de recommencer à la pointe du jour; mais le prince de Tchou avoit été si maltraité, qu'il avoit profité du reste de la nuit pour se mettre en sûreté par la fuite. Le prince de Ou, ne jugea pas à propos de le poursuivre.

KING-OUANG, la vingt-unième année de son règne, ayant dessein de faire changer la monnoie, & de fondre de grands deniers, se persuada qu'il en tireroit des profits considérables. Il proposa la chose à son conseil, qui la désapprouva; on lui représenta que les affaires étoient en si grande combustion dans ses états, qu'il auroit beaucoup de peine à faire passer cette monnoie; que si les sujets des autres princes ne la recevoient pas, les peuples de l'empire en deviendroient plus misé-

524.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

524.
King-ouang.

rables, par la ruine de leur commerce, & qu'il se mettoit en danger de voir ses propres sujets dénués des besoins de première nécessité. KING-OUANG, qui n'avoit demandé l'avis de son conseil que pour la forme, ne s'arrêta pas à ces raisons, & donna incontinent des ordres de fondre de grands deniers, comme il l'avoit projeté.

523.

L'année suivante Tao-kong, prince de Hin, tomba malade. Son fils Tchi, héritier de ses états, s'avisa de lui donner un remède, qu'il regardoit comme un grand spécifique contre son mal. Tao-kong le prit, & expira peu de temps après. Le prince Tchi, voyant le funeste effet de son remède, se retira dans la principauté de Tchin, en disant que, quoique son intention en le donnant à son père, eût été pure, il se regardoit néanmoins comme l'auteur de sa mort, & indigne, par conséquent, de sa succession, dont il se privoit volontairement en faveur de son frère Yuen-kong. Il en eut effectivement tant de regret, qu'il en mourut dans la même année.

522.

La vingt-troisième année du règne de KING-OUANG, la cour du prince de Tchou ne fut pas plus paisible. Ping-kong, prince de Tchou, eut un fils, dans le temps qu'il étoit dans les états de Tsai, qu'il appella Kien. Quand il monta sur le trône de Tchou, il donna, à ce fils, Ou-ché pour précepteur, & Fey-ou-ki pour sous-précepteur. Comme Kien n'aimoit point Fey-ou-ki, celui-ci, pour prévenir les suites de cette inimitié, résolut dès-lors de le perdre. Il commença par conseiller à Ping-kong, de marier le prince Kien, & de demander à Ngai-kong, prince de Tsin, sa fille. Ping-kong, suivant ce conseil, envoya Fey-ou-ki au prince de Tsin, qui obtint la princesse Yng-chi, sa fille, pour le fils de son maître. Fey-ou-ki la conduisit, au commencement de l'an 521, dans les états de Tchou, où le mariage se fit.

521.

Quelque temps après, Fey-ou-ki fut trouver Ping-kong, pour lui dire, que le prince de Tçin n'étoit à la tête des autres princes de l'empire, que parce qu'il étoit soutenu par l'empereur; & que Tchou n'osoit lui disputer cette prééminence, parce que ses états, de ce côté-là, n'étoient défendus d'aucune place. Il ajouta que si on faisoit de Tching-fou une forteresse, on y établiroit la demeure du prince Kien, & qu'alors il lui paroïssoit qu'on n'auroit plus rien à craindre, & qu'on feroit plus en état de faire la loi à ses voisins. Ping-kong goûta ce projet, & fit incessamment fortifier Tching-fou; ensuite il y envoya demeurer le prince Kien, avec une bonne garnison.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

521.
King-ouang.

L'année suivante, Fey-ou-ki, voulant consommer son crime, demanda audience à Ping-kong, & lui dit: « Je viens » d'apprendre, par une voie sûre, que le prince Kien, & son » précepteur Ou-ché, sont sur le point de se révolter; ils se » sont ligués avec les princes de Tsi & de Tçin; l'affaire est » résolue. Prince, il faut y apporter un prompt remède ». Les hommes jugent leurs semblables d'après leurs propres sentimens; Ping-kong crut Fey-ou-ki, & se rappelant ce qu'il avoit fait lui-même, pour s'emparer des états dont il étoit en possession, il ne douta point que son fils ne fût coupable d'une semblable trahison. Sans attendre de plus amples éclaircissements, il fit venir Ou-ché. « Prince, lui dit Ou-ché, un faux » pas entraîne après lui bien des malheurs; pourquoi ajouter » foi à des discours pleins d'artifice »? Ping-kong, sans vouloir l'écouter plus long-temps, ordonna de le mettre aux fers. Il fit partir en diligence Fen-yang, général de ses troupes, avec ordre d'aller mettre à mort le prince Kien.

520.

Fen-yang, qui connoissoit l'innocence du prince, & les arti-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

520.

King-ouang.

fices de Fey-ou-ki, dépêcha, sur le champ, un de ses domestiques à Tching-fou, pour donner avis au prince Kien de ce qui se passoit, & de l'ordre dont son père l'avoit chargé. Il lui fit dire de se retirer au plutôt. Kien, accablé de cette nouvelle, se retira dans les états de Song. Fen-yang, à son retour, annonça à Ping-kong que Kien s'étoit évadé. « Comment cela se peut-il, lui dit Ping-kong, je n'en ai parlé à « qui que ce soit, qu'à vous seul » ? Moi-même, répondit « Fen-yang, je l'ai averti. Vous devez vous souvenir, prince, « que lorsque vous m'honorâtes de l'emploi de général de « vos troupes, vous m'ordonnâtes, en même temps, de servir « le prince Kien, votre fils, avec autant de zèle & de fidélité que vous-même. Suivant cet ordre, qui a précédé le « second, ne devois-je pas l'avertir de se retirer » ? « Comment, après cela, lui demanda Ping-kong, avez-vous eu « la hardiesse de revenir & de paroître devant moi » ? Un « envoyé, lui répondit-il, qui n'a pas exécuté les ordres de « son maître, quoiqu'il n'y ait pas de sa faute, s'il ne revient « pas en rendre raison, ne devient-il pas coupable de rébellion » ? « Allez, lui dit Ping-kong, retournez à votre emploi, comme par le passé ».

Yen-yong, autrement Tchang-kong, & Yen-kieou, autrement Yeou, tous deux disciples de Confucius, naquirent, cette vingt-quatrième année, dans la principauté de Lou.

Cette même année, le jour *gin-ou* de la septième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

A la quatrième lune de l'an 520, le jour *y-tcheou*, mourut KING-OUANG, & le jour *kouei-maou*, de la douzième lune, après-midi, il y eut une éclipse de soleil.

La succession de KING-OUANG, occasionna de grands

troubles à la cour. Le légitime héritier de l'empire étoit mort depuis six ans, & KING-OUANG n'en avoit point désigné d'autre. De trois fils, il lui restoit Mong, le second; & Tchao, le troisième. Tchao étoit celui sur lequel KING-OUANG jettoit les yeux pour lui succéder, mais il ne s'en étoit point encore expliqué.

A la quatrième lune, KING-OUANG fit une partie de chasse, & prit avec lui une nombreuse escorte. Il avoit dessein de se défaire de Chen-tsé & de Licou-tsé, qui s'étoient déclarés, trop ouvertement, en faveur du prince Mong qui lui déplaisoit. A peine KING-OUANG fut-il arrivé à la montagne Pé-chan, qu'il tomba malade, & ses gens le portèrent à Yong-ki-chi, où il mourut. Chen-tsé & Licou-tsé, sans différer, proclamèrent empereur le prince Mong.

Ceux qui savoient l'intention de KING-OUANG, refusèrent d'abord de reconnoître Mong, & se déclarèrent pour Tchao. La cour étoit dans une confusion affreuse. Licou-tsé se réfugia à Yang; Chen-tsé courut au palais chercher le prince Mong, & se sauva avec lui, la même nuit que Ouang-tsé-hoan y conduisoit Tchao, pour en prendre possession. Les partisans de ce prince, voyant le désordre qui régnoit, consultèrent sur les moyens de l'apaiser. Ouang-tsé-hoan dit que la mort seule de Chen-tsé pouvoit rétablir le calme. Il se mit à sa poursuite, avec des troupes, l'atteignit & lui livra bataille. Ouang-tsé-hoan fut battu & perdit la vie, de même que tous ceux de la famille impériale, qui l'avoient accompagné, à qui Chen-tsé ne fit aucun quartier. Le prince Tchao fut plus heureux; il défit d'abord Kong-kien-kong, & ensuite Kan-ping-kong, qui tenoient tous deux pour le prince Mong. Chen-tsé, craignant, avec raison, que Tchao ne l'emportât sur son frère, envoya demander du secours au prince de Tchin; en attendant, il se

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

520.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

520.
King-ouang.

tint sur la défensive : il établit Ouang-tsé-tchu gouverneur de la ville , assembla tous les mandarins qui s'étoient déclarés pour Mong , & leur fit jurer de lui être fidèles ; après quoi , il fut camper au pays de Hoang.

Quand les troupes auxiliaires de Tçin furent arrivées , Chen-tsé & Licou-tsé , se trouvant les plus forts , conduisirent , en triomphe , le prince Mong à la ville impériale , où ils furent reçus aux acclamations du peuple. A peine Mong fut-il entré dans la ville , qu'il tomba malade , & mourut. Lieou-tsé , Chen-tsé & Tçi-tan , général des troupes de Tçin , déclarèrent sur le champ KING-OUANG , frère utérin de Mong , son successeur à l'empire. Le prince Tchao ne perdit cependant pas toute espérance , & malgré l'inégalité de ses forces , il disputa , pendant plusieurs années , l'empire à son concurrent.

Dans le même temps , naquit Touan-mou-tsé , autrement Tsé-kong , disciple de Confucius , dans la principauté de Ouei.

K I N G - O U A N G .

519.

Fey-ou-ki , craignant que sa perfidie ne fût dévoilée , employa la calomnie pour exciter Ping-kong , prince de Tchou , à se défaire de Ou-ché. Ce prince le fit mourir , lui & toute sa race , à l'exception de Ou-yun , un de ses fils , qui trouva moyen d'échapper à l'horrible massacre de sa famille. Ou-yun , pour venger tant de sang , injustement répandu , fut engager le prince de Ou à déclarer la guerre à Ping-kong ; & la première année du règne de KING-OUANG , il se mit en campagne , & s'empara du pays de Tcheou-lay.

Ping-kong envoya Oue-yuei , son général , avec les troupes des princes ses alliés , au secours de Tcheou-lay. Le prince Kouang ,

qui commandoit l'armée de Ou , ne fut point effrayé de voir tant de forces réunies contre lui , d'autant plus qu'il venoit d'apprendre que Tfé-hiu , le plus expérimenté des officiers de l'armée de Tchou , étoit mort en chemin. Il favoit encore que les troupes des princes étoient séparées de celles de Tchou , & qu'elles marchaient contre leur gré. Kouang résolut de porter ses premiers efforts contre ces troupes auxiliaires , & de retomber ensuite sur celles de Tchou. Cette combinaison lui réussit au-delà de ses espérances. A la première attaque , les troupes des princes lâchèrent le pied. Les princes de Hou , de Chin , & le général de Tchou , furent faits prisonniers ; il battit ensuite les troupes de Tchou , & les défit complètement.

Lorsque KING-OUANG fut déclaré empereur , il n'étoit pas encore maître de la ville impériale : il campoit à Ti-tsiuen , avec Chen-tsé & Licou-tsé. Chen-tsé , à la tête d'un détachement , se saisit de Tfé ; & Licou-tsé , de Tsiang-gin & de Tchou-gin. Pendant ce temps-là , le prince Tchao entra dans Yn , comme Chen-tsé & Licou-tsé venoient pour s'en emparer. Yn-chi , un de ses généraux , les y attendit de pied ferme , & défit le corps que Chen-tsé commandoit ; ce qui obligea Licou-tsé de se retirer. Ce fut alors qu'Yn-chi proclama Tchao empereur , & le fit reconnoître par tous les gens de son parti , ce qui ne s'étoit pas encore fait.

A la huitième lune , le jour *y-ouei* , il y eut un grand tremblement de terre , qui causa tant de frayeur à Nan-kong-ki , un des principaux officiers de Tchao , qu'il en mourut. C'est à l'occasion de cet événement , que Tchou-kong dit à Licou-ouen-kong : « Ce tremblement de terre , me paroît être d'un très-
» mauvais présage pour les affaires du prince Tchao. Autre-
» fois , lorsque la dynastie des *CHANG* tomba , le tremblement

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

519.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

518.

King-ouang.

» de trois rivières, sembloit nous le pronostiquer. N'en seroit-il pas de même aujourd'hui » ?

L'année suivante, l'empereur KING-OUANG étoit encore campé à Ti-tsiuen ; & à la seconde lune, Kan-hoan-kong quitta son parti, pour se donner au prince Tchao. Lieou-tié fut sensible à cette défection : « Qu'importe, lui dit Tchangkong, devons-nous en témoigner du chagrin ? Ne lisons-nous pas dans *Tai-chi*, (chap. du *Chu-king*), que Ou-ouang disoit à ses gens : *Cheoufin a dans son armée des dix mille, & dix mille soldats ; mais dont les cœurs corrompus, pleins de trouble & de confusion, n'ont ni résolution, ni courage. Si je n'ai que dix soldats, ils sont tous braves, pleins de cœur & de droiture, sincères, déterminés à me suivre & à ne point m'abandonner.* « C'est par ce moyen, » que la dynastie des TCHEOU s'est élevée. Fondons-nous sur la vertu, & ne nous embarrassons point de la légèreté de quelques particuliers ».

Cette même année, le jour *y-ouei*, de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

517.

L'an 517, troisième de KING-OUANG, Yu-chi, général du prince Tchao, vint au pays de Kong (1), & voulut se rendre maître de Tong-chi, en y mettant le feu ; mais son entreprise échoua. Chen-tié, cependant, étoit inquiet de voir que les affaires de KING-OUANG traînoient en longueur. Il alla lui-même demander du secours au prince de Tsin, pour les décider. Pendant son absence, les troupes de Lieou attaquèrent celles de Ouang-tching, & les battirent ; mais celles-ci, s'étant ralliées, revinrent sur Lieou, & le défirent entièrement. Cet échec obligea KING-OUANG de quitter son poste de Ti-tsiuen, & de venir camper au pays de Hoa.

(1) Kong-hien dans le Honan.

Cette même année, à la neuvième lune, Tchao-kong, prince Lou, étant allé dans les états de Tsi, où il demeura près d'un an, apprit que les troubles qui commençoient à s'élever dans sa principauté, avoient obligé Confucius de passer dans celle de Tsi. Il fut plus pénétré de la retraite de ce célèbre philosophe, que du désordre qui arrivoit dans son royaume. King-kong, prince de Tsi, s'empressa d'accueillir ce grand homme, & l'invita à venir à sa cour. Confucius s'y rendit aussi-tôt. King-kong voulut éprouver, dès cette première entrevue, s'il étoit aussi éclairé qu'on le disoit, & lui demanda en quoi consistoit le bon gouvernement. *Il consiste*, répondit Confucius, *en ce que le maître, soit maître, & le sujet, sujet; que le père, soit père, & que le fils, soit fils.* « Rien de plus » vrai, dit King-kong; car si le maître, n'est pas maître, le » sujet, n'est pas sujet; si le père, n'est pas père, le fils, n'est » pas fils. Quelque riche qu'on soit d'ailleurs, on ne peut » vivre en repos ». King-kong se contenta de lui faire cette seule question.

La négociation de Chen-tsé, eut tout le succès qu'il pouvoit désirer. King-kong, prince de Tsin, lui donna la meilleure partie de ses troupes, sous les ordres de son général Tsi-sy. Avec ce secours, Chen-tsé résolut de mener KING-OUANG dans la ville impériale. L'empereur décampa de Hoa, & vint mettre son camp à Chi. Cependant les troupes de Tsin s'emparèrent de la ville de Kong, & poursuivirent si vivement le prince Tchao, que ne se trouvant pas en état de leur tenir tête, il se saisit de tous les registres de l'empire; & accompagné de la famille de Chao, de Mao-pe-té, de Yn-chi-cou, de Nan-kong-yu, qui avoient suivi son parti, il se retira dans les états de Tchou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

516.
Ki-kouang.

Ils trouvèrent , à leur arrivée , le prince de Tchou , fort embarrassé à soutenir la guerre que lui faisoit le prince de Ou. Ce prince , en personne , assiégeoit T sien , sous les ordres du général Kouang , qui avoit détaché un corps considérable de troupes commandé par Ki-tsé , pour s'opposer aux princes d'en-haut , c'est-à-dire , du nord , s'ils venoient au secours de T sien. Cette ville étoit une place trop importante , pour que Tchao-kong ne fît pas les derniers efforts pour la défendre ; aussi obligea-t-il la plupart de ses domestiques , & ceux des grands de sa cour , à prendre les armes. Avec cette formidable armée , il fit garder tous les passages pour intercepter les secours au prince de Ou , & fut avec le gros de l'armée faire lever le siège de T sien. Le prince Kouang , voyant tant de forces prêtes à tomber sur lui , se crut perdu ; son ambition lui suggéra alors un moyen de se tirer d'affaire , lui & son armée. Il s'en expliqua ainsi à Tchuen-tche-tchou , qui lui étoit dévoué : « Vous » voyez qu'il nous est impossible d'échapper. Je suis de la » famille des princes de Ou. Si nous périssons tous , elle est » éteinte. Ne dois-je pas en conserver une étincelle , en ma » personne ? Nous sommes si pressés , que quand Ki-tsé vien- » droit à notre secours , il ne pourroit nous tirer du mau- » vais pas où nous sommes engagés ». Tchuen-tche-tchou , lui répondit : « Je conçois votre dessein , & je puis facilement » l'exécuter ; mais si je mets à mort notre prince , puis-je » vivre ? & si je meurs avec lui , que deviendra ma vieille » mère , à qui il ne resteroit qu'un enfant foible , qui ne » pourroit la soulager » ?

Kouang-kong , lui-même , fit mourir le prince de Ou. L'armée ayant appris la mort de leur *kong* , se mit à faire des gémissemens , qui furent entendus des ennemis. Tous prirent

le deuil ; la confusion se mêla parmi eux , & plusieurs désertèrent. Yen-yu se retira pour passer à Sin ; Tcho-yong alla à Tchong-ou , & ses troupes abandonnèrent d'elles-mêmes le siège de Tïen. Yen , général de l'armée de Tchou , ignorant la cause de ce tumulte , n'osa pas les faire charger. Il s'en informa par ses espions , & ayant appris que la mort du prince de Ou causoit ce désordre , il décampa , & se retira avec son armée.

La joie , que cette nouvelle donna à Tchao-kong , fut empoisonnée par les cris du peuple , contre Fey-ou-ki. Ce fourbe , à qui l'ombre seule de la vertu faisoit horreur , ne pouvoit souffrir un homme de bien à la cour. Il y avoit déjà longtemps que Kio-ouan , personnage recommandable , par sa droiture & par l'estime de tout le monde , étoit l'objet de sa haine & de celle de Yen-tsiang-chi , le complice de sa scélératesse. Ils avoient tenté plusieurs fois de le perdre. Enfin , la cinquième année du règne de KING-OUANG , ils l'accusèrent de trahison envers l'état. Tchao-kong en demeura convaincu , & condamna Kio-ouan , avec toute sa famille , sans distinction , à perdre la vie. Ce prince enveloppa dans sa proscription Yang-ling , Tchong , & ses frères Yang-ouan , Yang-tou & Tchin-tchin , avec leurs enfans , comme ayant trempé dans cette conspiration.

La mort de Kio-ouan , & de tant de personnes innocentes , indigna le peuple contre Fey-ou-ki , & contre Tchao-kong lui-même. Comme il étoit à craindre que son ressentiment ne le conduisît à une révolte , Chin-yu-sin fut trouver Tfé-tchang , qui avoit du crédit sur l'esprit de Tchao-kong ; il l'engagea à déciller les yeux de ce prince , en lui dévoilant les noirceurs de Fey-ou-ki , & de Yen-tsiang-chi son complice. Il lui dit , que leur perfidie , contre le prince Kien , étoit manifeste ; que la

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

§ 16.
King-ouang.

§ 15.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

515.
King-ouang.

mort injuste de Ou-ché, & de toute sa famille, crioit vengeance, de même que celle de Ki-ouan & de tous ses parens; enfin, que ces deux monstres étoient les auteurs de la guerre funeste qui ruinoit l'état, & la cause de la haine que leur portoient tous les princes de l'empire. « Souffrirez-vous, plus long-temps, » ajouta-t-il, que le vice opprime la vertu » ?

Tsé-tchang, sensible à ce reproche, fut, du même pas, demander audience à Tchao-kong. Il lui peignit, avec des couleurs fortes, mais vraies, toutes les horreurs dont Fey-ou-ki s'étoit rendu coupable. Le prince en fut si frappé, qu'il fit charger de chaînes Fey-ou-ki & Yen-tsiang-chi, & les livra, avec leurs complices, aux juges, pour instruire leur procès. Ils furent encore convaincus d'une infinité d'autres crimes, & le peuple vit, avec des démonstrations de joie, le supplice mérité de ces deux scélérats.

511.

La neuvième année du règne de KING-OUANG, le jour *sin-hai*, de la dixième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

510.

Confucius étoit encore à la cour de King-kong, prince de Tsi, où il tâchoit de rétablir le sage gouvernement des anciens. Ce philosophe auroit désiré publier sa doctrine dans les états de Tchou & de Tsin, où il auroit pu la faire fleurir; mais leurs princes étoient trop attachés à l'or, & trop enivrés de leur puissance. Le prince de Tsi, au contraire, l'interrogeoit sans cesse, sur les règles d'un bon gouvernement, l'écoutoit volontiers, & louoit même sa doctrine; mais il la pratiquoit peu. Comme Confucius en paroissoit surpris, King-kong lui dit, qu'il étoit trop vieux pour s'y appliquer. Confucius, sans insister davantage, sortit de ses états, & retourna dans sa patrie.

Les commencemens du règne de Ting-kong , prince de Lou , furent si agités de troubles , par l'orgueil & la mauvaise conduite de Ki-chi , que Confucius ne voulut point se mêler du gouvernement , ni exercer aucune charge. Et comme le *Chi-king* , le *Chu-king* , & les livres , concernant les cérémonies & la musique , étoient confondus les uns avec les autres , & ne faisoient point corps , il les rassembla & les mit en ordre , en les divisant par chapitres. Ce travail augmenta considérablement le nombre de ses disciples. Les sages , des provinces les plus éloignées , s'empressoient à venir le trouver pour s'instruire sous un si grand maître.

Depuis la mort injuste & cruelle de Kio-ouan , Pé-tchéou-ly , qui s'étoit réfugié au pays de Ou , en avoit tellement animé le prince contre celui de Tchou , qu'il ne cessoit de le harceler du côté du fleuve Hai-ho. Sur la fin de la quatorzième année de KING-OUANG , le prince de Ou changea de dessein. Alors quittant le Hai-ho & le pays de Siu-tchang , il vint attaquer Tchou , sur la rivière Han-kiang , & le vainquit trois fois , entre les montagnes Siao-pie & Ta-pie , où le Han se jette dans le Kiang. Tsé-tchang , général des troupes de Lou , intimidé de tant de défaites , vouloit se retirer ; mais Chi-hoang lui conseilla de faire face à l'ennemi , sans quoi il étoit perdu. Ce général fit faire des retranchemens , que Fou-cai-ouang , officier général de l'armée de Ou , vouloit aller forcer sur le champ ; mais Hou-licou , son frère , qui commandoit en chef , l'en empêcha. Cet officier impatient , sans respecter cet ordre , fut , avec les cinq mille hommes de la division qu'il commandoit , attaquer le camp des ennemis , le força , & le mit en désordre. Hou-licou fit avancer le corps de bataille pour le soutenir ; alors ce ne fut plus qu'une dé-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

506.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

504.
King ouang.

route générale dans l'armée ennemie. Chi-hoang fut tué sur son char de combat. Tîé-tchang s'enfuit du côté des états de Tching , & abandonna ses troupes à la discrétion des vainqueurs , qui les poursuivirent jusqu'à la ville de Yng (1), dont ils se rendirent maîtres.

Le prince Tchao ne pouvant tenir la campagne , contre le renfort que Chen-tsé avoit amené de Tçin , s'étoit retiré dans les états de Tchou ; mais comme il étoit à craindre que quelques esprits remuans ne se servissent encore du nom de ce prince , pour couvrir leur rébellion , KING-OUANG , profitant des troubles où la guerre du prince de Ou mettoit les états de Tchou , envoya , sous-main , des gens qui l'assassinèrent.

Le jour *sin-hai* , de la troisième lune , quinzième année du règne de KING-OUANG , avant midi , il y eut une éclipse de soleil.

Le prince de Ou faisoit toujours vivement la guerre au prince de Tchou , à la sollicitation de Ou-yun , fils de Ou-ché , qui avoit juré la ruine de ce prince , & de venger la mort de son père.

Ou-yun avoit un ami à la cour de Tchou , nommé Chin-pao-siu , qui étoit du conseil du prince. Chin-pao-siu , lui rendit de grands services. Comme il accompagnoit Ou-yun dans sa retraite , & que ce dernier épanchoit , dans le sein de son ami , l'amertume de son cœur , & ses desirs terribles de vengeance : « Je vous aime , lui dit Chin-pao-siu , je donnerois ma » vie pour sauver la vôtre ; mais je me dois encore à mon » prince & à ma patrie. Vous pouvez leur nuire ; je vous déclare » que je ferai tous mes efforts pour les soutenir ». Chin-pao-

(1) King-tcheou dans le Hou-kouang.

fiu , voyant que son maître ne pouvoit plus tenir contre le prince de Ou , lui conseilla de demander du secours au prince de Tsin. Tchao-kong le chargea lui-même de cette négociation. Quand il fut arrivé auprès de Ngai-kong , il lui exagéra la puissance du prince de Ou , qu'il étoit de la politique de tous les princes de contre-balancer. Il lui représenta que s'il étoit une fois le maître de Tchou , il n'y avoit rien qu'il ne pût entreprendre : que l'intérêt commun demandoit donc qu'on s'opposât à ses progrès , & que d'ailleurs son maître lui devoit le salut de ses états , & le bienfait d'être son libérateur.

Ngai-kong lui demanda du temps pour délibérer & proposer la chose à son conseil. Chin-pao-siu , flottant entre l'espoir & l'incertitude du succès de sa négociation , fut , pendant sept jours , si chagrin , qu'à peine prenoit-il quelque nourriture. Ngai-kong , charmé du zèle qu'il montrait pour les intérêts de son maître , lui accorda un corps considérable de ses meilleures troupes , à la tête desquelles il partit , content de se voir en état de tenir parole à son ami Ou-yun , & de secourir , contre tous ses efforts qui avoient eu tant de succès funestes , & son prince & sa patrie.

Chin-pao-siu fut d'autant plus heureux , que le prince de Ou se vit obligé de diviser ses forces , & d'en envoyer une partie contre le prince de Yu-yuei , qui commençoit à paroître sur les rangs , & qui étoit entré , à main armée , sur les terres de Ou. Chin-pao-siu , joignant donc les troupes de Tsin à celles de Tchou , fut chercher l'armée de Ou , qui étoit dans le pays de Yng. King-tcheou , qui les commandoit , attaqua l'ennemi , & après un combat des plus opiniâtres , il le contraignit de se retirer , & d'évacuer absolument le pays de Yng.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

504.
King-ouang.

208 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

503.
KING-OUANG.

A la fin de l'année 505, étoit né, dans la principauté de Lou, Tſeng-sen, autrement Tſè-yu, disciple de Confucius.

L'an 503, à la seconde lune, Tan-pien se révolta contre l'empereur KING-OUANG. Son parti, soutenu de Yn-chi, devint si considérable, que KING-OUANG se vit obligé de sortir de ses états, & d'aller se mettre en sûreté à Kou-yeou, dépendant de la principauté de Tſin. Cependant Chen-tſé, prince héritier de l'empire, & Lieou-tſé, revenus de la surprise que leur avoit causé cette révolte, rassemblèrent un corps d'armée, avec lequel, deux mois après, ils allèrent attaquer les rebelles, & les défirent. Chen-tſé, profitant de la consternation où cette victoire avoit mis leur parti, marcha, avec un détachement des troupes impériales, contre les villes de Cou-tching & Kientching. Lieou-tſé, avec l'autre partie, s'avança contre Y-ly & Yu, deux autres villes, qui étoient aussi entrées dans la révolte, & qui, à l'approche de ces troupes victorieuses, ouvrirent leurs portes & se soumirent. KING-OUANG revint alors, & fut depuis paisible sur le trône.

502.

L'an 502, dix-huitième du règne de KING-OUANG, naquit, dans les états de Lou, Pou-tſi, autrement Tſé-tſien; & l'an 501 Min-fun, autrement Tſé-kien, l'un & l'autre disciples de Confucius.

501.

500.

L'an 500, Ting-kong éleva Confucius à la charge de *ſe-kong*, c'est-à-dire, de président du tribunal des ouvrages publics, que ce philosophe exerça avec tant de justice, de soins & de désintéressement, qu'il mérita un applaudissement général. Toute son attention étoit de faire revivre l'ancien gouvernement; & si les temps eussent été plus favorables, il est certain qu'il eût réussi dans son entreprise.

498.

L'an 498, vingt-deuxième du règne de KING-OUANG, à
la

la onzième lune , le jour *ping-in* , il y eut , avant midi , une éclipse de soleil.

L'an 497 , Confucius fut élevé à la charge de ministre d'état de la principauté de Lou ; à peine eut-il pris possession de cet emploi , qu'il fit arrêter Chao-tching-mao , qui caufoit du désordre dans le gouvernement , & le fit mourir. Ses disciples lui temoignant leur surprise de cette sévérité , Confucius leur répondit : « Il y a cinq vices , qui rendent l'homme plus cri-
 » minel , que s'il étoit voleur de grands chemins. Un cœur
 » fourbe , une conduite artificieuse , un flux de langue plein
 » de mensonges & de faussetés , une mémoire heureuse qui
 » publie le vice , enfin une complaisance naturelle dans le
 » mal. Un seul de ces cinq vices , dans un grand , mérite la
 » mort , & ne doit point être pardonné par le sage , s'il est en
 » état de le punir ; or ils se trouvoient tous réunis dans Chao-
 » tching-mao , devois-je le laisser vivre » ?

Cette exactitude de Confucius à punir le vice , avoit , dans si peu de temps , changé les mœurs des grands & du peuple de Lou , que le prince de Tsi fut jaloux que Ting-kong ne prît trop d'ascendant , & qu'on ne lui donnât le titre de *Pa* , qui l'élèveroit , par conséquent , au-dessus de lui. Après avoir tenu plusieurs conseils avec ses grands , il fut conclu , qu'il n'y avoit pas de moyen plus efficace pour empêcher l'effet du sage gouvernement de Confucius , que d'attaquer la vertu du prince de Lou. On choisit , pour cet effet , les plus belles femmes qui avoient de la voix , & sous prétexte de renouveler entre eux leur amitié , le prince de Tsi les envoya en présent à Ting-kong. Ki-hoan-tsé les reçut au nom de son maître , qui en fut si enchanté , que trois jours de suite il ne sortit point de son palais ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

497.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

456.

King-ouang.

pour vaquer aux affaires. Confucius l'abandonna , & se retira dans les états de Ouei.

Ce philosophe alla demeurer chez Yen-tchou-tseou. Pour l'engager à s'y fixer , on lui donna soixante mille mesures de grains. Il ne resta à Ouei que dix mois , & voulant passer dans les états de Tchîn , il fut arrêté au pays de Kouang , où on le prit pour un certain Yang-hou , de Lou , de qui les peuples de ces cantons avoient reçu quelques injures. Quand ils eurent reconnu leur erreur , ils le laissèrent aller ; mais Confucius , au lieu de continuer sa route vers Tchîn , revint à Ouei.

455.

Ling-kong , prince de Ouei , étant sorti de son palais , dans un char , accompagné de la princesse son épouse & de l'eunuque Yong-kin , rencontra Confucius à pied. Ling-kong fit aussitôt descendre l'eunuque , & invita Confucius à prendre sa place. Confucius monta , & s'assit avec eux. Un moment après on arriva dans un marché , où une multitude oisive s'occupoit de spectacles. « Ah ! s'écria-t-il , tout-à-coup , je n'avois pas vu jusqu'ici , qu'un homme qui aime véritablement la vertu , se » plutôt à la compagnie de gens qui ne sont attachés qu'au plaisir » fir ». Il descendit aussitôt du char , & se retira dans la principauté de Tsao.

Cette même année , à la huitième lune , le jour *Keng-chin* ; vers les onze heures du matin , il y eut une éclipse de soleil.

Confucius , voyant qu'à Tsao , on ne témoignoit pas beaucoup d'estime pour sa doctrine , n'y fit pas un long séjour , & prit sa route vers la principauté de Song , accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils s'arrêtèrent en chemin , sous un arbre , où Confucius se mit à les instruire , sur les cérémonies & leur utilité. Dans le même instant , vint à passer Huan-touï , qui étoit revêtu de la charge de *Ssé-ma* , c'est-à-dire , de président du tri-

bunal des guerres du prince de Song. Huan-toui avoit de l'aversion pour Confucius & pour sa doctrine ; trouvant une si belle occasion de s'en défaire , il s'avança sur lui le sabre à la main , & voulut le tuer ; mais Confucius évita le coup , & se retira avec ses disciples. Comme il n'en parut point ému , ses disciples , qui n'avoient point la même fermeté que lui , le pressoient de doubler le pas. Alors Confucius leur dit : « Si j'ai assez de vertu » pour engager le Tien à me protéger , qu'est-ce que Huan- » toui peut me faire ? » Mais les disciples , peu contents de cette réponse , le laissèrent seul & s'enfuirent.

Confucius , arrivé à Tching , s'arrêta à l'entrée de la porte orientale de la ville. Un habitant qui le vit un peu embarrassé , lui trouvant d'ailleurs une figure assez extraordinaire , fut en avertir Tfé - kong , & lui dit : « Il y a un homme , à la porte » orientale , qui a le front tel qu'on dit que l'avoit Yao , le col » de Cao-yao , les épaules de Tfé-tchin , & à-peu-près la taille » du grand Yu ; il paroît embarrassé & faisi de crainte , comme » un chien qui a perdu la maison de son maître ». Tfé-kong se rendit sur le champ à la porte orientale , & abordant Confucius , il ne manqua pas de lui dire le rapport qu'on lui avoit fait de lui. Confucius , faisant un grand éclat de rire , répondit : « Pour ce qui est de la figure , il se trompe ; mais à l'égard de » ce qu'il dit du chien , qui a perdu la maison de son maître , » on ne peut rien de plus juste ».

Les princes de l'empire furent assez tranquilles , quoiqu'il n'y eût point de paix conclue entre les princes de Tchou & de Ou. La guerre , contre le prince de Yu-yuei , occupoit assez celui de Ou , & l'obligeoit à laisser en repos le prince de Tchou , que ses pertes passées avoient rendu moins entreprenant.

L'an 494 , vingt - sixième de KING - OUANG , le prince de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

495.

King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

494.
King-ouang.

Yu-yuei entra dans les états de Ou, & poussa jusqu'à la montagne Fou-tfiao (1). Fou-tcha, prince de Ou, qui l'attendoit, lui livra bataille, le défit & le poursuivit jusqu'à la montagne de Hoci-ki (2). Le prince de Yu-yuei avoit posté-là cinq mille hommes, qui arrêterent Fou-tcha, à qui il fit quelques propositions de paix. Fou-tcha étoit assez disposé à les écouter, mais Ou-yun s'y opposa. « J'ai toujours oui dire, lui représenta Ou-yun, qu'on n'est point guéri d'une maladie, si on n'en a pas » extirpé la cause. Il nous faut imiter Chao-kang, empereur » de la dynastie des *HIA*, qui ne quitta point son entreprise, » contre Kou & contre Ké, qu'il ne les eût entièrement réduits » sous son obéissance. Quelle que paix que nous fassions au- » jourd'hui avec Yu-yuei, nous lui laissons toujours un cœur » ennemi; il ne manquera pas, dans la suite, de nous le faire » sentir. Nous nous repentirons alors d'avoir manqué l'occa- » sion de le soumettre entièrement ». Malgré ce conseil, Fou-tcha, qui étoit las de la guerre, fit la paix.

493.

Confucius, dans ses courses, fut souvent réduit à la dernière misère. Lorsqu'il étoit dans la principauté de Tchén, il fut pendant sept jours sans avoir de quoi manger. La plupart de ses disciples étoient malades d'inanition. Confucius, cependant, n'en paroissoit pas plus triste; on l'entendoit jouer des instrumens, & chanter même plus qu'à l'ordinaire. Tsé-lou, un de ses disciples, lui dit: « Convient-il de chanter, tandis que nous » tombons de besoin »? Confucius, sans s'émouvoir, continua sa chanson jusqu'à la fin, & répondit après: « Je vous dirai que

(1) Montagne à l'ouest de Ou-si-hien sur le bord du lac Tai-hou, de la dépendance de Tchang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.

(2) Montagne qui dépend de Tchang-tcheou-fou dans le Tche-kiang.

» le sage n'aime la musique que pour réprimer le trop de com-
 » plaisance; & celui qui ne l'est point, n'aime la musique que
 » pour étouffer les sentimens de crainte dont son cœur est
 » saisi ». Tfé - lou , peu satisfait de cette réponse , prit une
 pique , & après l'avoir maniée , par trois fois , avec beaucoup
 d'adresse , il quitta Confucius.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 493.
King-ouang.

Etant enfin sortis de cette misère , Tfé - kong dit à Confu-
 cius : « Ce sont les deux ou trois disciples qui vous ont suivi ,
 » qui ont été cause de la nécessité où vous avez été réduit. Vous
 » ne l'oublierez pas, sans doute. « C'est un avantage pour moi ,
 » répondit-il , d'être venu dans les pays de Tchîn & de Tsfai ;
 » & quant aux disciples qui m'ont suivi , jamais la bravoure
 » ne paroît mieux , que dans les occasions périlleuses ; sans
 » occasion elle demeure ensevelie : Comment pourrez - vous
 » savoir que le commencement de la perfection consiste à être
 » privé de tout ? »

Ling-kong , prince de Ouei , eut dessein de nommer Yng-pi ,
 son fils naturel , pour lui succéder. « Prince , lui répondit Yng-
 » pi , ce seroit faire honte à vos ancêtres. Je ne puis accepter
 » cet honneur. Vous avez Fou-gin dans votre famille , & parmi
 » vos grands , des gens de mérite que vous devez me préférer ».

492.

L'été suivant , Ling-kong mourut. Fou-gin , qui savoit le
 refus généreux de Yng-pi , voulut le faire déclarer prince de
 Ouei. « Non , dit-il , ma naissance ne m'y donne aucun droit.
 » Le véritable & légitime héritier de Ouei , est le prince Tchu-
 » kong , que les malheurs du temps ont obligé de se retirer
 » dans les états de Tsin ; c'est lui que nous devons reconnoître
 » pour notre maître ». Ce désintéressement , soutenu , lui fit
 beaucoup d'honneur , & suivant son choix , Tchu - kong fut
 rappelé & proclamé prince de Ouei.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

489.
King-ouang.

La trente-unième année du règne de KIEN - OUANG , Confucius passa des états de Tchou dans ceux de Tfai. Tchao-kong, prince de Tchou, le sachant si près de lui, lui envoya un de ses officiers, pour l'inviter à venir à sa cour. Confucius lui promit de s'y rendre ; mais les princes de Tchou & de Tfai s'y opposèrent, dans la crainte que les connoissances profondes que ce philosophe avoit du gouvernement, ne fissent un jour la ruine de leurs états. Cependant, Confucius partit. Les princes de Tchou & de Tfai, se mirent à sa poursuite, avec des troupes, & le tinrent enfermé dans un désert, au milieu de rochers arides. Ce philosophe manquoit de vivres : on ne souffroit pas que personne lui en portât. Cette cruelle extrémité ne lui fit point changer la résolution qu'il avoit prise d'aller à Tchou. Il trouva cependant moyen de faire savoir au prince de Tchou la violence qu'on lui faisoit. Ce prince entra dans une colère terrible, & fit partir des troupes pour le délivrer. A leur approche, les princes se retirèrent, & ses troupes emmenèrent Confucius, comme en triomphe, dans leur pays.

Le prince de Tchou le reçut avec de grands honneurs, & vouloit lui donner, en souveraineté, sept-cens *ly*, ou soixante & dix lieues de pays ; mais Tfé-si, officier qui avoit l'intendance sur le gouvernement de Tchou, s'y opposa d'une manière honorable à Confucius, & à ses disciples. « Aucun » prince de l'empire, dit-il à son maître, a-t-il un homme » plus propre pour une négociation que Tfé-kong ? Quelqu'un » est-il capable de donner de meilleurs conseils que Yen-hoei ? » Est-il un général plus expérimenté que Tfé-lou ? Trouve- » rez-vous un homme qui discerne mieux les talens de cha- » cun, & qui sache les employer plus à propos que Tfai-yu ? » Or, vous n'ignorez pas, que lorsque vos illustres ancêtres

» élevèrent à la principauté votre famille, ils ne lui donnèrent
 » que cinquante *ly* ou cinq lieues de pays. Vous voyez que
 » Confucius marche sur les traces de nos anciens princes les
 » plus sages. Il fait parfaitement toutes les règles du gouver-
 » nement de Tcheou - kong & de Chao - kong. Si vous lui
 » donnez des domaines aussi étendus, pouvez-vous espérer
 » qu'il sera long-temps soumis à votre gouvernement ? Ouen-
 » ouang n'avoit, proprement, que le pays de Fong, dont il
 » fut le maître absolu, & Ou-ouang que celui de Hao, qui
 » avoit tout au plus cent *ly*; & cependant, par leur sagesse, ils
 » se sont rendus maîtres de l'empire. Croyez-moi, prince,
 » Confucius est trop éclairé, & ses disciples trop habiles, pour
 » que votre auguste famille puisse, avec eux, jouir long-temps
 » de sa grandeur ». Tchao-kong se rendit aux conseils de son
 ministre, & changea de résolution.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 489.
King-ouang.

Le prince de Tchou mourut à la septième lune de cette
 même année, & laissa Confucius sans appui. Tout le monde
 le railloit, & lui chantoit, par dérision, un Vaudeville, fait
 contre lui, dont le sens étoit : *Fong - hoang, Fong - hoang* (1),
pourquoi avez-vous ainsi perdu toute votre vertu ? Si le repentir du passé
vous est inutile, préparez-vous du moins à l'avenir. Quittez vos grands
desseins, quittez vos grands desseins, le gouvernement de nos jours est
trop dangereux. Confucius tenta souvent de justifier sa conduite;
 mais jamais il ne put trouver personne qui voulût l'écouter. Il
 prit le parti de se retirer à Ouei. Il n'y fit pas cependant un long
 séjour; la violence que les princes de Tchou & de Tsai lui
 avoient voulu faire, lui donnoit l'espérance que sa doctrine y

488.

487.

(1) Le *fong-hoang*, ou l'*oiseau royal*; oiseau de bon augure, qui ne paroissoit
 que sous les règnes des princes d'une rare vertu. *Éditeur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

487.

King-ouang.

pourroit être reçue ; ce qui l'engagea à retourner au pays de Tchîn.

Quelque bonne que fût sa doctrine, & malgré l'estime qu'on en faisoit, elle ne produisoit cependant aucun changement dans l'empire. Les princes étoient toujours aussi ambitieux, & n'en cherchoient pas moins l'occasion de se détruire.

La trente-troisième année du règne de KING-OUANG, un sujet de la principauté de Tsao, vit en songe une assemblée de gens de considération, qui, debout dans la salle des *ancêtres* du prince, consultoient ensemble sur la ruine entière de la famille régnante. Tchîn-tou demandoit s'il ne feroit pas bien d'en parler à Kong-fun-kiang. Ces gens lui répondirent qu'il feroit très-bien ; sur ces entrefaites, cet homme s'éveilla, & fut aussitôt chercher Tchîn-tou, dont il ne trouva que le fils, & lui dit : « Après ma mort, s'il se trouve, dans le gouvernement de
« Tsao, quelqu'un, parmi vos officiers, qui s'appelle Kong-
» fun-kiang, ne le gardez point chez-vous ; défaites-vous-en le
» plutôt que vous pourrez ».

Yang-kong, prince de Tsao, aimoit passionnément la chasse. Il y avoit dans ses états un homme de basse extraction, appelé Kong-fun-kiang, qui tiroit admirablement de l'arc, & entendoit, sur-tout, la chasse du faucon. Yang-kong l'ayant fait venir, voulut l'entendre raisonner sur la chasse, & en fut si content, qu'il lui donna un emploi assez considérable, pour l'avoir auprès de sa personne. Kong-fun-kiang, se voyant si subitement parvenu, se crut un personnage important, & qu'il pouvoit donner des conseils à son maître. Ce prince eut la foiblesse de les suivre aveuglément. Kong-fun-kiang l'engagea même à s'arroger le titre de *Pa*, & à rompre avec le prince de Tchin, qui jusque-là l'avoit protégé. Ce conseil extravagant fut cause de
sa

sa perte ; car ayant voulu obliger le prince de Song à lui donner la qualité de *Pa*, ce prince lui déclara la guerre , le battit , & le fit prisonnier avec Kong-sun-kiang. Comme il restoit seul de sa famille, & qu'il n'avoit point de postérité , le prince de Song le fit mourir , & s'empara de la principauté de Tsao , qui avoit été donnée en 1122 , six cens trente-six ans auparavant , à Chotchin, par son frère Ou-ouang , dont les descendans , à la vingt-cinquième génération , l'avoient toujours possédée sans interruption , jusqu'à Yang-kong , qui la perdit avec la vie.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

485.
King-ouang.

Confucius étoit demeuré jusque-là , dans les états de Tchîn ; mais s'y voyant inutile , il retourna dans la principauté de Ouei. A cette occasion son disciple Tsé-lou , lui dit : « Si le prince de » Ouei , veut faire mettre en pratique vos vues sur le gouver- » nement , par où commencerez - vous ? Par établir sa réputa- » tion. Cela est trop général , dit Tsé-lou : Qu'entendez-vous » par établir sa réputation ? Que vous êtes borné , repartit » Confucius ! il me semble que le sage ne s'arrête point à ce » qu'il ne fait pas. Si celui qui parle n'a point de réputation , » on n'écoute pas ce qu'il dit. Si on n'écoute pas volontiers , » on ne fait rien de solide. Suivra-t-on les loix qu'il voudra » établir , & le peuple ne seroit-il pas , pour ainsi dire , sans pieds » & sans mains ? Jamais le sage ne prodigue mal-à-propos ses » instructions. Le prince de Ouei , interrompit Yen-yeou , aime- » t-il la vérité ? Oui , répondit Tsé-lou : je lui demandai der- » nièrement quels hommes étoient Pé-y & Chou-tsi ? Ce sont , » me dit-il , des sages de notre temps. Avez - vous sujet , re- » pris-je , de vous plaindre de quelque chose ? Non , j'aurois » tort , puisque je trouve la vertu quand je la cherche ».

484.

Tandis que Confucius tentoit d'établir sa doctrine auprès des princes , sa patrie étoit en guerre , sans qu'il parût se

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

484.
King-ouang.

mettre en peine de la secourir. Le prince de Tsi , dont la famille avoit toujours été opposée à celle de Lou , mit en campagne , au commencement de la trente-sixième année du règne de KING-OUANG , un corps d'armée considérable , sous les ordres de Koué-chu & de Kao-ou , qui fut camper au pays de Tching.

A cette nouvelle , Ki-sun , fils de Ngai-kong , prince de Lou , rassembla les troupes , & se mit à la tête de sept mille cuirassiers , qui formoient le centre de l'armée. Il donna le commandement de l'aîle droite à Mong-sun , son frère , & celui de l'aîle gauche , au général Yen-kieou , laissant trois cens hommes pour la garde du palais. Cette armée rencontra , à Kiao , celle des ennemis , qui étoit séparée par un fossé. L'aîle gauche , qui arriva la première , l'ayant franchi , sans attendre le reste de l'armée , en étoit venue au mains avec l'avant-garde ennemie , & l'avoit mise en déroute. Les fuyards , se rejettant sur l'armée de Tsi , y portèrent le désordre. Yen-kieou vouloit qu'on les poursuivît ; mais Ki-sun s'y opposa , à cause de la nuit qui approchoit. Les ennemis laissèrent plus de quatre-vingts hommes des leurs sur la place , parmi lesquels étoit Siu-pou-nicou. Mong-tsi-fou , dans cette déroute , se trouvoit à l'arrière-garde ; quand il fut près d'entrer dans le camp , il donna un grand coup de fouet à son cheval , & se mit à crier : « Si je suis de l'arrière-garde , ce n'est point ma faute , » mais mon cheval ne sauroit courir ». Reproche piquant pour ses généraux.

Ngai-kong avoit envoyé demander du secours au prince de Ou. Dès la quatrième lune , ce prince fit partir ce secours , divisé en deux corps , l'un sous les ordres de Tchen-yu , l'autre de Siu-men-tchao. Les troupes de Tsi ayant appris qu'il arrivoit par

deux routes différentes, formèrent aussi deux divisions, dont l'une étoit commandée par Kao-ou & l'autre par Koué-chu. Ces deux généraux furent au-devant des troupes de Ou, pour en empêcher la jonction avec l'armée du prince de Lou. Koué-chu arriva à Yng, où il rencontra Siu-men-tchao, & le battit; mais Kao-ou fut mal mené par Tchen-yu, au pays de Ngai-ling.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

484.
King-ouang.

Les troupes de Ou, réunies en un seul corps, ayant reçu un nouveau renfort, présentèrent la bataille à Koué-chu, qui avoit recueilli les débris de la division de Kao-ou. Koué-chu, enflé de sa première victoire, l'accepta, & se battit avec beaucoup de bravoure & de conduite; mais il fut vaincu, par Tchen-yu, qui le fit prisonnier, lui, Koué-chu, Kong-sun-hia, Licou-kio-ming, Tchin-chou & Tong-kou-sou, lui prit huit cens chariots de guerre, & lui tua trois mille hommes. Après cette victoire, Tchen-yu fut joindre le prince de Lou, & en fut reçu, avec tous les honneurs & la reconnoissance que méritoient ses services, qui lui procurèrent enfin la paix avec les états de Tsi.

Ki-sun avoit remarqué que, dans la première action, Yen-kieou, quoique jeune, avoit montré beaucoup de valeur & d'expérience. Ce prince lui demanda sous quel maître il avoit acquis tant de connoissances de la guerre: Sous Confucius, lui dit-il. Aussi-tôt Ki-sun s'empressa d'inviter ce philosophe à revenir dans sa patrie. Il lui envoya des présens, & du monde pour le servir & l'accompagner dans sa route.

Lorsque Confucius fut arrivé à Lou, Ngai-kong, Ki-sun, & les autres princes, lui firent plusieurs questions sur le gouvernement, sur la conduite du peuple, sur la paix, sur la guerre, & sur beaucoup d'autres sujets; mais comme il vit que la curio-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

+85.
King-ouang.

sité y avoit plus de part, que le desir de profiter de ses instructions, il ne voulut se charger d'aucun emploi. Ce sage reprit, cette trente-fixième année du règne de KING-OUANG, le travail qu'il avoit commencé pour mettre en ordre le *Chi-king* & le *Chu-king*. Il remonta à l'empereur Yao, & rassemblant tous les mémoires qu'on avoit depuis ce temps-là, jusqu'à Mou-kong, prince de Tsin, il en forma le livre qu'on appelle *Chu-king*. Pour ce qui est du *Chi-king*, il étoit autrefois composé de trois mille odes; mais dans la suite, & même du temps de Confucius, il fut réduit à trois cens cinq, dont il choisit celles qui pouvoient inspirer la vertu ou donner horreur du vice, depuis Sie & Heou-tsie, jusqu'aux *CHANG*, & aux *TCHEOU*. Souvent il prenoit plaisir à marier sa voix avec un instrument, & chantoit ces odes, suivant la méthode des odes *Chao*, *Ou*, *Ya* & *Song*. Il s'appliqua beaucoup, dans sa vieillesse, à l'étude du *l'Y-king*, & aux interprétations données par Ouen-ouang & Tcheou-kong. Il y ajouta plusieurs explications, telles que sont celles de *Touan*, *Hi*, *Siang*, *Choue*, *Koua*, *Siu-koua*, *Ouen-yen*.

482.

Confucius fut occupé, jusqu'à la trente-neuvième année du règne de KING-OUANG, à rétablir & à mettre en ordre ces anciens livres. Cette même année, des gens de Lou étant allés à la chasse dans un lieu désert, trouvèrent, au milieu des broussailles, un animal extraordinaire, qui leur étoit absolument inconnu. Cet animal, quoique gros, étoit doux, & se laissoit approcher. Tse-tso-cheng, voyant qu'il ne s'effarouchoit point, lui lia les deux pieds, le mit sur son char, & fut l'offrir à Chou-fun-chi, son maître, qui, épouvanté à la vue de cet animal inconnu, ordonna de le laisser près du corps-de-garde, hors des portes de la ville.

Quelqu'un ayant averti Confucius de la prise de cet animal extraordinaire , il eut la curiosité de l'aller voir , & aussi-tôt qu'il l'aperçut , il s'écria , *c'est le ki-lin ! pourquoi est-il venu ?* Puis se couvrant la face de la manche de son habit , il se mit à pleurer amèrement , en s'écriant : *Ma doctrine est épuisée ! ma doctrine est épuisée !* Chou-sun-chi , ayant su ce qu'avoit dit Confucius , envoya prendre l'animal , & le garda chez lui. Tse-kong interrogeant Confucius sur la cause de ses pleurs : « Le *ki-lin* , lui répondit-il , est un animal qui ne paroît que » lorsqu'un prince éclairé occupe le trône. Maintenant que » tout l'empire est dans le trouble & dans la confusion , & » qu'aucun prince ne veut embrasser la saine doctrine , cet » animal devoit-il venir ? Voilà ce qui me perce le cœur ». Confucius écrivit alors le livre *Tchun-tsiou* , qui n'est qu'une chronique fort abrégée , des bonnes & mauvaises actions des princes , depuis la quarantième année du règne de l'empereur Ping-ouang , jusqu'à la trente-neuvième de celui de KING-OUANG , que le *ki-lin* avoit paru. A la vue des crimes , des trahisons , des meurtres accumulés pendant cet espace , Confucius , saisi de crainte , résolut de faire dans le livre *Tchun-tsiou* , la peinture des mœurs de ce temps-là. « Je n'ai écrit , » disoit-il , que ce que je fais , & j'y ai marqué ce que je » désapprouve dans l'empire ». Le grand Yu , procura autrefois la paix à l'empire , en faisant écouler les eaux ; Tcheou-kong , en civilisant les barbares , & en détruisant les bêtes féroces ; & Confucius , dans le *Tchun-tsiou* , inspire aux sujets rebelles & aux enfans dénaturés , de l'horreur pour leurs crimes.

Cette même année , trente-neuvième du règne de KING-OUANG , le jour *keng-chin* , de la cinquième lune , vers le midi , il y eut une éclipse de soleil.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

482.
King-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

481.

King-ouang.

Kien-kong, prince de Tsi, périt par la perfidie d'un de ses sujets. Dans le temps qu'il étoit auprès du prince de Lou, il avoit pris beaucoup d'inclination pour Kou-tchi, de sorte qu'il n'eut pas plutôt succédé à son père, qu'il lui fit part du gouvernement. Ce choix allarma beaucoup Tchín-tching, qui étoit son ennemi. Tchou-yu-yang, ministre d'état, représenta même au prince l'incapacité de Kou-tchi ; mais Kien-kong n'eut point égard à cet avis. Un jour que Kou-tchi alloit au palais, il fut témoin que Tchín-ni venoit d'assassiner un homme ; il le saisit, & l'entraîna au palais, d'où il l'envoya dans les prisons. Tchín-tching, qui étoit allié de Tchín-ni, trouva moyen de le faire évader, en enivrant ses gardes, qu'il fit massacrer.

Tchín-pao, dévoué à Kou-tchi, résolut de lui applanir le chemin du trône de Tsi. Comme il étoit entreprenant, l'envie qu'il avoit de réussir, & l'ardeur avec laquelle il y travailloit, fit éclater la chose ; alors Tchín-tching, jugeant qu'il y alloit de sa vie, si Tchín-pao le prévenoit, entra, à main armée, dans le palais, se saisit du prince, & le conduisit à Chou-tcheou, où il le fit mourir. Il mit à sa place son frère Ping-kong.

Confucius, indigné de l'assassinat de Kien-kong, voulut exciter Ngai-kong, prince de Lou, à le venger ; mais ce prince lui dit, pour toute réponse, de s'adresser à ses trois ministres. » Ils n'ont pas voulu m'écouter, répartit Confucius ; je fais » que l'usage est de les avertir les premiers d'une affaire, puis- » que j'ai été moi-même dans le ministère ; ainsi devois-je y » manquer » ? Ce sage se retira, consterné de n'avoir pu obtenir aucune satisfaction.

L'année suivante, il parut une comète, qui s'étendoit de l'étoile *ying*, jusqu'à l'étoile *sin*, qui en est éloignée de deux degrés.

L'an 479, quarante-unième de KING-OUANG, à la quatrième lune, Confucius mourut, âgé de soixante-treize ans. Ngai-kong, prince de Lou, en apprenant cette mort, fit éclater les regrets & les chagrins qu'une perte aussi grande lui caufoit.

Min-kong, prince de Tchou, voulant profiter des démêlés survenus entre les princes de la famille de Tchou, fit de nouvelles levées, dont il augmenta son armée, & fut insulter les terres de cette principauté. Hoei-kong, prince de Tchou, qui avoit besoin d'une partie de ses troupes auprès de lui, se contenta d'envoyer un détachement pour occuper Min-kong, & arrêter les progrès de ses incursions. Mais la quarante-deuxième année de KING-OUANG, Hoei-kong, pour se venger de cette insulte, envoya ravager les moissons du territoire de Tchou. Les gens de Tchou le repoussèrent. Ce prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour faire la guerre, mit sur pied une nombreuse armée, sous les ordres de Kong-sun-tchao. Ce général surprit Min-kong & le fit mourir. Par sa mort, sa famille fut éteinte, & sa principauté, qui avoit subsisté l'espace de six cens quarante-cinq ans, sous vingt-quatre princes, fut réunie aux états de Tchou.

La mort de Kien-kong, prince de Tsi, fit tenir tous les princes sur leurs gardes. Les princes de Lou & de Ouei, profitèrent de cette occasion, pour reprendre quelques places que Kien-kong leur avoit enlevées. Cependant Ping-kong, qui avoit succédé à Kien-kong, n'étoit point tranquille; il connoissoit bien les auteurs de la mort de son prédécesseur, mais on lui cachoit leurs complices. Tien-tchang, son ministre lui étoit entièrement dévoué. C'étoit un homme d'un grand génie, ferme & intrépide dans l'exécution d'une affaire; Ping-kong lui remit toute son autorité.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

479.
King-ouang.

478.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

478.

King-ouang.

Ce ministre découvrit, par sa vigilance & sa pénétration, que les familles Pao, Yen, & celle d'un des oncles du prince, étoient remplies d'esprits remuans & portés à la révolte; sans en rien dire à Ping-kong, qui étoit naturellement timide, il fit main-basse sur ces familles & les extermina entièrement. Par ce moyen, il rétablit la paix & la tranquillité dans la principauté de Tfi.

Dans les parties méridionales, la paix régnoit encore moins que dans les septentrionales. Le prince de Yu-yuei, qui ne songeoit qu'à étendre ses limites, étoit presque toujours en guerre avec le prince de Ou; tantôt victorieux, tantôt vaincu, ne pouvant en venir à bout par la force seule, il y joignit la ruse. Il fit la paix avec le prince de Ou; & pour prouver qu'elle étoit sincère, il prodiguoit les bienfaits au peuple de Ou, afin de le mettre dans son parti. Le second pas qu'il fit, fut de faire la guerre au prince de Tchou, & de s'emparer de quelques-unes de ses villes, qui pouvoient beaucoup lui servir pour attaquer les états de Ou, mais le prince de Ou l'obligea de se retirer; de sorte que Kong-fun-tchao, général de Tchou, ne trouva plus d'ennemis à combattre.

476.

L'empereur KING-OUANG, mourut la quarante-quatrième année de son règne: il eut pour successeur Yuen-ouang, son fils.

Y U E N - O U A N G.

475.

Le règne de YUEN-OUANG fut assez paisible, & les princes de l'empire ne remuèrent point, à l'exception de ceux de Ou & de Yu-yuei. Ce dernier détruisit enfin la puissance du premier. King-ki, de la famille de Ou, voyant que sa maison tomboit en décadence, & que Fou-tcha, son prince, ne faisoit
aucun

aucun cas de ses conseils , quitta la cour , & se retira à Ngai , d'où il passa ensuite dans les états de Tchou.

A peine y fut-il arrivé , qu'il apprit que le prince de Yu-yuei marchoit , à la tête de ses troupes , contre les états de Ou. Persuadé que , dans la crise où étoient les Tchou , cette guerre ne pouvoit être que très - funeste à sa patrie , il y revint , & chercha tous les moyens d'avoir une entrevue avec le prince de Yu-yuei , afin de l'engager à ne pas rompre la paix : mais le parti mal-intentionné , que ce prince avoit dans les états mêmes de Ou , craignant le succès de cette entrevue , fit périr , en trahison , Kiang-ki , dans le temps qu'il travailloit le plus fortement pour le bien de sa patrie.

Le prince de Yu-yuei , étant entré dans le pays de Ou , y trouva si peu d'opposition , qu'il vint jusqu'à la capitale (1) , devant laquelle il mit le siège. Fou-tcha , qui se trouvoit dedans , vit alors , mais trop tard , qu'il auroit dû suivre les conseils de Kiang-ki ; il résolut cependant de se défendre , & soutint généreusement le siège durant trois ans , jusqu'à ce que voyant que le prince de Yu-yuei ne se rebutoit point , il assembla son conseil , où il fut arrêté de lui-demander la paix.

Fou-tcha , en conséquence de cette résolution , envoya Ouang-sun-hiong à ce prince , avec ordre de demander audience , & de lui dire , en son nom : « Le Tien m'envoie les » malheurs que j'éprouve , pour me punir des fautes que je » fis à Hoci-ki (2). J'avoue , prince , que vous l'emportez sur » moi ; faisons revivre , je vous en conjure , la paix que nous » fîmes alors ».

(1) Tsfou-tcheou-fou du Kiang-nan.

(2) Kouei-ki-hien du Tché-kiang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

474.
Yuen-ouang.

Keou-tfien , prince de Yu-yuei , naturellement bon & généreux , étoit d'avis d'accorder la paix ; mais Fan-ly , son ministre , s'y opposa : « Le sage , lui dit-il , ne doit rien avoir » plus à cœur , que de profiter du temps & des occasions » favorables ; c'est ce que nous avons appris de nos anciens. » Si , en suivant cette règle de conduite , on ne réussit pas » d'abord , il ne faut pas se rebuter ; ce qu'on ne peut pas » dans un temps , on le peut dans un autre. Il semble , prince , » que vous ayez oublié l'affaire de Hocî-ki : il ne tenoit qu'à » Fou-tcha de s'emparer de vos états , & de s'ôter toute crainte » de votre part ; il ne le fit pas. Aujourd'hui , ce qu'il eût dû » détruire , fait sa perte à lui-même. Prince , ne craignez-vous » point un semblable revers de fortune » ? L'avis de Fan-ly prévalut , & Keou-tfien refusa la paix.

Ouang-sun-hiong , avant que de partir , demanda cependant une audience au prince , & l'obtint. Il parla avec tant de dignité , & une éloquence si persuasive , que le prince se vit comme forcé de lui accorder ce qu'il demandoit. Fan-ly , qui en fut averti , vint sur le champ trouver son maître.

« Prince , lui dit-il , qui , jusqu'ici , nous a obligés , le » matin à venir lui faire la cour , & le soir à retourner chez » nous ? N'est-ce pas le prince de Ou ? Qui nous a disputé les » trois *Kiang* , & les *cinq étangs* ? n'est-ce pas encore le prince » de Ou ? Le fruit de dix ans de soins & de travaux , faut-il le » perdre dans un moment ? Prince , croyez-moi , profitez de » l'occasion , vous êtes maître de Ou , si vous le voulez ». Hé » bien , dit le prince , parlez donc vous-même à cet envoyé , » pour moi j'avoue que j'ai de la peine à lui refuser ce qu'il » demande avec tant d'instance ».

Fan-ly , sans vouloir entrer en conférence avec Ouang-sun-

hiong , lui dit : « Il y a quelque temps que le Tien donnoit les
 » états de Yu-yuei à votre maître, qui ne voulut pas les rece-
 » voir; aujourd'hui il donne ceux de Ou à mon prince , com-
 » ment oseroit-il les refuser , & s'opposer à ses ordres? Ainsi
 » vous pouvez aller porter cette réponse à votre maître. Pour
 » ce qui est de sa personne , dites-lui qu'il ne craigne rien. J'ai
 » ordre de mon prince de vous dire , qu'il lui donne l'île de
 » Yong-keou-tong , sur les côtes du Tché-kiang , & trois-cens
 » personnes , tant hommes que femmes , à son choix , pour le
 » servir ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

474.
 Yuen-ouang.

Ouan-sun-hiong fut porter cette dure réponse à Fou - tcha ,
 qui ne se trouvant plus en état de se défendre , envoya dire à
 Kcou-tfien : « Je vois bien que vous n'avez plus de respect
 » pour l'auguste famille des *Tcheou* , & que vous voulez étein-
 » dre ma postérité. Si j'acceptois vos conditions humiliantes ,
 » je me déshonorerois pour toujours. Vous serez maître de mes
 » états , mais jamais de ma personne ». Ce prince , ne voulant
 pas survivre à leur perte , se pendit.

475.

Les princes de Ou descendoient de Tai-pé , frère de Ki-lié ,
 père de Ouen-ouang. Fou - tcha étoit le vingt-cinquième , en
 droite ligne , depuis Tai-pé , dont la postérité avoit gouverné
 les états de Ou durant six cens cinquante ans. Les princes du
 Japon descendent aussi de Tai-pé , par un prince de la famille
 de Fou-tcha , qui passa la mer , & fut s'y établir (1).

Après que Kcou-tfien eut pris possession des états de Ou ,

(1) C'est le *Tfien-pien* qui rapporte ce fait , mais les chroniques Japonnoises ,
 compilées par Kempfer , qui paroît avoir recherché l'origine de ces peuples , n'en
 parlent point. La famille de Fou-tcha put se retirer dans l'île de Yong-keou-tong ,
 qui avoit été offerte à ce prince pour retraite : c'étoit une des îles de la mer qui
 bornoit le pays de Yue , du côté de l'orient. *Éditeur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

473.
Yuen-ouang.

il dirigea sa marche vers le nord , à la tête de son armée. Ce prince passa le Hoai-ho , & s'aboucha à Siu-tcheou , avec les princes de Tsi , de Tchin , & les autres qui s'y étoient assemblés. Il leur proposa , & principalement à ceux de Tsi , de Tchou , de Tchin & de Tsin , comme les plus puissans , de jurer , en buvant du sang , suivant l'usage de ces temps-là , qu'ils reconnoissoient l'empereur pour leur maître , & qu'ils le serviroient comme ses fidèles vassaux.

De tous ces princes , il n'y eut que celui de Tsin qui refusa de faire le serment. Keou-t sien , qui ne vouloit pas en avoir le démenti marcha contre lui , avec une puissante armée , composée des troupes de Yu-yuei & de Ou. Il passa le Hoang-ho , & commençoit à entrer dans le pays de Tsin , lorsque le prince , intimidé à son approche , vint au-devant de lui , reconnut ses torts , jura & promit tout ce qu'il voulut , & l'obligea , par une feinte soumission , de se retirer sans commettre aucun désordre sur ses terres.

Ce généreux prince manifesta son désintéressement & sa grandeur d'ame , par la restitution des terres que Fou-tcha avoit prises sur plusieurs princes. Il rendit au prince de Tchou le pays de Hoai-chang , qui est au sud du Hoai-ho ; au prince de Lou , celui de Ssé-tong , qui a plus de cent *ly*. Il rendit également à celui de Song , tout ce que Fou-tcha lui avoit enlevé. Keou-t sien parut , avec tant d'éclat & de magnificence , dans ces parties septentrionales , qu'il n'y avoit aucun prince qui ne le craignît , & ne lui donnât la qualité de *Pa* , ou le titre de *ouang* (roi).

Keou-t sien devoit sa gloire & sa grandeur , aux sages conseils & à la bonne administration de son ministre Fan-ly. Aussi ce ministre étoit-il arrivé , par son mérite , à un degré de fortune ,

où il n'auroit jamais cru pouvoir parvenir. Il étoit , en quelque sorte , plus maître des états de Keou-tfien , que ce prince lui-même. Il en connut tout le danger , & craignit un revers, qui lui seroit d'autant plus funeste , qu'il tomberoit de plus haut. Cette crainte lui fit prendre le parti de demander sa retraite à Keou - tfien , aussi-tôt qu'il fut de retour des provinces septentrionales , & il lui dit qu'on ne le reverroit plus dans le royaume de Yuei.

Le prince, surpris de cette résolution, voulut en savoir le motif : « J'ai oui dire , lui répondit Fan-ly, qu'un sujet doit souffrir en » voyant souffrir son maître , & qu'il doit mourir , lorsque son » maître reçoit un affront. Dans l'affaire de Hoci - ki , je ne » mourus pas de celui que vous y reçûtes , parce que je voulois » vous en venger ; j'en suis venu à bout ; c'est tout ce que je » desirois ». « C'est à vous seul , dit Keou-tfien , que j'en dois » toute la gloire , & je veux que tout le monde le sache. Je n'ai » pas récompensé vos services autant qu'ils le méritent : tout » ce que je puis , c'est de partager avec vous mes états ; mais ne » me quittez point , je vous en conjure ». Malgré ces instances , Fan-ly fut s'embarquer secrètement , & prit la route de Ou-hou , ou des *cinq étangs* : on ignore comment il finit ses jours.

Peu de temps après , il écrivit ces mots à Ouen-tchong , qui l'avoit remplacé dans le ministère : « Le proverbe dit : *Lorsque les » oiseaux sont las de voler , & tombent à terre de lassitude , il » faut ramasser son arc & ses flèches , & lorsque le lièvre meurt , » d'avoir trop couru , il faut écarter les chiens.* Le prince Keou- » tfien a le gosier large , & la langue pointue : on ne peut , avec » lui, qu'être accablé de travail & de peine, sans pouvoir goûter » la douceur du repos. Pourquoi , cher Ouen - tchong , ne le » quittez vous pas » ?

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

473.
Yuen-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

473.
Yuen-ouang.

Ouen-tchong vit bientôt que Fan-ly lui donnoit un bon conseil : il prit la résolution de se retirer ; mais il voulut le faire avec quelque ménagement , & prétexta une maladie qui l'empêchoit de vaquer aux affaires. Ses envieux , car les hommes en place n'en manquent jamais , firent entendre à Keou-tfien , qu'il tramoit quelque complot contre l'état. *Ce prince , à large gosier & à langue pointue* , qui avoit vu la lettre de Fan-ly , lui envoya un sabre , & lui fit dire : « Quand je pris la résolution » de me rendre maître des états de Ou , vous m'enseignâtes » sept moyens d'en venir à bout : je n'en employai que trois , » & je réussis. Je vous réservais les quatre autres ; mettez-les » en pratique pour l'amour de moi ». Ouen-tchong ne parut point intimidé de cet ordre ; il reçut , avec fermeté , le sabre que le prince lui envoyoit , & s'en coupa le col ».

470.

A cette même époque , la principauté de Ouei fut agitée de grands troubles. Tchou-kong , qui la gouvernoit , étoit d'un naturel vif , colère & impatient. Cette humeur difficile avoit éloigné nombre de gens de mérite , qui aimoient mieux vivre tranquilles chez eux , que d'être élevés à des emplois , qui les auroient exposés à mille dangers. Ce prince aimoit les plaisirs , & sur-tout ceux de la table. Il avoit fait bâtir exprès un grand pavillon , ou belvédère , où il rassembloit ses grands pour s'enivrer avec eux. Un jour , à la cinquième lune de la sixième année du règne de YUEN-OUANG , Tchou-chi-ching-tfé , un des premiers de sa cour , s'y rendit comme les autres , mais sans bottes , & n'ayant que des simples bas , ce qui étoit manquer de respect au prince & à l'assemblée : Tchou-kong s'emporta contre lui. Tchou-chi-ching-tfé , pour s'excuser , lui dit : « Prince , l'état où je suis , mérite quelque indulgence. Si » vous voyez mon mal , il vous feroit horreur ; je n'ose vous le

» montrer ». Le prince, plus furieux, le chassa de sa présence, puis le montrant au doigt, il le menaça de lui faire couper les jambes pour lui avoir manqué de respect.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

4^o.

Yuen-ouang.

Tchou-chi-ching-tfê, piqué jusqu'au vif, invita secrètement Mi-mcou & Ouen - yao, de la famille régnante, que Tchou-kong, depuis peu, avoit fait descendre de leurs rangs, avec les mandarins Hai, Ki & Kinen-mi, qui étoient mécontents de ce prince, & ils conspirèrent sa perte. Cette résolution prise, ils assemblent, sans différer, leurs gens, envoient Kiuen-mi prendre Tao-kong, qui étoit le *Tai-tfê*, ou le prince héritier, pour le mettre en sûreté, & vont ensuite insulter le palais. Kiun-tfê-tsé, à la tête des gardes, voulut faire quelque résistance. Kiuen-mi, qui n'étoit pas si irrité que les autres contre son maître, s'avança vers Kiun-tfê-tsé, & le prenant par la main, il lui dit : « Que faites-vous ? vous voyez bien que vous » ne sauriez résister à la fureur dont on est animé contre le » prince. Il est encore dans le palais ; si vous l'aimez, que n'al- » lez-vous, au plus vite, lui conseiller de se sauver, jusqu'à » ce que le feu de leur colère soit diminué. La chose presse, ne » perdez point de temps, autrement je ne répons point de sa » vie ».

Kiun-tfê-tsé courut avertir Tchou-kong de cette conjuration & du danger qu'il couroit. Ce prince, après s'être saisi de ce qu'il y avoit de plus précieux, sortit par une porte dérobée & prit la route de la principauté de Song. Au mouvement que sa fuite excita dans la ville, plusieurs de ses sujets, qui lui étoient encore attachés, en sortirent en assez grand nombre pour former un petit corps d'armée, à la tête duquel Hoei, officier plein de bravoure, commit beaucoup d'hostilités. Ouen-yao, qui s'étoit emparé du gouvernement de Ouei,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

469.

Yuen-ouang.

l'obligea d'évacuer le pays , & d'aller rejoindre son prince.

Tchou-kong fugitif , intrigua & fit tout ce qu'il put pour engager les autres princes à épouser sa querelle contre ses sujets. A la sollicitation du prince de Song , il obtint des secours assez considérables des princes de Lou & de Yu-yuei , avec lesquels il se mit en marche pour rentrer dans ses états. A la première nouvelle que Mi-meou & Ouen-yao en eurent , ils dépêchèrent un des leurs , avec des présens , à Kao-jou qui commandoit les troupes de Yu-yuei , & qui étoit regardé comme généralissime de l'armée des princes , pour lui représenter les maux que Tchou-kong avoit causés , & la haine des peuples contre lui. Que Tao-kong , au contraire , étoit un prince aimé , & digne de commander. Kao-jou , plus persuadé par leurs présens que par leurs raisons , assembla un conseil , dans lequel il fit déclarer Tchou-kong incapable de gouverner les états de Ouei , & substituer Tao-kong à sa place. Après cette décision , les troupes se séparèrent , & chacun retourna dans son pays.

King-kong , prince de Song , vit avec chagrin le parti que le conseil avoit pris. Il mourut peu de temps après , ayant gouverné sa principauté l'espace de quarante-huit ans. Comme il n'avoit point d'enfans , il faisoit élever Ki & Tchao , deux des fils du prince Sun-tcheou , de sa famille , en faveur de qui cependant , il ne fit aucune disposition.

Tous les grands , & presque toute la famille de King-kong étoient irrités contre Ta-yn , qui , sous le règne de ce prince , s'étoit emparé du gouvernement , & en abusoit. King-kong étoit mort à Tché. Ta-yn , qui ne le quittoit point , cacha sa mort , & dépêcha un courier , avec un ordre supposé de King-kong , à tous les grands , de se rendre incessamment à Tché.

Les

Les grands , quoique indisposés contre Ta-yn , obéirent. A leur arrivée , Ta-yn les reçut à la tête d'un corps de mille cuirassiers , & les obligea d'entrer dans une salle , où il leur dit : « Ce n'est point le prince , c'est moi qui vous ai mandés , » pour vous dire , qu'il vous ordonne de jurer que vous n'en- » treprenez rien contre les intérêts de sa famille. Il a choisi » le prince Ki pour son successeur. C'est sa volonté que je » vous explique , il faut vous y soumettre ».

Les grands se doutèrent de la supercherie ; mais ils n'osèrent faire paroître ouvertement leurs soupçons. Cependant , de retour chez eux , Sse-tching-fei répandit une lettre circulaire en leur nom , où il accusoit Ta-yn de ne s'être emparé de l'autorité que pour ses intérêts , & d'avoir avancé la mort de King-kong , son maître & son prince.

Ce manifeste produisit tant d'effet sur les esprits , que tout le monde se déclara pour les grands , jusqu'aux officiers mêmes des troupes qui les gardoient , qui délibérèrent entre eux d'aller se saisir de Ta-yn , pour en faire justice. Ta-yn , qui avoit par-tout des espions , & dont l'autorité n'étoit appuyée que sur la fidélité de ces officiers , apprenant leur résolution contre lui , se sauva , avec le prince Ki , dans les états de Tchou. Les grands , sans se mettre en peine de le faire suivre , déclarèrent prince de Song , Tchao-kong , un des deux princes que King-kong avoit fait élever , & le firent reconnoître par le peuple.

Cette même année mourut l'empereur YUEN-OUANG , après un règne de sept ans , assez paisible , par rapport à ses états particuliers ; mais sans avoir rien fait d'avantageux pour l'empire. Son fils Tching-ting-ouang lui succéda.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

489.
YUEN-OUANG.

TCHING-TING-OUANG.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

463.
Tching-ting-ouang

La principauté de Tchin, autrefois si florissante, &, pour ainsi dire, maîtresse de toutes les autres, se vit, lors de l'élévation de TCHING-TING-OUANG, déchirée par une guerre intestine, qui la mit à deux doigts de sa ruine. Divers présages furent les avant-coureurs de ces troubles. La troisième année du règne de TCHING-TING-OUANG, on y ressentit de violentes secousses & des tremblemens de terre affreux; quelques années après, le Hoang-ho, sortant de son lit, inonda tout le pays, & y causa de grands ravages; ensuite toutes les eaux des rivières, des états de Tchin, parurent durant trois jours, comme de couleur de sang: pronostics qui épouvantèrent les peuples, sans les rendre plus attentifs à leur conduite.

466.

463.

Tchu-kong, prince de Tchin, étoit peu propre à gouverner; il s'étoit laissé enlever presque toute son autorité par les grands, & sur-tout par Tchi-pé, qui paroissoit évidemment tendre à se faire déclarer prince de Tchin. La chose cependant ne lui étoit pas facile. Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi, trois grands de la cour, étoient assez puissans pour pouvoir rendre inutiles toutes ses entreprises; mais il sut les gagner par l'espérance, dont il les flatta, de les faire régner eux-mêmes. Il leur proposa d'abord de se saisir des grands domaines, que possédoient les familles Fan & Tchong-hing, les plus riches & les plus puissantes après le souverain; ils exécutèrent ce projet par l'extinction entière de ces deux familles, dont ils partagèrent les dépouilles. Tchu-kong désapprouva leur conduite; mais, pour soutenir ce qu'ils avoient commencé, ils bâtirent une forteresse, & prirent même des troupes à leur solde. C'étoit lever hautement l'étendard de la rébellion.

458.

Tchu-kong , qui en vit les conséquences , dépêcha des courriers aux princes de Tsi & de Lou , pour les en avertir , & donna , à ses troupes , un ordre secret de s'assembler. Les rebelles , de leur côté , en assemblèrent aussi , résolus de se bien défendre. Tchu - kong , sans attendre le retour de ses courriers , se mit en campagne pour arrêter les progrès de leur révolte ; mais il étoit déjà trop tard ; il leur livra bataille , & la perdit. Ce prince , obligé de leur abandonner ses états , s'enfuit auprès du prince de Tsi.

Les rebelles se rendirent alors les maîtres absolus de la principauté de Tsin , & se la divisèrent entre eux. Tchi-pé , ravi de ce premier succès , se promit , dès ce moment , d'enlever à ses trois complices leur part , comme ils venoient d'usurper le tout sur leur prince. Cependant , pour ne pas leur donner lieu de soupçonner ses desseins , il affecta de faire le partage avec une égalité scrupuleuse. Il choisit même , pour sa part , Kio-yu , pays voisin des Tartares , en apparence le plus mauvais & le plus difficile à maintenir en paix contre ces peuples , toujours entreprenans ; mais dans le fond , il espéroit les subjuguier , & se mettre , par-là , plus en état de faire la loi à ses co-partageans.

Il n'étoit pas aisé de soumettre ces Tartares , à cause des montagnes & des chemins impraticables qu'il falloit franchir pour aller à eux , & qui les défendoient naturellement. Pour les engager à applanir eux-mêmes ces chemins , Tchi-pé usa de stratagème & fit fondre une cloche d'une grosseur extraordinaire , qui devoit être soutenue par de grands ornemens de même métal. Il envoya un de ses principaux officiers au prince Tartare , pour lui demander son alliance , & lui annoncer , qu'en signe de cette amitié , il lui feroit présent de cette cloche. Le prince

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

458.

Tching-tsi-ouang

CHAPITRE
 CH. LXXV.
 457.
Tching-ting-ouang

Tartare donna ordre d'ouvrir de larges chemins , pour la faire venir avec les autres présens , dont on l'avoit flatté. Tché-tchang-ouen-tchi, son ministre, qui pénétoit les vues de Tchi-pé, voulut les lui faire suspecter : il représenta au prince Tartare , que Tchi-pé étoit un fourbe & un homme sans foi , en qui il ne devoit pas mettre la moindre confiance ; qu'au lieu d'applanir des chemins , qui donneroient à Tchi-pé la facilité de venir les attaquer , quand il jugeroit à propos , il lui conseilloit d'accepter simplement les présens dont le transport étoit aisé , & de le remercier du reste. Voyant que tout ce qu'il disoit à ce prince ne pouvoit l'ébranler , il ajouta : « Un sujet qui n'est pas fidèle à son maître , est digne » de mort ; un prince qui ne veut point suivre les bons con- » seils d'un fidèle sujet , ne doit s'en prendre qu'à lui-même » des malheurs qui lui en arrivent ». Le prince Tartare éprouva bientôt que son ministre avoit raison. Il fut lui-même au-devant de ces présens , que Tchi-pé avoit fait escorter par un détachement de ses meilleurs soldats , & que ce perfide suivit de près , avec le reste de ses troupes. Le prince Tartare , qui étoit sans méfiance , après avoir vu passer les présens , alla au-devant de Tchi-pé , qui le fit aussi-tôt arrêter , & entra , à main-armée , dans le pays de Kiou-yeou , dont il se rendit maître , sans la moindre résistance.

L'année suivante, douzième de TCHING-TING-OUANG, Tchu-kong mourut de chagrin dans le pays de Tsi , où il s'étoit réfugié après la bataille qu'il avoit perdue contre ses sujets rebelles. Tchi-pé, à la nouvelle de sa mort , pour tromper ses concurrens , fit reconnoître son petit-fils prince de Tchin , sous le nom de Ngai-kong ; mais il retint , pour lui , toute l'autorité. Ngai-kong ne pouvoit rien faire sans sa participa-

tion, & ne paroïssoit être en place, que pour prêter son nom aux injustices de Tchi-pé.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

457.

Tching-ting-quang

La quatorzième année de TCHING-TING-OUANG, Tchi-pé, se regardant déjà comme maître de toute la principauté de Tchin, fit bâtir un palais beaucoup plus magnifique que celui du prince. Comme il demandoit à Sié-tchou, s'il le trouvoit à son gré: « Il est si beau, répondit-il, que je me sens » le cœur saisi de crainte. Eh! comment cela, dit Tchi-pé? » Je suis un homme borné, reprit Sié-tchou, dont le pinceau » est tout occupé à vous servir; mais j'ai lu dans nos histo- » res que les plus hautes montagnes sont stériles, & que la » terre où les pins croissent si hauts n'est point grasse. Quand » je vois ce palais si élevé & si vaste, je crains qu'il ne tente » bien des gens, & qu'il ne leur inspire des dessein qui vous » soient funestes ». La suite vérifia la réponse de Sié-tchou.

Tchi-pé, se voyant beaucoup au-dessus de ses concurrens, chercha à rendre son autorité encore plus absolue, & résolut de diminuer le pouvoir de Tchao-chi, de Han-chi & de Ouci-chi. Il s'adressa d'abord à Han-chi, & lui demanda une partie de ses terres. Han-chi fit difficulté de les céder; mais Touan-kouei, qui étoit son conseil, lui dit: « Vous savez, que quand » Tchi-pé veut quelque chose, il en vient à bout. Si vous le » lui refusez, vous pouvez être sûr qu'il le prendra à main » armée. Cédez-lui ces terres de bonne grace; il en deman- » dra autant aux autres, qui le refuseront; la guerre s'allu- » mera entre eux, tandis que demeurés neutres, nous ferons » à portée de profiter des événemens ». Han-chi suivit ce conseil, & il s'en trouva bien.

Tchi-pé, ravi de ce premier succès, ne se vit pas plutôt en possession de ces terres, qu'il en envoya demander autant à

238 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

454.

Tching-ting-ouang

Ouei-chi. Ouei-chi n'en étoit point d'avis , mais Jin-tchang lui conseilla de les céder.

Tchi-pé , plus animé par ce second succès , demanda ensuite à Tchao-chi , le pays de Cao-lang , une de ses meilleures terres. Tchao-chi le refusa avec indignation , & se mit en état de se défendre contre l'injustice de Tchi-pé , qui entra dans une violente colère , & partit à la tête des troupes de Han-chi & de Ouei-chi , qu'il joignit aux siennes , pour aller attaquer Tchao-chi. Ce dernier ne se sentant point en état de tenir la plaine , se renferma dans Tçin-yang , qu'il avoit eu soin d'approvisionner , résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tchi-pé , qui ne vouloit pas en avoir le démenti , fut mettre le siège devant Tçin-yang ; & pour la forcer à se rendre , il fit élever des digues , qui , faisant resouler les eaux de la rivière Fen-choui dans la ville , l'inondèrent entièrement. Il crut forcer , par-là , les habitans à se révolter ; mais tous demeurèrent attachés à Tchao-chi.

Lorsque Tchi-pé prit la résolution d'inonder Tçin-yang : « Je » veux , dit-il , à Han-chi & à Ouei-chi , qui ne l'avoient point » quitté , vous faire voir , pour la première fois , comment on » peut se rendre maître d'une ville avec l'eau seule ». Han-chi donna alors un coup-d'œil à Ouei-chi , qui de son côté lui pressoit le pied. Tchi-tsé , entièrement dévoué à Tchi-pé , remarquant cette intelligence , en témoigna ses soupçons à Tchi-pé , & l'avertit qu'il les avoit vu changer de couleur , lorsqu'il avoit parlé d'inonder Tçin-yang.

Le jour suivant , Tchi-pé se trouvant seul avec Han-chi & Ouei-chi , leur rapporta ce que Tchi-tsé lui avoit dit : « Ne voyez- » vous pas , lui répondirent-ils , que c'est une ruse de Tchi-tsé , » qui est porté pour Tchao-chi ? Il veut vous inspirer des

» soupçons contre nous, afin de ralentir l'animosité que vous
 » avez contre lui. N'est-il pas de notre intérêt que Tchao-chi
 » succombe , puisque nous devons partager ses terres entre
 » nous trois » ? Tchi-pé parut satisfait de leur réponse.

Tchao-chi, se voyant pressé, envoya, en secret, Mong-tan, vers Han-chi & Ouei-chi, avec cette instruction : « J'ai toujours
 » oui dire, que *les dents qui ne sont pas couvertes par les lèvres ,*
 » *ressentent le froid.* Si ma famille vient à succomber , foyez
 » sûrs que les deux vôtres ne lui survivront pas long-temps ». Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Han-chi & Ouei-chi à chercher les moyens de perdre Tchi-pé. Ils consultèrent ensemble sur ceux qu'ils employeroient , & renvoyèrent Mong-tan , avec le résultat de leur résolution.

De concert avec eux , Tchao-chi fit une sortie la nuit suivante , & emmena un grand nombre d'ouvriers , soutenus par des soldats d'élite. Cette escorte tomba vigoureusement sur les troupes de Tchi-pé , qui gardoient la levée qu'il avoit fait faire pour inonder la ville , & les pouffoit , tandis que les ouvriers , rompant la levée , inondèrent le quartier de Tchi-pé , & y mirent le plus grand désordre. Alors Han-chi & Ouei-chi, se joignant au détachement de Tchao-chi , firent un carnage horrible. Tchi-pe lui-même , resta mort sur la place. Ils se délivrèrent ainsi de l'ennemi le plus redoutable qu'ils eussent.

Ces trois confédérés ne s'en tinrent pas-là : après avoir exterminé la race de Tchi-pé, à l'exception de Fou-cou, qu'ils ne purent découvrir, ils partagèrent entre eux ses domaines, & accrurent de beaucoup leur puissance ; alors ils prirent la qualité de princes , & érigèrent leurs terres , en principautés , sous les noms de Han, de Ouei & de Tchao.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

454.
Tching-ling-ouang

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

455.
Tching-tong-ouang

Après la bataille , Tchao-chi avoit fait couper la tête de Tchi-pé , & s'étoit fait un pot de nuit de son crâne. Yu-fong , créature de Tchi-pé , résolut de le venger de cette indignité. Il se déguisa , & cachant un poignard sous ses habits , il entra hardiment dans le palais de Tchao-chi. Les gardes , qui ne le connoissoient point , le questionnèrent , & le trouvant muni d'un poignard , ils le conduisirent à Tchao-chi. Yu-fong ayant avoué son dessein , Tchao-chi le loua de l'attachement qu'il avoit pour son maître , en s'exposant ainsi à la mort pour le venger. Il défendit de lui faire aucun mal ; mais l'ayant ensuite trouvé caché sous un pont , sur lequel il devoit passer , il le fit mourir pour n'être plus exposé à ses attentats.

Après le partage des terres de Tchi-pé , Tchao-chi s'occupa à repousser les Tartares , voisins de ses nouveaux états ; & comme il n'étoit pas de la politique qu'il s'en éloignât dans les commencemens de son règne , il donna ses troupes à commander à Siu-tsi-keou. Ce général , dès la première campagne , se rendit maître de Tfo-gin & de Tchang-yn , sans beaucoup de résistance. Ce succès , qui devoit faire plaisir à Tchao-chi , parut lui donner du chagrin. Ses courtisans étonnés , lui en demandèrent la cause : « Ne savez-vous pas , leur répondit-il , » ce que dit le sage » ? *Les grandes prospérités sont les avant-cou-*
reurs de l'infortune , & les grands malheurs de la prospérité. « Les » biens qui s'acquièrent sans peine , se perdent aisément , & » la difficulté de les obtenir en assure la possession ».

450.

Cette défaite des Tartares , loin d'inquiéter le prince de Tsin , & Han-chi de Tsin , à cause des succès de Tchao-chi , les engagea , au contraire , à armer contre ces mêmes Tartares. Le premier entra dans leur pays de Yu-kin , leur livra bataille , fit leur prince prisonnier , & retourna couvert de gloire dans

ses états. Han-chi & Ouei-chi, s'étant joints, eurent un succès encore plus complet. Ils défirent les Tartares de Y-lou, les poursuivirent si vivement, qu'ils les obligèrent d'abandonner la Chine, & de passer même au-delà du pays de Kien-long; de sorte que, depuis ce temps-là, il n'y eut plus que les Tartares de Y-kiu, voisins des états de Tsin, qui osassent faire des courses en Chine. Ces conquêtes de Han-chi, de Ouei-chi & de Tchao-chi, les rendirent si puissans, qu'ils purent tenir tête aux autres princes, & leur disputer l'empire.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

450.

Tching-ting-ouang

Le prince de Tchou, voyant ces familles s'élever, commença à redouter leur puissance. Pour se mettre en état de la contre-balancer, il se rendit maître de la principauté de Tsai, que Tchi-kong fut contraint de lui abandonner. Il descendoit de Chou-tou, fils de Ouen-ouang, à qui Ou-ouang, dans le partage qu'il avoit fait de l'empire, en différentes principautés, avoit donné celle de Tsai. Cette famille la posséda l'espace de six cens soixante-seize ans, sous vingt-six générations.

447.

Hoei-kong, prince de Tchou, se disposa à pousser plus loin ses conquêtes. La vingt-quatrième année de TCHING-
TING-OUANG, il partit de Tsai, & fonda sur la principauté de Ki, dont il se rendit encore maître. Les princes de Ki, descendoient de Tong-leou-kong, de la famille du grand Yu, à qui Ou-ouang avoit donné cette principauté, qui subsista l'espace de six cens soixante-dix-huit ans, sous vingt-un princes de cette famille.

445.

Dévoré de l'ambition de s'agrandir, Hoei-kong fit un traité d'alliance avec le prince de Tsin, qui seul pouvoit arrêter le cours de ses conquêtes. Se voyant, par ce traité, tranquille & en sûreté du côté de l'ouest, il porta ses armes du côté de l'est,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

445.
Tching-ting-ouang

contre Yu-yuei, entre le fleuve Kiang & le fleuve Hoai, & eut par-tout un succès si constant, que tout plioit devant ses troupes victorieuses. Il s'empara de tout le pays qui est entre ces deux fleuves, & poussa même au-dessus de la rivière Sé-choui.

443.

L'an 443 il y eut une éclipse de soleil totale, & si grande, que les étoiles parurent.

441.

TCHING-TING-OUANG mourut au printemps, après vingt-huit ans d'un règne peu glorieux pour lui, & peu profitable à l'empire. Ce prince laissa quatre fils, qui tous aspirèrent au trône. Suivant ses dispositions, Ngai-ouang, l'aîné, devoit lui succéder, & fut effectivement proclamé empereur trois mois après. Chou, son second frère, trouva le moyen de le faire mourir & de prendre sa place. Kao-ouang, le troisième, indigné de cette action, refusa de le reconnoître & prit les armes. Les deux frères ne demandoient pas mieux que d'en venir à une action décisive. On se battit, de part & d'autre, avec le dernier acharnement; enfin Kao-ouang, qui n'en vouloit qu'à son frère, se fit un chemin de sang, pénétra jusqu'à lui, & le tua de sa propre main. Cette mort décida la victoire en sa faveur; tout lui fut soumis, & il fut proclamé empereur à la tête de l'armée.

K A O - O U A N G.

440.

Cette victoire cependant ne rendit KAO-OUANG maître absolu, que dans le patrimoine de sa famille : les princes de l'empire ne donnèrent aucune marque de soumission. L'empereur, pour y suppléer, érigea une partie de la province de Ho-nan en principauté, & la donna à Kié son frère, qui avoit

été un des premiers à le reconnoître , après la bataille qui le mit sur le trône.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

440.
Kao-ouang.

Tcheou-kong , étant ministre de Tching-ouang , avoit fait bâtir une ville , pour être la résidence des empereurs. Il y fit passer ceux qui , par un reste d'attachement pour la dynastie des *CHANG* , paroissent peu soumis à celle des *TCHOU*. Ping-ouang , pour se délivrer du voisinage des Tartares , avoit transféré sa cour à Lo-yang , ou Ho-nan , qui est la même ville. Lorsque , dans la suite , le prince de Tchao se révolta contre King-ouang , cet empereur , ne se croyant pas en sûreté à Lo-yang , changea sa cour & la transporta à Tching-tcheou , qui devint le siège des empereurs. KAO-OUANG , voulant rétablir Lo-yang , y envoya son frère Kié , en qualité de prince de Ho-nan.

La deuxième année de KAO-OUANG , les eaux du fleuve Hoang-ho , pendant trois jours , parurent rouges à Long-men , sur les limites de la principauté de Tchin. Cette même année , mourut Ngai-kong , qui en étoit prince. Son fils , Yeou-kong , qui lui succéda , n'étoit plus maître que de Kiang & de Kieou-ou ; tout le reste de ses états étoit soumis à Han-chi , Tchao-chi & Ouei-chi par la faute de ses prédécesseurs , qui n'avoient pas su réduire leurs sujets rebelles. Cependant ils avoient conservé sur eux une apparence d'autorité , qui engageoit toujours ces rebelles à les reconnoître pour princes de Tchin ; mais Yeou-kong eut la foiblesse , ou plutôt la bassesse , d'aller leur faire la cour à tous trois , avec autant de soumission que s'il avoit été leur sujet.

439.

La sixième année & à la sixième lune , on vit un prodige non moins surprenant que celui des eaux rouges du Hoang-ho. Dans les plus grandes chaleurs de l'été , il tomba de la

435.

244 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{433.}
Kao-ouang.

neige dans la principauté de Tçin. L'an 433 il parut une comète. L'an 428, treizième de l'empereur KAO-OUANG, les pêchers & les abricotiers donnèrent des fruits au plus fort de l'hiver, dans les états de Tçin : on n'en avoit point encore vu d'exemple, ce qui fut regardé comme un prodige des plus frappans.

^{428.}

Les trois familles de Han, de Tchao & de Ouei étoient redoutables non-seulement à leur prince légitime, mais elles prenoient encore un grand ascendant sur quelques-uns de leurs voisins, principalement sur Tchao-kong, prince de Ouei, qui n'osoit presque plus rien faire dans ses propres états, sans prendre leurs ordres, même en ce qui regardoit la conduite particulière de sa maison.

Le prince de Tchou alloit toujours de conquête en conquête. Dès l'an 431, dixième de KAO-OUANG, il s'étoit soumis les états de Kiou. Depuis le règne de Ou-ouang, qui en avoit gratifié les descendans de Chao-hao, cette famille les avoit toujours possédés, sans interruption, jusqu'à cette époque, que Kien-kong, prince de Tchou, qui venoit de succéder à Hoei-kong, son père, s'en empara, sans attendre même que le temps du deuil fût expiré.

L'année suivante, les Tartares Y-kicou, que les princes de Tçin avoient trop laissés se fortifier, entrèrent dans cette principauté comme un torrent, à qui rien ne résiste, & poussèrent leurs ravages jusqu'au pays de Ouei-yang, dont ils ne sortirent que chargés de butin.

^{426.}

KAO-OUANG mourut après quinze ans de règne ; la seule action, digne de mémoire, que fit ce prince, fut la victoire qui le mit sur le trône. Son fils Ouei-lie-ouang lui succéda.

OUEI-LIE-OUANG.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

 425.
Ouei-lie-ouang.

La dynastie de *Tcheou* étoit devenue si foible , que les princes vassaux gardoient à peine un extérieur de respect pour ses empereurs. Cependant ces princes ne tenoient que d'eux leurs dignités , qu'ils étoient censés n'avoir obtenues que comme une récompense dûe à leur fidélité & à leurs services , & non à leurs intrigues ou à leurs révoltes. OUEI-LIE-OUANG avoit reçu l'empire dans un si grand délabrement , les loix étoient si peu suivies , qu'il se vit presque entièrement abandonné de ces princes , dont un des premiers devoirs étoit de soutenir & de défendre l'autorité impériale. N'étant point en état de se faire obéir , il ne pensa qu'à sa propre sûreté ; ainsi , quoiqu'il fût évident que *Tchao-chi* , *Han-chi* & *Ouei-chi* n'étoient que des rebelles & des usurpateurs , comme ils étoient devenus très-puissans , afin de se les attacher , ou du moins pour ne pas s'en faire des ennemis , il les créa princes des pays qu'ils avoient usurpés , & leur en envoya les diplômes.

Ces nouveaux princes ne jouirent pas long-temps des fruits de leur révolte , car OUEI-LIE-OUANG les eut à peine confirmés dans leurs dignités , qu'ils moururent tous trois la même année. Le Tien ne pouvoit approuver leur usurpation ; mais il permit que leur postérité en jouît pour châtier la dynastie des *Tcheou*. *Han-chi* eut pour successeur son fils *Ou-kong* , & *Ouei-chi* , son fils *Ouen-kong* ; quant à la succession de *Tchao* , elle fut disputée. *Tchao-chi* avoit deux frères , *Pé-lou* & *Hoan-kong*. Comme il ne s'étoit marié qu'après la défaite de *Tchi-pé* , il laissa cinq enfans en bas-âge ; & croyant prévenir tout sujet de querelle dans sa

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

424.
Ouei-lie-ouang.

famille, il nomma pour son héritier Hien-kong, fils de Pé-lou. Hoan-kong, fâché de voir qu'on lui préférât son neveu, prit les armes, le chassa, & s'empara de états de Tchao.

Hoan-kong ne jouit de la principauté de Tchao que quelques mois, & mourut. Les grands consultèrent sur les moyens de rétablir la paix, & jugèrent que tant qu'il resteroit quelqu'un des enfans de Tchao-chi, l'état seroit exposé à des troubles. Ils prirent la résolution barbare de faire mourir ses cinq fils, & rappellèrent Hien-kong.

423.

Cependant Ou-kong, prince de Han, prévoyant que l'empire, dans la crise où il étoit, ne pouvoit se soutenir long-temps, cherchoit à s'agrandir. Il déclara la guerre au prince de Tching, par des hostilités & des incursions qu'il fit dans son pays. Yeou-kong, prince de Tching, étoit brave & ne craignoit point le danger. Plus soldat que capitaine, dès qu'il apprit l'entrée de Ou-kong sur ses terres, il s'avança pour le repousser, & le défit en bataille rangée; mais comme il ne se ménageoit point, il y perdit la vie. Siu-kong, son frère, le remplaça.

420.

Ouen-kong, prince sage, désintéressé, & d'un bon naturel, avoit conservé quelques égards pour le prince de Tçin, à qui il rendoit une espèce d'hommage. Il voulut venger la mort de Yeou-kong, prince de Tçin. Yeou-kong aimoit passionnément une femme, qu'il ne pouvoit faire venir dans son palais, & il étoit obligé de se déguiser pour aller chez elle. Une nuit, comme il s'y rendoit, il fut attaqué par des inconnus qui le poignardèrent. Ouen-kong vint en personne à la tête de ses troupes, & fit des recherches si exactes, qu'il découvrit les meurtriers. Après les avoir punis, il fit reconnoître Lie-kong, fils de Yeou-kong, pour légitime prince de Tçin, la sixième année de OUEI-LIE-OUANG.

Dans la décadence de l'empire, chacun des princes songea à se précautionner contre les révolutions. Ouen-kong, prince de Ouei, fit fortifier la ville de Chao-leang; Hien-kong, prince de Tchao, celles de Hiuen-chi & de Ping-y; Ling-kong revêtit d'ouvrages de défense les places de Cho-lay & de Tsi-cou, & fit réparer celle de Pong-tching : ces travaux ne se purent faire sans exciter la jalousie des voisins, & sans leur causer de l'inquiétude. A peine Ouen-kong eut-il entrepris de fortifier Chao-leang, que Ling-kong, prince de Tsin, y envoya des troupes, qui détruisirent tout ce qui étoit commencé. Il y fit travailler avec plus de précaution; mais la mort de Ling-kong, qui survint, lui donna tout le temps d'élever ses fortifications.

Quand Hien-kong eut achevé les travaux de Ping-y, Siuen-kong, prince de Tsi, vint assiéger cette ville, & l'auroit prise, si la garnison n'avoit été secourue à propos. Siuen-kong, piqué de cet échec, voulut s'en venger la campagne suivante, par le siège de Hoang-tching, appartenante encore au prince de Tchao, qu'il surprit & détruisit de fond en comble. Il crut avoir autant de facilité devant Yang-hou, parce que la garnison en étoit foible; mais elle étoit composée de gens braves, qui donnèrent le temps à Hien-kong de venir à son secours, comme il le fit avec succès.

Kien-kong, qui avoit succédé à Ling-kong, prince de Tsin, voyoit avec chagrin la puissance de Ouen-kong s'élever. Il vint, à la tête d'une grande armée, fondre sur ses terres. Ouen-kong n'étoit pas aussi puissant que le prince de Tsin; mais il étoit bien conseillé & bien servi, parce qu'il accueilloit & récompensoit le mérite. Ce prince se mit à la tête de ses troupes, résolu de livrer bataille, quoique son armée fût inférieure en nombre. Le succès répondit à ses espérances; jamais victoire

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

419.
Ouei-lie-ouang.

418.

413.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

413.
Ouei-lie-ouang.

ne fut plus complete que celle qu'il remporta à Tching-hia, sur Kien-kong. Il vouloit profiter de l'avantage qu'il avoit sur son ennemi, & l'aller insulter dans ses états; mais les eaux du Hoang-ho, qui rompirent leur digue à Long-men, inondant tout le pays jusqu'à Ta-tchou, l'obligèrent de se retirer pour y mettre ordre.

410.

La seizième année du règne de OUEI-LIE-OUANG, il y eut une éclipse de soleil.

Cette même année, le prince de Tfi, à qui l'élévation du prince de Tchao faisoit ombrage, continua à faire des courses sur ses terres, & s'étant avancé jusqu'à Ping-y, après avoir ravagé tout le territoire de cette ville, il en fit le siège. Hien-kong, prince de Tchao, donna ordre à Han-kiu d'aller au secours de Ping-y. Tien-fen, qui commandoit les troupes de Tfi, le laissa approcher, sans paroître vouloir l'empêcher de jeter du secours dans la place; mais quand il le vit à portée, ce général ennemi quitta brusquement le siège, tomba sur lui, le battit & le fit prisonnier; après quoi, reprenant le siège, il fit sommer la garnison, qui fut enfin obligée de capituler.

De tous les princes contemporains, Ouen-kong, prince de Ouei, étoit celui qui se faisoit le plus de réputation. Son affabilité, sa magnificence attiroient, de toutes parts, dans ses états, les gens distingués par leur savoir & leurs talens. Toujours esclave de sa parole, rien ne put jamais l'engager à y manquer.

Les Tartares que Tchi-pé avoit soumis, par le stratagème de la cloche, qu'il leur avoit envoyée, se révoltèrent. Comme ils étoient enclavés dans les états de Ou, le prince marcha lui-même pour les faire rentrer sous son obéissance. Il donna leur pays en appanage à son fils Ki, & l'en créa prince. De retour de

de cette expédition , Ouen-kong demanda à ses grands ce qu'ils pensoient de son gouvernement ? Tous , à l'exception de Gin-tso , le louèrent extraordinairement. Gin-tso ne put dissimuler sa pensée. « Un prince , dit-il , qui , après s'être rendu maître du » pays des Tartares de Sien-yu , le donne à son fils , à titre de » principauté , au lieu de le donner à son frère , peut-il être » regardé comme quelqu'un qui gouverne sagement » ?

Ouen-kong témoigna ouvertement son mécontentement de la franchise de Gin-tso , ce qui l'obligea de s'enfuir. Faisant ensuite la même question à Tché-hoang , celui-ci lui fit entendre , comme les autres , qu'il étoit un prince rempli de vertus. Comment le savez-vous , lui demanda Ouen-kong ? « Quand un maître , répondit Tché-hoang , est guidé par la » sagesse , ses grands & ses sujets se font gloire de suivre son » exemple. Je viens d'être forcé d'admirer la droiture & la » franchise de Gin-tso , d'où je conclus qu'il faut que son » prince soit accompli ».

Ouen-kong sentit le tort qu'il avoit eu de s'emporter contre Gin-tso. Il ordonna de le rappeler , & fut lui-même au-devant de lui. Il eut même la candeur de lui faire publiquement des excuses , en présence de ses grands , à qui il le proposa , ainsi que Tché-hoang , comme deux modèles de droiture & de sincérité , qui ne savoient pas flatter servilement les défauts de leur prince.

Ouen-kong avoit eu pour maître Tien-tsé-fang , à qui il vouloit que son fils Ki portât autant de respect qu'à lui-même. Ki , rencontrant un jour Tien-tsé-fang , descendit aussi-tôt de son char , & lui fit une profonde révérence , que Tien-tsé-fang reçut avec une gravité de maître , sans y répondre. Ce prince , piqué , lui dit : « Sont-ce les riches ou les pauvres qui ont sujet

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

408.

Ouei-lie-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

408.
Ouei-tie-ouang.

» de s'enorgueillir » ? « Sans doute , lui répondit Tien-tsé-fang ,
 » que ce sont les pauvres. Est-ce qu'un homme riche , & élevé
 » au-dessus des autres , oseroit avoir de l'orgueil & de la vanité
 » à leur égard ? Lorsqu'un prince se laisse aller à l'orgueil , ses
 » états sont bien près de leur ruine. Les officiers qui sont hauts
 » & fiers , vis-à-vis du peuple , manquent à leur devoir , & sont
 » cause de sa perte. De tous les princes qui ont perdu leurs
 » états , je n'en sache aucun qui ait été docile aux bons conseils.
 » Si un sage indigent , & dans un état humiliant , voit qu'on ne
 » profite pas de ses instructions , il ne lui reste qu'à prendre ses
 » souliers & à se retirer. Où ne trouvera-t-il pas la pauvreté &
 » l'humiliation » ? Ki , à ce discours , reconnut sa faute , & lui
 fit des excuses.

Ouen - kong étoit fort attentif sur le respect qu'il devoit à
 ceux qu'il regardoit comme ses maîtres. Un jour même qu'il
 passoit devant la porte de Touan-kan-mou , un de ses gouver-
 neurs , & qu'il faisoit , selon sa coutume , une profonde révé-
 rence , ceux qui l'accompagnoient , parurent étonnés qu'il
 s'abaissât ainsi devant son sujet. « Touan-kan-mou , répondit le
 » prince , est un sage , qui est grand par sa vertu , & je ne le
 » suis que par les terres que je possède ».

407.

Ce prince voulut en faire son premier ministre ; mais Touan-
 kan - mou refusa constamment cet emploi. Il le combla de
 biens & d'honneurs , & récompensa également tous ceux qui
 avoient de la science & de la vertu , conduite qui lui gagna
 le cœur de tous ses sujets , & porta sa réputation dans les
 autres cours ; elle fit désister le prince de Tsin du dessein qu'il
 avoit de lui faire la guerre. Il craignit d'attaquer un prince
 qui avoit tant de sages pour l'aider de leurs conseils & tant
 de bras prêts à le défendre.

Sur le refus que fit Touan-kan-mou, d'accepter la place de premier ministre, Ouen-kong fit venir Li-ké, un des sages qui s'étoient rendus dans ses états : « Li-ké, lui dit-il, j'ai appris » de tout temps, qu'un pauvre homme, cherche une bonne » femme, & qu'un prince qui craint le trouble, s'attache un » sage ministre ». Maintenant si je ne choisis pas Ouei-Tching, » c'est que je crois devoir lui préférer Tché-hoang ». « Dans » un choix de cette importance, lui répondit Li-ké, il ne » faut avoir égard ni au pauvre, ni au riche ; au noble, ni au » roturier ; au sujet, ni à l'étranger.

» Je pense qu'il faut examiner cinq choses, & si ces cinq » choses se trouvent dans celui qu'on veut choisir, on peut » s'assurer dès-lors, qu'il est digne d'exercer l'emploi de minis- » tre ». *Voyez à quoi il est attaché chez lui ; s'il fait part volontiers de ses richesses ; s'il est porté à remédier aux maux qu'il connoît ; s'il se corrige de ses défauts ; & si, dans le besoin, il se contente de ce qu'il a, sans envier les richesses des autres.* « Allez, dit le prince, » mon choix est arrêté ».

Li-ké, au sortir du palais, fut rencontré par Tché-hoang, qui lui dit : « J'ai appris que le prince vous a mandé pour vous con- » sulter sur le choix d'un ministre ; sur qui a-t-il jetté les yeux ? » Sur Ouei-tching, répondit Li-ké ». Tché-hoang, mécontent, lui dit » : Comment, c'est moi qui ai fait revenir Ou-ki, gou- » verneur de Si-ho ; c'est moi, qui, dans l'embarras de Ye, » sauvai le prince, en le faisant entrer dans la ville par la porte » Si-men-pao, quand il voulut aller réduire les Tartares. N'est-ce » pas encore moi qui le fit rendre maître de Yo-yang ? Après la » réduction de ces Tartares, ne sachant qui choisir pour les » gouverner, n'est-ce pas moi qui vous proposai pour cela ? Il » n'avoit personne à qui confier l'éducation de son fils, je lui

AVANT 1^{ÈRE}
CHRÉTIENNE.

407.
Ouei-lie-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

497.

Ouei-tie-ouang.

» nommai Kiu-heou-fou, qui s'en est acquitté à sa satisfaction.
 » Voilà des choses que tous les yeux ont vues , & qui ont été
 » entendues de toutes les oreilles. D'où vient donc qu'il me met
 » en parallèle avec Ouei-tching ? En quoi lui suis-je inférieur » ?
 Li-ké , lui répondit : « Quand vous me proposâtes pour cet
 » emploi important , ne me crûtes-vous pas capable de le
 » remplir ? Quand le prince m'a consulté sur le choix d'un
 » ministre , je lui ai dit franchement ma pensée , il a jugé que
 » Ouei-tching avoit toutes les qualités nécessaires ; c'est ce que
 » je n'examine pas. Ouei-tching est très-riche ; de mille *tchong*
 » qu'il a de paie , il en emploie neuf cens à faire du bien. Le
 » prince a Pou-tsé-hia , Tien-tsé-fang , Touan-kan-mou , qu'il
 » regarde comme ses maîtres. Vous êtes tous dans une grande
 » estime auprès de lui ; vous composez son conseil , d'où
 » vient donc que vous vous comparez à lui » ?

Tché-hoang , confus , lui fit une grande révérence , en lui
 disant : « J'ai tort , je l'avoue ; je suis un homme sans esprit ,
 » qui vous ai parlé inconfidérément ; je vous reconnois pour
 » mon maître , & me fais gloire d'être votre disciple ».

406.

Ou-ki , sujet du prince de Ouei , n'ayant point d'emploi dans
 son pays , en fut chercher dans la principauté de Lou. On lui
 en donna un assez considérable dans les troupes. Sa bravoure
 & ses talens le firent bientôt distinguer , & dans un démêlé que
 le prince de Tsi eut avec le prince de Lou , celui-ci jeta les
 yeux sur lui , pour en faire son général. Une seule chose le
 retenoit , c'est que Ou-ki s'étoit marié dans les états de Tsi.
 Ou-ki , apprenant que sa femme étoit un obstacle à ce qu'on
 lui donnât le commandement général des troupes , lui coupa
 la tête , & la portant aux grands , il leur demanda le géné-
 ralat de l'armée , qui lui fut accordé sur le champ. Il prouva

qu'il le méritoit, par la défaite entière du prince de Tsi, qu'il força à demander la paix.

Ou-ki, dans sa jeunesse, étant au service de Tseng-tsan, perdit sa mère; son devoir exigeoit qu'il en prît le deuil, & lui fit les cérémonies ordinaires. Tseng-tsan fut tellement indisposé de sa négligence à cet égard, qu'il le renvoya de son service. Comme la réputation de Ouen-kong, son prince, s'étoit répandue, Ou-ki, dans la crainte qu'on ne l'accusât de manquer de fidélité, retourna dans sa patrie, & ne différa point d'aller offrir ses services à Ouen-kong. Ce prince, ne voulant rien précipiter, consulta Li-ké, qui lui dit : « Ou-ki aime l'argent & les femmes; d'ailleurs, pour com-
» mander une armée, il ne le cède en rien à Ssé-ma-yang-tsiu ». Ouen-kong lui donna le commandement des troupes destinées contre le prince de Tsin, qu'il battit dans toutes les rencontres, & à qui il enleva cinq villes. Pendant toutes ces campagnes, il coucha toujours sur la terre, marcha, la plupart du temps, à pied comme les simples soldats, & mangea le plus souvent avec eux. Pour leur donner l'exemple, il partageoit avec eux toutes les fatigues de la guerre; aussi n'y en avoit-il aucun qui ne fit son devoir, & qui ne lui obéît aveuglément. Ou-ki étant allé voir un de ses soldats malade, dans le moment qu'on préparoit une médecine, il voulut la lui donner. Les amis du soldat ne manquèrent pas de faire savoir à sa mère l'honneur que son fils avoit reçu du général, & cette bonne femme, à cette nouvelle, se mit à pleurer. Comme tout le monde en étoit surpris : « Hélas ! dit-elle, si je pleure,
» j'en ai bien raison. L'an passé, Ou-ki, fit pareil honneur à
» son père; revenu de sa maladie, il se fit tuer, dans la
» première bataille qui se donna. Si mon fils guérit de la fièvre,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

406.
Ouei-tie-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

405.
Ouei-lie-ouang.

» je ne doute pas qu'il ne fasse de même. Voilà ce qui me fait
» verser des larmes ».

Ouen-kong tira beaucoup d'avantage de la bravoure & de l'habileté de Ou-ki ; & afin de conserver les conquêtes qu'il avoit faites, il fit réparer les murs des villes de Lo-yu , Liu-tsin , Yuen-li & de Ho-yang , & les mit en état de défendre son pays contre les entreprises du prince de Tsin. Le prince de Tsin , de son côté , fit creuser des fossés autour des villes de Lo-tching & de Tchong-tsiuen. Le prince de Lou s'aperçut bien-tôt que Ou-ki lui manquoit. Le prince de Tsi n'eut pas plutôt appris la retraite de ce général , qu'il envoya Tsiou-ho contre le prince de Lou , le vainquit & s'empara du pays de Tching.

404.

La vingt-troisième année de OUEI-LIE-OUANG , on vit trembler les grandes urnes , que Yu avoit fait fondre , sur lesquelles étoit gravée la carte des provinces de l'empire ; ce qui fut regardé comme un pronostic évident de la perte de la famille des TCHEOU , & inspira à chacun des princes le desir de s'établir sur leur ruine. Ainsi , depuis cette époque , les guerres qu'ils se firent , ne furent plus simplement pour se conserver dans la possession de leurs états ; mais ils se considérèrent dès-lors , comme autant de prétendants à la souveraineté de toute la Chine.

403.

L'année suivante mourut l'empereur OUEI-LIE-OUANG , qui laissa à son fils , Ngan-ouang , un trône ébranlé de toutes parts. Les empereurs alors , dépouillés d'une partie de leurs domaines , & des prérogatives attachées à leur dignité , étoient , pour ainsi dire , réduits à un vain titre , que leur foiblesse empêchoit de faire valoir , contre des vassaux devenus beaucoup plus puissans qu'eux. Les TCHEOU ne durent la conser-

402.

vation du trône, dans leur famille, qu'à la balance que ces princes vassaux vouloient conserver entre eux, & à la jalousie qui les réunissoit contre celui qui auroit tenté de s'en rendre le maître.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

402.
Ouei-lie-ouang.

Jusqu'à la mort de Confucius, les historiens de l'état étoient assez soigneux de s'acquitter de leur emploi. Si on trouve tant d'exactitude chronologique dans le livre *Tchun-tsiou* ; si les années & les mois y sont marqués avec soin, ce sage philosophe le doit aux écrivains qui l'avoient précédé, & qui, malgré les troubles de l'empire, ne se dispensoient cependant pas de leurs obligations ; mais, depuis Confucius, les historiens, entraînés par le torrent des discordes, commencèrent à se relâcher & à négliger leur emploi. Ainsi, il ne faut point être surpris, si, après les temps de Confucius, on ne trouve pas, dans la chronologie, la même exactitude qu'on remarque dans le livre *Tchun-tsiou*. La preuve de cette négligence, est d'avoir oublié de marquer le jour & souvent même le mois des éclipses du soleil.

NGAN-OUANG.

Les dix premières années du règne de NGAN-OUANG, se passèrent en tentatives, que les princes de Tsin, de Ouei, de Han, de Tching, de Tsi, de Lou & de Tchou firent les uns sur les autres, mais sans aucune action considérable & sans aucun avantage marqué.

401.

La troisième année, la montagne de Koué-chan, située près du Hoang-ho sur les limites des principautés de Tsin & de Ouei, s'éboula & tomba dans ce fleuve, dont elle engorgea le cours. Les eaux, arrêtées par cet obstacle, se répandirent de tous côtés & causèrent beaucoup de ravages.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

397.
Ngan-ouang.

La cinquième année , il y eut une éclipse de soleil. Cette même année , le prince de Han perdit son premier ministre , Hie-lui , qui fut assassiné dans sa maison. Ce ministre avoit pour ennemi Yen-tchong-tsé de Pou-yang , qui avoit un emploi à la cour du prince. Yen-tchong , pour se venger des insultes qu'il prétendoit avoir reçues de Hie-lui , lia amitié avec Nie-tching , qui passoit pour un homme intrépide , qu'aucun péril n'étoit capable d'arrêter. Le jour de la naissance de la mère de Nie-tching , il lui envoya , entre autres présens cent *y* , qui font deux mille *taëls* de la monnoie d'aujourd'hui , un *y* valant vingt *taëls* ; mais Nie-tching , à qui il avoit confié son dessein , ne voulut point recevoir cet argent , & le renvoya , en disant , qu'il avoit une mère fort âgée , & que tant qu'elle vivroit , il n'oseroit disposer de lui.

Yen-tchong parut se contenter de cette raison , & ne lui en parla plus , jusqu'à la mort de sa mère , qui arriva peu de temps après. Le deuil , à peine fini , Yen-tchong , toujours occupé de sa vengeance , fut trouver Nie-tching , qui ne fit plus de difficulté de se charger de l'exécution. En effet , cet homme , armé d'un sabre & d'un poignard , s'introduisit dans le palais du ministre , le poignarda , & tirant ensuite son sabre , il se mit en devoir de forcer la garde , & de s'échapper ; mais comme elle étoit nombreuse , il reçut tant de coups sur la tête & sur le visage , qu'il devint absolument méconnoissable , & tomba mort sur la place. Les gardes jetèrent son cadavre au milieu de la rue.

Ce meurtre , commis en la personne du ministre , fit grand bruit dans toute la ville , & assëmbra une foule de monde devant son palais ; chacun vouloit en voir l'auteur ; mais personne ne put le reconnoître que sa sœur , qui , toute éplorée ,
s'écria :

s'écria : « Ah ! c'est mon frère Nie-tching , qui , pour l'amour » de moi , s'est rendu ainsi méconnoissable. Malheureuse que » je suis , puis-je lui survivre » ! A ces mots , elle prend le poignard de son frère , resté auprès de son cadavre , se l'enfonce dans le sein & tombe morte à ses côtés.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

392.
Ngan-ouang.

La onzième année de NGAN-OUANG , le prince de Tsin entreprit de détruire entièrement le prince de Han ; il leva , pour cet effet , une armée considérable , & fut d'abord s'emparer de Y-yang (1). Comme le prince de Han ne pouvoit résister à une si puissante attaque , il envoya demander du secours aux princes de Ouei & de Tchao. Le prince de Tsin , cependant , profitant de son avantage , ne finit cette campagne , qu'après s'être rendu maître de six des meilleures places des états de Han.

391.

Cette même année , Tien-ho qui s'étoit rendu si puissant dans la principauté de Tsi , leva l'étendard de la révolte. Il se faisit de Tai-kong , son prince , le conduisit dans une île de la mer , où il fit bâtir une forteresse , & l'y retint prisonnier , sous prétexte que le bien de l'état le demandoit. Tien-ho ne prit d'abord que le titre de premier ministre & de régent de la principauté de Tsi ; mais il ne tarda pas à faire voir que son ambition ne se bornoit point à ce titre , & il se fit reconnoître prince.

Cependant le prince de Tsin se disposa , pendant l'hiver , à pousser ses conquêtes sur les états du prince de Han , qui , de son côté , avec les secours des princes de Ouei & de Tchao , se prépara à le recevoir & fut même au-devant de lui , avec une armée qui n'étoit point inférieure à la sienne. Ces deux princes se rencontrèrent à Ou-tching , & en vinrent aux mains.

390.

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans la province de Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

390.

Ngan-ouang.

L'avantage fut égal de part & d'autre, & la perte assez considérable pour les obliger à se retirer chacun de leur côté, & à mettre fin à cette campagne.

Cette même année Tien-ho, peu satisfait de se voir maître des états de Tsi, sans en avoir le titre de prince, sollicita les princes de Ouei, de Tchou & de Ouei, de se joindre à lui pour l'obtenir de l'empereur.

Ces princes dressèrent une supplique, & furent la présenter à NGAN-OUANG, qui leur promit d'accorder à Tien-ho sa demande. Il n'en fit cependant point expédier les lettres, & ce ne fut que la seizième année de son règne, qu'il dépêcha un officier de sa cour, muni du diplôme impérial, pour donner à Tien-ho l'investiture des états de Tsi.

Ouen-kong, prince de Ouei, qui avoit agi le plus fortement pour Tien-ho, auprès de l'empereur, n'eut pas la satisfaction de voir cette affaire consommée : il mourut, généralement regretté, la quinzième année de NGAN-OUANG. Son fils Tsi-ki, qui prit le nom de Ou-kong, lui succéda.

387.

Dès que ce prince eut pris possession de ses états, il voulut en faire la visite, & se fit accompagner de Ou-ki. Ils s'embarquèrent sur le Hoang-ho, qui sépare la principauté de Ouei d'avec celle de Tsin : Ou-kong, considérant les montagnes inaccessibleles qui la bornent : « Le pays de Ouei, dit-il à Ou-ki, est » imprenable de ce côté-là. Les montagnes & le fleuve sont des » barrières insurmontables ». « Vous vous trompez, prince, lui » répondit Ou-ki, la force d'un état consiste dans la vertu, & » non dans ces rochers escarpés, ni dans la rapidité des fleuves » qui le défendent. Il n'y a point d'état imprenable, quand les » vices y règnent. San-miao n'étoit-il pas appuyé, à sa gauche » par le grand lac Tong-ting-hou, & à sa droite par celui de Po-

» yang-hou ? Cependant , parce qu'il méprisoit la vertu , le
 » grand Yu en éteignit absolument la race. Le lieu que Kié ,
 » dernier empereur des *HIA* , choisit pour sa demeure , n'avoit-il
 » pas à sa droite le même Hoang-ho , & le Tsi-ho à sa gauche ?
 » N'étoit-il pas défendu , au midi , par les montagnes Tai-hoa
 » & Kiue ; au nord , par celle de Yang-tchang , & au nord-
 » ouest , par Tai-yuen ? Mais parce qu'il fouloit aux pieds la
 » vertu , il perdit l'empire. Le tyran Cheoufin , dernier empe-
 » reur de la dynastie des *CHANG* , ne perdit-il pas , pour la même
 » raison , & l'empire & la vie ? Cependant il avoit , à sa droite ,
 » les montagnes de Mong-men , à sa gauche celles de Tai-hang
 » au nord les montagnes Tchang-chan , & au sud le grand fleuve
 » Hoang-ho. Sachez , prince , que si vous abandonnez la vertu ,
 » les gens même qui conduisent cette barque , ceux qui vous
 » servent dans votre palais , seront vos plus cruels ennemis ».
 Ou-kong sentit toute la vérité de cette réponse.

Quand ce prince eut fini la visite de ses états , il pensa à se
 donner un ministre , & choisit , pour un emploi si important ,
 T sien-ouen , ce qui mécontenta fort Ou-ki. Il prétendoit que
 ses services devoient lui mériter la préférence , & ne put dissi-
 muler son chagrin. Rencontrant un jour T sien-ouen , il lui de-
 manda assez brusquement : « Qui de nous deux est plus capable
 » de conduire une armée , dont les soldats se fassent un plaisir
 » de braver les plus grands dangers ; de se rendre si formidable
 » aux ennemis de l'état , qu'ils n'osent plus reparoître ; de gou-
 » verner les mandarins ; de tenir en paix le peuple ; de remplir
 » les greniers publics , pour subvenir aux temps de disette ;
 » d'empêcher le prince de Tsin de passer le Hoang-ho , & de le
 » contenir dans ses limites ; d'engager les princes de Han & de
 » Tchao à reconnoître la prééminence de notre prince sur eux ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

326.
Ngan-ouang.

385.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

385.

Ngai-ouang.

» & à rechercher avec empressement son amitié ? Qui de nous
 » deux , je vous le demande , a plus d'habileté pour s'acquitter
 » de tant de commissions si importantes » ? « Je reconnois votre
 » supériorité sur moi , lui répondit T sien - ouen ; mais notre
 » prince est encore jeune , les grands ne s'accordent point , le
 » peuple n'a aucune confiance en eux ; dans des conjonctures
 » aussi délicates , peut-on se fier à vous » ? « A moi ! reprit Ou-ki ,
 » non : cette confiance vous est due ». Là-dessus ces deux rivaux
 se séparèrent.

Ou-kong , à qui cette conversation fut rapportée , en conçut des soupçons contre Ou-ki. Celui-ci , s'en aperçut , & prit le parti d'aller offrir ses services à Tao-kong , prince de Tchou , qui connoissoit ses talens , & ne balança point à le faire son premier ministre. Ou-ki s'appliqua à s'instruire des loix & des coutumes du pays , & les fit exécuter exactement ; il cassa plusieurs officiers inutiles , & à charge à l'état : il éloigna des emplois ceux de la famille du prince , dont l'autorité étoit plus nuisible que profitable au peuple ; il avoit soin de faire des provisions de grains pour entretenir l'abondance dans le pays ; il exerçoit sans cesse les soldats , & les tenoit en haleine. Il punissoit sévèrement ceux qui critiquoient le ministère. Au sud , il contint le prince de Yu-yuei ; au nord , il repoussa vigoureusement les princes de Han , de Ouei & de Tchao ; à l'ouest , il inquiétoit les Tsin , & faisoit souvent des courses dans leurs états ; enfin , il rendit les Tchou si puissans , que tous les princes de l'empire craignirent pour eux. Il asservit les grands à l'autorité du prince , au point qu'ils ne pouvoient plus rien décider sans sa participation , ce qui les indisposa grièvement contre ce ministre.

Tao-kong , par l'habileté de Ou-ki , s'étoit rendu , en moins

de cinq ans , auffi redoutable aux autres princes , qu'il étoit abfolu fur fes fujets. Il jouit peu de cet afcendant , & mourut la vingtième année de NGAN-OUANG : alors ceux de fa famille , & les grands que Ou-ki avoit mécontentés , prirent les armes , & furent l'attaquer chez lui. Ce miniftre fe défendit long-temps , avec beaucoup de bravoure ; mais bleffé de plufieurs coups de flèches & de hallebardes , il tomba à la porte de fon palais. Sou-kang , qui avoit fuccédé aux états de fon père , & qui avoit conçu la plus grande eftime pour Ou-ki , fit rechercher les auteurs de fa mort. Sans avoir égard ni à fa parenté avec les coupables , ni aux services rendus , il les fit tous mourir , & éteignit foixante & dix familles de ceux qui avoient trempé dans cet affaffinat.

Cette année (382) il y eut une éclipse fi totale de foleil , que le jour parut changé en une nuit la plus obfcure.

La dix-feptième année de NGAN-OUANG , il y avoit eu une grande révolution dans la principauté de Tfin. Quand Ling-kong mourut , l'oncle de ce prince , qui aimoit Kien-kong , le fit fuccéder au préjudice de fon fils Hien-kong. Kien-kong régna feize ans , mourut , & eut pour fuccesseur fon fils Hoci-kong : celui-ci , la douzième année de fon règne , eut un fils qu'il appella Tchou-tfè , & mourut l'année fuyvante. Alors Kai-chi , préfident des tribunaux , indigné de l'injuftice qu'on avoit faite à Hien-kong , de l'exclure de l'héritage de fon père , vint le joindre , avec des troupes , auprès du Hoang-ho , où il s'étoit retiré , le fit reconnoître légitime prince de Tfin , par les gens de fon parti , & le mit , à main-armée , en poffeffion de fes états. Pour lever tous les obstacles , Kai-chi fit mourir la femme & le fils de Hoci-kong.

La vingt-troisième année de NGAN-OUANG , Kang-kong , prince de Tfi , mourut dans l'île où Tien-ho l'avoit relégué :

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

382.
Ngan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

379.
Ngan-ouang.

il n'avoit eu qu'un fils , qui étoit mort avant lui , sans avoir laissé de postérité. Tien-ho ne se vit plus alors de concurrent à la principauté de Tsi. Kang-kong, qui fut le dernier prince de sa famille, descendoit du *Ssé-yo*, ou ministre du grand Yu. Lorsque Ou-ouang divisa l'empire en différentes principautés , il donna celle de Tsi à Kiang-tai-kong , descendant en droite ligne du *Ssé-yo*. Depuis Kiang-tai-kong , premier prince de Tsi , jusqu'à Kang - kong , pendant vingt - neuf générations , cette famille l'avoit toujours possédée , jusqu'à ce que Tien-ho l'usurpa & s'en rendit maître.

376.

La vingt-sixième année de NGAN-OUANG , les princes de Ouei , de Han & de Tchao , qui s'étoient révoltés contre le prince de Tsin , leur souverain , & s'étoient partagé entre eux la plus grande partie de ses états , complotèrent de dégrader Tching-kong , qui possédoit les restes de cette principauté , & l'en dépouillèrent. L'empire , dès-lors , ne fut plus divisé qu'en sept principautés considérables ; savoir , les Tsin , les Tchou , les Yen , les Ouei , les Han , les Tchao & les Tsi. La principauté de Tsin avoit été érigée , par l'empereur Tching-ouang , en faveur de son second fils Cho-yu , dont la postérité , dans une suite de vingt-neuf générations , l'avoit toujours possédée jusqu'à Tching-kong , ou , pour mieux dire , jusqu'à son père , qui , par la foiblesse de son gouvernement , perdit & ses états & sa famille.

Cette même année mourut l'empereur NGAN-OUANG ; il eut pour successeur son fils Lie-ouang.

L I E - O U A N G .

375.

La première année de cet empereur , fut remarquable par l'extinction entière du prince de Tching & de sa famille. L'em-

pereur Siuen-ouang avoit érigé le pays de Tching en principauté, en faveur de son frère Tching, dont elle porta le nom : cette principauté avoit duré l'espace de 430 ans ; sous vingt-deux princes, lorsque le prince de Han s'en rendit maître.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
375.
Lie-ouang.

Il y eut cette même année une éclipse de soleil.

Ce fut sous le règne de LIE-OUANG, que les princes commencèrent à s'entre-détruire les uns les autres, & à tâcher de se frayer le chemin de l'empire. Le prince de Tchao, la quatrième année de cet empereur, s'étoit proposé de s'emparer des états de Ouei, & dans ce dessein, il avoit levé une armée formidable, à la tête de laquelle il se faisoit d'abord de soixante-treize *tou* & d'un *pi*, c'est-à-dire, de six cents trente villages, & de cinq cents familles ; dix villages faisant un *tou*, & cinq cents familles un *pi*. Mais le prince de Ouei, qui avoit été surpris, vint à la tête de ses troupes, & ayant rencontré l'armée de Tchao, au pays de Lin, il lui livra bataille, & la défit entièrement. Il reprit tout le pays, dont le prince de Tchao s'étoit emparé, & l'obligea de se retirer honteusement. Le prince de Ouei se préparoit à se venger de cette irruption, la campagne suivante, mais la mort l'enleva cette même année. Hoci-kong, son successeur, la sixième année de LIE-OUANG, entra sur les terres de Tchao, y fit beaucoup de dégât, & ayant rencontré, au pays de Hoai, l'armée de Tchao, qui étoit venue défendre son pays, il la tailla en pièces, & revint de cette expédition triomphant & chargé des dépouilles de l'ennemi.

372.

370.

De tous les princes de l'empire, il n'y en avoit point dont la réputation eût plus d'éclat que celle du nouveau prince de Tsi. Après avoir été reconnu par l'empereur Ngan-ouang, il avoit pris le titre de roi, sous le nom de Ouei-ouang. Cependant son ambition étoit couverte par tant de vertus & de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

370.
Lie-ouang.

qualités nécessaires à un grand prince , que sa réputation n'en étoit point altérée. Un trait d'équité y ajouta un nouveau lustre & lui fit beaucoup d'honneur.

Le gouverneur de Tsi-mé, homme irréprochable & rempli de vigilance pour son emploi, étoit en butte aux gens de la cour de Tsi, parce qu'il ne flattoit pas leur vanité par des bassesses, ou ne satisfaisoit pas leur avarice par des présents. Le prince recevoit journellement des plaintes contre lui. Il fit des informations exactes , & apprit que toutes les terres du canton de Tsi-mé étoient en valeur, les récoltes abondantes, & que le peuple étoit content & vivoit en paix. Il fut encore que, par les soins du gouverneur, il n'y avoit ni querelles ni procès, & que les peuples voisins n'osoient remuer ni inquiéter son gouvernement. Ouei-ouang le fit venir à la cour, & lui dit : « Je connois » la source des plaintes qu'on me fait contre vous : votre inté- » grité & votre mérite font le désespoir des âmes vénales, & » des envieux qui vous accusent. Je dois une récompense à » vos services ; je vous fais seigneur de dix mille familles. » Retournez dans votre gouvernement. On dira du mal de » vous, tant que vous ne vous écarterez pas de votre devoir ; » mais c'est le plus bel éloge qu'on m'en puisse faire ».

Le gouverneur de la ville de Ho étoit, au contraire, d'une cupidité excessive ; il exerçoit des concussions, & amassoit des richesses pour acheter le suffrage des courtisans. Non content de fouler le peuple, il ne prenoit aucun soin de son gouvernement : les terres étoient incultes, & le peuple manquant du nécessaire, souffroit encore des rigueurs du froid ; les troupes de Tchao avoient pillé Kiuen, & celles de Ouei s'étoient emparées de Siue-ling, en un mot, tout étoit livré à un brigandage affreux : cependant on louoit hautement, à la cour, la conduite de ce gouverneur.

gouverneur. Le prince , informé que cet éloge mendié étoit le prix des lueurs & du sang du peuple , le rappella ; & après lui avoir reproché l'indignité de sa conduite , il le fit mourir , avec tous ceux qui s'étoient laissé corrompre par ses présens.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

370.

Lie-ouang.

L'année suivante , il y eut une éclipse de soleil ; & cette même année mourut l'empereur LIE-OUANG , auquel succéda son frère Hien-ouang.

369.

H I E N - O U A N G .

Dès que le prince de Ouei fut que le prince de Tfi avoit pris le titre de roi , il suivit son exemple , & se fit nommer Hœi-ouang. Kong-fun-ki , de la principauté de Han , désapprouva cette ambition. Comme il n'aimoit pas Hœi-ouang , il détermina Y-kong , son prince , & Tching-kong , prince de Tchao , à s'unir & à profiter de cette occasion pour faire la guerre au prince de Ouei.

368.

Lorsque Hœi-ouang apprit que ces deux princes s'étoient ligués contre lui , il fut , à la tête de ses troupes , les attendre sur ses limites , résolu de leur donner bataille , s'ils se présentoient. Les deux confédérés y arrivèrent bientôt ; l'action s'engagea , & Hœi-ouang fut si mal mené , qu'à peine put-il échapper lui-même , pour aller se renfermer , avec quelques débris de son armée , dans Ngan-y , où les princes victorieux allèrent l'assiéger.

La division se mit bientôt entre ces deux alliés. Le prince de Tchao vouloit qu'après la prise de la ville on fit mourir Hœi-ouang , & qu'on établît Kong-tchong à sa place , en démembrant une partie des états de Ouei , qu'ils se partageroient entre eux. Le prince de Han répondit , qu'il y auroit peu de généro-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

368.
Hien-ouang.

sité, & même de la bassesse, à tuer un ennemi sans défense, & que l'usurpation de ses états marqueroit, de leur part, une cupidité déshonorante. Le prince de Tchao, mécontent de cette réponse, se retira avec ses troupes ; ce qui obligea Y-kong à lever le siège.

Ce fut sous le règne de HIEN-OUANG, que les princes de Tsin commencèrent à s'ouvrir un chemin à l'empire : leurs troupes, accoutumées à se battre contre les Tartares, qui leur faisoient continuellement la guerre, étoient fort aguerries, & aucun prince n'en avoit d'aussi bonnes.

366.

La troisième année de HIEN-OUANG, Hien-kong, prince de Tsin, attaqua le prince de Ouei du côté de Lo-yang, ce qui lui étoit plus facile que de faire passer le Hoang-ho à son armée. Le prince de Han, qui craignoit pour ses propres états, accourut au secours du prince de Ouei : ils joignirent leurs troupes & marchèrent droit à Lo-yang.

Les deux armées se rencontrèrent & se battirent pendant plus de quatre heures, sans que la victoire parût pencher pour aucun des deux partis. Ce ne fut que sur le soir que les princes de Han & de Ouei, cédèrent enfin le champ de bataille au prince de Tsin, que la perte de ses meilleures troupes obligea lui-même de reprendre le chemin de ses états.

365.

Les princes de Ouei & de Han jugèrent, par l'événement de cette bataille, où leurs troupes avoient fait tout ce qu'on en devoit attendre, qu'ils ne pourroient jamais résister seuls au prince de Tsin. Ils proposèrent au prince de Tchao de se joindre à eux, par l'intérêt qu'il avoit lui-même de s'opposer aux entreprises du prince de Tsin. Ils le trouvèrent disposé à entrer dans leur alliance ; en effet, il leur promit un puissant secours.

La cinquième année de HIEN-OUANG, le prince de Tsin fit passer le Hoang - ho à une armée formidable, & dirigea sa marche du côté de Ché-men (dans le territoire de Ping - yang-fou du Chan-si). Les trois princes ligués, au premier bruit de cette marche, s'étoient mis aussi-tôt en campagne, & s'avançoient aussi du côté de Ché-men : on n'avoit pas encore vu, dans l'empire, tant de troupes sur pied.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

364.
Hien-ouang.

Le prince de Tsin, se fiant sur la bravoure & le nombre de ses troupes, fier encore de la victoire qu'il avoit remportée à Lo-yang, ne douta point que l'empire ne fût à lui, s'il venoit à bout de ces trois princes. Il résolut, aussi-tôt, de leur livrer bataille. Les princes ligués, de leur côté, ne la refusèrent pas, dans l'espérance que s'ils la gagnoient, le prince de Tsin les laisseroit tranquilles ; chacun se prépara au combat. Jamais bataille ne fut plus sanglante, ni plus disputée : il resta plus de soixante mille hommes sur le carreau, sans compter les blessés ; la nuit seule put les séparer, & obliger les princes ligués d'abandonner le champ de bataille au prince de Tsin.

Hien-kong, qui, par la retraite de ses ennemis, s'attribuoit tout l'honneur de cette journée, mourut deux ans après, la septième année de HIEN-OUANG, dans le temps qu'il se préparoit à faire une nouvelle tentative contre les états de Ouei. Il laissa sa principauté à son fils Hiao-kong, âgé de vingt-un ans, prince sage, rempli de valeur & de prudence, & qui n'avoit pas moins d'ambition que son père.

362.

Les états, dont il venoit d'hériter, étoient les plus étendus de l'empire. Ceux qui confinoient avec lui étoient à l'est, le prince de Ouei, qui étoit défendu par de bonnes places ; & au sud, le prince de Tchou.

L'année suivante, il parut une comète du côté de l'ouest.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

361.
Hien-ouang.

Cette même année Hiao-kong, prince de Tsin, rassembla tous ses grands, & leur adressa ce discours :

» Mou-kong , un de mes prédécesseurs , se fit une réputation extraordinaire de sagesse , en pacifiant les troubles de la principauté de Tsin ; il étendit à l'est ses limites , jusqu'au fleuve Hoang-ho , en repoussant fort loin les Tartares occidentaux , & il augmenta ses états de plus de mille *ly* , par les conquêtes qu'il fit sur eux. Il traça , dès-lors , le chemin de la gloire à ses descendants.

» Hien-kong , mon auguste père , a réparé les pertes que nous avoient causées les princes de Ouei , de Han & de Tchao , en reprenant le pays qu'ils nous avoient enlevé auprès du Hoang-ho : il a reculé les limites de nos états , au même endroit où elles étoient du temps de Mou-kong. Son intention étoit de prendre ce grand prince pour modèle , & de faire revivre la sagesse & la gloire de son gouvernement , mais la mort nous l'a enlevé trop tôt.

» Ce grand projet excite sans cesse mon émulation , mais seul je ne saurois en venir à bout ; je voudrois trouver un ministre éclairé , capable de m'instruire & de me seconder dans le dessein que j'ai de porter la gloire de la famille des Tsin jusqu'où elle peut aller. Si vous avez du zèle pour votre patrie & de l'attachement pour votre prince , vous devez vous unir à moi dans cette recherche : n'importe dans quelle condition cet homme habile se trouve. S'il est dans la foule du peuple , je saurai l'élever ; s'il est déjà dans les emplois , je lui promets , en pleine souveraineté , une partie de mes états ; j'en donne ma parole dès à présent , vous pouvez la publier par-tout , afin qu'elle se répande dans les autres principautés ».

Sur cette promesse solennelle du prince de Tsin, Kong-sun-yang, de la principauté de Ouei, résolut d'aller lui offrir ses services. Dès sa jeunesse, il avoit reçu des leçons de Kong-chou-tso, ministre de Hoci-ouang, prince de Ouei, qui avoit pris plaisir à l'instruire, dans l'intention d'en faire son successeur au ministère.

Kong-chou-tso lui connoissoit des talens si supérieurs, qu'étant consulté par son prince, sur celui qu'il croyoit capable de le remplacer, ce ministre n'hésita point à lui nommer Kong-sun-yang : « Je vous conseille, dit-il à ce prince, de lui » confier les intérêts de votre gloire & de vos états. Quoique » jeune, personne ne peut les soutenir avec plus d'habileté ». Comme Hoci-ouang parut indécis, son ministre ajouta : « Si » vous ne voulez pas l'employer dans le ministère, il ne vous » reste que le parti de le faire mourir : gardez-vous de le laisser » sortir de vos états ».

Dès que le prince fut parti, Kong-chou-tso envoya chercher Kong-sun-yang, & lui dit : « Après m'être acquitté du devoir » d'un fidèle sujet, à l'égard de son prince, je vais faire ce que » l'amitié me prescrit. J'ai averti le prince de ce que je crois » nécessaire au bien de ses états ; suivez-mon conseil, retirez- » vous au plutôt ».

Kong-sun-yang, jugeant, par cet avertissement, du danger qu'il courroit, quitta secrètement les états de Ouei, pour aller offrir ses services à Hiao-kong, prince de Tsin, qui cherchoit alors un ministre éclairé. Arrivé à la cour de Tsin, il s'adressa à King-kien, favori du prince, qui lui fit avoir une audience, dans laquelle il parla, avec tant d'esprit & de sagesse, des moyens de bien gouverner un état, de l'enrichir, & de le rendre formidable à ses voisins, que Hiao-kong crut, dès-lors, avoir trouvé

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
361.
Hien-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

359.

Hien-ouang.

l'homme qu'il cherchoit. Il l'employa d'abord dans son conseil , où après l'avoir éprouvé pendant un an, & lui avoir trouvé une étendue de génie , & des connoissances profondes , il le fit son premier ministre. Kong-sun-yang voulut, dès le commencement de son ministère, changer les anciennes constitutions ; le peuple en murmura. Hiao-kong, lui-même, lui en témoigna du mécontentement. Il lui répondit : « Les opérations du gouverne-
 » ment ne doivent point se concerter avec le peuple ; une fois
 » arrêtées, il s'y foudet. Pour rendre un gouvernement par-
 » fait, il ne faut pas s'en tenir à ce qui est simplement coutume.
 » Quiconque veut réussir dans une affaire de conséquence, ne
 » doit pas s'inquiéter de ce qu'en dit la multitude : c'est pour
 » cela que l'homme sage, qui veut établir un gouvernement
 » stable, ne doit pas s'assujettir, sans discernement, aux coutu-
 » mes reçues ».

« Le peuple, interrompt Kan-long, voit, avec peine, promul-
 » guer de nouvelles loix ; il s'est fait une routine, de celles qu'il
 » connoit, & redoute d'être obligé d'étudier de nouveau :
 » mais lorsqu'on ne fait que perfectionner les loix, il est aisé
 » aux officiers de tenir la main à leur exécution ; le peuple alors
 » ne murmure point & vit en paix ».

« Des hommes ordinaires, reprit Kong-sun-yang, se conten-
 » tent de ce qu'ils trouvent établi, de ce qu'ils ont appris, & ne
 » vont pas plus loin. Le sage fait les loix, & ceux qui n'ont pas
 » la même étendue de génie, doivent se borner à les faire ob-
 » server ». Le prince, satisfait de la réponse de son ministre, lui donna plein pouvoir d'agir dans tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de l'état.

Kong-sun-yang établit, que de cinq en cinq, & de dix en dix, les familles s'aideroient & se secoureroient mutuellement ;

qu'elles veilleroient les unes sur les autres, en n'y souffrant aucun désordre ; que ceux qui ne dénonceroient pas un criminel , & le receleroient , seroient punis de la même peine qu'il auroit méritée ; que le délateur , au contraire , recevoit une récompense égale à celle d'un homme qui auroit détruit un ennemi de l'état ; mais que si on le cachoit , on subiroit la peine que mérite un ennemi de l'état.

Suivant ces nouvelles loix , ceux d'entre le peuple qui avoient plus de deux enfans mâles , étoient obligés à plus de corvées , & recevoient plus d'honneurs. Les soldats devoient être avancés selon leur bravoure & leur capacité. Les gens oisifs étoient condamnés aux corvées les plus pénibles , & aux travaux les plus humilians. Les personnes actives , & occupées à la culture de la terre , au travail des soieries , ou à quelque autre métier , & qui s'y distinguoient , étoient exemptes des grandes corvées. Ceux qui ne travailloient que pour eux , sans aucun égard au bien public , ou qui ne travailloient point du tout , étoient faits esclaves. Ceux de la famille du prince , qui ne se signaloient pas à la guerre par quelque action d'éclat , en étoient exclus , & déclarés incapables de posséder aucune place.

Kong-sun-yang comprit , dans ses réglemens , tous les états & toutes les conditions , sans en excepter personne. Quand ils furent achevés , craignant que le peuple n'apportât quelque obstacle à leur exécution , & avant de les publier , il fit faire , hors la porte du sud , trois grands poteaux , de trente pieds de haut chacun ; il promit dix *taëls* d'argent à celui qui les porteroit à la porte du nord.

Comme personne ne se présentoit , il augmenta la récompense jusqu'à cinquante *taëls*. Un seul homme s'offrit pour la gagner. Alors il fit publier ses réglemens , qui furent généra-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

359.

Hien-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

358.
Hien-ouang.

lement reçus dans les états de Tsin ; mais au bout d'un an , les habitans des provinces s'attroupèrent , au nombre d'environ mille , en disant hautement que ces nouveaux réglemens n'apportoient aucun avantage à l'état ; en effet , le prince héritier lui-même , ne fit point de difficulté de les transgresser.

Kong-sun-yang craignit que l'exemple de ce prince ne détruisît entièrement le fruit de ses opérations. Il crut ne pas devoir laisser impunie cette désobéissance ; mais le coupable étoit fils de son maître , & l'héritier de sa couronne : il s'en prit à Kong-sun-kia , son précepteur , & lui fit subir la même peine que méritoit le prince , par la raison que la faute du disciple étoit l'effet de la négligence du maître.

357.

Cette sévérité arrêta l'esprit d'indocilité , qui gagnoit de toutes parts. En moins de deux ans il se fit un changement surprenant dans les états de Tsin. On n'y vit plus de vols ni de fourberies , plus de paresse dans le peuple , plus de lâcheté dans le soldat , plus d'avidité ni de négligence parmi les mandarins ; tout rentra dans l'ordre.

Ceux qui s'étoient d'abord le plus opposés aux nouvelles loix , témoins des changemens avantageux qu'elles opéroient dans l'état , en furent les plus zélés partisans ; ils revinrent , en grand nombre les préconiser. Kong-sun-yang , loin de leur en faire gré , les fit tous arrêter comme des perturbateurs du repos public , & les envoya en exil sur les frontières. Ce second acte de sévérité , de la part du ministre , contint tout le monde dans la soumission.

Quoique Hoei - ouang , prince de Ouei , n'ignorât pas les avantages que le prince de Tsin retiroit de l'administration de Kong - sun - yang , il ne fit cependant aucune démarche pour engager ce ministre à revenir. Content de l'alliance qu'il avoit faite avec Ouei-ouang , prince de Tsi , qui ne le cédoit guère

en

en puissance au prince de Tsin, il ne pensoit qu'à se maintenir avec lui.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

355.
Hien-ouang.

Ces deux princes, dans une partie de chasse, se reposant à l'ombre, s'entretenoient des richesses de leurs pays. Le prince de Ouei demanda à celui de Tsi, s'il n'avoit point quelque rareté dans ses états? Aucune, lui répondit-il. « Dans les miens, » quoique petits, reprit Hoci-ouang, j'ai dix perles de deux » pouces de grosseur chacune, qui mises sur un char, en éclai- » rent, devant & derrière, douze autres ».

« Dans mes états, dit le prince de Tsi, j'ai à Nan-tching (1) » le brave Tan-sé, qui se fait tellement craindre de ses voisins, » qu'ils n'oseroient entrer sur ses terres, ni lui causer le moin- » dre dommage. Pang-tsé, gouverneur de Kao-tang (2), con- » tient si bien les gens de Tchao, qu'ils n'oseroient venir pêcher » à l'est du Hoang - ho. J'ai Kien - fou, gouverneur de Jui- » tcheou (3), qui, par sa prudence, a su attirer plus de sept mille » familles, sorties des états de Yen & de Tchao. Tchong-cheou » est si actif & si vigilant à éloigner les voleurs, que quand on » laisseroit sa bourse au milieu du grand chemin, il n'y auroit » pas à craindre de la perdre. La lumière de ces quatre bijoux » est si éclatante, qu'elle se répand jusqu'à mille ly autour » d'eux. Cette lumière n'est-elle pas préférable à celle qui n'é- » claire que douze chariots »? Hoci-ouang, confus, resta la bouche fermée.

L'année suivante, ces deux princes se brouillèrent à l'occasion de quelque différend, que le prince de Ouei avoit avec le prince

354

(1) Ville près de la montagne Tai-chan dans le Chan-tong.

(2) Kao-tang-tcheou, dépendant de Tong-tchang-fou de la même province.

(3) Jui-tcheou, aujourd'hui Tong-ping-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

354.
Hien-ouang.

de Tchao. Le premier , qui se ressouvenoit encore du siège de Ngan-y , fut investir Han-tan sa capitale.

Il y avoit alors deux grands capitaines dans les états de Ouei , Pang-kiuen & Sun-pin. Pang-kiuen avoit été nommé général des troupes. On disoit hautement que le prince avoit fait un passe-droit à Sun-pin. Pang-kiuen , outré de ces discours , fit venir Sun - pin , & par une cruauté inouïe , lui fit couper les pieds & meurtrir le visage , afin de le mettre , par cette mutilation barbare , hors d'état de servir.

Le prince de Tfi , voulant se rendre médiateur entre ceux de Oueï & de Tchao , dépêcha un de ses officiers à Hoci-ouang ; mais il étoit si irrité contre le prince de Tchao , qu'il ne voulut pas même écouter l'envoyé de Tfi. Cet affront, qui retomboit sur le prince de Tfi , piqua si vivement son envoyé, qu'il fut secrètement trouver Sun-pin , & le conduisit à son maître.

Le prince de Tfi approuva fort cette démarche , & offrit à Sun-pin , quoique mutilé , le commandement des troupes qu'il destinoit au secours de Han-tan ; mais Sun-pin s'en excusa sur son état déplorable , & à son refus , le prince nomma Tien-ki , en lui donnant Sun-pin pour conseil.

353.

Tien-ki lui fit préparer un char commode , & ces deux généraux se mirent en marche. Ils reçurent , en chemin , la nouvelle de la prise de Han-tan , & que le prince de Ouei s'avançoit en diligence pour les combattre , avant qu'ils eussent joint les troupes de Tchao. Sur cet avis, Tien-ki & Sun-pin doublèrent le pas , & firent la jonction avec ceux de Tchao , le même jour que l'armée du prince de Ouei arriva en leur présence. Comme il étoit encore d'assez bonne heure , Sun-pin fut d'avis de charger l'ennemi sur le champ ; Tien-ki le fit avec tant de succès , que Pang-kiuen eut le chagrin de voir son armée entièrement défaite par les conseils de Sun-pin.



Char de guerre du Général.

L'empire fut depuis assez paisible , pendant près de dix ans ; la plupart des princes ne pensoient qu'à se maintenir en paix dans leurs états. Le prince de Tsin même se contentoit , pour exercer ses troupes , de faire , de temps en temps , quelques courses sur les terres du prince de Ouei.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

352.
Hien-yang.

Cette même année Kong-fun-yang , ministre du prince de Tsin , voyant qu'il n'avoit rien à craindre des Tartares , transféra la cour à Hien-yang (1), pour être plus près des états de Ouei , qu'il avoit principalement en vue. Il arrêta , que les enfans , durant la vie de leur père , ne s'en sépareroient point , & demeureroient dans la même maison ; après quoi , rassemblant les familles dispersées , il les partagea toutes , par bandes de trente-une , dont il composa autant de *hien* ou villes du troisième ordre.

350.

Le prince de Ouei recommença la guerre contre le prince de Han , & fit entrer dans son pays une forte armée sous les ordres de Pang-kiuen. Le prince de Han , qui n'étoit pas en état de lui résister , dépêcha vers le prince de Tsi , pour lui demander du secours ; mais ce dernier n'étoit guère porté à entrer dans cette querelle : il étoit même presque décidé à la leur laisser vider seuls. Il voulut cependant prendre l'avis de son conseil. Tseou-ki fut de l'avis du prince ; mais Tien-ki , Sun-pin , & tous les autres , firent sentir si vivement combien il étoit important de ne pas laisser agrandir le prince de Ouei , qui détruiroit infailliblement le prince de Han , que celui de Tsi accorda le secours qu'on lui demandoit.

341.

Le prince de Han devenu plus hardi , par la promesse de ce secours , marcha à la tête de ses troupes , au-devant de celles de

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chenli.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

341.
Hien-ouang.

Ouei, contre lesquelles il osa se battre cinq fois de suite ; mais toujours avec désavantage. La cinquième fois, il fut obligé d'abandonner son pays, & de se retirer, avec les débris de son armée, du côté des états de Tsi, où il joignit le secours qu'on lui envoyoit sous les ordres de Tien-ki & de Sun-pin.

La défaite du prince de Han, engagea Tien-ki & Sun-pin à renforcer leur armée, qui montoit à près de deux cens mille hommes, avec laquelle ils marchèrent droit à Ta-leang (1), capitale des états de Ouei.

A la première nouvelle que Pang-kiuen en eut, il abandonna les états de Han, & ayant reçu un nouveau renfort, conduit par le prince héritier de Ouei, il s'avança contre l'armée réunie de Tsi & de Han, qu'il avoit ordre d'attaquer sans différer.

Comme les troupes de Tsi n'étoient pas en réputation de bravoure, & que celles de Ouei, au contraire, s'étoient toujours bien montrées, Sun-pin chercha à les vaincre par la ruse. Il imagina de faire déserteur ses gens par pelotons, en leur ordonnant de s'arrêter dans un endroit, d'où ils pussent lui prêter du secours. Il ne garda qu'un petit corps d'armée, avec lequel il se proposoit de battre celle des ennemis.

Pang-kiuen, instruit de cette désertion, donna dans le piège, & crut qu'il n'avoit qu'à se présenter pour disperser les restes de l'armée de Tsi. Laisant son infanterie dans son camp, il accourut, à grandes journées, avec sa cavalerie, pour tomber dessus.

Suivant le calcul de Sun-pin, Pang-kiuen devoit arriver un certain jour à la gorge de la montagne Ma-ling (2), où le chemin

(1) Cai-fong-fou dans le Honan.

(2) A dix ly au sud-est de Tai-ming-fou dans le Pé-tché-li.

se rétrécit & devient plus difficile : il y avoit encore d'autres défilés à passer , non moins périlleux que celui de Ma-ling. Sun-pin fit embarrasser , par des arbres , les débouchés où l'on pouvoit se développer. Il suspendit à un arbre , un écriteau avec ces mots : *C'est au pied de cet arbre que Pang-kiuen doit perdre la vie.* Ayant posté en embuscade dix mille de ses plus braves soldats , & les plus habiles à lancer la flèche , il leur ordonna de tirer tous ensemble sur les troupes de Ouei , au signal qu'on leur en donneroit.

Pang-kiuen , arrivant sur le soir près de la montagne Ma-ling , voulut profiter de l'obscurité pour passer ces gorges ; il fit défiler ses troupes par bandes , & se mit au milieu d'un peloton , qui portoit des torches allumées. Cette clarté le fit aisément distinguer ; à peine fut-il à l'endroit du bois , où étoit suspendu l'écriteau , qu'une grêle de flèches tomba sur ses soldats , qui prirent l'épouvante.

Pang-kiuen , au désespoir d'avoir donné tête baissée dans cette embuscade , s'écria : « Falloit-il qu'un vieux guerrier » comme moi se laissât tromper comme un enfant » ? Tirant en même temps son sabre , il se coupa le col. Tien-ki & Sun-pin , profitèrent du désordre de ses troupes qu'ils firent charger , & hâchèrent en pièces. Chin , prince héritier de Ouei , y fut fait prisonnier.

La campagne suivante ne fut pas moins funeste au prince de Ouei. Kong-sun-yang , ministre de Tsin , attentif aux intérêts de son maître , lui dit : « Prince , les états de Ouei sont , par » rapport à vous , ce qu'est une maladie dans le cœur de » l'homme. S'il ne pense pas à nous , nous devons penser à » lui. Ces montagnes inaccessibles , qui les séparent de nous , » sont une barrière qu'il nous est comme impossible de for-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

341.
Hien-ouang.

340.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

340.

Hien-ouang.

» cer , & il n'a qu'à descendre pour nous incommoder ; c'est
» en cela que consiste notre maladie.

» L'année dernière , lorsque ce prince fut si maltraité par
» les troupes de Tsi , les autres princes abandonnèrent tous
» ses intérêts. Il est maintenant seul , nous ne pouvons desirer
» une conjoncture plus favorable. Comme il lui fera impos-
» sible de soutenir cette guerre , nous l'obligerons , sans peine ,
» à reculer à l'est , en nous emparant des montagnes qui le
» défendent. Peu-à-peu nous lui enleverons ses états ; alors il
» nous sera facile de soumettre les autres princes qui sont à
» l'est , & de nous ouvrir un chemin à l'empire ». Hiao-kong
approuva ce projet , & nomma Kong-sun-yang lui-même ,
général de ses troupes.

Le prince de Ouei lui opposa Kong-tsé-niang , qui avoit pris
la place de Pang-kiuen. Lorsque les deux armées s'approchè-
rent l'une de l'autre , le général de Tsin , qui avoit des liaisons
d'amitié avec celui de Ouei , lui écrivit , pour lui témoigner le
regret qu'il avoit d'en venir aux dernières extrémités avec lui.
Il lui proposoit de s'aboucher pour terminer , à l'amiable , les
différends de leurs princes ; & il l'invitoit , en conséquence ,
à venir dans son camp.

Kong-tsé-niang , qui avoit la droiture & la franchise en par-
tage , charmé de cette ouverture , se rendit auprès de Kong-
sun-yang , qui le traita magnifiquement. Plusieurs jours se pas-
sèrent en festins & en réjouissances ; ces deux généraux jurèrent
entre eux une paix durable , & se séparèrent , en apparence ,
avec des témoignages réciproques de la plus sincère amitié.

A peine Kong-tsé-niang eut-il fait un quart de lieue , qu'il se
vit , tout-à-coup , arrêté & reconduit dans le camp de Tsin ,
tandis que Kong-sun-yang tomba brusquement sur les troupes

de Ouei, qui, privées de leur chef, furent aisément battues. Cette nouvelle consterna tellement le prince de Ouei, qu'il dépêcha un de ses officiers à Kong-sun-yang, avec ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût. Elle fut conclue, à condition que le prince de Ouei céderoit, au prince de Tsin, tout le pays qu'il possédoit à l'ouest du Hoang-ho.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

340.
Hien-ouang.

Kong-sun-yang, glorieux d'avoir si bien réussi dans son entreprise, revint à Hien-yang, où il fut reçu en triomphe par Hiao-kong. Ce prince tint alors la parole qu'il avoit donnée de céder une de ses terres, en souveraineté, à celui qu'il trouveroit capable d'être son ministre. Il donna à Kong-sun-yang le pays de Chang-yu (1), & lui en céda tous les droits à titre de principauté de Chang.

Deux ans après, Hiao-kong mourut. Hœi-ouen-ouang, son fils, lui succéda. Kien-sé, qui avoit reçu quelque mortification de Kong-sun-yang, & qui savoit que Hœi-ouen-ouang ne l'aimoit pas, depuis le châtiment que ce ministre avoit fait subir à son précepteur, à cause de lui, l'accusa d'avoir dessein de se revolter.

338.

Kong-sun-yang en fut averti ; mais persuadé qu'on n'auroit aucun égard, ni à ses services passés, ni à son innocence, il prit le parti d'aller chercher un asyle ailleurs.

Dès la première journée, le maître de l'hôtellerie, où il voulut loger, lui refusa l'hospice : « Vous savez, prince, lui dit-il, » qu'un de vos réglemens porte, que quiconque recevra un » homme dans sa maison, sans un passe-port des magistrats, » sera puni de la même peine que mérite celui qu'il logeroit.

(1) Chang-tcheou de Si-ngan-fou dans le Chenü.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

338.
Hien-ouang.

» Vous ne me montrez point de passe-port, & on vous accuse
» de rébellion ; comment puis-je vous recevoir » ?

« Hélas ! dit, en soupirant, Kong-fun-yang, devois-je m'attendre que la sagesse de mes vues tourneroit contre moi » ? Il prit la route de la principauté de Ouei, s'imaginant que sa réputation, & le desir de se venger du prince de Tsin, le feroient accueillir avec empressement ; mais il se trompa. A peine fut-il arrivé sur les limites de ce pays, que les gens de Ouei, se rappelant sa perfidie envers leur général Kong-tsé-niang, se saisirent de lui, & le remirent entre les mains de ceux qui étoient à sa poursuite. Il fut conduit à Hien-yang, où son procès fut bientôt terminé. Hoci-ouen-ouang, le condamna à la mort, lui & toute sa famille, sans en excepter personne.

Mong-kou, autrement Mong-tsé (1), disciple de Tsé-fsé, petit-fils de Confucius, sur l'empressement que Hoci-ouang, prince de Ouei, faisoit paroître d'avoir d'habiles gens, qui pussent rétablir ses affaires, vint lui offrir ses services. Hoci-ouang avoit entendu parler, avec éloge, de ce philosophe ; il lui fit beaucoup d'accueil. Dans la première entrevue qu'ils eurent ensemble, le prince lui dit : « Puisque vous êtes venu de mille ly
» dans mes états, vous avez, sans doute, dessein d'y travailler
» efficacement pour mes intérêts » ? « D'où vient, prince, lui
» répondit Mong-tsé, parlez-vous d'intérêts ? Il ne faut penser
» qu'à la vertu, & la mettre en pratique. Lorsque le prince ne
» s'occupe que de son intérêt, par rapport à ses états, que les

(1) C'est le célèbre Meng-tsé, dont les écrits, pleins d'une excellente morale, ont pour but la bonne administration. Son ouvrage, que les Chinois placent dans les livres classiques du second ordre, a été traduit en latin, & publié à Prague en 1711, par le P. Noël. Meng-tsé, d'une famille alliée à celle des rois de Lou, étoit originaire de Tseou-hien dans la province de Chan-tong. *Éditeur.*

» grand

» grands ne cherchent que l'intérêt de leur famille ; que les
 » officiers , & le peuple ne s'appliquent qu'à leur intérêt par-
 » ticulier ; on peut dire , sans craindre de se tromper , que cet
 » état est en grand danger. Quiconque a de la vertu ne sauroit
 » oublier sa famille : celui qui la pratique ne néglige pas les
 » intérêts de son prince ». Depuis cet entretien , Hoi-ouang ,
 qui ne demandoit point tant de philosophie , témoigna peu
 d'empressement à Mong-tsé , & ne l'employa point dans les
 affaires.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

336.
 Hien-ouang.

Deux ans après , ce prince s'aboucha , à Siu-tcheou , avec les
 princes de Tsi & de Tchou , pour prendre des mesures , & se
 précautionner contre la puissance des princes de Tsin. Pendant
 cette conférence , Ou-kiang , prince de Yu-yuei , vint faire
 une course , à main-armée , sur les terres de Tsi. L'incursion
 de ce prince fit rompre l'assemblée , dans laquelle on ne con-
 clut rien contre le prince de Tsin ; mais il y fut déterminé que
 le prince de Tchou feroit la guerre au prince de Yu - yuei ,
 & que le prince de Tsi l'aideroit , s'il avoit besoin de son
 secours.

334.

Le prince de Tchou , à la tête de son armée , alla chercher
 Ou-kiang , le battit , & profitant de sa victoire , il le poussa si
 vivement , qu'il se rendit maître de tout l'ancien pays de Ou ,
 & l'obligea de se réfugier dans les îles de la mer. Ou-kiang , ne
 s'y croyant pas encore en sûreté , se soumit enfin au prince de
 Tchou , qu'il reconnut pour son souverain.

Le prince de Tsin n'ignora pas le motif de la conférence de
 Siu-tcheou ; il fit tomber son ressentiment sur le prince de
 Ouei , en envoyant une nombreuse armée contre lui , qui défit
 entièrement celle qu'il lui opposa ; fit prisonnier Long-kia , qui

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

333.
Hien-ouang.

la commandoit, & lui enleva Tiao-yn-hien (1), une des principales villes de ses frontières.

Sou-tsin, natif de Lo-yang, philosophe de profession, vint offrir ses services au prince de Tsin, en lui promettant de le rendre maître de l'empire. Le prince, qui savoit que personne ne pouvoit le lui disputer en puissance, se moqua du philosophe, & le renvoya assez honteusement. Sou-tsin, indigné de se voir méprisé par le prince de Tsin, résolut de le perdre, en indisposant contre lui tous les autres princes.

Plein de sa vengeance, il fut trouver Ouen-kong, prince de Yen, & lui dit : « Vos états, prince, ne sont pas fournis de » bonnes cuirasses ; les princes de Tchao, du côté du midi, » empêchent qu'elles ne viennent jusqu'à vous, & si vos peuples sont tranquilles, c'est à ces mêmes princes que vous » devez cet avantage. Ils sont entre vous & le prince de Tsin, » qui n'ambitionne pas moins que de vous détruire tous : ils » vous mettent à couvert de ses courses ; il est donc de votre » intérêt de ne pas vous diviser, & de faire avec le prince de » Tchao, votre voisin, une étroite alliance ». Ouen-kong, sentant l'importance de ce conseil, fit faire au philosophe un équipage magnifique, & le chargea d'aller négocier cette affaire auprès du prince de Tchao.

Arrivé à la cour de Tchao, Sou-tsin représenta au prince, que personne n'étoit plus exposé que lui aux entreprises ambitieuses du prince de Tsin ; que s'il le ménageoit, c'est qu'il craignoit que les princes de Ouei & de Han ne tombassent sur son pays, pendant qu'il seroit occupé à lui faire la guerre ; mais que depuis qu'il s'étoit emparé du Hoang-ho, & des montagnes,

(1) Soui-tétcheou du district de Yen-ngan-fou dans le Chen si.

qui servoient de barrière aux états de Ouei , du côté de l'occident , cela lui donnoit la clef de toutes leurs villes , & que , s'il en étoit une fois le maître , il ne manqueroit pas de revenir sur lui. « Prince , ajouta Sou-tsin , vous sentez la nécessité de vous » liguer avec les princes de Ouei & de Han , contre la puissance » de Tsin , & que l'intérêt commun est d'empêcher qu'elle » n'augmente ; autrement , vous vous exposez à ce qu'elle enva- » hisse tout , & vous dépouille de vos états. Le prince de Tsin » ne possède guère que la cinquième partie de l'empire , & » environ la dixième portion des troupes. Mon avis seroit » donc , pour mettre des bornes à sa puissance , & l'empêcher » de faire la loi , que vous vous unissiez avec les princes de » Han , de Ouei , de Tsi , de Tchou & de Yen ; le moindre » avantage , qui puisse en résulter , c'est de tenir en respect le » prince de Tsin , qui n'osera rien entreprendre contre aucun » de vous ».

Sou-kong , prince de Tchao , convaincu par ces raisons , consentit à entrer dans la ligue , pourvu que les autres princes voulussent s'y réunir. Il fit même au philosophe négociateur , des présens considérables , pour lui témoigner sa satisfaction , du zèle qu'il faisoit paroître pour ses intérêts , & l'envoya au prince de Han.

Sou-tsin , encouragé par ces premiers succès , poussa vivement sa négociation auprès de Suen-hoci-ouang , prince de Han ; il lui dit : « Que son pays ayant plus de neuf cens *ly* d'étendue , il » pouvoit mettre sur pied plusieurs dix mille soldats ; que les » arcs les plus forts , les flèches les plus pesantes , & les meilleurs sabres venoient de ses états. Cependant , continua- » t-il , si vous voulez vivre en paix avec le prince de Tsin , il » faudra vous résoudre à lui céder , chaque année , quelques-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

333.
Hien-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

333.
Hien-ouang.

» unes de vos places ; l'expérience du passé doit vous avoir
» appris ce que vous devez attendre de lui à l'avenir. Le pro-
» verbe dit : *Ne vous embarrassez pas du chant du coq , ni de sa*
» *langue ; mais précautionnez-vous contre les cornes du bœuf , & ne*
» *vous y exposez pas.* Prince , vous êtes sage & puissant , vous
» avez de bonnes troupes ; mais vous êtes exposé aux cornes
» du bœuf , & je vous avoue que je crains tout de l'ambition
» démesurée du prince de Tsin » . . . Suen-hoci-ouang , l'in-
terrompant avec vivacité , lui dit : « Ne craignez rien , je souf-
» cris à la ligue : je vous réponds que je ne reculerai pas ».

Le philosophe , outragé par le prince de Tsin , réussit égale-
ment à faire entrer le prince de Ouei dans la ligue qu'il venoit
de conclure successivement avec les autres princes. Il l'y dé-
termina en lui peignant , avec chaleur , l'humiliation qu'éprou-
veroit un souverain comme lui , qui pouvoit mettre plus de
deux cens mille hommes sur pied , s'il devenoit le sujet du
prince de Tsin.

Des états de Ouei , Sou-tsin se rendit à la cour de Tsi , où
ayant été admis à l'audience de Suen-ouang , il lui représenta
le prince de Tsin prêt à fondre sur lui : qu'à la vérité , il avoit
plusieurs dizaines de mille soldats , des magasins bien appro-
visionnés ; que ses états étoient défendus par des passages diffi-
ciles & impraticables aux chariots de guerre , & pour la cava-
lerie ; que cent hommes pouvoient aisément arrêter une armée
entière dans ces défilés ; mais , que si l'ennemi prenoit une route
opposée , & pénéroit du côté du sud , l'accès seroit facile ,
& qu'il étoit perdu sans ressource. Ce tableau effraya le prince
de Tsi ; il porta l'affaire à son conseil , qui ne trouva point
d'inconvéniens à la ligue proposée , & elle fut résolue.

Sou-tsin termina sa négociation par le prince de Tchou. Le

philosophe voulut s'étendre sur sa puissance & sur ses ressources ; mais ce prince , qui n'aimoit pas les longs discours , l'interrompit , pour lui dire : « J'entre dans la ligue ; assurez les » princes que je les défendrai contre notre ennemi commun ; » j'en donne ma parole ». Il congédia le négociateur.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

333.
Hien-ouang.

L'orage que Sou-tsin venoit de rassembler sur la tête du prince de Tsin , lui faisoit regarder sa perte comme assurée. Le philosophe reprenoit , en triomphe , le chemin de la principauté de Tchao , & jouissoit déjà de sa vengeance , lorsqu'il apprit que le prince de Tsin , ayant éventé ce qu'il tramait contre lui , avoit envoyé Kong-sun-yang pour détruire son ouvrage. Cet envoyé avoit déjà détaché de la ligue les princes de Ouei & de Tsi ; celui de Tchao avoit été forcé d'y renoncer. Ce qui effraya le plus Sou-tsin , c'est qu'il apprit encore que ce même prince de Tchao le faisoit chercher par-tout pour le faire mourir , suivant la parole qu'il en avoit donnée au prince de Tsin. Ce danger , pour sa vie , l'obligea de se retirer secrètement dans la principauté de Yen.

332.

Les princes ne tardèrent pas long-temps à s'apercevoir que les craintes , que Sou-tsin leur avoit inspirées , contre la puissance des Tsin , n'étoient pas sans fondement. Dès cette même année , le prince de Ouei fut obligé de lui céder la ville de Yntsin (1) , & deux ans après , il se vit encore contraint de lui abandonner deux autres villes.

331.

La facilité du prince de Ouei , à accorder à celui de Tsin ce qu'il demandoit , fit juger , à ce dernier , la conjoncture favorable pour lui déclarer la guerre dans les formes. Il fit entrer une armée sur ses terres , & lui enleva les villes de Fen-yn (2)

329.

(1) C'est Hoa-yn-hien , dans le district de Si-ngan-fou du Chen si.

(2) *Fen-yn* , est Yong-ho-hien , dans le district de Ping-yang-fou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

328.
Hien-ouang.

& de Pi-chi (1). Il détruisit celle de T'iao-tching, qui étoit à trente *ly*, nord-est de Chen-tcheou dans le Ho-nan.

L'année suivante, il lui prit encore Pou-yang (2), & lui accorda la paix. Mais, afin de dissuader qu'il eût dessein de détruire les autres princes, comme on le publioit, il lui rendit cette dernière ville, & tout le pays qui en dépendoit, consistant en quinze *hien* ou villes du troisième ordre, qu'il pouvoit aisément lui reprendre, quand il le voudroit.

327.

Les pertes que le prince de Ouei venoit d'essuyer, lui furent d'autant plus sensibles, qu'elles étoient causées par les conseils d'un de ses sujets, que le prince de T'fin avoit attiré à sa cour & fait ministre. Tchang-y (c'est le nom de ce ministre) étoit encore au service du prince de Ouei, lorsque Sou-t'fin fut lui proposer la ligue. Tchang-y avoit désapprouvé ce projet, au point de maltraiter, de paroles, Sou-t'fin, en présence de son maître; mais la rivalité & l'inimitié du prince de Ouei, contre celui de T'fin, l'emporta sur toutes les raisons de Tchang-y. Celui-ci, qui se crut méprisé, quitta le service de son prince, & alla se donner à celui de T'fin son ennemi.

Le prince de T'fin l'accueillit d'autant mieux, qu'il lui donna, le premier, avis de la ligue qu'on tramoit contre lui. Il l'admit d'abord dans son conseil, & un mois après il en fit son premier ministre. Ce fut sous son ministère que le prince de Ouei perdit tant de places; & ce fut par son conseil, qu'on rendit encore à ce prince Kiou-ou. Tchang-y, abandonnant, en apparence, les intérêts du prince de T'fin, alla retrouver ensuite son maître légitime, qui, par un aveuglement incompréhensible, lui rendit sa confiance, & le fit chef de son conseil.

(1) *Pi-chi*, est Ho-t'fin-hien, dans le district de Ping-yang-fou.

(2) *Pou-yang*, c'est Pou-tcheou, dans le district de Ping-yang-fou.

Ce perfide sujet, loin d'être reconnoissant des bontés de son souverain, le trahissoit sourdement. Dans la pensée que tous les autres princes se soumettroient à celui de Tsin, si le prince de Ouei leur en donnoit l'exemple, il n'oublia rien pour l'y engager ; & comme il vit que ses tentatives étoient inutiles, il fit savoir secrètement au prince de Tsin la résolution de son maître, lui conseillant d'envoyer des troupes sur les terres de Ouei, qui enlevèrent encore à ce prince le pays de Chen (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
326.
Hien-ouang.

325.

Sou-tsin étoit alors auprès de Ye-ouang, prince de Yen, qui l'avoit fait son premier ministre, & le combloit d'honneurs. Ce philosophe, dont les entretiens ne respiroient que le bon ordre & la vertu, se sentit touché de la beauté de la femme d'un des principaux seigneurs de la cour. Il trouva le moyen de s'en faire aimer, & abusa des bontés qu'elle avoit pour lui.

324.

Sou-tsin, après une pareille témérité, vit bien que si la chose éclatoit, le mari, déshonoré, ne lui pardonneroit jamais. Il songea à se mettre en sûreté, & fit entendre à Ye-ouang, qu'il pourroit lui rendre de grands services, s'il l'envoyoit auprès du prince de Tsi. Ye-ouang, qui avoit quelque sujet de mécontentement contre lui, ne se fit pas beaucoup presser pour le laisser partir.

Le prince de Tsi, à qui il fit entendre qu'il venoit chercher un asyle dans ses états, parce que celui de Yen vouloit le faire mourir, lui donna une maison & de l'emploi, dans l'espérance que, par la suite, il l'aideroit de ses conseils, pour se rendre maître de la principauté de Yen, qui étoit fort à sa bien-séance ; mais la chose n'étoit pas facile. Le prince de Yen, quoique moins puissant que celui de Tsi, étoit un prince sage & vigilant, qu'on ne pouvoit aisément surprendre.

(1) Chen-tcheou dans le district de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

321.
Hien-ouang.

Deux ans après, mourut l'empereur HIEN-OUANG, la quarante-huitième année de son règne, si les années d'un empereur, qui ne l'a été que de nom, peuvent mériter le titre de règne. Son fils Chin-tfing-ouang lui succéda.

CHIN - TSING - O U A N G.

320.

Les princes de l'empire, voyant que le prince de Tfin se mettoit tous les jours plus en état de leur donner la loi, & que s'ils différoient davantage à contre-balancer sa puissance, ils succomberoient infailliblement, revinrent au projet de Sou-tfin. Ils firent, entre eux, une ligue, dans laquelle entrèrent les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei, de Han & de Yen. Ils levèrent une armée formidable, avec laquelle ils allèrent assiéger Han-kou, place forte, dont la prise leur ouvroit le chemin des états de Tfin.

318.

Le prince de Tfin, qui connoissoit l'importance de cette place, courut à son secours; son approche jetta les alliés dans un si grand trouble, qu'à la première attaque ils prirent tous la fuite, & se dispersèrent, en abandonnant aux vainqueurs leur camp & leur bagage.

317.

Le prince de Tfin, persuadé que le prince de Han étoit l'auteur de cette ligue, entra, l'année suivante, sur ses terres qu'il trouva défendues par une armée nombreuse, sous les ordres de Scou & de Chin-tcha, deux officiers qui avoient le plus de réputation. En effet, ces deux braves généraux, se voyant supérieurs aux ennemis, ne doutoient pas qu'ils ne vinssent à bout de les battre; mais que peut le nombre des soldats & la bravoure des capitaines, lorsque la crainte s'est emparée des cœurs? Au premier choc, tout plia devant l'armée de Tfin, qui

qui profitant de la confusion, fit main-basse sur ces troupes intimidées, en tua plus de huit mille, & fit leurs généraux prisonniers. Cette défaite porta la consternation parmi les princes confédérés.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
316.
Chi-tjing-ouang.

Tchang-y saisit cette occasion pour solliciter de nouveau le prince de Ouei, son maître, à se soumettre à celui de Tsin. Il lui en fit sentir la nécessité absolue, en lui représentant qu'il feroit obligé de diviser ses forces, qui montoient, tout au plus, à trois cens mille hommes, pour garder ses frontières. Il lui fit envisager la désunion, qui ne manqueroit pas d'arriver, entre les princes confédérés; qu'alors étant dénué de leur appui, le prince de Tsin, qui étoit maître des montagnes, & par conséquent des remparts de ses états, lui enleveroit autant de villes qu'il en voudroit assiéger: qu'il valoit mieux les conserver par un hommage prudent & volontaire, en les mettant sous la protection du puissant prince de Tsin, plutôt que de se les voir arracher par le droit de conquête, & ruiner par une guerre qui feroit la désolation de ses peuples. Il pressa si fort ce prince, & lui dit de si bonnes raisons, qu'il le détermina enfin à se soumettre. Cette résolution prise, ce sujet perfide, dans la crainte que quelqu'autre ne détruisît son ouvrage, se fit nommer plénipotentiaire auprès du prince de Tsin, pour consommer sa trahison. Le prince de Tsin le récompensa libéralement, & lui donna un titre qui le mettoit au-dessus de tous les grands de sa cour.

Dans le même temps, les peuples de Pa & de Chou, dans le Ssé-tchuen, se faisoient une guerre sanglante. Après divers combats, sans avantage de part ni d'autre, aucun des deux peuples ne voulant céder, ils envoyèrent demander du secours au prince de Tsin.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

316.

Chin-tjing-ouang.

Ce prince se trouva embarrassé sur le parti qu'il prendroit. Il étoit alors en guerre avec le prince de Han, & auroit bien voulu ne pas perdre l'occasion de se rendre maître du pays de Pa & de Chou. Ssé-ma-tsou étoit d'avis qu'on commençât par s'en emparer, & qu'on différât la guerre de Han. Tchang-y prétendoit, au contraire, qu'il falloit la pousser encore plus vivement, & il appuioit ainsi son sentiment :

« Dans l'état où sont les affaires de l'empire, dit-il au roi de
» Tsin, quelle puissance avez-vous à redouter ? Le prince de
» Ouei vous est soumis, celui de Tchou vit en paix avec vous ;
» jamais conjoncture ne vous fut plus favorable, pour porter la
» guerre dans le pays des trois rivières, King-choui, Ouei-
» choui & Lo-ho, & vous emparer des villes de Sin-tching &
» de Y-yang. Rien ne vous empêche d'entrer sur les terres des
» TCHEOU, de vous rendre maître des neufs urnes du grand Yu,
» & de contraindre CHIN-TSING-OUANG à recevoir vos loix.
» Voilà, prince, le grand dessein qui doit vous occuper de pré-
» férence à tout autre.

» On dit ordinairement que les disputes des officiers des
» tribunaux roulent sur l'ambition, & celles des marchands sur
» l'intérêt : les trois rivières & les terres qu'occupent encore
» les princes de TCHEOU, doivent être vos tribunaux & vos
» marchés ; aimeriez-vous mieux aller hazarder votre répu-
» tation contre des barbares ? Ce feroit, à mon sens, vous
» écarter du noble projet que vous devez concevoir.

« Non, répondit Ssé-ma-tsou, il n'est pas encore temps d'y
» songer. J'ai appris qu'un prince qui veut enrichir ses états, doit
» travailler à les étendre ; que celui qui est curieux d'avoir de bonnes
» troupes, doit veiller à ce que le peuple se multiplie & devienne
» riche ; & s'il ambitionne de régner, il doit se perfectionner de

» *plus en plus dans la pratique de la vertu.* Lorsque vous réunirez ces trois choses, vous pourrez former les plus hautes entreprises.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

316.

Chin-tjing-ouang.

» Mais, prince, votre pays n'a pas encore assez d'étendue, & vos peuples ne sont pas assez riches; il faut donc pourvoir à ces deux défauts. Les troubles qui se sont élevés dans les pays de Pa & de Chou, me rappellent les temps de Kié & de Cheoufin; si vous y envoyez des troupes, semblables à des loups qui se jettent sur un troupeau, elles se saisiront de leur pays, vous vous agrandirez considérablement, & en dépouillant ces peuples, vous enrichirez les vôtres. Un autre avantage que j'y vois, c'est que cette conquête aguerriroit encore vos soldats.

» En vous étendant de ce côté-là, l'empire fera moins d'attention à la puissance que ces nouvelles conquêtes vous donneront; car quand vous en rapporteriez toutes les richesses de la mer occidentale, vous n'exciteriez la cupidité de personne. Si, au contraire, vous tournez vos forces contre le prince de Han, & que vous lui portiez la guerre, pour détruire ensuite l'empereur, vous ternissez votre réputation. Par la force, vous vous rendrez effectivement maître de l'empire, mais vous n'aurez pas le cœur des peuples, & quel avantage espérez-vous en retirer? Vous avez le choix entre ces deux partis; mais, prince, j'ai cru devoir vous donner un conseil dicté par le zèle ».

L'avis de Ssé-ma-tsou prévalut; le prince fit de nouvelles levées, & partit avec une puissante armée pour cette expédition. En moins de deux mois, il se rendit maître de tout le pays de Pa & de Chou. Cette conquête augmenta considérablement sa puissance & ses richesses, & l'affermir, de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
316.
Chin-ging-ouang.

plus en plus , dans le dessein que lui suggéroit son ambition.

A cette même époque , il arriva une chose assez singulière dans la principauté de Yen. Tfé-chi , premier ministre du prince Kouai-kong , fils du sage Y-kong , mort deux ans auparavant , avoit une extrême passion de regner , & il se figura qu'il pourroit engager Kouai-kong à lui céder ses états. Pour y réussir , il se servit du ministère de Sou-tai , frère du philosophe Sou-tsin , qui avoit beaucoup d'accès auprès de ce prince , & lui donna sa fille en mariage.

Sou-tai fut envoyé auprès du prince de Tfi , pour y négocier quelque affaire. A son retour , Kouai-kong lui demanda si ce prince pouvoit aspirer à la dignité de *Pa* ? « Il n'y peut » prétendre , répondit Sou-tai , parce qu'il ne se confie pas à » ses ministres ». Kouai-kong , qui étoit un bon prince , mais d'un esprit borné , crut ne pouvoir mieux faire , que de remettre toutes les affaires entre les mains de Tfé-chi.

Quelques jours après , Lou-mao-cheou , créature de Tfé-chi , s'entretenant avec le prince , lui dit : « L'ancien empereur Yao , » n'est si fort recommandable , que parce qu'il associa Chun » à l'empire. Si vous faisissez de même à l'égard de Tfé-chi , qui » est votre ministre , comme Chun l'étoit de Yao , la postérité » vous mettroit au même rang que ce grand empereur. Yu » vouloit faire la même chose à l'égard de Pé-y , & s'il n'avoit » pas travaillé , comme il fit , à faire écouler les eaux qui inon- » doient l'empire , il n'auroit pas aujourd'hui une si grande » réputation.

» Vous avez un fils , qui pourroit vous succéder ; Yao & » Chun en avoient également. Un prince aussi sage que vous , » mériteroit que la postérité le regardât comme un second » Yao , & Tfé-chi comme un autre Chun ». Kouai-kong flatté

qu'on pût le mettre en parallèle avec ces anciens empereurs , prit , sans balancer , le sceau de sa principauté , le porta à Tfé-chi , & se démit de sa couronne en sa faveur.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

315.

Chin-tsing-ouang.

L'année suivante mourut l'empereur CHIN-TSING-OUANG , dans la sixième année de son règne. Nan-ouang , son fils , qui fut le dernier empereur de la dynastie des TCHEOU , lui succéda.

N A N - O U A N G.

Le prince de Tsin n'eut pas plutôt assuré ses nouvelles conquêtes de Pa & de Chou , qu'il songea sérieusement à exécuter le grand dessein qu'il avoit sur l'empire , & leva , pour cet effet , trois grands corps d'armée. Le premier se rendit maître de vingt-cinq places dans le pays de Y-kiu ; le second entra dans le pays de Ouei , & en démembra tout le département de Kiou-ou ; le troisième marcha contre le prince de Han , battit ses troupes à Ngan-men , & l'obligea de demander la paix , qu'il n'obtint qu'en donnant en ôtage son fils aîné , l'héritier de sa couronne.

314.

Cependant le prince héritier de Yen , qui avoit eu le désagrément de voir passer ses états en des mains étrangères , se souleva contre Tfé-tchi , & fut suivi de la plupart des grands. Le prince de Tsi lui offrit même de l'aider , & avec ce secours , il rassembla une armée assez considérable pour en former deux divisions , l'une sous les ordres de Pei-pi , pour l'opposer à Tfé-tchi , & se réserva le commandement de l'autre.

Pei-pi ne demeura pas long-temps sans rencontrer Tfé-tchi , & fut battu. Tfé-tchi victorieux lui fit faire des offres si avantageuses , qu'il l'engagea à quitter les intérêts du prince héritier , & à tourner contre ce prince les mêmes troupes qu'il commandoit , & qu'il obligea de suivre sa fortune.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

314.
Nan-ouang.

Le prince héritier , malgré cette défection , tint la campagne contre Tfé-tchi. On se battit , pendant plusieurs mois , avec un acharnement incroyable ; il périt un nombre infini de soldats , sans que la balance penchât pour aucun des deux partis. Le prince de Tfi , qui vouloit décider la querelle , envoya une armée , sous la conduite de Tchang-tfé , droit à la capitale de Yen. Les habitans de cette ville , épouvantés aux approches de l'armée , se saisirent de Tfé-tchi , & le remirent entre les mains du prince de Tfi , qui pour en faire un exemple , qui inspirât de la crainte aux sujets ambitieux , le fit hâcher en pièces , à la vue de tout le peuple , & fit mourir Kouai-kong , qui avoit eu la lâcheté de déshériter son fils , & d'abdiquer la couronne , pour la mettre sur la tête d'un perfide ministre.

Après cette expédition , le prince de Tfi retourna seul à sa cour , ayant laissé son armée dans la principauté de Yen. Il demanda à Mong-tfé , s'il feroit bien de profiter de l'occasion , pour s'emparer des états de Yen : « Si le peuple en est content , » répondit Mong-tfé , saisissez-vous-en ; s'il ne l'est pas , laissez-les ».

Comme on vint l'avertir que les princes voisins se dispo-
soient à venir au secours de Yen , il voulut encore savoir ce
que Mong-tfé en pensoit : « J'ai ouï dire , répondit-il , que
» Tching-tang , quoique maître seulement de soixante-dix *ly*
» de pays , s'étoit cependant frayé une route au trône de l'em-
» pire ; mais je n'ai point entendu qu'un prince , maître de
» mille *ly* de pays , eût sujet d'appréhender. La principauté de
» Tfi a toujours été une des plus puissantes ; cependant , aujour-
» d'hui que cette puissance s'est infiniment accrue , si le prince
» qui la gouverne ne suit pas les règles de la justice , & ne s'ap-
» plique pas à la vertu , la paix le fuit & la guerre l'environne.

» Prince, si vous êtes bien conseillé, vous renverrez incessamment ces vieillards & ces jeunes gens que vous retenez par force, & vous réserverez seulement, pour vous dédommager des frais de la guerre, une partie des richesses que vous avez apportées de Yen. Enfin, après vous être consulté avec les grands de cette principauté, vous rétablirez leur prince, s'il leur est agréable. Voilà le vrai moyen de mettre fin à la guerre ». Le prince de Tsi ne put se résoudre à suivre ce conseil ; mais, peu de temps après, il fut obligé d'en reconnoître la sagesse. Les peuples de Yen, ne voyant point revenir leur prince, prirent les armes & se révoltèrent. Le prince de Tsi, honteux de n'avoir pas écouté Mong-tsé, voulut s'excuser par l'exemple de Tcheou-kong, qui avoit été trompé par son frère Koan-chou, qu'il avoit fait gouverneur du pays de Chang, & qui s'étoit révolté.

« Les sages d'alors, répondit Mong-tsé, faisoient des fautes, & favoient se corriger ; mais ceux de nos jours en font, & ne se corrigent pas ; souvent même ils s'en glorifient ».

Les guerres continuelles, dont l'empire étoit agité depuis si long-temps, faisoient beaucoup de tort à la saine doctrine. Yang-tchou & Mé-ti, profitant du désordre, répandoient partout leurs dogmes pernicieux. Mong-tsé s'opposoit, de tout son pouvoir, à leurs progrès, en rappelant les sages instructions de Yao & de Chun, & la doctrine que Confucius avoit enseignée à ses disciples ; mais tous ses efforts étoient inutiles.

Ce philosophe, piqué de ce que le prince de Tsi n'avoit point déféré à ses conseils, lui remit son emploi, & le quitta, pour retourner dans sa patrie. Le cœur pénétré de chagrin, il mourut peu de temps après. Ses disciples, Kong-sun-tcheou,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

314.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

313.
Nan-ouang.

Ouan-tchang, & quelques autres, recueillirent sa doctrine, dans un ouvrage composé de dix chapitres (1).

La seconde année du règne de NAN-OUANG, le prince de Tsin avoit dessein de porter la guerre dans les états de Tsi ; mais il craignoit que le prince de Tchou ne profitât de son absence, pour tomber sur son pays à lui-même. Afin de l'en empêcher, il résolut de faire alliance avec lui, & lui dépêcha, à cet effet, Tchang-y. Il lui fit cette proposition :

« J'ai ordre, de mon maître, de vous offrir le pays de Chang-yu, qui est de six cens *ly* d'étendue, & sa fille, pour être mise au nombre de vos concubines, si vous voulez fermer vos forteresses & rompre avec le prince de Tsi ».

Le prince de Tchou se laissa éblouir par ces offres ; tous les grands de sa cour l'en félicitèrent, le seul Tchou-tchen en murmura hautement. Le prince étonné, en vint au point

(1) Le même philosophe Meng-tsé, disciple de Tché-sé, petit-fils de Confucius ; s'entretenoit un jour avec Suen-kong, prince de Tsi, dont le règne commença l'an 455 avant Jésus-Christ. Ce prince lui dit : « Le parc de Ouen-ouang avoit soixante » & dix *ly* quarantés d'étendue ; en convenez vous ? On le croit ainsi, selon la tradition, lui répondit Meng-tsé. Si cela est, reprit le roi, il étoit fort grand. Le » peuple cependant le trouvoit trop petit, dit Meng-tsé. Comment cela, ajouta » le roi ? Mon parc n'a que quarante *ly*, & mon peuple le trouve encore trop » vaste. Prince, lui dit le philosophe, le parc de Ouen-ouang avoit soixante & » dix *ly* d'étendue, & ses sujets le trouvoient trop petit, parce qu'il leur étoit » commun avec ce prince, & qu'ils y alloient faire du fourrage, couper du bois » & prendre du gibier. La première fois que je mis le pied dans vos états, je m'in- » formai des principales ordonnances, pour m'y conformer. J'appris qu'entre le » Kiao & le Koan, étoit un parc de quarante *ly* de circuit, & que si quelqu'un » s'avisait d'y tuer un cerf, il seroit puni aussi sévèrement que s'il avoit tué un » homme. Je compris de-là que c'étoit comme une grande fosse, creusée au milieu » de votre royaume, & un piège tendu à vos sujets. Est-il extraordinaire qu'ils le » trouvent trop grand ? » Meng-tsé, Leang-hoei-ouang, chap. *Tchang-kiu-hia*.
Éditeur.

de se fâcher contre lui : il voulut cependant savoir les raisons qui lui faisoient désapprouver cet avantage apparent.

« Ne voyez-vous pas , prince , lui répondit Tchîn-tchen ,
 » que ce n'est qu'une politique adroite du prince de Tsin ;
 » une fois séparé du prince de Tsi , vous resterez seul à la
 » merci de votre ennemi , au lieu que réunis ensemble il
 » vous craint. L'offre qu'il vous fait de six cens *ly* de pays ,
 » n'est qu'un appât & un piège qu'il vous tend. Il ne vous
 » l'aura pas plutôt cédé , qu'il songera aux moyens de le re-
 » prendre , ou plutôt , il fait qu'il fera le maître d'y rentrer
 » quand il le jugera à propos. Il veut encore vous attirer le
 » prince de Tsi sur les bras , & vous engager à vous entre-
 » détruire l'un & l'autre ».

Eclairé par ce conseil , le prince de Tchou fut dissimuler. Il accepta le pays de Chang-yu , rompit avec le prince de Tsi , & renvoya Tchang-y , avec un de ses officiers , pour ratifier sa nouvelle alliance avec le prince de Tsin.

Cet envoyé démêla les intentions du prince de Tchou , de sorte qu'avant d'arriver à Hien-yang , il se laissa tomber exprès de son char , & sous prétexte de s'être dangereusement blessé , il demeura trois mois sans aller à la cour de son prince , lui rendre compte de sa négociation.

Le prince de Tchou , qui en fut informé , crut que Tchang-y ne différoit si long-temps , que parce qu'il s'imaginoit qu'il ne vouloit pas rompre avec le prince de Tsi , & dans cette persuasion , il envoya Song-y prendre des assurances du prince de Song , & l'engager à insulter celui de Tsi.

Le prince de Tsi en fut si piqué , que , sans consulter ni son honneur ni ses intérêts , il s'offrit d'une manière humiliante à servir le prince de Tsin , & se ligua avec lui. Cette nouvelle

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

313.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

313.
Nan-ouang.

fit cesser la feinte maladie de Tchang-y. Il fut trouver l'officier du prince de Tchou, & lui demanda pourquoi il n'avoit pas encore pris possession du pays qu'on lui avoit offert. Il lui dit, que les circonstances ayant changé, il n'en étoit plus temps, & que Hoci-ouen-ouang ne vouloit plus le lui céder ; qu'il pouvoit reporter cette réponse à son maître.

Le prince de Tchou, se voyant joué, entra dans une colère des plus terribles ; il donna ordre d'assembler, sur le champ, ses troupes, & de les tenir prêtes à marcher contre le prince de Tsin. Alors, Tchou-tchen lui dit : « Prince, vous voyez que
» mes soupçons ne sont que trop justifiés ; mais, puisque le
» mal est fait, quand nous devrions céder au prince de Tsin
» une de nos meilleures places, il ne nous reste d'autre parti,
» que de nous joindre à lui, pour faire la guerre au prince
» de Tsi. Si nous rompons avec le prince de Tsin, nous nous
» attirerons tous les autres princes sur les bras, & nous per-
» drons infailliblement davantage, que ce que nous serions
» dans le cas de lui céder à présent ».

La colère de Hoci-ouang étoit trop grande pour écouter des conseils ; il ne voulut entendre parler d'aucune alliance avec le prince de Tsin, & fit partir une puissante armée, commandée par Kiu-kai, meilleur courtisan que bon général.

312.

Le prince de Tsin, qui s'attendoit à cet emportement du prince de Tchou, avoit fait tenir ses troupes prêtes à marcher, sous le commandement de Tchang-tchang, capitaine expérimenté. A peine l'armée de Tchou fut-elle entrée sur les terres de Tsin, qu'elle rencontra l'ennemi à Tan-yang (1). Kiu-kai, dont l'armée étoit supérieure en nombre à celle de Tchang-

(1) Koué-tcheou de King-tcheou dans le Hou-kouang.

tchang , voulant se faire un nom , résolut de donner bataille. Tchang-tchang , qui savoit que les troupes de Tchou n'étoient pas des meilleures , & que celles qu'il commandoit étoient accoutumées à vaincre , ne la refusa pas. Elle se donna avec plus de résistance & d'opiniâtreté , que Tchang-tchang ne s'y étoit attendu. Il la gagna , fit Kiu-kai prisonnier ; mais elle fut fort sanglante. On compta plus de quatre-vingt mille hommes restés sur la place.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

312.
Nan-ouang.

Tchang-tchang , profitant de sa victoire , ne s'amusa point à poursuivre les fuyards. Sans donner le temps à ses troupes de se reposer , il alla mettre le siège devant Han-tchong , qu'il pressa vivement , & prit avant qu'elle fût secourue. Les troupes de Tchou , que leur prince avoit recrutées & renforcées , venoient sous un nouveau général , pour en faire lever le siège. Elles rencontrèrent à Lan-tien (1) l'armée de Tsün , & engagèrent une seconde action , où elles furent encore battues.

Ces échecs attirèrent de nouveaux ennemis au prince de Tchou. Ceux de Han & de Ouei entrèrent sur ses terres , à la tête de leurs troupes ; & pour les en faire sortir , il fallut que ce prince leur cédât , à chacun , une de ses places qui étoit à leur bienfaisance. Il vit alors le tort qu'il avoit eu de ne pas suivre le conseil de Tchün-tchen ; ainsi il ne pensa plus qu'à faire la paix , aux conditions que le prince de Tsün voulut lui accorder.

Durant ces troubles , les partisans de l'héritier de la principauté de Yen travaillèrent si efficacement , en sa faveur , qu'ils le firent rentrer dans le patrimoine de ses ancêtres , sous le nom de Tchao-ouang. Il commença son règne par prendre le deuil de son père , & s'appliqua ensuite à procurer au peuple

311.

(1) Lan-tien-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

311.
Nan-ouang.

tout le soulagement qui dépendoit de lui. Ce prince, s'adressant à Ko-oué, lui recommanda de lui chercher un bon ministre : sur cette demande, Ko-oué lui cita le trait d'un prince, qui ayant entendu parler d'un cheval qui pouvoit faire mille *ly* dans un jour, voulut l'avoir, à quelque prix que ce fût, & remit mille *taëls* entre les mains d'un de ses officiers, avec ordre de l'aller acheter ; mais, par malheur, à son arrivée, le cheval se trouva mort. L'officier chagrin, & craignant que son maître ne le soupçonnât de ne s'être point acquitté de sa commission, imagina, pour lui en donner des preuves, de marchander les os de ce cheval qu'il acheta, moyennant cinq cens *taëls*, & les lui porta. Le prince crut qu'il se moquoit de lui ; il entra dans une si grande colère, qu'il vouloit le faire mourir sur le champ : « Prince, lui dit cet officier, en se jettant » à ses pieds, je n'ai acheté ces os si cher, que dans le dessein » de vous procurer un cheval tel que vous le souhaitez. S'il » y en a un dans l'empire, soyez sûr qu'on vous l'amènera, » sans qu'il soit nécessaire d'aller le chercher. Tout ce que je » vous demande, c'est de différer d'un an l'effet de votre colère. » Si les marchands n'amènent pas ici les plus beaux chevaux de » l'empire, vous ferez alors ce que vous voudrez de moi ; je » n'aurai aucun regret de mourir ». Le prince, malgré sa colère, différa de le punir, & le fit mettre en prison.

Le bruit s'étant répandu, de tous côtés, que ce prince avoit donné jusqu'à cinq cens *taëls* des os d'un cheval, l'année ne fut pas révolue, sans qu'il en vît arriver trois des plus beaux, & les seuls qui fussent dans l'empire : il en eut tant de joie, qu'il rendit la liberté à l'officier, & le combla de présens.

« Prince, ajouta Ko-oué, puisque vous cherchez un habile » ministre, imitez cet officier, prenez-moi en cette qualité ;

» comportez-vous , à mon égard , comme si j'étois un habile
» homme , & vous verrez que vous attirerez , à votre service ,
» les plus sages & les plus éclairés de l'empire ».

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

311.
Nan-ouang.

Le prince suivit son conseil ; il lui fit bâtir un palais , le combla de richesses & d'honneurs , & le fit considérer comme un grand personnage. La conduite de Tchao-ouang , à l'égard de son nouveau ministre , ne manqua pas de faire du bruit , même au-delà de ses états ; & comme l'intérêt est le grand mobile des actions des hommes , une infinité d'habiles gens vinrent lui offrir leurs services. Enfin Yo-y , ministre de Tsi , quitta son prince pour se donner à Tchao-ouang.

L'année suivante , le prince de Tsin , qui ne perdoit point de vue son grand dessein , fit demander à celui de Tchou de lui vendre le pays de Kien , situé au-delà des gorges de Ou-koan , à cent quatre-vingts *ly* , à l'est de Chang-tcheou , de Si-ngan-fou du Chen-si. Le prince de Tchou , qui cherchoit à se venger de Tchang-y , lui répondit qu'il ne vouloit pas le vendre , mais que s'il lui donnoit Tchang-y , il lui en feroit présent.

310.

Tchang-y , sans hésiter , s'offrit à être le prix de ce marché. Le prince de Tsin lui témoigna ses craintes , sur le danger qu'il y avoit pour sa vie ; il appréhendoit qu'il n'éprouvât le ressentiment du prince de Tchou. Ce politique consommé , se fiant sur les ressources de son esprit , & sur le crédit d'un de ses amis , auprès de la favorite du prince , osa affronter la tempête.

Le prince de Tchou fit resserrer Tchang-y dans une étroite prison , résolu de tirer de lui une vengeance exemplaire , pour la trahison qu'il lui avoit faite , en le frustrant du pays que le prince de Tsin lui avoit promis. Kin-chang , ami de Tchang-y , alarmé des dispositions funestes de son maître ,

implora la protection de la princesse Tching-sieou. Il lui représenta les suites terribles du ressentiment du prince de Tsin, qui ne manqueroit pas de venger la mort d'un ministre, pour lequel il avoit cédé six villes, & une de ses propres filles. Cette favorite, qui trembloit au nom seul du prince de Tsin, croyant déjà le voir mettre tout à feu & à sang, ne cessa de solliciter la grace de Tchang-y. Le prince de Tchou, vaincu par ses instances & par ses larmes, lui rendit enfin la liberté.

Tchang-y, sorti de prison, n'oublia pas les intérêts de son maître. Comme il vit le prince de Tchou assez bien disposé en sa faveur, il lui dit : « Ceux qui jusqu'ici ont travaillé à » réunir les princes, me paroissent semblables à quelqu'un qui » entreprendroit d'assembler un troupeau de moutons avec » des loups, ou des tigres ; aussi n'ont-ils pu réussir. Vous » ne voulez pas vous soumettre au prince de Tsin ; cependant, lorsqu'il aura forcé vos voisins à se reconnoître dépendans de lui, pouvez-vous croire qu'il vous laissera » tranquille ? Le meilleur parti, à mon avis, c'est que vous » viviez ensemble, comme deux frères, & que vous le reconnoissiez, au moins, pour votre aîné ». J'y souscris, répondit le prince de Tchou, & pour preuve de la sincérité de ce que je vous dis, je vous permets de vous en retourner ».

Tchang-y prit le chemin des états de Han, où il ne voulut pas que son passage fût inutile à son maître. Il fut trouver le prince, & lui représenta que son pays étant hérissé de montagnes, & peu riche en terres labourables, il ne pouvoit faire de magasins, ni mettre sur pied plus de deux cens mille hommes. Il lui fit voir, au contraire, la puissance formidable du prince de Tsin, qui étoit en état de lever une armée d'un million d'hommes, prête à l'écraser ; qu'il avoit, lui-même, éprouvé la

valeur de ses cuirassiers, à qui rien ne pouvoit résister, & qu'ainsi son véritable intérêt étoit de se joindre à ce prince, contre celui de Tchou, pour prévenir la ruine de ses propres états. Le prince de Han, frappé de ses raisons, entra dans la ligue que Tchang-y lui proposoit.

Tchang-y alla rejoindre ensuite son prince, qui fut si content du succès de ces deux négociations, qu'il lui donna six villes, avec le titre de prince de Ou-sin, & le députa vers les autres princes, pour tâcher de les gagner.

Cet habile politique se rendit d'abord à la cour du prince de Tsi, à qui il fit voir, que son pays étoit ouvert au prince de Tsin, par l'alliance que celui de Tchou venoit de faire avec lui, en lui donnant sa fille en mariage : qu'il ne pouvoit espérer d'être défendu par le prince de Han, qui venoit d'entrer dans la même alliance; enfin, que son maître pouvoit le faire attaquer par les troupes de Tchao & de Ouei, & qu'il lui voyoit peu de ressources contre tant de forces réunies. « Le prince de Han, ajouta » Tchang-y, a cédé à mon maître le pays de Y-yang; celui » de Ouei, le pays de Ho-ouai, & enfin celui de Tchao lui » a remis le pays de Ho-kien; quelle difficulté auroit-il de » vous faire attaquer, du côté du midi, par les princes de » Han & de Ouei, & d'engager celui de Tchao à se saisir de » Po-koan? Si cela étoit, les places de Lin-tsé & de Tsié-mé, » ouvertes de toutes parts, pourroient-elles vous demeurer, » & vous flatteriez-vous de tenir tête à tant d'ennemis »? Le prince de Tui promit de ne se point brouiller avec celui de Tsin, & dit à son envoyé, qu'il pouvoit l'en assurer.

De la principauté de Tsi, Tchang-y passa dans celle de Tchao, & détermina le prince à se soumettre à celui de Tsin, à l'exemple des autres, en lui disant que le prince de Tsi, ayant cédé

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

310.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

310.
Nan-ouang.

à son maître, la pêche & les salines de ses états, c'étoit avoir coupé les aîles & les bras au pays de Tchao.

Tchang-y termina ses négociations par le prince de Yen. Tchao-ouang, que ses malheurs passés avoient rendu timide, lui accorda tout ce qu'il voulut, d'autant plus aisément, que le prince de Tsin ne pouvoit venir à lui, qu'après avoir entièrement soumis le prince de Tsi.

L'ambassadeur de Tsin reprenoit, à grandes journées, le chemin de Hien-yang, lorsqu'il reçut, en route, la nouvelle de la mort de Hoci-ouen-ouang, & que Ou-ouang, son fils, avoit déjà pris possession de ses états. Cette nouvelle le jeta dans la plus grande consternation. Il n'étoit point aimé de Ou-ouang; ce prince lui avoit même témoigné une aversion marquée. Il voyoit encore, avec chagrin, que cet événement alloit détruire tout le fruit de ses négociations : en effet, les princes n'eurent pas plutôt appris la mort de Hoci-ouen-ouang, qu'ils retirèrent leur parole, & se réunirent de nouveau, contre la principauté de Tsin.

Le négociateur fut très-mal reçu de Ou-ouang; ce prince avoit déjà disposé de sa place de ministre. Tchang-y fut d'autant plus sensible à cette disgrâce, qu'il avoit toujours servi les princes de Tsin avec beaucoup de zèle, & même aux dépens de sa réputation. Voyant qu'il n'avoit plus à attendre que des mortifications de la part de Ou-ouang, auprès de qui il ne jouiroit d'aucune considération, il retourna dans la principauté de Ouci, sa patrie. Son prince, malgré les griefs qu'il avoit contre lui, le reçut avec bonté, & lui donna même de l'emploi; mais le cœur blessé de sa chute, il tomba dans une maladie de langueur, qui l'emporta un an après son retour dans sa patrie.

Ou-ouang, ne se désistant point du grand projet commencé par Hoei-ouen-ouang, son père, envoya une armée nombreuse, sous le commandement de Kan-mao, assiéger Y-yang, où le prince de Han tenoit sa cour. Ce siège fut long & meurtrier. Quoique Kan-mao pousât les travaux avec beaucoup de vigueur, cependant il se trouvoit, au bout de cinq mois, presque aussi peu avancé que le premier jour; il étoit même sur le point de lever le siège, lorsque le prince de Tsin, à qui il étoit important de ne point échouer dans sa première entreprise, fit marcher, contre Y-yang, tout ce qui lui restoit de meilleures troupes, avec un ordre précis, à Kan-mao, de la prendre, quoiqu'il en dût coûter. Kan-mao, avec ce renfort, doubla ses attaques, sans donner aucun relâche aux assiégés; & enfin il emporta cette ville, dont il fit passer au fil de l'épée, tous ceux qui s'y trouvèrent les armes à la main: on prétend qu'il y périt plus de soixante mille personnes des assiégés, & que la perte de l'armée de Tsin montoit encore plus haut.

Cette expédition fut la première & la dernière de Ou-ouang. Comme ce prince mettoit son plaisir à disputer de forces avec ses officiers, il défia Yué, l'un d'eux, d'enlever des urnes de métal fort pesantes; Yué les emporta sans se gêner. Ou-ouang voulut en faire autant, & se rompit une veine; il mourut, de cet accident, peu de jours après.

Ou-ouang ne laissa point d'enfans, & la discorde s'éleva parmi ses frères. Tchao-siang-ouang, le plus jeune, étoit alors en otage dans les états de Tsi. Son oncle maternel, qui les gouvernoit, poussé par son propre intérêt, fut si bien gagner le peuple & les troupes, qu'il alla, à leur tête, faire proclamer son neveu prince de Tsin; mais comme Tchao-siang-ouang étoit encore

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

306.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

305.
Nan-ouang.

trop jeune, pour se charger du gouvernement, sa mère fut déclarée régente, & Oue-yen, frère de cette princesse, nommé général des troupes & gouverneur de Hien-yang.

Les frères de Tchao-siang-ouang, qui prétendoient avoir plus de droit que lui à la couronne, furent cependant contraints de le reconnoître; mais ils formèrent, sous-main, des partis qui auroient dû perdre la principauté de Tsin, si les autres princes de l'empire avoient su en profiter. La conspiration étoit sur le point d'éclater, lorsque Oue-yen en fut averti. Il se saisit des coupables, & les auroit punis de mort comme rebelles, si le prince de Ouei n'eût intercédé pour eux, & obtenu leur grace.

Cette impunité les enhardit à continuer leurs factions. Oue-yen ne put leur pardonner la récidive; il les fit tous mourir, & éteignit leur race: sévérité outrée, qui faillit causer un soulèvement général dans les états de Tsin, qu'on ne put appaiser qu'avec bien de la peine.

La dixième année de l'empereur NAN-OUANG, il parut une comète, & la douzième il en parut une autre.

303.

Cette douzième année, la guerre se ralluma plus que jamais entre les princes de l'empire. Celui de Tsin, dans une seule campagne, se rendit maître des villes de Pou-fan (1), de Fanling dans les états de Ouei, & du pays de Ou-foui, qui appartenait au prince de Han.

Ces deux princes, fâchés de ce que celui de Tchou ne les avoit pas secourus, comme il le devoit par le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui, joignirent leurs troupes à celles de Tsi, & entrèrent, à main-armée, sur ses terres. Le prince de

(1) Pou-tcheou de Ping yang-fou dans le Chen-si.

Tchou , qui n'étoit pas en état de leur résister , dépêcha son fils au prince de Tsin , pour lui demander du secours ; & afin de lui prouver la sincérité de ses intentions , il lui manda de garder en ôtage , ce fils , l'héritier présomptif de sa couronne.

Le prince de Tsin accepta l'ôtage , & lui envoya un prompt secours , qui obligea ses ennemis à se retirer ; mais l'héritier de Tchou , ayant tué dans une querelle un des premiers officiers du prince de Tsin , se sauva dans les états de son père , & ce malheureux événement éleva un nouveau sujet de guerre entre les deux couronnes.

L'année suivante , il y eut une éclipse de soleil , si grande , que le jour fut changé en une nuit la plus obscure.

Le prince de Tsin , outré de l'action du prince héritier de Tchou , & plus sensible encore à la perte de son officier , se liguait avec les princes de Han , de Ouei & de Tsi : il entra , sur ses terres , avec une armée formidable , passa sur le ventre à celle de Tchou , qui vouloit lui en disputer l'entrée , & alla se saisir du pays de Tchong-kieou (1).

Le prince de Tsin ne se contenta pas de cette vengeance. Il envoya son propre fils en ôtage au prince de Tsi , pour s'assurer de lui ; après quoi , la campagne suivante , il fit marcher ses troupes , sous la conduite de Mi-jong , qui défit l'armée de Tchou , commandée par King-kiué , qui fut tué. Ce général , profitant de sa victoire , mit le siège devant Siang-tching (2) , dont la garnison , épouvantée de la perte de la dernière bataille , se rendit presque sans coup férir.

L'année suivante , le prince de Tchou n'osant plus s'exposer

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

302.
Nan-ouang.

301.

300.

299.

(1) Gin-ping de Tchong-tchang-fou dans le Chan-tong.

(2) Siang-tching-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

299.
Nan-ouang.

en plaine , se tint sur la défensive ; mais alors le prince de Tsin , voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis que dans l'enceinte des murailles , divisa son armée en plusieurs corps , qui emportèrent d'assaut huit places. Ce prince , feignit d'être las de tant de guerres , & écrivit à celui de Tchou , pour l'inviter à se rendre au fort Ou-koan.

Sa lettre étoit conçue en ces termes : « Lorsque nous fîmes
» la paix ensemble à Hoang-ki , avec la confiance de véritables
» frères , vous me laissâtes en ôtage votre fils , l'héritier de vos
» états , & me donnâtes la plus grande marque de la sincérité
» de vos intentions. Dans la fuite , ce même fils tue un de
» mes premiers officiers , & sans se mettre en peine de me
» faire savoir les raisons vraies , ou apparentes , qui avoient pu
» le porter à une telle extrémité , il se sauve de mes états pour
» aller vous rejoindre. Je vous avoue qu'alors , transporté de
» colère , je suis peut-être allé trop vite , en envoyant mes
» troupes sur vos frontières , tirer vengeance d'une pareille
» action.

» Maintenant j'entends dire que vous voulez vous joindre
» au prince de Tsi , & que pour assurer cette nouvelle alliance ,
» vous lui avez envoyé votre fils en ôtage ; n'auriez-vous pas
» dû plutôt vous aboucher avec moi sur nos limites , pour
» prendre ensemble des mesures convenables afin d'assurer la
» paix entre nous ?

» Si vous & moi sommes toujours en guerre , le moyen que
» nous obligions les autres princes de l'empire à vivre en paix ?
» Ce que je souhaiterois , seroit de nous aboucher à la for-
» tereffe de Ou-koan , & de cimenter la paix par nos sermens :
» j'attends sur cela votre détermination ».

Cette invitation mit le prince de Tchou dans la plus grande

perplexité. En ne s'y rendant pas, il craignoit le ressentiment du prince de Tsin ; mais d'un autre côté, il redoutoit quelque trahison de sa part. Ses grands, qu'il consulta sur son embarras, lui répondirent : « Que le prince de Tsin étoit comme un loup » ou comme un tigre, qui ne cherchoit qu'à attirer, dans ses » griffes, les autres princes de l'empire pour les dévorer ».

Quelques partisans de la paix, du nombre desquels étoit le fils du prince, furent d'un avis contraire. Hœi-ouang suivit ce dernier.

Le prince de Tsin, qui n'avoit cherché à l'y attirer, que pour s'assurer de sa personne, n'eut garde de s'y trouver. Il y envoya un de ses officiers, qui prit & son nom & sa place, mit des troupes en embuscade, & fut au-devant du prince. Cet officier l'arrêta prisonnier, & le conduisit à Hien-yang, où il fut reçu par Tchao-siang-ouang, non en prince, mais en sujet. Il vouloit qu'il lui cédât le pays de Ou (1). Le prince de Tchou, déjà outré de sa perfidie rejeta avec fierté cette proposition.

La nouvelle de la détention du prince de Tchou étant arrivée à la cour de Tsi, plusieurs des grands officiers étoient d'avis d'arrêter aussi son fils, qui s'y trouvoit en otage, & de profiter de cette occasion pour s'emparer du pays de Hoai (2). Le ministre de Tsi fut révolté de la bassesse de ce conseil, & fit passer, dans l'ame de son maître, l'indignation qu'il lui inspiroit. Ce prince fit reconduire, avec honneur, l'héritier de Tchou dans les états de son père, dont il fut déclaré régent en son absence, sous le nom de King-siang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

299.

Nan-ouang.

(1) Ou-chan-hien de Kiong-tcheou-fou du Ssé-tchuen.

(2) Hoai-ngan du Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

299.

Nan-ouang.

Le prince de Tfi craignoit que celui de Tfin ne désapprouvât ce qu'il venoit de faire en faveur de l'héritier de Tchou ; mais lorsqu'il vit qu'il lui demandoit Tien-ouen pour en faire son ministre , toutes ses craintes disparurent.

Tien-ouen étoit un sage , qui avoit des connoissances étendues dans la science du gouvernement , & dont la réputation fit desirer au prince de Tfin de l'avoir pour premier ministre. Mais à peine eut-il pris possession de cet emploi , que des envieux , jaloux du mérite de cet étranger , l'accusèrent d'avoir plus à cœur les affaires de Tfi que celles de Tfin ; qu'il paroïssoit , dans toute sa conduite , ne chercher qu'à faire prendre l'ascendant à sa patrie , & que s'il restoit plus longtemps dans le ministère , il étoit à craindre qu'il ne causât la ruine des états de Tfin.

Tchao-siang-ouang , sans approfondir l'accusation , le fit arrêter dans le dessein de le faire mourir , de peur qu'il ne lui nuisît , en se mettant au service de quelqu'autre prince. Tien-ouen , pour se tirer d'affaire , eut recours à la princesse , qui avoit les bonnes grâces du prince. Cette favorite ne se chargea d'intercéder pour lui , qu'à condition qu'il lui feroit présent d'un habit de renard blanc qu'il avoit. Tien-ouen l'avoit déjà donné à son maître ; heureusement pour lui , un de ses amis trouva moyen de l'enlever de la garde-robe du prince , & le porta à la princesse , qui , à force d'instances , obtint sa liberté & la permission de retourner à Tfi.

298.

A peine fut-il parti , que le prince se repentit de l'avoir renvoyé ; il fit courir après lui. Tien-ouen , qui craignoit ce retour du prince , avoit marché à grandes journées , & étoit déjà arrivé à une forteresse , où il passa une partie de la nuit dans , une inquiétude mortelle.

Comme ce fort serroit de clef aux états de Tsin, il étoit défendu d'en ouvrir les portes, avant le chant du coq, sans un ordre exprès de la cour. Tien-ouen y avoit un ami, à qui il fit part de son embarras, & qui lui promit de lui faire ouvrir les portes à minuit précis. Cet ami savoit si bien contrefaire le chant du coq, que ces animaux mêmes y étoient trompés. Il commença, à l'heure convenue, à chanter; tous les coqs du fort & des environs lui répondirent, à diverses reprises. Ceux qui étoient chargés de la garde des portes, se levèrent à la hâte, & à demi-éveillés, pour les ouvrir. Tien-ouen en profita & sortit en diligence des états de Tsin. Il dut son salut à cette ruse : il y avoit à peine deux heures qu'il étoit parti, quand le courier qui avoit ordre de l'arrêter arriva. Ce courier, apprenant que Tien-ouen devoit déjà être hors des limites, retourna, sur ses pas, porter au prince de Tsin la nouvelle de son évasion.

Tien-ouen ne put oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du prince de Tsin, & résolut de s'en venger. Le prince de Tsi, qui l'estimoit, y fut sensible, & l'accueillit avec distinction. Le motif même pour lequel le prince de Tsin avoit voulu le perdre, déterminâ celui de Tsi à le choisir pour son premier ministre.

A cette même époque, les grands de Tchou envoyèrent signifier à Tchao-siang-ouang, que sa perfidie ne les obligeroit jamais à se relâcher sur aucun point. Ce prince, irrité de leur arrogance & de leur fierté, fit défiler ses troupes vers les états de Tchou, & en enleva onze places.

Tien-ouen, qui épioit l'occasion de se venger, profita habilement du prétexte de ces conquêtes, pour réveiller les inquiétudes des autres princes. Il engagea son maître à se join-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

298.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

298.

Nan-ouang.

dre aux princes de Han & de Ouei , & à déclarer la guerre à celui de Tsin.

Tchao-siang-ouang ne parut point intimidé de cette confédération ; il rassembla toutes ses forces pour s'opposer à leurs entreprises. Les deux armées se rencontrèrent auprès de Han-kou , où elles en vinrent aux mains. La bataille fut sanglante , & l'armée de Tsin si maltraitée , que ce prince , malgré la confiance qu'il avoit dans sa grande puissance , commença à craindre pour ses états ; d'autant plus que les princes alliés , par les conseils de Tien-ouen , profitant de leur victoire , emportèrent d'assaut Han-kou , & se dispoient à entrer plus avant dans son pays.

297.

Le prince de Tsin , accoutumé à vaincre , fut embarrassé de sortir de ce pas : il vouloit céder aux confédérés une partie du Ho-tong , & leur demander la paix. Son ministre Leou-hoan & Kong-tfé-chi , qu'il consulta , lui répondirent : « Que » s'il faisoit la paix , il s'en repentiroit ; parce qu'il auroit regret » de leur avoir abandonné une partie du Ho-tong , au mo- » ment peut-être qu'ils étoient sur le point de se retirer d'eux- » mêmes. Qu'il se repentiroit également de n'avoir pas fait la » la paix , si ces princes , maîtres de Han-kou , en vouloient » à la capitale , parce que rien ne pourroit les arrêter , & que » s'ils la prenoient , alors on regretteroit également de ne » l'avoir pas sauvée , en sacrifiant les places que leur prince » avoit intention de leur abandonner ».

Tchao-siang-ouang , sans leur répondre , ordonna à Kong-tfé-chi d'aller trouver les princes confédérés , & de régler , avec eux , les conditions de la paix.

Au moment que le plénipotentiaire de Tsin arriva , Tien-ouen étoit absent ; il négocioit , dans la principauté de Tchou ,

un

un approvisionnement de grains , pour continuer la guerre. Les princes lui dépêchèrent un courier, qui le fit revenir en diligence au camp des alliés.

Le desir que le prince de Tsin avoit de la paix , le fit passer par-dessus deux articles, qui pouvoient en retarder la conclusion. Le premier étoit , que les princes garderoient le fort de Han-kou , & le second , que le prince de Tchou seroit mis en liberté , & renvoyé avec honneur dans ses états. Un autre article encore concernoit le démembrement du Ho-tong , proposé de la part de Tsin. A ces conditions la paix fut signée , & les armées se retirèrent. Cependant Tchao-siang-ouang ne voulut point renvoyer le prince de Tchou , ce qui aliéna si fort les princes de l'empire , qu'aucun , depuis ce temps-là , ne voulut plus se fier à sa parole.

Le prince de Tchou voyant que celui de Tsin éludoit , à son égard , l'article dont il étoit convenu dans le traité de paix , & qu'il ne vouloit point consentir à lui rendre la liberté , se déguisa , & profitant d'une occasion , il disparut tout-à-coup ; mais le prince de Tsin envoya à sa poursuite : on l'atteignit , & il fut ramené. Le chagrin qu'il en conçut abrégé ses jours ; il mourut peu de temps après. Tchao-siang-ouang lui rendit beaucoup plus d'honneurs après sa mort, que pendant sa vie ; il le fit conduire , en grand cortège , dans les états de Tchou , où il fut reçu par le prince régent & les grands , qui lui firent de magnifiques obsèques.

Le prince de Tsin , ne sachant à quoi attribuer le mauvais succès qu'il avoit eu contre les princes confédérés de Tsi , de Han & de Ouei , crut qu'il provenoit du défaut d'un bon ministre. Il fit toutes les perquisitions possibles pour en trouver un , qui l'aidât à effacer ses pertes & la tache faite à son honneur. On

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

297.

Nan-quang.

296.

295.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

295.
Nan-ouang.

lui présenta Oue-gen , qui avoit beaucoup de réputation , mais qui aimoit son repos. Tchao-siang-ouang le força presque d'accepter la place de ministre qu'il lui offroit.

294.

Oue-gen , après avoir pris connoissance de l'état & des forces de Tsin , songea aux moyens de réparer les pertes de la dernière guerre. La première année , il ne prit que la ville de Hiai sur le prince de Ouei ; mais la seconde , il confia le commandement général des troupes de Tsin , à Pé-ki , capitaine expérimenté , dont il connoissoit la capacité & la bravoure , & l'envoya contre la formidable armée des princes de Han & de Ouei , qui avoient réuni toutes leurs forces. Cet officier hacha les ennemis en pièces , leur tua deux cens quarante mille hommes , & fit prisonnier leur général , qui mourut peu de temps après de ses blessures. Cet échec força les deux princes à demander la paix , que Tchao-siang-ouang ne leur accorda qu'à condition qu'ils lui céderoient cinq de leurs places.

293.

Après cette paix , Oue-gen ne crut pas qu'on dût si-tôt recommencer la guerre ; il voulut laisser aux peuples le temps de respirer , & il en profita pour se préparer à une campagne encore plus glorieuse , qu'il avoit dessein de faire lui-même.

290.

La vingt-cinquième année de NAN-OUANG , il se mit à la tête de l'armée , & entra dans les états de Ouei & de Han ; il obligea le premier de céder au prince de Tsin , tout ce qu'il possédoit dans le Ho-tong , c'est-à-dire , quatre cens *ly* de pays ; le second fut obligé de lui abandonner le pays de Ou-soui , d'environ deux cens *ly* d'étendue. Après cette expédition , Oue-gen remit à Pé-ki le commandement de l'armée , & ce général , la campagne suivante , enleva soixante & une villes au prince de Ouei.

Tchao-siang-ouang ambitionnoit le titre d'empereur , & sous

ce nom, d'envahir tout l'empire. Tant de conquêtes ne lui permirent pas de différer davantage. Il n'y avoit plus alors que le seul prince de Tsi, qui pût le lui disputer. Tchao-siang-ouang divisa, de sa propre autorité, toute la Chine en deux parties, qu'il lui plut d'appeller, l'une *l'empire d'orient*, & l'autre *l'empire d'occident*. Il prit avec beaucoup d'appareil le titre d'empereur d'occident, & envoya un des plus grands seigneurs de sa cour au prince de Tsi, pour l'inviter à prendre, avec la même solennité, celui d'empereur d'orient.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
288.
Nan-ouang.

Lorsque Sou-tai lui fit cette proposition, de la part de son maître, ce prince crut que c'étoit un simple badinage, & se mit à rire. Il prit cependant, deux jours après, mais sans cérémonies, le titre fastueux d'empereur d'orient, uniquement pour se moquer du prince de Tsin, car il le quitta de même. Tchao-siang-ouang, honteux de cette fausse démarche, abdiqua aussi son titre imaginaire; mais il envoya une armée dans le pays de Tchao, qui prit Keng-yang (1), & une autre contre le prince de Ouei, qui lui enleva Sin-yuen (2), deux places importantes, qui le rendoient, pour ainsi dire, maître du Hon-nui. Le prince de Ouei ne put obtenir la paix qu'en lui cédant encore Ngan-y.

287.

D'un autre côté le prince de Tsi, voyant que Tchoang-siang-ouang devenoit, de jour en jour, plus puissant par ses nouvelles conquêtes, fondit, à la tête de ses troupes, sur la principauté de Song, où il répandit tellement la terreur, que tout le peuple prit la fuite, quittant ses maisons & ses biens pour se mettre en sûreté.

286.

(1) Yu-tse-hien de Tai-yuen-fou du Chan-si.

(2) Dans le territoire de Hoai-king-fou du Ho-nan.

316 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

236.
Nan-ouang.

Le soldat non moins épouvanté , n'osa faire la moindre résistance ; toutes les villes ouvrirent leurs portes , & le prince de Song , lui-même , fut contraint d'abandonner ses états , & de s'enfuir vers le pays de Ouen (1) , où il mourut , peu de temps après , sans postérité. Ainsi finit la principauté de Song , qui fut réunie à celle de Tsi.

285.

Min-ouang , prince de Tsi , enflé de cette conquête , apprenant à son retour dans ses états , que le prince de Tsin avoit sollicité les princes de Tchou , de Tchao , de Han & de Ouei à faire une ligue contre lui , & que les deux premiers en avoient déjà donné leur parole , divisa ses troupes en trois corps , les fit marcher vers les états de Tchou , de Han , de Tchao , de Ouei , se saisit des terres impériales , après quoi il voulut se faire reconnoître empereur , & maître souverain de la Chine.

Cette dernière démarche lui coûta cher. Tchao-ouang , prince de Yen , en fut si indigné , qu'il vouloit , sans différer , lui déclarer la guerre , & entrer à main-armée dans ses états. Il l'auroit fait , si Yo-y , son ministre , ne lui avoit représenté que le prince de Tsi , étant devenu trop puissant , il falloit nécessairement agir de concert avec les princes de Tchou , de Tchao , de Ouei & de Han , contre lesquels il étoit en guerre ; qu'il se promettoit de les faire entrer dans cette ligue , & qu'alors il feroit facile de le réduire. Yo-y réussit si parfaitement dans sa négociation , que les princes ligüés le déclarèrent généralissime de toutes leurs troupes.

284.

Yo-y , sans perdre de temps , rassembla la plus nombreuse armée qu'on eût encore vue. Le prince de Tsi n'en fut point

(1) Ouen-hien de Oui-king-fou dans le Ho-nan.

intimidé , & parut en héros , à la tête de ses troupes , pour soutenir la démarche qu'il avoit faite. Il rencontra l'armée des alliés à Tsi-fi , dans le territoire de Tching-tcheou-fou du Chan-tong , & résolut de la combattre.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

284.
Nan-ouang.

Yo-y, qui venoit pour le châtier de sa témérité , n'étoit pas dans l'intention de reculer ; ainsi l'action s'engagea , & dura presque tout le jour , jusqu'à ce qu'enfin le corps que le prince de Tsi commandoit , en personne , ayant été enfoncé , ce ne fut plus qu'une déroute générale dans son armée. Yo-y faisant alors avancer des troupes fraîches , elles achevèrent sa défaite , qui fut des plus complètes.

Le général Yo-y , consommé dans le métier des armes , jugea que les troupes de Tsin & de Han lui étoient inutiles , & les renvoya. Il sépara celles de Ouei du corps de l'armée , & les fit marcher pour soumettre le pays de Song , dont Min-ouang s'étoit emparé. Il détacha ensuite celle de Tchao , avec ordre d'aller se saisir du pays de Ho-kien (1) , & lui , à la tête des troupes de Yen , se mit aux trousses de Min-ouang , qu'il poursuivit si vivement , qu'il le contraignit d'abandonner ses états.

Ce général , victorieux , entra dans Lin-tsé (2) , capitale des états de Tsi , & s'empara des trésors , des bijoux & des meubles les plus précieux de Min-ouang , qu'il fit porter à Tchao-ouang , prince de Yen , son maître. Ce prince , après les avoir reçus , se rendit en personne à l'armée , pour féliciter Yo-y de ses succès étonnans ; & par reconnoissance de ses services , il lui donna le titre de prince de Chang-koué.

(1) Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.

(2) Lin-tsé-hien de Tching-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

284.

Nan-ouang.

Le prince de Tchou , qui n'avoit point voulu entrer dans la ligue contre Min-ouang , apprenant la catastrophe de ce prince , lui envoya son général Nao-tchi , avec des troupes , pour l'aider à rétablir ses affaires. Min-ouang , dès sa première entrevue avec Nao-tchi , lui déclara qu'il le choisiroit pour son premier ministre ; mais celui-ci , à qui une ambition démesurée avoit fait croire aisément qu'il pourroit partager avec le prince de Yen les états de Tsi , se saisit de ce malheureux prince , lui fit ouvrir une veine , par où il perdit son sang & la vie.

Yo-y ayant oui dire qu'il y avoit dans la ville de Hoa-y un sage , nommé Ouang-chou , estimé de tout le monde , qui avoit servi fidèlement Min-ouang dont il étoit sujet , fit bloquer cette ville à trente ly à la ronde , avec des défenses à tout soldat d'y entrer sans ses ordres , sous des peines les plus rigoureuses. Il députa un de ses officiers à Ouang-chou , pour le prier de venir le joindre. Ouang-chou refusa de sortir , malgré les menaces des plus grands malheurs qu'il alloit faire tomber sur la ville s'il désobéissoit. Ce sage répondit : « Un sujet fidèle » ne doit point servir deux maîtres , ni une femme forte deux » maris. Puisque je ne puis plus être au prince de Tsi , j'ai » résolu de me cacher dans un désert. Aurois-je la bassesse de » me donner à un autre , dans ses propres états , & ne vaut-il » pas mieux quitter la vie que de faire une action indigne » d'un homme d'honneur » ? Après ce peu de mots , il se retira à l'écart & se pendit.

Yo-y fut sensible à la mort de Ouang-chou , & afin que les peuples de Tsi fussent témoins de l'hommage qu'il rendoit à sa vertu , il lui fit faire de magnifiques obsèques. Un des principaux soins de Yo-y , étoit de s'attirer la bienveillance des peuples dans ses nouvelles conquêtes. Par-tout il les soula-

geoit de tout son pouvoir , & punissoit sévèrement les soldats qui lui caufoient le moindre dommage. Il allégeoit les tributs & les corvées ; recevoit , avec distinction , les habiles gens , les traitoit toujours d'égal à égal , & les louoit en public , afin de les faire respecter. Cette sage conduite lui donna tant de réputation , & lui gagna si généralement le cœur des sujets de Tsi , que dans moins de six mois , plus de soixante-dix villes , où les troupes de Yen n'avoient pas encore pénétré , vinrent d'elles-mêmes se soumettre.

Nao-tchi , voyant que le général Yo-y ne faisoit point d'état de sa personne , se tint toujours dans la ville où il avoit fait mourir Min-ouang. Il tâchoit , sous-main , de se faire un parti , qu'il couvroit du nom de Siang-ouang , fils de Min-ouang , qu'il avoit en son pouvoir.

Siang-ouang , continuellement agité de la crainte que Nao-tchi n'en voulût à sa vie , cherchoit quelque moyen de s'échapper d'entre ses mains. Il le trouva enfin , & fut se cacher dans la maison d'un mandarin , appelé Ki. Siang-ouang joignoit aux avantages de la figure , les agrémens de l'humeur la plus enjouée : il toucha le cœur de la fille de son hôte , qui prit pour ce prince la plus forte inclination. Comme elle étoit chargée de lui fournir le nécessaire , elle lui inspira , par ses soins , les sentimens passionnés qu'elle avoit pour lui : l'amour les fit s'oublier , & cette jeune fille devint enceinte.

Elle ne déguisa point son état à sa mère , qui n'en parut pas fâchée , dans l'espérance d'une grande fortune ; elle lui recommanda seulement d'être attentive sur les démarches du prince , & de veiller à ce qu'il ne s'évadât point.

Dans le même temps , Ouang-sun-kia qui avoit toujours suivi Min-ouang , voyant que tout le monde se plaignoit de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

284.
Nan-ouang.

283.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

283.

Nan-ouang.

Nao-tchi, & qu'on étoit outré contre lui, se mit à crier de toutes ses forces dans les rues : « Le perfide Nao-tchi a fait » mourir notre prince Min-ouang, personne ne l'ignore ; » qui veut se joindre à moi, pour le punir d'un crime aussi » noir » ?

A ses cris, quatre à cinq cens personnes s'assembloient en tumulte. Il s'avance, à leur tête, contre Nao-tchi, le prend & le fait mettre en pièces, au milieu des rues, par la populace : « Ce n'est pas tout, leur dit-il, Min-ouang a laissé un fils » dans la personne de Siang-ouang, il faut le reconnoître pour » votre prince légitime ». Siang-ouang, instruit de tout ce qui se passoit, doutoit encore que ce ne fût un piège, & se tenoit toujours caché. Cependant rassuré, il parut enfin, & fut proclamé prince de Tfi par tous les habitans de la ville de Kiu (1).

279.

De tous les états considérables de Tfi, il ne restoit plus que deux villes fort éloignées l'une de l'autre, qui reconnussent encore les princes de Tfi ; savoir, Kiu & Tfié-mé (2). Yo-y, qui savoit de quelle importance il étoit de se rendre maître de cette dernière place, l'assiégeoit depuis long-temps, avec toutes ses forces, sans pouvoir la réduire.

Après plus d'un an de siège, le brave gouverneur qui la défendoit, fut tué sur la brèche. Cette mort donna l'espérance à Yo-y d'en venir à bout : il fit sommer la garnison d'ouvrir ses portes, en lui offrant la capitulation la plus honorable ; mais ces braves gens étoient résolus de mourir plutôt que de se rendre. Après la perte de leur gouverneur, ils avoient choisi, pour le remplacer, Tien-tan, simple soldat, qui avoit donné des preuves

(1) Kiu-tcheou de Tting-tcheou dans le Chan-tong.

(2) Tfié-mé-hien de Lai-tcheou-fou de la même province.

de valeur & de capacité. Ce nouveau général rejetta la proposition de Yo-y, & se mit en état de se défendre encore plus vigoureusement que n'avoit fait son prédécesseur.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

Yo-y, voyant qu'il avoit affaire à des gens déterminés, changea le siège en blocus, & recula son camp, de neuf à dix *ly* de la ville. Il demeura encore trois ans devant cette place, sans que la garnison donnât le moindre signe de soumission. Un courtisan du prince de Yen, remarquant l'inquiétude où il étoit de la longueur de ce siège, jaloux de la gloire que s'étoit acquise Yo-y, chercha à faire suspecter sa conduite au prince ; il lui insinua qu'il avoit, sans doute, dessein de se servir de ses troupes, pour s'établir lui-même prince de Tsi.

Le prince, à qui cette accusation déplut, dissimula d'abord ; mais quelque temps après, il fit préparer un grand festin, auquel il invita les grands & les officiers de sa cour. Le repas fini, adressant la parole à celui qui avoit inculpé Yo-y, il dit :

« Les anciens princes n'envioient point les terres d'autrui,
 » & tâchoient d'avoir auprès d'eux des sages qu'ils honoroient,
 » pour les aider à bien gouverner. S'ils n'en avoient aucun,
 » le peuple étoit mécontent, & toujours disposé aux troubles.
 » Nous en avons un exemple devant les yeux en la personne
 » de Min-ouang.

« Lorsque je suis parvenu au rang que j'occupe, tous mes
 » soins ont été de me procurer des gens éclairés & vertueux.
 » Aidés de vos services, je suis venu à bout de recouvrer les
 » états de mes ancêtres ; mais si nous nous sommes rendus
 » maîtres de la principauté de Tsi, c'est au général Yo-y qu'il
 » en faut attribuer le succès. Il nous a vengés de l'injure que
 » Min-ouang nous avoit faite ; puisque la conquête de Tsi
 » est due à sa sagesse & à sa bravoure, c'est à lui proprement

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.
Nan-ouang.

» que ces états doivent appartenir , & non pas à nous qui n'y
» avons contribué en rien. D'où vient donc osez-vous mal
» parler de lui ? Un homme de votre trempe a le cœur corrom-
» pu ; il est indigne de vivre ». Le prince , pour ce seul crime ,
le fit mourir , & dépêcha un de ses ministres à Yo-y , avec des
lettres patentes qui établissoient ce général prince de Tsi.

Yo-y , persuadé que son maître vouloit l'éprouver , rendit
ces lettres , après les avoir lues , au ministre qui les avoit appor-
tées , & écrivit au prince pour l'assurer de sa fidélité. Il refusa
constamment le rang où il vouloit l'élever. Cette conduite , qui
lui fit beaucoup d'honneur , lui mérita l'estime de tout le
monde ; & depuis , personne n'osa plus en parler défavantageu-
sement.

Tchao-ouang , prince de Yen , mourut sur ces entrefaites.
Hoci-ouang , son fils & son successeur , n'aimoit pas Yo-y ; &
comme les courtisans étudient les inclinations du prince pour
les flatter , les ennemis de Yo-y profitèrent de cette découverte
pour le rendre suspect. Ce jeune prince , sans expérience ,
rappella Yo-y , pour lui faire rendre compte de sa conduite ,
& envoya Ki-kié prendre le commandement des troupes.

Yo-y , qui n'ignoroit pas les sentimens de Hoci-ouang à son
égard , craignit avec raison de s'exposer , s'il se livroit entre ses
mains. Ainsi , après avoir remis le commandement de l'armée
à Ki-kié , il se retira des états de Tchao.

Lorsque Tien - tan apprit cette nouvelle , il fit faire dans
Tsié-mé des réjouissances extraordinaires , & assura la garnison
qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; que dans peu elle verroit
l'ennemi lever le siège. Il arriva , en effet , un grand change-
ment dans l'armée de Yen ; au départ de Yo-y , les officiers &
les soldats témoignèrent leur mécontentement. Un grand nom-

dre déserta ; la garde ne se faisoit plus que foiblement , & il n'y avoit aucun soldat qui ne désirât voir le nouveau général échouer. Ce qui ne manqua pas d'arriver effectivement , peu de temps après , par un stratagème assez singulier , dont Tien-tan se servit.

Il choisit plus de mille bœufs , qu'il revêtit de peaux rouges , en forme de dragons. Il leur fit attacher des petits poignards aux cornes , & des torches enduites de poix à la queue : les ayant divisés en dix bandes , il les fit conduire , à la faveur de la nuit , par cinq mille de ses meilleurs soldats , dans le camp ennemi. Alors les conducteurs mettant le feu aux torches , rendirent ces bœufs si furieux , qu'ils couroient de tous côtés , portant par-tout le désordre & la terreur. Les ennemis , saisis d'épouvante , fuyoient pour se mettre à couvert de ces faux dragons , qu'ils prenoient pour des monstres. Les cinq mille soldats , profitant de la confusion , en firent un horrible carnage , tuèrent Ki-kié leur général , & dissipèrent son armée , dont la retraite rendit enfin la liberté aux habitans de Tsié-mé.

Le bruit de cette victoire fut suivi d'une invitation de la part de Tien-tan , à tout les fidèles sujets du royaume de Tsi , de venir le joindre. Plus de soixante-dix villes prirent les armes , firent main-basse sur les troupes de Yen , & s'étant jointes en corps d'armée , allèrent au-devant de Siang-ouang. Ce prince , durant tout ce temps , n'étoit point sorti de la ville de Kiu ; on le conduisit , en triomphe , à Lin-tsé , capitale de ses états , où il mena , avec lui , la fille du mandarin Ki , qu'il prit alors pour son épouse & fit déclarer reine. Voulant ensuite récompenser les services de Tien-tan , il le nomma général de ses troupes.

La ville de Ti restoit encore entre les mains des ennemis ; cette place étoit trop importante pour la laisser en arrière , &

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.
Nan-ouang.

le même jour que Siang-ouang donna le commandement de ses troupes à Tien-tan , il lui ordonna d'en aller faire le siège. Lou-tchong-lien , qu'il rencontra sur sa route , lui dit , qu'il doutoit fort qu'il en vînt à bout. Ce doute piqua Tien-tan & lui parut injurieux , après la levée du siège de Tsié-mé & le rétablissement de son prince qu'il venoit d'opérer. Cependant ce général entreprit le siège de Ti. Après être resté plus de trois mois devant la place , il ne se voyoit pas plus avancé que le premier jour ; il commença à douter du succès de son entreprise. Se rappelant alors ce que Lou-tchong-lien lui avoit dit , il le fit venir , pour lui en demander l'explication.

« Au siège de Tsié-mé , lui répondit Lou-tchong-lien , vous » cherchiez à vous faire une réputation , & à vous sacrifier » pour le service de l'état ; vous vous exposiez alors aux coups » comme le moindre soldat , & la garnison animée par votre » exemple , faisoit des prodiges de valeur. Vous avez dû réussir » à chasser l'ennemi & à rétablir votre prince.

» Maintenant , vous avez tout ce que vous pouvez desirer : » le soleil levant vous éclaire de ses rayons & en remplit votre » cœur ; vous êtes riche ; vous avez un des premiers emplois » de l'état , vous pensez à en jouir long-temps , & vous n'am- » bitionnez plus de mourir pour votre patrie. Ce sont là les » raisons qui m'ont fait dire que vous ne prendriez pas la ville » de Ti ».

« Vous avez touché au but , lui dit Tien - tan , mon » exemple a rendu mes soldats foibles , & les porte à se mé- » nager comme moi. Soyez témoin de ce que je vais faire ». Ce général fit publier qu'on eût à se tenir prêt pour l'assaut. Il fit approcher son camp de la ville , alla lui-même visiter les travaux , fit élever des tours fort près des murailles , & sans

craindre la grêle de flèches que les assiégés décochoient sur lui , il ne quitta point la tranchée.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

Après avoir tout disposé , Tien-tan choisit ce qu'il avoit de soldats déterminés , & monta avec eux à l'assaut , soutenu par des archers qu'il avoit postés dans les tours & qui tiroient sans cesse sur les remparts : il entra le sabre à la main dans la ville , écarta tout ce qui s'offroit à sa rencontre , & se rendit enfin maître de Ti , d'où il retourna couvert de gloire à Lin-tsé.

Tien-tan qui favoit , par sa propre expérience , les désordres & les ravages que les guerres entraînent à leur suite , employoit toutes ses richesses à les réparer. Il ne pouvoit voir un malheureux sans le secourir ; souvent même on le vit se dépouiller de ses propres habits , pour en revêtir les pauvres. Cette conduite , digne d'un sage , & qui ne méritoit que des éloges , donna de l'ombrage à Siang-ouang. Ce prince se mit dans l'esprit que Tien-tan n'étoit si attentif à secourir les indigens , que pour gagner le cœur des peuples , & ménager l'occasion de se rendre maître de la principauté de Tsi : il lui demanda même un jour s'il avoit dessein de le dépouiller de ses états. Ce brave officier , sans lui répondre , se retira le cœur pénétré de tristesse.

Un grand de la cour , témoin de cette vivacité , ne put s'empêcher de représenter au prince , l'injustice de ses reproches. Il lui fit voir que toutes les actions de Tien-tan ne tendoient qu'à lui assurer le cœur du peuple , & à le maintenir en paix , en prévenant les besoins qui pouvoient le porter au trouble : « Faire » connoître à un sujet , ajouta-t-il , qu'on suspecte sa fidélité , » c'est l'inviter à y manquer. Les services de Tien-tan le justi- » fient : vous l'avez outragé , & vous lui devez une répara- » tion ».

Siang-ouang , frappé de ses torts , publia un manifeste , où il

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

détailloit les actions éclatantes de Tien-tan, les services qu'il en avoit reçus, son zèle pour le bien public, son empressement à soulager les malheureux, en sacrifiant à ce noble usage toutes ses richesses. Il termina son éloge par dire, que les sentimens de son général pour le peuple, étoient les siens propres, & que tout ce qu'il avoit fait, n'étoit que parce qu'il connoissoit l'affection de son prince pour ses sujets.

Ce manifeste dissipa le chagrin de Tien-tan, & combla de joie le peuple, qui espéroit que l'exemple de ce général seroit imité par les grands.

Quand Yo-y sortit des états de Yen, pour mettre sa vie en sûreté, il se retira auprès du prince de Tchao, qui l'accueillit, l'assura de sa protection, & l'admit même dans son conseil.

Quelque temps après, ce prince, ne doutant pas qu'il ne gardât du ressentiment contre le jeune prince de Yen, feignit, pour l'éprouver, d'avoir intention de lui déclarer la guerre. « Prince, » lui répondit Yo-y, j'ai toujours servi Tchao-ouang, prince de » Yen, avec autant de fidélité & de zèle que je vous sers; quoi- » que j'aie quitté ses états, je ne ferai jamais rien contre ses in- » térêts, ceux de sa famille, ni les vôtres ». Le prince le loua de cette résolution, & pour se l'attacher davantage, il lui donna le pays de Ouang-tchou à titre de principauté.

Le prince de Tchao avoit accueilli Yo-y avec d'autant plus d'empressement, qu'il ne doutoit pas qu'il ne l'aidât de ses conseils & de sa bravoure, contre le prince de Tsfin qui lui enlevait, chaque campagne, quelques-unes de ses places.

L'origine d'une guerre aussi opiniâtre, entre ces deux princes, venoit d'une pierre à cachet, que le prince de Tchao avoit eue de celui de Tchou, & qu'on disoit être incomparable. Le

prince de Tfin fut curieux de ce bijou , & offrit au prince de Tchao quinze villes en échange.

Cette demande mit le prince de Tchao dans la perplexité ; il prévoyoit le ressentiment qu'un refus lui attireroit de la part du prince de Tfin. La confier à ce prince , dont il connoissoit le peu de délicatesse à manquer à sa parole , c'étoit s'exposer à perdre cette pierre précieuse , sans avoir les villes qui devoient en être le prix. Il communiqua son embarras à Lin-siang-ju , qui se chargea de la commission de la porter au prince de Tfin. Lin-siang-ju se fit accompagner par un de ses amis , à qui il confia la pierre , en lui recommandant de ne la donner que quand il le lui diroit. Ils convinrent , entre eux , d'un signal , au cas qu'il fallût la garder & la reporter à leur maître.

Arrivé à la cour de Tfin , Lin-siang-ju voulut entamer l'échange des quinze villes , mais Tchao-siang-ouang éluda la proposition. Se croyant déjà maître de la pierre , en s'assurant du porteur , il le fit garder à vue , dans l'hôtel qu'on lui avoit préparé , & sous prétexte de lui faire plus d'honneur , il ordonna de l'y conduire avec un cortège brillant , tiré de sa garde. Lin-siang-ju ne doutant plus alors de l'intention de Tchao-siang-ouang , fit le signal à son ami , qui étoit resté hors du palais , & cet ami , sans que personne s'en doutât , fut reporter le bijou au prince de Tchao.

Le jour suivant , Tchao-siang-ouang ne manqua pas de l'envoyer demander à Lin-siang-ju : « Elle n'est plus entre mes » mains , répondit-il ; comme j'ai vu que votre maître ne » vouloit pas tenir la parole , qu'il avoit donnée au mien , de » lui remettre quinze villes en échange , je l'ai , sur le champ , » renvoyée ».

Le prince de Tfin frustré de ses espérances , & piqué de ce

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

que Lin-siang-ju avoit été plus fin que lui , vouloit se venger ; en le faisant mourir ; mais les grands de sa cour lui représentèrent que la conduite de cet envoyé étoit celle d'un sujet fidèle , zélé pour le service de son maître , & que loin de mériter la mort , il ne méritoit , au contraire , que des louanges. Tchao-siang-ouang changea de résolution , & le renvoya même avec honneur ; mais il fit retomber son ressentiment sur le prince de Tchao en lui déclarant la guerre. Il la poussa pendant quatre ans , avec beaucoup de vigueur , & enleva cinq places à ce prince ; après quoi , feignant que sa vengeance étoit satisfaite , il lui proposa la paix , & de s'aboucher à Mienchi (1) , où ils en régleroient à l'amiable les conditions.

Tchao-siang-ouang n'avoit pas dessein de faire la paix , & l'entrevue de Mien-chi n'étoit qu'un stratagème , pour se saisir de sa personne , & profiter des troubles que sa détention élèveroit dans les états de Tchao , pour s'en rendre maître.

Le prince de Tchao hésita long-temps à partir pour Mien-chi ; il ne s'y détermina que sur les représentations de ses deux ministres , Lin-siang-ju , & Lien-pou , qui lui firent entendre que Tchao-siang-ouang attribuerait son refus à sa foiblesse. Mais avant que de faire cette démarche , ils prirent les plus sages précautions.

Lin-siang-ju voulut l'accompagner : il engagea Lien-pou à demeurer , pour veiller à la sûreté de l'état , pendant leur absence.

Tchao-siang-ouang avoit proposé de n'amener à Mien-chi d'autre suite que leurs domestiques , afin d'agir avec plus de liberté. Lin-siang-ju choisit les soldats les plus braves & les

(1) Mien-chi-hien de Ho-nan-fou dans le Ho nan.

plus déterminés , à qui il fit prendre la livrée du prince , & leur recommanda d'être , sur-tout , attentifs aux ordres qu'il leur donneroit.

Lien-pou pria le prince de nommer son successeur avant son départ , afin que , s'il étoit absent plus de trente jours , son fils pût prendre possession de la principauté , & oter , par-là , toute espérance à Tchao-siang-ouang de profiter de son absence. Les choses , ainsi réglées , le prince de Tchao partit , avec Lin-siang-ju , pour se rendre à Mien-chi.

Tchao-siang-ouang , qui y étoit arrivé le premier , fit de grandes démonstrations de joie au prince de Tchao ; il l'invita , pour le lendemain , à un repas splendide. Pendant le repas , le prince de Tsin , qui cherchoit un prétexte d'exécuter son dessein , dit des choses assez piquantes au prince de Tchao , auxquelles celui-ci parut faire peu d'attention. Sur la fin , il fit apporter un instrument , & lui dit , d'un ton de maître , d'en jouer. Le prince de Tchao , sans faire la moindre difficulté , prit l'instrument & en joua.

Lin-siang-ju , déjà révolté des discours arrogans du prince de Tsin , fut outré de ce dernier trait. A peine son maître eut-il fini de jouer , qu'il invita Tchao-siang-ouang à en faire autant , & sur le refus qu'il en fit : « Je voudrois bien , ajouta » Lin-siang-ju , sans aller plus loin , vous engager , prince , à » me tirer , par le gosier , une partie de mon sang ».

A ces paroles hardies , les gens du prince de Tsin firent un mouvement menaçant , qui fit croire à Lin-siang-ju qu'ils avoient quelque mauvais dessein ; mais lui , sans se troubler , lançant sur eux un regard foudroyant , accompagné d'un ton de voix terrible , leur fit bientôt reprendre un air plus modeste. Faisant ensuite un signe aux siens , ils montrèrent une conte-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

279.

Nan-ouang.

nance si fière & si assurée , que le prince de Tsin prit l'instrument & en joua. Le repas finit par cette dernière scène.

Tchao-siang-ouang jugea , par ce qui venoit de se passer , que le prince de Tchao s'étoit précautionné contre ses ruses. cette découverte l'empêcha de rien entreprendre ; tout le reste de la conférence se passa paisiblement , & les deux princes se séparèrent , en apparence , bons amis.

Le prince de Tchao , pour reconnoître le service important que venoit de lui rendre Lin-siang-ju , l'éleva à une dignité plus éminente que celle qu'avoit Lien-pou. Celui-ci s'en plaignit hautement , & il lui échappa même des propos , injurieux à Lin-siang-ju.

Ce ministre , à qui ils furent rapportés , n'en parut point choqué. Ses amis , surpris de ce qu'il n'en témoignoit aucun ressentiment , ne purent s'empêcher de lui représenter que cet insensibilité faisoit du tort à sa réputation.

« Que vous jugez mal de moi , leur répondit-il ! Lien-pou
» peut-il se comparer au prince de Tsin ? Vous avez été témoins
» de ce que j'ai fait à ce prince , dans ses états mêmes , & vous
» pourriez-vous persuader que je crains Lien-pou ? Si je parois
» peu sensible à ce que vous appelez ma réputation , c'est pour
» le bien commun. Je ne doute nullement que Tchao-siang-
» ouang ne nous déclare bientôt la guerre ; on nous regarde ,
» Lien-pou & moi , comme les soutiens de l'état. Si deux tigres
» se battent ensemble , ordinairement ils en meurent tous
» deux ».

Cette réponse , sage & pleine de noblesse , satisfit ses amis , & couvrit Lien-pou de confusion ; il en fut si pénétré , qu'il alla sur le champ lui faire des excuses. Depuis ce moment ces deux ministres vécurent dans une parfaite intelligence.

Tchao-liang-ouang jugea , par les précautions que le prince de Tchao avoit prises à Mien-chi , qu'il devoit être sur ses gardes , & qu'il risqueroit s'il l'attaquoit si-tôt ; ainsi il le laissa en paix , & tourna ses armes contre Ngan-li-ouang , prince de Ouei , qui venoit de succéder à son père , mort l'année précédente. Il commença par lui prendre deux de ses places.

AVANT l'ÈRE
CHRÉTIENNE.

276.

Nan-ouang.

Comme il le pressoit vivement , le prince de Han , qui craignoit pour lui-même , vint à son secours avec une nombreuse armée , qu'il joignit à celle de Ouei. Ces troupes combinées allèrent chercher l'ennemi pour le combattre ; l'action fut chaude & très-meurtrière. Il resta plus de quarante mille hommes sur le carreau , dont le plus grand nombre étoit de l'armée de Ouei & de Han , qui abandonna le champ de bataille à Oue-gen , général de Tsin. Ce général , profitant de sa victoire , enleva encore huit villes au prince de Ouei , qui se vit obligé de demander la paix ; on ne la lui accorda , qu'à condition qu'il céderoit une partie du pays de Ouen au prince de Tsin.

275.

Mais cette paix dura peu ; dès l'année suivante le prince de Tsin la rompit. Sur l'avis qu'il eut que Ngan-li-ouang avoit fait alliance avec le prince de Tsi , il envoya contre lui son général Oue-gen , qui lui emporta encore d'emblée quatre places , dont les garnisons , qui montoient à près de quarante mille hommes , furent passées au fil de l'épée , afin d'inspirer de la terreur aux autres villes.

274.

Le prince de Han , que tant de conquêtes intimidèrent , ne voulut point se brouiller avec le prince de Tsin , & refusa d'entrer dans la ligue que les princes de Tsi , de Tchao & de Ouei firent ensemble.

Ceux-ci , irrités de ce refus , le regardèrent dès-lors comme leur ennemi , & entrèrent sur ses terres avec une armée formi-

273.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

273.
Nan-ouang.

dable. Tchao-siang-ouang , qui vouloit faire voir la promptitude avec laquelle il défendoit ceux qui se déclaroient pour lui , vint au secours du prince de Han , battit l'armée des alliés , & en nettoya absolument ses états.

A la nouvelle de ce second échec , Toan-kan-tsé , ministre de Ouci , fut trouver son maître , & lui conseilla de faire sa paix avec le prince de Ts'in , en lui cédant une partie du Nan-yang (1). Mais Sou-tai , désapprouva hautement ce conseil ; il s'emporta même contre Toan-kan-tsé , & le peignit à son prince comme un homme qui ne desiroit que sa ruine : « Offrir » toujours , ajouta Sou-tai , quelque place , *c'est jeter de la* » *paille sur un feu qui ne s'éteindra qu'en cessant d'y en jeter* ».

Ngan-li-ouang lui répondit froidement : « J'ai donné ma » parole , il n'y a plus de moyen de la retirer ». La paix fut en effet conclue , aux conditions que Toan-kan-tsé avoit conseillé de la faire.

Le prince de Ts'in laissa alors respirer le prince de Ouci ; il vouloit l'engager , avec celui de Han , à déclarer la guerre au prince de Tchou. Hoang-hié , l'envoyé de ce dernier auprès de Tchao-siang-ouang , instruit de ce qui se tramoit contre son maître , présenta un mémoire au prince de Ts'in , qui fit tant d'impression sur son esprit , que ce prince le chargea de conduire à Tchou la princesse sa fille , qu'il avoit promise à son maître , & d'y renouveler l'alliance entre les deux états. Le prince de Tchou , de son côté , fit partir son fils & son héritier , pour rester en otage auprès du prince de Ts'in.

Mais Tchao-siang-ouang ne pouvoit vivre sans guerre. Comme il n'avoit plus de prétexte contre les princes de Tchou ,

(1) Siou-ou-hien de Houi-king-fou dans le Ho-nan.

de Han & de Ouci , après les soumissions qu'ils venoient de lui faire , il songea alors à se venger de ce qui s'étoit passé à Mien-chi , entre lui & le prince de Tchao , & envoya faire le siège de la ville de Yen-yu , située à vingt ly au nord-ouest de Tsin-tcheou , dans le district de Fen-tcheou-fou du Chen-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

271.
Nan-ouang.

Yen-yu étoit une assez bonne place , & quoiqu'éloignée de la capitale , le prince de Tchao avoit intérêt de la conserver. Il ne perdit point de temps à la secourir. Il voulut charger Lien-pou de cette expédition ; mais celui-ci , connoissant la difficulté des chemins , s'en excusa , & Tchao-tché s'offrit à le remplacer.

Tchao-tché étoit brave , intrépide , exact , & très-sévère à faire observer les loix. Il avoit d'abord été receveur des tributs de l'état , & dans cet emploi , aucune considération n'avoit été capable de l'empêcher de faire son devoir. Dans ces temps de troubles & de guerres , on ne les payoit qu'à regret. Les peuples de la principauté de Ping-yuen , étoient comme en possession de n'en point payer ; ils refusèrent plusieurs fois les receveurs , persuadés qu'ils n'avoient rien à craindre , & qu'en considération de leur prince , Tchao-tché n'oseroit user de la rigueur des loix , mais ils se trompèrent. Tchao-tché inflexible , en fit mourir neuf des plus mutins.

Le prince de Ping-yuen regarda cette sévérité comme un affront qui lui étoit personnel , & résolut de s'en venger. Tchao-tché , qui en fut averti , ne s'en effraya pas davantage. L'ayant rencontré peu de jours après , il l'aborda , & lui dit : « Prince ,
» vous êtes de la famille de Hoi-ouen-ouang , votre maître
» & le mien ; il est de votre intérêt d'en soutenir l'honneur , &
» d'en empêcher la destruction. Si on se relâche de l'obser-
» vance des loix , le désordre s'introduit , & nos ennemis en

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

271.

Nan-ouang.

» profitent pour nous faire la guerre ; alors l'état est en dan-
» ger de sa ruine.

» Votre famille & ses richesses n'ont de stabilité, qu'autant
» que les loix s'observeront exactement. C'est par-là qu'on se
» rend redoutable à ses voisins. Les tributs sont une des obli-
» gations du peuple ; j'ai puni ceux qui vouloient s'y soustraire.
» J'ai fait mon devoir , j'ai servi mon prince , votre famille , &
» vous-même ».

Le prince de Ping-yuen fut forcé de rendre justice à la conduite de Tchao-tché ; il le proposa au prince de Tchao comme un homme capable d'entrer dans le ministère , où il eut bientôt l'occasion de développer ses talens.

Tchao-siang-ouang avoit déjà fait investir Yen-yu. Tchao-tché s'avançoit pour la secourir. Arrivé à trente ly de Han-tan , il campa , & fit publier , dans toute l'armée , que personne , sous peine de la vie , n'eût à lui donner aucun conseil , sans en être requis. On apprit que les ennemis étoient postés à l'ouest de Ou-ngan , qu'ils avoient dessein de prendre en passant ; sur quoi un officier s'étant avisé de lui proposer de jeter du secours dans cette place , il le fit mourir , & resta vingt-huit jours dans le même poste , sans se mettre en devoir de secourir Ou-ngan , qu'il savoit être munie de toutes sortes de provisions , & d'une bonne garnison.

Un espion de l'armée ennemie ayant été arrêté , fut conduit à la tente de Tchao-tché , qui le reçut avec beaucoup d'honneurs , & le renvoya après l'avoir traité magnifiquement. A son retour , l'espion ne manqua pas de rendre compte des honneurs qu'on lui avoit faits , & qu'il ne paroïssoit pas que l'armée de Tchao dût si-tôt décamper. Cette nouvelle fit plaisir au général de Tsin , qui prit le change sur ces fausses apparences.

Cependant l'espion fut à peine sorti du camp, que Tchao-tché fit publier qu'on eût à se disposer à partir dans deux heures & à petit bruit. Par une marche forcée, & dans un jour & une nuit, il alla camper à cinquante *ly* de Yen-yu. Hiu-ly, vieux soldat, lui faisant remarquer un poste avantageux sur une montagne, il le fit sur le champ occuper par un corps de dix mille hommes.

Lorsque le général de Tsin apprit que Tchao-tché s'approchoit pour secourir Yen-yu, il décampa, laissant peu de monde devant la place, & marcha au-devant de lui, dans la résolution de le combattre. Il fut surpris de la position avantageuse de son camp, & sur-tout de voir qu'il s'étoit emparé de la montagne. Persuadé de l'importance de ce poste, il voulut commencer par en déloger les dix mille hommes.

Il détacha contre eux l'élite de ses troupes, qui les attaquèrent vigoureusement, sans pouvoir les forcer. Dans la chaleur de l'action, Tchao-tché fit faire un mouvement à un corps composé de ses plus braves gens, qui mit les ennemis entre deux; alors les faisant charger avec impétuosité, en tête & en queue, il les rompit, les mit en fuite, & les obligea de se replier sur le reste de l'armée, où ils portèrent le désordre. Tchao-tché les poussant sans relâche, tout fut à la débandade; ils abandonnèrent leur bagage aux vainqueurs, & ne pensèrent plus qu'à mettre leur vie en sûreté. Cette victoire, suivie de la levée du siège de Yen-yu, fit beaucoup d'honneur à Tchao-tché: cependant, à son retour, il en attribua toute la gloire au soldat Hiu-ly, à qui il fit donner de l'emploi dans les troupes. Le prince de Tchao, pour récompenser les services de son général, le créa prince de Ma-fou.

Cependant le prince de Ouei, qui s'étoit vu enlever tant de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

271.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

271.
Nan-ouang.

places par le prince de Tsin, chercha un appui auprès du prince de Tsi, & chargea de cette négociation Siu-kia, un de ses premiers officiers. Siu-kia se fit accompagner du philosophe Fan-tsiu, dont il connoissoit l'habileté. Le prince de Tsi, fut si charmé de l'éloquence de Fan-tsiu, qu'il lui fit un présent considérable en or; Siu-kia, à qui il ne donna rien, fut piqué de cette préférence. De retour à la cour, il le dénonça à Oué-tchi comme un traître, que le prince de Tsi n'avoit si libéralement traité, que pour s'en servir contre les intérêts de son maître. Ce premier ministre, transporté de colère, fit rouer de coups le philosophe, jusqu'à ce qu'ayant été laissé pour mort sur la place, il ordonna de le jeter à la voirie.

Fan-tsiu, quoique si cruellement maltraité, reprit ses esprits, mais il n'osa bouger, jusqu'à ce que la nuit fût venue; alors jugeant que personne ne pouvoit le voir, il se retira chez Tching-ngan-ping, un de ses amis, qui le tint caché jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Alors il se donna à Ouang-ki, ambassadeur du prince de Tsin auprès de celui de Ouei, qui le mena avec lui à Hien-yang, dans l'espérance qu'il rendroit service à son maître.

Le jour que Ouang-ki devoit avoir audience de Tchao-siang-ouang, Fan-tsiu trouva le moyen de l'accompagner au palais, revêtu de l'habit de philosophe, afin de parler avec plus de liberté au prince.

Tchao-siang-ouang étoit sorti; lorsqu'il rentra, le philosophe se mit en devoir de passer avant lui. Les eunuques qui gardoient la porte le repoussèrent rudement, & lui reprochèrent sa hardiesse de vouloir entrer avant le prince. « De quel prince » voulez-vous parler, dit Fan-tsiu, en élevant la voix, afin que » Tchao-siang-ouang pût l'entendre? Il n'en est point ici. J'ai » bien

» bien oui dire qu'il y avoit une princesse qui gouvernoit avec
 » un certain Jang-heou, mais je ne savois pas qu'on y reconnût
 » un prince ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

270.

Nan-ouang.

Tchao-tsiang-ouang voyant Fan-tsiu habillé en philosophe, fit retirer tout le monde, s'approcha de lui, mit un genou en terre suivant l'usage pratiqué à l'égard des philosophes, & lui dit : « Sans doute, maître, que par un bienfait signalé du Tien, vous venez dans mes états pour m'instruire ». Oui, oui, répondit-il, par deux fois, d'une manière assez fière ; & comme il le répétoit une troisième, le prince ajouta : « Si cela est, que ne le faites-vous donc ? Je suis prêt à vous entendre ». Fan-tsiu reprit la parole :

« Je suis un étranger, & je commence dès aujourd'hui à me glorifier d'être votre sujet. Je compare les services que je veux vous rendre, comme à mon maître, aux muscles & à la chair qui couvrent les os du corps, ils en font & la force & l'ornement ; mais comme je ne connois pas encore qu'elles font vos intentions, je ne fais si je pourrai remplir les desseins que j'ai pour votre service & pour votre gloire.

» Je n'ai pas d'abord répondu à ce que vous me demandiez, parce que je fais, que ce que je vous dis aujourd'hui, sera peut-être demain cause de ma mort ; cependant, si mes conseils vous procurent quelque avantage, je n'aurai aucun regret de mourir, pourvu que vous les mettiez en pratique ».

Le prince l'assura qu'il lui faisoit injure, s'il ne le croyoit pas disposé à profiter de ses instructions, & l'engagea à lui découvrir librement sa pensée.

Fan-tsiu, remarquant qu'on les écoutoit, n'osa parler des affaires du dedans du palais, d'autant plus qu'il ne savoit

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

270.

Nan-ouang.

pas comment Tchao-siang-ouang le prendroit ; il se contenta de toucher les choses du dehors , & continua ainsi :

» Je ne fais à quoi pense Jang-heou d'abandonner les états
» de Han & de Ouei , pour faire la guerre au prince de Tli ;
» outre que la chose n'est pas aisée , pourquoi laisser les enne-
» mis , qui sont sur vos frontières , & en attaquer un qui en est
» si éloigné ? Des conquêtes qu'on ne sauroit garder , ne produi-
» sent , ce me semble , qu'un vain honneur : elles ne rendent
» pas plus puissant ; au lieu qu'en portant la guerre sur les terres
» de Han & de Ouei , un pouce de terre que vous leur enlevez ,
» augmente vos états d'un pouce de terre ; si vous leur enlevez
» un pas , vos états s'étendent d'un pas de plus.

» Les principautés de Han & de Ouei sont comme le centre
» de l'empire : en vous en rendant maître , vous n'aurez pas
» beaucoup de peine à contenir les princes de Tchao & de
» Tchou , & le prince de Tsi tremblera pour lui-même ». Tchao-
siang-ouang , qui avoit une ambition démesurée de soumettre
les autres princes , fut satisfait de ce premier entretien , & voulut
que Fan-tsiu assistât à tous ses conseils.

Fan-tsiu , depuis cette conversation , prit de jour en jour plus
de crédit sur l'esprit de Tchao-siang-ouang , qui n'entrepre-
noit plus rien sans le consulter & suivoit aveuglément tout ce qu'il
lui proposoit. Quelques années après , lorsque le philosophe le
vit dans la disposition où il l'avoit conduit par degrés , il crut
pouvoir s'ouvrir davantage.

266.

« Lorsque je demeurois dans le Chan-tong , lui dit Fan-tsiu ,
» j'entendois souvent parler avec éloge de Tien-ouen , mi-
» nistre du prince de Tsi , mais on ne disoit rien du prince.
» Depuis ce temps-là , j'ai souvent oui parler , hors de vos états ,
» de la princesse votre mère qui en est gouvernante , de Jang-

» heou son ministre ; mais de vous, prince, on n'en fait aucune
» mention.

» On donne le nom de prince à celui qui gouverne un état ,
» qui distribue la justice , qui peut récompenser & punir , qui
» a pouvoir de vie & de mort sur ses sujets. La princesse régente
» gouverne absolument ; Jang-heou envoie à son gré des
» ambassadeurs aux autres princes , sans même vous consulter ;
» Hoa-yang & King - yang infligent les peines , non selon les
» loix , mais suivant la disposition de leur cœur ; Kao-ling
» entre & sort du palais sans permission , & quand il lui
» plaît ; lorsqu'un pareil désordre règne dans un état , peut-on
» dire qu'il y ait un maître ? Avant que d'avoir l'honneur de
» vous parler , je fus rebuté par vos eunuques , & je dis à haute
» voix qu'il n'y avoit point de prince ici , afin que m'enten-
» dant , vous en fîliez votre profit.

» Prince , vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir ces vérités.
» Les généraux que Jang-heou envoie contre les ennemis , ne
» sont-ils pas ses creatures ? S'ils en reviennent chargés de
» dépouilles , il se les approprie ; s'ils ont quelque succès , il s'en
» attribue toute la gloire ; mais s'ils ont du désavantage , n'en
» rejette-t-il pas la faute sur vous ?

» J'ai toujours oui dire , *que lorsqu'un arbre porte beaucoup de*
» *fruits , ses branches en souffrent , & que lorsque les arbres languissent ,*
» *c'est une marque que le cœur en est gâté.* Le trop d'opulence d'une
» cour met l'état en danger ; trop de puissance dans un sujet
» offusque celle de son maître.

» Vos officiers , depuis le premier jusqu'au dernier , ne pen-
» sent qu'à leurs intérêts particuliers , & c'est ce qui nuit beau-
» coup aux vôtres. Vous vous reposez sur la princesse régente ,
» qui leur laisse faire ce qu'ils veulent ; & peut-être suis-je le

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

266.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

266.

Nan-ouang.

» seul aujourd'hui qui craigne que les descendans de votre
» illustre famille ne soient pas long - temps maîtres des états
» de Tsin ».

Tchao-siang-ouang , frappé du discours de Fan-tsiu , après avoir examiné la chose mûrement , résolut de changer absolument le gouvernement. Il assembla tous ses grands , & dans une diète générale il fut arrêté qu'on ôteroit la régence à la princesse , & que toute l'autorité relèveroit dorénavant du prince seul. En effet , Tchao-siang-ouang renvoya la princesse , destitua Jang-heou de l'emploi de premier ministre , mit Fan-tsiu à sa place , le fit arrêter ainsi que les princes Hoa-yang , Kao-ling & Kin-yang , qu'il chassa de ses états , avec défenses expressees d'y jamais remettre les pieds , sous peine du dernier supplice.

Peu de temps après Siu-kia , qui avoit été en ambassade auprès du prince de Tsi avec Fan-tsiu , & l'auteur des mauvais traitemens que Oué-tchi avoit exercés sur lui , vint à Hien-yang en la même qualité , de la part de son maître le prince de Ouei , pour y négocier un traité de paix. Fan-tsiu le reçut très mal , & lui reprocha l'indignité de sa conduite. Lorsque ce ministre l'eut expédié , il le renvoya , en lui disant en colère : « Allez ,
» je vous pardonne en considération des services que j'ai reçus
» autrefois de vous ; mais il est inutile de parler de paix avec le
» prince de Tsin , jusqu'à ce que vous m'ayez apporté la tête
» du barbare Oué-tchi , & si vous ne le faites au plutôt , fachez ,
» & avertissez-en votre maître , que j'irai à la tête de nos troupes à
» Ta-leang sa capitale , & que je la détruirai de fond en comble ,
» sans faire quartier à personne ».

265.

Fan-tsiu cependant ménagea un peu plus le prince de Ouei qu'il ne le disoit , & se contenta , pour lui faire connoître son

crédit, de lui enlever les villes de Hoai & de Heng-kiu (1); mais il tourna les forces de Tsin contre le prince de Han, sous les ordres de Pé-ki; ce général, dans une seule campagne, lui prit neuf de ses places, & lui tua dans différentes rencontres plus de cinquante mille hommes. La campagne suivante, il lui enleva presque tout le pays de Nan-yang, & lui coupa la communication de Tai-hang. Dans une troisième campagne, Pé-ki s'empara encore de Ye-ouang (2), dont la prise entraînoit nécessairement celle de Chang-tang (3) qui ne pouvoit être secourue, parce que la communication avec la capitale lui étoit fermée.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

265.

Nan-ouang.

263.

262.

Fong-ting, gouverneur de Chang-tang, voyant qu'il ne pouvoit la sauver, assembla les notables de cette ville, pour leur proposer de se donner au prince de Tchao, afin de l'engager à se réunir à leur maître contre les forces de Tsin. Tous convinrent que c'étoit la seule ressource qui leur restoit. On dépêcha au prince de Tchao, qui avant que de se déterminer voulut prendre l'avis de ses grands.

Le prince de Ping-yang parla le premier & dit : « Qu'on » ne devoit pas les recevoir, parce que *le sage regarde comme* » *un très-grand malheur les avantages qui lui viennent sans raison.* » Ils s'offrent à nous, continua-t-il, parce que le prince de » Tsin leur a ôté par ses conquêtes toute communication avec » leur prince. Ils ne veulent point se soumettre aux Tsin, & » voudroient nous engager à soutenir leur maître, ou nous » faire partager ses disgrâces. Quoique Chang-tang, & les dix-

(1) Cette dernière ville étoit à huit ly de Hing-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(2) Hoai-king-fou dans le Honan.

(3) Lou-ngan-fou du Chen si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

262.
Nan-ouang.

» sept bourgs ou villages qui en dépendent augmentent nos
» possessions , de bonne foi pouvons-nous espérer de ne pas
» succomber sous la puissance des Tsin , s'ils réunissent toutes
» leurs forces contre nous ? Voilà la vraie raison qui m'engage
» à dire qu'on doit les refuser ».

Tous les autres membres du conseil , qui virent que leur prince penchoit à les recevoir , furent de son avis : alors le prince Ping-yang reçut ordre d'aller prendre possession de Chang-tang , & Lien-pou , général des troupes , de marcher pour la mettre à couvert des Tsin.

260.

Tchao-siang-ouang irrité de la démarche du prince de Tchao , envoya toutes ses troupes , sous la conduite de Ouang-hé , contre Chang-tang , dont il se rendit maître en peu de temps ; après quoi il marcha droit à l'armée de Tchao , qui étoit campée à Tchang-ping (1). Il y eut différentes escarmouches entre les deux armées , dans lesquelles les troupes de Tchao eurent toujours du dessous.

Quand on apprit à la cour de Tchao tous ces échecs , Leou-tchang fut d'avis de faire quelque proposition de paix au prince de Tsin ; mais Yu-king représenta que , dans la conjoncture défavorable , c'étoit se mettre à sa discrétion , lui qui ne cherchoit qu'à les détruire : qu'il lui paroïssoit préférable de faire quelques démarches auprès des autres princes , pour faire craindre à celui de Tsin une ligue générale contre lui ; qu'alors on le trouveroit probablement plus disposé à écouter les propositions de paix qu'on auroit à lui faire.

Le prince de Tchao , intimidé par le mauvais état de ses affaires , ne sentit pas toute la sagesse de ce conseil ; il préféra

(1) Kao-ping-hien de Tfé-tcheou dans le Chan-si.

celui de Leou-tchang , & nomma Tching-tchu , un des premiers de sa cour , pour aller négocier la paix. Yu-king ne put s'empêcher de lui représenter encore , qu'en envoyant au prince de Tsin un personnage de la considération de Tching-tchu , c'étoit manifester l'extrémité où ils étoient réduits ; qu'il connoissoit le peu de bonne foi de ce prince , qui ne manqueroit pas de retenir en ôtage Tching-tchu , & de continuer la guerre. Ce second conseil glissa sur l'esprit troublé du prince de Tchao , & rien ne fut capable de lui faire changer de résolution.

Cependant Lien-pou étoit continuellement aux prises avec les troupes de Tsin ; se voyant toujours battu , il résolut de se retrancher dans son camp. Ses ennemis , & sur-tout ceux qu'il avoit à la cour du prince , grossirent ses pertes , & taxèrent de lâcheté , le sage parti qu'il prenoit de se tenir sur la défensive.

Ces rapports indisposèrent le prince de Tchao contre lui ; il en parloit dans des termes fort défavantageux à ce général. Fan-tsiu , ministre de Tsin , qui avoit par-tout des espions , ne manqua pas d'en être informé , & pour achever de ruiner l'armée de Tchao , dont il auroit eu peine à venir à bout , tant que Lien-pou la commanderoit , il fit courir le bruit que le général de Tsin se tenoit assuré de la prendre à discrétion , si on la laissoit sous la conduite de Lien-pou , & que de tous les officiers de Tchao , il ne craignoit que le seul Tchao-kou , fils du brave Tchao-tché , mort depuis peu.

Ce bruit , qui n'étoit qu'un artifice de Fan-tsiu , déterminâ le prince de Tchao à rappeler Lien-pou , & à lui substituer Tchao-kou. Lin-siang-ju , qui savoit la différence qu'il y a entre un homme qui n'est habile que dans la théorie , & celui qui l'est dans la pratique , ne put s'empêcher de désapprouver ce choix. « Tchao-kou , dit-il au prince , a véritablement étudié avec

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

260.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

260.

Nan-ouang.

» soin les livres de son père ; mais je doute qu'il soit en état
» de mettre à exécution les belles règles qu'il y a lues. Son père
» ne paroïssoit pas l'estimer beaucoup , quoiqu'il y eût peu de
» gens à la cour aussi adroits que lui dans tous les exercices de
» la guerre.

» Sa mère ne concevoit point le peu d'estime de son mari
» pour son fils : elle ne put s'empêcher de lui en demander un
» jour la raison ; mais la réponse de Tchao-tché la surprit
» davantage. Si jamais, lui dit-il, il arrive quelque grand mal-
» heur à notre patrie , Tchao-kou en fera la cause ; souvenez-
» vous de l'avertissement que je vous donne ».

Frappée de ces paroles, qu'elle avoit toujours présentes à la mémoire , elle fut prier le prince de révoquer le choix qu'il avoit fait de son fils ; mais le prince voulut à peine l'écouter. Elle lui déclara ce que son mari lui avoit répété plusieurs fois avant de mourir , & que s'il en arrivoit quelque malheur , il devoit se l'imputer à lui seul , & n'en pas faire retomber la faute sur elle. Comme elle insistoit toujours, le prince lui dit : « Je connois votre fils , je fais de quoi il est capable ; j'ai des » raisons pour le préférer : je me charge de l'évènement ».

Lorsque le prince de Tsün apprit que Tchao-kou venoit remplacer Lien-pou , il fit partir secrètement le général Pé-ki pour commander en chef , avec défense à qui que ce fût d'en parler , sous peine de la vie , & lui donna Ouang-hé pour lieutenant.

Tchao-kou conduisit à l'armée de Tchao un renfort si considérable , qu'elle se trouvoit être de près de cinq cens mille hommes. Après le départ de Lien-pou , ce nouveau général changea absolument l'ordre , & fit décamper pour aller aux ennemis.

Sur

Sur l'avis que Pé-ki en eut, il posta en embuscade deux détachemens, masqués par des côteaux, & s'avança en bon ordre, avec le reste de l'armée, au-devant de celle de Tchao.

Tchao-kou, impatient d'en venir aux mains, fit charger avec impétuosité. Pé-ki soutint assez bien ce premier choc ; mais ensuite, pour l'attirer dans les embûches qu'il lui avoit dressées, il commença à reculer insensiblement, & prit enfin la fuite. Alors Tchao-kou, qui se crut sûr de la victoire, fit pousser vivement les troupes de Tsin, jusqu'auprès des côteaux, d'où les deux corps débusquant fondirent sur lui, & le prenant en flanc, le firent reculer à son tour, avec une perte très-considérable.

Après cet échec, Tchao-kou jugea que le meilleur parti étoit d'imiter Lien-pou, & de se fortifier dans son camp, persuadé qu'il laisseroit ses ennemis & les obligerait de se retirer : il espéroit encore que les autres princes viendroient à son secours.

Pé-ki, profitant de son avantage, fit investir son camp, à l'exception du poste de Tchang-ping, le seul endroit par où il pouvoit recevoir des vivres ; cependant pour lui ôter encore cette ressource, Pé-ki ordonna à tous les peuples de ces quartiers de prendre les armes, & en forma un corps, commandé par de bons officiers, qu'il chargea de garder le passage de Tchang-ping.

Le prince de Tchao, apprenant que son armée étoit aussi étroitement resserrée, fit partir Tchou-tsé pour aller demander des secours de troupes, ou au moins de grains, au prince de Tsi. Tchou-tsé représenta fortement au prince, que les états de Tsi & de Tchou étoient à l'égard de Tchao, *ce que les lèvres sont par rapport aux dents*. Les lèvres mettent les dents à l'abri de la rigueur des saisons ; si elles manquent, les dents ne peuvent

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

260.

Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

200.
Nan-ouang.

que s'en ressentir ; qu'en donnant du secours à son maître , outre la gloire qui lui en reviendrait , il travailleroit encore pour son intérêt particulier ; mais que si Tchao tomboit , l'état de Tfi suivroit de près sa chute. Ces raisons ne convinquirent point le prince de Tfi , il refusa nettement de donner aucun secours.

L'armée de Tchao fut ainsi bloquée de toutes parts l'espace de quarante six jours , & réduite aux dernières extrémités. Tchao-kou , au désespoir , résolut de percer à travers les ennemis ; mais à peine fut-il sorti de son camp , qu'il tomba renversé d'un coup de flèche. Ses troupes , exténuées par la faim , n'étoient point en état de se battre ; elles mirent bas les armes , & se rendirent à la discrétion du vainqueur.

Pé-ki , embarrassé de cette multitude de prisonniers , assembla son conseil , dont la décision fut qu'il falloit faire main-basse sur les vaincus , dans la crainte qu'ils ne vinssent à se révolter ; ainsi tout fut passé au fil de l'épée , au nombre de quatre cent cinquante mille , à la réserve de deux cens , que ce général renvoya porter au prince de Tchao la triste nouvelle de cette terrible exécution.

259.

Pé-ki divisa ensuite son armée en trois corps. Le premier , sous les ordres de Ouang-hé , fut s'emparer de Ou-ngan & de Pi-lao , dans les états de Tchao. Le second , commandé par Sié-ma-keng , acheva la conquête du pays de Tchang-tang , & couvrit celui de Tai-yuen. Pé-ki , à la tête du reste de l'armée , se mit en devoir de soumettre toute la principauté de Tchao.

Les princes de Ouei & de Han , épouvantés des malheurs de Tchao , & pour conjurer l'orage qui les menaçoit de si près , dépêchèrent Sou-tai vers Fan-tsiu , afin de leur ménager quelque accommodement.

Sou-tai se déguisa & se rendit secrètement auprès de Fan-tsiu ,

dont il fut accueilli. Cet habile négociateur , fondant le ministre philosophe , chercha à lui donner de l'ombrage sur les succès de Pé-ki , devant lequel il se verroit quelque jour obligé de fléchir le genou. Il lui insinua qu'il pouvoit se garantir de cette humiliation , en ne laissant point à Pé-ki tant de moyens de s'élever. Puis joignant la flatterie à la politique , Sou-tai ajouta qu'un homme aussi habile , & d'un esprit aussi supérieur que lui , ne manqueroit jamais d'expédiens pour contrecarrer ceux qui l'offusqueroient , sur - tout étant le maître de déterminer son prince à accorder la paix à ses ennemis , s'ils lui cédoient quelques-unes de leurs terres.

Fan-tsin , soit jalousie contre Pé-ki , soit qu'il y trouvât de l'avantage pour son maître , entra dans les vues de Sou-tai , & conseilla à Tchao-siang-ouang d'accepter les propositions des princes ; il lui représenta que les troupes étoient harassées après une campagne aussi rude , & qu'en continuant la guerre , ce seroit infailliblement les ruiner , & s'exposer à manquer le grand dessein qu'il avoit de parvenir à l'empire.

Tchao-siang-ouang accorda la paix , à condition que le prince de Han lui céderoit deux de ses places , & le prince de Tchao fix. Il rappella ses troupes. Pé-ki ne put le pardonner à Fan-tsin.

Le prince de Ouei , qui étoit le plus exposé , ne se voyant pas compris dans cette paix , crut que le prince de Tsin ne l'en avoit excepté que pour se ménager un prétexte de lui faire la guerre. Il cherchoit de tous cotés un habile homme pour l'aider dans le gouvernement , & jeta les yeux sur Kong-pin , de la famille de Confucius , qu'il fit inviter à se rendre auprès de lui.

Kong-pin demanda à l'envoyé , si son maître vouloit bien sincèrement se laisser conduire par ses conseils ; que quand il

AVANT L'ÈRE
CHRÉT. ENNÉ.

259.

Nin-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

259.
Narouang.

ne devoit manger que du riz sec & ne boire que de l'eau , il le serviroit volontiers ; mais que s'il se contentoit de l'élever aux premiers emplois , de lui donner une forte pension , sans l'écouter , il ne feroit à son service qu'un corps sans ame. L'envoyé assura le philosophe de la docilité de son prince , & sur cette promesse , il se rendit à la cour de Guei.

Le prince le reçut avec des démonstrations de joie , & le fit son premier ministre , avec plein pouvoir de gouverner comme il l'entendrait.

Kong-pin , après s'être instruit de l'état des affaires & des abus , commença par éloigner tous les favoris du prince , & donna leurs charges à des gens distingués par leurs talens & capables de les exercer. Il supprima les pensions de ceux qui n'avoient rendu aucuns services à l'état , & les repartit sur ceux qui les avoient méritées par leurs belles actions. Tous ces changemens firent une infinité de mécontents , dont le prince parut même approuver les murmures.

Ce sage ministre , convaincu qu'il ne pourroit déraciner le mal ; qu'il y avoit trop de gens intéressés à étouffer le bien qu'il vouloit faire , & qu'à chaque pas il rencontreroit des difficultés à surmonter , supposa une maladie , & remit son emploi au prince , à qui il demanda son congé.

Après cette démarche , un de ses amis le questionnant sur l'endroit où il prétendoit aller : « Où irois-je , lui répondit-il ? Le » prince de Tsin s'est emparé d'une grande partie de l'empire ; » la vertu n'est point la règle de ses actions , pourrois-je me » résoudre à le servir ? La maladie est mortelle , il ne se trouve » aucun médecin qui veuille entreprendre de la guérir en » moins de vingt ans. Souvenez-vous de ce que je vous » dis ; si on ne se sert pas des conseils d'un habile homme , on

» verra tout l'empire plier sous le joug des princes de Tsin.

» Nos anciens disoient : *l'hirondelle fait son nid dans les maisons ,*
 » & y nourrit ses petits ; ils gazouillent ensemble , sans craindre qu'il
 » leur arrive aucun mal. Le feu prend à la maison , les poutres , les
 » colonnes commencent à s'enflammer , & elle ne connoît point encore
 » le danger. Les princes de l'empire voient les états de Tchao
 » sur le point de succomber , le feu va les gagner , & ils sont
 » assez aveugles pour ne pas voir le sort qui les menace ! Est-il
 » possible qu'ils ne soient pas plus prudents & plus sages que
 » l'hirondelle » ?

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{259.}
Nan-ouang.

Tchao-siang-ouang , qui avoit en effet de si grands avantages
 sur le prince de Tchao , se repentit de lui avoir donné la paix ,
 & songea à recommencer la guerre. Il proposa à son conseil
 d'aller faire le siège de Han-tan (1), la capitale & la plus forte
 place des états de Tchao.

258.

Pé-ki , brouillé avec Fan-tsiu à l'occasion de la paix , pour
 faire connoître son mécontentement feignit une maladie. Le
 prince n'en fut pas la dupe ; il fit semblant de le croire , &
 envoya à sa place Ouang-ling faire le siège de Han-tan , où
 ce général trouva plus de difficulté que Tchao-siang-ouang ne
 pensoit.

Après un temps assez considérable , Pé-ki reparut à son or-
 dinaire à la cour. Tchao-siang-ouang , inquiet sur le succès du
 siège , lui proposa d'y aller : « Han-tan , lui répondit Pé-ki , n'est
 » pas une place aisée à prendre , le bruit court que les princes
 » s'assemblent pour la secourir. Il ne faut pas que vous comp-
 » tiez sur la bravoure des soldats qui étoient à la journée de
 » Tchang-ping , la moitié de ces braves gens sont morts ;

(1) Han-tan-hien de Kouang-ping-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.

Nan-ouang.

» ne pensez pas qu'ils aient été remplacés. Aller si loin faire le
» siège d'une capitale, ou le prince aura sans doute renfermé
» ce qu'il a de meilleurs soldats, & qui peut être puissamment
» secourue, c'est s'exposer à recevoir un affront ». Le prince
ne le pressa pas davantage, & à son refus, de même qu'à celui
de Fan-tsu, qui s'en excusa aussi, il y envoya Ouang-hé.

Lorsque le prince de Tchao vit qu'on venoit l'assiéger dans
sa capitale, il dépêcha sur le champ le prince de Ping-yuen,
un de ses frères, au prince de Tchou, lui demander du secours.
Ce prince, qui ne vouloit rien négliger pour réussir dans sa
négociation, emmena avec lui des gens de lettres & d'armes,
capables de l'aider dans l'occasion.

Le jour de son départ il aperçut, parmi ceux qui devoient
le suivre, un certain Mao-soui, qu'il ne comptoit pas y trou-
ver; s'approchant de lui, ce prince lui dit : « *Les gens à talens*
» *sont comme les instrumens d'un habile ouvrier dans leur étui ; on*
» *ne voit combien ils sont utiles que quand il s'en sert.* Je vous ai
» eu à mon service pendant trois ans, & je n'ai point encore
» connu votre mérite ». « Il faut, prince, lui répondit Mao-
» soui, que vous me comptiez aujourd'hui parmi vos instru-
» mens. Si j'y avois été plutôt, il y a long-temps que vous
» vous en seriez servi ».

Arrivé à la cour de Tchou, le prince, envoyé de Tchao,
ne manqua pas d'exagérer l'ambition & l'injustice du prince
de Tsin, qui n'aspiroit qu'à les soumettre tous, d'où il con-
cluoit qu'ils devoient s'unir contre lui; mais comme il s'éten-
doit beaucoup & ne finissoit point, Mao-soui, ennuyé, prit
son fabre, & montant sur l'estrade où étoient les princes, il
s'adressa à son maître, & lui dit : « A quoi bon tant de paroles
» inutiles, & nous faire perdre ici le temps sans fruit » ?

Le prince de Tchou , choqué d'une pareille hardiesse , s'emporta contre lui , & le maltraita de paroles. Mao-soui , sans faire paroître la moindre crainte , tenant toujours son sabre à la main , s'avança encore plus près , & lui répondit avec beaucoup de fermeté : « Vous m'insultez , prince , parce que vous » êtes ici accompagné , & que vous vous sentez soutenu d'une » garde nombreuse. A dix pas d'ici vous n'oseriez , seul avec » moi , me maltraiter de la sorte : votre vie seroit entre mes » mains. Un prince , aussi éclairé que vous l'êtes , ignore-t-il » qu'un sujet doit avoir plus à cœur l'honneur de son maître » que sa propre vie ?

» Vous devriez vous rappeler que Tching-tang , quoiqu'il » ne possédât que soixante-dix *ly* de pays , & Ouen-ouang , » quoiqu'il n'en eût que cent , devinrent cependant maîtres » de l'empire. Tous les princes se faisoient gloire de se dire » leurs sujets. Vos états ont plus de cinq mille *ly* de circuit , » ils peuvent vous fournir un grand nombre de soldats ; pouvez-vous voir tranquillement Pé-ki à la tête d'une armée » se saisir de Yen & de Yng , brûler Y-ling , & couvrir de » confusion les anciens sages ? C'est ce qui fait la honte des » princes. N'êtes-vous pas touché des malheurs du prince de » Tchao , mon maître ? S'il a aujourd'hui recours à vous , » c'est pour votre intérêt commun ».

Le prince de Tchou , passant tout-à-coup de la colère à l'admiration , sans permettre à Mao-soui d'en dire davantage , fit apporter du sang de poulet , dont ils burent tous , suivant la manière de faire des sermens dans ce temps-là , pour prouver la ferme résolution où il étoit de secourir le prince de Tchao , & nomma même un prince de sa famille , général de ses troupes. Le prince , envoyé de Tchao , s'en retourna plein d'estime

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.
Nan-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.
Nan-ouang.

& de vénération pour Mao-foui, dont il avoit jusques-là ignoré le mérite.

Le prince de Ouei de son côté avoit formé un corps d'armée de ce qu'il avoit de meilleures troupes, qu'il mit sous le commandement de Tsin-pi, pour aller au secours du prince de Tchao : elles étoient déjà avancées jusqu'à Yé, lorsqu'un officier du prince de Tsin vint lui dire, de sa part : Qu'au premier jour il alloit être maître de tous les états de Tchao, à qui aucun des autres princes n'avoit osé envoyer du secours, & qu'il étoit surpris de sa témérité ; qu'il devoit s'attendre, qu'après la prise de Han-tan, il ne manqueroit pas de lui faire ressentir les effets de sa colère.

Le prince de Ouei, intimidé de ces menaces, envoya sur le champ ordre à Tsin-pi de revenir : il vouloit même faire partir Sin-yuen, un de ses officiers, pour aller exhorter le prince de Tchao à reconnoître avec lui Tchao-siang-ouang pour empereur ; mais Lou-tchong-lien, révolté de cette démarche, dit à Sin-yuen : « Tchao-siang-ouang est un prince » qui a étouffé tout sentiment d'honneur & de justice ; ses gens » sont des scélérats qui ne ménagent point la vie des hommes, » & ne font aucune estime des sages.

» Toutes leurs vues tendent à faire reconnoître leur prince » pour empereur, c'est ce qu'ils n'obtiendront jamais de moi ; » j'aimerois mieux m'enterrer tout vif, ou me précipiter dans » la mer, que de m'avouer son sujet.

» Notre prince ne prévoit point les malheurs que cet homme » rampart va attirer sur lui & sur ses peuples. Un » empereur doit s'appliquer à faire régner la vertu dans toutes » les parties de son empire ; à y établir des loix toujours fondées » sur la justice ; à s'attacher les princes & les grands, &

» à

» à ne souffrir dans ces dignités que des gens sages & habiles.
 » Depuis quand le prince de Ouei, notre maître, a-t-il remar-
 » qué ces talens dans le prince de Tfin » ?

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.

Nan-ouang.

Sin-yuen-ouan fit une profonde révérence à Lou-tchong-lien, & lui dit : « J'ai le bonheur aujourd'hui de connoître votre profonde sagesse, je vous remercie de vos instructions ; je vais de ce pas trouver le prince, & je vous réponds qu'il ne sera plus parlé de reconnoître Tchao-siang-ouang pour empereur ».

Le prince de Ouei changea en effet de sentiment ; il envoya un contre-ordre, & fit dire à Tfin-pi de faire camper son armée à Yé, mais avec défense, quoiqu'il arrivât, d'aller au secours de Han-tan.

Ce que Ngan-li-ouang refusoit de faire en faveur de Tchao ; Ou-ki, prince de sa famille, osa le tenter. Ce jeune prince étoit si honnête & si affable pour tout le monde, qu'il avoit quelquefois jusqu'à trois mille étrangers chez lui, qu'il traitoit comme ses amis. Son principal soin étoit de faire accueil aux sages, qu'il combloit de bienfaits.

Apprenant un jour que le sage Heou-feng, caché sous l'habit de simple fantaisin, gardoit la porte de la ville, appelée *Y-men*, il chercha tous les moyens de gagner son amitié, & fit à cet effet préparer un magnifique repas, où il l'invita, avec un grand nombre de personnes de considération. Ou-ki fut lui-même le chercher dans son char ; ce sage ne fit point de difficulté d'y monter, & s'assit à la première place, en priant le prince de passer par le marché, parce qu'il avoit à parler à un de ses amis, qu'il aborda aussi-tôt qu'il l'aperçut ; quoique leur conversation fût longue, Ou-ki n'en témoigna aucune impatience. Heou-feng, sans en faire semblant, observoit tous

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.

Nan-ouang.

les mouvemens de son visage. Quand il eut quitté son ami , le prince & lui gagnèrent l'hôtel , où une nombreuse compagnie les attendoit. Ou-ki fit prendre au sage la première place à table ; tout le monde en fut surpris ; il voulut témoigner par-là combien il honoroit le mérite.

Peu de jours après , le frère du prince de Tchao , à son retour de la principauté de Tchou , passa par les états de Ouei ; il fit de grands reproches à Ou ki , de ce que son prince ne vouloit plus leur donner du secours. Ou-ki y fut d'autant plus sensible , que ce prince étoit son beau-frère , ce qui l'engagea à solliciter fortement pour qu'on envoyât Tsin-pi au secours de Han-tan , mais il ne put rien obtenir.

Ou-ki , pénétré de ce refus , rassembla ses amis & arma cent chariots de guerre , escortés de quelque cavalerie , avec lesquels il vouloit aller au secours du prince de Tchao.

« Que prétendez-vous faire , lui dit Heou-feng , avec cette poignée de gens ? C'est vouloir les sacrifier , comme un petit morceau de chair qu'on jetteroit dans la gueule d'un tigre affamé ».

Ce jeune prince , persistant dans la résolution de secourir Han-tan , Heou-feng lui conseilla de tâcher de se saisir , par le moyen de la princesse Ju-ki , du sceau du général Tsin-pi , pendant le sommeil du prince. Cette princesse , fille du prince de Tchao , n'hésita point à rendre service à son père , elle donna le sceau à Ou-ki ; mais il craignit que Tsin-pi ne fît des difficultés de lui remettre le commandement , sans un ordre exprès du prince. Heou-feng lui conseilla encore de se faire accompagner par Tchou-hai , cet ami à qui il avoit parlé dans le marché , & de l'avoir toujours à ses côtés. Cet homme , d'une force extraordinaire , bravoit tous les dangers.

Ou-ki & son compagnon , arrivés au camp de Yé , descendirent à la tente du général. Ce prince lui annonça qu'il venoit

le relever , & lui fit voir le sceau pour preuve de sa mission. Tsin-pi , étrangement surpris , ne pouvoit en croire ses yeux. Il examine le sceau , le reconnoît , mais il demande l'ordre du prince ; Ou-ki insiste & prétend que le sceau suffit. Tsin-pi lui répond : « Prince , je suis venu camper sur nos limites avec une » armée de cent mille hommes , par les ordres de mon souve- » rain ; un emploi comme le mien , est un des plus importants » de l'état : je ne dois le remettre que sur des preuves certaines » de la volonté de mon maître ».

Tchou-hai , voyant que Tsin-pi paroissoit peu disposé à céder le commandement de l'armée , lui déchargea sur la tête un coup d'une massue de fer , du poids de plus de quarante livres , qu'il portoit , & l'étendit mort à ses pieds.

Ou-ki , maître du commandement , fit publier que si le père & le fils se trouvoient dans les troupes , le père , de même que l'aîné , s'ils étoient deux frères , pouvoient se retirer ; après quoi il fit une revue générale de l'armée , encore composée de quatre-vingt mille hommes , tous gens braves , à la tête desquels il partit pour aller secourir Han-tan.

Cette ville faisoit toujours une défense soutenue & vigou- reuse. Ouang-hé , qui avoit remplacé Ouang-ling , paroissoit encore bien éloigné de s'en rendre maître. Cette nouvelle fit à Pé-ki un plaisir malin , qui lui coûta cher ; il disoit hautement , & même d'une manière insultante : « Le prince n'a pas voulu » me croire , il peut voir maintenant ce qui en est ». Tchao- siang-ouang , irrité de son arrogance , le dépouilla de tous ses emplois , le réduisit au rang du peuple , & l'envoya en prison à Yn-mi (1).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

258.
Nan-ouang.

257.

(1) Yn-mi , à cinquante *ly* à l'ouest de Ling-tai-hien de Ping-leang-fou du Chen si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

257.
Nan-ouang.

Mais à peine fut-il arrivé à la porte de Tou-yu (1), qu'il y trouva un officier qui lui présenta un sabre. Pé-ki, sans faire paroître la moindre foiblesse, le prit & s'en coupa le col. C'étoit le plus grand capitaine de son temps; il fut généralement regretté des troupes.

Ou-ki, cependant arrivé près de Han-tan, se disposoit à attaquer les ennemis. Ouang-hé, qui les commandoit, ne crut pas devoir aller à sa rencontre; il se retrancha dans son camp, & l'y attendit de pied-ferme.

La difficulté de l'entreprise n'épouvanta point Ou-ki; le lendemain, après avoir examiné lui-même le camp des assiégés, il le fit attaquer, avec tant de vigueur, qu'il le força dès la première attaque, & fit main-basse sur tout ce qui s'y rencontra.

De leur côté, les assiégés firent une sortie & mirent les ennemis entre deux. Ils furent pressés si vivement, que Tching-ngan-ping, qui commandoit un corps de vingt mille hommes, se rendit avec toute sa troupe à la discrétion des vainqueurs. Le prince, par cette action hardie, délivra Han-tan, après un siège de près de deux ans, qui coûta au prince de Tiin la meilleure partie de ses officiers & de son armée.

Quoique le prince Ou-ki, par cette glorieuse expédition, eût servi tous les princes de l'empire contre leur ennemi commun, & sauvé celui de Tchao d'une ruine entière, il n'osa cependant pas, à cause des moyens qu'il avoit employés, retourner dans sa patrie; mais il remit les troupes à un officier, qui les reconduisit dans les états de Ouei.

Le prince de Tchao le reçut comme son libérateur, & lui offrit le domaine absolu de cinq de ses meilleures villes. Ou-ki,

(1) A cinq *ly* à l'est de Hien-yang.

jeune & victorieux , ne put recevoir tant d'honneurs sans se laisser aller à des sentimens d'orgueil , qui effaçoient une partie de la gloire qu'il s'étoit acquise.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

257.
Nan-ouang.

Un de ses amis, zélé pour sa réputation , lui en fit des reproches : « Prince , lui dit-il , tout homme fait en sa vie quelque » action qu'il doit chercher à ensevelir dans l'oubli ; il en est » dont il ne doit jamais perdre le souvenir. Les bienfaits qu'on » reçoit ne doivent point s'oublier , mais on ne doit pas faire » parade des services qu'on rend. Vous avez sauvé le prince de » Tchao d'une perte certaine ; mais si vous ternissez cette belle » action , par un orgueil indigne d'un prince , je louerai l'action , » sans estimer celui qui l'a faite ».

Cette leçon fit beaucoup d'impression sur le cœur de ce jeune prince : il devint d'une modestie si grande , qu'on ne pouvoit le louer de la levée du siège de Han-tan sans l'offenser. Il refusa constamment les présens du prince de Tchao & les honneurs qu'il vouloit lui rendre.

Cependant le prince de Tchao voulut tenter de lui témoigner sa reconnoissance dans la personne de Lou-tchong-lien son conseil , en lui offrant une grande étendue de pays à titre de principauté , & une somme considérable en or & en argent : « Dites au prince , que je le remercie de ses offres , répondit » Lou-tchong-lien à celui qui en étoit chargé : l'or & l'argent , » ni les dignités ne séduisent point le sage ; la satisfaction de » servir sa patrie & de secourir les malheureux lui suffit. Rece- » voir le prix de ses services , c'est les vendre ».

Tchao-liang-ouang , piqué d'avoir échoué à Han-tan , fit des levées extraordinaires de troupes , qu'il divisa en deux corps d'armées : il fit marcher le premier contre le prince de Han , qu'il battit dans une rencontre , où plus de quarante mille

256.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

256.

Nan-ouang.

hommes restèrent sur la place, & lui enleva la ville de Yang-tching (1), ainsi que le pays de Fou-chou, à trente-cinq *ly* au sud-ouest de cette ville.

Il envoya contre le prince de Tchao l'autre division, qui s'empara de plus de vingt villes, dont toutes les garnisons furent passées au fil de l'épée. On compte que dans cette sanglante expédition, le prince de Tchao perdit plus de quatre-vingt-dix mille soldats.

L'empereur NAN-OUANG, qui étoit demeuré jusque-là resserré, mais tranquille dans son petit patrimoine, craignit enfin que le prince de Ts'in ne s'emparât de tout l'empire, & il travailla à réunir contre lui tous les autres princes. Cette entreprise fut cause de sa perte; car dès que Tchao-siang-ouang en fut averti, il envoya ordre au général Kieou d'entrer, avec les troupes qu'il commandoit, sur les terres impériales.

NAN-OUANG, qui n'étoit pas en état de lui résister, voulut parer le coup qui le menaçoit, & prévenir le dernier des malheurs. Il fut lui-même, dans la posture de suppliant, faire des excuses à ce prince, lui offrit trente-six villes qui lui restoient, avec les trente mille hommes de troupes qu'il entretenoit, & le reconnut pour son suzerain. Tchao-siang-ouang accepta cet hommage, & renvoya NAN-OUANG en qualité de son tributaire dans ses états, où il mourut, couvert d'ignominie, après avoir régné cinquante-neuf ans.

NAN-OUANG ne laissa point de postérité; de toute la famille des *Tcheou*, il ne restoit plus que Hoci-kong, prince d'un très-petit pays dans le Ho-nan. Ce prince descendoit de Hoan-kong, frère de l'empereur Kao-ouang, qui avoit érigé en sa faveur, ce petit pays en principauté.

(1) Teng-fong hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

T C H E O U - K I U N.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

 255.
Tcheou-kiun.

Les peuples de Tcheou , qui avoient en horreur les princes de Tsin , abandonnèrent , pour la plupart , leurs terres & leurs maisons , & allèrent se donner à Hoci-kong qui les reçut ; mais se contentant du nom de TCHEOU-KIUN , il ne voulut point prendre le titre d'empereur , comme on l'en pressoit.

Tchao - siang-ouang , qui se croyoit déjà au comble de ses desirs , voulut aller lui-même prendre possession du pays héréditaire de la famille des *TCHEOU* : il se saisit des neuf *ting* & de tous les meubles précieux qu'il trouva dans le palais ; il fit transporter le reste au marché du village de Tan-hou , à cinquante *ly* de Ho-nan-fou du Ho-nan.

Kao-lie ouang , prince de Tchou , qui étoit venu au secours de Nan-ouang , apprenant la mort & la démarche honteuse de cet empereur , ne voulut pas avoir armé pour rien. Il fit prendre à son armée la route de la principauté de Lou , dans le dessein de se fortifier contre les princes de Tsin.

Les princes de Lou , contents du petit pays qu'ils possédoient , voyoient , avec une indifférence surprenante , la guerre allumée dans tout l'empire , sans se précautionner contre les entreprises qu'on pourroit faire sur eux. Le prince de Tchou , instruit de cette indolence , y conduisit ses troupes , & s'empara , sans coup férir , de toute la principauté , au pays de Kiuprès , où il contraignit le prince de Lou de se retirer.

Après que Tchao-siang-ouang eut pris possession du patri-
moine des *TCHEOU* , il prétendit que les princes de l'empire
devoient le reconnoître en qualité d'empereur , & lui rendre
hommage comme à leur maître ; cependant aucun n'y paroif-

360 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

254.
Tcheou-kiun.

soit encore disposé. Ce ne fut qu'après avoir enlevé au prince de Ouei la ville de Ou-tching , que celui de Han , craignant d'être dépouillé de ses états , vint à la cour de Tchao-siang-ouang lui faire sa soumission , & se reconnoître son tributaire. Son exemple engagea le prince de Ouei à ordonner à ses peuples de suivre les loix du prince de Tsin.

253.

Tchao-siang-ouang , persuadé que les autres princes imiteroient bientôt ceux de Han & de Ouei , en agit dès-lors en empereur , & fit un sacrifice solennel au Chang-ti , avec les cérémonies accoutumées à l'avènement au trône impérial.

252.

Cependant les peuples de Ouei refusèrent absolument de recevoir les loix de Tsin , ils prirent les armes , se révoltèrent contre leur prince , le tuèrent & mirent son frère à sa place.

251.

L'automne de l'année suivante , Tchao-siang-ouang mourut , sans avoir pu consommer entièrement le grand dessein pour lequel il avoit travaillé l'espace de cinquante-six ans avec tant d'ardeur. Hiao-ouen-ouang son fils , qui lui succéda , en seroit venu à bout sans doute ; mais la mort qui l'enleva après trois jours de règne , ne lui en donna pas le temps , cette gloire étoit réservée à Tchuang-siang-ouang son frère , qu'il eut pour successeur.

250.

Hoci-kong , unique rejetton de l'illustre famille des *Tcheou* , voyoit avec un extrême regret sa maison sur le point d'être éteinte : il ne manquoit point de courage , mais que pouvoit-il seul , n'étant maître que de sept villes assez peu considérables.

La circonstance de la mort de Tchao-siang-ouang , & de Hiao-ouen-ouang , lui fit entrevoir un jour favorable pour réunir les autres princes contre l'ennemi commun : il se donna tous les mouvemens imaginables pour en venir à bout , mais sans succès ; pour comble de malheur , les démarches qu'il fit

fit

fit pour réussir dans cette entreprise transpirèrent & parvinrent aux oreilles de Tchuang-siang-ouang, qui, sans perdre de temps, envoya Siang-koué se saisir de HOEI-KONG ou TCHEOU-KIUN & de ses états. Il réduisit ce dernier rejetton de tant d'empereurs au rang du peuple, & le fit transporter au village de Yang-gin-tsiu (1), où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité & dans la misère. Ainsi finit la fameuse dynastie des TCHEOU, qui posséda l'empire l'espace de huit cens soixante-quatorze ans (2). La facilité qu'eut Ou-ouang d'ériger

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.
Tcheou-kiun.

(1) A l'ouest de Yu-tcheou de Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

(2) Au lieu de huit cens soixante-quatorze ans de durée que le P. de Mailla donne à la dynastie des TCHEOU, d'après les annales, d'autres lui donnent huit cens soixante-trois; Martini, dans ses décades, lui attribue huit cens soixante-quinze, & le Ouan-sing-tong-pou huit cens soixante-sept. Cette différence ne doit point faire naître d'incertitude sur la chronologie; elle ne vient que de ce que ces historiens reculent plus ou moins le commencement de la dynastie impériale des TSIN, & augmentent ou diminuent d'autant la durée des TCHEOU. Le Ouan-sing-tong-pou que je viens de citer, & plusieurs autres, retranchent entièrement le règne de TCHEOU-KIUN, dernier prince de cette famille, qui fut cependant de sept ans. Si l'on ajoute ces sept ans à la durée de huit cens soixante-sept, donnée par le Ouan-sing-tong-pou, on aura justement la somme de huit cens soixante-quatorze, donnée par le P. de Mailla. Martini attribue neuf ans de règne à TCHEOU-KIUN; c'est une erreur: il en fait une nouvelle lorsqu'il assigne l'an 254 pour la première année du règne de ce prince, & qu'il marque ensuite l'an 246 pour la première de Tsin-chi-hoang-ti en qualité d'empereur, puisqu'à ce compte TCHEOU-KIUN auroit régné huit ans & non pas neuf. Ce dernier rejetton des TCHEOU n'avoit voulu prendre que le simple titre de prince des Tcheou orientaux, TONG-TCHEOU-KIUN.

On distingue les princes de Tsin qui prirent le titre d'empereur, tandis qu'il en existoit encore de la famille des TCHEOU, sous la dénomination de Tsin-tsin, c'est-à-dire, les grands ou les premiers Tsin: Tchao siang-ouang, Hiao-ouen-ouang & Tchuang-siang-ouang sont de ce nombre. Leurs successeurs furent distingués sous le titre de Heou-tsin, c'est-à-dire, les seconds Tsin. Ils ne sont qu'un nombre de trois; savoir, Chi-hoang-ti qui régna trente-sept ans; Eulh chi-hoang-ti son fils, qui n'en régna que trois, ayant été tué par son ministre, l'eunuque Tchao-kao, à la huitième lune de l'an 207; enfin Tse-ling que l'on ne compte pas, parce qu'il ne régna que quarante-six jours. Éditeur.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{249.}
Tchou-kiun.

un grand nombre de royaumes , imitée par ses successeurs ,
causa la perte de sa dynastie & le malheur des peuples , qui
furent réduits aux dernières extrémités par la rivalité & l'am-
bition des princes tributaires.





HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE LA CHINE.



QUATRIÈME DYNASTIE.

LES TSIN.

LORSQUE Ouang - hi , prince de Yen , apprit la mort de Tchao-siang-ouang , il dépêcha Li-fou au prince de Tchao , pour l'engager à rentrer dans la ligue de Tcheou - kiun. Ce prince y étoit trop intéressé pour la refuser ; mais Li-fou , par ses faux rapports , gâta tout , & faillit à être la cause de la ruine entière de la principauté de Yen.

A son retour , il dit à Ouang-hi que les meilleures troupes de Tchao avoient péri à la fameuse bataille de Tchang - ping

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.

Tchuang-siang-ouang.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.
Tchu-ouang-siang-
ouang.

& au siège de Han-tan ; qu'il n'y avoit plus dans l'armée que des enfans , qui pouvoient à peine manier leurs armes , & que rien n'étoit plus aisé que de se rendre maître de cette principauté : « Là dynastie des *Tcheou* , ajouta-t-il , est finie sans ressource ; c'est une chimère de penser à la relever. Vous devez songer à vous fortifier dans vos états , & à les étendre ; mon avis est de ne pas perdre une si belle occasion de vous emparer de Tchao , jamais il n'en fut de plus favorable ».

Ouang-hi transporté de joie , comme s'il eût été déjà en possession des états de Tchao , sans délibérer plus long-temps , ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à partir ; il en donna le commandement à Li-fou , & l'envoya se saisir de Hao (1). Tsiang-kiu , homme de probité & de bon conseil , étrangement surpris de la résolution & de la démarche de son prince , lui représenta que s'il ne vouloit pas entrer dans la ligue , il devoit au moins avoir égard à sa réputation. Qu'après avoir envoyé un exprès au prince de Tchao pour l'engager à faire alliance , c'étoit une action peu digne d'un prince qui avoit autant d'honneur que lui , de porter la guerre dans ses états , au retour même de son envoyé ; qu'il falloit absolument renoncer à cette entreprise , dont l'issue ne pouvoit manquer d'être malheureuse.

Le prince de Yen , loin de l'écouter , prit la résolution de commander en personne un corps de ses troupes , séparé de celui de Li-fou ; ils se mirent tous les deux en marche pour cette conquête.

Le prince de Tchao , averti de ses desseins , donna ordre à

(1) Pé-kiang-hien de Tching-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Lien-pou d'aller à sa rencontre & de le combattre. Lien-pou s'avança avec l'élite des troupes de cette principauté, & rencontra d'abord Li-fou, qu'il défit entièrement. Il poursuivit les fuyards jusqu'au corps où le prince de Yen étoit en personne, le battit pareillement, & le poussa si vivement, l'espace de cinq cens *ly*, qu'il le contraignit de s'enfermer dans sa capitale, où il l'investit aussi-tôt.

Ouang-hi, puni de son étourderie, se repentit de n'avoir point écouté le conseil de Tsiang-kiu; il songea aux moyens d'obtenir la paix, & en fit faire la proposition à Lien-pou. Ce général répondit qu'il ne vouloit traiter qu'avec Tsiang-kiu. Ouang-hi revêtit ce sage de la qualité de son premier ministre, & lui donna plein pouvoir de conclure la paix comme il le jugeroit à propos. Lien-pou le reçut avec une distinction marquée, & après avoir tout réglé avec lui, il le chargea de dire à son maître, que c'étoit à la seule considération de son ministre qu'il levoit le siège, sans quoi il l'auroit dépouillé de ses états.

Le prince de Yen perdit de vue la ligue de Tcheou-kiun, dont le projet s'évanouit; mais il songea à s'agrandir & à se fortifier. Le mauvais succès de son entreprise contre Tchao, fit qu'il tourna ses armes contre le prince de Tsi, à qui il enleva la ville de Leao-tching (1).

Dans le temps que le général de Yen entroit victorieux dans cette ville, il apprit qu'on l'avoit desservi auprès de son prince, & accusé d'un crime qui n'alloit pas moins qu'à lui faire subir le dernier supplice. D'un autre côté il sut que Tien-tan, général des troupes de Tsi, s'avançoit pour le combattre; il prit le parti

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.

Tchuang-siang-ouang.

(1) Tong-tchang-fou dans le Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.
Tchuang-siang-
ouang.

de s'enfermer dans Leao-tching, que Tien-tan fit bloquer.

Le siège fut long & meurtrier ; Tien-tan étoit même sur le point de le lever, lorsque Lou-tchong-lien, qui avoit passé dans les troupes de Tsi, le pria d'attendre le succès d'une lettre, par laquelle il invitoit le général de Yen à se donner au prince de Tsi, parce qu'il ne devoit attendre aucun secours de son maître : il lui mandoit que ce prince ne manqueroit pas de le sacrifier à son ressentiment, ou plutôt à la haine de ses ennemis ; que d'ailleurs il ne pouvoit éviter d'être forcé dans Leao-tching, puisque le prince de Tsi étoit résolu de la reprendre à quelque prix que ce fût.

Le chagrin & le désespoir saisirent ce général, au point qu'il se donna la mort. Après la perte de leur chef, la division se mit parmi ses troupes. Il se forma différentes factions dans Leao-tching, qui hâtèrent encore sa prise.

De retour de cette expédition, Tien-tan en attribua tout l'honneur à Lou-tchong-lien. Il en parla si avantageusement, que le prince le sollicita d'accepter un des premiers emplois de sa cour ; mais comme Lou-tchong-lien ne vouloit point s'engager dans l'embarras des affaires, il prit la fuite, & fut se cacher dans une île déserte au milieu de la mer. Il disoit souvent : « Qu'au sein » de la grandeur & de l'opulence, on ne pouvoit éviter de » participer aux malheurs & à la mauvaise foi des hommes. » Ne vaut-il pas mieux vivre pauvre dans l'humiliation, & » avoir la liberté de suivre la droiture de son cœur » ?

A la mort de l'empereur Hiao-ouen-ouang, & lorsque le prince TCHUANG-SIANG-OUANG, son fils, monta sur le trône, c'est-à-dire, deux cens quarante-neuf ans avant l'ère chrétienne, Houan-hoci-ouang, prince de Han, qui s'étoit soumis aux TSIN, crut l'occasion favorable de se soustraire à leur

domination , mais il lui en coûta cher. Lorsque TCHUANG-SIANG-OUANG eut achevé d'éteindre les *Tcheou* , il fit entrer ses troupes sur ses terres , & lui enleva Yong-yang (1) , Tching-kao (2) & le pays de San-tchuen (3). Kao-lié-ouang , prince de Tchou , qui avoit promis à celui de Han de le soutenir , lui manqua de parole , & conduisit ses troupes dans la principauté de Lou , dont il dépouilla entièrement King-kong qui en fut le dernier prince , & le fit transférer à Pien , où il passa le reste de ses jours réduit à l'état du peuple.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

249.

Tchuang-siang-ouang.

L'année suivante , seconde du règne de TCHUANG-SIANG-OUANG , il y eut une éclipse de soleil.

248.

Les ministres de Tsin avoient toujours sur le cœur la levée du siège de Han-tan , & cherchoient l'occasion de s'en venger. Depuis l'extinction de la famille impériale , aucun prince n'osoit rien entreprendre contre cette puissance ; ils mirent sur pied une armée formidable , qui rentra sur les terres de Tchao & enleva trente-sept places. Tchang-tang , qui étoit une des principales , fut détruite de fond en comble.

L'an 247 le prince de Tsin porta la guerre dans les états de Ouei , & se rendit maître de Kao-tou (4) & de Ki , deux de ses plus importantes places. La prise de ces deux villes répandit la consternation dans toute la principauté , qui malheureusement manquoit de général capable de commander les troupes.

247.

Le prince de Ouei avoit jusque-là gardé son ressentiment contre le prince Ou-ki. L'extrémité où il se trouvoit , l'obligea

(1) Yong-yang-hien dans le Ho-nan.

(2) Ki chouï-hien de Cai-fong-fou dans la même province.

(3) Ho-nan-tou aussi du Ho nan.

(4) Tlé-tcheou de Fen-tcheou-fou du Chan-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

247.

Tchuang-sang-ouang.

de recourir à lui. Il lui députa Mao-kong & Sié-kong, deux princes de sa famille, pour l'engager à revenir.

La levée du siège de Han-tan avoit fait une si grande réputation à Ou-ki, qu'il étoit regardé, dans tout l'empire, comme le plus grand capitaine de son temps. S'il ne commandoit pas les troupes de Tchao, c'est qu'étant de la famille du prince de Ouei, il craignoit qu'il ne le trouvât mauvais ; mais dès que le bruit se répandit que le prince de Ouei le recherchoit pour l'opposer aux *Tsin*, les autres princes lui offrirent le commandement de leurs troupes, ne doutant point que le succès ne le suivît par-tout.

Les deux princes envoyés de Ouei, après s'être étendus sur l'éloge de Ou-ki, le pressèrent de venir au secours de sa patrie, qui avoit plus besoin que jamais de sa valeur & de ses conseils : « Prince, ajoutèrent les deux députés, si vous n'êtes pas sensible » au pressant danger qui menace notre famille, & que vous » nous laissez enlever Ta-leang (1), que dira-t-on de vous » dans l'histoire » ? A ces mots Ou-ki changea de couleur, & après avoir écrit aux autres princes, pour leur demander de se joindre à lui, il vola à la défense des états de Ouei.

A son arrivée, Ngan-li-ouang, prince de Ouei, lui tendit les bras, & les yeux baignés de larmes, il ne pût lui dire que ce peu de paroles : « Je n'ai plus d'espérance qu'en vous seul, » soyez le soutien de votre famille, je vous remets entre les » mains ma fortune & le commandement de mes troupes ».

Ou-ki, sans perdre de temps, en fit la revue, & après les avoir complétées, il se mit en marche pour aller joindre les secours que les princes lui envoyoient.

(1) *Ta-leang*, Cai-fong-fou du Ho-nan.

TCHUANG-SIANG-OUANG eut connoissance de l'orage qui se formoit contre lui, & se prépara à le dissiper : il augmenta considérablement son armée, qui se trouva plus nombreuse que celle des alliés, quoique composée des troupes de cinq puissances différentes. Cette inégalité n'en imposa pas à la valeur de Ou-ki ; il voulut commencer la campagne par quelque action d'éclat qui donnât de la réputation à ses armes.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

247.

Tchuang-siang-ouang.

Ce prince fut au devant de l'ennemi, dans la résolution de le combattre ; il le rencontra du côté de Ho-ouai, près de Chen-tcheou du Ho-nan, & sans donner le loisir à Mong-ngao, qui commandoit l'armée de Tsin, de se reconnoître, il le fit charger avec tant de succès, qu'il enfonça d'abord la première ligne, & la renversa sur la seconde, où elle y mit le désordre. Ou-ki, profitant de cet avantage, poussa si vivement les ennemis qu'ils prirent la fuite ; il les poursuivit jusqu'au-delà des limites de Han-kou. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Ou-ki, & rétablit un peu les affaires de sa patrie.

Peu de temps après, à la cinquième lune, TCHUANG-SIANG-OUANG mourut. Ce prince fut compté comme le premier de la dynastie impériale des *TSIN*. Son prétendu fils, Tsin-chi-hoang-ti, lui succéda sous le simple titre de Tching-ouang, & porta le lustre de sa famille à son plus haut période, en faisant la conquête de tout l'empire sur les divers princes qui se l'étoient partagé.

TSIN - CHI - HOANG - TI.

Lorsque Tchao-siang-ouang, prince de Tsin, fit la paix à Mien-chi avec le prince de Tchao, pour la rendre plus stable, ils se donnèrent mutuellement un de leurs fils en ôtage.

246.

Tome II.

Aaa

370 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

246.

Tsin-chi-hoang-ti.

Tchuang-siang-ouang fut demeurer, en cette qualité, auprès du prince de Tchao; mais il portoit alors un autre nom.

Tchuang-siang-ouang, pendant son séjour à Tchao, fit la connoissance d'un riche marchand, appelé Liu-pou-ouei, qui avoit beaucoup d'esprit & encore plus d'ambition. Liu-pou-ouei voyant que Tchuang-siang-ouang, quoique marié depuis longtemps, n'avoit point d'enfans & étoit sans espérance d'en avoir, acheta une fille d'une rare beauté, dont il fit sa concubine. Le prince, à qui il la laissa voir comme par mégarde, frappé de sa beauté, l'enleva. Liu-pou-ouei fit mine d'en être fâché, quoique la chose eût tourné comme il l'avoit projeté. Cette esclave étoit enceinte de ses œuvres, de sorte que huit mois après son enlèvement elle accoucha de Tching-ouang, qui prit dans la suite le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Il n'avoit que treize ans lorsqu'il monta sur le trône, mais il montra dès-lors tant de pénétration & de génie, qu'il fit l'admiration de toute sa cour. La première année de son règne, il s'appliqua uniquement à prendre connoissance des affaires, & à s'instruire à fond des forces de ses voisins & des siennes.

245.

Les princes de Tchao & de Ouei, au lieu de penser à se précautionner contre l'orage qui les menaçoit, sembloient ne travailler qu'à se détruire. Lien-pou qui commandoit l'armée de Tchao, enleva au prince de Ouei la ville de Fan-yang (1).

Lors de la prise de cette place, Hiao-tching-ouang, prince de Tchao, vint à mourir; Tso-siang-ouang, son fils & son successeur, continua la guerre; mais comme il n'aimoit point Lien-pou, il le rappella & envoya Yo-tching, un de ses favoris, prendre le commandement des troupes.

(1) Nan-ho-hien de Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Lien-pou reçut cet ordre comme l'affront le plus sensible qu'on pouvoit lui faire. Résolu de ne point obéir, il gagne une partie des troupes, & charge à leur tête Yo-tching & ceux qui s'étoient joints à lui; il le défait & se retire ensuite dans le royaume de Ouei, pour offrir ses services au prince, qui lui permit de demeurer dans ses états, mais ne lui donna point d'emploi.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

245.
Tsin-chi-hoang-ti.

Tao-siang-ouang, prince de Tchao, ne demeura pas longtemps sans connoître l'injustice qu'il avoit faite à Lien-pou, par le mauvais succès de la campagne, où ses troupes furent battues dans trois actions différentes. Ce prince dépêcha un de ses officiers à la cour de Ouei, avec une somme d'argent considérable, pour engager Lien-pou à revenir prendre son ancien poste; mais un grand de la cour son ennemi, & qui avoit été le principal auteur de l'injustice qu'on lui avoit faite, gagna par des présens cet envoyé, & lui promit tout s'il faisoit échouer cette négociation.

L'officier infidèle, au lieu de remplir sa commission, envenima encore plus le cœur de Lien-pou contre son maître; au point que ce général quitta les états de Ouei, pour se rendre dans ceux de Tchou, où il fut accueilli du prince, qui se proposoit de l'employer malgré son grand âge; mais il mourut peu de temps après.

Le prince de Ouei, par sa jalousie, perdit encore le brave Ou-ki, qui lui avoit rendu un si grand service, par le gain de la bataille de Ouai-ho. TSIN-CHI-HOANG-TI, qui redoutoit son habileté, réussit à le perdre dans l'esprit de Ngan-li-ouang, en le lui rendant suspect. Moyennant une somme dix mille *taëls*, il gagna un des officiers de la cour de Ouei, qui dit au prince :

244.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{244.}
Tsin-chi-hoang-ti.

« Depuis que vous avez rappelé Ou-ki , & que vous l'avez
» mis à la tête de vos troupes , il n'y a personne dans l'empire
» que les princes respectent plus que lui ; ils le regardent comme
» le héros de nos jours , & suivent aveuglément tout ce qu'il
» leur dit , sans paroître estimer les autres ; ils ne font pas
» même difficulté de dire qu'il est le véritable maître des états
» de Ouei. Le zèle qu'un fidèle sujet doit avoir pour son
» prince , ne me permet pas de me taire. Si on en croit les
» bruits qui se répandent , le jour où il doit se faire reconnoître,
» à la tête des troupes , en qualité de prince de Ouei , est déjà
» assigné ».

Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit de Ngan-liouang , qu'il ôta le commandement à Ou-ki , & le rappella à sa cour. Ou-ki obéit sans résistance ; il se livra jour & nuit aux plaisirs , & mourut quatre ans après son rappel.

Dans le dessein que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit de soumettre tous les princes de l'empire , il craignit que les Tartares Hiong-nou (les Huns) ne vinssent le troubler pendant qu'il seroit occupé à ses conquêtes : il voulut se précautionner contre leurs courses ; ses prédécesseurs les avoient écartés de leurs frontières , mais il étoit à craindre qu'ils ne s'en approchassent de nouveau. Ces Tartares n'avoient point de demeures fixes , & ils ne vouloient point se renfermer dans des murailles ; des tentes leur servoient de maisons , & ils campoient dans les endroits propres à la nourriture de leurs troupes , qu'ils conduisoient par-tout avec eux , & qui leur fournissoient de quoi vivre. Le butin qu'ils faisoient dans leurs brigandages , les pourvoyoit des autres choses nécessaires.

Alors l'empire étoit partagé entre sept princes , les Tsin , les Tchou , les Yen , les Tchao , les Ouei , les Han & les Tsi. Trois

de ces principautés ; savoir , celles de Tsin , de Yen & de Tchao confinoient avec les Tartares. TSIN-CHI-HOANG-TI, pour ne pas être continuellement obligé de tenir sur ses frontières des troupes qu'il pourroit employer plus utilement ailleurs , & afin d'arrêter leurs courses , fit fermer les passages de Long-si (1) , de Pé-ti (2) & de Chang-kiun , par où ces Tartares pouvoient pénétrer dans la Chine.

Les princes de Tchao & de Yen , à son exemple , firent construire des murailles ; le premier depuis Tai (3) , au pied des montagnes Yn-chan (4) , jusqu'à Kao-kiué (5) , pour mettre à couvert Yun-tchong (6) , Yen-men (7) & Tai-kiun (8) ; & le prince de Yen en fit construire une depuis Tsao-yang , jusqu'à Siang-ping (9) , pour garantir Chang-kou (10) , Yu-yang (11) , You-pé-ping (12) & Leao-tong-kiun , qui est une partie du Leao-tong (13).

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

244.
Tsin-chi-hoang-ti.

(1) Ti-tao-hien de Ling-tao-fou de Chen-si.

(2) King-yang de la même province.

(3) Joui-te-tcheou de Yen-ngan-fou du Chen-si.

(4) Chaîne de montagnes qui confinent la Tartarie.

(5) Kao-kiué , forteresse à quatre cens vingt *ly* au nord-ouest de Tai-tong-fou.

(6) Dans le district de Tai-tong-fou.

(7) Yu-men , aujourd'hui Tai-tcheou de Tai-yuen-fou du Chan-si.

(8) Tai-kiun dependant de Tai-yuen-fou.

(9) Leao-yang-tcheou du Leao-tong.

(10) Pao-ngan-tcheou de Siuen-hao-fou dans le Pé-tché-li.

(11) Ping-kou-hien dans le Pé-tché-li.

(12) Yong-ping-fou de la même province.

(13) Les Chinois donnent à cette grande muraille , qui borne la Chine du côté de la Tartarie , le nom de *Ouan-li-chang-tching* , c'est-à-dire , *la grande muraille de dix mille ly*. A compter dix *ly* pour une lieue , elle auroit mille lieues d'étendue , mais c'est une exagération : en estimant les divers contours qu'on lui a fait prendre dans quelques endroits , elle n'a qu'aux environs de cinq cens lieues. Elle a de hauteur vingt à vingt-cinq pieds , & elle est si large qu'en quelques endroits six chevaux de front pourroient courir dessus sans s'incommoder. Elle continue

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{244.}
Tsin-chi-hoang-ti.

^{243.}

^{242.}

^{241.}

Cette muraille achevée, TSIN-CHI-HOANG-TI enleva douze places au prince de Han, & la campagne suivante, le pays de Tchang-yeou-koué, au prince de Ouei. Il rappella ensuite ses troupes, parce qu'une maladie contagieuse, répandue dans ses états, lui emportoit chaque jour beaucoup de monde. Cette espèce de peste ayant cessé, il recommença la guerre contre le prince de Ouei, à qui il prit encore vingt villes.

Le prince de Tchou, voyant que TSIN-CHI-HOANG-TI dépouilloit insensiblement les autres princes, commença à craindre pour lui-même; & sans qu'il fût nécessaire de le solliciter, comme autrefois, il fut le premier à presser vivement les princes de Tchao, de Ouei & de Han, à joindre leurs troupes aux siennes contre l'ennemi commun: ces princes se liguerent avec lui pour s'opposer à une puissance si redoutable.

Toutes ces troupes réunies allèrent, sous la conduite du prince de Tchou, se saisir de la ville de Cheou-ling, avec ordre, après cette expédition, d'entrer par la forteresse de Han-kou, sur les terres de Tsin, & de donner bataille, si l'armée de TSIN-CHI-HOANG-TI leur disputoit le passage.

Les princes confédérés la rencontrèrent en effet à Han-kou, comme elle venoit au secours de Cheou-ling. La bataille se

jusque sur des montagnes inaccessibles. Le P. Verbiest, en un endroit, lui reconnut mille trente-sept pas géométriques d'élévation au-dessus de l'horizon. Dans sa longueur elle est défendue, à de justes distances, par une chaîne de forts, dans lesquels on entretenoit, apparemment dans des temps où on craignoit des irruptions de la part des Tartares, jusqu'à un million d'hommes. Ceux qui l'ont vue, prétendent qu'il n'y a point d'ouvrage au monde qui lui soit comparable. Aujourd'hui que les Tartares *Mancheoux* sont maîtres de la Chine, nécessairement on néglige d'y faire des réparations; on entretient seulement les fortifications des passages les plus foibles, le reste tombe en ruine. On voit par l'histoire, qu'on a tort d'attribuer tout ce grand ouvrage à l'empereur TSIN-CHI-HOANG-TI. *Éditeur.*

donna ; mais les alliés la perdirent , & furent obligés d'abandonner leur conquête aux troupes de Tsin , qui s'en emparèrent. Les Tsin victorieux fondirent sur les terres de Ouei , & enlevèrent Tchao-kou (1), place importante.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
241.
Tsin-chi-hoang-ti.

Tchu - yng , un des principaux du conseil de Tchou , à la nouvelle de la prise de cette ville , voyant la principauté de Ouei sur son déclin , & que tant de conquêtes des Tsin mettoient les états de Tchou à découvert , conseilla à son maître de transférer sa cour à Cheou-tchun (2). Le prince suivit ce conseil.

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit d'autres vues que celles de tirer vengeance de la ligue que le prince de Tchou avoit faite contre lui. Toujours occupé de son grand dessein , il porta la guerre l'année suivante dans la principauté de Ouei , & se saisit du pays de Ki. Les campagnes d'ensuite , continuant ses conquêtes , il s'empara encore des villes de Ouan (3) & de Pou (4) ; mais l'incident d'une révolte , dans ses propres états , en suspendit la rapidité.

240.

239.

238.

Lorsque TSIN-CHI-HOANG-TI prit possession des états de Tsin , il étoit fort jeune , & sa mère encore à la fleur de son âge. Cette princesse avoit conçu une violente passion pour Ouen-sin , prince de la famille régnante , qui de son côté avoit beaucoup d'amour pour elle. La grande jeunesse de TSIN-CHI-HOANG - TI les rassuroit sur le secret de leur commerce ; cependant , comme les lumières & la vigilance de ce prince croif-

(1) Ouei-kiun-fou dans le Ho-nan.

(2) Cheou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(3) Ouan-kiu-hien de Ping-yang-fou.

(4) Sie-tcheou de Ping-yang-fou du Chan-fi.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

238.
Tsin-chi-hoang-ti.

soient avec l'âge, ces deux amans craignirent d'être découverts.

Ouen-sin avoit un jeune domestique, nommé Lao-ngai, que la princesse affectionnoit : comme il n'avoit point encore de barbe, elle imagina de le faire passer pour eunuque, & de le prendre à son service, afin que si ses familiarités avec le prince venoient à transpirer, elle pût les rejeter sur le prétendu eunuque : mais cette princesse ne tarda pas à prendre beaucoup de goût pour son nouveau page ; elle en eut deux enfans, dont la naissance fut cachée avec soin.

Lao-ngai, d'un esprit vif & délié, avoit captivé les bonnes grâces de TSIN-CHI-HOANG-TI ; rien ne se faisoit plus que par son canal. Cependant, la neuvième année du règne de ce prince, & la vingt-deuxième de son âge, un de ses courtisans osa dévoiler le mystère du faux eunuque. TSIN-CHI-HOANG-TI, convaincu par des preuves, donna ordre de l'arrêter, pour être jugé par le tribunal des crimes, suivant la rigueur des loix.

Lao-ngai prévint le coup par la fuite ; mais s'étant saisi du sceau du prince, il s'en servit pour lever des troupes & tirer de plusieurs places les garnisons, à la tête desquelles il leva l'étendard de la révolte.

Le prince de Tsin envoya contre lui ses meilleures troupes, que Lao-ngai eut la hardiesse d'attendre, & même d'attaquer le premier ; mais comme il n'avoit aucune expérience, il fut battu, fait prisonnier & conduit dans les prisons publiques. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il avoit eu deux enfans de la princesse.

TSIN-CHI-HOANG-TI, au désespoir de l'infamie de sa mère, fit chercher ces deux enfans & les fit mourir. Il punit du dernier supplice Lao-ngai, en éteignit la race par la mort de plus
de

de cent personnes , & relégua la princesse sa mère dans le palais de Fou-yang , avec défense , sous peine de la vie , de lui faire aucune représentation à son sujet. Plusieurs personnes ayant transgressé cet ordre , il leur en coûta la vie. Il en fit mourir jusqu'à vingt-sept ; fit couper les pieds & les mains à quelques autres , & les fit jetter au bas des degrés du palais , afin qu'ils servissent d'exemple.

Malgré cette sévérité barbare , un étranger , de la principauté de Tsi , appelé Mao-tsiao , osa lui demander audience , & lui faire des remontrances sur cette sanglante exécution ; TSIN-CHI-HOANG-TI , qui ne s'attendoit pas que personne fût tenté d'en ouvrir la bouche , entra dans une terrible colère , prit son épée , & tout écumant de rage , il auroit percé Mao-tsiao , si la manche de son habit n'eût paré le coup. La tranquillité & le sang-froid de Mao-tsiao éteignirent la colère du prince , comme l'eau qu'on jette sur le feu. Le philosophe , sans se troubler , s'avança gravement , & après avoir fait de profondes révérences , il lui parla en ces termes :

« On dit ordinairement qu'il n'y a aucun homme qui puisse
 » éviter la mort , ni aucun royaume qui ne doive finir un jour. Vou-
 » loir éviter la mort , c'est ne pas savoir ce que c'est que vivre ;
 » prétendre éterniser la royauté dans sa famille , c'est ignorer
 » ce que c'est que régner ; vivre & mourir , subsister & se
 » perdre ; voilà , prince , ce dont je desirois vous entretenir , je
 » ne fais si vous voudrez m'écouter. Pourquoi non ? répondit
 » TSIN-CHI-HOANG-TI.

« Sans doute , prince , continua Mao-tsiao , que vous ne
 » savez pas combien quelques-unes de vos actions sont blâma-
 » bles , & combien vous avez passé les bornes. Vous avez fait
 » mourir cruellement deux de vos frères ; votre mère exilée ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

238.
Tsin-chi-hoang-ti.

» le supplice injuste & barbare de plusieurs sages, dont tout le
» crime étoit d'avoir trop à cœur votre gloire & le bien de
» vos états : voilà des actions semblables à celles qu'on rap-
» porte de Kié & de Cheou-sin. Si elles viennent à être con-
» nues, & que, comme le bruit des tuiles d'une maison qui
» s'écroule, elles se fassent entendre dans tout l'empire; je le
» dis, prince, & je le dis saisi de crainte pour votre personne,
» ce ne sont point là les actions d'un souverain qui fait vivre
» & mourir, que de posséder un royaume & de le perdre :
» voilà ce que j'avois à vous dire ».

TSIN-CHI-HOANG-TI témoigna sa satisfaction à Mao-tsiao,
& promit de changer de conduite. Pour preuve de sa sincérité,
il le nomma un des premiers membres de son conseil, & or-
donna qu'on disposât tout avec magnificence pour aller cher-
cher la princesse sa mère.

Cette même année, il arriva à la cour de Tchou un événe-
ment presque aussi tragique que celui qui venoit de se passer à
Hien-yang. Kao-lie-ouang, prince de Tchou, déjà avancé en
âge n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût prit plusieurs femmes.
Li-yuen, la première en tête, forma le projet de lui donner un
héritier par supercherie.

Pour en venir à bout, elle maria à Tchun-chin, prince de la
famille régnante & général des troupes, une de ses sœurs, qui
devint bientôt enceinte & en avertit Li-yuen. Cette princesse
instruisit sa sœur du rôle qu'elle devoit jouer.

De retour auprès de son mari, elle lui représenta que son
crédit tomberoit, si l'un des frères du prince venoit à lui suc-
céder; qu'il devoit se souvenir des mortifications qu'il en avoit
déjà essuyées : au lieu qu'en se prêtant aux vues de Li-yuen, &
en consentant qu'elle passât au rang des femmes de Kao-lie-

ouang , si elle accouchoit d'un prince , qui deviendrait l'héritier de Tchou , ce prince étant son fils , il conserveroit ses dignités & sa puissance. Tchun-chin , plus guidé par l'ambition que par l'amour , fut lui-même offrir sa femme à Kao-lie-ouang. Peu de temps après elle déclara qu'elle étoit enceinte. Cette nouvelle causa une joie universelle , qui augmenta encore , lorsqu'au bout du terme elle accoucha d'un fils. Kao-lie-ouang , hors de lui-même , le nomma héritier de ses états , & sa mère princesse de Tchou. Ce qui se fit avec beaucoup d'appareil & au milieu des réjouissances publiques.

Li-yuen , qui n'avoit ménagé cette intrigue que par un esprit d'ambition , fut si bien profiter de la gloire de sa sœur , d'avoir donné un héritier à Kao-lie-ouang , qu'il lui fut aisé , sous ses auspices , de s'emparer du gouvernement. Il sembloit alors qu'elle n'avoit plus rien à désirer , lorsqu'elle vint à craindre que le prince Tchun-chin ne gâtât toute l'affaire en révélant le secret ; afin de se mettre l'esprit en repos , elle résolut de s'en défaire.

Tchu-ying , ami de Tchun-chin , qui avoit la liberté d'entrer au palais quand il le vouloit , eut vent du dessein de Li-yuen. Kao-lie-ouang étant tombé malade dans ces entrefaites , Tchu-ying acquit plus de certitude du complot. Il avertit son ami que Li-yuen étoit son ennemie secrète , & quoiqu'elle n'eût pas les troupes à sa dévotion , qu'elle entretenoit un grand nombre de scélérats pour s'en servir lorsqu'elle voudroit s'emparer de toute l'autorité. Il conseilloit à Tchun-chin de le nommer capitaine des gardes , pour être à portée de lui rendre service & de punir Li-yuen , si elle osoit attenter à ses jours.

Tchun-chin n'en voulut point croire son ami , & se persuada que c'étoient des faux bruits , imaginés pour le brouiller

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

238.

Tsin-chi-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{238.}
Tsin-chi-hoang-ti.

avec Li-yuen. Tchu-ying, consterné de son aveuglement, craignant pour lui-même, jugea à propos de se mettre en sûreté par la fuite.

Cependant la maladie de Kao-lie-ouang empiroit chaque jour ; il mourut effectivement dix-sept jours après. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, Li-yuen pensa à exécuter son dessein ; elle apostâ les scélérats, qu'elle avoit à sa solde , à la porte du palais appelée *Ki-men* , par où les grands entroient , & envoya prier Tchun-chin de s'y rendre.

Tchun-chin , ignorant la mort du prince , s'y rendit, sans la moindre précaution , par la porte *Ki-men* ; mais à peine fut-il entré , que les satellites de Li-yuen le poignardèrent , & coururent à la maison de ce général faire main-basse sur toute sa famille.

Li-yuen apprit cette nouvelle avec une joie , qui surprit tous ceux qui étoient avec elle. Elle fit assembler les grands , & leur fit reconnoître le fils de sa sœur pour légitime prince de Tchou , sous le nom de Yeou-ouang.

^{237.}

Le désordre arrivé dans la famille de TSIN-CHI-HOANG-TI , & qu'on avoit eu grand soin de lui cacher si long-temps , lui fit soupçonner que quelque prince étranger l'avoit peut-être excité sous-main , pour le rendre odieux à ses sujets & les porter à la révolte.

Ce qui le confirmoit dans ce soupçon , c'est que Liu-pou-ouei , ce riche négociant , que son père avoit élevé à la qualité de prince lorsqu'il monta sur le trône , par reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu , en lui procurant la mère de TSIN-CHI-HOANG-TI , avoit toujours été bien avec cette princesse , sans lui donner jamais le moindre avis de ses désordres , & que lui , la princesse & Lao-ngai , le prétendu cunuque , étoient tous trois de la principauté de Tchao.

Dans cette perplexité, il n'osa ni faire le procès à Liu-pou-ouei, ni examiner sa conduite, de peur d'être obligé de faire mourir un homme, qu'il pouvoit soupçonner d'être réellement son père. Il n'osa pas non plus chasser de ses états celui à qui il avoit l'obligation d'être l'héritier de Tsîn, & d'avoir succédé à Tchuang-fiang-ouang qu'il reconnoissoit pour son père. Il se contenta donc de lui faire dire de se retirer dans sa principauté.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{237.}
Tsîn-chi-hoang-ti.

TSIN-CHI-HOANG-TI, après avoir donné cet ordre, tint un conseil extraordinaire, composé des seuls princes de sa famille, dans lequel il exposa ses soupçons contre les étrangers qui s'étoient fixés à sa cour. Comme ils étoient presque tous des personnages de considération & de mérite, ce prince témoigna la méfiance où il étoit qu'ils ne lui tendissent des pièges, & ne travaillassent sourdement pour les intérêts de leurs princes naturels, en conséquence de quoi il conclut à ce qu'on les renvoyât tous dans leur pays. Le conseil approuva cet avis; TSIN-CHI-HOANG-TI en fit faire une recherche exacte, & leur ordonna de sortir de ses états.

Li-fsé, qui possédoit un des premiers emplois à la cour de Tsîn, étoit du pays de Tchou, & se trouvoit par conséquent du nombre des proscrits; il ne put souffrir patiemment l'affront qu'on faisoit aux étrangers. Comme il étoit sur le point de partir, il fit remettre à TSIN-CHI-HOANG-TI le placet suivant :

« Mou-kong, un des plus grands princes qu'aient eu les
» TSIN, sur ce que la renommée publioit de Yeou-yu, le fit
» venir du pays des Tartares, sa patrie, & par ses sages conseils,
» il se rendit maître des pays de Pé-li-hi & de Ouan; il invita
» Kien-chou de la principauté de Song, Pœi-pao & Kong-sun-
» tchi de celle de Tçin, & avec le secours de ces habiles gens

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{237.}
Tsin-chi-hoang-ti.

» il soumit , à son obéissance , vingt provinces des Tartares occidentaux.

» Hiao-kong , ce grand prince , employa les talens de Chang-yang à se concilier l'amitié des princes de l'empire , & à profiter de ce temps de paix pour se fortifier. Hoci-ouang ne s'est fait tant de réputation , que parce que Tchang-y , par son habileté , détruisit la fameuse ligue de six princes contre lui , & les engagea même à le servir.

» Qui a rendu Tchao-siang-ouang si puissant & si redoutable ? n'est-ce pas Fan-tsiu ? Après tous ces exemples , peut-on dire que les étrangers sont nuisibles ou inutiles à vos états ? Je n'examine point s'il est maintenant avantageux de les chasser ou de les retenir ; tout ce que je puis dire , c'est qu'en les chassant , vous vous privez d'un grand secours , & que vous en fournissez aux autres princes , jaloux de votre gloire & de votre puissance. En déshonorant ces étrangers , vous vous en faites des ennemis ; vous leur mettez les armes à la main ; vous les animez à servir leurs princes contre vos intérêts : voilà , prince , ce que mon zèle pour votre service & pour votre honneur m'engage de vous représenter , en vous exhortant d'y faire la plus sérieuse attention ».

TSIN-CHI-HOANG-TI n'eut pas plutôt achevé la lecture de ce placet , qu'il révoqua les ordres qu'il avoit donnés , & invita les étrangers à rester. Il rendit à Li-fsé son emploi , en le traitant avec toute la distinction que son zèle méritoit.

^{236.}

Quoique ce prince eut rappelé sa mère de son exil , il ne pouvoit cependant oublier le déshonneur qu'elle lui avoit fait. Il lui étoit d'autant plus sensible , que ceux qui doutoient qu'il fût fils de Tchuang-siang-ouang , se prévalaient de la conduite de cette princesse pour appuyer ce soupçon. TSIN-CHI-HOANG-

TI en conçut tant de haine contre Tchao , que la première guerre qu'il entreprit, après cette aventure, fut contre cet état, à qui il enleva, dans une première campagne, neuf de ses places.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

236.

Tsin-chi-hoang-ti.

Cette campagne finie , il apprit que Liu-pou-ouei , exilé dans ses terres , recevoit sans cesse des couriers des grands. Comme il craignoit que ce commerce ne cachât quelque dessein nuisible à ses intérêts, il lui écrivit cette lettre : « Dites-moi quel
» service important vous avez rendu à l'état pour posséder dans
» le Ho-nan un pays de cent mille familles ? & quelle alliance
» vous avez avec la famille des TSIN pour porter le titre de
» prince ? Cet ordre reçu , retirez-vous dans le pays de Tcho
» & vivez-y en paix ». Liu-pou-ouei se crut perdu ; dans cette crainte , il prit du poison & termina ainsi ses jours.

235.

L'année suivante , TSIN-CHI-HOANG-TI continua la guerre contre Tchao , dont il défit les troupes & tua leur général Ho-tché ; mais le prince de Tchao ayant donné le généralat à Li-mou , celui-ci battit les Tsin à plates coutures auprès de Y-ngan (1) , & obligea leur armée de se retirer fort en désordre & de finir ainsi cette campagne. Mais la suivante , l'armée de Tsin , après avoir été considérablement recrutée , s'empara de Y-ngan , de Ping-yang (2) & de Ou-tching (3) , trois des plus importantes places des états de Tchao. Par ces conquêtes , TSIN-CHI-HOANG-TI se vit maître des pays de Hen-mong & de Pou-ou.

234.

233.

Ngan-ouang , prince de Han , voyant le progrès des armes

232.

(1) Kao-tching-hien de Tchén-ting-fou du Pé-tché-li.

(2) Ping yang , à cinquante /y sud est de Ouei-hien de Tai-ming-fou de la même province.

(3) Ou-tching-hien de Tong chang-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{232.}
Tsin-chi-hoang-ti.

de Tsin, jugea qu'il faudroit un jour le reconnoître pour son maître, & que s'il se soumettoit de son plein-gré, sa condition en seroit meilleure. Dans cette pensée, il lui envoya un de ses premiers officiers lui offrir de se reconnoître son tributaire & son sujet.

^{231.}

TSIN-CHI-HOANG-TI reçut cet envoyé assez froidement & le renvoya sans réponse, ce qui fit juger à Ngan-ouang qu'il demandoit peut-être le territoire de Nan-yang, & il le lui offrit. Le prince de Tsin, qui ambitionnoit davantage, fit marcher ses troupes du côté de la principauté de Han, & fonda dessus à l'improviste. Le prince, dans la sécurité que ses démarches de soumission lui donnoient, perdit ses états & fut fait prisonnier. TSIN-CHI-HOANG-TI le mit au rang du peuple, & éteignit ainsi cette principauté, qu'il réduisit dès-lors en province sous le nom de Yng-tchuen.

^{229.}

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit cependant bien plus à cœur d'éteindre la principauté de Tchao; il n'y voyoit d'obstacle que l'habileté du général Li-mou, qui avoit si maltraité ses troupes à la journée de Y-ngan : ainsi, avant d'y envoyer une nouvelle armée, il tâcha de perdre ce général dans l'esprit de Ycou-mou-ouang, son prince, par le moyen de Kou-kai, un de ses favoris, qu'il corrompit par une somme d'argent.

Kou-kai, sans talens & sans honneur, avoit une ame basse & vénale. Li-mou, à la vérité, étoit un excellent officier, rempli de capacité & de bravoure, mais trop prévenu de son mérite, sur-tout entêté & peu docile. Kou-kai se servit de ces défauts pour le perdre.

Il fit courir le bruit que Li-mou vouloit se révolter, & rendit la chose si vraisemblable à Ycou-mou-ouang, que ce prince donna ordre à Tchao-tsông & à Yen-tsiu, d'aller prendre le commandement

dement des troupes à sa place, & de le tuer s'il faisoit la moindre résistance.

Li-mou n'avoit point été prévenu de ce changement, il refusa d'obéir, & prétendit qu'on devoit auparavant lui faire son procès dans les formes; alors Tchao-tsong & Yen-tsin exécutèrent les ordres qu'ils avoient reçus, & lui firent casser la tête par leurs gens.

TSIN-CHI-HOANG-TI apprenant le succès de la fourberie du traître Kou-kai, envoya aussi-tôt contre Tchao une forte armée, qui après en avoir battu les troupes, marcha droit à Han-tan la capitale, où étoit alors Yeou-mou-ouang, & l'investit. Le siège fut poussé avec tant de vivacité, qu'en peu de jours la place fut emportée; Yeou-mou-ouang & toute sa famille furent faits prisonniers & envoyés à TSIN-CHI-HOANG-TI, qui les fit tous mourir indistinctement, pour venger le déshonneur que sa mère lui avoit fait, comme si son crime eût pu être effacé par le sang de tant de victimes innocentes. Ainsi périt la principauté de Tchao.

Au milieu des réjouissances qu'on fit à l'occasion de cette conquête, TSIN-CHI-HOANG-TI courut le plus grand risque pour sa vie. Le prince Tan, héritier de la principauté de Yen, avoit été autrefois en otage auprès du prince de Tchao; il étoit alors dans les bonnes grâces de TSIN-CHI-HOANG-TI, ce qui l'engagea à demander au prince son père, d'aller demeurer en la même qualité à la cour de Tsin.

Soit inconstance, soit raison d'intérêt, TSIN-CHI-HOANG-TI ne lui fit plus le même accueil, & ne lui rendoit pas les honneurs dûs à son rang. Un jour même le prince de Tsin le traita avec mépris. Tan en fut si piqué, qu'il résolut de s'en venger. Dans ce dessein, il se sauva de la cour de Tsin, & se

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

229.

Tsin-chi-hoang-ti.

228.

227.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

227.

Tsin-chi-hoang-ti.

retira dans les états de son père. Fan-yu-ki , un des officiers généraux de Tsin , vint l'y joindre , pour se soustraire au châtiement que méritoit un crime qu'il avoit commis. Le prince Tan lui donna une maison & lui assigna des revenus.

Ce prince , tout entier à son ressentiment , invita King-kou de la principauté de Ouei , ennemi juré de TSIN-CHI-HOANG-TI , à se rendre à la cour de Yen , & accompagna cette invitation de riches présens. King-kou ne put s'y refuser.

Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble , Tan lui peignit la tyrannie & l'ambition du prince de Tsin , qui venoit de détruire deux puissantes principautés , Han & Tchao , dont il avoit fait inhumainement mourir les souverains avec leurs familles. Il lui dit » que le même sort menaçoit Yen ; qu'on ne pouvoit éviter ce coup , qu'en trouvant un homme déterminé à se sacrifier pour le bien de l'empire , qui intimidât le tyran au point de le forcer à laisser les autres princes en paix , & à leur restituer les terres qu'il leur avoit enlevées ; ou bien de le punir de tant de forfaits en lui donnant la mort. « Cette commission » est digne de vous , ajouta le prince , vous mériterez le titre » glorieux de libérateur de l'empire , & vous rendrez votre » nom immortel ».

King-kou , échauffé par l'enthousiasme que le prince lui communiquoit , accepta cette dangereuse commission ; mais craignant de n'avoir pas un libre accès auprès de TSIN-CHI-HOANG-TI , il imagina que s'il lui portoit la tête de Fan-yu-ki , qu'il avoit mise à prix , les portes lui seroient ouvertes. Il proposa cet expédient au prince Tan , qui ne put consentir à sacrifier un homme qui étoit venu se jeter entre ses bras comme dans un asyle sacré. King-kou n'insista point ; mais il fut trouver Fan-yu-ki lui-même , & lui dit : « Vous voyez combien vous

» êtes déchu du crédit & du rang que vous aviez autrefois.
 » Un homme de cœur n'est pas fait pour vivre dans la crainte
 » & dans l'humiliation. Quelles ressources , quels honneurs
 » pouvez-vous espérer ici ? Le prince de Tsin a exterminé toute
 » votre famille , & il promet de donner mille livres pesant d'or ,
 » avec une ville de dix mille familles , à quiconque lui por-
 » tera votre tête , & vous êtes dans l'impuissance de vous ven-
 » ger » ! Fan-yu-ki poussant un grand soupir , King-kou con-
 tinua : « Si je pouvois porter votre tête au prince de Tsin , je
 » la lui présenterois d'une main , & de l'autre je lui enfonce-
 » rois le poignard dans le sein : sa mort vous vengeroit de la
 » cruauté qu'il a exercée envers votre père , votre mère &
 » toute votre famille , & je sauverois les états de Yen qui sont
 » en danger de tomber sous sa tyrannie ».

Fan-yu-ki , le regard sombre & farouche , s'écria : « Je ne
 » respire que la vengeance , & je n'ai point de repos ! Je ne
 » puis l'obtenir & je vis encore » ! A ces mots il se coupe le
 col & tombe aux pieds de King-kou , qui l'acheve & emporte
 sa tête. A cette vue , le prince Tan versa des larmes , & rendit
 à l'infortuné Fan-yu-ki les derniers devoirs , selon le rang qu'il
 avoit tenu.

King-kou partit pour la cour de Tsin , avec la tête de ce
 général. Il se munit d'un poignard à l'épreuve , qu'il trempa
 dans du poison , afin que si le coup portoit à faux , la blessure
 en fût mortelle. Il parvint , sans difficulté , auprès de TSIN-CHI-
 HOANG-TI , & tout en lui présentant la tête de Fan-yu-ki , il
 voulut tirer son poignard ; mais au mouvement qu'il fit , le
 prince se leva brusquement & s'enfuit. King-kou le poursuivit.
 Le prince , armé de son sabre , lui porta au hasard un revers ,
 qui lui coupa la jambe & le fit tomber.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 227.
Tsin-chi-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

227.
Tsin-chi-hoang-ti.

Cet homme, furieux d'avoir manqué son coup, lança son poignard contre le prince, qui fut assez heureux pour l'éviter. On l'arrêta, & ce malheureux finit sa vie dans les tourmens & les supplices les plus cruels.

TSIN-CHI-HOANG-TI ayant découvert, par une lettre qu'on lui trouva, qu'il avoit été sollicité par le prince Tan, fut outré de colère, & fit marcher ses troupes contre les états de Yen. Le prince de Yen, sans se troubler, rassembla toutes ses forces, & s'avança au devant de l'armée de Tsin, qu'il rencontra à l'ouest de la rivière Y-choui (1). Les généraux de Tsin, qui avoient des ordres terribles, se disposèrent aussi-tôt à attaquer l'armée de Yen; ils lui passèrent sur le ventre, & furent mettre le siège devant la ville de Ki. Hi-ouang, prince de Yen, pour éviter de tomber entre les mains des ennemis, se sauva dans le Leao-tong, & pour appaiser TSIN-CHI-HOANG-TI, il fit couper la tête à son fils, le prince Tan, & la lui envoya. Le prince de Tsin rappella ses troupes, mais ce ne fut que pour rentrer bientôt dans cette principauté.

226.

Ouang-pen, général de Tsin, & fils du célèbre Ouang-tfieng, de retour des états de Yen, eut ordre de ne point revenir à la cour, mais d'aller assiéger Kia-ouang, prince de Ouei, dans sa capitale. Ce général fit creuser un grand canal, qui conduisit les eaux du Hoang-ho dans la ville, qu'elles inondèrent de telle sorte, que Kia-ouang, pour n'y pas périr, se vit contraint de se soumettre. Ouang-pen le fit conduire, avec sa famille, sous une escorte sûre, à Hien-yang, où TSIN-CHI-HOANG-TI les fit tous mourir, & détruisit la principauté de Ouei, dont il ne fut pas difficile à Ouang-pen de se rendre maître.

225.

(1) Au nord de Ngan-tcheou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

TSIN-CHI-HOANG-TI, voyant que tout lui réussissoit, entreprit de réduire le prince de Tchou, & demanda à Li-sin, un de ses meilleurs généraux, combien il vouloit de troupes pour y réussir. « Je ne vous demande, lui dit-il, qu'une armée de » deux cens mille hommes, & je vous réponds du succès ». TSIN-CHI-HOANG-TI ne répliqua rien ; mais ayant fait venir le vieux général Ouang-tfien, il lui fit la même question.

« L'entreprise, lui répondit Ouang-tfien, n'est pas de peu » de conséquence, & à moins de six cens mille hommes, je ne » crois pas qu'on puisse en venir à bout ». TSIN-CHI-HOANG-TI surpris : « Tu radotes bon vieillard, lui dit-il, je vois bien » que ton esprit a baissé ». Il revint donc à Li-sin, auquel il donna Mong-tien pour lieutenant, avec deux cens mille hommes sous leurs ordres, & les envoya porter la guerre dans les états de Tchou. Ouang-tfien fut si sensible à la réponse de son maître, qu'il s'en retourna à Ping-yang (1).

Les deux généraux divisèrent leur armée en deux corps, qui devoient se rejoindre à Tching-fou (2). Li-sin rencontra d'abord un détachement des troupes de Tchou qu'il battit, & s'avançant ensuite vers Tching-fou, comme on étoit convenu, il y joignit la division de Mong-tien, & ils furent ensemble chercher l'armée des ennemis qui s'approchoit.

En effet, elle parut deux jours après en bon ordre, & chargea brusquement les troupes de Tsin. Li-sin & Mong-tien soutinrent le choc avec toute la bravoure possible ; mais comme l'attaque avoit été fort vive, les premiers rangs plièrent, & le désordre se mit dans leur armée. Ils laissèrent plus de quarante

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{225.}
Tsin-chi-hoang-ti.

(1) A soixante-dix /y nord-est de Fouping hien de Si-ngan-fou.

(2) A soixante-dix /y sud-est de Po-hien de Fong-yang-fou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

225.
Tsin-chi-hoang-ti.

mille hommes des leurs sur la place, du nombre desquels étoient sept officiers généraux. Ils perdirent encore beaucoup de monde dans leur fuite, ayant été poursuivis pendant trois jours & trois nuits sans relâche, & repoussés jusque dans leur pays.

224.

TSIN-CHI-HOANG-TI, désespéré d'une défaite aussi complète, fut trouver Ouang-tien, & reconnut le tort qu'il avoit de ne pas s'en être rapporté à son expérience; il lui dit qu'il falloit absolument qu'il vînt rétablir l'honneur de ses armes.

« Ma maladie, lui répondit Ouang-tien, a beaucoup diminué mes forces, je n'ai plus de tête, je suis vieux, je ne fais plus ce que je dis; mais cependant, si vous n'avez peur, & que vous soyez réduit à vous servir de moi, je vous déclare qu'il me faut absolument six cens mille hommes, sans quoi je ne puis rien faire ». TSIN-CHI-HOANG-TI en fit sur le champ expédier l'ordre.

Ouang-tien, avec cette formidable armée, entra dans les états de Tchou, & pénétra, sans aucune opposition, jusqu'à Ping-yu (1). Le prince de Tchou, instruit par ses espions que ces grands préparatifs de guerre étoient contre lui, avoit rassemblé ses forces, résolu de tout risquer pour conserver son royaume.

Ouang-tien que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit eu soin de fournir abondamment de vivres, ne voulut point confier ses espérances au sort d'une bataille; il se tint dans son camp, s'y fortifia afin de mettre les ennemis dans la nécessité de ruiner leur pays par leurs propres troupes, dont le nombre égaloit les siennes.

(1) Ju-ning-fou dans le Ho-nan.

Hiang-yen , général de Tchou , qui n'avoit pas prévu que l'armée de Tsin demeurât si long-temps sans vouloir combattre , fit insulter leur camp , pendant plusieurs jours , sans aucun succès. Comme les vivres commençoient à lui manquer , il étoit obligé de faire escorter , par de gros détachemens , les convois qui lui venoient de fort loin.

Après s'être dégarni aussi fort , Hiang-yen fit faire un mouvement à ses troupes , si mal à propos , que Ouang-t sien en profita pour le charger , & le combat étant insensiblement devenu général , l'armée de Tchou fut obligée de céder le terrain à celle de Tsin , & de se retirer à la hâte du côté de Ki-nan.

Ouang-t sien le suivit à la piste. Hiang-yen fit ferme , se battit en grand capitaine , & auroit remporté la victoire , s'il n'avoit été tué dans le temps que les troupes de Tsin commençoient à plier ; mais sa mort répandit une si grande consternation dans son armée , que chacun ne pensa qu'à fuir & à se mettre en sûreté.

Après cette victoire , le général de Tsin entra dans Ki-nan , sans coup férir ; il y mit une bonne garnison pour s'en assurer , & marchant droit à Cheou - tchun , où les princes de Tchou avoient transporté leur cour , il s'en rendit maître. Ouang-t sien se saisit de Yeou-ouang , qui n'avoit que sept à huit ans , l'envoya avec toute sa famille à Hien-yang , & soumit sans peine le reste de la principauté.

Ouang-t sien se comporta avec tant de modération , de prudence & de bravoure dans toute cette expédition , qu'à la bataille de Ki-nan près , qui fut sanglante , il y eut fort peu de sang répandu.

Pendant que ce général étoit occupé à parcourir le Kiang-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

224.
Tsin-chi-hoang-ti.

223.

222.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

221.
Tsin-chi-hoang-ti.

nan, le Pé-yuei & le Houei-ki, Ouang-pen s'empara de son côté de toute la principauté de Yen. TSIN-CHI-HOANG-TI en fit mourir le prince avec sa famille, pour se venger de l'entreprise du prince Tan contre sa vie. Ainsi, à cette vingt-cinquième année du règne de TSIN-CHI-HOANG-TI, dans la principauté de Tsin, ce prince se vit maître de tout l'empire, à l'exception des états de Tsi, & il prit dès-lors, à juste titre, le nom d'empereur de Chine.

221.

Les états de Tsi étoient situés de manière qu'ils avoient d'un côté la mer qui les mettoit en sûreté, & de l'autre ils étoient défendus par les principautés de Yen, de Tchao & de Tchou. Cette position les avoit jusque-là garantis des incursions des princes de Tsin.

Kiun-ouang, père de Kien-ouang, avoit voulu laisser à son fils des instructions pour conserver ses états ; mais la mort le prévint, & on peut attribuer à cet événement la cause de la ruine de son fils & des autres princes.

Après sa mort, Kien-ouang eut Heou-ching pour ministre, que la cour de Tsin corrompit à force d'argent, afin qu'il détournât le prince de Tsi de se joindre aux autres, pour s'opposer aux entreprises de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Lorsque Kien-ouang vit tous les autres princes tombés, & ses états ouverts de tous côtés, il reconnut le tort qu'il avoit de ne s'être pas lié avec eux. Comme il ne pouvoit plus éviter de subir le joug, il chercha à conserver au moins sa famille, en se mettant à la discrétion du vainqueur.

Le gouverneur de Jong-men, rempli d'honneur & de résolution, voulut inspirer plus de courage à son maître. Il accourut pour l'empêcher de consommer cette soumission humiliante ; mais il eut beau lui représenter que les vieux officiers de

de

de Ouei, de Han & de Tchao étoient prêts à se ranger sous ses drapeaux, & que le chemin de l'empire lui étoit encore ouvert. Kien-ouang intimidé par l'approche des troupes de Tsin, se soumit à Ouang-pen qui les commandoit. Ce prince, suivi de toute sa famille, dépouillant les marques de sa dignité, se présenta à ce général dans la posture de suppliant, & lui remit ses états. Ouang-pen le reçut avec les honneurs dûs à sa naissance, & le conduisit à Hien-yang. TSIN-CHI-HOANG-TI le relégua, avec sa famille, dans un désert, où ils périrent tous de faim & de misère.

L'orgueil de tant de victoires, & sa puissance accrue par la destruction de tant de principautés, persuadèrent à TSIN-CHI-HOANG-TI, alors dans la vingt-sixième année de son règne, qu'on devoit l'élever au-dessus de Fou-hi, de Chin-nong, de Hoang-ti, & que son habileté effaçoit la sagesse de Yao, de Chun, de Yu, de Ouen-ouang & de Ou-ouang même. Il quitta le nom de Tching-ouang, qu'il portoit comme prince de Tsin, & prit celui de *CHI-HOANG-TI*, c'est-à-dire, *le premier souverain empereur*, sous lequel l'histoire a cru devoir le faire connoître.

Pour rendre ce nom immortel, il ordonna que ses successeurs à l'empire ne le changeroient point, malgré la coutume introduite depuis long-temps. Il voulut qu'après lui les empereurs fussent seulement distingués par l'ordre numérique; tels que *EULH-CHI-HOANG-TI*, ou *HOANG-TI II*; *SAN-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI III*; *Ssé-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI IV*, ainsi de suite jusqu'à dix mille générations, ou, pour mieux dire, à l'infini.

Il voulut encore qu'il y eût des termes affectés à lui seul pour exprimer ses paroles & ses ordres, prétendant qu'on ne devoit pas rendre les actions d'un aussi grand prince que lui par des

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

221.
Tsin-ti-hoang-ti.

expressions communes à tout le monde ; ainsi il se fit un langage à part. Par exemple , *Tchi* , *agir* , *faire* , étoit le signe de ses paroles ; *Tchao* , qui signifie *instruire* , exprimait ses ordres , voulant marquer par-là qu'un prince ne parle à ses sujets que pour les instruire. Cependant , afin d'avertir les empereurs de ne pas trop s'enorgueillir de leur rang , il affecta , en parlant de lui-même , d'employer *Tchin* , qui signifie le *surplus* , comme qui diroit le *surplus dans l'empire*. L'origine de ce titre modeste , qui s'est conservé jusqu'à nos jours , remonte à ce prince , de même que les deux autres expressions consacrées aux paroles & aux ordres des empereurs.

Les Chinois ont toujours regardé l'astronomie comme un des points principaux du gouvernement : elle étoit depuis longtemps fort négligée ; l'empereur TSIN-CHI-HOANG-TI entreprit de la rétablir. Il en confia le soin à Tseou-yen , originaire du royaume de Tsi , qu'il fit président de ce tribunal.

Ce nouveau président changea le commencement de l'année , qu'il mit à la lune qui précédoit le solstice d'hiver , & détermina que la couleur noire seroit celle de la maison impériale des TSIN ; que les habits & les bonnets de ceux qui serviroient l'empereur , que les drapeaux , les étendards , & enfin tout ce qui avoit rapport à la famille impériale , seroient de la même couleur : l'ordre en fut publié dans tout l'empire.

Le ministre Ouang-ouen & plusieurs grands pensoient qu'il seroit avantageux à l'empereur d'établir dans les états de Yen , de Tsi , de Tchao & de Tchou des princes de sa famille , afin d'y maintenir les peuples dans l'obéissance. Le conseil , chargé d'examiner cette affaire importante , rendit cette décision :

« Ouen-ouang & Ou-ouang , de la dynastie des TCHEOU ,
» établirent leurs fils & leurs frères princes de différentes pro-
» vinces , pour maintenir les peuples dans l'obéissance & la

» soumission ; mais dans la suite les liens de la parenté s'affoi-
 » blissant , l'envie , la jalousie & l'inimitié s'accrurent à un tel
 » point entre eux , qu'ils se déchirèrent par des guerres conti-
 » nuelles , que les empereurs n'ont jamais pu voir finir.

» Maintenant que l'empire est réuni sous le glorieux gou-
 » vernement de Votre Majesté , l'avis de son conseil est , qu'elle
 » n'établisse personne de sa famille dans des principautés ;
 » mais plutôt qu'elle leur assigne , dans quelque ville , une
 » pension proportionnée à leur rang & à leur naissance , en les
 » chargeant de faire payer les tributs aux peuples de leur dis-
 » trict , & de les tenir en paix. Dès-lors on ne reconnoîtra
 » qu'un maître dans l'empire , on n'y suivra que ses ordres ,
 » les cœurs ne seront point partagés , & il ne sera pas difficile
 » de les gouverner.

L'empereur répondit : « Ce que mon conseil a décidé est
 » très-sagement déterminé ; dorénavant l'empire sera divisé
 » en trente-six provinces ; chaque province aura un vice-roi ,
 » un gouverneur & un sous-gouverneur. Ceux de ma famille
 » qui seront capables de remplir ces emplois , pourront y être
 » admis. Les soldats seront rassemblés à Hien-yang & dans son
 » voisinage ; on y établira des arsenaux & des magasins. Il faut
 » faire des sceaux dont les mandarins se serviront pour leurs
 » expéditions , sans cela le gouvernement est sujet à une infi-
 » nité d'inconvéniens : jusqu'ici ils n'en ont point eu , car je
 » ne fais aucun cas de ces demi-caractères dont on s'est servi
 » jusqu'à nous ; il faut que ces sceaux soient différens , suivant
 » les charges & les emplois : qu'on y travaille incessamment.
 » Je prétends de plus , qu'on augmente Hien-yang jusqu'à cent
 » vingt mille familles ».

Après avoir donné ces ordres , l'empereur fit bâtir un palais

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

221.
Tsin-ti-hoang-ti.

digne de lui. L'ancien étoit au midi de la rivière Oue-choui : il fit construire le nouveau au nord de cette rivière ; rien de plus magnifique ni de plus vaste ; dix mille hommes pouvoient se ranger en bataille dans une de ses cours. L'or , l'argent , l'ivoire étoient prodigués & brilloient en dedans & en dehors de l'appartement des princesses , femmes des rois qu'il avoit vaincus & qu'il s'étoit réservées. Tous les corps de logis & les ailes se communiquoient par des galeries couvertes en forme de balcons , dont les balustrades étoient de cèdre , ou d'un marbre rare & précieux.

220.

Pendant qu'on travailloit à ce nouveau palais , l'empereur alla faire la visite des pays de Long-si , de Pé-ti , jusqu'à la montagne de Ki-teou-chan , à douze *ly* à l'ouest de Ping-leang-fou du Chen-si : il partit avec un magnifique cortège. Les mandarins avoient soin de faire faire de nouveaux chemins pour son passage.

219.

L'année suivante , il fut avec le même cortège , visiter les provinces orientales. Son plaisir étoit de monter sur les plus hautes montagnes , & d'y faire graver des vers à sa louange sur de grandes pierres (1) , qu'on élevoit sur une espèce de piédestal , & qu'on couvroit d'un pavillon pour les défendre de l'injure du temps.

Lorsqu'il fut arrivé auprès de la mer orientale , des disciples de la doctrine de Li-lao-kiun , qui avoient à leur tête Siu-chi , vinrent lui présenter un mémoire , dans lequel ils disoient que ,

(1) Il en fit élever sur les montagnes Tseou-y-chan , à vingt-cinq *ly* au sud-est de Tseou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong ; Tai-chan , à cinq *ly* au nord de Tai-ngan-tcheou du Chan-tong ; & Lang-yé-chan , à quinze *ly* au sud-est de Tchu-tching-hien de Tling-tcheou-fou du Chan-tong.

charmés de sa gloire & de ses vertus, ils venoient lui découvrir un secret que personne ne savoit qu'eux : qu'assez loin en mer il y avoit une île, où demeuroient trois esprits amis des hommes, qui procuroient à ceux qui les honoroient une certaine herbe qui avoit la vertu de rendre immortel ; que Ouei-ouang & Siuen-ouang, princes de Tsi, & Tchao-ouang, prince de Yen, y avoient envoyé des gens pour leur en apporter ; mais que ne sachant pas ce qu'il falloit offrir à ces esprits, des vents terribles leur avoient fait faire naufrage, & les avoient engloutis dans les abîmes de la mer. Que pour se rendre ces esprits favorables, il falloit choisir quelques milliers de jeunes garçons & autant de jeunes filles, & les leur offrir ; seul moyen d'obtenir d'eux l'herbe de l'immortalité, qu'ils n'accordoient qu'à ce prix.

L'empereur, quoique d'un esprit pénétrant & solide, donna cependant dans une pareille rêverie, tant l'homme desireroit ne point mourir. Il fit embarquer, pour cette île chimérique, le nombre de jeunes garçons & de jeunes filles que ces magiciens demandoient ; mais à peine les vaisseaux eurent-ils perdu la vue des terres impériales, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui les fit tous périr, à l'exception d'une petite barque toute délabrée, qui apporta la nouvelle de ce triste naufrage.

En faisant la visite de ses provinces, l'empereur courut risque de la vie. Tchang-leang, dont les ancêtres, durant cinq générations de père en fils, avoient servi les princes de Han en qualité de ministres, voyant la famille de son prince éteinte, résolut de la venger par la mort de celui qui l'avoit détruite. Dans le même temps le frère de Tchang-leang vint à mourir : après l'avoir mis dans une bière, il fit serment de ne le point enterrer qu'il n'eût exécuté son dessein.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

219.

Tsin-chi-hoang-ti.

218.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

218.

Tsin-chi-hoang-ti.

Tchang-leang convint avec un homme d'une force extraordinaire , qu'il attendroit l'empereur à Pou-lang-cha. Il lui remit une massue de fer , du poids de deux cens livres , avec une somme considérable. Cet homme prit la massue & refusa l'argent. Comme il étoit lui-même ennemi de TSIN-CHI-HOANG-TI , il entra d'autant plus volontiers dans le ressentiment de Tchang-leang. Il parvint jusqu'au char de l'empereur , dont il fracassa les roues d'un coup de sa massue ; mais il manqua ce prince , & s'esquiva si adroitement , que quelques perquisitions que TSIN-CHI-HOANG-TI en fit faire , il ne put le découvrir. Cependant les courtisans accusèrent Tchang-leang d'être l'auteur de ce complot : on instruisit son procès , qui dura deux ans , sans pouvoir le convaincre , ni acquérir des preuves contre lui.

215.

TSIN-CHI-HOANG-TI , la trente-deuxième année de son règne , faisant la visite des provinces septentrionales , le même *Tao-sé* , Siu-chi , qui lui avoit fait faire le triste embarquement , où une si brillante jeunesse avoit péri , eut encore l'audace de se présenter devant lui , & de lui dire qu'il avoit été à la prétendue île de la mer , où il n'avoit pu obtenir la fameuse herbe de l'immortalité ; mais que les esprits lui avoient remis un billet cacheté , dans lequel il y avoit des choses de la dernière importance pour la famille impériale.

TSIN-CHI-HOANG-TI ordonna de lui apporter ce billet , & y lut ces paroles : *La destruction des Tsin viendra des Tartares Hiong-nou.* Il parut troublé à cette lecture ; mais reprenant un air calme , il ordonna au général Mong-tien de se mettre à la tête d'une armée de trois cens mille hommes , & de les chasser jusqu'au-delà des montagnes les plus reculées de Tartarie.

214.

Mong-tien prit sa route du côté du nord-est , vers les mon-

tagnes Kiai-ché-chan (1), en chassa les Tartares, d'où venant à l'ouest, il nettoya toutes les limites septentrionales de l'empire jusqu'au pays de Ho-nan (2), dont il se saisit, & répara ensuite la grande muraille depuis Lin-tao (3), dans l'étendue de plus de dix mille ly, jusqu'au Leao-tong, afin de fermer tous les passages aux Tartares, & de les empêcher d'entrer en Chine. L'empereur en donna la garde à ce général, qui fixa sa demeure à Chang-kiun.

Il parut cette année, trente-troisième du règne de TSIN-CHI-HOANG-TI, une comète.

L'empereur, de retour de la visite des provinces septentrionales, trouva son nouveau palais achevé. En signe de réjouissance, il invita tous ses grands à un magnifique festin, où l'on s'étendit beaucoup sur les louanges de ce prince.

« C'est par votre sagesse, lui dit Tcheou-tching-tchin, & » par vos vertus, que l'empire jouit aujourd'hui de la paix. » En changeant tant de principautés en provinces, vous avez » étouffé tout sujet de guerre. Ce qu'on rapporte des familles » précédentes, quelque beau, quelque grand qu'il soit, n'ap- » proche point de ce que vous avez fait ».

Chun-yu-yuei l'interrompant, dit : « Les princes des dynas- » ties des CHANG & des TCHEOU ont possédé l'empire plus » de mille ans ; mais en élevant leurs neveux pour se soutenir, » ils ont précisément détruit leur puissance. Cependant Tcheou- » tching-tchin en dit trop, & fait voir par-là qu'il n'a pas toute » la droiture & la fidélité qu'il doit à son prince ».

(1) Au nord-est de Tchong-ly-hien de Yong-ping-fou du Pé tché-li.

(2) Le pays d'Ortous.

(3) Min-tcheou-oué du Chen-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

213.
Tsin-chi-hoang-ti.

« Eh bien , répondit l'empereur , si quelqu'un de vous a quel-
» que chose à me dire , qu'il parle en liberté ; je ferai même
» charmé de savoir vos sentimens sur ma conduite ». Li-sé ,
son premier ministre , qui avoit conçu le dessein de rendre son
nom fameux , profita de cette permission , & lui dit :

« Nous ne lisons pas dans nos histoires , que nos premiers
» princes aient suivi en tout les règles de leurs prédécesseurs ;
» nous y voyons au contraire , que les trois familles qui ont
» précédé celle de Votre Majesté , ont suivi celles qui leur étoient
» particulières. Prince , vous avez établi une nouvelle forme de
» gouvernement qui , suivant les règles de la sagesse humaine ,
» doit toujours maintenir sur le trône votre auguste famille ;
» tous l'approuvent , tous la reçoivent avec des sentimens pleins
» d'estime & de vénération ; il n'y a que cette classe d'hommes
» stupides , qui se piquent d'être gens de lettres , qui n'en veu-
» lent pas convenir. Ils ont toujours dans la bouche les règles
» des anciens ; ils en parlent sans cesse. Eh ! qu'y a-t-il de bon
» dans le gouvernement des trois familles qui ont régné jus-
» qu'ici ? Donner toute liberté à ces sortes de gens de courir
» chez les princes , comme dans les guerres passées , pour fo-
» menter les troubles , est un des points où ces familles ont le
» plus erré.

« Aujourd'hui tout est arrêté , tout obéit à un seul maître ,
» tout vit en paix ; il faut que Votre Majesté , pour obvier au
» désordre à venir , oblige ces gens de lettres à s'instruire des
» nouvelles règles de votre gouvernement. Aucun , je le fais ,
» ne veut s'y conformer ; ils n'étudient que les anciennes cou-
» tumes ; ils blâment les vôtres , & excitent par ce moyen le
» peuple à les condamner.

« A peine a-t-on publié quelqu'une de vos ordonnances ,
» qu'on

» qu'on les voit dans chaque maison les critiquer ouvertement ,
 » leur donner un sens faux , & les expliquer d'une manière qui
 » ne vous fait pas honneur. Ils emploient les connoissances
 » qu'ils ont acquises par l'étude , à inspirer au peuple de l'aver-
 » sion pour votre gouvernement , & à lui insinuer un esprit de
 » révolte. Si Votre Majesté n'y met ordre , d'une manière effi-
 » cace , votre autorité perdra toute sa force , & les troubles
 » recommenceront à désoler l'empire.

» Mon avis seroit qu'on réduisît tant de sortes de caractères
 » à un seul , & qu'on obligêât tout le monde , sous de grièves
 » peines , à ne se servir que de ceux qui sont en usage à la cour
 » de Votre Majesté. Quelle confusion n'est-ce pas de voir dans
 » un état au moins soixante-dix manières d'écrire ? N'est-ce
 » pas-là un moyen très-propre à entretenir le penchant à la
 » révolte ?

» Votre Majesté devoit encore faire brûler tous les livres ;
 » excepté l'histoire de *Tsin* : elle devoit ordonner , sous peine
 » de la vie , qu'on remît aux mandarins le *Chu-king* , le *Chi-king* ,
 » & tel autre livre que ce soit , pour être réduits en cendres ;
 » défendre de parler de ces livres , de même que de blâmer le
 » gouvernement , sous peine , pour les contrevenans , d'être punis
 » du dernier supplice , & de l'extinction de toute leur famille.

» Et pour obliger les mandarins à tenir la main à l'exécu-
 » tion de ces ordres , il faut les condamner aux mêmes peines
 » que les réfractaires. On peut cependant épargner les livres
 » qui ne traitent que de la *médecine* , des *koua* , & du *labourage* ». L'empereur applaudit si fort au conseil de Li-fsé , que de peur que quelqu'un des grands ne s'y opposât , il fit sur le champ expédier l'ordre fatal de brûler les livres.

Quelque attachés que fussent Heou-seng & Leou-seng à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

212.

Tsin-chi-hoang-ti.

l'empereur, ils blâmèrent entre eux cet ordre avec beaucoup de liberté. Par malheur ils furent entendus & dénoncés, mais ils prirent la fuite.

L'empereur fut si irrité, sur-tout contre Lou-feng qu'il avoit comblé de bienfaits, qu'il donna ordre d'examiner, avec la dernière sévérité, les lettrés de Hien-yang, & que sans aucun égard on fît mourir indistinctement tous ceux qui auroient mal parlé de lui.

Cet examen se fit dans la plus grande rigueur ; plus de quatre cens soixante lettrés, la plupart gens de mérite, furent condamnés à être enterrés tout vifs dans de grandes fosses, creusées exprès, où on les laissa mourir cruellement. Fou-sou, fils aîné de TSIN-CHI-HOANG-TI, touché de cette barbarie, lui représenta que les lettrés, qu'on traitoit avec tant d'inhumanité, n'étudioient les livres de Confucius, que pour faire régner la vertu dans l'empire, en y répandant sa doctrine ; qu'il craignoit que cette rigueur n'occasionnât des révoltes, & qu'il ne pouvoit voir tranquillement ces scènes affreuses de sang & de barbarie.

TSIN-CHI-HOANG-TI, piqué de ces remontrances, entra dans une grande colère contre le prince Fou-sou, & pour l'en punir, il lui ordonna de partir sur le champ pour Chang-kiun, & d'aller prendre le commandement des troupes sur les frontières, conjointement avec Mong-tien ».

211.

Peu de temps après on trouva, dans le territoire de Tong-kiun, une pierre, qu'on prétendoit être tombée du ciel, sur laquelle étoient gravés ces mots : *TSIN-CHI-HOANG-TI mourra bientôt, & après sa mort, ses états seront partagés.* On fit sur cela de grandes perquisitions, & les mandarins n'ayant pu en découvrir l'auteur, tous les habitants de ce district furent mis à

mort , & la pierre brûlée jusqu'à ce qu'elle fût réduite en poussière.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

211.

Tsin-chi-hoang-ti.

210.

L'année suivante, l'empereur partit de la cour pour aller faire la visite des provinces méridionales. Il se fit accompagner de Hou-hai son fils , & de Li-fsé son premier ministre. Il alla d'abord à la montagne Kicou-y-chan (1) , visiter le tombeau l'empereur Chun ; d'où s'étant embarqué sur le fleuve Kiang , il le descendit pour aller dans le Tché - kiang , de-là à Tan-yang (2) ; puis continuant sa route au midi , il passa la rivière Tfién-tang-kiang , & fut visiter , à la montagne Hoci-ki-chan , le tombeau du grand Yu , d'où revenant par Lang-yé , il tomba dangereusement malade à Ping-yuen (3).

Il n'avoit nommé aucun prince son héritier , parce qu'il ne vouloit jamais entendre parler de la mort. Personne n'osa l'avertir du danger où il étoit ; cependant l'eunuque Tchao-kao , qui avoit soin du sceau de l'empire , & de toutes les marques de l'autorité suprême , craignant le ressentiment du prince Fou-fou , qui n'avoit pas paru content de sa conduite , & voyant la maladie désespérée , vouloit envoyer ces marques à ce prince , que le droit de la naissance appelloit le premier à l'empire. Il lui en donna même avis ; mais avant que l'officier chargé de sa commission partît , l'empereur mourut à la septième lune , ce qui fit tout changer par les intrigues de ce même eunuque.

TSIN-CHI-HOANG-TI régna vingt-cinq ans dans les états de Tsin sous le nom de Tching-ouang , douze avec le titre

(1) A soixante ly au sud de Hing-yuen hien de Yong-tcheou-fou du Hou-kouang.

(2) Tan-yang-hien de Tching-kiang fou du Kiang-nan.

(3) Ping-yuen-hien de Tfi nan-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

210.
Tsin-chi-hoang-ti.

d'empereur & maître de toute la Chine , sous le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI , & en tout trente-sept ans. Il mourut la cinquantième année de son âge.

On tint sa mort cachée jusqu'à ce qu'on eût pourvu à son successeur. Il y avoit une faction , composée de six eunuques , à la tête de laquelle étoit Tchao-kao. Ce dernier avoit beaucoup d'esprit , & étoit parfaitement entré dans les vues de TSIN-CHI-HOANG-TI , quant aux ordonnances qui concernoient la punition des crimes , ce qui avoit engagé l'empereur à le charger d'en instruire son fils Hou-hai , qu'il aimoit de prédilection.

L'eunuque Tchao-kao , élevé à un poste assez éminent , s'étoit dévoué au prince Hou-hai , & avoit une aversion marquée pour toute la famille de Mong-tien. Cette famille cependant s'étoit maintenue dans les bonnes grâces de TSIN-CHI-HOANG-TI. A la mort de ce prince , Mong-tien commandoit toutes les troupes de l'empire , & son frère Mong-y étoit chef du grand conseil. L'eunuque Tchao-kao , dans l'intention de perdre cette famille , de se délivrer du prince Fou-sou & de se rendre important , alla trouver le jeune prince Hou-hai , & le fit consentir , sans peine , à supposer un ordre de son père , qui le nommoit , lui Hou-hai , pour son successeur , & ordonnoit à Fou-sou de se donner lui-même la mort. « Mais , » ajouta-t-il , nous ne tenons rien , si le premier ministre Li- » sé ne nous seconde. Je vais le trouver , & dans peu je vous » rendrai sa réponse ». Il dit à ce ministre que le sceau & les autres marques de la dignité impériale étoient entre les mains du prince Hou-hai ; il ne dépend que de vous & de moi de faire reconnoître empereur celui des deux princes que nous voudrons choisir.

« Que dites-vous , interrompit vivement Li-fsé ? il n'en faut
» droit pas davantage pour détruire la famille des *Tsin* , &
» mettre tout l'empire en combustion ? Est-ce aux sujets à dé-
» terminer l'héritier de leur prince » ?

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
210.
Tsin-chi-hoang-ti,

« Qui ne rend justice , reprit Tchao-kao , à votre droiture
» & à votre habileté , & qui ne connoît vos services ? Cepen-
» dant si Fou-fou monte sur le trône , pouvez-vous douter que
» Mong-tien ne devienne son premier ministre & son conseil ?
» Alors sans emploi , sans honneurs , vous vous retirerez dans
» un village , pour y passer tristement le reste de vos jours ; au
» lieu que si nous mettons Hou-hai sur le trône , il vous estime ,
» il vous aime ; il vous comblera de ses bienfaits ».

Li-fsé , après avoir réfléchi quelque temps , consentit à met-
tre Hou-hai sur le trône. Cette résolution prise , ils publièrent
la mort de *TSIN-CHI-HOANG-TI* , & firent reconnoître en
même-temps Hou-hai pour son successeur , sous le nom de
Eulh-chi-hoang-ti , suivant que son père l'avoit ordonné.

EULH-CHI-HOANG-TI.

Cependant avant la cérémonie de sa proclamation , Li-fsé
& Tchao-kao envoyèrent à Fou-fou un ordre , supposé de son
père , qui étoit conçu en ces termes :

« Vous Fou-fou , vous avez montré jusqu'ici que vous êtes
» incapable de rendre aucun service à l'état ; vous ne faites
» que murmurer & vous plaindre de mon gouvernement.
» Lorsque vous étiez à ma cour , j'étois sans cesse importuné
» de vos représentations. Mong-tien , peu zélé pour le bien
» de l'empire , ne vous exhorte point à changer , mais paroît
» même approuver votre conduite , si peu digne de l'un & de
» l'autre. Deux sujets comme vous sont dangereux ; ainsi cet

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

210.
Eulh-chi-hoang-ti.

» écrit parvenu entre vos mains, je vous ordonne de mourir ».

Le prince Fou-fou, après avoir lu cet ordre, vouloit sur le champ l'exécuter ; mais Mong-tien lui arrêtant le bras, lui dit : « Prince, ne précipitons rien. Est-il probable qu'il émane de » l'empereur votre père & notre maître ? Il m'envoie avec » trois cens mille hommes sur nos limites pour les garder ; » quelque temps après il vous ordonne d'y venir partager avec » moi le commandement ; ne nous auroit-il pas fait rempla- » cer en donnant cet ordre ? D'où je conclus qu'il est supposé ». « Lorsqu'un père, répondit Fou-fou, ordonne à son fils de » mourir, doit-il différer d'obéir » ? A ces mots, il s'en- fonce le poignard dans le sein, & tombe mort aux pieds de Mong-tien.

Mong-tien ne suivit point son exemple, mais il partit pour aller trouver Li-fsé : on ne lui permit pas d'aller jusqu'à lui. Arrivé à Yang-tcheou (1), il fut arrêté & mis aux fers. Mong-y, son frère, qui revenoit d'une commission, fut aussi arrêté à Tai.

A la neuvième lune, après les obsèques de Tsin-chi-hoang-ti, qui fut inhumé dans un superbe tombeau au bas du mont Li-chan, le nouvel empereur fit conduire à Hien-yang, Mong-tien & Mong-y pour les faire mourir. Tché-yng, fils du prince Fou-fou, ne put voir cette injustice sans en être touché. Il représenta à l'empereur, d'une manière assez vive, que Mong-tien & Mong-y étoient les premiers & les meilleurs officiers de l'empire ; qu'il y en avoit peu qui eussent rendu d'aussi grands services à la famille des *TSIN*, & que leur mort révolteroit les grands & le peuple.

EULH-CHI-HOANG-TI, malgré la justice de ces remontrances,

(1) A trente-cinq *ly* au nord de Ning-tcheou de King-yang-fou du Chen-si.

les condamna l'un & l'autre à perdre la vie , par le conseil de l'eunuque Tchao-kao , à qui il étoit entièrement livré.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

210.
Eulh-shi-hoang-ti.

Lorsqu'on signifiâ cet arrêt injuste à Mong-tien : « J'ai servi ,
» dit-il , avec zèle & fidélité sous trois princes de la famille
» des *Tsin* , & je me suis toujours montré avec honneur ; mes
» services ne leur ont pas été inutiles. Lorsque j'appris qu'on
» cherchoit à me faire mourir , j'étois à la tête de trois cens
» mille hommes , l'élite des troupes de l'empire , dont je pou-
» vois disposer ; mais j'étois incapable de rien entreprendre
» qui pût déshonorer ma mémoire , ni celle du grand prince
» que j'ai servi avec tant de succès ». Ce généreux militaire
prit avec fermeté le poison qu'on lui avoit préparé. Mong-y
son frère mourut avec le même courage.

Après la mort de ces deux grands hommes , l'empereur dit
à l'eunuque Tchao-kao son favori : « Je suis jeune & maître
» de l'empire ; tout y est soumis , tout y est en paix ; de quoi
» me serviroit d'être placé sur le trône , si je n'en profitois pas
» pour satisfaire les inclinations de mon cœur » ?

209.

« Vous venez , Sire , lui répondit Tchao-kao , de monter sur
» le trône , plusieurs en murmurèrent & en sont mécontents ; je
» crains même qu'il n'en résulte quelque grand changement.
» Dans cette fermentation des esprits , pourriez-vous ne vous
» occuper que de vos plaisirs ? Cependant , pour étouffer entiè-
» rement tout germe de révolte & vous délivrer de toute in-
» quiétude , usez d'une sévérité inflexible ; augmentez les genres
» de peines & de supplices ; faites mourir sans égard les grands ;
» destituez les anciens officiers , pour les remplacer par des su-
» jets qui vous soient dévoués ; enrichissez les pauvres des dé-
» pouilles des riches ; alors tout vous rira sur le trône : exempt
» de crainte , les plaisirs n'attendront pas que vous alliez les

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.
Eulh-chi-hoang-ti.

» chercher, & vous vous déchargerez du soin pénible du gou-
» nement sur un ministre ».

Flatté d'être délivré de ce fardeau, le jeune empereur nomma Tchao-kao son premier ministre, & lui remit toute son autorité. Cet eunuque, naturellement porté à la cruauté, n'eut pas plutôt entre les mains un pouvoir si absolu, qu'il commença à s'en servir contre les princes de la famille impériale, qu'il faisoit mourir pour la moindre faute. En peu de mois, il fit périr presque tous les princes & princesses de cette famille, & la plupart des grands de la cour.

Dans le Kiang-nan, une des provinces méridionales, il y eut une sédition excitée par huit à neuf cens habitans, qui manquant de vivres, s'étoient attroupés à Ta-tcé (1), & caufoient quelque désordre. Tchao-kao y envoya Tchinching & Oukouang, avec des troupes, pour les faire rentrer dans le devoir.

On étoit alors en automne; les pluies continuelles avoient gâté les chemins, ce qui retarda la marche des troupes. Tchinching, à qui Tchao-kao avoit fixé les jours, voyant le temps passé, & se rappelant sur-tout les terribles exemples de la vengeance de ce ministre, se crut perdu. Il assembla ses gens, & leur dit: « Vous savez tous que Tchao-kao a déterminé le » terme de notre expédition; ce temps est écoulé, & nous » n'avons encore rien fait. Vous connoissez ce cruel eunu- » que; de braves gens comme nous doivent-ils s'exposer à » l'infamie de mourir par ses mains? Nous pouvons, si nous » le voulons, nous soustraire à sa tyrannie. Le prince Fou-fou » peut-être vit encore, son parti est celui de la justice & de » l'honneur». Entraînés par ce discours, officiers & soldats tous

(1) Fong-hien de Siutcheou du Kiang-nan.

protestèrent

» protestèrent de le suivre ». Tchín-ching changea le nom de Tsin, que portoit son armée, en celui de Tchou sa patrie.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.

Eulh-chi-hoang-ti.

Ce général, profitant de l'ardeur de ses troupes, se rendit maître de Ta-tcé-hiang, & fut assiéger la ville de Ki (1). Cette place, après une légère résistance, se soumit avec toutes ses dépendances: de-là prenant le chemin des provinces orientales, il reçut dans la route quantité de soldats qui venoient par troupes se joindre à lui. En arrivant à Ta-leang (2), il se vit une armée de plus de cent mille hommes.

Il y rencontra Tchang-eulh & Tchín-yu, qui lui offrirent leurs services. C'étoit deux sages d'une grande réputation, pour qui Tchín-ching avoit beaucoup d'estime, quoiqu'il ne les eût jamais vus. Ce fut là que les plus anciens de l'armée & les plus habiles politiques le pressèrent de prendre le titre de roi de Tchou.

Tchín-ching, qui n'aspiroit pas moins qu'à la conquête de tout l'empire, refusa d'abord, par une feinte modestie, de prendre ce titre, & comme on le sollicitoit de ne pas différer, il répondit qu'il consulteroit là-dessus Tchang-eulh & Tchín-yu.

« Le prince de Tsin, qui prend le nom de EULH-CHI-HOANG-TI, ne le mérite pas, répondirent ces deux sages; » sa conduite, si opposée à la vertu, le rend absolument indigne de cet auguste titre: il a éteint presque toute sa famille; il fait mourir ses sujets les plus fidèles, & désole son peuple. C'est aimer véritablement l'empire, que de s'opposer au torrent de tant de vices.

(1) A quarante-six ly au sud de Sou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(2) Kai-fong-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.

Eulh-chi-hoang-ti.

» Mais, seigneur, à peine arrivé au pays de Tchîn, prendre
 » d'abord la qualité de roi, ce seroit donner à tout l'empire
 » un exemple dangereux. Voudriez-vous ternir par-là votre
 » réputation ? Croyez-nous, ne prenez point encore ce titre ;
 » mais sans perdre de temps, avancez-vous dans le pays avec
 » vos troupes ; envoyez des gens dans les six principautés que
 » les *TSIN* ont détruites ; promettez un prompt secours à ceux
 » qui restent des familles de ces princes, & vous verrez accou-
 » rir en foule des gens zélés qui nous aideront à détruire la
 » famille des *TSIN*. Les *TSIN* seront obligés de diviser leurs
 » forces, elles ne viendront pas toutes réunies tomber sur nous,
 » & il nous sera aisé de vaincre celles qu'ils nous opposeront.
 » Croyez-vous, lorsque vous vous ferez rendu maître de Hien-
 » yang, qu'on ne rende pas justice à votre mérite, & qu'on
 » vous refuse alors toute l'obéissance qu'on devra au libéra-
 » teur de l'empire » ?

Tchin-ching, dont cette réponse contrarioit l'ambition, n'y eut aucun égard : il prit, sans différer, le titre de roi de Tchou, s'en fit rendre les honneurs, &, en cette qualité, il nomma les officiers de sa cour ; il arbora les marques de la dignité royale, & se forma un superbe cortège. Ce nouveau monarque cassa toutes les ordonnances de l'empereur *EULH-CHI-HOANG-TI*, & en fit publier d'autres en son nom. Il créa Ou-kouang prince ; en lui donnant un pouvoir absolu sur les officiers de son armée.

Un courier porta bientôt à Hien-yang la nouvelle de la révolte de Tchîn-ching. L'empereur, livré à ses plaisirs, ne vouloit point être troublé ; au lieu de recourir aux expédients les plus prompts pour étouffer cette révolte dans son origine, il fit charger de chaînes le courier, & ordonna qu'on le mît dans un cachot.

Quelques jours après des courtisans, pour appaiser la colère de l'empereur, supposèrent un autre courier, avec la nouvelle, qu'à la vérité il y avoit eu des commencemens de révolte, occasionnés par des misérables, qui, comme des rats ou des chiens, avoient donné quelques coups de dents; mais que les mandarins des lieux étoient allés contre eux, & les avoient enlevés tous, qu'ainsi Sa Majesté pouvoit être en repos. EULH-CHI-HOANG-TI eut tant de joie de cette fausse nouvelle, qu'il fit donner une forte récompense au second courier, & rendit à l'autre sa liberté.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
209.
Eulh-chi-hoang-ti.

Tchang-eulh & Tchin-yu cependant sollicitoient Tchin-ching de leur donner des troupes, pour aller dans les états de Tchao y faire déclarer les peuples en sa faveur. Tchin-ching qui s'étoit refroidi à l'égard de ces deux sages, parce qu'ils n'avoient pas approuvé qu'il prit si-tôt le titre de roi, nomma Ou-tchin pour en être le général, & les fit ses lieutenans.

Il forma en même temps une seconde division, sous les ordres de Tcheou-chi, pour aller dans les états de Ouei, & une troisième plus considérable, commandée par Tcheou-ouen, très-bon officier, pour s'opposer aux troupes de l'empereur.

Ou-tchin reçut tant de recrues pendant sa route, que son armée, qui n'étoit que de trois mille hommes quand il se sépara de Tchin-ching, se trouva être forte de plusieurs dizaines de mille soldats, lorsqu'il arriva dans la principauté de Tchao. Aussi dès qu'il parut à la tête d'une si grosse armée, il n'eut pas de peine à se rendre maître d'une douzaine de villes & alla mettre le siège devant Fan-yang (1).

(1) Chan-y-hien dépendant de Péking.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.
Eulhi-chi-hoang-ti.

Le gouverneur de la place qui craignoit qu'On-tchin ne le fit mourir, lui fit dire que s'il lui promettoit d'accorder la vie à tous les mandarins qui servoient l'empereur, il le rendroit maître de toutes les villes de Tchao & de Yen sans coup férir. On-tchin lui en donna sa parole. Ce gouverneur alors se joignant à lui, ils soumirent dans très-peu de temps plus de trente villes, sans qu'il fût nécessaire de tirer l'épée.

Tcheou-ouen, que Tchin-ching avoit envoyé pour s'opposer aux troupes de l'empereur, ne trouvant personne, entra sans peine dans les états de Tsin, où il enleva plus de mille chars, & augmenta son armée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent se donner à lui. Enfin il s'avança du côté de Hien-yang, jusqu'à Hi (1), où il campa.

L'ennemi étoit trop près de la cour, pour qu'on laissât ignorer plus long-temps à l'empereur cette nouvelle : elle le jeta dans la plus grande consternation. Il avoit pour sa garde cinquante mille hommes, l'élite des vieilles troupes, avec lesquelles Tsin-chi-hoang-ti avoit conquis l'empire : on le pressoit de les envoyer contre l'ennemi, & ce qui est surprenant, la confiance qu'il avoit en leur bravoure le retenoit, afin, disoit-il, de pourvoir à la sûreté de sa personne. Mais enfin, après des instances réitérées, il permit qu'elles allassent se joindre à un corps qu'on avoit fait camper près de l'armée ennemie, pour l'empêcher d'approcher de Hien-yang.

Après cette jonction, les officiers qui les commandoient résolurent d'attaquer l'ennemi, ce qu'ils firent avec tout le succès qu'ils pouvoient desirer. Les troupes de Tcheou-ouen, qui étoient presque toutes de nouvelle levée, ne purent tenir contre la bravoure de la garde impériale.

(1) Lin-tong-hien de Si gnán-fou du Chen si.

Cependant Tcheou-ouen , homme de tête , voyant les siens plier au premier choc , jugea que la bataille étoit perdue pour lui : ainsi il prit le parti de se retirer avec le moins de désordre possible , toujours en faisant face aux impériaux , & sauva ainsi la plus grande partie de son armée. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
209.
Eulh-chi-hoang-ti.

Tchang-eulh & Tchinyu , lieutenans de Ou-tchin , avoient été envoyés en détachement dans les états de Tchao , pour achever de soumettre quelques places qui tenoient encore pour l'empereur. Dans cette expédition , leurs officiers prirent querelle , & elle fut poussée si loin que Tchang-eulh & Tchinyu , ne pouvant venir à bout de les accorder , en donnèrent avis à Ou-tchin. Ce général saisit adroitement cette occasion pour prendre le titre de roi de Tchao , sous prétexte qu'alors on auroit plus de respect pour ses ordres.

Tchin-ching , irrité de la hardiesse de Ou-tchin , fut sur le point de faire mourir toute sa famille , qui étoit en son pouvoir : il l'auroit exécuté si Fang-kiun , un de ses officiers pour qui il avoit beaucoup d'estime & de déférence , ne l'en avoit dissuadé , en lui conseillant même de l'en féliciter & de lui envoyer des présens , pour ne pas s'en faire un ennemi avant d'avoir détruit les *Tsin*.

Lorsque l'envoyé de Tchinching arriva auprès du nouveau roi de Tchao , Tchang-eulh & Tchinyu , l'avertirent que le roi de Tchou ne lui envoyoit des présens que pour le tromper ; que son dessein étoit , sans doute , de l'engager à l'aider contre les *Tsin* , afin de pouvoir , dans la suite , le détruire plus aisément lui-même : « Ainsi , ajoutèrent-ils , le parti le plus prudent est de ne point songer à faire la guerre à l'empereur , » mais à vous affermir dans ce que vous possédez. Quand bien

414 HISTOIRE GÉNÉRALE

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.
Eulh-chi-hoang-ti.

» même le roi de Tchou parviendrait à vaincre les *Ts i n*,
» vous ferez en état de lui tenir tête, & de vous faire respecter.
» S'il ne peut pas en venir à bout, vous n'aurez rien à craindre
» de sa part ; & qui répondrait que vous n'auriez pas un jour
» les vœux de tout l'empire » ?

Ou-tchin suivit ce conseil, & fit repartir le courier de Tchinching, avec de belles paroles : il envoya Han-kouang avec un corps de troupes envahir les états de Yen. Li-leang se saisit de Tchang-chan, de Tchang-yen & du pays de Chang-tang.

Malgré la précaution de Tsin-chi-hoang-ti, de ne créer aucun prince, pour éviter les guerres intestines, on vit l'empire plus que jamais en fermentation. Dès la première année du règne de son fils, il se forma, de tous côtés, des partis contre le repos de l'état, sous la conduite de différens braves, qui tous furent enfin vaincus par Lieou-pang, chef & fondateur de la fameuse dynastie des *HAN*, après bien des combats & du sang répandu.

Lieou-pang, né dans le canton de Pei (1), chef du village de Sfé-chang, avoit la taille haute & bien prise, le port majestueux, le nez long, le front large, les yeux vifs & perçans, une physionomie noble & agréable ; son ame étoit aussi belle que sa figure ; il étoit généreux, bienfaisant, & réunissoit à tant de qualités brillantes, un esprit supérieur & un jugement solide.

Liu-kong, homme de considération de Chen-fou (2), après un court entretien qu'il eut avec lui, fut si charmé de son esprit & de sa physionomie, qu'il lui donna sa fille en mariage.

Comme il conduisoit un jour des criminels à la montagne

(1) Pei-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

(2) Chen-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

Li-chan, lieu d'exil déterminé par Tsin-chi-hoang-ti, plusieurs, dans la route se sauvèrent, ce qui lui causa du chagrin. » Si cela continue, dit-il, je ferai bientôt tout seul ». Pour suivant son chemin, lorsqu'il fut à l'ouest du pays de Fong, il chercha à noyer son chagrin dans le vin, & après en avoir bu quelques verres, à la nuit tombante, il se leva, tout-à-coup, l'air pensif, fit délier par ses gens ceux qui restoient de ces criminels, & les renvoya, en leur disant : « Vous n'êtes pas de » pire condition que ceux qui se sont sauvés, pourquoi vous » retenir? Allez, retirez-vous de votre côté, & moi du mien ». Quelques-uns le quittèrent, mais les plus braves & les plus déterminés ne voulurent point l'abandonner.

Lieou-pang faisant ensuite réflexion sur cette démarche, vit bien qu'à son retour les mandarins ne manqueroient pas de lui demander raison de la fuite de tous ces exilés, & qu'il en feroit certainement puni. Pour se soustraire à leurs recherches, il prit le parti d'aller se cacher dans les montagnes Mang-chan & Tang-chan (1).

Le gouverneur de Pei, apprenant l'évasion de ces criminels & de Lieou-pang, se crut perdu; il ne vit d'autre sûreté pour lui, contre le ressentiment de la cour, que de se donner à Tchinching, avec tout le pays confié à ses soins. Un de ses officiers, soupçonnant son dessein, l'en détourna, parce que toute sa famille étoit au pouvoir de l'empereur, qui feroit tomber sur elle sa colère; il lui dit qu'il falloit commencer par la faire revenir, avant que de se déclarer pour les rebelles. Que même il lui conseilloit de rappeler tous les exilés fugitifs, ainsi que Lieou-pang, en leur promettant leur grace, & de l'emploi

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.

Eulh-chi-hoang-ti.

(1) Entre Kouei-té-fou du Ho-nan & Tang chan-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.

Eulh-chi-hoang-ti.

à Licou-pang sur-tout, dont il pouvoit tirer beaucoup de services, par l'estime que les habitans de Pei avoient pour lui.

Le gouverneur, après avoir rappelé sa famille, fit publier une amnistie & rappella les exilés; il envoya dans les montagnes chercher Licou-pang. Cependant lorsqu'il le fut de retour, & aux portes de la ville, il les fit fermer & ne voulut plus le recevoir, parce que sa réputation lui faisoit ombrage.

Licou-pang, surpris & irrité de cette conduite, ne voulut pas reculer: il écrivit une lettre sur une pièce de soie blanche, & après l'avoir attachée à une flèche, il la lança sur les remparts.

La sentinelle qui la ramassa, l'ayant lue, ne la porta pas au gouverneur; mais ayant assemblé quelques bourgeois, il leur en fit lecture. Un moment après ils prennent tous les armes, font soulever le reste de la ville, forcent la maison du gouverneur, le tuent, ouvrent ensuite les portes à Licou-pang, qu'ils reçoivent avec des acclamations de joie extraordinaires, le déclarent prince de Pei, & lui forment un corps de troupes de trois milles jeunes gens choisis, qui avoient pour distinctif des étendards rouges. Ce fut là le premier pas qui conduisit Licou-pang à la plus haute fortune.

Dans le même-temps, Hiang-leang, du pays de Hia-siang (1), se fit aussi un parti. Il avoit un frère, nommé Hiang-yuen, qui commandoit les troupes de Tchín-ching: ce frère avoit un fils appelé Hiang-tsié, qu'il avoit mené avec lui, pour l'instruire au métier des armes; mais un meurtre qu'il commit, obligea ce jeune homme de quitter son père, & de s'enfuir vers Hiang-leang, son oncle, pour éviter les vives poursuites des parens du mort.

(1) Pi-tcheou de Hoai-ngan fou du Kiang-nan.

Hiang-leang le reçut , & s'appliqua à lui enseigner la manière de faire la guerre. Hiang-tsié fit des progrès si rapides , qu'il surpassa bientôt tous ceux de son âge , & put être mis au nombre des habiles gens.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

209.
Euh-chi-hoang ti.

Yn-tong , gouverneur de Hoci-ki , apprenant que Tchinching s'étoit révolté , résolut de marcher contre lui , & nomma Hiang-leang pour commander ses troupes. Hiang-leang , qui avoit d'autres vues , envoya Hiang-tsié tuer ce gouverneur ; après quoi , assemblant tous les officiers , il leur expliqua les motifs de cette action avec tant d'éloquence , qu'ils se déclarèrent en sa faveur , & l'élirent gouverneur de Hoci-ki , en lui donnant pour lieutenant Hiang-tsié , son neveu , qui n'avoit alors que vingt-quatre ans , & qui fut le plus redoutable antagoniste de Licou-pang & son compétiteur à l'empire.

Tien-tan , de l'ancienne famille des princes de Tsi , voyant tant de troubles dans l'empire , se joignit à Tien-jong & Tien-hong , de la même famille , pour tâcher de recouvrer les états de leurs ancêtres. Dans ce dessein , ils se firent secrètement un parti assez distingué dans la ville de Ti (1) , presque tout composé de jeunes gens braves & vigoureux. Tien-tan convint avec eux , qu'après avoir commis quelque désordre à la campagne , il s'approcheroit de la ville avec peu de monde , & qu'eux demanderoient à marcher contre lui ; qu'il feroit semblant de se battre , & se laisseroit prendre avec quelques-uns de ses gens , pour être conduit au gouverneur.

Le complot s'exécuta comme il avoit été projeté : on feignit d'en venir aux mains. Tien-tan fut vaincu & pris avec plusieurs des siens ; ils furent liés & menés au gouverneur

(1) Au nord-ouest de Kao-yuen-hien de Tsiung-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

208.

Euth-chi-hoang-ti.

de la ville , qui les fit paroître devant son tribunal , pour les interroger & leur faire leur procès.

A peine le gouverneur fut-il assis sur son siège , que les cordes dont ces prétendus prisonniers étoient attachés tombèrent ; ils se saisirent des armes qu'on leur avoit préparées , se jetèrent sur le gouverneur , le tuèrent , & soutenus de ceux qui les avoient introduits , ils se rendirent maîtres de la ville & rétablirent les princes de Tsi.

Han-kouang , que Ou-tchin avoit envoyé dans les états de Yen pour y pacifier les troubles , s'y comporta avec tant de sagesse & de prudence , que les plus distingués du pays résolurent de le reconnoître pour leur prince. « Vous n'y pensez pas , leur » dit-il ; eh ! que deviendrait ma mère qui est entre les mains » de Ou-tchin » ?

« Ou-tchin , reprirent-ils , n'est pas sans inquiétude ; il a à » l'ouest les états de Tsin , au midi ceux de Tchou , dont il doit » se défier ; de notre côté , nous sommes en état de lui tenir » tête , & nous ne nous croyons pas moins forts que lui. Si » Tchinching , qui s'est fait roi de Tchou , n'ose pas toucher » à la famille de Ou-tchin , qui de son général s'est fait roi de » Tchao , comment Ou - tchin oseroit-il nuire à la vôtre » ? Han-kouang se laissa persuader , se fit proclamer roi de Yen , & quelque temps après Ou - tchin lui renvoya sa mère avec honneur.

Tcheou-chi , que Tchinching avoit chargé de réduire les états de Ouei , y employa tant de douceur , qu'ils se soumirent tous , sans qu'il fût nécessaire de répandre une seule goutte de sang. Les seigneurs de Ouei , charmés de sa bonté , vouloient aussi le choisir pour leur roi ; mais Tcheou-chi refusa absolument cet honneur.

« Dans le trouble qui agite l'empire , leur dit-il , il faut que
 » vous sachiez voir qu'il est encore des sujets fidèles à leurs
 » princes ; la famille qui vous gouvernoit avant les *Tsin* n'est
 » pas éteinte : le prince Ning-ling est digne d'être votre roi ;
 » l'honneur me défend d'usurper un rang qui lui est dû ».

Ces seigneurs dépêchèrent un d'entre eux au prince de Ning-ling , pour l'inviter à venir reprendre les états de ses ancêtres. Tcheou-chi envoya en même-temps un de ses officiers à Tchinching , roi de Tchou , pour l'engager à nommer Ning-ling , roi de Ouei , afin de se conserver la suzeraineté sur ce royaume.

Tchin-ching fit d'abord de grandes difficultés , prétendant que ces états , conquis par ses troupes , lui appartenoient ; mais enfin , apprenant par un cinquième courrier de Tcheou-chi , qu'on passeroit outre , s'il n'y consentoit , il fit partir un de ses officiers , avec pouvoir d'établir le prince Ning-ling roi de Ouei , à condition néanmoins qu'il prendroit Tcheou-chi pour son premier ministre. Tous les seigneurs furent charmés de cette dernière condition.

L'empereur , à qui on ne pouvoit cacher une révolution si subite , entra dans une terrible colère contre Li-fsé , grand général de ses troupes , jusqu'à lui reprocher , en présence de toute sa cour , qu'il excitoit les peuples à la révolte.

Li-fsé , saisi de crainte , en voyant encore les rues pleines des cadavres de ceux qu'on exécutoit chaque jour sur le moindre prétexte , ne savoit quel parti prendre. Il répondit quelque temps après , lorsqu'il jugea que la colère de l'empereur étoit refroidie , & concerta le placet suivant avec l'eunuque Tchao-kao :

« Votre Majesté est si éclairée , & si prompte à rendre la
 » justice , qu'à peine les grands & les petits , les mandarins &

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

209.

Eulh-chi-hoang-ti.

208.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

» les peuples , ont-ils le loisir de se corriger. J'en suis témoin ,
» Sire , & j'oserois porter les peuples à la révolte » ? Ce placet
produisit tout l'effet que Li- tsé en attendoit. L'empereur en
fut content , mais il n'en devint que plus cruel. Personne ne
pouvoit être certain d'un quart-d'heure de vie. Tous les jours
étoient marqués par de nouvelles exécutions sanglantes , qui
ne servoient qu'à augmenter le nombre des mécontents.

Tcheou-ouen , quoique le meilleur des généraux de Tchinching , fut cependant le plus malheureux. Sa première campagne avoit été rapide ; il avoit même pénétré assez près de Hienyang ; mais après la bataille de Ki , qu'il avoit perdue , Tchanghan , sans lui donner le temps de rassembler les fuyards , le suivit toujours d'assez près jusqu'à Mien-chi , qui s'étoit déclarée pour Tchinching. Tcheou-ouen résolut de l'y attendre & de lui livrer bataille ; mais quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine , il fut battu & perdit la vie dans cette seconde action.

Tchin-ching étoit instruit de l'embarras où se trouvoit son général , mais il n'étoit pas en état de lui donner du secours. Han-kouang , nouveau Roi de Yen , l'occupoit trop , & étoit même venu jusqu'à mettre le siège devant Yong-yang , qu'il lui étoit trop important de conserver.

Han-kouang , malgré les secours que Tchin-ching jetta dans cette place , l'auroit prise , sans la trahison de Tien-tsang , son lieutenant , qui devoit se joindre aux ennemis avec la division qu'il commandoit , au moment que le secours l'attaqueroit. Ce perfide , impatient de ce que le secours ne débouchoit point , & craignant que la prise de la ville ne déconcertât ses desseins , se rendit , bien accompagné , au quartier de Kouang & le tua , en disant que c'étoit par l'ordre du roi de



Char des Princesses.

Tchou : il lui coupa la tête & l'envoya par un courier à Tchîn-ching, qui, content de cette marque de fidélité à son égard, le nomma général des troupes qu'il envoyoit au secours de Tcheou-ouen contre l'empereur ; mais il perdit aussi contre les impériaux la bataille & la vie.

Ou-tchin, roi de Tchao, s'affermissoit dans ses états, lorsqu'un contre-temps ruina entièrement ses affaires. Li-leang, grand général de ses troupes, après avoir pourvu à tout ce qui regardoit Tchang-chan, avoit reçu ordre d'investir Tai-yuen. L'entreprise n'étoit pas aisée ; son armée considérablement diminuée par l'expédition de Tchang-chan, étoit peu en état de faire le siège de Tai-yuen : c'est ce qui le détermina à aller lui-même à Han-tan, où étoit la cour, pour obtenir quelque renfort.

En chemin il rencontra la sœur de Ou-tchin dans son char : descendant aussi-tôt de cheval, il se rangea avec le même respect qu'il auroit rendu au roi lui-même. Cette princesse, qui peut-être n'y fit pas attention, passa sans répondre à l'honnêteté de Li-leang : il en fut si piqué, qu'attribuant à mépris son incivilité, il revient sur ses pas & la tue. Rentrant ensuite dans Han-tan, à la tête d'un détachement considérable qui l'escortoit, il va droit au palais de Ou-tchin, le force, tue le roi, & sort de la ville sans que personne osât presque s'y opposer.

A la nouvelle de cette catastrophe, Tchang-culh & Tchir-yu, ses lieutenans, ne purent retenir leurs larmes : ils rassemblent quelques troupes & forment une armée de quelques dizaines de mille hommes, avec lesquels ils vont chercher Li-leang. Ce général, après avoir assassiné son roi, ne prétendoit pas moins qu'à la possession de ses états, & se dispoisoit à exécuter son dessein.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

208.

Eulh-chi-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
209.
Eulh-chi-hoang-ti.

Ces deux sages furent pénétrés de douleur d'avoir perdu celui qu'ils avoient mis sur le trône ; ils poursuivirent le meurtrier , le joignirent & le chargèrent avec tant de vigueur , qu'ils le défirent entièrement , en le laissant mort sur la place ; ils reçurent une partie de ses gens , qui se rangèrent sous leurs drapeaux.

Un de leurs amis , en les félicitant de leur victoire , leur dit :
 « Les états de Tchao sont à votre disposition. Ne pouvant
 » occuper ensemble le trône , vous disputerez , de générosité ,
 » pour vous le céder mutuellement. Jusqu'ici vous avez été
 » inséparables , & peut - être que cette couronne deviendrait
 » un sujet de division entre vous deux. Je vais vous dire libre-
 » ment ma pensée : Vous vous ferez infiniment plus d'honneur
 » en rétablissant l'ancienne famille de Tchao , & en l'aidant
 » de vos bras & de vos conseils ».

Charmés de cette ouverture , les deux sages guerriers firent chercher Hie de la véritable branche des princes de Tchao , qui avoit échappé à Lie , destructeur de sa maison , & le rétablirent sur le trône de ses ancêtres , à la première lune du printemps , en lui assignant la ville de Sin-tou (1) pour le siège de sa cour.

Tchin-ching , qui avoit commencé la révolte , n'eut pas une fin plus heureuse que Ou-tchin , & que les autres qu'il avoit envoyés dans différentes provinces de l'empire , pour y allumer le feu de la rébellion. L'empereur ayant augmenté les troupes de Tchang-han , son général , qui avoit eu jusque-là du succès , lui ordonna de marcher contre Tchin-ching. Ce général , qui étoit aussi bon politique que grand capitaine , jugea que tant que Tchin-ching vivroit , il ne pourroit jamais étouffer la révolte. Il parvint à engager Tchuang-kia , qui commandoit

(1) Ki-tcheou de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

les chars de combats de Tchou , à rentrer dans l'obéissance des
TSIN.

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

208.

Eulh-chi-hoang-ti.

Tchuang-kia , pour se faire un mérite auprès de l'empereur par quelque action d'éclat , prit si bien ses mesures avec ceux qu'il avoit gagnés , qu'il tua Tchîn-ching , & se mit en route pour aller joindre Tchang-han ; mais Licou-tchin , vieux officier de Tchîn-ching , le poursuivit de si près , qu'après un combat opiniâtre , il le prit , & le fit mourir à la tête des troupes , qui reconnurent King-kieou pour roi de Tchou.

Tchao-ping , qui tenoit le parti du roi de Tchou , apprenant sa mort funeste , passa le Kiang , & de peur que cette nouvelle ne rallentît l'ardeur des peuples , il répandit les nouvelles les plus favorables , & fit partir Hiang-leang avec ses huit à neuf mille hommes , pour aller insulter les états de Tsîn.

Tchin-yng , né à Tong-yang (1) , jeune homme entreprenant & actif , profitant de ces temps de troubles , se forma un parti si considérable , qu'il se vit , en peu de temps , une armée de vingt mille hommes : on ne l'appelloit plus que *le jeune roi*. Sa mère lui défendit absolument de le souffrir. « Contentez-vous , lui dit-elle , du nom de général. Si vous réussissez , ce » sera beaucoup pour vous de prendre la qualité de prince , & » si vous ne réussissez pas , il vous sera plus aisé de vous sauver. » Il ne faut pas si-tôt exciter la haine des envieux ».

Ce jeune homme , docile aux ordres de sa mère , signifia à sa petite armée qu'il ne vouloit plus qu'on lui donnât le nom de roi. Il la détermina à se ranger sous les étendards de Hiang-leang , officier de réputation , issu d'une famille qui avoit autrefois fourni des généraux aux armées de Tchou ; & afin

(1) Hiu-y-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

d'assurer le succès du grand dessein qui les réunissoit, il dit à ses soldats, qu'il croyoit à propos de se joindre à Yng-pou, afin d'aller ensemble grossir les forces de Hiang-leang, qui avoit armé pour la même entreprise qu'eux.

Yng-pou officier de l'empereur EULH-CHI-HOANG-TI, étoit exilé à la montagne Li-chan, où il trouva plusieurs dizaines de mille criminels. Comme il étoit le plus considérable d'entre eux, & qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il fut bientôt s'attacher les compagnons de son exil. Ennuyé de ce séjour odieux, il s'étoit enfui avec les plus déterminés, & étoit venu sur les bords du Kiang exercer le métier de voleur.

Assez près delà, sur les bords du lac Poyang (1), demouroit Ou-joui, qui avoit tellement gagné le cœur des habitans de ce canton, qu'ils ne lui donnoient point d'autre nom que celui de prince du Po-yang; ils lui étoient entièrement soumis. Yng-pou fut le trouver, & lui dit qu'il avoit quelques mille hommes à son service. Dès le premier entretien qu'ils eurent ensemble, il plut si fort à Ou-joui, qu'il lui donna sa fille en mariage, & le nomma général de ses troupes.

Hiang-leang, renforcé par les troupes de Tchín-yng, de Ou-joui & de Yng-pou, se trouva à la tête de plus de soixantedix mille hommes. Ce général assembla tous les officiers, & leur dit : « Tchín-ching a travaillé le premier au grand dessein qui nous a obligé de prendre les armes, & n'a pas eu l'avantage de le voir accompli : il a perdu misérablement la vie par la main d'un traître. A peine a-t-on su qu'il n'étoit plus, que Tsín-kia, par le moyen de Licou-tchin, sans consulter personne, s'est avisé de lui substituer King-kieou »

(1) Grand lac entre Nan-kang-fou, Kieou-kiang & Sao-tcheou-fou du Kiang-ti.

» c'est

» c'est ce que nous ne devons point souffrir. Mon intention
» est que nous allions le punir de sa témérité ».

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.

Après cette harangue , il se mit en marche avec son armée ,
pour aller chercher King-kiou. Ce nouveau roi de Tchou
fut fait prisonnier dans une bataille qu'il perdit , & reçut la
mort par les ordres de son vainqueur.

Eulh-chi-hoang-ti.

Malheureusement pour lui , Licou-pang n'arriva pas à temps
pour le défendre : ce jeune héros , sans autre motif que celui
de servir King-kiou , étoit parti accompagné d'une petite
troupe ; il rencontra dans sa route Tchang-leang , conduit par
le même dessein. Ce dernier , instruit de ce que la renommée
publioit de Licou-pang , se soumit à son commandement avec
la jeunesse qui l'avoit suivi.

King-kiou , informé de leur affection pour lui & de leur
marche , leur fit dire de s'opposer à un détachement des trou-
pes de Tsin qui s'avançoit contre Tchou. Ces deux partisans
furent battus. Ayant ramassé leurs gens dispersés , ils se jet-
tèrent sur le pays de Tang , dont ils se rendirent maîtres. En-
flés de ce petit succès , ils crurent trouver autant de facilité
du côté de Fong (1) , mais ils échouèrent ; & après cet échec
ils s'étoient mis en chemin pour venir joindre King-kiou.

La défaite subite & la mort de ce monarque les décida à se
ranger du parti de Hiang-leang , qu'ils rencontrèrent à Siué (2).
Ce général , sur la réputation de Licou-pang , l'accueillit & lui
donna même un renfort pour se venger de l'affront qu'il avoit
reçu devant Fong. Le jeune guerrier la prit d'assaut , & en fit
rafer les murailles ; mais il n'imita point la cruauté de Hiang-yu ,

(1) Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

(2) Lieou , à cinquante *ly* au sud de Teng-hien de Siu-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

208.

Eulh-chi-hoang-ti.

neveu de Hiang-leang, qui fit passer au fil de l'épée tous les habitans de Siang-tching, parce qu'il avoit été obligé, quelque temps auparavant, d'en lever honteusement le siège.

Cependant le royaume de Tchou n'avoit point encore de maître, & Hiang-leang ne parloit point de lui en choisir. Fantfeng, vieillard âgé de soixante-dix ans passés, du pays de Kiutcho, vint le trouver, & lui dit : « Dans le temps que les princes » de Tsin détruisirent les six autres princes qui partageoient » avec eux l'empire, ils se firent des états de Tchou, sans au- » cun motif de plainte contre le prince qui les gouvernoit. Le » droit des gens & la bonne foi violés par les TSIN, en retenant » Hoai-ouang, sans lui permettre de retourner dans ses états, » indisposèrent contre eux tous les gens de bien. Lorsque » Tchinching commença la guerre, au lieu de chercher quel- » qu'un de la famille des princes de Tchou à qui il pût rendre » ce trône usurpé, il se fit lui-même proclamer roi de Tchou, » & tout le monde prévint qu'il ne régneroit pas long-temps. » Vous venez, seigneur, après lui ; vous êtes à la tête d'une » nombreuse armée, remplie d'excellens officiers ; vous-même » descendez d'une famille qui a prodigué son sang au service » des princes de Tchou, vous rendriez votre nom immortel » en rétablissant les descendans de ces princes, que vos an- » cêtres ont regardés comme leurs maîtres & servis avec fidé- » lité ».

Touché du discours de ce sage vieillard, Hiang-leang fit faire des perquisitions long-temps inutiles : enfin on découvrit un petit neveu de Hoai-ouang, chez un pauvre laboureur, dont il gardoit les troupeaux.

Hiang-leang, après avoir constaté sa naissance, fit reconnoître roi de Tchou ce dernier rejetton de la famille détruite,

& fixa sa cour à Hiu-y (1). Animé par ce premier acte d'équité, il remit encore un des descendans des princes de Han en possession de l'héritage de ses pères. Toutes les bouches retentirent de son éloge, & l'amour des peuples fut le prix de son désintéressement. Son parti s'accrut encore par le grand nombre des sujets de ces deux royaumes, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Cependant le brave Tchang-han, général des troupes impériales, soutenoit, avec beaucoup de gloire, les efforts des rebelles. Après avoir gagné plusieurs batailles contre les troupes de Tchou, il étoit entré dans les états de Ouei, & ramenoit avec succès les peuples à l'obéissance de l'empereur. Les généraux de Ouei se voyant presque sur le point de succomber, dépêchèrent couriers sur couriers aux rois de Tsi & de Tchou, pour leur demander du secours. Le roi de Tsi accourut en personne à la tête de ses troupes, & celui de Tchou envoya un corps considérable sous les ordres de Hiang-tou.

Toutes ces troupes, étant jointes, composèrent une armée qui auroit dû obliger Tchang-han à se retirer; mais loin d'en être intimidé, il fut au devant des confédérés & leur livra bataille. Le roi de Tsi y fut tué. Le général de Tsin, profitant de son avantage, poussa jusqu'à la capitale de Ouei, qu'il prit d'emblée, & y mit tout à feu & à sang. Le roi de Ouei, poussé de désespoir, aima mieux se jeter au milieu des flammes, que de tomber entre les mains des ennemis. Son frère eut le bonheur de se sauver dans les états de Tchou, dont il reçut par la suite des secours, pour rentrer en possession du royaume de Ouei.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang ti.

(1) Hiu-y-hien de Ssé-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

Si tous les sujets de l'empereur eussent été aussi zélés à le servir que le brave Tchang-han, quelques progrès qu'eût fait la révolte, il n'y a point de doute qu'on ne fût venu à bout de l'éteindre ; mais la conduite de l'eunuque Tchao-kao, qui faisoit impitoyablement mourir tous ceux qui ne suivoient pas aveuglément ses volontés, augmentoit le nombre des mécontents, & détruisoit tout le bien que Tchang-han faisoit.

Tchao-kao avoit toute la confiance de EULH-CHI-HOANG-TI, qui ne sortoit jamais de son palais. Ses grands ne pouvoient lui donner connoissance de ce qui se passoit, que par le canal de ce méprisable eunuque, qui ne laissoit parvenir à l'empereur que ce qu'il vouloit qu'il connût.

Quelques-uns des principaux de la cour, voyant le désordre empirer, résolurent de pénétrer jusqu'à l'empereur, en ménageant cependant Tchao-kao, dont ils redoutoient la vengeance, par les exemples funestes qu'ils avoient journellement devant les yeux. Ils se proposoient d'obtenir du prince qu'il leur confiât les rênes du gouvernement, & lui représentèrent en conséquence, qu'étant élevé au premier rang parmi les hommes, il n'étoit pas de la dignité impériale qu'il communiquât au dehors ; qu'il devoit se décharger du soin des affaires sur plusieurs d'entre eux, qui avoient de l'expérience & de la capacité, & que ce fardeau étoit fait pour des sujets, & non pour un monarque aussi grand que lui. L'empereur, uniquement occupé de ses plaisirs, leur abandonna volontiers ce soin pénible, en leur donnant plein pouvoir de gouverner comme ils l'entendroient.

L'eunuque Tchao-kao, furieux de ce qu'on avoit fait cette démarche sans sa participation, résolut de s'en venger sur Li-fsé, qui, comme premier ministre, étoit à la tête de cette

députation des grands. Il accusa Li-yn, son fils, qu'on avoit envoyé contre les révoltés, d'être de connivence avec eux. Il peignit à l'empereur son autorité méprisée, & les ordres de Li-fsé plus respectés que les siens. Il finit par conseiller à son maître d'y apporter un prompt remède, sans attendre que Li-fsé prît un plus grand ascendant, qui rendroit le mal incurable.

EULH-CHI-HOANG - TI, trop confiant, crut aux rapports insidieux de son favori. Il fit expédier l'ordre d'arrêter Li-yn, & de le livrer au tribunal des crimes. Li-fsé fut chargé de chaînes, & confiné dans un sombre cachot, avec commission au perfide Tchao-kao d'instruire son procès.

Cet eunuque fit arrêter en même-temps plus de mille personnes, sur le moindre indice ou soupçon de liaison avec Li-fsé : il prétendoit acquérir la preuve de la trahison de ce premier ministre, & de son fils, qui venoit de perdre la vie à la bataille de San-tchuen contre les rebelles.

A cette nouvelle, qui parvint à son père dans sa prison, ce ministre dressa un placet, pour justifier son innocence & celle de son fils ; mais l'eunuque l'intercepta : ce fut même pour lui un nouveau motif de hâter le supplice de Li-fsé, qu'il fit mettre en pièces au milieu des rues. Après cette exécution révoltante, l'empereur, pour le récompenser de son zèle, lui donna la place du malheureux Li-fsé.

Lorsque Hiang-leang apprit la perte de la bataille qui s'étoit donnée dans les états de Ouei, il y accourut avec toutes les troupes qu'il commandoit, battit Tchang-han, le poursuivit jusqu'à Ting-tao (1), où ce général, ayant voulu faire ferme, fut encore battu & obligé de se retirer.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

(1) Ting-tao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

D'un autre côté Hiang-yu, neveu de Hiang-leang, & Licou-pang, défirent les troupes impériales dans le pays de Santchuen. Ce fut dans cette action que le général Li-yn, fils de Li-fsé, perdit la vie. Hiang-yu s'y distingua par sa bravoure, & Licou-pang par sa conduite.

Ces avantages enflèrent si fort le cœur à Hiang-leang, qu'il méprisoit Tchang-han & les troupes de Tsin. Comme il en parloit d'une manière peu honorable devant Song-y, celui-ci lui dit : « Seigneur, j'ai toujours oui dire, *qu'un général qui* » *méprise son ennemi est à moitié vaincu.* Je vous avouerai » que je commence à craindre pour nous ». Hiang-leang ne lui fit d'autre réponse qu'un grand éclat de rire.

Tchao-kao, sur la nouvelle de la déroute de l'armée impériale, envoya ordre à tout ce que l'empereur avoit de meilleures troupes, de marcher pour aller joindre Tchang-han. Ce général n'eut pas plutôt reçu ce renfort, que revenant sur ses pas, il trouva encore Hiang-leang, campé à Ting-tao, & résolut de lui donner bataille. Hiang-leang, plein d'une confiance méprisante ne la refusa pas, mais il ne fut pas longtemps à éprouver la vérité du conseil de Song-y, car il perdit la bataille & la vie.

Tchang-han, après cette victoire, jugeant qu'il n'avoit plus à craindre les troupes de Tchou, passa le Hoang-ho, entra dans les états de Tchao, & alla mettre le siège devant Han-tan. Tchang-culh favoit qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans cette capitale; il la crut perdue, & s'enfuit avec le roi à Kiu-lou (1), d'où ils dépêchèrent plusieurs couriers à Tchou pour demander du secours.

(1) Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Le roi de Tchou donna à Song-y le commandement des troupes qu'il envoyoit au secours de Tchao , & pour lieutenans Hiang-yu & Fan-tfeng : ils se joignirent à Tchou-yu , qui après avoir rassemblé les débris de la bataille de Ting-tao , en avoit fait un corps de quelques dizaines de mille hommes , avec lequel il tâchoit de faire tête à Tchang-han , dont l'armée , après la prise de Han-tan , étoit campée au midi de cette ville.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
208.
Eulh-chi-hoang-ti.

Le roi de Tchao avoit nommé Hiang-yu pour commander , parce qu'il le voyoit animé à venger la mort de Hiang-leang , son oncle , & qu'il avoit sollicité Licou-pang de se joindre à lui. Cependant , les plus anciens officiers de ce prince , & les plus éclairés , lui représentèrent le naturel sanguinaire de Hiang-yu ; qu'à la prise de Siang-tching il avoit mis tout à feu & à sang , & qu'enfin c'étoit agir comme les *Tsin* , qui aliénoient tous les peuples. Ce monarque qui considéroit Hiang-yu comme un bon officier , ne voulut point lui faire l'affront de le révoquer ; il le confirma dans sa commission , pour servir sous les drapeaux de Song-y. Il envoya Lieou-pang avec un détachement considérable sur les terres de Tsin ; expédition qui fit le commencement de sa fortune.

Song-y avec son armée , destinée au secours de Tchao , vint camper à Ngan-yang , & y demeura quarante-six jours. Hiang-yu , impatienté de ce séjour , fut trouver son général , & lui dit : « L'armée de Tsin , comme vous le savez , tient assiégée » celle de Tchao , & la nôtre , par son inaction , se consume ici : » qui nous empêche de passer le Hoang-ho & de mettre » l'ennemi entre deux ? Cette manœuvre dégagera nos alliés » & nous assurera la victoire ».

207.

« Ne précipitons rien , lui répondit Song-y. Si les *Tsin*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
207.
Eulh-chi-hoang-ti.

» attaquent l'armée de Tchao avec avantage, il leur en coû-
» tera du monde & ils s'affoibliront ; alors nous tomberons
» sur eux. S'ils sont repoussés, ils seront hors d'état de s'op-
» poser à ce que nous entrions avec des troupes fraîches dans
» leur pays , & notre succès est certain ».

Cependant l'armée de Tchou avoit presque consommé ses vivres ; on commençoit à diminuer les rations , & le soldat en murmuroit. Hiang - yu pressa de nouveau son général de marcher à l'ennemi , en lui représentant que la mauvaise récolte leur promettoit peu de ressources ; que le soldat étoit déjà réduit à ne manger que de l'herbe , & un peu de riz , tandis que la table du général étoit servie avec profusion ; qu'il devoit penser à son armée , & ne pas la ruiner , comme il le faisoit , dans un pays dénué d'approvisionnemens ; que si une fois les *Tsin* étoient les maîtres de Tchao , leur armée fortifiée seroit invincible. Que la perte de Hiang - leang , & de la bataille , où il avoit péri , mettoit leur roi dans la plus grande perplexité , & enfin que c'étoit du succès de cette campagne que dépendroit absolument la réputation de leurs armes , & l'évènement du grand dessein qui les avoit réunis.

Rien ne put ébranler Song - y ; il demeura ferme dans sa première résolution. Hiang - yu , n'étant plus le maître de la colère où il étoit de le voir temporiser , profitant d'ailleurs du mécontentement des soldats , le tua dans sa tente , fit publier que c'étoit par ordre du roi , parce qu'il s'entendoit avec les ennemis , & dépêcha un courier à la cour de Tchou. Il obtint le commandement à la sollicitation de toute l'armée.

Dès qu'il eut reçu l'ordre du roi de Tchou , il détacha Yng-pou avec un corps de vingt mille hommes , lui fit passer le Hoang-ho pour aller couper les vivres à l'armée de Tsin ; &
fur

sur l'instance de Tchao , de venir à son secours , il passa lui-même le fleuve avec toutes ses troupes , ne prit des vivres que pour trois jours , & fit brûler toutes les barques qui avoient servi à son passage , en disant à ses soldats , qu'il vouloit leur ôter toute espérance de pouvoir fuir ; afin de les engager par-là à vaincre , ou à mourir. Pour les animer encore davantage , il leur dit : « Que satisfait de pouvoir venger la mort de son » oncle , il ne retiendrait rien du butin qui se feroit ».

Ce nouveau général marcha droit aux ennemis , & sans se mettre en peine d'être soutenu par ses alliés , il les attaqua neuf jours durant , avec une intrépidité sans égale , & toujours avec avantage. Tchang-han , pressé par Hiang-yu & par les troupes de Tsi , de Yen & de Tchao , vit bien qu'il ne pourroit leur faire face à toutes à la fois , & résolut de se retirer. Il déploya dans cette retraite , toute l'habileté d'un général consommé , & il la fit dans un si bel ordre , sans se jamais laisser entamer , que toutes les fois que ses ennemis voulurent le troubler , ce fut toujours avec perte. Il sauva par cette marche savante l'armée impériale.

Hiang-yu le poursuivit sans relâche , dans l'espérance qu'il le laisseroit , & l'obligeroit enfin d'en venir à une bataille ; mais Tchang-han fut constant à la refuser , toujours prêt à recevoir l'ennemi , jusqu'à ce qu'étant arrivé sur les limites de Tsin , il fit camper son armée dans un poste avantageux , assez près duquel Hiang-yu , qui le harceloit sans cesse , fit aussi camper la sienne.

L'empereur dépêcha à son général un courrier , pour lui reprocher d'avoir honteusement reculé devant les rebelles , & que sa retraite étoit moins un effet de sa prudence que de sa lâcheté. Tchang-han jugea d'après ces reproches qu'il étoit

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

207.

Eulh-chi-heang-ti.

perdu , dans une cour , où , sous le moindre prétexte , on faisoit périr les plus honnêtes gens. Il y envoya cependant Ssé-ma-hin avec des instructions précises.

Cet envoyé se présenta inutilement pendant trois jours à la porte du premier ministre Tchao - kao. Personne d'ailleurs n'osoit lui parler des affaires présentes de la guerre , sans courir risque de la vie. Ssé-ma-hin en fut si intimidé , qu'il reprit la route du camp. Il rapporta au général comment l'eunuque Tchao-kao abusoit de l'autorité dont il étoit le dépositaire , & les cruautés inouïes qu'il exerçoit. Il ajouta qu'il ne devoit pas espérer qu'il l'épargnât lui-même , après les échecs qu'il avoit essuyés. Tchang-han , troublé à ce rapport , fut quelque temps indécis sur le parti qu'il prendroit. Il résolut enfin de tenter encore le sort des armes ; il fit sortir hors des lignes son armée , qu'il rangea en bataille. Hiang-yu , témoin de ce mouvement , fit aussi ses dispositions.

Tchang - han , qui vouloit ménager ses troupes & se les conserver au besoin , avoit laissé dans son camp un corps de réserve considérable , sous la conduite de bons officiers , avec ordre d'y recueillir les fuyards , & de les rallier. Tout étant ainsi disposé , il fit avancer plusieurs escadrons de cavalerie , qui donnèrent si vivement sur l'avant-garde de Hiang-yu , qu'ils la firent reculer ; mais Hiang-yu ayant remarqué que ce corps n'étoit pas soutenu , le fit pousser à son tour , & l'obligea de se replier sur l'armée de Tsin , où il porta le désordre. Sans la prudence de son général , qui eut soin de faire rentrer les fuyards dans le camp , l'armée auroit été entièrement détruite.

Dès le soir même de cette action , Tchang-han envoya un de ses officiers à Hiang-yu , pour lui demander une entrevue ,

& lui dire qu'il vouloit lui remettre sa personne & son armée. Hiang-yu, charmé d'une nouvelle à laquelle il s'attendoit si peu, se trouva au rendez-vous, & reçut Tchang-han avec tout l'honneur dû à un homme de son mérite : ils s'y jurèrent une amitié réciproque ; & afin que Tchang-han n'eût pas lieu de croire que Hiang-yu voulût avoir sur lui aucune supériorité, celui-ci le fit reconnoître, par les deux armées, prince de Yong, & le retint auprès de lui, laissant le commandement des impériaux à Sfé-ma-hin, en qualité de lieutenant-général.

Licou-pang, que le roi de Tchou avoit envoyé faire diversion dans les terres de Tsin, fut encore plus heureux que Hiang-yu ; il se saisit d'abord de Tchang-y (1), & passant ensuite dans le pays où étoit Pong-yuei, avec environ mille soldats, il l'engagea lui & ses gens à prendre parti dans ses troupes. Alors il dirigea sa marche vers Kao-yang (2). En traversant un petit village, un certain Li-y-ki, lettré de profession, reconnut parmi ses troupes un soldat de sa connoissance, & eut avec lui cet entretien : « Licou-pang a la réputation de ne » pas aimer les gens de lettres ; mais sa qualité de grand » capitaine & son mérite me donnent envie de servir sous ses » drapeaux ». « N'en faites rien, lui dit son ami, l'habit seul » d'un homme de lettres le met de mauvaise humeur. Ca- » chez lui votre profession, si vous voulez lui demander du » service ». « Je veux me faire connoître, reprit le lettré, » sans qu'il s'en fâche ». Le soldat rapporta cette conversation à son général, qui eut la curiosité de voir Li-y-ki. A peine s'étoit-il jetté sur un lit pour y prendre quelque repos, que

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

207.
Eulh-chi-hoang-ti.

(1) A cent quatre-vingt /y au sud-ouest de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

(2) A vingt-neuf /y à l'ouest de Ki-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{27.}
Euth-chi-hoang-ti.

le soldat & le lettré entrèrent. Licou-pang ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Li-y-ki, d'un ton fâché, lui dit : « Croyez-vous l'emporter sur les *TSIN*, par votre incivilité à l'égard des sages ? On ne hait ces princes, que parce qu'ils méprisent leurs conseils ».

Licou-pang se leve aussi-tôt, & lui fait une profonde révérence, en l'obligeant de s'asseoir à la première place. Leur entretien devint bientôt intéressant : le lettré sur-tout développa de grandes connoissances sur la politique & sur l'état présent des affaires. Il dit à Licou-pang : « Toutes vos troupes, à ce que je vois, ne vont pas au-delà de dix mille hommes ; attaquer les *TSIN* avec si peu de monde, c'est jetter un petit morceau de chair dans la gueule d'un tigre affamé. Vous êtes près de Tchîn-licou (1), c'est un poste des plus importants de l'empire ; les dehors en sont charmans ; on y a fait de grands approvisionnemens de grains : tous les officiers de la garnison sont de mes amis, il faut que j'y aille comme envoyé de votre part ; s'ils refusent de se donner à vous, venez les attaquer, je vous réponds du succès ».

Licou-pang suivit ce conseil, & réussit ; il en conçut beaucoup d'estime pour Li-y-ki, qu'il traita toujours d'égal à égal, & qui lui fut depuis de la plus grande utilité dans différentes négociations importantes avec les autres princes, dont il s'acquitta avec succès. Ce Li-y-ki avoit un frère, nommé Li-y-chang, qui, ayant appris que son aîné s'étoit donné à Licou-pang, leva, avec le secours de ses amis, un corps de quatre mille hommes, avec lequel il fut joindre ce général, dont l'armée grossissoit journellement par tous ces renforts.

(1) Tchîn-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Ce fut avec ces troupes qu'il s'empara de la ville de Yng-tchuen (1). Les habitans conspirèrent contre lui; il le sut, & les fit tous passer au fil de l'épée. Après cette expédition, il apprit que Tchang-leang étoit dans les états de Han, & il y conduisit son armée. Ayant fait la jonction avec ce général, ils furent ensemble assiéger Nan-yang (2). Le commandant de cette place, mécontent de la cour de Tsin, ne se fit pas presser pour ouvrir ses portes aux troupes de Licou-pang, qui étoient si bien disciplinées, qu'elles n'y causèrent pas le moindre désordre, & gagnèrent entièrement le cœur des habitans en faveur de leur général.

Cependant l'eunuque Tchao-kao, qui dispoſoit de tout à la cour de EULH-CHI-HOANG-TI, eut la témérité d'élever ses regards jusqu'au trône, & forma le projet de sacrifier l'empereur à son ambition : mais comme il craignoit de fortes oppositions de la part des grands, il se servit d'un étrange moyen pour les obliger à se plier aveuglément à toutes ses volontés.

Un officier lui amena un cerf qu'il présenta à l'empereur, en lui disant que c'étoit un cheval. L'empereur se mit à rire « & répondit : Quoi ! vous appelez un cerf un cheval » ? Le prince jettant un regard sur ses courtisans, comme s'il eût demandé leur avis, les uns dirent que c'étoit un cheval, d'autres que c'étoit un cerf.

Tchao-kao ne témoigna rien devant l'empereur ; mais ayant remarqué ceux qui avoient dit que c'étoit un cerf, il les fit arrêter ensuite, & les fit cruellement massacrer au milieu des rues. Ce despotisme barbare de l'eunuque causa tant d'épou-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

207.
Eulh-chi-hoang-ti.

(1) Hiu-tcheou dans le même district.

(2) Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

^{207.}
Eulh-chi-houang-ti.

vante, que depuis ce temps-là personne n'osa plus le contredire.

Jusque-là ce monstre de cruauté avoit fait entendre à l'empereur que les révoltes étoient peu de chose, & que tout étoit en paix dans les états de sa famille. Cependant ce monarque apprit que Licou-pang avoit forcé Ou-koan, & passé toute la garnison au fil de l'épée : il en fit de sanglans reproches à l'eunuque, qui commença dès-lors à craindre pour lui-même. D'un autre côté la défection de Tchang-han & de l'armée impériale, donna la plus vive inquiétude à Tchao-kao. Comme elle n'étoit arrivée que par sa perfidie & une fuite de son mauvais gouvernement, il appréhenda que l'empereur, venant à l'apprendre, ne lui fît sentir tout le poids de sa colère ; il résolut donc, pour se garantir de la juste punition qu'il méritoit, de consommer le projet qu'il avoit formé contre son prince de le faire assassiner. Il engagea Yen-yo, gouverneur de Hien-yang, une de ses créatures, à venir avec une partie de ses troupes dans le palais : ils complotèrent ensemble de faire crier dans toutes les rues que les ennemis étoient entrés dans la ville, qu'il n'y avoit plus de sûreté pour le palais même, & qu'alors ils obligeroient l'empereur à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis.

Ce dessein ainsi concerté, ils font répandre l'allarme dans toute la ville. Ceux qui prirent les armes pour défendre leur souverain furent massacrés. L'empereur se plaignit à ses eunuques de ce qu'ils ne l'avoient pas averti. Si nous l'avions fait, lui répondirent-ils, il y a long-temps que nous ne serions plus. Alors le gouverneur de Hien-yang s'approchant de son maître, lui dit : « Tout l'empire est révolté contre vous, » il faut pourvoir à votre personne ». « Si on n'en veut, dit

« l'empereur, qu'à la place que j'occupe, je la cède volontiers, & je me contente d'être petit prince particulier ». « Non, répondit Yen-yo, ce n'est pas ce qu'on demande de vous ; vous avez éteint tant de familles, qu'on veut traiter la votre de même ». « Ah ! dit-il, qu'on me laisse au moins la vie, mes femmes & mes enfans, & qu'on fasse ensuite ce qu'on voudra de moi ». « Tout cela est inutile, » répondit Yen-yo ; l'ordre du premier ministre est que vous mouriez, pour servir d'exemple à tout l'empire ; je n'oserois reparoître devant lui sans l'avoir exécuté ». Le gouverneur fait approcher ses satellites ; à leur aspect, EULH-CHI-HOANG-TI, le cœur plein de rage contre le perfide eunuque, s'enfonce un poignard dans le cœur, & tombe aux pieds de Yen-yo, baigné dans son sang.

Le crime consommé, Tchao-kao (1) rassembla les grands, & leur dit : « Les *Tsin* n'avoient autrefois que la qualité de princes ; c'est l'orgueil de Tsin-chi-hoang-ti qui lui a fait prendre l'auguste nom de *Hoang-ti* ; il faut remettre les choses sur l'ancien pied, & ne donner à Tsé-yng, qui doit lui succéder, que le titre de prince ». Après ce peu de mots, il fait préparer le sceau & les autres marques de la dignité

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

207.
Eulh-chi-hoang-ti.

(1) Martini, dans ses décades, écrit que Tchao-kao, pour n'être pas soupçonné d'être l'auteur de cet assassinat, feignit une maladie & se tint fermé chez lui pendant quelques jours. Ce moyen adroit fit prendre le change aux peuples, qui disoient hautement que l'empereur n'auroit pas eu cette triste fin, si le premier ministre n'avoit pas été malade. Lorsque cette nouvelle se répandit, Tchao-kao, pour mieux cacher encore la part qu'il avoit à cet attentat, marqua beaucoup de zèle, & affecta de faire des recherches pour découvrir les meurtriers & en tirer vengeance. Je ne sais où Martini a recueilli cette anecdote, je ne vois rien de semblable dans le *Tong-kien-kang-mou*, & il me semble même que la suite de cet événement contredit cette particularité. *Éditeur.*

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

207.
Eulh-chi-hoang-ti.

impériale, & députe un des grands à Tfé-yng, pour l'inviter à venir au palais prendre possession de l'héritage de ses ancêtres.

Tfé-yng s'excusa de s'y rendre, & feignit une indisposition. Aussi-tôt que l'envoyé de Tchao-kao fut parti, ce prince appella ses deux fils, & leur dit en secret : « L'infâme Tchao-
» kao a comblé ses crimes en faisant mourir l'empereur. Le
» parti de cet eunuque est si formidable, que les grands n'o-
» seroient punir tant de forfaits & nous délivrer de sa tyran-
» nie. J'ai feint une maladie pour l'attirer ici ; qu'il y trouve
» le châtement de ses atrocités. Vous m'entendez ; je me re-
» pose sur vous du soin de venger votre famille & l'em-
» pire ».

L'eunuque vint en effet trouver Tfé-yng, & reçut la juste punition de ses crimes. La mort de ce ministre sanguinaire causa une joie universelle : grands, peuple, tout accourut en foule remercier Tfé-yng, qui voulut abolir la mémoire de ce monstre cruel par l'extinction entière de sa race.

Après avoir reçu les témoignages de la reconnaissance publique, Tfé-yng fit partir ses meilleurs troupes pour s'emparer du fort Yao-koan (1). Licou-pang y étoit arrivé presque en même temps, & en vouloit faire le siège. Tchang-leang lui conseilla d'user de stratagème, & d'arborer quantité d'étendards sur une montagne qui dominoit le fort, afin de tromper l'ennemi. Il fut encore d'avis d'envoyer Lou-kia pour sonder le gouverneur de la place. Lou-kia réussit à le gagner ; mais les officiers de la garnison donnoient de l'inquiétude à

(1) A quatre-vingt-dix-huit ly au sud-est de Lan-tien-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

Tchang.

Tchang-leang. Il imagina de faire défilér des troupes au-delà de la montagne Koué-chan, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là. A peine eurent-elles dépassé les hauteurs, que la garnison fit une sortie. Licou-pang les laissa avancer, & faisant volte-face, il les mena tambour battant jusqu'à la porte du fort, qu'il trouva ouverte, comme il en étoit convenu avec le gouverneur: alors poussant les assiégés, il fut bientôt maître de la place, & fit cesser le carnage, en donnant à la garnison la liberté de le suivre ou de se retirer. La plupart, à l'exemple de leur gouverneur, se rangèrent sous ses drapeaux.

Licou-pang continuant ses conquêtes, dirigea sa marche vers Lan-tien, dont il se saisit, & à la dixième lune, dans l'hiver, il investit Pa-chang. A la nouvelle de la prise de Yao-koan, Tfé-ying se jugea perdu sans ressource. Pour conserver sa vie, il crut devoir aller offrir à Licou-pang le sceau & les autres attributs de la dignité impériale. Revêtu d'un habit simple, la corde au col, & monté sur un char tiré par des chevaux blancs, en signe de deuil, il fut attendre Licou-pang à son passage à Tchi-tao (1).

Ce héros appercevant Tfé-ying dans cette posture humiliante, descendit aussi-tôt de cheval, & lui ôta lui-même sa corde, en lui rendant le respect dû à sa naissance. Tous les officiers opinèrent à ce qu'il le fît mourir, afin de prévenir les sujets de révolte; mais Licou-pang leur dit, avec un ton de dignité: « Le roi de Tchou, en me chargeant de ses ordres, » m'a sur-tout recommandé la clémence; vous devriez m'y » ramener si je m'en écarts. Il y a de la barbarie à vous de » m'exciter à faire mourir un prince qui vient se jeter dans

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
206.
Eulh-chi-hoang-ti.

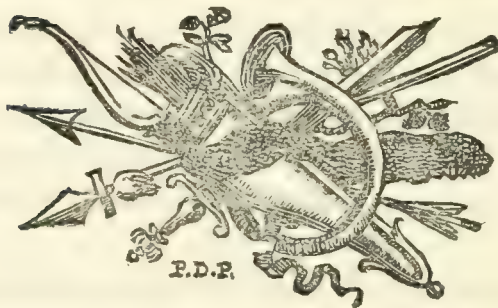
(1) A douze *ly* à l'est de Si-ngan-fou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

206.

Eulh-chi-hoang-ti.

» mes bras. J'ordonne qu'on respecte ses jours & sa personne ;
» quiconque osera lui manquer , paiera de sa tête sa défobéissance à mes ordres ». Il remit à un de ses officiers la garde de ce prince , & lui ordonna de le traiter avec toutes sortes d'égards & de distinctions. Le sceptre impérial ne resta que quarante-trois ans dans sa famille , & la dynastie des *Tsin* finit avec *EULH-CHI-HOANG-TI* , qui mérita d'être victime de la perfidie de l'eunuque *Tchao-kao* son favori , pour avoir abandonné la vie de ses sujets à ce monstre altéré de sang.





HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE LA CHINE.

CINQUIÈME DYNASTIE.

LES HAN.

APRÈS que Tfé-yng, dernier prince de la famille des *Tsin*, se fut soumis à Licou-pang, & lui eut remis le sceau & les autres marques de la dignité impériale, ce général prit la route de Hien-yang (1), capitale de l'empire, qu'il abandonna au pillage, avec ordre cependant de ne faire aucun mal aux habitants. Siao-ho, attentif aux intérêts de Licou-pang son

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
206.

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-fi.

maître, courut au palais de Tchao-kao, & préféra aux meubles précieux & aux trésors, dont il étoit rempli, les papiers de ce premier ministre & les registres de l'empire, qu'il recueillit avec soin, & qui dans la fuite furent de la plus grande utilité à Lieou-pang, pour l'éclairer sur les revenus & le dénombrement des provinces.

Les officiers & les soldats respectèrent les ordres de leur général, & n'osèrent toucher au palais impérial, où ce conquérant alla se loger. La beauté des femmes, le luxe des meubles & les trésors immenses qu'il renfermoit séduisirent ce héros au point de s'y oublier, & de n'en vouloir plus sortir malgré les sages remontrances de Fan-kouai.

Tchang-leang, dont les conseils lui avoient déjà été si utiles, frémit du danger où la volupté l'entraînoit. « Quoi, seigneur, » lui dit-il, nous ne devons nos succès qu'au mépris que les » *TSIN* ont fait de la vertu, & leur exemple ne vous effraie » point! Séduit par les plaisirs, voulez-vous qu'on vous » regarde comme un second Li-koué? Tant de mollesse avilit » un guerrier : un prince qui ferme l'oreille aux conseils ne » peut éviter sa perte. Fan-kouai a tenté vainement de vous » arracher à ce séjour enchanté ; il vous traçoit votre devoir : » si vous ne fuyez promptement, Hien-yang est votre tom- » beau ».

Rendu à lui-même par la vérité de ce discours, Lieou-pang donna l'ordre pour sortir sur le champ de Hien-yang. Il ne voulut rien emporter des trésors qui l'avoient ébloui. Son armée prit la route de Pa-chang, où, étant arrivé, il fit venir plusieurs vieillards des états de *Tsin*, & leur dit : « Vous gé- » missiez sous la tyrannie des *TSIN*; tant de familles éteintes » sur le plus léger soupçon, le sang ruisselant de toutes parts,

» ne vous présentoient que des scènes d'injustice & d'horreur :
 » chacun de vous craignoit un sort semblable pour lui &
 » pour les siens. Je viens dissiper vos craintes, & faire renaître
 » les temps des *Tcheou*. Je veux que la tranquillité & l'abon-
 » dance soient votre partage. Je ne suis venu à Pa-chang que
 » pour arrêter des loix qui assurent votre bonheur. Allez, pu-
 » bliez dans tous les états de Tsin, que je n'ai d'autre intention
 » que de vous faire du bien ».

Les peuples de Tsin, enchantés de ces espérances flatteuses, accouroient en foule apporter des rafraîchissemens à l'armée de Licou-pang ; mais ce général touché de leur zèle, dans la crainte de les priver eux-mêmes du nécessaire, défendit à ses soldats de rien accepter. Cette modération augmenta encore le desir que ces peuples avoient de l'avoir pour leur maître.

Sur l'avis que Licou-pang eut que Hiang-yu se dispoisoit à établir Tchang-han roi de Yong, en reconnoissance de ce qu'il s'étoit donné à lui, il songea à s'assurer la possession des états de Tsin. Dans ce dessein, il fit défiler des troupes vers Han-kou-koan. Hiang-yu s'avança de son côté pour lui disputer cette place, & détacha King-pou avec ordre de s'en saisir. Comme elle n'étoit pas munie de provisions, ni en état de défense, King-pou y entra sans difficulté. Licou-pang dépêcha Tiao-ou-chang vers Hiang-yu, pour lui demander qu'il ne s'opposât point à ce qu'il prît la qualité de prince de Tsin, puisqu'il en avoit le sceau entre les mains. « Dites à votre
 » maître, répondit Hiang-yu à l'envoyé, que je suis son
 » ennemi, & qu'il me trouvera par-tout sur son chemin avec
 » une armée de quatre cens mille hommes ».

Quoique Licou-pang n'en eût que cent mille effectifs, il ne fut point intimidé de ces menaces. Il fit courir le bruit qu'il

en avoit deux cens mille. Son armée étoit campée à Pa-chang, & celle de Hiang-yu à Long-men (1).

Fan-tseng, le confident & le conseil de Hiang-yu, s'entretenant avec lui de la guerre qui alloit s'allumer entre ces deux rivaux, lui dit qu'il étoit manifeste que Licou-pang aspirait à l'empire par la conduite pleine de modération qu'il tenoit à présent, lui qui avoit autrefois tant aimé les femmes & l'argent. Fan-tseng jugeoit encore que Licou-pang, aidé des conseils de Tchang-leang, seroit toujours un obstacle à l'élévation de Hiang-yu, & que ce dernier ne pourroit prendre l'ascendant, tant que Tchang-leang tiendrait son parti. Comme il avoit eu des liaisons d'amitié avec lui, il fut le trouver au camp de Pa-chang, pour l'engager à quitter Licou-pang, & à se donner à Hyang-yu. Fan-tseng déploya toute la subtilité de son esprit pour persuader Tchang-leang, qui lui répondit :
 » Le roi de Tchou, en m'envoyant au service de Licou-pang,
 » me recommanda de l'aider de toutes mes lumières. Est-il de
 » l'honnête homme, après avoir servi quelqu'un dans la bonne
 » fortune, de l'abandonner dans la mauvaise ? La fidélité que
 » je lui dois exige encore que je l'avertisse de votre démarche». Licou-pang témoigna à Tchang-leang, qu'il ne seroit pas fâché d'avoir un entretien avec Fan-tseng.

Lorsque ce général le vit entrer dans sa tente, il lui présenta une coupe remplie de vin, en lui disant : « Il est bien vrai que,
 » depuis que je suis entré dans ce pays-ci, je ne me suis rien
 » approprié des richesses immenses que j'y ai trouvées. J'ai
 » fait le dénombrement du peuple, les sœurs des mandarins,
 » avec les trésors de l'état, ont été mis en sûreté jusqu'à l'ar-

(1) Dix-sept ly à l'est de Ling-tong-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

» rivée de votre général. J'ai voulu faire garder le fort de
 » Han-kou-koan, pour le garantir des entreprises & des in-
 » sultes des mal-intentionnés, qui profitent toujours de ces
 » temps de troubles. Dites à Hiang-yu que je n'ai jamais eu
 » dessein de me séparer de lui, & que, demain dès le matin,
 » j'irai le trouver ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 206.

Fan-tseng retourna la nuit même au camp de Hiang-yu, lui rendre compte de sa négociation & de la réponse de Lieou-pang. Le jour suivant Lieou-pang y arriva, comme il l'avoit promis, accompagné d'environ cent cavaliers. Adressant la parole à Hiang-yu : « Seigneur, lui dit-il, vous & moi, nous
 » nous sommes réunis pour faire la guerre aux princes de
 » Tsin. Des envieux de nos succès cherchent à vous inspirer
 » de la méfiance. Vous me feriez une injure de suspecter mes
 » vues. Vous avez porté vos armes dans le Ho-pé, & moi
 » dans le Ho-nan : je suis entré le premier sur les terres de
 » Tsin, & après avoir réduit cet état, je croyois pouvoir vous
 » demander l'agrément de le posséder comme ma conquête ;
 » mais j'apprends que vous le trouvez mauvais ».

Hiang-yu assura Lieou-pang qu'il ne conservoit aucun ressentiment contre lui, & l'invita à un repas, durant lequel Fant-tseng, debout vis-à-vis de son maître, lui fit plusieurs fois signe des yeux de profiter de l'occasion de le poignarder ; mais Hiang-yu eut la constance de ne pas répondre à ces signaux. Fant-tseng impatienté sortit pour aller chercher Hiang-tchang, fort habile à manier le sabre, & l'introduisit dans la salle. Après qu'il eut servi à boire aux deux généraux, il demanda la permission de faire l'exercice des armes, qui lui fut accordée. Hiang-pé, de la suite de Lieou-pang, jugeant que ce jeu cachoit quelque dessein funeste à son maître, tira aussi son sabre, &

se mit à parer les coups de Hiang-tchang. Ce dernier cherchoit à forcer la parade & à trouver jour pour atteindre Licou-pang. Tchang-leang, voyant le danger où il étoit, eut recours à Fan-kouei, le plus intrépide de son temps. Fan-kouei s'arma à la hâte d'un sabre & d'une demi-pique, & entra dans la salle les yeux effarés, les cheveux épars & en désordre. Dès que Hiang-yu l'aperçut, il fit sur le champ cesser le jeu. Il ordonna de donner à boire à ce brave. Fan-kouei vida deux tasses coup sur coup ; & comme Hiang-yu paroissoit le défier d'aller à la troisième : « Un homme, répondit-il, qui n'a pas peur de mourir, auroit-il » peur de boire une troisième tasse ? Les princes de *Tsin*, fem- » blables à des loups & à des tigres, tuoient les hommes avec » plus de facilité qu'on ne boit une tasse de vin, & c'est ce » qui a fait révolter tant de braves gens contre eux. Vous savez, » seigneur, ce que Hoai-ouang vous dit lorsqu'il vous envoya » contre les princes de *Tsin* : il vous dit que celui de vous, » qui, après avoir vaincu les *Tsin*, entreroit le premier dans » Hien-yang, en feroit déclaré & reconnu prince. C'est ce que » Licou-pang mon général a fait ; de tant de richesses que » nous y avons trouvées, il ne s'en est pas réservé la valeur » d'un cheveu ; & après ce grand exploit, il est venu à » Pa-chang vous y attendre. Voilà ce dont tout le monde a » été témoin ; voilà ce qui a été publié de tous côtés par ses » ordres : & cependant prêtant l'oreille à des rapports odieux, » on forme le dessein de l'assassiner ! n'est-ce pas-là imiter la » conduite barbare des *Tsin*, & s'exposer à une chute encore » plus violente que la leur ? Des gens de ce caractère sont indi- » gnes de servir dans une guerre comme la nôtre ». Cette vive sortie rendit Hiang-yu interdit & il fut embarrassé de répondre.

Licou-pang jugeant par le silence de Hiang-yu, qu'il n'y avoit

avoit point de sûreté pour lui, affecta cependant de ne faire paroître aucune crainte, & sortit de la salle accompagné de Fan-kouei. Il laissa Tchang-leang pour faire les civilités d'usage, & regagna en diligence son camp de Pa-chang. Hiang-yu ne le voyant point rentrer, en témoigna de l'inquiétude à Tchang-leang, qui lui répondit que Licou-pang devoit être arrivé dans son camp : « Il m'a laissé ici, ajouta-t-il, pour vous remercier » de sa part, & vous offrir ces perles en signe de son amitié ; il » m'a encore ordonné de faire le même présent à Fan-tseng ». Celui-ci, furieux d'avoir laissé échapper Licou-pang, foula aux pieds les perles, en s'écriant : « Licou-pang nous enlève l'em- » pire ! Faut-il attendre que nous soyons en son pouvoir pour » reconnoître la faute que nous avons faite » ?

Hiang-yu, sans s'expliquer sur l'emportement de Fan-tseng, renvoya Tchang-leang & fit mettre son armée en marche : il prit le chemin de Hien-yang, dans le dessein de détruire cette capitale, afin que Licou-pang ne pût profiter des richesses qui y étoient accumulées. Ce général cruel & vindicatif donna ordre de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe : le prince Tsé-yng y périt avec toute sa famille. Peu satisfait de ce massacre horrible, Hiang-yu livra la ville au pillage, & après avoir enlevé les richesses du magnifique palais bâti par Tsün-chi-hoang-ti, il y fit mettre le feu, qui fut trois mois entiers à consumer cet édifice immense. La vengeance de Hiang-yu se porta jusque sur les morts, & profana les tombeaux des *Tsin*. Il en fit tirer les cadavres des princes de cette famille, pour les réduire en cendres qui furent jettées au vent. Chargé des dépouilles de Hien-yang, en horreur aux peuples, ce général tourna du côté des provinces de l'orient.

Hiang-yu qui vouloit faire le partage de l'empire, en

Tome II.

LII

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
206.

envoya demander la permission à Hoai-ouang, roi de Tchou. Ce monarque lui répondit, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été déterminé à cet égard avant la guerre. Hiang-yu, mécontent de cette réponse qui ne satisfaisoit point ses vues, s'emporta contre le roi de Tchou. « Hé bien, dit-il, c'est à » nous, qui avons essuyé toutes les fatigues & tous les dangers » pour conquérir cet empire, à le partager. Le roi de Tchou » nous doit le rang où il est élevé; de quel droit veut-il nous » faire la loi? Il faut lui montrer que, si nous avons su faire » cette grande conquête, nous savons aussi la conserver ».

Ce parti pris, Hiang-yu déclara de son chef Hoai-ouang empereur, sous le titre ironique de *Y-TI*, ou d'*empereur équitable*. « Comme un empereur, ajouta-t-il, doit avoir en appa- » nage mille *ly* de terrain, il faut qu'il aille tenir sa cour à » Tchîn (1), où nous le laisserons vivre en paix ».

Les princes, instruits du projet de Hiang-yu, n'osèrent s'opposer à ce démembrement de l'empire : maître de presque toutes les forces, il étoit en état de les écraser. Ce conquérant leur en imposa d'autant plus, que chacun espéroit obtenir une portion de ce vaste état. Ainsi à la deuxième lune de la même année, après une longue conférence avec Fan-tseng, Hiang-yu arrêta ce grand partage.

Licou-pang avoit joué un trop beau rôle dans la dernière guerre, pour qu'il osât l'exclure du partage : il étoit d'ailleurs assez puissant pour se faire rendre justice. Fan-tseng, qui le craignoit, ne lui céda que ce qu'il ne pouvoit lui ôter. Il fut arrêté qu'il conserveroit les pays de Pa, de Chou, de Han-tchong, dont il étoit déjà en possession sous le titre de royaume de Han,

(1) Aujourd'hui Tchîn-tcheou dans le Ho-nan.

& on lui assigna la ville de Nan-tching pour y tenir sa cour.

Le pays de Yong, érigé en principauté en faveur de Tchang-han, général des *Tsin*, lorsqu'il s'étoit donné, avec toute son armée, à Hiang-yu, fut changé en royaume dans le partage. On fixa que la ville de Fei-kiou (1) en feroit la capitale, & que Tchang-han y tiendrait sa cour.

Ssé-ma-hin, son lieutenant, fut nommé roi de Saï (2), en récompense des services qu'il avoit rendus à Hiang-leang, oncle de Hiang-yu. Il fut déterminé par le partage que Li-yang feroit sa capitale.

Tong-y, second lieutenant de Tchang-han, eut le royaume de Tché, & pour capitale Kao-nou (3).

Comme Hiang-yu vouloit se réserver le beau pays de Leang, il en fit sortir Pao, roi de Ouei, & le fit aller plus à l'ouest à Ping-yang, où il détermina qu'il pourroit tenir sa cour, lui laissant le titre de roi de Ouei. Chin-yang, officier de Hiang-yu dans les commencemens de la guerre, avoit pris le pays de Ho-nan, & par une générosité extraordinaire dans ces temps-là, il l'offrit au roi de Tchou & se mit à son service. Hiang-yu l'en fit roi, & détermina qu'il tiendrait sa cour à Lo-yang; & parce que Ssé-ma-niang avoit apaisé les troubles du pays de Ho-nui & y avoit maintenu les peuples dans l'obéissance, il en fut nommé roi, sous le nom de roi de Yn, & sa cour établie à Tchao-kou (4).

On conserva à Hié, roi de Tchao, le pays qu'il possédoit;

(1) Fei kiou, aujourd'hui Hing-ping-hien de la dépendance de Si-ngan-fou.

(2) Saï, pays depuis Ling-pao-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan jusqu'à Tong-koan.

(3) Kao-nou, aujourd'hui Li-tcheou de Yen-ngan-fou.

(4) Tchao kou, c'est Ouei-kiun-fou du Ho-nan.

mais on l'obligea de tenir sa cour à Tai (1), & de partager ses états avec Tchang-culh, que Hiang-yu fit roi de Tchang-chan. Yng-pou, un des généraux de Tchou, qui avoit rendu les plus importans services en maintenant le bon ordre parmi ses troupes, fut créé roi de Kieou-kiang (2), & on lui assigna la ville de Leou pour y tenir sa cour (3).

Ou-joui eut pour récompense de ses services le pays de Heng-chan, qu'on érigea en royaume en sa faveur, parce qu'il avoit forcé la forteresse qui en défendoit l'entrée : sa cour fut fixée à Tchu (4). On donna à Kong-ngao le département de Lin-kiang, en établissant sa cour à Kiang-ling. A l'égard de Kouang, roi de Yen, on l'obligea de transférer sa cour à Vou-tchong (5), & de céder Ki (6) à Tfang-tou, pour la récompense du secours qu'il amena au roi de Tchao contre les *Tsin*.

Hiang-yu obligea de même le roi de Tsi de passer à Kiao-tong (7), qu'il érigea en royaume, dont la capitale fut Tsié-mé (8), & en gratifia Tien-tou, de la famille du roi de Tsi, dont il mit la cour à Lin-tiè (9).

Enfin, il établit le royaume de Tsi-pé en faveur de Tien-ngan, aussi de la famille de Tsi, pour s'être donné au commencement de cette guerre au roi de Tchou, avec un corps

(1) Tai, c'est Ouei-tcheou de Tai-tong-fou du Chan si.

(2) Kieou-kiang est le pays de Cheou-tcheou de Fong-yang-fou.

(3) Lou-ngan-hien, district de Liu-tcheou fou.

(4) Tchu étoit à cent vingt ly au nord-ouest de Hoang-tcheou-fou dans le Ho-pé.

(5) Cette ville ne subsiste plus ; elle étoit à soixante ly au sud est de Hin-tching-hien de la dépendance de Lu tcheou-fou du Kiang nan.

(6) C'est Yu-tien-hien dépendant de Pé king.

(7) Ki, c'est Yu-yang-hien dépendant de l'é-king.

(8) C'est Kiao-tcheou dépendant de Lai-tcheou-fou du Chan-tong.

(9) C'est Y-tou-hien de Tling-tcheou fou du Chan-tong.

de troupes assez considérable. L'empire se trouva de la sorte divisé en vingt royaumes. Hiang-yu fit publier ce partage par tout l'empire ; après quoi tous ces nouveaux princes se séparèrent de l'armée à la quatrième lune , & chacun fut prendre possession du royaume qui lui étoit dévolu.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
206.

Licou-pang indigné de ce que Hiang-yu se fut arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage , & plus encore , de ce qu'il lui retranchoit une grande partie des terres de Tsin , pour en récompenser Tchang-han , Ssé-ma-hin & Tong-y , voulut d'abord aller lui en demander raison les armes à la main. Tcheou-pou , Koan-yng & Fan-kouei le sollicitoient même de ne pas différer ; mais Siao-ho , qui avoit plus de sang-froid , lui dit : « Quoique le pays de Han-tchong soit très-mauvais , n'est-il pas préférable à une mort certaine » ? « Qu'entendez-vous » par-là , dit Licou-pang » ? « Vous conviendrez , lui dit Siao-ho , que nous ne pouvons comparer nos forces à celles de » Hiang-yu , & que de cent combats nous ne saurions raisonnement nous promettre une victoire , certainement » ce n'est pas-là être fort éloigné de la mort. Tching-tang » & Ou-ouang étoient-ils maîtres d'une grande étendue » de pays ? Mon avis seroit donc d'accepter Han-tchong de » bonne grace , de nous en attacher les peuples , d'y attirer » d'habiles gens , & de reprendre pied à pied les trois parties » du pays Tsin qu'on nous enleve ; alors nous pourrions aisément tenir tête à Hiang-yu , & disputer à qui des deux l'empire » pire restera ».

Licou-pang suivit le conseil de Siao-ho , qu'il nomma son premier ministre. Cependant Hiang-yu n'étoit pas sans inquiétude à son égard ; mais pour ne pas le lui donner à connoître , il détacha de son armée trente mille hommes , dont il lui fit pré-

sent. Il accorda même la liberté à ceux qui vouloient se donner à Lieou-pang d'aller le trouver. Plusieurs dizaines de mille hommes profitèrent de cette permission. Licou-pang, pour récompenser le zèle & l'attachement de Tchang-leang, son lieutenant, lui donna une étendue de pays, sous le titre de royaume de Han (1).

Licou-pang ne fut pas le seul mécontent des dispositions de Hiang-yu. Tien-yong outré de ce qu'il obligeoit Tien-chi, roi de Tsi, de quitter ses états, pour les céder à Tien-tou, vint à la tête d'un corps de troupes au devant de Tien-tou, qu'il contraignit de s'enfuir, & voulut que Tien-chi restât dans sa capitale; mais ce prince tremblant au seul nom de Hiang-yu, se sauva secrètement dans le royaume qui lui avoit été assigné par le partage. Tien-yong indigné de sa lâcheté & du déshonneur qu'il faisoit à sa famille, le poursuivit, & l'ayant atteint, il le tua. Après quoi revenant trouver Pong-yuei, qui commandoit environ dix mille hommes, il lui remit le sceau de général, & lui ordonna d'aller combattre Tien-ngan, & de le faire mourir; ce qui fut exécuté comme il l'avoit projeté. Ainsi Tien-yong se vit seul maître de l'héritage de sa famille, & roi de tout le pays de Tsi.

Licou-pang perdit un grand nombre de ses gens dans la marche qu'il fit pour se rendre à Han-tchong. Plusieurs de ses officiers mêmes voyant la guerre finie, sans qu'on eût pensé à les récompenser, le quitterent pour aller chercher fortune ailleurs. Il se trouva parmi eux un certain Han-sin, qui n'avoit pas eu le temps de se faire connoître à Licou-pang, mais dont Siao-ho connoissoit le mérite.

(1) Ce royaume de Han, en chinois, s'écrit différemment du nom que Lieou-pang donna à sa dynastie; mais ils ne peuvent s'écrire autrement dans nos caractères.

Han-sin étoit d'une famille de Hoai-in si pauvre, qu'il fut souvent obligé, dans sa jeunesse, de mendier son pain. Né avec une aversion marquée pour les sciences & le commerce, il ne se plaisoit qu'à voir faire l'exercice aux troupes, & à répéter dans son particulier les évolutions qu'il leur avoit vu faire. Un jour qu'il avoit passé toute la matinée à les voir manœuvrer, sans avoir pris de nourriture, il se trouva si foible de besoin, qu'il put à peine se traîner chez une vieille femme, sa voisine, pour lui demander à manger. Après avoir appaisé sa faim, il remercia la vieille, en lui disant qu'un jour il reconnoîtroit libéralement ce service. Cette bonne femme en fut choquée, & & lui répondit tout en grondant : « Vraiment je n'ai qu'à m'y » attendre ; vous n'avez pas seulement l'industrie de gagner » votre pain, & quand vous êtes rassasié, vous me faites les » plus belles promesses ; y auroit-il du bon sens à moi d'y » compter » ?

Ce jeune homme apprenant que Hiang-yu passoit le Hoai-ho à la tête d'une armée, se sentit entraîné par son courage, & fut s'enrôler sous ses drapeaux. Il montra tant de bravoure & de conduite, qu'il parvint en peu de temps au grade d'officier. Han-sin étoit doué des plus belles qualités ; il avoit beaucoup de vivacité & de pénétration : son esprit, quoique sans culture, étoit sur-tout fécond en expédiens & en ruses de guerre. Comme il avoit un libre accès auprès de Hiang-yu, il lui parloit de ses projets, dans l'espérance que cela contribueroit à son avancement & à sa fortune ; mais Hiang-yu, qui le jugeoit sans expérience, fit peu d'attention à ses discours.

Han-sin, sensible à ce mépris, quitta le service de Hiang-yu, pour aller trouver Licou-pang. Ce dernier ne lui donna de l'emploi que dans les vivres. Han-sin ne se rebuta point,

& rechercha l'amitié de Siao-ho, qui l'accueillit, sans cependant se décider sur le jugement qu'il en devoit porter. Siao-ho, après l'avoir entretenu plusieurs fois sur ce qui concernoit la guerre, en fut si content, qu'il le mit au-dessus de tous les officiers de Licou-pang ; mais cette estime ne produisit rien pour la fortune de Han-sin. La guerre finie, il se trouva sans emploi & sans ressource. La nécessité le contraignit d'aller chercher fortune ailleurs.

Dans ces entrefaites, Siao-ho fut nommé premier ministre de Han : apprenant la retraite de Han-sin, il monta sur le champ à cheval pour suivre ses traces. Les ennemis du nouveau ministre cherchèrent à faire suspecter son absence, & dirent que sa fuite cachoit quelque trahison. Licou-pang, sans ajouter foi à ces imputations, ne fut sensible qu'à la perte de son ministre, dont il espéroit de grands services.

Peu de jours après, on lui annonça le retour de Siao-ho. Il ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches d'une démarche aussi marquée pour un sujet tel que Han-sin, qui lui paroissoit de peu d'importance, tandis qu'il n'avoit témoigné aucune inquiétude de la retraite de tant d'autres officiers qui valoient mieux que lui. « Ne vous y trompez pas, dit le » ministre au roi, si vous vous bornez au royaume de Han, » il est aisé de remplacer ces officiers ; mais si vous portez » vos vues plus haut, Han-sin est seul capable de vous donner » le trône de l'empire ».

Le roi de Han, sur les assurances que Siao-ho lui donnoit de la capacité de Han-sin, vouloit sur le champ le nommer généralissime de ses troupes ; mais le ministre lui représenta que Han-sin lui étant inconnu, on pourroit l'accuser de précipitation, & qu'il valoit mieux observer les usages établis pour l'élection

tion d'un général. Lieou-pang fit donc publier que , sans avoir égard au rang & à la naissance , le mérite seul concourroit pour obtenir cet emploi. Tous les officiers , pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes , ne doutoient pas que le choix ne tombât sur chacun d'eux en particulier. Cependant Han-sin mérita la préférence. Le soldat qui connoissoit son exactitude pour la discipline , trembloit d'avance qu'il ne lui arrivât de s'en écarter.

Han-sin accepta le généralat des troupes avec beaucoup de modestie & de respect. Après avoir salué le roi , il fut s'asseoir , & reçut la soumission des officiers & des soldats.

La cérémonie de son installation achevée , le roi l'emmena dans sa tente. Han-sin dit au monarque : « Hiang-yu est » le seul qui puisse vous disputer l'empire ; mais lequel de » vous deux croyez-vous le plus puissant & le plus cou- » rageux » ?

Licou-pang , après avoir réfléchi quelque temps , répondit : « J'avoue que Hiang-yu me surpasse ». « Je le pense de » même , reprit Han-sin ; cependant en mettant dans la balance » votre mérite à l'un & à l'autre , le votre l'emporte , & le » parallèle entre vous deux est à votre avantage : je le dis sans » flatterie.

» Lorsque Hiang-yu se laisse dominer par son naturel » bouillant & emporté , mille hommes ne sont pas capables » de l'arrêter. Ce caractère altier & indomptable est cause » que les gens de cœur & de mérite ne peuvent demeurer » long-temps avec lui.

» Cependant il accueille , il chérit & honore les sages ; il » loue publiquement les belles actions : mais s'agit-il de récom- » penser le mérite & d'avancer les officiers qui se sont distin-

» gués, il ressemble à une femme, son cœur n'est que sensi-
» ble sans être généreux.

» Quoiqu'il se soit arrogé le titre éminent de *Pa-ouang*,
» comme s'il étoit au-dessus de tous les autres princes, il n'en
» a pas le cœur ni les sentimens. Quelque nombreuse que
» soit son armée, elle n'est pas pour cela formidable. Rien
» n'est si aisé que de l'affoiblir. En avançant l'officier selon
» son mérite, & en donnant au soldat l'espérance de parve-
» nir, vous attirerez l'élite de ses troupes ; alors vos forces
» accrues par la diminution des siennes, vous mettront en état
» de tout oser.

» Tchang-han, Ssé-ma-hin & Tong-y, avec qui vous avez
» partagé les terres de Tfin, suivant l'arrangement de Hiang-yu,
» sont mécontents de lui. Les peuples de Tfin, auxquels il a
» donné ces trois généraux pour rois, sont persuadés qu'ils ont
» participé au fac de Hien-yang ; ils les regardent comme les
» auteurs de cette sanglante & terrible exécution, qui sur-
» passe en cruauté tout ce qu'on peut imaginer de plus atroce,
» & leurs nouveaux sujets les ont en horreur.

» Prince, vous êtes chéri de tout le monde : on fait que
» de tant de richesses accumulées à Hien-yang, dont vous
» pouviez vous emparer, vous n'en avez pas pris la valeur
» d'un cheveu. Loin de fouler les peuples comme les *Tsin*,
» vous n'avez cherché qu'à les soulager ; tous les cœurs sont
» pour vous. Vous pouvez hardiment commander à ces trois
» rois comme à vos vassaux, vos ordres seront respectés :
» il n'y a aucun de leurs sujets qui ne desire de vous avoir
» pour maître ; la conjoncture est favorable, le succès suivra
» de près cette démarche qui vous comblera de gloire ».

Hiang-yu étoit né avec un goût décidé pour le com-

mandement , & il ne put jamais faire le moindre progrès dans les lettres , auxquelles d'abord il avoit été destiné , & qui n'étoient utiles , disoit-il , qu'à transmettre des noms à la postérité. Il ne montra pas moins de répugnance lorsqu'on voulut lui apprendre à faire des armes , qui ne le mettoient en état que de résister à un seul homme ; mais il n'en fut pas de même de l'art qui enseigne à en vaincre dix mille , dans lequel il fit les plus grands progrès. Hiang-yu avoit huit pieds de haut , & il joignoit à cette taille avantageuse une force extraordinaire de corps ; mais d'ailleurs il étoit audacieux , cruel , fier & de mauvaise foi.

Lieou-pang suivit le conseil de Han-sin , & intima ses ordres aux peuples de ces trois royaumes , comme s'ils eussent été ses sujets. Cependant il compléta ses troupes , établit des magasins qu'il remplit de munitions de bouche & de guerre , & fit les plus grands préparatifs.

A la huitième lune , il se mit en marche avec son armée , & entra dans le pays de Kou-tao (1) , qui avoit été donné en partage à Tchang-han : il défit ses troupes , & l'obligea de s'enfuir à Fey-kiou. Lieou-pang , continuant sa route , fut droit à Hien-yang , où Ssé-ma-hin & Tong-y vinrent le joindre pour lui remettre leurs états & leurs personnes. Ainsi , en très-peu de temps , il se vit maître de tout le pays que possédoient autrefois les princes de *Tsin*.

Au retour de cette expédition , Lieou-pang reçut un renfort de soldats aguerris , que lui amenoit Ouang-ling , originaire comme lui de la ville de Pey. A cette nouvelle , Hiang-yu fit arrêter la mère de Ouang-ling , en la menaçant

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
206.

(1) C'est Ouei-tcheou , dépendant de Kong-tchang-fou du Chen-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

206.

de la faire mourir, si elle ne se servoit de son autorité pour obliger son fils à revenir. Cette généreuse femme répondit à ces menaces : « Le Roi de Han est digne de commander à » tout l'empire ; j'ordonne à mon fils de lui être fidèle : » « je regarderois comme le plus grand déshonneur à son nom » & au mien, s'il l'abandonnoit lâchement. Dites à mon fils » qu'il ne craigne rien pour moi ; je saurai braver les menaces » & la mort ». A ces mots, elle s'enfonce un couteau dans le sein, & elle expire aux pieds du messager de Hiang-yu.

205.

L'empereur Y-ti, auquel Hiang-yu par son partage avoit assigné Tchou pour sa résidence, ne lui caufoit pas moins d'inquiétude que Licou-pang. Cet empereur étoit héritier des états de Tchou, dont Hiang-yu possédoit la meilleure partie, & il étoit reconnu en cette qualité par les autres princes. Hiang-yu lui chercha querelle sur ce qu'il n'avoit point encore exécuté le partage, & ne s'étoit pas retiré à Tchou. Il fit partir Ou-joui, King-pou & Kong-ngao, trois de ses officiers, sous prétexte de lui demander la ratification du partage, avec ordre de s'en défaire. Ces envoyés, dans l'espérance d'une fortune brillante qu'ils se promettoient d'un homme qui avoit fait tant de rois, assassinèrent Y-ti dans son palais même.

Pa-ouang, ou Hiang-yu, devenoit par ce meurtre le maître de tous les états de Tchou ; il auroit fort aimé les conserver en entier, & il se voyoit avec peine dans le cas d'en démembrer quelque portion. Comme il avoit créé Tchang-eulh roi de Tchao, & qu'il n'avoit rien donné à Tchou-yu, il craignoit de s'en faire un ennemi ; cependant, pour se l'attacher, il crut faire beaucoup de lui assigner trois *hien*, avec le titre de royaume. Tchou-yu, dont les services méritoient une autre récompense, fut choqué qu'on le traitât avec moins de distinction que les

autres : il écrivit au roi de Tfi pour l'engager à lui donner quelques troupes , avec lesquelles il se promettoit de chasser celui que Hiang-yu avoit mis en possession de Tchang-chan , & d'y rétablir sur le trône le prince qu'on en avoit dépouillé.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

205.

Le roi de Tfi lui envoya sur le champ l'élite de ses troupes , avec lesquelles il contraignit Tchang-culh d'abandonner le trône de Tchao , & le rendit à Tai-ouang , à qui Hiang-yu l'avoit enlevé. Pour reconnoître ce service, Tai-ouang donna à Tchîn-yu , en toute souveraineté, le royaume de Taï, qu'il quittoit & qui lui étoit échu dans le partage de l'empire fait par Hiang-yu.

La puissance de Licou-pang augmentoit de jour en jour. Le roi de Ho-nan, attiré par sa seule réputation, vint lui offrir ses états & sa personne. Tchang-leang suivit son exemple. Le roi de Han transféra sa cour à Li-yang , où Tchîn-ping vint lui demander du service. Tchîn-ping, né dans la pauvreté, aimoit l'étude ; mais comme il avoit peine à subsister, il préféra à ses livres le parti de l'épée. Il servit d'abord dans les troupes de Ouei ; & comme il voyoit peu de jour à s'avancer chez ce prince , il passa dans l'armée de Hiang-yu , qu'il quitta bientôt pour aller trouver Lieou-pang, de qui la renommée publioit tant de belles actions.

Le roi de Han , qui lui reconnut de la capacité, lui donna un emploi assez considérable dans ses troupes. Les anciens officiers murmuroient de ce qu'on leur préféroit un étranger nouvellement arrivé. Le roi les écouta avec bonté ; il fit venir Tchîn-ping, & lui dit : « Vous avez servi le roi de Ouei, que » vous avez quitté pour vous donner à Pa-ouang , roi de » Tchou ; à peine avez-vous été quelques mois sous ses dra- » peaux , que vous êtes venu vous ranger sous les miens. Une

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

205.

» pareille inconstance doit-elle me donner de la confiance en
» vous » ?

« Le roi de Ouei , répondit Tchîn - ping , ne récompense
» point le mérite , parce qu'il n'a pas le talent de le discerner.
» Les liens du sang sont la seule recommandation auprès de
» Pa-ouang , à qui on ne peut d'ailleurs se fier. Vous seul ,
» prince , savez employer chacun selon sa capacité , & ce motif
» m'a déterminé à venir vous offrir mes services. Je n'aurois
» pas accepté vos largesses , si j'eussé cru ne pas vous être utile ;
» je les ai mises sous le sceau pour être rendues à qui vous l'or-
» donnerez. Je ne dois point profiter de vos bienfaits , si je ne
» les paie de ma personne ; mais je me retirerai avec regret :
» toute mon ambition est de verser mon sang pour un prince
» aussi digne de commander à tout l'empire ».

Licou-pang , charmé de son zèle , lui donna de nouvelles
marques de sa libéralité , afin de se l'attacher davantage. Ce
prince passant par le village de Sin-tching , dépendant de Lo-
yang , un vieillard , appelé Tong-ko , lui adressa ce discours :
« J'ai toujours oui dire , qu'un homme qui suit la vertu ne sauroit
» manquer de prospérer , & que celui qui la méprise doit infaillible-
» ment tomber : de même un général qui n'a point de réputation
» réussira difficilement. Pa-ouang est un traître sans foi & sans
» humanité , qui a fait mourir un empereur qu'il avoit créé.
» Y-ti étoit son maître & son prince , il lui devoit la fidélité
» & l'obéissance ; le laisserez-vous jouir impunément du fruit
» de son crime ? Si vous vouliez suivre mon avis , vous pren-
» driez le deuil , en invitant les autres princes à vous imiter ,
» & à se joindre à vous pour venger la mort de l'empereur
» Y-ti ».

Le roi de Han saisit avidement ce prétexte de déclarer la

guerre à Pa-ouang. Il fit prendre le deuil à son armée, & écrivit aux autres princes en ces termes :

« Dans le partage de l'empire, qui est l'ouvrage de Pa-ouang
 » & que vous avez accepté, Y-ti, roi de Tchou, a été, de votre
 » consentement, élevé au trône de l'empire. Vous lui avez
 » promis la soumission & la fidélité; cependant Pa-ouang l'a
 » fait assassiner en trahison. Mon devoir me prescrit d'en
 » porter le deuil & de venger sa mort : le vôtre est de vous
 » unir à moi pour punir Pa-ouang de sa perfidie. Les loix
 » réclament contre lui; la justice est outragée, & la vertu vous
 » dit que vous ne pouvez, sans ternir votre réputation, oublier
 » ce que vous devez à la mémoire de celui que vous avez
 » reconnu pour votre maître ».

Pa-ouang fut bientôt instruit des préparatifs du roi de Han contre lui; il faisoit alors la guerre au roi de Tsi, qu'il quitta pour revenir mettre à couvert ses propres états. Comme il aspirait à l'empire, il n'y voyoit d'obstacle que les seuls rois de Tsi & de Han. Son plan étoit de commencer par soumettre le roi de Tsi, pour retomber ensuite sur celui de Han; mais Licou-pang fut tirer avantage de cette levée de boucliers contre Tsi, pour engager les autres princes à se réunir contre Pa-ouang. Plusieurs entrèrent dans cette ligue, de sorte qu'il se vit à la tête de cinq cens soixante-mille hommes, avec lesquels il se mit en marche pour aller chercher Pa-ouang.

Avec une armée aussi formidable, ce prince devoit tout faire plier devant lui; cependant le séjour de Peng-tching pensa lui être funeste & ruiner cette brillante armée. Les vivres, qui s'y trouvèrent en abondance, excitèrent les officiers & les soldats à se livrer aux plaisirs. Au milieu de ces délices perfides, un corps de trente mille hommes de cavalerie, l'élite de ses trou-

pes, que Pa-ouang détacha, vint surprendre & charger brusquement l'armée de Han, & la pressa si vivement, que plus de deux cens mille hommes se noyèrent dans la rivière de Souichoui (1), dont les cadavres entassés interceptèrent le cours, & firent refluer les eaux dans la campagne.

Licou-pang lui-même se trouva investi de tous côtés, & feroit tombé entre les mains des ennemis sans un brouillard épais, mêlé de vents impétueux qui enlevoient des tourbillons de sable, à la faveur desquels il se sauva. Les ennemis, épouvantés de cet ouragan, se retirèrent, & facilitèrent par-là l'évasion du roi de Han. Liou-heou son père, avec plusieurs officiers, furent faits prisonniers. Les princes qui s'étoient joints à Licou-pang le quittèrent, pour se donner à Pa-ouang. Dans sa fuite, Licou-pang s'arrêta au pays de Hia-y (2), où il recueillit les débris de son armée.

S'entretenant avec ses officiers de l'état présent de ses affaires, Tchang-leang lui conseilla de chercher à détacher King-pou, roi de Kieou-kiang, du parti de Pa-ouang, comme étant le meilleur officier qu'il eût. Il lui conseilla encore d'attirer Pong-yuei, révolté contre le roi de Tai, dont il avoit quitté le service. Ces deux, généraux réunis avec Han-sin qui ne leur cède en rien, ajouta-t-il, me font regarder la perte du roi de Tchou comme assurée. Lieou-pang dépêcha à King-pou, Soui-lou, accompagné de vingt personnes, pour l'engager à prendre ses intérêts.

Le roi de Han rallia à Yong-yang (1) ses troupes dispersées

(1) A l'est de Ling-pi-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

(2) C'est Hia-y-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.

(3) C'est Yang-yang-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

depuis la journée de Peng-tching. Alors il se vit en état de faire face à l'armée de Tchou, qui n'avoit cessé de le harceler : il la battit à la première rencontre à la tête de sa cavalerie, & l'obligea d'évacuer ses états.

A la nouvelle de la défaite du roi de Han, Pao roi de Ouei effrayé s'étoit jetté dans le parti de Pa-ouang. Le roi de Han naturellement porté à la douceur, chercha à le ramener par cette voie; mais l'ayant tenté sans succès, il fit marcher contre lui Han-sin, qui le fit prisonnier & le dépouilla de son royaume.

Après cette conquête, Han-sin, ayant reçu un renfort de trois mille hommes, eut ordre d'aller avec Tchang-culh soumettre les états de Yen & de Tchao. Le roi de Tchao vint avec plus de deux cens mille hommes garder le passage de T'fing-hing-keou (1).

Li-tsou-tché, un de ses généraux, lui conseilla de ne pas s'exposer à la première attaque de Han-sin & de Tchang-culh. Il lui fit remarquer que ses ennemis ne pouvoient être à portée de leurs magasins, & que s'il vouloit lui donner trente mille hommes, il se faisoit fort de leur intercepter les vivres; qu'alors ils seroient forcés de se rendre à discrétion : mais le roi n'écouta pas ce conseil prudent.

Les espions de Han-sin lui ayant rapporté ce qui s'étoit passé entre ce prince & Li-tsou-tché, il changea le dessein qu'il avoit eu d'abord de forcer T'fing-hing-keou, & se contenta d'en approcher à trente ly seulement, pour y camper avec son armée. A minuit, il choisit deux mille cavaliers déterminés, à qui il ordonna de prendre chacun un étendard rouge, & d'aller se

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
205.

204.

(1) C'est T'fing-bien-hien de Tchün-ting-fou du Pé-tché-li.

poster dans un endroit d'où ils pussent découvrir les ennemis sans en être apperçus. Il leur dit que le lendemain il iroit insulter leur camp, & feroit mine de prendre la fuite; qu'infailiblement les ennemis sortiroient de leurs retranchemens pour le poursuivre, & qu'alors ils profiteroient de ce temps pour entrer dans leur camp & y arborer les étendards rouges, à la place de ceux des ennemis, qu'ils auroient soin de ramasser.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Han-sin détacha dix mille hommes, & leur ordonna de marcher en avant avec l'étendard du grand général. Le roi de Tchao qui les apperçut, s'avança pour les recevoir, ne doutant point que Han-sin ne les commandât en personne. L'attaque fut soutenue de part & d'autre avec beaucoup de bravoure; mais le détachement de Han-sin jettant ses drapeaux, commença à lâcher le pied & à regagner ses lignes. Le roi de Tchao, persuadé que la victoire ne pouvoit lui échapper, fit sortir le reste de ses troupes; alors les deux mille hommes qui étoient en embuscade entrèrent dans son camp, & y plantèrent les étendards rouges qu'on leur avoit fait prendre la veille.

Le détachement avoit dirigé sa fuite vers ses retranchemens: lorsqu'ils y furent rentrés, le roi de Tchao jugeant qu'il ne pouvoit les y forcer, fit sonner la retraite; mais lorsqu'il fut près de rentrer dans son camp, il vit de tous côtés flotter les étendards du roi de Han. Cette vue le jetta dans une surprise étrange. Il envoya un détachement pour reconnoître la cause d'un changement aussi subit. Alors les deux mille hommes de Han-sin firent une décharge générale de flèches sur ce détachement, avec tant de vigueur & si à propos, qu'ils l'obligèrent de se replier sur le corps d'armée, où il porta un si grand désordre que tout prit la fuite.

Han-sin avoit prévu cette dérouté; il tomba sur les fuyards, & fit le roi prisonnier. Le général Tchinyu perdit la vie dans cette action. Li-tsou-tché trouva le moyen d'échapper; Han-sin, qui connoissoit son mérite, en fut au désespoir, & promit mille *taëls* à celui qui le lui ameneroit sans lui avoir fait aucun mal.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

204.

Li-tsou-tché prévint l'affront de se laisser prendre; il vint de lui-même se présenter la corde au col à Han-sin. Ce général, après la lui avoir ôtée, lui rendit toutes sortes d'honneurs & le fit mettre à la première place. Il voulut le consulter sur le projet qu'il avoit de soumettre à son maître les royaumes de Tsi & de Yen; mais Li-tsou-tché s'excusa de lui en dire son sentiment, parce qu'il étoit son prisonnier, & qu'il n'avoit pas besoin de conseils après la manœuvre combinée qu'il venoit d'exécuter contre le roi de Tchao. Cependant comme Han-sin insistoit, Li-tsou-tché lui dit : « La » réduction de Ouei & de Tchao, dont vous avez fait les » deux rois prisonniers; notre armée de deux cens mille hommes détruite dans une matinée, rendent votre nom redoutable à tout l'empire. Si le roi de Yen ne se soumet pas à votre approche, c'est qu'il fera sans doute appuyé des forces de Tsi : il faudroit dépêcher vers lui un habile négociateur, qui lui représentât avec éloquence ce qu'il doit craindre de votre part. Je prévois qu'effrayé de ces menaces, il n'attendra pas pour se rendre que vous entriez à main armée sur ses terres; quand vous l'aurez attiré dans votre parti, alors le chemin de Tsi vous sera ouvert, & rien ne pourra vous empêcher de vous en rendre maître ».

Ce moyen réussit à Han-sin. Le roi de Yen soumit ses états à Licou-pang, à condition qu'il continueroit de les gouverner.

ner, & que Tchang-culh gouverneroit aussi le royaume de Tchao.

Le trentième de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Soui-ho, que Lieou-pang avoit envoyé vers King-pou, roi de Kieou-kiang, réussit également dans sa négociation. Il fut gagner ce monarque, en lui faisant sentir la différence des égards qu'il devoit attendre de Pa-ouang & du roi de Han. Il lui peignit Pa-ouang souillé du meurtre de l'empereur Y-ti, ne récompensant point les services, abandonné des sages, & traitant les peuples avec dureté & en esclaves. « Mon maître au contraire, ajouta Soui-ho, est plein de vénération pour votre personne & d'estime pour votre mérite; il vous porte dans son cœur. Quoique moins puissant que Pa-ouang, la vertu est son partage; les habiles gens s'empressent à le servir; il les honore & en use libéralement avec eux. Plusieurs princes mêmes, charmés de ses grandes qualités, se sont soumis à lui avec joie; les vœux des peuples le suivent par-tout, & tous le désirent pour leur maître. Pa-ouang n'inspire que la crainte, & n'est servi que par des esclaves ».

King-pou, mécontent de Pa-ouang, se laissa aisément persuader : n'écoutant que son ressentiment, il suivit Soui-ho, & vint se donner au roi de Han, qui le reçut à demi-couché sur un lit de repos. Ce premier accueil mortifia King-pou, au point de lui donner du repentir de sa démarche : cependant dès qu'il eut quitté Lieou-pang, il fut traité en roi, avec une magnificence qui lui fit presque oublier le déplaisir qu'il venoit de recevoir.

Il restoit encore à Pa-ouang quatre hommes, savoir, Fan-

tseng, Tchong-li-mey, Long-tchu & Tcheou-yn, dont les conseils pouvoient retarder les progrès du roi de Han, & soutenir le parti de Pa-ouang. Tchín-ping lui conseilla de ne point épargner l'or pour les débaucher & les rendre suspects à Pa-ouang. Le roi de Han remit quarante mille livres d'or à Tchín-ping, avec plein pouvoir de les employer comme il le jugeroit à propos. Tchín-ping répandit une partie de cet or dans l'armée de Pa-ouang, & fit courir de bouche en bouche que ces quatre officiers se plaignoient de ce que leurs services restoient sans récompense, & que s'ils en eussent fait autant pour la gloire du roi de Han qu'ils en avoient fait pour celle de Pa-ouang, ils auroient déjà été comblés de distinctions & de bienfaits. Ces faux bruits produisirent tout l'effet que Tchín-ping s'en étoit promis : ils parvinrent aux oreilles de Pa-ouang, qui entra dans une grande méfiance à l'égard de ces quatre officiers.

A la quatrième lune, Pa-ouang apprenant que le roi de Han étoit dans Yong-yang (1) avec peu de troupes, fit faire une marche forcée à sa cavalerie pour l'y surprendre & l'y investir. Il la suivit de près avec le reste de son armée, & assiégea cette place dans les formes. Le roi de Han, vivement pressé & sans espoir d'être secouru promptement, demanda la paix. Pa-ouang envoya un de ses officiers pour en traiter avec Tchín-ping. Celui-ci, dont le projet étoit de ruiner entièrement Fan-tseng dans l'esprit de Pa-ouang, avoit fait préparer un magnifique repas pour son ambassadeur.

Tchín-ping, faisant semblant d'ignorer qu'il vînt de la part du roi de Tchou, lui demanda si ce n'étoit pas Fan-tseng qui

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

204.

(1) Yong-yang-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

l'envoyoit pour traiter avec lui de ses intérêts particuliers ; & comme il répondit qu'il venoit par les ordres de Pa-ouang, Tchîn-ping ne fit servir qu'un repas fort ordinaire. L'ambassadeur en fut choqué , & ne manqua pas à son retour de s'en plaindre à son maître , en lui rapportant les questions qu'on lui avoit faites au sujet de Fan-tseng. Ce rapport confirma Pa-ouang dans ses premiers soupçons ; & comme Fan-tseng entra sur le moment dans sa tente pour le dissuader de faire la paix , il ne voulut point l'écouter , & le chassa avec indignation & mépris. Fan-tseng fut si sensible à cet affront , que , craignant de tomber entre les mains du roi de Han , à qui il avoit cherché à faire tout le mal qu'il avoit pu , voyant d'ailleurs que Pa-ouang perdrait l'empire par sa faute , il prit du poison & termina ainsi ses jours.

Cependant le roi de Tchou pressoit vivement Yong-yang ; les assiégés manquoient de vivres , & la place ne pouvoit tenir encore long-temps. Ki-sin , officier de Licou-pang , & qui avoit beaucoup de ressemblance avec lui , imagina d'en profiter pour sauver son maître. Il se mit dans le char du roi , qu'il fit précéder par des gens qui portoient les marques de la royauté , & crioient que Licou-pang , n'ayant plus de vivres , venoit se rendre à discrétion. Tous les soldats de l'armée ennemie quittèrent leurs postes pour accourir au quartier de leur prince , en criant : *Vive Pa-ouang , maître souverain de tout l'empire !* Ils croyoient la guerre terminée. Le roi de Han , après avoir remis la défense de la place à Tcheou-kou , profita de ce tumulte pour s'évader , accompagné de quelques cavaliers. Pa-ouang , outré d'avoir été la dupe du stratagème , fit mourir le généreux Ki-sin.

Sur la nouvelle que le roi de Han étoit pressé dans Yong-yang , Pong-yuei venoit à son secours avec un corps de troupes

assez considérable. De son côté Pa-ouang envoya Siuei-kong, avec un détachement, à la poursuite de Licou-pang. Ce prince avoit gagné les devans, & ne fut point atteint; mais le détachement de Siuei-kong ayant rencontré Pong-yuei, il y eut entre eux une action des plus chaudes, où Siuei-kong fut tué, & son détachement dispersé & taillé en pièces.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
204.

Animé par ce succès, Pong-yuei tira droit à Yong-yang: mais Pa-ouang, apprenant la défaite de ses gens, laissa peu de monde devant la place, & vint au-devant de lui. Pong-yuei fut battu à son tour, & la réduction de la ville suivit de près cet échec. Pa-ouang fit mourir le brave Tcheou-kou, & envoya bloquer Tching-kao (1).

Le roi de Han, dans sa fuite, avoit passé le Hoang-ho pour se rendre à l'armée de Han-sin. Arrivé à Siao-sieou (2), il y voulut rester la nuit; & quoique très-proche de son général, il défendit de l'avertir. Le lendemain, à la pointe du jour, il entra dans le camp, & se dit un envoyé du roi de Han. On le conduisit à la tente de Han-sin & de Tchang-culh qui dorment encore. Il prit leurs sceaux, & fit assembler les officiers, auxquels il signifia qu'il venoit relever leurs généraux, & qu'ils eussent à se disposer à partir. Les deux généraux éveillés, s'empresrent d'aller auprès du prétendu envoyé & reconnoissent leur roi, qui laissa Tchang-culh pour couvrir le pays de Tchao, & partit avec Han-sin à la tête des troupes réunies de Tchao & de Yen, pour aller observer Pa-ouang à Tching-kao, dont il faisoit le siège.

Résolu d'aller chercher Pa-ouang & de lui livrer bataille,

(1) Fan-choui-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

(2) Sieou-ou-hien de Hoai-king-fou du Ho-nan.

le roi de Han vint camper à Kong-lo (1), laissant derrière lui Tching-kao qui s'étoit rendue. Pa-ouang avoit fait de grands approvisionnemens de grains à Ngao-tfang (2). Li-y-ki conseilla au roi de Han de se saisir de ces magasins, & de marcher droit à Yong-yang, dont la garnison étoit foible. Ce coup de main réussit comme il avoit été projeté ; après quoi Licou-pang envoya un détachement considérable, sous le commandement de Lieou-kia & de Lou-ouan, joindre l'armée de Pong-yuei, avec ordre d'entrer sur les terres de Tchou, & de brûler toutes les récoltes, afin de couper les vivres aux ennemis. Pong-yuei, avec ce renfort, soumit en peu temps dix-sept villes.

Pa-ouang accourut à la tête de son armée pour les reprendre, après avoir laissé Tsao-keou à Tching-kao avec une forte garnison, en lui recommandant expressément de se tenir sur la défensive, & de ne point sortir de l'enceinte des murs, quelques insultes que les ennemis fissent à la ville.

Le roi de Tchou commença son expédition par le siège de Ouai-hoang (3) : cette place, quoique mal fortifiée, fit une assez belle défense, dans laquelle Pa-ouang perdit beaucoup de monde. Cependant elle se rendit ; & malgré sa capitulation ratifiée, le roi de Tchou, irrité qu'une aussi mauvaise place l'eût arrêté si long-temps & lui eût coûté aussi cher, vouloit en faire passer les habitans au fil de l'épée & la réduire en cendres.

Le fils du gouverneur, âgé seulement de treize ans, par l'effet d'une résolution au-dessus de son âge, vint trouver Pa-ouang & lui dit : « Je fais que vous voulez faire mourir les habitans

(1) Kong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho nan.

(2) Ho-yu-hien de Cai fong-fou dans le Ho-nan.

(3) Elle étoit au nord-est à quelques ly de Ki-hien de Cai-fong-fou.

» de Ouei-hoang : un dessein aussi barbare est opposé à vos
 » intérêts. Si vous l'exécutez , Ouei-hoang est la seule ville que
 » vous prendrez ; toutes les autres préféreront de s'enfvelir
 » sous leurs ruines par une défense opiniâtre & désespérée ,
 » dans la crainte d'un sort semblable au nôtre : & supposé
 » que vous en forciez quelques-unes , par combien de sang
 » n'en achetez-vous pas la conquête ? Nous avons fait notre
 » devoir en nous défendant , vous devez faire le votre en
 » exécutant la capitulation que vous nous avez accordée ; la
 » parole d'un monarque doit être sacrée : c'est en la tenant
 » que vous engagerez les seize autres villes , que vous voulez
 » reprendre , à se soumettre ».

 AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

204

Pa-ouang , charmé de la sagesse avec laquelle ce jeune enfant lui parloit , se rendit à ses raisons , d'autant plus qu'il y alloit de son intérêt. Il épargna les habitans de Ouei-hoang , & rentra dans les seize autres villes que Pong-yuei lui avoit enlevées.

L'automne de cette même année , à la septième lune , il parut une comète à l'étoile *Ta-kio* , que nous appelons l'*Épi de la Vierge*.

Quoique les rois de Tchou & de Yen se fussent soumis à Lieou-pang , le roi de Tsi paroissoit peu disposé à suivre leur exemple. Li-y-ki se proposa à Lieou-pang pour être envoyé en ambassade auprès de ce prince , & lui promit de le déterminer à se ranger de son parti.

Arrivé à la cour de Tsi , Li-y-ki obtint audience du roi , & lui dit : « Tout l'empire se déclare en faveur de Lieou-pang ;
 » il est le premier qui l'ait délivré de la tyrannie des *Tsin* : il
 » est encore le premier dans cette grande révolution qui soit
 » entré dans Hien-yang. Ses vertus , ses belles qualités le font
 » chérir & respecter de tout le monde. Les sages accourent

» en foule le servir. Il récompense le mérite & cherche
 » à soulager les peuples. Un prince aussi accompli ne mé-
 » rite-t-il pas les vœux de tout l'empire ? Pa-ouang, son rival,
 » fouillé du meurtre de l'empereur Y-ti, d'un caractère altier
 » & dur, ne fait que punir les fautes & oublier les servi-
 » ces ; il aliène le petit nombre d'habiles gens qui le suivent,
 » il foule aux pieds les peuples, traite avec orgueil les prin-
 » ces, & n'honore point les sages. Entre ces deux concur-
 » rens, voyez pour lequel vous devez vous déclarer ? Licou-
 » pang, maître d'une partie de l'empire & des magasins de
 » Pa-ouang, est bien fort contre ceux qui voudroient s'op-
 » poser à ses progrès. Il vous prouve l'estime qu'il fait de
 » votre personne & de votre amitié, par la commission dont
 » il m'a chargé auprès de vous. Vos véritables intérêts ne
 » vous permettent pas de balancer entre lui & Pa-ouang ».
 » Le roi de Tsi, entraîné par les discours de Li-y-ki, envoya
 sur le champ un de ses officiers à Licou-pang l'assurer de son
 obéissance, & qu'il se donnoit à lui.

Han-sin apprit cette nouvelle comme il se disposoit à en-
 trer sur les terres de Tsi. Il fut quelque temps irrésolu s'il
 passeroit outre. Kouei-tché lui dit à ce sujet : « Vous avez
 » un ordre positif de vous rendre maître de Tsi ; en avez-
 » vous un contraire de vous désister de cette entreprise ? La
 » seule parole de Li-y-ki peut-elle vous dispenser de l'exécu-
 » ter ? A peine dans un an, avec une armée nombreuse, avez-
 » vous réduit les cinquante villes de Tchao : & Li-y-ki seul,
 » avec sa langue, en un instant, en auroit gagné plus de
 » soixante-dix. C'est ce qui n'est pas croyable, ou bien, avec
 » toute votre habileté & votre réputation, vous ne devez pas
 » vous comparer à lui ». Cette réflexion décida Han-sin ; il

fit passer le Hoang-ho à son armée, & conquit, avec une rapidité étonnante, tous les états de Tsi, dont il obligea le roi à se sauver à Kao-mi (1). Ce prince, dans la persuasion que Li-y-ki l'avoit trompé, lui fit souffrir une mort cruelle.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

203.

Pendant que Han-sin parcouroit en vainqueur le royaume de Tsi, le roi de Han étoit arrêté au siège de Tching-kao. Tsao-kio qui la défendoit, tenté de se signaler par une action d'éclat, fortit à la tête de toute la garnison, & passa la rivière de Ssé-choui (2), pour aller donner sur l'arrière-garde des ennemis. Le roi de Han, qui avoit cherché à l'attirer, le fit repousser par sa cavalerie, & le contraignit de rentrer dans ses murs, après avoir perdu la plus grande partie de son monde. Ce gouverneur, se rappelant la défense que Hiang-yu lui avoit faite de quitter ses remparts, se coupa le col de regret & de désespoir. Alors le roi de Han se présenta devant la place, qui lui ouvrit ses portes.

A cette nouvelle fâcheuse, Pa-ouang revint sur ses pas & campa à Kouang-ou (3), assez près de l'armée de Han. Depuis la perte de ses magasins, il ne pouvoit que difficilement se procurer des vivres. Dans cette perplexité il menaça le roi de Han de faire mourir son père dans les tortures, s'il ne se soumettoit promptement. Licou-pang lui répondit : « Lors-
» que Hoai-ouang nous envoya contre les princes de *Tsin*,
» il nous recommanda sur-tout de vivre en frères. Sur ce
» pied-là, vous devriez regarder mon père comme le vôtre,

(1) Kiao-tcheou de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

(2) Elle est dans le territoire de Ssé-choui-hien, dépendant de Cai-fong-fou.

(3) Elle étoit à dix *ly* à l'ouest de Ho-yang-hien de Cai-fong-fou.

» & respecter ses jours ; mais du naturel dont je vous con-
 » nois , je m'attends que vous n'épargnerez pas même vo-
 » tre père ».

Outré de cette réponse piquante , Pa-ouang auroit fait mourir le père du roi de Han , si Hiang-pé , son père , ne lui eût représenté que , dans l'incertitude des événemens , il devoit craindre que Licou-pang ne fût quelque jour à même d'user de représailles , & que cette mort ne fatisferoit que sa vengeance , sans lui procurer aucun avantage ; bien plus , qu'il en résulteroit une infinité de maux qu'il étoit de la prudence d'éviter. Ces raisons arrêterent Pa-ouang & lui firent changer de résolution.

Quelques jours après , il envoya proposer à Licou-pang de terminer leur rivalité par un combat singulier. Le roi de Han se mit à rire & répondit à ce cartel : « La justice de ma
 » cause n'est point fondée sur les forces du corps , mais sur
 » la prudence & la vertu ». En donnant cette réponse à l'envoyé de Pa-ouang , il ajouta : « Vous pouvez dire à votre
 » maître qu'il s'est rendu odieux à tout l'empire par plusieurs
 » crimes. D'abord il s'est arrogé le droit de le partager , qui
 » ne lui appartenoit pas ; il est entré sur les terres de Tsin
 » contre les ordres de Hoai-ouang ; il a assassiné son général
 » Song-y : c'est lui qui a réduit en cendres le superbe palais
 » de Hien-yang ; il a profané les tombeaux des princes de
 » Tsin , pour en enlever les richesses. C'est encore lui qui
 » a fait mourir le prince Tse-yng , qui s'étoit mis sous ma
 » sauve-garde avec toute sa famille. C'est par les ordres de
 » votre maître que les deux cens mille hommes de Tchang-
 » han , qui s'étoient donnés à lui , ont été passés au fil de
 » l'épée. Il a dépouillé des princes légitimes de leurs patri-

» moines, pour les donner à ses officiers. L'empereur Y-ti ,
 » son prince naturel, contraint de lui céder ses états & d'aller
 » s'établir dans un pays affreux & impraticable, a fini par périr
 » de sa main sans l'avoir mérité, & toutes les loix crient ven-
 » geance contre lui. Enfin dites-lui de ma part qu'il est cruel,
 » inhumain, ingrat, injuste, sans foi & sans vertu ; que les
 » peuples l'ont en horreur, & que l'empire ne le veut point
 » pour maître. Quant à moi, je n'ai pris les armes que pour
 » purger l'empire de scélérats comme lui ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 203.

L'envoyé de Pa-ouang lui rendit la réponse dure, mais trop vraie, du roi de Han. Il fut obligé d'en dissimuler son ressentiment, parce que le roi de Tsi lui demandoit du secours contre Han-sin, qui l'avoit chassé de ses états.

Il étoit trop important à Pa-ouang de ne pas laisser cette conquête au roi de Han : il envoya au roi de Tsi deux cens mille hommes sous les ordres de Long-tsié, le meilleur, mais le plus vain de ses généraux.

Long-tsié se flattoit hautement de mener son armée à la victoire ; il disoit qu'un mince capitaine comme Han-sin, parvenu sans mérite, & tout au plus capable de commander à une poignée de soldats, alloit éprouver ce que c'étoit que d'avoir affaire à un général expérimenté comme lui. Il paya cher cette fanfaronnade. Lorsqu'il eut joint le roi de Tsi sur les limites de ses états, ils vinrent ensemble camper sur les bords de la rivière de Ouei-choui ; l'armée de Han-sin étoit postée à l'autre bord. Dès la même nuit ce général fit remplir des sacs de fable par plus de dix mille de ses soldats, pour arrêter le cours de la rivière Ouei-choui (1) au-dessus des deux

(1) Dans le territoire de Tsiang-tcheou-fou dans le Chan-tong.

camps. A la pointe du jour il la passa avec la moitié de son armée, pour attaquer les ennemis. Long-tsié le reçut vigoureusement, & crut même avoir de l'avantage ; car Han-sin repassa la rivière pour regagner son camp, en assez mauvais ordre. Long-tsié, pour achever la victoire dont il se croyoit assuré, pressa Han-sin dans sa retraite, & franchit lui-même le lit de la rivière avec toute son armée. Une partie étant déjà à l'autre bord, & le reste au milieu du bassin, Han-sin fait rompre la digue formée par les sacs de sable ; alors les eaux retenues se dégorgeant avec rapidité, entraînent & noyent ce qui se trouve dans leur lit. Han-sin tombe sur ceux qu'elles avoient épargnés, en fait une horrible boucherie, tue Long-tsié, fait prisonnier le roi de Tsi, & par cette victoire se rend maître de ses états.

Han-sin dépêcha un courrier à Licou-pang pour lui en donner avis ; mais il lui faisoit savoir en même temps que les peuples de Tsi, étant naturellement sans foi & limitrophes de Tchou, on ne devoit pas trop compter sur leur fidélité : cependant, que le moyen de les contenir seroit peut-être de l'en faire roi ; qu'alors ayant plus d'autorité, il seroit plus respecté & plus en état de les conserver au roi de Han. Ce dernier article des dépêches de Han-sin déplut autant à Licou-pang, que la première nouvelle lui avoit fait de plaisir ; il rejeta même avec colère la proposition. Tchang-leang jugeant que Tchou-ping, qui avoit été présent à la lecture de ces dépêches, espéroit que ses services lui procureroient une récompense semblable à celle que Han-sin demandoit, fit signe au roi & dit : « Nos affaires ne sont pas encore en assez bon » état pour créer des rois ; cependant, puisque Han-sin le » demande, il doit avoir la préférence pour une conquête

» qui est son ouvrage ». Lieou-pang comprit la pensée de Tchang-leang , & fit cependant toujours mine d'être fâché ; il fit graver un sceau tel qu'un roi de Tii son vassal devoit l'avoir , & chargea Tchang-leang de le porter à Han-sin , avec l'ordre d'attaquer les états de Tchou.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
203.

Pa-ouang , consterné de la défaite de son armée & de la perte de son général , flotloit incertain sur le parti qu'il prendroit ; il s'arrêta à celui de tenter la fidélité de Han-sin , & de chercher à l'attirer dans ses intérêts. Il lui fit proposer par Ou-ché , un de ses officiers , de partager l'empire en trois parties égales , afin de terminer toute guerre par cet accord. Ou-ché ajouta : « Il n'y a que vous qui puissiez décider entre » les deux concurrens , celui du côté duquel vous vous rangez , triomphera de son rival. Vous étiez autrefois sujet » de Pa-ouang , & vous servez son plus grand ennemi » !

« Je remercie votre maître , répondit Han-sin , des avances qu'il me propose ; je l'ai servi en qualité de soldat , » sans qu'il ait daigné m'avancer ; il a même méprisé les conseils utiles que je lui donnois. Au contraire Lieou-pang » m'a accueilli ; à peine ai-je été à son service , qu'il m'a fait » son grand général ; souvent il s'est dépouillé de ses habits » pour m'en revêtir. J'ai été admis avec distinction à sa table. Il a toujours écouté avec bonte mes avis que j'ai pu lui » donner ; loin de les rejeter avec mépris , souvent il y a » déféré : mes services ne sont jamais restés sans récompense » avec lui , & je serois assez ingrat & assez lâche pour le » trahir ! Dites à Pa-ouang qu'il seroit en droit d'avoir mauvaise opinion de moi , si je me laissois séduire par ses offres. » Quiconque manque de fidélité à son premier maître est capable d'en manquer au second ».

Pa-ouang sans vivres, à la vue d'un ennemi prêt à fondre sur lui au moindre mouvement qu'il feroit pour décamper, fut encore dans une plus grande perplexité quand on lui eût rendu la réponse de Han-sin. Dans ces entrefaites, le roi de Han lui envoya redemander son père, & Liu-heou son beau-père, qui étoient en son pouvoir. Pa-ouang profita habilement de cette conjoncture pour se tirer d'embarras ; il fit proposer à Licou-pang une trêve, & de partager entre eux l'empire, dont il lui céderoit tout ce qui est depuis Hong-keou (1) vers l'ouest, & que le reste, qui se trouve à l'est de Hong-keou, lui appartien-droit à lui Pa-ouang. Afin de prouver au roi de Han la fin-cérité de ses propositions, il lui renvoyoit son père & son beau-père ; & quoiqu'il n'y eût encore que des pourparlers au sujet de la paix, il agit de même que si elle eût été conclue, & se retira dans le pays de Tchou, qu'il s'étoit lui-même assigné par le premier partage général de l'empire.

Les propositions de Pa-ouang furent examinées dans le conseil du roi de Han. Tchang-leang & Tchou-ping furent d'avis de les rejeter, & représentèrent au roi qu'il étoit le maître de la plus grande partie de l'empire ; que tous les princes étoient disposés à se soumettre, & que Pa-ouang, dénué de vivres, alloit être forcé de se rendre à discrétion, ou de périr accablé par leurs armes. « Si vous acceptez la paix, ajoutèrent-ils, vous nour- » rirez un tigre qui défolera une seconde fois l'empire ».

Le roi de Han, après la retraite de Pa-ouang, ne douta plus qu'il n'eût cherché à l'amuser par des propositions de paix ; il se mit à sa poursuite, & ne put l'atteindre qu'à la dixième lune à Kou-ling (1). L'armée de Pa-ouang, renforcée des débris de

 (1) Hong-keou étoit à l'ouest de Ho yn hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

 (2) A trente ly au nord-ouest de Tchou-tcheou de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
celle

celle de Hiang-yu , se trouvoit en état de tenir tête à celle de Han , d'autant plus que Han-sin & Pong-yuei ne l'avoient pas encore rejointe. Le roi de Han , trop confiant, ne fit pas attention qu'il avoit affaire au plus grand capitaine de son temps ; il l'attaqua , & fut par-tout repoussé avec une perte considérable. Il se vit obligé de rentrer dans ses lignes , & d'y attendre l'arrivée de Han-sin & de Pong-yuei.

Comme ces deux généraux tardoient , Tchang-leang jugea qu'ils ne différoient de se joindre à Licou-pang , que parce qu'il ne leur avoit pas encore donné sa parole , de récompenser leurs services par le don d'une couronne , lorsqu'il seroit maître de l'empire. Tchang-leang , s'en expliquant avec le roi , lui dit que Han-sin avoit sans doute des vues sur le royaume de Tchou sa patrie , & Pong-yuei sur celui de Leang , comme sa conquête ; promettez-leur , à chacun , que vous les leur donnerez , alors vous les verrez accourir à votre secours. La nécessité de leur jonction ne vous laisse point d'autre parti à prendre.

Licou-pang envoya porter ces paroles à ses deux généraux. Aussi-tôt Han-sin vint chercher Pa-ouang , qui étoit campé à Kai-hia (1) , dans la résolution de lui donner bataille. Pa-ouang , quoiqu'inférieur en forces , ne recula point , persuadé que s'il remportoit la victoire , il couperoit par-là bras & jambes au roi de Han. Il en espéroit encore l'avantage de rétablir ses affaires , qui étoient en fort mauvais état ; ainsi l'action s'engagea entre ces deux grands capitaines : elle fut des plus vives & des plus disputées. Chacun y déploya toutes les ressources de l'art & de l'expérience ; mais le champ de bataille demeura à Han-sin , qui contraignit Pa-ouang de se mettre à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
202.

(1) A cinquante ly à l'ouest de Hong-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.

couvert dans ses retranchemens , & de s'y tenir sur la défensive.

Le lendemain de cette action , le roi de Han arriva d'un côté avec son armée , & Pong-yuei de l'autre avec celle qu'il commandoit. On investit de toutes parts le camp ennemi : Pa-ouang , se voyant pressé & sans ressource , choisit huit cens cavaliers bien montés , avec lesquels il perça à travers un des quartiers de Han , & se sauva , à la faveur de l'obscurité , du côté de la rivière Hoci-ho , jusqu'à Yn-ling (1).

Licou-pang détacha sur le champ Kouang-ying , avec quelques mille cavaliers , pour aller à sa poursuite. Il continuoit toujours à fuir , & cherchoit à gagner quelque endroit couvert pour s'y mettre en sûreté. Arrivé à Tong-teing (2) , il s'aperçut que de ses huit cens cavaliers , il ne lui en restoit plus que vingthuit. Il s'arrêta avec cette poignée de gens braves & fidèles à la montagne Sfé-hoei-chan (3) , & leur dit : « Il y a huit ans » que je fais la guerre ; j'ai remporté plus de soixante-dix victoires. Aucun prince , pas même le roi de Han , mon ennemi , » ne m'a refusé le glorieux titre de *Pa-ouang*. Maintenant si » je suis sans ressource , c'est que le ciel veut ma perte. On ne » peut me reprocher une lâcheté , & tant de combats , dont je » suis sorti vainqueur , feront survivre & ma gloire & mon » nom ».

Cependant les troupes de Han l'atteignirent ; alors , ne pouvant plus fuir , il range sa petite troupe en bataille & leur présente le front. Ce héros intrépide vient tête baissée se précipiter sur les ennemis , & tue de sa propre main un de leurs

(1) A quatre-vingt ly au nord de Ho-tcheou de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

(2) A cinquante ly au sud-est de Ting-yuen-hien de Fong-yang-fou.

(3) A soixante-dix ly au sud-ouest de Kiang pou-hien de Kiang-ning-fou , autrement Nan-king.

officiers & plusieurs foldats ; mais accablé par le nombre , criblé de blessures , il tourne bride , suivi de deux cavaliers qui lui restoient , & s'enfonce dans les gorges de la montagne.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
202.

Kouang-yng le fait chercher de tous côtés sans pouvoir le découvrir. Pa-ouang trouve encore moyen de lui échapper avec ses deux braves compagnons , & de se rendre sur les bords du Ou-kiang , où , épuisé de fatigue & affoibli par le sang qu'il avoit perdu , ce courageux , mais infortuné rival de Lieou-pang , se donna lui-même la mort. Le commandant du détachement de Han fit porter son corps à son maître. A la nouvelle de sa mort , tous ceux qui tenoient son parti se soumirent , à l'exception des peuples de Lou , qui ne pouvoient se persuader que ce grand capitaine ne fût plus. Le roi de Han leur ayant montré son corps , ils n'hésitèrent pas à recevoir ses loix.

Tout l'empire reconnut alors Lieou-pang pour maître. Ce prince fit de magnifiques obsèques à Pa-ouang , & lui éleva un tombeau à Kou-tching (1). Après lui avoir rendu ces honneurs funèbres , il créa prince Hiang-pé , le père de son rival , & lui donna toutes les marques & les prérogatives de cette dignité. Il fit Han-sin roi de Tchou , & Pong-yuei roi de Leang. Han-sin lui ayant demandé la permission de s'absenter quelques jours , il courut porter mille *taëls* d'argent à la vieille compatissante , qui l'avoit secouru avant qu'il se fût enrôlé sous les drapeaux de Hiang-yu. Cette bonne femme , qui avoit pris pour une dérision la promesse de Han-sin , ne pouvoit revenir de sa surprise en se voyant aussi libéralement récompensée d'un service

(1) Montagne à douze *ly* au sud-est de Tong-ho-hien de Yen-tcheou-fou dans le Chan-tong.

dont elle se souvenoit à peine. Ce trait de reconnoissance honora celui qui s'en acquittoit.

K A O - H O A N G - T I.

L'empire étant réuni sous la puissance du roi de Han, tous les grands lui présentèrent une adresse, pour l'engager à prendre le titre de *Hoang-ti* ou empereur ; & à la deuxième lune, ce prince étant à Fan-choui, à trente *ly* au sud-ouest de T'sao-tcheou dans le Chan-tong, fit publier un rescrit, par lequel il acceptoit ce titre sous le nom de KAO-HOANG-TI. Après qu'il eut pris possession du trône impérial, il accorda une amnistie à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, & un pardon général, même aux criminels, conçu en ces termes : « Il y a huit ans » que les gens de guerre font dans un mouvement continuel, » sans avoir pu jouir d'un moment de repos. Les peuples ont » étrangement souffert des ravages & des horreurs que la » guerre entraîne à sa suite. Maintenant que la paix va ramener » le calme & l'abondance, je veux que tout le monde participe à ses avantages. Je pardonne à tous les criminels, même » à ceux qui ont mérité la mort, & j'ordonne qu'on les mette » en liberté ».

Durant toutes ces guerres intestines, les peuples, pour se garantir des violences & des insultes du soldat effréné, avoient abandonné leurs foyers, & s'étoient retirés sur les bords des rivières & dans les montagnes ; l'empereur fit publier cette invitation à ses nouveaux sujets.

« Vous mes peuples, que j'aime & que je porte dans mon » cœur, cessez de craindre : votre prince est entre vous, & » celui qui voudroit vous nuire, prêt à vous défendre ; que le » vieillard, que le père reviennent au sein de leur famille, &

» que le laboureur cultive paisiblement ses terres. J'invite ceux
 » qui avoient des emplois à retourner chacun dans leur district,
 » & à s'acquitter, comme par le passé, de leurs fonctions. Mon
 » intention est que les écoles publiques se r'ouvrent, & qu'on
 » choisisse des maîtres habiles, qui traitent leurs disciples avec
 » douceur. J'ordonne aux officiers & aux soldats de se rendre
 » dans les villes dont la garde leur étoit commise. J'exempte
 » cette année de tous droits les marchandises, & je remets
 » au peuple les tributs jusqu'à ce qu'il soit en état de les payer
 » sans se gêner ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

202.

Kao-hoang-ti.

Après que l'empereur eut pourvu à la tranquillité de ses peuples, il fit prendre à Liu-chi, son épouse, le titre de *Hoang-heou*, c'est-à-dire d'impératrice, & régla le rang que son fils & les princes de sa famille tiendroient dans l'empire. Il avoit établi, par provision, sa cour à Lo-yang (1), où il invita tous les grands à un festin. Ce prince s'y rendit avec un cortège magnifique & toute la pompe de la dignité impériale. S'étant assis sur un trône, il adressa la parole aux grands, & leur dit : « Vous les
 » fidèles compagnons de mes fatigues & de ma gloire, que le res-
 » pect dû à mon rang ne vous empêche point de m'ouvrir votre
 » cœur. Parlez-moi avec franchise & liberté : d'où vient me suis-
 » je rendu maître de l'empire, & que Pa-ouang l'a perdu » ?

Kao-ki & Ouang-ling lui répondirent : « Vous avez dû par-
 » venir à ce point de grandeur. Vous partagiez les disgrâces
 » & les avantages avec ceux qui s'étoient dévoués à votre ser-
 » vice ; vous distinguiez les gens de mérite, & une belle
 » action n'est jamais restée sans récompense avec vous. Pa-
 » ouang, au contraire, soupçonneux, vindicatif, maltraitoit

(1) Ho-nan-fou de la province du Ho-nan,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.

Kao-huang-ti.

» même ceux qui étoient les plus zélés à le servir ; jamais
» aucune libéralité n'a encouragé ceux qui prodiguoient leur
» vie & leur sang pour lui. Il s'attribuoit tout l'honneur d'une
» campagne ou de la prise d'une ville , gardant pour lui seul
» les trésors & les dépouilles des vaincus. Une telle con-
» duite a dû l'éloigner de l'empire , & lui procurer la fin mal-
» heureuse qu'il a eue ».

« Il me semble , répliqua l'empereur , que je dois plutôt
» mes succès au discernement que j'ai eu d'employer chacun
» selon ses talents. Tché-fang n'est-il pas mon maître dans
» l'art de faire camper une armée & de lui faire pren-
» dre une position avantageuse ? Siao-ho peut-il être égalé
» pour l'habileté dans les affaires ? Han-sin l'emporte de beau-
» coup sur moi ; qui fait mieux que lui se battre un jour
» d'action & faire une retraite plus à propos ? Voilà la cause
» de mon élévation ; & la perte de Pa-ouang vient de ce qu'il
» n'a pas voulu écouter Fan-tseng , ni su l'employer selon
» sa capacité & les vues qu'il avoit pour son agrandisse-
» ment ».

A la nouvelle de la défaite & de la mort de Pa-ouang ,
Tien-hong , l'héritier de Tsi , qui s'étoit déclaré pour lui ,
craignant que l'empereur ne s'en vengeât par l'extinction de
sa famille , s'étoit retiré avec cinq cens de ses sujets dans une
île , à laquelle on donna le nom de Tien-hong-tao (1) , qu'elle
a conservé. L'empereur lui dépêcha un de ses officiers pour
l'inviter à revenir , avec promesse de le traiter selon son rang ;
mais il lui fit dire en même temps que s'il défobéissoit , il le
regarderoit dès-lors comme rebelle , & qu'il sauroit l'en punir.

(1) Elle est à cent ly de Tché-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

A cet ordre, ce prince quitta son île, suivi seulement de deux de ses gens ; mais coupable du meurtre de son aîné & de mauvais traitemens envers son autre frère, il étoit continuellement agité par la crainte & déchiré de remords. Prêt à entrer à Chi-hiang, il s'arrêta & dit à ses deux compagnons : « Autrefois l'égal du roi de Han, aujourd'hui son sujet, » quelle humiliation pour moi de reconnoître un maître ! » Avili, descendu de mon rang, l'ombre d'un frère me » poursuit encore pour me reprocher ma barbarie. En hor- » reur à moi-même, puis-je espérer aucun repos ? Non, je » suis indigne de voir le jour ». A ces mots, il se frappa d'un poignard, & termine ainsi une vie qui lui étoit devenue odieuse & insupportable.

L'officier député vint rendre compte à l'empereur de ce triste événement. Ce prince ne put retenir ses larmes, & ordonna qu'on lui fît les funérailles ordinaires aux rois. Ses deux compagnons, inconsolables de sa perte, se coupèrent le col sur son tombeau, & tous les habitans de son île, en apprenant sa mort, ne voulurent point lui survivre.

Ki-pou, du royaume de Tchou, & un des officiers de l'armée de Pa-ouang, avoit mal parlé de Lieou-pang dans plusieurs occasions. Ce prince avoit été sensible à ce mépris. Parvenu à l'empire, il ne voulut point s'en venger en faisant mourir Ki-pou ; mais il le condamna à se racheter lui & sa famille pour mille *taëls* d'or. Cet officier, en vendant tout son bien, jusqu'à ses enfans & sa famille, n'en retira pas la moitié de la somme qu'il lui falloit. Pour tâcher de la compléter, il se coupa les cheveux & se fit esclave de Tchu-kia, qui l'envoya dans une de ses métairies.

Tchu-kia vint à Lo-yang, & s'adressant à Teng-kong, qui

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.

Kao-houng-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.
Kao-huang-ti.

avoit beaucoup d'accès auprès de l'empereur, il lui parla avec chaleur de Ki-pou : « Quel est le crime de cet officier, dit-il » à Teng-kong ? Il a pris les intérêts de Pa-ouang qu'il sert ; voit-il ; est-ce que les sujets ne doivent point être zélés pour leur maître ? A peine l'empereur est-il sur le trône, qu'il commence par exercer la vengeance : elle est indigne d'un cœur généreux & d'un prince qui tient un rang aussi élevé que lui ; il se déshonore par la peine qu'il a infligée à Ki-pou. C'est un sage, dont les talens peuvent lui être utiles, & il l'a réduit à se faire esclave pour chercher à se rédimmer. Vous qui êtes à la cour, qu'y faites-vous, si vous n'êtes point jaloux de l'honneur & de la réputation de votre maître ? Votre devoir est de l'avertir des fautes qu'il fait ». Ces reproches prononcés, avec la fermeté qu'inspirent le zèle & la droiture, firent une si grande impression sur Teng-kong, qu'il rendit exactement à l'empereur cette conversation. Ce prince en fut lui-même si frappé, qu'il condamna sa conduite envers Ki-pou, & lui fit rendre ses enfans, sa famille & ses biens ; il lui donna même un emploi considérable à la cour. Cette réparation généreuse & solennelle de ses torts, fit paroître ce prince encore plus grand aux yeux de ses sujets.

La justice qu'il exerça sur Ting-kong, frère maternel de Ki-pou, fut une leçon frappante pour tous ceux qui étoient à son service. Au siège de Peng-tching, lorsque Pa-ouang pressoit si vivement Lieou-pang, qu'il étoit sur le point de le faire prisonnier, le roi de Han trouva moyen de s'évader. Ting-kong fut envoyé à sa poursuite & l'atteignit. Le roi de Han s'étoit tiré de ses mains en lui disant : « Deux sages » doivent-ils travailler à se détruire & à se perdre » ?

Ting-

Ting-kong ne doutoit pas qu'il ne fût récompensé du service qu'il avoit rendu à Lieou-pang de l'épargner & de le laisser aller. Il se présenta à la cour ; mais l'empereur ayant su qu'il lui demandoit audience , répondit : « Un sujet que la louange » fait manquer de fidélité à son maître , & qui ne profite pas » de l'occasion de se saisir de celui qui peut lui disputer l'em- » pire , un tel homme est indigne de vivre. Lui laisser la vie , » ce seroit l'exposer à commettre une nouvelle trahison ». Après cette réponse , l'empereur prononça son arrêt de mort , qui fut exécuté sans remission.

Comme le bruit se répandoit que l'empereur vouloit fixer sa cour à Lo-yang , Lieou-king , du royaume de Tsi , lui fit à ce sujet ses représentations.

« Votre Majesté , lui dit-il , se propose de faire de Lo-yang » la capitale de son empire. Il est vrai que les *Tcheou* y ont » tenu leur cour ; mais peut-on se comparer à ces grands » hommes , qui ne respiroient que la vertu , ainsi que ceux qui » les servoient ? Lorsque la vertu est la base du trône , on n'a » rien à craindre , ni à Lo-yang ni ailleurs ; mais après tant » de secousses que l'empire a reçues , après les désordres des » guerres si longues & si opiniâtres qu'il vient d'essuyer , qui » peut répondre que la fermentation des esprits soit apaisée ? » Dans cette incertitude , la prudence exige que vous vous éta- » blissiez dans un endroit mieux défendu. Le pays de Tsin me » paroît réunir tous ces avantages : les montagnes qui l'en- » vironnent en rendent l'accès difficile ; Le Hoang-ho , qui en » est comme la ceinture , y forme naturellement un fossé im- » praticable ; les gorges , les défilés par où il faut nécessaire- » ment passer pour y entrer , sont autant de forts , où une » poignée de monde peut arrêter les armées les plus nom-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.
Kao-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

302.
Kao-koang-ti.

» breuses. Ainsi j'estime , pour la sûreté de votre personne ,
» que vous devez préférer ce séjour à Lo-yang.

L'empereur fit examiner ce projet par son conseil. Plusieurs membres , pour des raisons personnelles , inclinoient à rester à Lo-yang. Tchang-leang , en qui le prince avoit une entière confiance & qui la méritoit , fut chargé de peser les raisons pour & contre , & après les avoir toutes discutées , il se déclara pour le plan de Licou-king. L'empereur l'adopta & le suivit.

Han-sin , à qui Licou-pang devoit l'empire , retiré dans ses états de Tchou , afin de tenir ses troupes en haleine , parcouroit à leur tête toutes les villes de son royaume , en aussi bon ordre que s'il eût marché contre l'ennemi. Des envieux de sa gloire & de son rang en prirent prétexte pour le faire suspecter à l'empereur , qui eut l'injustice de prêter l'oreille à ces inculpations odieuses. Ce prince , ayant témoigné ses soupçons à Tchinping , celui-ci lui conseilla de faire assembler à Tchou , comme il est ordonné par les anciennes constitutions , tous les gouverneurs & les officiers des provinces , pour y subir l'examen de leur conduite. L'ordre en fut expédié. Han-sin se trouva un des premiers au rendez-vous ; mais à peine y fut-il arrivé , que l'empereur le fit arrêter. « Oh , pour cette fois , dit-il , je ne
» dois plus douter que je n'aie de grands ennemis à la cour.
» *Lorsque le gibier est mort , les armes sont inutiles ; lorsque les enne-*
» *mis sont détruits , qu'a-t-on besoin de généraux ?* L'empire est
» paisible & affermi , je suis dès-lors inutile , on peut sans
» craindre me faire mourir : je demande seulement qu'on
» m'accorde la grace de voir encore une fois l'empereur ». Ce prince l'admit en sa présence , mais sans lui permettre d'ouvrir la bouche. Il lui dit : « On vous accuse de vouloir vous

« révolter ». Et après ce peu de paroles, il le fit charger de chaînes & conduire à Lo-yang, pour y être jugé à son retour.

Le principal but de l'assemblée de Tchén étant rempli, l'empereur reprit bientôt le chemin de Lo-yang. Lorsqu'il y fut arrivé, il voulut, pour la forme, examiner la prétendue rébellion de Han-sin; & après un léger examen, il lui pardonna, en lui ôtant son royaume & le titre de roi, & ne lui donnant à la place que celui de prince *Hoai-yn*. Han-sin, sensible à cet affront, ne douta plus que l'empereur ne le traitoit de la sorte que parce qu'il le craignoit, & que ses actions avoient eu trop d'éclat pour qu'il n'en eût pas quelque jalousie. Il feignit une maladie pour s'excuser d'aller chaque jour au palais, & n'y fut plus que par un ordre exprès.

Quelques jours après l'empereur l'appella, sous prétexte de lui parler des affaires de la guerre, mais dans le fond pour tâcher de lui tranquilliser le cœur. Après l'avoir entretenu assez longtemps sur le chapitre de plusieurs de ses officiers, & sur le nombre de troupes que chacun étoit capable de commander, il lui demanda combien il croyoit que lui empereur pouvoit en commander. « Vous pouvez, Sire, lui dit-il, commander une » armée de cent mille hommes; mais c'est tout ». « Et vous, reprit l'empereur? » « Plus les troupes seront nombreuses, mieux » je les commanderai ». « Si cela est, dit l'empereur en souriant, » comment vous êtes vous laissé prendre par moi? » « C'est justement pour cela que Votre Majesté m'a pris; son talent n'est » pas de commander les soldats & de les gouverner, mais de » gouverner les officiers & de les commander ».

L'empereur jusques-là n'avoit pas encore déterminé les récompenses de ceux qui l'avoient servi avec zèle pendant la guerre: il y travailla sur la fin de cette année. Siao-ho fut si

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.
Kao-hoang-ti,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

202.

Kuo-hoang-ti.

fort distingué dans cette occasion , que les autres en murmuraient & s'en plaignirent hautement. Quoi , disoient-ils, c'est nous qui avons essuyé toutes les fatigues, qui avons mille fois exposé notre vie , & l'empereur a plus d'égards pour Siao-ho que pour nous ; lui dont le cheval n'a jamais donné une goutte de sueur , & dont toute la peine a été d'écrire quelques lignes, ou de dire quelques paroles dans le conseil ; cette préférence est-elle juste ?

Ces murmures étant venus aux oreilles de l'empereur , il les rassembla tous , & leur dit : « Vous trouvez à redire que j'aie » avantage Siao-ho plus que les autres ; dites-moi , à la chasse » qui sont ceux qui poussent & prennent le gibier ? Ce sont » les chiens. Mais qui sont ceux qui conduisent & dirigent » les chiens ? Ne sont-ce pas les chasseurs ? Vous avez beaucoup » fatigué, vous avez vigoureusement poursuivi le gibier, vous » l'avez même forcé & vous l'avez pris ; & en cela vous avez » tout le mérite des chiens de chasse ; mais Siao-ho a conduit » toute la guerre, c'est lui qui a tout réglé, qui vous a fait » attaquer l'ennemi à propos , qui par ses conseils vous a » rendu maîtres des villes & des provinces que vous avez conquises , & par-là il a le mérite du chasseur ; lequel est plus » digne de récompense » ? Ce discours imposa pour toujours silence aux mécontents.

Quoique Tchang-leang ne fût pas un guerrier distingué , il avoit servi Lieou-pang de ses conseils, & son zèle ne resta pas sans être reconnu : l'empereur lui assigna trente mille familles, outre le rang de prince qu'il lui avoit déjà donné. Tchang-leang , jugeant que cette libéralité ne serviroit qu'à augmenter la jalousie des autres , refusa les trente mille familles , en disant : « Lorsque j'eus le bonheur de rencontrer Votre Ma-

» jecté à Hia-pei (1), je vis d'abord que le Ciel me donnoit un
 » maître : si elle m'a fait l'honneur de se servir de moi & de
 » mes conseils, elle m'en a libéralement récompensé ; je suis
 » prince, c'est plus que je n'aurois osé espérer ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 201.
Kao-houang-ti.

L'empereur nomma en même temps Tchin-ping à la principauté de *Hoai-yn* (2). Tchin-ping vouloit s'excuser sur ce qu'il n'avoit point servi, & ne pouvoit par conséquent, sans faire tort aux autres, recevoir une grace qui devoit être le prix de leur bravoure. Vous avez vaincu les ennemis par les conseils prudents que vous m'avez donnés, lui répondit l'empereur. Si vaincre les ennemis ne s'appelle pas mérite réel, où le faut-il chercher ? Sans Oué-ou-tchi, reprit Tchin-ping, aurois-je jamais eu le bonheur d'entrer au service de Votre Majesté ? Je ne l'oublierai pas, je vous en donne ma parole, dit l'empereur. En effet, il ne laissa personne sans récompense.

201.

Peu de temps après, l'empereur aperçut les grands assemblés devant son palais, qui parloient avec beaucoup d'action, & qui paroissoient agiter quelque affaire de grande importance. Ce prince en demanda le sujet à Liu-heou son beau-père. Celui-ci, sans lui rien déguiser, lui répondit : « Les grands
 » disent que vous êtes un homme sorti, pour ainsi dire, de la
 » poussière, qu'ils ont mis sur le trône au prix de leurs fati-
 » gues & de leur sang ; que maintenant que vous avez obtenu
 » tout ce que vous desiriez, vous réservez vos bienfaits pour
 » vos amis, & les peines pour ceux qui vous ont été opposés :
 » ils consultent ensemble sur les moyens de détruire leur ou-
 » vrage, & de mettre un autre à votre place ».

(1) Pei-tcheou de Hoai-ngan fou dans le Kiang-nan.

(2) Il est à quatre-vingt-dix ly nord-est de Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

201.
Kao-hoang-ti.

L'empereur pâlit à cette réponse, & demanda ce qu'on vouloit qu'il fît; & comme Liu-heou le questionnoit sur celui qu'il croyoit son plus grand ennemi, ce prince lui dit que c'étoit Yong-tchi, dont il avoit reçu plusieurs affronts, & que sans les grands services qu'il lui avoit rendus & ses belles actions, il en auroit déjà tiré une vengeance exemplaire. Liu-heou lui conseilla au contraire de le combler de bienfaits, comme étant le seul moyen d'appaîser les murmures, & d'arrêter la fermentation des esprits.

Ce parti étoit en effet le plus sage. L'empereur le sentit & invita tous les grands à un festin, après lequel il créa Yong-tchi prince de Ché-fang (1), en donnant l'ordre à ses ministres de faire des recherches sur les services des officiers, & d'en tenir un registre exact, afin que personne ne restât sans récompense. Sa conduite, à l'égard de Yong-tchi, ramena tous les esprits, & chacun espéra de recueillir bientôt le fruit de ses services.

L'empereur voulut que les grands déterminassent le rang que dix-huit d'entre eux & du premier ordre tiendroient à l'avenir. Ils nommèrent pour leur chef Tsao-tsan, en considération de ce qu'il avoit reçu soixante-dix blessures, & de ce qu'il avoit pris un grand nombre de villes & pacifié plusieurs provinces. Mais Ou-tien-tsiou s'y opposa, en disant : « Je ne » conteste point à Tsao-tsan sa bravoure, ni les belles actions » qu'il a faites. Sans prétendre en diminuer la gloire, j'avance » qu'il y a eu plusieurs opérations, durant la guerre, où sa va- » leur n'a eu aucune part. L'empereur, souvent battu & obligé » de fuir devant Pa-ouang, a toujours réparé ses malheurs par

(1) Ché-fang-hien de Tching-tou-fou dans le Ssé-tchuen.

» la sagesse & la prévoyance de Siao-ho. Les secours qu'il
 » tenoit tout prêts dans le pays de Koan-tchong, & dont il
 » recrutoit continuellement son armée; les magasins qu'il avoit
 » faits dans des temps si difficiles, pour qu'on ne manquât pas
 » de vivres; le même pays de Koan-tchong qu'il nous ména-
 » geoit pour retraite, garanti par sa prudence de toute insulte;
 » enfin, il a soutenu seul tout le poids de la guerre pendant
 » cinq campagnes, & mis notre prince en état de vaincre
 » Pa-ouang. Ces opérations si sagement combinées, si heu-
 » reusement exécutées, parlent en faveur de Siao-ho, & lui
 » adjugent le pas sur Tsao-tsan. J'avoue que les Tsao-tsan ne
 » sont pas communs, mais trouveroit-on deux Siao-ho dans
 » l'empire, & le mérite d'une journée peut-il être comparé
 » aux opérations combinées d'une guerre entière »?

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 201.
 Kao-hoang-ti.

L'empereur adjugea à Siao-ho la première place parmi les grands de la première classe, & à Tsao-tsan la seconde : il nomma de plus Siao-ho son premier ministre, avec la liberté d'entrer au palais quand il le jugeroit à propos, sans une permission expresse & sans ses habits de cérémonies. Il lui permit encore d'y venir le sabre au côté : distinction qui n'étoit accordée à personne; & il créa Ou-tsien-tsiou prince de Ngan-ping (1), dans les états de Tsi, en récompense de ce qu'il avoit fait éclater le mérite & les services de Siao-ho.

Jusque-là l'empereur n'avoit été occupé qu'à récompenser & à élever ses officiers; il paroissoit peu songer à son père dans la distribution qu'il faisoit des graces & des dignités. De cinq jours en cinq jours, il alloit s'informer de sa santé, & bornoit à ce devoir les attentions qu'il avoit pour lui. Son père étoit lui-même

(1) Ngan-ping-hien de Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

201.

Kao-hoang-ti.

surpris de cette espèce d'oubli. Un jour que l'empereur venoit lui rendre ses devoirs à l'ordinaire, il se revêtit de ses plus beaux habits, & fut l'attendre hors de ses appartemens dans la posture du dernier de ses sujets; le prince, étonné de le voir s'humilier devant lui, s'arrêta: alors le père adressant la parole à son fils, il lui dit: « Être empereur, c'est être le maître » de tous les sujets d'un état; tout doit ici s'abaisser devant » vous. Il ne faut pas, pour l'amour de moi, intervertir un ordre » si sagement établi ». L'empereur comprenant le reproche de son père, retourne sur ses pas, assemble les grands, & le déclare *Tai-chang-hoang*, c'est-à-dire, *l'empereur qui est au-dessus*. Le prenant par la main, il le fait asseoir sur un siège qui étoit au bas de son trône, & debout, à ses côtés, il le présente aux grands, qui lui rendent hommage en cette qualité.

Depuis que les princes de Tsin avoient si bien battu les Tartares *Hiong-nou*, ils s'étoient rejettés du côté du nord, & les limites de l'empire en avoient été entièrement purgés; cependant les guerres intestines, qui se rallumèrent, les enhardirent à faire de nouvelles courses. Leur *Tchen-yu* ou roi, appelé *Teou-man*, avoit deux fils: l'aîné se nommoit *Mété*. Son père donnoit toute sa tendresse à son frère, & vouloit en faire son successeur. Comme il prévoyoit que *Mété* seroit un obstacle à ses desseins, il prit la résolution de le faire mourir. *Mété*, qui en fut averti, prévint son père, le tua & se fit reconnoître *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*.

Tong-hou, autre prince Tartare, vouloit avoir un certain cheval, appartenant à *Teou-man*, qu'on disoit pouvoir faire jusqu'à mille *ly* en un jour. Dès qu'il apprit la révolution arrivée dans le pays de ces *Hiong-nou*, il envoya un de ses officiers à *Mété* pour le lui demander. Les officiers de *Mété* insistoient

insistoient à le refuser : « Quoi , leur répondit Mété , pour » un cheval , voudriez-vous rompre avec vos voisins » ? Et sur le champ il le fit remettre à l'envoyé de Tong-hou.

Quelque temps après , le même Tong-hou lui envoya demander une *Yen-tchi* de Teou-man (1). Les officiers de Mété rejetèrent avec indignation une demande aussi déraisonnable , & sollicitoient Mété de le punir de sa témérité par les armes. « Pourquoi , leur répondit-il , entreprendre une guerre pour une femme » ? Sans les vouloir écouter davantage , il remit cette *Yen-tchi* à l'envoyé , pour la conduire à son maître.

Les états de ces deux princes Tartares étoient séparés l'un de l'autre par un désert de plus de mille *ly*. Le *Tchen-yu* de Tong-hou , qui trouva tant de facilité à obtenir de Mété tout ce qu'il demandoit , commença à le mépriser , & vint camper avec des troupes sur les limites de ses états.

Les officiers de Mété ne se mettoient pas en devoir de garantir ce désert limitrophe , parce qu'ils le regardoient comme de peu de valeur. « Comment , leur dit Mété , n'est-ce pas » ce terrain qui est le berceau du royaume , & vous voudriez le céder à Tong-hou » ? Mété qui avoit d'abord paru foible & condescendre à des demandes qu'il avoit jugées de peu de conséquence , ne vit pas d'un même œil cette invasion. Il marche à la tête de ses troupes contre Tong-hou , le repousse jusque dans son pays , s'en empare , & fait mourir ce prince Tartare avec toute sa famille. De-là , il parcourt en vainqueur le royaume de Yuci-tchi du Si-yu , & revenant sur

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

201.

Kao-hoang-ti.

(1) *Yen-tchi* en tartare signifie *reine* ; c'est le nom qu'on donnoit alors aux femmes des *Tchen-yu*.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
201.
Kao-hoang-ti.

ses pas , il se rend maître du pays des Tartares , au midi du Hoang-ho , dont il fait le roi prisonnier. Ensuite il entre dans le pays de Yen & de Tai , n'en sort que chargé de butin , va reprendre le pays que Mong-tien , général de Tsin-chi-hoang-ti , avoit conquis sur ses ancêtres , & termine ses courses par le siège de Ma-yé.

Han-ouang-sin , qui la défendoit avec une foible garnison , crut qu'il étoit de sa prudence de composer avec les Tartares ; mais comme il étoit sur le point d'entamer cette négociation , il reçut par un courier des reproches de l'empereur , qu'il ne croyoit pas mériter ; & craignant qu'on n'en voulût à ses jours , il livra Ma-yé aux Tartares & entra à leur service. La reddition de cette place fut suivie de la prise de Tai-yuen , emportée d'assaut , & elle ouvrit à Mété le chemin de Tsin-yang.

Pendant que les Tartares faisoient toutes ces conquêtes sur les frontières & dans la Tartarie occidentale , l'empereur travailloit à rétablir les loix & à réparer les désordres que les guerres avoient occasionnés dans l'empire. Pour donner quelque relâche aux soins & aux travaux que ce rétablissement exigeoit , il invita tous les grands à un festin , où tout se passa avec beaucoup de confusion , parce qu'il n'y avoit encore rien d'arrêté sur l'ordre qui s'y devoit observer. L'empereur chargea Sun-tong d'en régler le cérémonial , afin d'éviter à l'avenir les inconvéniens de ces sortes d'assemblées.

Sun-tong fit venir du pays de Lou plusieurs de ses disciples , qu'il joignit aux lettrés que l'empereur entretenoit à sa cour. Il en composa une assemblée de plus de cent personnes , dans laquelle on agita le cérémonial des festins ; après bien des débats , on convint de s'en tenir à ce qui se pratiquoit

sous les princes de *Tsin*. Ils furent en corps présenter à l'empereur le résultat de leur assemblée. Ce prince, après l'avoir examiné, ordonna qu'il fût inscrit sur les registres du tribunal des rites. L'ordre de ce cérémonial étoit réglé de la sorte.

Les grands & les princes invités au festin devoient se rendre au palais à l'heure marquée, revêtus de leurs habits de cérémonies. Le maître des cérémonies venoit les prendre selon leur rang, pour les conduire dans la grande salle, où les ayant introduits, il les faisoit ranger en hayes des deux côtés, à l'est & à l'ouest. Les gardes postés au dehors de la salle, étoient également rangés sur deux files, enseignes déployées & les armes à la main, avec leurs habits de cérémonies.

Cette première disposition faite, aussi-tôt que l'empereur sortoit de son appartement, un héraut l'annonçoit à haute voix, afin que chacun se tint dans le respect qui lui étoit dû. Après qu'il s'étoit placé sur son trône, les grands & les princes, prosternés jusqu'à terre, le saluoient tous ensemble de la manière la plus grave & la plus recueillie. C'étoit un point essentiel de ce cérémonial que le salut se fît par tous en même temps, au signal donné; le prévenir ou le retarder, ç'auroit été manquer de respect à la majesté impériale. Ensuite de quoi tous les convives, les yeux & la tête baissés, relevoient en même temps leurs manches; on leur donnoit à chacun une coupe remplie de vin, qu'ils tenoient à deux mains, à la hauteur de leur front, & qu'ils vuidoient. Après en avoir bu neuf, le maître des cérémonies en avertissoit l'empereur, & si quelqu'un avoit manqué à l'étiquette, on le faisoit sortir, & il étoit exclu du festin. Le repas fini, l'em-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

201.
Kao-hoang-ti.

pereur se retiroit ; les grands sortoient de la salle dans le même ordre qu'ils y étoient entrés , & le maître des cérémonies les reconduisoit jusqu'à la porte du palais.

La septième année de son règne , le premier de la dixième lune , l'empereur donna un festin avec cet appareil & ces cérémonies. Tout s'y passa dans un si grand ordre , que ce prince satisfait s'écria : « C'est aujourd'hui que je suis » empereur & que je vois la différence d'un sujet à son » maître » !

Pendant cette joie fut troublée par la nouvelle de la révolte de Han-ouang-sin & de l'irruption des Tartares , qui avoient poussé leurs courses jusqu'à Tsin-yang. L'empereur marcha en personne contre ce rebelle , le battit & l'obligea de se sauver au camp des Tartares. Mété lui donna dix mille chevaux pour renforcer les débris de son armée. Han-ouang-sin eut la témérité de revenir contre les impériaux ; mais il n'osa se risquer une seconde fois , en les voyant si supérieurs en nombre ; il alla rejoindre Mété.

L'empereur s'avança jusqu'à Tsin-yang , que les Tartares avoient évacuée ; il y fit camper son armée & envoya à la découverte de l'ennemi. Sur le rapport qu'on lui fit qu'ils étoient dans le district de Tai-yuen , il résolut d'aller à eux , & fit partir dix espions pour observer la disposition de leur armée. Mété se doutant bien que l'empereur le feroit espionner , l'avoit disposée de manière qu'elle ne paroissoit composée que de vieillards , de soldats infirmes ou estropiés , & ne ne présentait qu'une cavalerie de chevaux maigres & défaits. L'élite de ses troupes étoit au centre du camp , où nul étranger ne pouvoit pénétrer , sous peine de la vie.

Les espions de l'empereur lui ayant rapporté l'état miséra-

ble de l'armée ennemie, ce prince, pour s'en assurer davantage, y envoya encore Licou-king, & sans attendre son retour, il s'approcha des Tartares à la tête de deux cens vingt mille hommes.

Le rapport de Licou-king confirma celui des espions; mais il observa à l'empereur que ces apparences de délabrement cachotent quelque ruse de la part de Mété: « La raison, » ajouta-t-il, veut qu'en guerre sur-tout, on ne méprise pas » son ennemi, si on veut éviter de se perdre. Mon avis seroit » de ne rien hasarder, & que Votre Majesté s'assurât auparavant si Mété ne lui tend pas quelque piège ».

Au lieu de profiter de la sagesse de cet avis, l'empereur s'emporta contre Lieou-king: « Misérable esclave de Tsi, » lui dit-il, qui n'as su t'avancer que par la langue, oses-tu » bien inspirer de la crainte à mes soldats? Il le fit arrêter par ses gardes, & conduire dans les prisons de Kouang-ou (1), avec ordre de l'y garder étroitement.

L'empereur, qu'une présomption insultante pour ses ennemis aveugloit, s'avança jusqu'à Ping-tching (2), avec un détachement de son avant-garde. Mété, qui en fut averti par ses espions, accourut l'y investir avec deux cens mille chevaux, avant que l'armée impériale fût arrivée. Il y avoit déjà sept jours que l'empereur étoit enfermé dans Ping-tching, sans pouvoir s'échapper. Dénué de vivres, enveloppé par cette cavalerie formidable & à la veille d'être pris, il eut recours à Tchîn-ping, qui lui conseilla de faire chercher dans la ville la plus belle fille qu'on pourroit trouver, pour l'envoyer à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

200.
Kao-koang-ti.

(1) A quinze *ly* à l'occident de Tai tcheou de Tai-yuen-fou dans le Chan-si.

(2) Elle étoit à cinq *ly* à l'est des murailles de Tai-tong-fou dans le Chan-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

200.

Kao-huang-ti.

Mété, qui aimoit beaucoup les femmes. On découvrit une jeune beauté, d'un courage au-dessus de son sexe ; elle s'offrit généreusement à tenter auprès du prince Tartare de sauver l'empereur. Après avoir relevé sa beauté par l'éclat de la parure, l'empereur l'envoya à Mété, comme un témoignage de l'estime qu'il avoit pour lui. Le prince Tartare, enchanté des graces & de l'esprit de cette jeune fille, consentit, sans difficulté, à laisser sortir l'empereur pour rejoindre son armée ; cependant à des conditions peu honorables pour lui, sur lesquelles il ne crut pas devoir disputer ; il lui étoit trop important de recouvrer sa liberté.

Rendu à son armée, l'empereur fit mourir les dix espions qui l'avoient si mal servi. En passant par Kouang-ou, il remit en liberté Lieou-king, & le fit venir en sa présence. « Je vous ai
» maltraité, lui dit-il, dans le temps que je devois vous récom-
» penser : l'aveu que j'en fais me couvre de confusion, & ne
» répare point mes torts à votre égard. J'ai payé cher le mépris
» que j'ai fait de vos conseils : je reconnois que vous avez un
» véritable zèle pour mon service ; & afin que tout le monde
» le sache, je vous crée prince de Kien-sin. Je nomme aussi
» Tchîn-ping prince de Kio-nié (1) ; je lui dois cette reconnois-
» sance, pour m'avoir tiré du pas difficile où je m'étois impru-
» demment engagé ».

Les Tartares, qui auroient pu tirer de plus grands avantages de leur expédition, en ne laissant point échapper l'empereur, se contentèrent de dévaster le pays de Tai-yuen, & retournèrent, de leur plein gré, dans leur pays, chargés d'un butin immense.

L'empereur ayant résolu d'établir sa cour à Tchang-ngan (2),

(1) Ouon-hien de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li.

(2) Si-gnan-fou, capitale du Chen si.

s'y rendit à la deuxième lune. Siao-ho lui présenta le plan du palais qu'il se proposoit de lui faire bâtir. Le prince le trouva trop magnifique & trop dispendieux, pour un temps où il y avoit à craindre que cette dépense excessive ne servît de prétexte à quelque mécontent pour causer du trouble. « Vous » voyez, lui dit-il, que j'ai encore les armes à la main : je ne » crois pas raisonnable, dans une pareille conjoncture, de » songer à me bâtir un palais d'une aussi grande magnificence ».

« C'est justement pendant la guerre, répondit Siao-ho, que » vous devez vous en occuper, afin d'y loger commodément en » temps de paix. Votre Majesté doit regarder tout l'empire » comme sa famille : si la grandeur de son palais ne répond » pas à celle de sa famille, quelle idée donnera-t-elle de sa » puissance » ? L'empereur laissa à Siao-ho la liberté de diriger cet édifice, comme il le jugeroit à propos ; & après avoir séjourné quelque temps à Tchan-ngan, il retourna à Lo-yang, où il arriva à la quatrième lune.

Les Tartares *Hiong-nou*, peuples naturellement inquiets & avides de pillage, malgré la trêve qu'ils venoient de conclure avec l'empereur, revinrent sur leurs pas insulter les terres de l'empire, d'où ils remportèrent dans leur pays de riches dépouilles. L'empereur dissimula pour ne point s'embarquer dans une guerre contre ces brigands ; mais comme leurs courses recommençoient trop souvent, & que le rebelle Han-ouang-sin avoit pénétré jusqu'à Tong-yuen (1), Tchîn-ping, qui en craignoit les suites, avertit l'empereur de songer aux moyens d'arrêter ces incursions. Il lui dit que Mété étoit un homme méchant & sans foi ; qu'après avoir tué son père, il avoit pris sa

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
200.
Kao-hoang-ti.

199.

(1) Tchîn-ting fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

199.
Kao-hoang-ti.

propre mère pour femme : que devenant de jour en jour plus puissant , il ne falloit pas s'attendre à le gagner par la raison , ni à le contenir par la foi des traités & des sermens. Tchin-ping conseilla à l'empereur de chercher à engager ce prince Tartare à prendre la princesse Tchung-chi sa fille , pour légitime épouse , parce que s'il en avoit un fils , qui devînt l'héritier de ses états , sa mère lui inspirant l'amour de la vertu , on pourroit , par son moyen , venir à bout de policer cette nation barbare ; que Mété , devenu son gendre , cesseroit d'être son ennemi. Cependant que s'il ne vouloit pas lui donner sa fille , il étoit indispensable de lui déclarer la guerre , afin de lui en imposer , & de le contenir dans son pays. L'empereur préféra de s'allier au prince Tartare , & chargea Tchin-ping de cette négociation , dans laquelle il réussit.

197.

Au commencement de l'année 197 , Tai - chang - hoang , père de l'empereur , fort avancé en âge , mourut. Ce prince lui fit faire de magnifiques obsèques.

Une des reines favorites de l'empereur lui avoit donné un fils , qu'il aimoit de prédilection. Cette princesse vint à bout , par ses intrigues & l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de ce prince , de l'engager à révoquer l'institution qu'il avoit faite de son aîné , fils de l'impératrice , pour son héritier , & à lui substituer le sien , qui n'étoit que le fils d'une reine. Tous les grands s'opposèrent à un dessein qui tendoit à renverser les constitutions de l'empire. Tcheou-tchang , censeur de l'état , fut un des plus fermes à le combattre. L'empereur mécontent & chagrin de ce qu'on n'entroit pas dans ses vues , le fit retirer , en lui disant d'y penser plus mûrement. Tcheou-tchang , sans se laisser intimider par cette disgrâce , ne put consentir à manquer aux obligations de sa charge. De retour chez lui , il dressa un placet , qu'il

qu'il envoya à l'empereur ; il n'en reçut point de réponse ; plusieurs autres placets succédèrent rapidement à ce premier , & eurent le même sort. Le censeur, indigné de ce mépris, accourut au palais & demanda audience , qui ne lui fut accordée qu'à force d'importunités. L'émotion où il étoit , en parlant à l'empereur , ne lui permettoit que d'articuler des mots entrecoupés & sans suite. L'empereur ne put s'empêcher d'en rire. Cependant, comme il vit que son embarras n'étoit qu'un effet de son zèle , il le loua de son attachement à son devoir , & le renvoya en l'assurant qu'il auroit égard à ses représentations.

La révolte de Tchiny fit plus d'effet que toutes les remontrances des grands. Tchiny, d'une naissance & d'une condition ordinaires , élevé au rang de prince , devoit sa fortune à l'empereur , qui le croyoit si dévoué à ses intérêts, qu'il n'avoit point hésité à lui confier le commandement des troupes qu'il entretenoit sur les frontières , pour contenir les Tartares. Tchiny retournant à son poste , d'un voyage qu'il avoit fait à la cour, passa par la principauté de Tchao ; un grand nombre de ses amis furent au devant de lui : il leur fit tant de caresses qu'ils ne voulurent point le quitter ; enforte qu'il se vit accompagné de plus de mille chariots remplis de monde , sans compter ceux qui étoient à cheval. Cette émigration fit répandre le bruit qu'il s'étoit révolté.

Le censeur de l'empire, suivant le devoir de sa charge , en avertit l'empereur , qui envoya un de ses officiers porter à Tchiny l'ordre de punir sévèrement tous ceux qui , sans un congé de la cour, l'avoient suivi. Ce général, dans la perplexité de défobéir à son maître, ou de traiter avec inhumanité des gens dont l'amitié, à son égard , faisoit le seul crime , ne put se résoudre à les sacrifier. Il leva l'étendard de la révolte , & se

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

197.
Kao-hoang-ti,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

197.
Kao-hoang-ti.

196.

prépara à défendre ses amis contre les ordres rigoureux de la cour.

L'empereur partit de Lo-yang au commencement de l'année suivante , pour réprimer cette révolte. Ayant joint son armée , il la fit marcher droit à Han-tan (1), dont Tchiny avoit négligé de s'emparer : ce qui fit dire à l'empereur , je vois bien que Tchiny est un général peu à craindre. Il passa outre , & détacha un corps considérable de son armée , sous les ordres de Tcheou-tchang , qui fut reprendre plus de vingt villes , dont il amena les gouverneurs chargés de chaînes , pour en faire une punition exemplaire. Au lieu de les traiter en rebelles , l'empereur les renvoya dans leurs gouvernemens , en les créant chacun seigneurs de mille familles. Il récompensoit tous ceux qui se détachèrent des intérêts de Tchiny , de sorte que sans tirer l'épée , il parvint , par cette conduite prudente , à ruiner son parti & à le mettre hors d'état de nuire.

Cependant l'empereur découvrit que la révolte de Tchiny avoit été depuis long-temps concertée entre lui & Han-sin , même avant qu'il partît pour aller prendre le commandement des frontières. On dit à l'empereur que Han-sin lui avoit conseillé de se servir des troupes qu'il alloit commander , pour se rendre maître de l'empire , & de profiter du crédit qu'il avoit à la cour , en lui laissant entrevoir le trône ; & que Tchiny , ébloui par l'espérance d'une si haute fortune , avoit promis de se révolter. L'empereur fit passer ces instructions à son premier ministre Siao-ho , en lui ordonnant d'épier la conduite de Han-sin. Peu de jours après , il fit encore savoir à l'impératrice & à Siao-ho , que Tcheou-pou avoit battu Tchiny.

(1) Lo-ping-hien de Ta-yuen-fou dans le Chen-si.

L'impératrice, sur le premier avis que Han-sin trempoit dans la révolte de Tchiny, avoit concerté avec le premier ministre de le faire mourir. Elle fit publier la victoire remportée sur les rebelles, afin que tous les grands vinssent au palais faire leurs complimens de congratulation. Han-sin fut le seul qui s'en excusa, sous prétexte de maladie ; mais l'impératrice lui ayant fait dire qu'elle ne recevoit point ses excuses, & qu'il pouvoit faire un effort en faveur de l'importance de la nouvelle qu'on avoit reçue, il se fit porter au palais. A peine étoit-il sur les degrés de la salle impériale, que l'impératrice, sans aucun examen préliminaire, ordonna aux gardes de se saisir de sa personne, & lui fit couper la tête. Sa mort fut suivie de l'extinction entière de sa famille. Ainsi périt le brave Han-sin, à qui l'empereur étoit redevable du trône.

De retour à Lo-yang, l'empereur sut que les dernières paroles de Han-sin avoient été : « Je ne meurs ainsi, que pour » n'avoir pas suivi le conseil de Koué-tché ». Ce prince envoya l'arrêter dans les états de Tsi. Lorsque Koué-tché, chargé de fers, parut en sa présence : « Avoue, lui dit-il, que tu as » conseillé à Han-sin de se révolter »? « Cela est vrai, répondit-il ; » & s'il m'eût écouté, jamais vous n'eussiez été en état de le » faire mourir ». « Comment, reprit l'empereur en colère, tu » as la hardiesse de me braver ? Apprends que je puis te faire » brûler vif »? Koué-tché, sans se troubler, répondit : « Les » princes de *Tsin*, en perdant le cerf, ont excité tout l'em » pire à courir après. Le plus heureux est celui qui a le mieux » couru & qui l'a pris. Dans ce temps-là, Han-sin étoit mon » maître, & je devois l'aider de mes conseils. Vous n'étiez pas » le seul prétendant à l'empire. Quiconque avoit quelques » forces tournoit ses regards vers le trône ; le succès n'a point

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.

Kao-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.

Kao-hoang-ti.

» couronné leur ambition : vous avez triomphé de tant de
» rivaux ; est-il dit que vous ayez pour cela le droit de les faire
» tous brûler vifs » ? L'empereur le fit retirer , & ordonna de
lui rendre la liberté.

La plupart des mécontentemens qui éclatoient dans l'empire , venoient des lettrés , qui se trouvoient piqués de ce qu'on leur préféroit les gens de guerre pour remplir les emplois. Afin de les tranquilliser & de leur donner satisfaction , l'empereur fit publier ce manifeste.

« De tous les empereurs qui m'ont précédé , aucun n'a plus
» honoré le trône que Ouen-ouang ; & de tous les rois & les
» princes de l'empire , personne n'a mieux marché sur ses traces
» que Hoan-kong , prince de Tsi. Ils ont dû leur gloire aux
» sages , qui les aidoient de leurs conseils & qui instruisoient
» les peuples. N'y auroit-il plus aujourd'hui autant d'habiles
» gens dans mes états ? J'avoue que je ne m'en suis pas assez
» informé.

» Maintenant que par un bienfait spécial du Tien , & le
» secours du petit nombre de sages que j'avois auprès de
» moi , j'ai réuni l'empire en une seule famille , afin de per-
» pétuer ce bonheur & de le transmettre à mes descendans ,
» j'invite tous les sages à m'aider de leurs lumières. En consé-
» quence j'ordonne à tous les princes mes vassaux , & aux
» gouverneurs des provinces , d'examiner les habiles gens qu'ils
» ont dans leurs districts , & de les envoyer au collège impérial
» de la cour. S'ils n'exécutent pas exactement ces ordres , qu'ils
» sachent , qu'outre la perte de leurs dignités , ils en seront
» encore punis sévèrement ».

Lorsque l'empereur s'étoit mis en marche contre le rebelle Tchiny , il avoit donné ordre à Pong-yuei de venir avec les

troupes de Leang du côté de Han-tan. Une maladie très-grave l'empêcha de se trouver au rendez-vous. L'empereur lui en fit faire des reproches si sensibles, que, tout hors d'état qu'il étoit de supporter la fatigue, il vouloit aller le joindre en litière. Ho-tché, un de ses officiers, lui représenta que, du caractère dont il connoissoit l'empereur, cette démarche l'exposoit au danger de perdre la vie, ou au moins sa liberté : il lui conseilla d'aller plutôt trouver Tchiny, & de tenter avec lui une plus haute fortune. Pong-yuei rejetta cette proposition, & se fiant sur la légitimité de son excuse, il ne s'occupa que des moyens de rétablir sa santé.

Quelque temps après, un autre de ses officiers, qui avoit été témoin de sa conversation avec Ho-tché, commit une faute qui méritoit une punition sévère : comme Pong-yuei étoit inflexible sur la discipline, le coupable se sauva à l'armée impériale campée à Han-tan, & accusa Pong-yuei & Ho-tché d'avoir des desseins de révolte. Sur cette simple accusation, l'empereur les fit tous deux arrêter, & conduire dans les prisons de Lo-yang, & sans autre preuve, il les condamna à la mort comme rebelles. Cependant, en considération de leurs services, il commua la peine en les dégradant de leurs prérogatives & dignités, & en les réduisant au rang du peuple.

Dans ces entrefaites, l'impératrice revint de Tchan-ngan à Lo-yang. Pong-yuei se présenta devant elle les larmes aux yeux, & lui dit : « Princesse, malgré mon innocence, je ne me » plains pas de la sévérité de l'empereur ; il est mon maître : il » m'a fait grace de la vie contre toute espérance ; mais qu'il » me soit permis de l'aller finir dans ma patrie, & que je vous » doive ce bienfait ». L'impératrice lui promit d'en parler à l'empereur, & lui ordonna de la suivre. Effectivement la pre-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.
Kao-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.

Kao-hoang-ti.

mière chose qu'elle dit au prince , fut de lui parler de Pong-yuei. Cette princesse politique vit bien qu'il étoit innocent, & fit craindre à son époux qu'un aussi brave homme & un si grand capitaine, ne se vengeât cruellement de l'état d'humiliation où il l'avoit réduit. « Il ne faut pas, ajouta-t-elle, s'y prendre à deux fois avec des gens qui ont autant de réputation que lui ; croyez-m'en , il est de la prudence de vous en défaire sans différer ». L'empereur ne put se résoudre à donner cet ordre injuste.

L'impératrice, piquée de ce que l'empereur ne suivoit pas son conseil, n'en devint que plus acharnée à perdre le malheureux Pong-yuei. Elle corrompit, à force d'argent, ses domestiques, pour les engager à accuser leur maître de les avoir sollicités d'entrer dans le complot qu'il avoit formé, de se rendre maître de l'empereur & de la famille royale. A cette seconde accusation, le prince ne fut plus le maître de son ressentiment ; il lui fit couper la tête, qui resta long - temps exposée sur les murs de Lo-yang, & ordonna que son corps fut jetté à la voirie, avec défense, sous peine de la vie, de lui donner la sépulture ; ce qui est la dernière de toutes les infamies. Il éteignit entièrement la race de ce grand homme, digne d'un meilleur sort, & dont les services déposoient en faveur de son innocence.

Jusqu'à ce moment l'empereur avoit fait peu d'attention aux provinces méridionales, qui étoient au sud du royaume de Tchou. Ces provinces n'avoient commencé à reconnoître la domination de la Chine, que sous Tsin-chi-hoang-ti. Cet empereur leur donna le nom de *Nan-hai*, & en fit gouverneur Gin-ngao. Ce gouverneur, se voyant près de mourir, manda Tchao-to, son lieutenant, pour lui conseiller de se faire roi

de Nan-haï, & de profiter des troubles que la tyrannie des *Tsin* ne manqueroit pas d'exciter, puisque déjà Tchîn-tching & plusieurs autres s'étoient révoltés contre eux. « Le plan que » je vous trace, lui dit-il, est facile : Pou-yu est naturellement » fortifié par les montagnes inaccessibles qui le défendent; le » pays de Nan-haï a plusieurs mille *ly* d'étendue, & peut former un beau royaume. Je vous remets le sceau & toutes les » affaires dont j'étois chargé : souvenez-vous du conseil que je » viens de vous donner ».

A peine Gin-ngao eut-il les yeux fermés, que Tchao-to défendit à tous les étrangers l'entrée du pays de Nan-haï. Il leva des troupes, fit mourir tous ceux qui étoient fidèles aux *Tsin*, s'empara de Koué-sin (1) & de Siang-kiun (2), & se fit reconnoître roi de Nan-yuei, sous le nom de Ou-ouang.

L'empereur KAO-HOANG-TI, depuis son avènement au trône, l'avoit laissé paisible dans ses états. Il lui dépêcha le lettré Lou-kia, pour l'engager à se reconnoître tributaire de l'empire, & lui porter le sceau de prince de Nan-yuei. Tchao-to reçut Lou-kia assis sur une estrade, les jambes croisées, sans lui faire la moindre civilité. Le lettré, dissimulant sagement ce mépris, lui dit : « Seigneur, vous êtes né Chinois; les tombeaux de vos » ancêtres & toute votre famille sont à Tchîn-ting (3). La » Chine a changé de maître; tout lui est soumis; feriez-vous » le seul qui voulussiez être son ennemi? De tant de princes » qui se sont déclarés contre les *Tsin*, il a su arriver le premier à Hien-yang; & après cinq ans d'une guerre opiniâtre,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.
Kao-hoang-ti.

(1) Capitale du Kouang-si

(2) Siang-tcheou de Sieou-tcheou-fou dans la même province.

(3) Tchîn-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.

Kao-hoang-ti.

» il a vaincu & tué Pa-ouang son concurrent, & a réuni tout
» l'empire sous ses loix. Un aussi grand changement n'est point
» l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la volonté du Ciel.

» Aussi-tôt que l'empire a été pacifié, ce grand prince m'a
» honoré de son choix, pour vous apporter les marques & le
» sceau de la dignité qu'il vous confère; en reconnaissance de
» ce bienfait, ne devez-vous pas lui dépêcher un de vos prin-
» cipaux officiers pour l'assurer de votre soumission? Vous
» êtes trop éclairé pour ne pas voir qu'un refus attireroit sur
» vous & sur votre famille les plus grands malheurs, puisqu'il
» est aussi facile à mon maître d'envoyer dans votre pays une
» armée de cent mille hommes, que de tourner la main».

Tchao-to se levant, fit une profonde révérence à Lou-kia, &
s'excusa de l'avoir si mal reçu. « Il y a long-temps, lui dit-il,
» que je vis parmi ces barbares; j'y suis comme naturalisé, &
» j'en ai contracté les manières inciviles. J'attends de votre
» amitié que vous voudrez bien m'instruire d'une infinité de
» choses que j'ignore, & qui sont nécessaires à quiconque est
» chargé de la conduite d'un peuple ».

Lou-kia consentit à séjourner quelque temps auprès de lui,
mais il voulut commencer par l'installer prince & recevoir sa
soumission, suivant les ordres qu'il en avoit. Tchao-to traita
le lettré avec beaucoup de magnificence, & lui fit présent de
mille *taëls* d'or, en signe d'amitié; après quoi l'envoyé revint
à la cour rendre compte à l'empereur du succès de sa né-
gociation.

A peine Lou-kia étoit-il parti pour Nan-haï, que Loan-pou
arriva à Lo-yang des états de Tsi, où Pong-yuei l'avoit envoyé.
Il avoit appris en chemin sa mort funeste; de sorte que s'étant
informé où sa tête étoit exposée, au lieu d'aller au palais, il fut
rendre

rendre compte de sa commission à cette tête , avec le même respect que s'il eût parlé à son maître vivant : après quoi ce serviteur inconsolable se mit à pleurer & à pousser des gémissements , de manière que les mandarins , chargés de veiller à l'exécution des ordres rigoureux de l'empereur , contre l'infortuné Pong-yuei , le firent arrêter , & en donnèrent avis à ce prince. L'empereur regarda comme une insulte la douleur de Loan-pou ; il en fut si outré , qu'il le condamna à être brûlé vif.

« Je ne crains pas la mort , dit Loan-pou à ceux qui lui
 » lisoient son arrêt. Après les injustices que j'ai vues , ne vaut-il
 » pas mieux mourir que de vivre ? Je demande pour toute
 » grace , que l'empereur me permette de lui parler un instant ,
 » après quoi je marche sans regret au supplice ». Lorsqu'il fut
 en sa présence : « Prince , lui dit-il , rappelez-vous la détresse
 » où vous étiez à Ping-tching , à Yong-yang & à Tching-kao.
 » Enfermé successivement dans ces trois places , vos troupes
 » battues & dispersées , Pong-yuei vous a-t-il abandonné dans
 » votre mauvaise fortune , tandis qu'il le pouvoit impunément ?
 » Vous n'étiez point son maître , & cependant il vous a pré-
 » féré à Pa-ouang. S'il eût voulu se déclarer pour votre rival ,
 » le royaume de Han tomboit ; seriez-vous aujourd'hui le
 » maître de l'empire ? Lui qui a conduit tant de fois ses
 » troupes pour votre service , qui a prodigué sa vie pour vous
 » élever au rang que vous possédez ; parce qu'il ne peut com-
 » mander les troupes qu'il vous envoie , une mort ignomi-
 » nieuse , injuste & précipitée est la récompense d'une fidélité
 » qui a résisté à tant d'épreuves ! Quel est celui de vos sujets
 » qui ne tremblera pas d'éprouver un sort semblable sur le
 » moindre prétexte ? Pong-yuei , mon infortuné maître , étoit-ce
 » sur l'échafaud que tu devois finir ta glorieuse carrière ! J'ai

Tome II.

Ttt

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

196.

Kao-houng-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.

Kao-hoang-ti,

» trop vécu . . . qu'on me mene au supplice » ! L'empereur, frappé de la franchise & de la fermeté de son discours, le fit mettre en liberté, & quelque temps après il le nomma à la charge de *Tou-ouei* ou de censeur de l'empire.

Lou-kia, depuis le succès de sa négociation à Nan-hai, avoit acquis beaucoup de crédit auprès de l'empereur. Ce lettré, zélé pour le rétablissement des livres anciens, & surtout du *Chu-king* & du *Chi-king*, que Ts'in-chi-hoang-ti avoit fait brûler, en parloit souvent à l'empereur, qui, fatigué d'entendre toujours répéter la même chose, lui dit en colère : « J'ai conquis l'empire de dessus mon cheval, je suis devenu » votre maître, sans votre *Chu-king* ni votre *Chi-king* ; qu'ai-je » besoin de vos livres » ?

« Il est vrai que vous avez conquis l'empire de dessus votre » cheval, répondit le lettré ; mais pouvez-vous le gouverner de » même ? Tching-tang & Ou-ouang ne se sont-ils pas servi de » ces livres, pour pacifier les troubles & réprimer les rebelles ? » Un prince, qui fait se servir de l'épée & du pinceau, peut » s'assurer de régner long-temps. Croyez-vous que si les prin- » ces de *Ts'in* avoient imité nos anciens sages, & qu'ils eus- » sent pratiqué la justice & la vertu, le trône seroit aujourd'hui » entre vos mains » ?

« Eh bien, reprit l'empereur, quand vous m'aurez con- » vaincu que la perte des *Ts'in* & mon élévation viennent » de ces causes, & qu'il y a là-dessus des principes certains, » je me rendrai à votre sentiment ». Lou-kia, sans perdre de temps, composa pour ce prince les *Sin-yu* ou discours nouveaux, ouvrage divisé en douze chapitres. L'empereur le lut avec beaucoup de satisfaction, & conçut pour les livres plus d'estime qu'il n'en avoit auparavant.

La mort de Han-sin & de Pong-yuei répandit l'alarme & la consternation parmi les princes & les gouverneurs de l'empire. King-pou, prince de Hoai-nan, craignant que l'empereur n'en voulût à ses jours, envoya secrètement des gens affidés dans tous les lieux de sa dépendance, faire des levées de troupes, afin de disputer & de vendre chèrement sa vie, si on cherchoit à y attenter. Un de ses officiers, nommé Fey-hé, qui méritoit un châtimement, fut le dénoncer à l'empereur. Ce prince, que le passé rendoit plus circonspect, donna ordre d'arrêter Fey-hé, & envoya à Hoai-nan faire des informations. King-pou, qui se crut perdu, prit les armes & fit main-basse sur la famille de Fey-hé.

A cette nouvelle, l'empereur assembla son conseil, dans lequel cette levée de boucliers fut traitée comme une affaire qu'il seroit aisé de dissiper dès son principe. Teng-kong, qui n'en pensoit pas de même, voulut savoir le sentiment de Sié-kong, qui ne put désapprouver les précautions que King-pou avoit prises, en voyant la manière dont on avoit traité Han-sin & Pong-yuei ; il dit que King-pou devoit naturellement s'attendre à subir le même sort, étant le seul qui restât des trois grands capitaines qui avoient si bien servi l'empereur.

Teng-kong ayant communiqué à l'empereur l'avis de Sié-kong, ce prince le fit appeler. « King-pou, dit Sié-kong à ce » prince, n'est point un ennemi à redouter. Jadis exilé à la » montagne Li-chan pour ses crimes, parvenu de rien au rang » de prince, il ne porte pas plus haut son ambition. Quoique » soldat & bon capitaine, il n'a pas une grande étendue de » génie, & ne pense qu'à conserver la fortune qu'il a faite ».

Cependant l'empereur, à qui le nom seul de révolte inspiroit de la crainte, ne voulut pas laisser à celle-ci le temps

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
196.
Kao-houang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

196.
Kao-houng-ti.

de s'étendre. Comme il étoit convalescent, il nomma le prince héritier pour aller à sa place pacifier ces troubles ; mais l'impératrice s'y opposa, en représentant à son époux que si leur fils revenoit victorieux de cette expédition, il n'en feroit pas plus grand seigneur ; mais que s'il échouoit, il devoit en sentir les suites dangereuses. « D'ailleurs, ajouta cette princesse, » King-pou est aujourd'hui le capitaine le plus renommé de » l'empire ; mon fils est jeune & sans expérience ; ceux qui » composent votre armée sont tous de vieux guerriers, qui » vous ont aidé à subjuguier l'empire : en donner le commandement au prince héritier, n'est-ce pas donner à un agneau » la conduite d'un troupeau de loups » ?

Pour lever ces difficultés, l'empereur, tout foible qu'il étoit, résolut d'y aller en personne, & nomma son fils son lieutenant général, en lui donnant pour conseil Tse-fang, vieux officier. La tendresse de l'impératrice ne fut point encore rassurée par ce nouvel arrangement. L'empereur, pour calmer toutes ses inquiétudes, assigna à son fils trente mille chevaux pour sa garde, avec ordre de ne le jamais quitter.

195.

King-pou fut fort surpris d'apprendre que l'empereur commandoit lui-même son armée, & qu'il n'étoit pas éloigné de lui. Il avoit assuré ses officiers que l'âge & la maladie le mettoient hors d'état d'entreprendre aucune expédition, & qu'après la perte de Han-sin & de Pong-yuei, il n'y avoit pas de général dont il redoutât l'habileté.

Cependant il ne perdit point courage & fit bonne contenance. L'empereur voulut lui-même aller reconnoître la disposition de son armée, qu'il trouva rangée en bon ordre & selon la méthode de Pa-ouang. Jettant alors un grand soupir, il détacha un de ses officiers vers King-pou, pour l'en-

gager à se soumettre & lui demander ce qu'il prétendoit ? L'empire, répondit fièrement King-pou. L'empereur, indigné de son arrogance, fit sonner la charge ; elle fut si vigoureuse, qu'il le battit complètement & l'obligea de se sauver dans le Kiang-nan, où il espéroit rallier les débris de son armée, & d'où il auroit pu inquiéter beaucoup l'empereur ; mais la trahison arrêta ses projets. Ouang-tchin, prince de Tchang-cha, feignant de le secourir, lui envoya un corps assez considérable de troupes, qui le surprit dans Yuei, & le fit mourir.

La mort du brave King-pou mit fin aux troubles qu'il avoit suscités. L'empereur, après avoir rétabli le calme, se prépara à retourner à la cour, & voulut passer par Peï (1), son pays natal. Pendant le séjour qu'il y fit, il régala ses anciens amis, les vieillards, les jeunes gens, & tous les habitans du canton. Dans un des repas qu'il donnoit aux vieillards, échauffé par le plaisir de la table, il prit un instrument du musique & chanta des vers, dont le sens étoit : « O, mes amis ! quel sentiment
 » délicieux on éprouve, lorsqu'après une si longue absence on
 » revoit sa patrie ! Non, le charme de la gloire & de la gran-
 » deur, le titre d'empereur ou de roi, n'ont rien d'aussi sédui-
 » sant, & ne peuvent, dans une ame bien née, étouffer l'a-
 » mour de la patrie. La première terre qui nous a nourris a
 » des droits sacrés à notre reconnoissance. Ma chère patrie !
 » le berceau de ma fortune, je veux que vous me possédiez
 » encore après ma mort, & que mon tombeau atteste com-
 » bien je vous aimai. J'ordonne que vous jouissiez à perpé-
 » tuité de toutes les franchises & de l'exemption de tous les
 » impôts ».

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

195.
Kao-hoang-ti.

(1) Pey-hien de Pé-sin-tcheou dans le Kiang-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

195.
Kao-hoang-ti.

Au sortir de Peï, l'empereur prit la route de Lou, & fut visiter le tombeau de Confucius. Il lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été le maître de l'empire ; cérémonie qui ne s'étoit point encore pratiquée. Ce n'est pas que KAO-HOANG-TI, qui avoit conquis l'empire de dessus son cheval, se souciât beaucoup de Confucius ni de ses livres ; mais par politique pour les lettrés, qui avoient occasionné la plupart des petits troubles qui avoient agité son règne, il voulut donner une marque solennelle de l'estime apparente qu'il faisoit de ce prince des philosophes, afin de se concilier l'affection des partisans de sa doctrine, & de les empêcher de cabaler & de blâmer son gouvernement.

Les fatigues que l'empereur avoit essuyées dans son expédition contre King-pou, & les suites d'une blessure qu'il y avoit reçue, lui occasionnèrent une rechûte dangereuse, à son retour à Tchang-ngan. Comme il craignoit que sa maladie ne devînt plus grave, il songea sérieusement à substituer un autre héritier à celui qu'il s'étoit déjà nommé, quoique Tchang-leang pût lui dire pour l'en détourner.

Tchang-leang n'ayant pu faire changer de résolution, à son maître, fut trouver Sun-tong, qui, étrangement surpris de ce que l'empereur persistoit dans ce dessein, vint lui dire, avec sa franchise ordinaire : « Votre Majesté n'ignore pas que les troubles, qui affligèrent si long-temps la principauté de Tçin, vinrent de ce que Hien-kong voulut changer son héritier légitime. La dynastie des TSIN s'est perdue, parce que Tsîn-chi-hoang-ti priva de sa succession son aîné, pour en favoriser son cadet. Le prince votre aîné, doué des plus belles qualités, est un modèle du respect que les enfans doivent à leur père. Plutôt que d'être témoin qu'on lui fasse injustice,

« prince, coupez-moi la gorge, & que mon sang rougisse le
 » pavé de votre appartement ». « Ne voyez-vous pas, lui dit
 » l'empereur, que ceci n'est qu'une plaisanterie, & que je
 » ne reviens à ce projet que pour m'amuser ». « Ce badinage,
 » répondit Sun-tong, est dangereux. L'héritier de l'empire est
 » à l'état, ce que les racines sont à l'arbre : une fois ébranlées,
 » il faut peu de chose pour le renverser ».

Quelques jours après, l'empereur étant à table avec le prince héritier, l'impératrice introduisit adroitement dans la salle, quatre vieillards vénérables, âgés de plus de quatre-vingts ans chacun, ayant de longues barbes blanches, & vêtus d'une manière simple, mais majestueuse. L'empereur leur demanda leur nom & le sujet qui les amenoit. L'un d'eux lui répondit : « Prince, les noms de vos fidèles sujets sont Tong-yuen-kong, » Ki-li-ké, Hia-hoang-kong & Lou-li ». « Ah! dit l'empereur » en poussant un soupir, il y a long-temps que je vous cher- » che! D'où vient m'avez-vous toujours fui »? « Votre Ma- » jesté a montré jusqu'à présent si peu d'estime pour les sages, » que sans les intérêts du prince héritier, qui est un modèle » de piété filiale & de vertu, nous resterions encore cachés. » Tout l'empire se déclare en sa faveur, & se sacrifiera pour » son service. Nous venons lui témoigner aussi notre dévoue- » ment ». L'empereur loua leur zèle & leur fit présenter à chacun une coupe remplie de vin; après quoi ces quatre vieillards se retirèrent, de même que le prince héritier. Comme ils sortoient de la salle, la princesse Tsi entra; elle venoit solliciter l'empereur de préférer son fils pour être son successeur. Ce prince, lui montrant les quatre vieillards, lui dit: « Madame, » je ne puis révoquer mon premier choix sans exposer ma » famille à tout perdre; l'empire se déclare pour mon aîné,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

195.
Kao-hoang-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

195.
Kao-hoang-ti.

» & ces sages vieillards viennent de m'annoncer qu'il le désigne pour son maître ». A ce refus, la princesse versa un torrent de larmes, & l'empereur attendri la laissa seule, pour n'être pas plus long-temps témoin du déplaisir qu'il lui causoit.

Le premier ministre Siao-ho, voyant que la trop grande étendue de l'enceinte du palais & de ses jardins avoit considérablement diminué le terroir de Tchang-ngan, & que c'étoit autant de terrain inculte qui manquoit à la subsistance du peuple, jugea à propos de retrancher du parc plusieurs arpens, pour les donner à cultiver. L'empereur, encore indisposé de ce qui venoit de se passer au sujet du prince héritier, s'emporta contre Siao-ho, & le fit conduire chargé de chaînes dans les prisons, où il resta quelques jours.

Ouang-ouei-yu, surpris de la détention de Siao-ho, courut au palais en demander la cause à l'empereur. Ce prince lui dit qu'il soupçonnoit son ministre d'avoir reçu de l'argent du peuple pour lui vendre une partie de ses jardins, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à le gagner, & peut-être à se faire un parti contre les intérêts de son souverain.

Ouang-ouei-yu chercha à justifier Siao-ho de l'injustice de ce soupçon, en disant à l'empereur, qu'il n'étoit pas même vraisemblable que son ministre se fût démenti pour si peu de chose, lui qui avoit disposé du pays de Koan-tchong durant les guerres contre Pa-ouang, Tchiny & King-pou; que certainement il avoit eu toutes sortes d'occasions de s'enrichir, & que tout le monde savoit qu'il n'avoit jamais rien exigé du peuple pour son intérêt particulier, auquel il avoit toujours préféré ceux de son maître : enfin, qu'il n'étoit pas à présumer qu'il eût voulu perdre une si belle réputation de désintéressement, pour le prix modique de quelques arpens de terre.

L'empereur

L'empereur, frappé de ces raisons comme d'un trait de lumière, rendit sur le champ la liberté à son ministre. Si « je m'opposois, lui dit-il, à ce que le peuple garde & » cultive ce terrain superflu, je mériterois d'être comparé à » Li-koué & à Cheou-sin. Un premier mouvement m'a fait » avoir des torts à votre égard; je veux que tout le monde » sache l'avoué que j'en fais, & la réparation que je vous dois. » On ne s'humilie point en rendant une justice méritée».

La blessure de l'empereur, négligée, lui causa à la fin une maladie qui fit en peu de jours de si grands progrès, qu'elle alarma l'impératrice. Elle fit venir les plus habiles médecins; mais l'empereur, qui ne s'en étoit jamais servi, lui dit: « Le » Ciel, au milieu d'une infinité de travaux & de dangers, m'a » fait conquérir l'empire avec mon épée: du sein de l'obscurité, il m'a élevé au plus haut rang; je ne suis qu'un homme: » si le Ciel veut que je meure ou que je vive, il m'inspirera » ce que je dois faire. Tous les remèdes sont inutiles; ainsi je » défends de m'en parler davantage ».

Cependant, comme sa maladie empirait chaque jour, l'impératrice Liu-chi crut devoir prendre des mesures sur les affaires de l'état. Elle le consulta sur celui qu'il jugeoit capable de remplacer Siao-ho s'il venoit à mourir. L'empereur lui nomma Tsao-tsan, en ajoutant, qu'il falloit lui donner Ouang-ling pour second, quoiqu'il n'eût pas grand génie, & faire aider ce dernier par Tchou-ping, qui avoit de l'habileté, mais qu'il ne falloit pas charger seul d'une affaire de conséquence. A l'égard de Tcheou-pou, continua l'empereur, il a de la droiture & de la franchise; quoiqu'il n'ait fait aucune étude, on peut cependant l'employer par rapport à son attachement pour ma famille. Je laisse à votre sagesse & à votre prudence de pourvoir

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

195.
Kao-hoang-ti.

aux autres emplois. Ce fut là le dernier soin que ce prince donna au gouvernement : il mourut dans le palais de *Tchang-yo*, à la quatrième lune, âgé de cinquante-trois ans, & fut enterré à *Tchang-ling* (1). Il avoit régné douze ans comme roi de Han, & sept comme empereur.

KAO-HOANG-TI, fondateur de la célèbre dynastie des HAN, n'avoit acquis aucune connoissance par l'étude; mais il y suppléoit par une vivacité d'esprit & une pénétration peu commune. Prompt, susceptible & bouillant; la précipitation lui fit souvent faire des fautes, mais il sut les réparer par beaucoup de défiance de ses propres lumières, & en déférant aux conseils de ceux qu'il croyoit plus instruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitoit ses soldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. Lorsqu'il se vit maître de l'empire, il ordonna à *Siao-ho* de rédiger le code des loix, concernant le meilleur gouvernement. Il fit faire par *Han-sin* un traité sur la tactique. *Tchang-tfang* fut chargé de réduire la musique en principes; & *Sun-tong*, d'écrire sur les cérémonies & les usages. Lorsque ces différens traités furent achevés, il les fit examiner dans une assemblée générale des grands; & après les avoir fait transcrire en caractères rouges, il les leur fit signer à tous. Les ayant scellés du sceau de l'empire, il les enferma dans une cassette d'or, revêtue d'un sur-tout de fer, & ordonna de les placer dans la salle des *ancêtres*, pour n'en être tirés que quand quelqu'un de ses successeurs s'écarteroit de ses obligations & négligeroit le gouvernement.

(1) A trente-cinq *ly* à l'est de *Hien-yang* de *Si-ngan-fou* dans le *Chen-fu*.

HIAO - HOEI - TI.

 AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

194.

Hiao-hoei-ti.

HIAO-HOEI-TI succéda enfin à l'empereur *Kao-hoang-ti* son père, malgré les intrigues de la princesse *Tfi* pour l'exclure, & lui substituer le prince *Tchao-ouang* son fils. L'impératrice, du vivant de l'empereur, n'avoit osé lui témoigner son ressentiment, de ce qu'elle abusoit de l'amour qu'il avoit pour elle, & cherchoit à enlever au prince héritier une couronne qui lui appartenoit par le droit de sa naissance. A peine eut-il les yeux fermés, que cette princesse irritée, après l'avoir ignominieusement dépouillée des ornemens de reine, la fit revêtir d'une robe rouge déchirée, & l'envoya, chargée de chaînes, battre le riz. Elle vouloit aussi se saisir du jeune prince *Tchao-ouang*; mais *Tcheou-tchang*, à qui le feu empereur en avoit confié l'éducation, n'y voulut point consentir. L'impératrice outrée de sa résistance, le fit arrêter & conduire en prison. Elle auroit traité de même le jeune prince, s'il n'eût tenu compagnie à l'empereur tout le jour. Comme l'empereur sortit le lendemain de bonne heure, pour aller s'exercer à tirer de la flèche, elle fit porter du vin empoisonné à *Tchao-ouang*, qui mourut quelques heures après.

Cette princesse barbare & vindicative, envoya chercher la malheureuse mère de ce prince, & après lui avoir meurtri le visage de coups, elle lui fit arracher les cheveux, & couper les pieds, les mains & les oreilles. Comme elle respiroit encore au milieu de ces cruelles tortures, l'impératrice lui fit prendre du poison le plus violent, qui termina enfin ses souffrances & sa vie: ensuite de quoi, elle fit jeter, dans un cloaque, son cadavre nud & mutilé.

Satisfaite de cette vengeance affreuse, elle fut, avec un visage

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

19.
Hiao-hoei-ti.

riant , au devant de l'empereur , qui rentroit de ses exercices , & lui dit , qu'elle vouloit lui faire voir une laie extraordinaire , & d'une nouvelle espèce. L'empereur fut saisi d'horreur à la vue de ce corps défiguré & méconnoissable. Il ne put s'empêcher de reprocher à sa mère une inhumanité qui révoltoit la nature , & lui déclara qu'il ne prendroit point les rênes du gouvernement , de peur qu'on ne le soupçonnât d'avoir trempé dans une action aussi abominable. Effectivement , il passa la première année de son regne , plongé dans le vin & les plaisirs , sans s'embarrasser des affaires. Ce ne fut qu'après les plus vives instances de la part des grands , qu'il se détermina à prendre le timon du gouvernement.

Au commencement de la seconde année , Tao-hoei-ouang , prince de Tsi , vint , suivant la coutume , rendre hommage à l'empereur , qui l'invita à un festin , dont l'impératrice voulut être. Cette princesse se fit servir à boire la première. Le prince de Tsi lui fit observer que l'empereur n'avoit point encore bu : piquée de ce reproche , elle fit signe à ceux qui servoient , de présenter à boire au prince de Tsi. L'empereur eut quelque soupçon , & s'empara de la coupe destinée à ce prince. L'impératrice alarmée , se leve & lui arrête le bras , au moment qu'il portoit ce vin empoisonné à sa bouche. Le prince de Tsi , effrayé du danger , quitta sur le champ la table , & se retira l'esprit troublé , & rempli d'horreur pour cette barbare princesse.

A la septième lune , dans l'automne , le premier ministre Siao-ho tomba dangereusement malade. L'empereur fut le visiter , & lui demanda , quel étoit celui qu'il jugeoit digne de le remplacer. Tsao-tsan , lui répondit-il ; vous ne pouvez mieux placer votre confiance & vos intérêts. Comme on lui représentoit qu'il n'avoit rien fait pour la fortune de ses parens , & qu'il

devroit les recommander à l'empereur : « La vertu , dit-il , fera » leur recommandation ; s'ils la pratiquent , alors rien ne leur » manquera : mais s'ils s'en éloignent , & ne sont pas gens de » bien , la fureur & les larmes arroseront leur pain , & ils n'au- » ront que ce qu'ils méritent ». Ce ministre mourut , regretté de tout le monde.

L'empereur fit venir Tsao-tsan , qu'il avoit désigné pour son successeur. Tsao-tsan , dans sa jeunesse , avoit été lié d'une étroite amitié avec Siao-ho , qu'il avoit toujours regardé comme son maître , & ne l'avoit point quitté jusqu'au moment qu'il fut choisi pour premier ministre par Kao-hoang-ti. Alors ces deux amis se séparèrent sans avoir pu se rejoindre depuis. Tsao-tsan , installé dans la place de premier ministre , suivit exactement le plan d'administration & la conduite de Siao-ho. Il communiquoit peu avec les mandarins du dehors ; ennemi de ceux qui négligeoient leur devoir , ou cherchoient à s'enrichir dans leurs emplois , il les avertissoit avec douceur , & s'ils ne changeoient pas de conduite , il les révoquoit , comme inutiles , ou à charge à l'état. Ce nouveau ministre avoit composé son tribunal de gens éclairés , droits , humains , sincères & vigilans. Il préféroit , pour les places , ceux qui avoient le plus de zèle & d'activité pour le bien public , & en écartoit ceux qui ne cherchoient qu'à briller par leur éloquence.

L'empereur étonné de ce que Tsao-tsan n'annonçât pas son ministère par quelque changement d'éclat , lui en fit témoigner sa surprise. Le ministre lui demanda s'il croyoit avoir plus d'esprit & d'habileté que son père. L'empereur lui dit qu'il n'osoit se comparer à ce grand prince : « Et moi , re- » prit le ministre , croyez-vous que je vaille mieux que Sia- » ho » ? « Non assurément , vous n'en approchez pas ». « Hé

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

193.
Hiao-hoei-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

193.

Hiao-hoei-ti.

» bien, ajouta le ministre, Kao-hoang-ti & Siao-ho ont con-
 » quis l'empire; ils lui ont donné des loix & l'ont rendu
 » florissant. N'est-ce pas faire beaucoup si Votre Majesté ,
 » sans se donner aucune peine , & moi par mes soins ,
 » nous le conservons dans cet état de splendeur »? L'empe-
 reur loua la justesse de ses vues , & se reposa entièrement sur
 lui du soin du gouvernement. Ce sage ministre s'en acquitta
 si bien , que depuis long-temps l'empire n'avoit joui d'une
 paix si constante , & qu'on n'avoit vu les peuples plus heu-
 reux. Aussi dans les villes & dans les campagnes , on enten-
 doit célébrer , par des vaudevilles & des vers , la sage admi-
 nistration de Tsao-tsan. Il fut un modèle pour tout ministre
 qui préfère le bien public à la réputation que peuvent lui
 faire des innovations préjudiciables aux peuples , & par consé-
 quent à l'état.

192.

L'année 192 , Mété , roi des Tartares *Hiong-nou* , écrivit
 une lettre insolente à l'impératrice mère. Elle en fut si ou-
 trée , qu'elle fit mourir sur le champ l'officier qui la lui re-
 mit , & vouloit qu'on déclarât la guerre à ce prince Tartare.
 Fan-koueï pour lui plaire , ou pour quelque'autre motif qui
 cachoit quelque dessein , s'offrit à aller punir le Tartare , si
 on vouloit lui donner une armée de cent mille hommes.
 Ki-pou , témoin de cette offre , dit que Fan-koueï méritoit la
 mort , parce qu'ayant été un des lieutenans généraux de Kao-
 hoang-ti , il n'ignoroit pas que ce prince , avec deux cens
 vingt mille hommes , n'avoit jamais pu réduire ces Tartares ,
 qui l'avoient tenu enfermé dans Ping-tching , & devant les-
 quels il avoit été obligé de s'humilier , pour se dégager &
 se tirer de leurs mains. Que ces peuples , sans politesse & sans
 vertu , ressembloient plutôt à des bêtes féroces qu'à des hom-

mes, sur lesquels les châtimens ne feroient aucune impression. Ki-pou conseilla à l'impératrice de répondre à la lettre de Mété d'une manière ferme, mais honnête, plutôt que de hasarder une guerre, dont le succès étoit incertain, & qui pourroit avoir des suites fâcheuses. L'impératrice suivit ce conseil ; & Mété fut si confus de son procédé mal-honnête, qu'il dépêcha un des principaux de sa cour faire des excuses à cette princesse ; il lui écrivit en même temps : « Dans le pays barbare où je commande, la vertu & les bien-
» seances sont inconnues ; j'ai pu m'en écarter, & j'en rou-
» gis. La Chine a ses sages ; c'est un bonheur que j'envie :
» ils m'auroient empêché de manquer aux égards dûs à vo-
» tre rang ». Mété joignit à ces excuses le présent des plus beaux chevaux de son pays, & fit proposer par son envoyé une alliance entre les deux nations.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

192.
Hiao-hoei-ti.

Lorsque Kao-hoang-ti s'étoit rendu maître du pays de Tsin, il avoit aboli les ordonnances de Tsin-chi-hoang-ti, mais il en avoit excepté celle concernant les livres. Ce prince avoit une espèce d'aversion pour les lettrés, & s'il rendit des grands honneurs à Confucius, lorsqu'il visita son tombeau, ce fut plutôt par politique que par estime pour lui, afin d'empêcher les lettrés de causer du trouble dans l'empire. Ce ne fut qu'à la quatrième année du règne de HIAO-HOEI-TI, son fils, que les défenses contre le *Chu-king* & le *Chi-king* furent levées.

121.

Sur la fin de cette année, plusieurs prodiges jettèrent la consternation & l'épouvante dans les esprits. Il tomba à Y-yang (1) une pluie de sang assez abondante. Les abricotiers

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

190.
Hiao-hoei-ti.

& les pêchers donnèrent des fleurs , & les poiriers des fruits au milieu de l'hiver. L'année suivante la sécheresse ruina la récolte. La mort de Tsao-tsan prince de Ping-yang , augmenta l'affliction publique. Ce grand ministre mourut à la huitième lune , & fut remplacé par Ouang-ling & Tchou-ping , aidés des conseils de Tcheou-pou , comme l'empereur Kao-hoang-ti l'avoit déterminé.

188.

Au printemps de l'année 188 , & le premier jour de la première lune , il y eut une éclipse de soleil. A la cinquième lune , il y en eut une seconde qui fut totale , & à la huitième l'empereur mourut.

L I U - H E O U.

L'impératrice mère parut inconsolable de sa perte. Cependant elle ne se donnoit aucun mouvement pour lui faire nommer un successeur. Pi-kiang , de la famille de Tchang-leang , qui pénétrait ses vues , fut trouver le ministre Tchou-ping , & lui dit que le moyen de sécher promptement les pleurs de l'impératrice , étoit de donner le commandement des troupes du sud ou du nord à Liu-y & Liu-tchan , de la famille de cette princesse. Les trois ministres , s'étant consultés sur cette affaire , trouvèrent de grands inconvénients à confier toutes les forces de l'empire aux parens de l'impératrice LIU-HEOU. Cependant , comme ils se persuadèrent qu'ils pourroient le leur ôter quand ils voudroient , ils choisirent les deux généraux que Pi-kiang leur avoit désignés. Aussi-tôt les pleurs de l'impératrice cessèrent , & elle se disposa à prendre les rênes du gouvernement.

Cette princesse , dès le commencement du règne de son
fils ,

filz, voyant qu'il étoit sans espérance de laisser une postérité, avoit donné à l'impératrice, sa bru, l'enfant d'une étrangère, pour l'élever comme le sien; & afin que cette supercherie n'éclatât point, elle s'étoit défait de la mère de cet enfant. Ce fut cet intrus dans la famille impériale qu'elle fit proclamer empereur, en se faisant déclarer régente pendant sa minorité.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

188.

Liu-heou.

Aussi-tôt qu'elle se vit maîtresse absolue, elle songea à écarter des emplois tous les princes de la famille de Kao-hoang-ti, pour leur substituer ses parens. Elle tenta même d'en élever quelques-uns à la dignité de prince, malgré la loi contraire établie par son mari. Ouang-ling, à qui elle s'en ouvrit, lui dit avec franchise que les constitutions de l'empire s'opposoient à ses vues, & qu'elle n'ignoroit pas que l'empereur Kao-hoang-ti les avoit tous obligés, par serment, à prendre les armes pour s'opposer à quiconque, excepté ceux de sa famille, s'arrogeroit le titre de prince.

LIU-HEOU dissimula le déplaisir que la réponse de Ouang-ling lui donnoit : elle manda le lendemain Tchín-ping & Tcheou-pou ses deux collègues, qui, plus courtisans que sujets fidèles, trouvèrent que l'impératrice, maîtresse du trône, avoit la puissance législative, aussi-bien que l'avoit eue son époux; & que si ce prince avoit fait des loix en faveur de sa famille, elle en pouvoit également porter de favorables à la sienne. Cette réponse satisfit plus l'impératrice que celle de Ouang-ling.

Cependant ce ministre zélé, instruit de la complaisance rampante de ses collègues, leur en fit des reproches fort vifs. « Quoi, leur dit-il, vous prostituez votre honneur à l'ambition » d'une femme ! Avez-vous pu lui sacrifier, sans rougir, la » foi du serment solennel que vous fîtes à son époux, votre

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

138.
Liu-hsou.

» maître & le mien, de défendre, au péril de votre vie, les
» loix qu'il établissoit pour soutenir le lustre de sa famille ?
» Il n'est plus ! & vous flattez servilement des vues qui tendent
» à détruire son ouvrage » !

« Nous l'avouons, répondirent-ils avec un ris moqueur,
» vous n'avez point d'égal, quand il s'agit de semer la dissen-
» tion parmi les autres ; mais nous l'emportons sur vous, dans
» la science de maintenir la paix, & de prévoir les bornes que
» nous devons mettre au trop grand crédit & à l'élévation
» de la famille de l'impératrice ». « Oui, répliqua avec in-
» dignation Ouang-ling, vous l'emportez sur moi par un
» parjure, & en préférant votre fortune aux intérêts de
» l'empire ».

L'impératrice, pour empêcher Ouang-ling de la contre-
carrer, imagina de le nommer gouverneur du jeune empereur,
afin de l'ôter du ministère. Elle donna le département des af-
faires du dehors, à Tchîn-ping & celui de l'intérieur du palais
à Chin-y-ki. Ouang-ling, voyant que l'empire alloit changer
de face, refusa la place de gouverneur du prince, & s'excusa
sur son âge & ses infirmités. Il remit ses emplois, & ne voulut
plus assister au conseil.

187.

Au commencement de l'année suivante, l'impératrice fit
déclarer prince son père, après sa mort ; elle donna à son frère
aîné, le titre de prince de Tao-oui. A la quatrième lune, elle
fit paroître deux enfans supposés, comme fils de l'empereur
Hiao-hoei-ti ; l'un, sous le nom du prince de Hoai-yang, &
l'autre, sous celui de prince de Hen-chan. Elle démembra en
grande partie le royaume de Tsi, pour en former une princi-
pauté, sous le nom de Liu, qui étoit celui de sa famille, &
elle la donna à un de ses neveux.

En automne, de la même année, les pêchers & abricotiers donnèrent des fleurs comme au printemps. Le nouveau prince de Liu, fut à peine arrivé dans ses états, pour en prendre possession, qu'il mourut subitement. A la première lune de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre si violent, qu'une montagne, dans le pays de Ou-tou, s'affaissa. Le dernier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil. A la septième, le prince de Hen-chan mourut. L'année d'ensuite, en automne, on vit des étoiles en plein midi, & les rivières de Y-choui, Lo-choui & Yu-choui se débordèrent & ravagèrent les campagnes. Tous ces phénomènes & ces désastres sembloient présager quelque révolution funeste.

Cependant le jeune prince, que l'impératrice LIU-HEOU avoit fait reconnaître empereur, comme fils légitime de Hiao-hoci-ti, grandissoit & prètoit une attention singulière à tout ce qu'il entendoit dire : il découvrit le secret de sa naissance, & la mort tragique de sa mère. Tout enfant qu'il étoit, il sut dissimuler ; mais dans un moment de depot, qu'il eut contre la régente, il se trahit. « Je sais bien, lui dit-il, que vous avez fait mourir » ma mère ; aussi quand je serai grand, je saurai la venger ». L'impératrice, surprise & courroucée, fit enfermer à Yong-yang ce simulacre d'empereur qu'elle avoit élevé, & proposa, dans une assemblée des grands, de le déposer & de lui substituer son frère Y-ti. Dans le discours qu'elle leur fit, elle donna à entendre que ce jeune prince étoit malade depuis long-temps, & qu'à cette foiblesse de tempérament, il joignoit un mauvais naturel, beaucoup d'étourderie, & un génie plus propre à troubler l'empire qu'à le gouverner en paix. Les grands n'ignoroient pas que cet Y-ti n'étoit pas plus le fils du dernier empereur, que frère de celui qu'elle vouloit détrôner :

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

187.
Liu-heou.

186.

185.

184.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

184.
Liu-heou.

cependant , comme ils étoient tous dévoués aux volontés de cette princesse , aucun n'osa la contredire. Elle fit mourir le jeune empereur , & Y-ti , qu'elle avoit créé prince de Hen-chan , fut reconnu , comme elle l'avoit arrêté.

183.

Malgré ce bouleversement des loix , de la part de la régente , l'empire jouit de la paix. L'imprudence & l'orgueil du président du tribunal des ouvrages publics , faillirent cependant la troubler. Comme il avoit besoin de fer pour les arsenaux , il en fit enlever , de sa pleine autorité , dans les états de Nan-yuei , sans en demander la permission à Tchao-to , qui en étoit le souverain. Le prince de Nan-yuei crut que c'étoit une ruse de Tchang-cha , pour s'emparer de son pays : il prit les armes & fondit sur ses terres , en lui signifiant qu'il ne reconnoissoit ni empereur , ni impératrice. En conséquence de quoi , il se saisit de la plupart des villes de Tchang-cha , dont il agrandit ses états.

182.

Au printemps de l'année 182 , des étoiles qui parurent en plein jour , furent regardées comme un très-mauvais pronostic. L'éclipse de soleil qui arriva l'année d'après , & qui occasionna une obscurité totale , causa bien plus d'épouvante. La régente effrayée , & toute hors d'elle-même , ne put s'empêcher de s'écrier , que ce présage sinistre la menaçoit.

181.

Cependant elle ne changea pas de conduite : toujours attachée à son projet d'élever sa famille sur les ruines de celle de l'empereur , elle invita les grands à un festin , sans y appeler aucun des parens de son mari. Licou-tchang , jeune - homme d'environ vingt-ans , brave , intrépide & d'une complexion robuste , piqué de ce qu'elle n'avoit invité personne de la famille impériale , dont il étoit , entra dans la salle du festin , & s'assit avec les convives , en disant : « Je suis aussi d'une naissance

» à tenir mon rang parmi vous ; ainsi je viens prendre ma
» place ».

L'impératrice fit semblant de ne pas s'apercevoir de ce qui se passoit. Un de ses parens, pris de vin, étant sorti de la salle, Licou-tchang craignit qu'il n'eût quelque mauvaise intention contre lui ; il le suivit , & lui fendit la tête d'un coup de sabre. La régente, quoiqu'instruite de cette action hardie, voulut paroître encore l'ignorer ; mais depuis, il n'y eut personne de la famille de cette princesse qui ne redoutât Licou-tchang. La réputation que cette fermeté donna à ce jeune homme , fit renaître le courage parmi ceux de sa famille , & ranima le zèle des anciens serviteurs de l'empereur Kao-hoang-ti.

Le premier ministre Tchín-ping , qui n'avoit pas prévu tous ces événemens , se reprochoit sa condescendance aux volontés de l'impératrice. Les bienfaits qu'il avoit reçus de Kao-hoang-ti, lui rappelloient sans cesse son ingratitude envers ce prince , & son manque de fidélité aux sermens qu'il lui avoit faits. Ces idées sombres le plongèrent dans une mélancolie profonde. Un jour qu'il étoit absorbé dans ses réflexions, Lou-kia entra dans son appartement sans qu'il s'en aperçût , & lui demanda, quelques momens après, la cause de son chagrin. Tchín-ping ne lui répondit que par un grand soupir. Lou-kia, jugeant par-là qu'il avoit quelque chose qui lui pesoit sur le cœur , soupçonna que le sujet de ses peines étoit l'abus de l'autorité, qu'il avoit souffert que l'impératrice & sa famille s'arrogassent. Lou-kia , en ayant tiré l'aveu de la bouche de Tchín-ping , ne put s'empêcher d'éclater de rire, en lui disant : « Un homme d'esprit comme vous, devoit-il être em-
» barrassé pour si peu de chose ? Lorsque l'empire est en paix ,
» il ne lui faut qu'un bon ministre qui sache le maintenir dans

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

181.

Liu-heou,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

181.
Liu-hou.

» cet état ; mais lorsqu'il est sur le point de perdre sa tranquillité , alors il lui faut un bon général qui le défende. Si le ministre & le général s'entendent , il leur est aussi facile de remédier aux abus & de remettre les choses sur l'ancien pied , que de tourner la main. Tcheou-pou est capable de vous seconder admirablement bien dans cette entreprise ».

Tchin-ping , sortant comme d'un profond assoupissement , remercia Lou-kia de l'expédient qu'il lui donnoit , & profita de son conseil. Ce ministre , de concert avec Tcheou-pou , parvint à ruiner le parti de l'impératrice , & à relever la famille de Kao-hoang-ti.

180.

Malgré l'ascendant que la famille impériale reprenoit , la régente osa faire mourir le fils du roi de Yen qui en descendoit , & donner ce royaume à Liu-tong son neveu. Comme elle craignoit Licou-tchang , depuis la hardiesse qu'il avoit montrée au festin , elle lui fit épouser la fille de Liu-lo , sur qui elle comptoit le plus pour soutenir son parti chancelant. Ce fut la dernière chose qu'elle fit en faveur de sa famille , car peu de jours après , traversant seule les appartemens du palais , elle aperçut un monstre horrible , semblable à un gros chien , prêt à s'élancer sur elle ; & à quelques pas de-là , elle vit encore l'ombre du jeune prince Tchao-ouang , fils de l'infortunée princesse Tsi , qu'elle avoit traitée d'une manière si barbare. Cette apparition lui causa tant de frayeur , qu'elle en tomba malade , & mourut à quelques jours de-là.

Cependant , avant de mourir , cette princesse , pour maintenir sa famille dans l'élévation où elle l'avoit mise , avoit nommé Liu-lo général des troupes des provinces du nord , & Liutchin général des troupes des provinces du midi. Dans la crainte que les grands ne voulussent changer ces dispositions ,

aussi-tôt qu'ils apprendroient sa mort, elle avoit recommandé de garder avec soin le palais, & de n'en permettre l'entrée à personne.

Lorsque l'impératrice eut les yeux fermés, ceux de sa famille, qu'elle avoit élevés aux premières dignités, s'assemblèrent chez Liu-lo, afin de prendre des mesures pour s'emparer du gouvernement, & même du trône. Lieou-tchang, attentif à leurs démarches, fut instruit par le moyen de sa femme, qui s'étoit retirée chez son père, de tout ce qui se passoit dans ces assemblées. Il dépêcha sur le champ un courier au prince de Tsi, son frère aîné, pour l'inviter à venir, à la tête de ses troupes, mettre à la raison la famille des Liu, & prendre possession du sceptre impérial qui lui appartenoit par sa naissance.

Le prince de Tsi mit ses troupes en état, & fit publier un manifeste par tout l'empire, où il dévoiloit les desseins ambitieux des Liu qui aspiroient au trône, & leur projet d'éteindre la race du grand Kao-hoang-ti. Il annonçoit que leur témérité le forçoit de prendre les armes, & que la justice de sa cause lui promettoit l'appui de tous les princes & des gouverneurs des provinces, qu'il invitoit à venir joindre ses drapeaux. Après la publication de ce manifeste, ce prince se mit en campagne, & commença par se saisir de Tsi-nan (1).

Liu-tchin, général des troupes du midi, informé de sa marche, détacha sur le champ Koan-yng avec une forte division, pour s'opposer au prince de Tsi. Koan-yng, peu attaché aux Liu, s'étant avancé jusqu'à Yong-yang, assembla son conseil, & proposa de ne point attaquer le prince de Tsi quand il se présenteroit, parce qu'étant le seul qui pût empêcher la ruine

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

180.

Liu-hou,

(1) Tsi-nan-fou, capitale du Chan tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

180.

Liu-heou.

de la famille de Kao-hoang-ti, s'ils avoient de l'avantage sur lui, ce feroit la perdre sans ressource, & qu'ils favoient tous les obligations que l'empire avoit à ce grand prince; que s'il arrivoit que le prince de Tsi eût de l'ascendant sur les Liu, qu'alors ils se joindroient à lui pour achever leur défaite, & qu'en attendant, son avis étoit qu'ils demeurassent neutres dans cette querelle. Le conseil applaudit à la proposition de son chef, & les troupes qui étoient sous ses ordres restèrent dans l'inaction.

Cependant le prince de Tsi, ne trouvant point d'obstacle, s'avança jusque sur les frontières de Tsin, & y attendit que son frère & ses amis vinssent le joindre, comme ils le lui avoient promis. Liu-lo, déconcerté par cette levée de boucliers, à laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, se vit dans une grande perplexité. Comme il avoit entre ses mains les sceaux de premier ministre & de grand général, Tchou-ping & Tchou-pou, qui ne s'étoient point encore déclarés, lui firent conseiller par Li-ki de les remettre, parce que le prince de Tsi en prendroit prétexte pour continuer les troubles. Liu-lo remit le sceau du grand général à Tchou-pou, mais il ne voulut jamais se dessaisir de celui de premier ministre. Tchou-pou ne l'eut pas plutôt reçu, que, sous prétexte de se faire installer dans cette charge avec les cérémonies ordinaires, il rassembla toutes les troupes, & après qu'elles l'eurent reconnu pour leur général, il les fit ranger de manière qu'elles devoient suivre le mouvement que leur donneroient leurs officiers. Il déclara à toute l'armée, qu'il vouloit connoître les soldats qui étoient sous ses ordres; que ceux qui épousoient les intérêts de la famille de l'impératrice, eussent à demeurer dans le poste où ils étoient, & que les fidèles serviteurs de Kao-hoang-ti s'en séparassent,

pour

pour aller se former en bataillon dans un autre endroit de la plaine. Le premier rang , qui étoit composé de soldats affectionnés à la famille de Kao-hoang-ti , fit un mouvement en avant , & donna l'impulsion aux autres , de sorte que l'armée entière fut se ranger en ordre au lieu marqué par le général , & se déclara pour la famille de l'empereur.

Tcheou-pou , après s'être ainsi assuré de leur fidélité , remit la garde du camp au brave Lieou-tchang , & revint à la ville avec un détachement , dans le dessein de s'emparer du palais ; mais , pour ne point donner d'ombrage , il laissa ses gens aux portes de la ville , & ne se fit accompagner que d'environ trente soldats. Il trouva Liu-tchin au palais , avec une si forte garde , qu'il n'osa rien entreprendre , & fut obligé de retourner à son camp.

Lieou-tchang s'offrit de tenter ce que son général n'avoit osé exécuter. Tcheou-pou lui donna quelques mille soldats déterminés , en lui recommandant de ne faire main-basse que sur ceux qu'il trouveroit les armes à la main. Liu-tchin , instruit de ce qui se passoit au camp , s'étoit mis en état de défense. Lieou-tchang s'avance fièrement contre lui , le tue de sa propre main , force la garde & se rend maître du palais. Il avertit Tcheou-pou , qui entre dans la ville avec son armée , & n'épargne aucun des parens de l'impératrice. Après cette expédition , ce général dépêcha un courier au prince de Tsi , pour lui donner avis de ce qui se passoit.

Les grands s'assemblèrent pour l'élection d'un souverain ; toutes les voix se réunirent pour exclure les enfans supposés de Hiao-hoci-ti , qu'on savoit que l'impératrice LIU-HEOU n'avoit introduits dans le palais , que pour servir de voile à l'ambition qu'elle avoit eue de s'emparer de l'autorité suprême.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

180.

Liu-hou.

On proposa le prince de Tsi, comme fils du frère aîné de Kao-hoang-ti; mais on trouva de l'inconvénient à le choisir, parce qu'il n'étoit que de la branche collatérale. Le prince de Tai, quoique né d'une concubine de l'empereur, fut aussi mis sur les rangs & préféré, comme étant de la ligne directe, & que d'ailleurs on lui connoissoit toutes les qualités d'un grand prince. En conséquence de quoi on lui fit une députation, pour l'inviter à venir prendre possession du trône impérial.

Le prince de Tai, surpris de cette élection inattendue, différa de répondre aux députés, jusqu'à ce qu'il se fût informé par lui-même de la vérité de ce qu'on lui annonçoit. Il envoya à Tchang-ngan le prince Pou-tchao, son beau-frère, qui lui confirma, à son retour, le vœu unanime des grands. Cet illustre envoyé avoit été introduit par Tcheou-pou dans leur assemblée, & ils l'avoient conjuré, à genoux, d'assurer le prince de Tai de leur soumission & de l'impatience qu'ils avoient de le voir sur un trône dû à sa naissance & à ses vertus.

L'irrésolution du prince de Tai ayant cessé d'après le rapport de Pou-tchao, il se mit en chemin pour se rendre à Tchang-ngan, avec les députés des grands & une suite peu nombreuse. Arrivé à Ouei-kiao (1), il y trouva les grands en corps, qui le saluèrent empereur. Le prince descendit de son char, & leur rendit le salut. Tcheou-pou s'approchant alors, lui offrit le sceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale; mais il refusa de les recevoir jusqu'à son arrivée à l'endroit où il devoit s'arrêter ce jour-là, qui fut le dernier de la neuvième lune. Descendu à l'hôtel qu'on lui avoit pré-

(1) Pont qui est à cinquante *ly* au nord-est du Singan-fou dans le Chen-si.

paré, Tchîn-ping, à la tête des grands, après l'avoir de nouveau salué comme empereur, le pressa, en leur nom, d'accepter la couronne, en lui disant qu'elle lui appartenait à juste titre, comme l'aîné des enfans de Kao-hoang-ti, puisque Hiao-hoci-ti n'avoit point laissé de postérité. Ce prince ne crut pas devoir se refuser plus long-temps à leur empressement, & reçut enfin le sceptre impérial qu'on lui offroit.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
180.
Liu-heou.

H I A O - O U E N - T I.

Teng-kong & le frère de HIAO-OUEN-TI prirent les devans, pour aller mettre le palais en état de le recevoir. Ils en firent sortir le jeune enfant que Liu-heou avoit déclaré empereur. Après avoir disposé le cortège impérial, ils le conduisirent au nouvel empereur, qui, dès le soir même, se rendit au palais, & y fut installé avec toute la pompe & les cérémonies usitées à la prise de possession de l'empire. Le prince fit expédier un ordre, pour notifier, à tous les peuples de sa domination, son avènement au trône, en leur déclarant qu'il les exemptoit des tributs pour cette première année de son règne. Il nomma Tchîn-ping son premier ministre, & Tcheou-pou le second : mais Tchîn-ping s'excusa sur son grand âge & ses infirmités, & refusa ; il eut la générosité de représenter à l'empereur que cette place étoit due à Tcheou-pou, dont le dernier service, en détruisant la famille des *Liu*, effaçoit tous ceux que lui, Tchîn-ping, avoit pu rendre à Kao-hoang-ti, & que c'étoit faire un présent à l'état, que de charger Tcheou-pou du ministère en chef. L'empereur, sur ses instances, changea l'ordre, à condition que lui-même prendroit la place de ministre en second, qu'il

179.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.
Hiao-ouen-ti.

faisoit quitter à Tchcou-pou , pour passer à la première.

Sur la fin de cette année , les grands présentèrent une supplique à l'empereur , pour le prier de pourvoir de bonne heure à l'institution de son héritier , afin de prévenir les maux & les désordres qu'une nomination tardive entraînoit ordinairement. L'empereur leur répondit que le bien de l'empire demandoit de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence ; que lui-même doutoit s'il seroit capable de gouverner , & qu'ainsi il falloit lui laisser le temps de juger , par sa propre expérience , celui qu'il croiroit capable de lui succéder.

Les grands insistant sur l'objet de leur supplique , pressèrent de nouveau l'empereur de se décider sur un point aussi important à la tranquillité de l'état , & lui adressèrent , à cet effet , une seconde supplique , dans laquelle ils lui exposoient qu'il devoit cette marque de respect à la mémoire de Kao-hoang-ti , de chercher à perpétuer dans sa famille le rang où il l'avoit élevée. L'empereur leur proposa le prince Tchou-ouang son oncle , dont l'habileté dans le gouvernement étoit connue ; Ou-ouang son cousin germain , prince vertueux ; & Hoai-nan-ouang son frère , dont les conseils , réunis aux lumières des deux premiers , lui avoient été d'un grand secours. Voilà , ajouta-t-il , ceux que je crois capables de me succéder. Mais les grands lui répliquèrent que les dynasties des *CHANG* & des *TCHOU* , n'avoient conservé le sceptre & la paix , que parce que les empereurs avoient nommé leurs fils pour leur succéder : que cet usage n'avoit point été interrompu depuis le grand Yu ; que Kao-hoang ti n'avoit fait bâtir une salle pour lui & pour ses descendans , qu'afin d'engager ses successeurs à ne point souffrir que sa succession passât en des mains collatérales. Ils finirent par lui représenter , que les bonnes qualités du

prince Licou-ki son aîné, & sur-tout son amour pour le peuple, le rendoient digne du trône. Cédant enfin à leurs instances, l'empereur, au commencement de la première lune de la première année de son règne, déclara ce prince son héritier & son successeur à l'empire. A cette occasion, il fit publier cet édit en faveur du peuple.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.

Hiao-ouen-ti.

« Le printemps est la saison où toute la nature se renouvelle.
» Les arbres, les campagnes prennent une nouvelle face ; les
» animaux semblent renaître, & tout, jusqu'aux choses inanimées, annonce & respire la joie.

» Parmi les peuples qui sont sous ma conduite, il ne peut
» se faire qu'il n'y ait point d'indigens, d'infirmes & de
» vieillards : si moi, qu'ils doivent regarder comme leur père
» & leur mère, je ne les soulage point, je manque à mes
» obligations.

» Que les mandarins, chacun dans leur district, fassent
» une recherche exacte de ces objets dignes de mes soins paternels, & pourvoient à leurs besoins avec les deniers publics. Si les vieillards n'ont point de foie pour se couvrir,
» s'ils manquent de nourriture pour se sustenter & réparer
» leurs forces épuisées, ils souffrent le froid & la faim ; puis-je
» exiger d'eux de l'attachement & de la soumission ?

» J'ordonne donc de fournir à tous les vieillards de quatre-vingts ans & au-dessous, chaque mois, du grain, de la viande
» & du vin, en suffisante quantité, pour leur nourriture. Mon
» intention est encore, qu'on donne de plus, à ceux qui auront
» passé quatre-vingts ans, de la soie & du coton. Quant aux
» supplices, je veux, qu'à l'avenir, le crime des enfans ne retombe plus sur leurs pères & mères, ni sur leur famille ».

A la quatrième lune, un mandarin vint offrir à l'empereur

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.

Hiao-ouen-ti.

un cheval, qu'on prétendoit pouvoir faire plus de mille *ly* dans un jour. Au lieu de l'accepter, le prince fit cette réponse : « Je » ne puis tout au plus faire que cinquante *ly* dans un jour , » encore ai-je vu souvent mes gens avoir beaucoup de peine à » me suivre. Avec un cheval de cette vitesse, où irois-je tout » seul ? Il est évident que personne ne pourroit m'accompagner ». Il fit rendre le cheval au mandarin, avec le prix qu'il lui avoit coûté, & les frais de son voyage, & fit publier dans tout l'empire, que personne à l'avenir n'eût à lui offrir de pareils présens.

L'empereur s'entretenant un jour avec Tcheou-pou & Tchinpings, ses deux ministres, sur les détails de l'administration, fut curieux de savoir combien on faisoit mourir de criminels dans une année, & qu'elle étoit la consommation des grains à la cour. Tcheou-pou ne put le satisfaire sur ces deux questions, & demeura dans le plus grand embarras. Tchinpings, à qui il s'adressa pour avoir les mêmes éclaircissmens, lui répondit, qu'il falloit consulter là-dessus le tribunal des crimes & celui des dépenses de la cour.

Peu satisfait de cette réponse générale, l'empereur leur dit, avec une espèce de vivacité : « Et de quoi vous mêlez-vous » donc, comme ministres, si vous ignorez ce qui se passe dans » l'administration de la justice & des finances » ? « Notre emploi, » répartit Tchinpings, est d'aider de nos lumières Votre Majesté ; de contenir les princes & les gouverneurs dans la soumission ; de veiller à ce que vos officiers remplissent exactement leur devoir ; de donner les emplois à des gens capables & bien intentionnés, & qui servent Votre Majesté avec zèle & fidélité ; enfin nous sommes chargés de maintenir le peuple en paix, & de chercher tous les moyens de le rendre heureux ».

L'empereur témoigna à Tchín-ping sa satisfaction de cette seconde réponse , qui entroit dans l'idée qu'il s'étoit formée d'un sage gouvernement. Cependant , lorsque Tcheou-pou se vit seul avec Tchín-ping , il lui fit des reproches de ne l'avoir pas instruit des matières sur lesquelles l'empereur l'avoit questionné. « L'empereur est bien heureux , lui dit Tchín-ping en » riant , de ne vous avoir pas demandé combien il y a de » voleurs dans ses états ; je crois que vous lui auriez répondu » brusquement , que vous n'en saviez rien ».

Tcheou-pou , inquiet & chagrin de s'être trouvé embarrassé vis-à-vis de son maître , craignit qu'il n'en fût mésestimé & qu'il ne lui ôtât sa charge. Il prévint cette disgrâce , en demandant lui-même sa démission , qui lui fut accordée. Alors l'empereur rendit à Tchín-ping le département qu'il avoit cédé à Tcheou-pou , & ce ministre se trouva chargé seul de toutes les affaires de l'empire.

Tchao-to , prince de Nan'-yuei , dans la crainte d'une invasion sur ses terres , étoit entré sur celles de Tchang-cha , sous l'impératrice Liu-heou , dont il avoit déjà pris plusieurs villes , & s'étoit considérablement agrandi par ses conquêtes. Ce prince pouvoit beaucoup inquiéter la Chine , de sorte que l'empereur jugeant qu'il étoit de sa prudence de ne point employer la force ouverte contre lui , préféra le parti de le combler d'honneurs , lui & sa famille. Il commença par faire rétablir honorablement les tombeaux des ancêtres de Tchao-to ; il donna de l'emploi à ses frères & à ses neveux , & leur fit présent de sommes considérables , pour les mettre en état de figurer avec dignité dans leurs places. Après avoir disposé la famille de Tchao-to en sa faveur , il lui dépêcha Lou-kia , avec une lettre , conçue en ces termes : « Je ne suis que le fils d'une

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.
Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.
Hiao-ouen-ti.

» concubine de l'empereur Kao-hoang-ti ; mon père m'avait
» éloigné de la cour & fait prince de Tai : l'abus que l'im-
» pératrice Liu-heou & sa famille firent de l'autorité, indis-
» posa contre eux les grands , qui m'ont appelé au trône. A
» peine m'y suis-je vu placé , que j'ai pensé à vous donner
» des preuves de mon estime, en rendant les tombeaux de vos
» ancêtres dignes de votre rang , & en élevant vos frères &
» vos neveux aux places qu'ils méritent. J'apprends que deux
» de mes officiers vous manquent , & sans attendre vos plaintes ,
» je les rappelle sur le champ. Vous avez commis des hostili-
» tés sur les terres de Tchang-cha , & mes peuples en souffrent :
» quoiqu'il vous en revienne beaucoup de gloire , ne devriez-
» vous pas voir que vous l'achetez au prix du sang de nombre
» d'officiers qui vous sont dévoués , & de soldats que vous de-
» vriez conserver pour la défense de vos états. Tant de veuves
» inconsolables vous redemandent leurs époux ; tant d'orphe-
» lins abandonnés pleurent un père & une mère que vous leur
» avez enlevés ! Les campagnes sont ravagées , les récoltes dé-
» truites : le brigandage & la licence du soldat effréné , portent
» la désolation par - tout. Votre cœur n'est-il donc point
» touché des maux que la guerre traîne à sa suite ?

» Si je réunissois contre vous toutes les forces de l'empire ,
» pourriez-vous garantir votre propre pays & vos trésors ?
» Mais quand j'ajouterois cette conquête à l'éclat de ma
» couronne , en serois-je plus puissant & plus riche ? Peut-
» être vous confiez-vous dans les montagnes , qui vous en-
» vironnent , & empêchent de pénétrer dans vos états ? Mais
» sachez qu'il est peu de barrières insurmontables , & qu'un
» prince n'est point invincible quand la vertu ne le guide
» pas. Un orgueil insultant pour moi vous a fait prendre le
» titre

» titre d'empereur ; je dois vous le contester tant que je respi-
 » rai ; songez dans quelles disputes funestes vous allez vous
 » engager ? Soyons amis ; que la vertu vous rappelle à votre
 » devoir , & reconnoissez votre maître ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 179.
Hiao-ouen-ti.

Lorsque Tchao-to apprit l'arrivée de Lou-kia sur les frontières de Nan-yuei , il en fut saisi de crainte , & alla cependant au-devant de lui , ainsi que les princes y sont obligés quand l'empereur leur députe quelqu'un. Il reçut avec respect la lettre de l'empereur , & témoigna à Lou-kia la satisfaction qu'il avoit de le revoir. Les instructions qu'il lui avoit données dans sa première ambassade , engagèrent ce prince à le traiter avec les égards qu'un disciple doit à son maître. Tchao-to , après avoir lu la lettre de l'empereur , n'attendit pas que son envoyé le pressât de donner des marques de sa soumission ; il fit publier dans ses états ce manifeste :

« Le sage empereur des *HAN* , le fils du Ciel , par un ordre
 » exprès , me défend de me servir de chars de couleur jaune ,
 » & de ne plus faire porter ses étendards à mes côtés : je suis
 » son sujet & j'obéis ». Il joignit , à cet hommage public , une
 réponse particulière pour l'empereur.

« Moi , Tchao-to , grand chef des barbares du midi , votre
 » vieil esclave , j'offre aux pieds de Votre Majesté cette réponse
 » humble & respectueuse. Moi , votre vieil esclave , j'étois
 » autrefois mandarin dans les états de Yuei (1). Par une grace
 » spéciale , le grand empereur Kao-hoang-ti , votre auguste
 » père , m'établit prince de Nan-yuei & m'en donna les sceaux :
 » Hiao-hoci-ti , son fils & son successeur , m'honora de sa
 » protection ; mais l'impératrice Liu-heou , sa mère , défendit

(1) Partie du Kouang-si du Kouang-tong du Fou-kien & du Kiang-si.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

179.

Hilo-ouen-ti.

» qu'on me donnât à l'avenir les instrumens & les animaux né-
» cessaires à la culture de mes terres. Bientôt mes campagnes
» devinrent en friche , & je ne pus faire les sacrifices ni les
» cérémonies ordinaires. L'importation de l'argent, & la circu-
» lation des espèces, me furent encore interceptées : manquant
» de tout, j'envoyai à la cour, Teong, Kao & Ping, trois de
» mes officiers, pour y faire satisfaction des griefs si on en
» avoit contre moi : on les retint prisonniers sans daigner me
» répondre.

» Je savois que les tombeaux de mon père & de ma mère
» étoient presque détruits : un bruit étoit parvenu jusqu'ici
» qu'on avoit fait mourir mes frères & toute ma famille ;
» pénétré de douleur, j'assemblai mon conseil, qui, vu le peu
» d'état qu'on faisoit de nous à la cour, fut d'avis que je prisse
» le titre d'empereur, pour nous soustraire à la domination
» de Liu-heou. Cette princesse, outrée de ma démarche, in-
» terdit expressément à ses sujets toute communication avec
» Nan-yuei. J'appris que le prince de Tchang-cha nous avoit
» rendu de mauvais offices auprès d'elle, & pour l'en punir,
» j'entraî à main armée sur ses terres. Il y a quarante-neuf ans
» que je gouverne le pays de Nan-yuei, & mes petits-fils sont
» en état de servir Votre Majesté ; pour moi, accablé d'ans &
» d'infirmités, presque aveugle, entendant avec peine, même
» les coups de tambour, de quelle utilité pourrois-je lui être ?
» Je renonce au titre d'empereur, que je n'aurois jamais pris si
» je ne me fusse cru méprisé. J'attends de la bienfaisance de
» Votre Majesté, qu'elle me confirmera celui de prince que
» j'avois auparavant, & prêt à descendre dans le tombeau,
» mes vœux sont de mourir son sujet ». L'empereur, satisfait
de cette réponse, lui accorda ce qu'il demandoit.

A la dixième lune de cette première année de HIAO-OUEN-TI, le ministre Tchín-ping mourut, & fut remplacé par Tchcou-pou, qui n'ayant plus de collègue dont il redoutât l'habileté, rentra avec plaisir dans le ministère.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
178.
Hiao-ouen-ti.

Le trente de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur regarda ces pronostics comme un avertissement que le Ciel lui donnoit, pour qu'il se corrigeât de ses défauts, & il fit en conséquence publier cet ordre :

« Si un prince chargé de gouverner les peuples, & de leur
» donner l'exemple, n'a point de vertu, il est indigne du rang
» qu'il occupe. Si les officiers, dont le devoir est de l'avertir de
» se corriger, l'entretiennent, par une basse adulation, dans ses
» défauts, ils sont aussi coupables que lui. Vous grands &
» mandarins qui avez les yeux ouverts sur ma conduite, si je
» m'écarte de la vertu & de mes obligations, je vous ordonne
» de me le dire sans déguisement, afin que j'y remédie. Je
» vous ordonne encore, si vous connoissez des gens de mérite,
» vrais, sincères & amis du peuple, dont les lumières puissent
» suppléer à celles qui me manquent, de me les envoyer sur le
» champ pour qu'ils m'aident de leurs conseils, & que je tra-
» vaille avec eux à rendre mes sujets heureux ».

Quelques jours après, Kia-chan, prince de Yng-yn (1), présenta à l'empereur un mémoire sur l'ordre qu'il venoit de faire publier ; ce mémoire étoit conçu en ces termes : « Lorsque le
» tonnerre tombe, il inspire de la crainte au plus intrépide, &
» il n'y a rien de si dur qu'il ne mette en pièces. La puissance
» du prince ne l'emporte pas sur celle du tonnerre : elles ont
» cependant beaucoup de ressemblance entre elles. Vous de-

(1) Yng-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

178.

Hiao-ouen-ti.

» mandez qu'on vous reprenne de vos défauts : l'amour-propre
» se révolte contre ces fortes d'avertissemens , & qui s'expo-
» sera à vous les donner sans craindre de vous déplaire ? Quand
» vous auriez la sagesse de Yao & de Chun , on n'oseroit en-
» core vous en parler qu'en tremblant. La plupart des princes
» se sont perdus en fermant la bouche aux sages qui pou-
» voient les éclairer sur leur conduite.

» L'empire des *TCHÉOU* étoit divisé en dix-huit cens
» principautés. Le peuple des neuf provinces entretenoit avec
» magnificence tous ces princes , & il leur restoit encore de
» quoi se procurer de l'aisance & des amusemens. Tsin-chi-
» hoang-ti , seul maître de toutes ces principautés , étoit moins
» riche & accabloit les peuples d'impôts , sans en pouvoir ob-
» tenir le respect qui lui étoit dû.

» Dès qu'on a entendu dire que Votre Majesté cherchoit des
» sages , chacun , transporté de joie , s'est écrié qu'on alloit voir
» renaître les heureux temps de Yao & de Chun , où la vertu
» seule étoit la base du gouvernement. Tous les gens de mé-
» rite ont pris la résolution de travailler encore à se perfec-
» tionner , afin de se rendre plus dignes de vous servir. Mais
» lorsque ces sages seront près de votre personne , si votre
» occupation se borne à sortir avec eux , de votre palais , deux
» ou trois fois le jour ; à monter à cheval pour les mener
» courir un lièvre ou un renard ; je crains fort qu'ils ne né-
» gligent bientôt le gouvernement , & que leur exemple n'oc-
» casionne du relâchement parmi les mandarins. Au lieu que
» si Votre Majesté ne s'occupe que du soin de ses peuples , &
» cherche à alléger les impôts & les châtimens , cette con-
» duite paternelle les portera à la vertu & leur inspirera l'allé-
» gresse.

» Lorsqu'on publia, dans la province de Chan-tong, l'or-
 » dre de Votre Majesté, les vieillards & les infirmes, appuyés
 » sur des bâtons, ou portés sur les épaules, sortoient de leurs
 » maisons pour en entendre la lecture; ils se disoient les uns
 » aux autres : voici enfin le règne de la vertu. Que des espé-
 » rances si douces ne soient pas vaines ! Ne faites plus des
 » chasseurs de vos ministres ; que tout leur temps soit con-
 » sacré au soin de vos peuples, & à travailler à rendre votre
 » règne aussi glorieux que ceux de ces princes que la nation
 » nomme avec une vénération attendrissante, & dont le sou-
 » venir lui sera toujours cher ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 178.
Hiao-ouert.

L'empereur vit, avec plaisir, la franchise du prince de Yng-yn, & espéra que les autres lui parleroient avec la même liberté. Ce monarque d'un caractère rempli de bonté, naturellement compatissant & porté à la vertu, donnoit à tous ses sujets, sans distinction, un libre accès auprès de sa personne; affable à tout le monde, il faisoit arrêter son char pour recevoir tous les placets qu'on vouloit lui présenter; il étoit ennemi des louanges & des discours inutiles. Il avoit une passion extrême pour la chasse, & eut beaucoup de peine à s'en corriger. Un jour qu'il se livroit à ce plaisir, monté dans son char, il se trouva sur le penchant d'une montagne, & pressoit de l'aiguillon ses chevaux. Yuen-ngang, qui vit le danger, accourut & retint les chevaux par la bride. « Quoi, lui dit l'empereur, vous craignez » ? » J'ai toujours
 » oui dire, répondit Yuen-ngang, qu'un homme de mille taëls
 » d'or ne s'assied point dans un lieu périlleux, & que le sage ne marche
 » jamais pour son plaisir sur les bords des précipices. En descen-
 » dant cette montagne avec rapidité, vos chevaux pour-
 » roient broncher, & votre char, en se brisant, vous faire

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

178.

Hiao-ouen-ti.

» courir risque de la vie. Quel malheur pour vos sujets ! Un
» prince est comptable de ses jours à son peuple, & doit fuir
» toutes les occasions qui peuvent le mettre en péril ».

L'empereur avoit une concubine , nommée *Chin* , qui tenoit compagnie à l'impératrice & la suivoit par-tout. Ce prince fit avec elles une partie de promenade dans ses jardins. Yuen-ngang , qui vouloit lui témoigner son zèle , en faisant préparer le lieu où il devoit se reposer , fut choqué de voir le carreau de la princesse *Chin* près de celui de l'impératrice , & le fit emporter. Sensible à cet affront , elle s'en plaignit à l'empereur , qui blâma Yuen-ngang. Celui-ci , sans se troubler , s'approcha de l'empereur , & lui répondit : « Le » proverbe dit que , *lorsque le haut & le bas sont chacun à*
» *leur place , tout va bien , & que tout est dans l'ordre.* La prin-
» cesse *Chin* n'est que votre concubine ; convient-il qu'elle
» s'assie en présence de sa maîtresse ? Cette complaisance
» l'engageroit bientôt à ne plus lui être subordonnée ». L'empereur approuva la justesse de cette réponse , & fut la rapporter à la princesse *Chin* , qui , loin de s'en fâcher , donna cinquante livres d'argent à Yuen-ngang , pour lui avoir remontré avec fermeté son devoir.

Kia-y , chef du tribunal des impôts , adressa un mémoire à l'empereur , afin qu'il ordonnât qu'on fît des magasins de bled pour les temps de disette , comme cela se pratiquoit anciennement. Il lui exposoit encore que la cérémonie du labourage avoit été interrompue & oubliée pendant les guerres continuelles qui avoient désolé l'empire ; & qu'il étoit de l'avantage & de la gloire de la dynastie des *HAN* , puisqu'on jouissoit maintenant des douceurs de la paix , de rétablir cette coutume , afin d'exciter les peuples à défricher les terres , &

d'encourager les laboureurs , par cette marque d'estime pour leur profession. L'empereur , sur les représentations de cet officier , fit publier l'ordre suivant :

« La terre est la nourrice des hommes , & ses productions
 » sont la principale richesse d'un empire. L'état le plus honorable est celui qui concourt à la conservation des autres ;
 » & afin de témoigner l'estime que j'en fais , je veux moi-même , suivant la coutume de nos premiers sages , pratiquer l'auguste cérémonie de labourer la terre , & employer
 » à sacrifier au Chang-ti le produit de la portion que j'aurai cultivée. J'exempte le peuple de la moitié des tributs , pour
 » le mettre en état de se procurer les instrumens nécessaires au labourage ».

Le dernier jour de la première lune , de la seconde année de HIAO-OUEN-TI , il y eut une éclipse de soleil.

Depuis quelque temps Tchang-tsé-tchi occupoit une place dans le ministère. Comme il accompagnoit l'empereur à sa ménagerie , ce prince lui demanda combien il avoit de tigres. Tchang-tsé-tchi demeura court à cette question. Chen-fou , grand parleur , satisfit l'empereur. « Voilà comment doivent
 » être les madarins qui me suivent , dit l'empereur » ; & il donna Chen-fou pour adjoint à Tchang-tsé-tchi.

Tcheou-pou trouva de l'inconvénient à cet arrangement , & représenta à son maître que Tchang-tsé-tchi s'acquittoit bien de son emploi. « Je le fais , dit l'empereur ; mais ils
 » s'aideront mutuellement. Tchang-tsé-tchi ne fait pas parler , & Chen-fou a le don de la parole ». « Si les avantages de Chen-fou sont un moyen de parvenir , répliqua
 » Tcheou-pou , on ne s'étudiera plus qu'à parler , avec grace , des affaires , sans chercher à les approfondir. D'ailleurs ,

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 178.
Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

178.

Hiao-ouen-ti.

» toutes les fois que Tchang-tfê-tchi voudra parler à Votre
» Majesté, il faudra donc qu'il mène avec lui Chen-fou, son
» truchement » ? L'empereur convaincu de l'embarras d'une
pareille association, nomma Tchang-tfê-tchi président du tri-
bunal des crimes.

Quelque temps après, passant sur un pont, monté dans son
char, un homme effaroucha ses chevaux, & ce prince fut lui-
même épouvanté. Il fit arrêter cet homme, & le livra au tri-
bunal des crimes, pour être sévèrement puni. Cependant le
nouveau président ne lui infligea qu'une peine légère. L'em-
pereur, mécontent de cette sentence, en fit des reproches à
Tchang-tfê-tchi. « Les supplices, répondit le président, sont
» déterminés par des loix communes au prince & au sujet ; les
» mitiger pour quelques uns, & les aggraver pour d'autres,
» c'est renverser l'ordre, c'est exposer le peuple à ne plus savoir
» à quoi s'en tenir, & l'autoriser à se plaindre de ce qu'on rend
» les châtimens arbitraires ». L'empereur sentit la vérité de
cette réponse, & dit qu'il falloit suivre ce qui avoit été
prononcé.

Un voleur qui s'étoit introduit dans la salle des *ancêtres* de la
famille impériale, & en avoit emporté des pierres précieuses,
fut découvert & condamné à perdre la tête. L'empereur ne
trouva pas cette sentence assez rigoureuse contre un crimi-
nel qui avoit profané le temple de son père, & il disoit que
le respect filial demandoit l'extinction entière de la famille du
coupable. « Quel supplice mériterait-il, répondit Tchang-
» tfê-tchi, s'il eût détruit cette salle de fond en comble & rasé
» le tombeau de votre auguste père » ? L'empereur, après y
avoir réfléchi, trouva le jugement conforme aux loix.

L'an

L'an 176, il fit venir Ki-pou, gouverneur de Ho-tong, pour lui donner la charge de président des censeurs de l'empire. Comme ce gouverneur étoit sur le point d'arriver à la cour, quelqu'un représenta au prince qu'il étoit sujet aux excès du vin, & à se mettre hors de sens; l'empereur crut devoir différer de lui faire expédier ses provisions. Ki-pou les ayant attendues en vain pendant plus d'un mois, ennuyé de ces délais, s'adressa à l'empereur, & lui dit: « Sans doute que Votre Ma-
 » jesté, sur les bons rapports qu'on lui avoit faits de moi, par
 » une grace particulière, m'avoit nommé gouverneur de Ho-
 » tong. Elle me rappelle pour me confier une des plus impor-
 » tantes charges de l'empire, & je présume encore que c'est sur
 » les bons témoignages qu'on lui aura rendus de mes services.
 » Cependant j'apprends que Votre Majesté change de senti-
 » ment: il faut qu'on m'ait desservi auprès d'elle. Je crois devoir
 » l'avertir, que de rappeler & de renvoyer ainsi des officiers,
 » sur les premiers rapports défavorables qu'on lui en fait,
 » c'est manifester qu'elle est susceptible de toutes les impressions
 » qu'on veut lui donner, & qu'elle ne se conduit pas par ses
 » propres lumières. Cette irrésolution peut nuire beaucoup à
 » vos intérêts, & décourager les officiers les plus fidèles & les
 » plus zélés ». L'empereur, embarrassé, hésita quelque temps
 & lui répondit: « Le Ho-tong est une des plus considéra-
 » bles provinces de l'empire: elle a besoin d'un gouverneur de
 » votre mérite; j'ai eu tort de songer à vous déplacer. Re-
 » tournez à votre gouvernement, c'est la plus grande preuve
 » que vous puissiez me donner de votre fidélité & de votre
 » attachement ».

Au printemps de l'année suivante, il y eut un grand tremble-
 ment de terre. L'an 174, en hiver, à la dixième lune, les pêcheurs

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

174.
Hiao-ouen-ti.

& les abricotiers donnèrent des fleurs; cette même année mourut Mété , roi des Tartares *Hiong-nou* : son fils Lao-chang lui succéda. Dès qu'il eut pris possession de ses états , il envoya un ambassadeur à l'empereur , pour renouveler l'alliance que son père avoit faite avec la Chine , & fit demander en mariage une princesse de la cour , que l'empereur lui accorda.

172.

La huitième année du règne de HIAO-OUEN-TI , il parut sur la fin de l'été , du côté de l'orient , une grande comète à queue ; & l'année suivante fut d'une grande sécheresse.

171.

La dixième année de son règne , l'empereur ayant dépêché un mandarin à Pou-tchao , frère de l'impératrice , avec des ordres fâcheux , ce prince le maltraita & le fit mourir. L'empereur , pour n'être pas obligé de livrer son beau-frère au tribunal des crimes , chargea plusieurs seigneurs de sa cour de lui porter du vin empoisonné , mais Pou-tchao ne voulut pas le prendre. L'empereur , au lieu de se fâcher de cette désobéissance à ses ordres , ordonna à tous les grands de prendre le deuil , & de se rendre à l'hôtel de Pou-tchao , comme pour assister à ses funérailles. Ce prince jugeant , par cette démarche , qu'il ne pouvoit espérer de pardon , but le poison & termina ses jours , dans la crainte d'une mort ignominieuse.

170.

Les Tartares *Hiong-nou* , sans respecter l'alliance renouvelée avec l'empire , y faisoient des irruptions réitérées , & caufoient beaucoup de mal. L'empereur avoit peine à se résoudre à la guerre ; cependant comme on ne pouvoit les contenir chez eux , que par la voie des armes , il assembla les grands pour aviser aux moyens de réprimer leurs courses. Tchao-tso , qui avoit le département de la guerre , lui présenta , à ce sujet , un mémoire conçu en ces termes :

« Lorsqu'on a les ennemis si près de soi , il faut pourvoir à

» trois choses : la première, c'est de fortifier ses frontières ; la
 » seconde, est de les garnir de troupes aguerries & bien disciplinées ; la troisième , d'y établir des arsenaux fournis
 » d'armes à l'épreuve. Aussi lisons-nous, dans les traités sur la
 » guerre , *que n'avoir pas de bonnes armes & vouloir se battre ,*
 » *c'est se livrer à son ennemi : & que des généraux qui veulent donner*
 » *bataille avec de mauvais soldats , doivent être sûrs de la perdre.*
 » Les officiers sans expérience , exposent leur prince à périr , &
 » le prince qui ne fait pas choisir de bons officiers , expose ses
 » états à une ruine certaine. Connoître son ennemi , ses forces
 » & son pays , est encore un point essentiel.

» La manière des Tartares de faire la guerre , est bien différente de la nôtre. Gravier & descendre les montagnes les plus
 » escarpées , avec une rapidité étonnante ; traverser à la nage
 » les torrens & les fleuves les plus profonds ; souffrir le vent , la
 » pluie , la faim , la soif ; faire des marches forcées , ne point
 » être arrêté par les précipices ; accoutumer les chevaux à passer
 » dans les sentiers les plus étroits ; se rendre habiles à se servir
 » de l'arc & de la flèche ; être sûrs du coup de main ; tels sont
 » les Tartares. Ils attaquent , prennent la fuite , & se rallient
 » avec une promptitude & une facilité admirables. Dans les
 » gorges , dans les défilés , ils auront toujours l'avantage sur
 » nous ; mais en plaine , où nos chariots peuvent aisément faire
 » des évolutions , notre cavalerie battra toujours la leur. Leurs
 » arcs n'ont point la force des nôtres ; leurs lances sont
 » moins longues , & leurs cuirasses & leurs armes d'une trempe
 » inférieure : dans la mêlée , ils ne soutiendront point l'impétuosité de nos troupes. Mettre pied à terre , se battre à l'arme
 » blanche , manier la pique , présenter le front , se faire jour
 » quand on est enveloppé , voilà des manœuvres propres à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

170.

Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

170.

Hiao-ouen-ti.

» nos troupes , que les Tartares ignorent , & auxquelles ils ne
» peuvent résister. Ainsi , tout compensé , nos forces sont à
» cinq , ce que les leurs sont à trois.

» Pour en venir à la question , nous avons plusieurs mille
» Tartares soumis à notre domination , & leur manière de se
» battre est la même que celle des *Hiong-nou* ; ils sont de la
» même race. Il faut leur donner des armes fabriquées chez
» nous , & des chariots de guerre , qu'on garnira de soldats ,
» d'une bravoure reconnue ; ils apprendront leur manière de
» faire la guerre , & supporteront comme eux toutes les fati-
» gues. Alors nous aurons des Chinois , qui deviendront des
» soldats Tartares , & formeront des troupes exercées à leur
» manière de combattre , qui garderont nos frontières , &
» les garantiront des insultes de ces voisins remuans & avides
» de butin ».

L'empereur goûta ce projet , & fit passer quelques mille Tar-
tares-Chinois sur les frontières. Par cette augmentation de bou-
ches , il devenoit indispensable de faire de plus grands magasins ;
Tchao-tso , comme ministre de la guerre , crut devoir proposer
à l'empereur ses vues , pour l'approvisionnement de ces limites ,
& lui dire :

« Sous le règne de Yao , une terrible inondation ruina les
» campagnes & désola l'empire pendant neuf ans : sous Tching-
» tang , une stérilité affreuse ôta tout espoir de récolte pen-
» dant sept années de suite ; cependant la faim & la misère
» ne causèrent point de ravages sensibles ; sans doute , parce
» que ces princes avoient eu la sage précaution d'approvi-
» sionner les greniers , & que dans ces temps de calamité , le
» peuple y trouva des ressources pour sa subsistance.

» Aujourd'hui , l'empire n'a pas moins d'étendue , la popu-

» lation est aussi grande , & si l'on manque de vivres , c'est
 » qu'on ne se précautionne pas contre les temps de stérilité.
 » On voit même beaucoup de terres incultes , quoiqu'on ne
 » manque pas de bras pour les cultiver , & que la terre ne
 » soit pas de moindre rapport qu'elle l'étoit sous les règnes de
 » ces deux sages empereurs. Ce vice provient de ce que le
 » peuple & les marchands ne remplissent pas leurs obliga-
 » tions ; les uns en ne mettant pas toutes les terres en valeur ,
 » & les autres en ne faisant pas circuler les grains dans tout
 » l'empire : il arrive de-là que , dans les temps de disette ,
 » le peuple désolé ne fait où prendre le nécessaire , & que
 » le fils ne peut soulager son père , quelque respect & quelque
 » tendresse qu'il ait pour lui.

» L'or & les diamans ne conservent point la vie de l'homme ;
 » ces richesses ne méritent son estime , qu'autant qu'elles lui
 » procurent , en échange , les alimens & les autres choses né-
 » cessaires à son entretien. La base de sa subsistance est le pain.
 » Se précautionner contre le défaut de récoltes , est un soin si
 » naturel , qu'il est surprenant que chacun ne s'occupe pas à
 » cultiver une portion de terre qui lui assure son existence.
 » Votre Majesté doit donc , par des récompenses , encourager
 » ses peuples à se donner tout entiers au labourage , & à
 » ne laisser aucun terrain en friche ; elle doit menacer de
 » punir ceux qui négligeront d'y travailler. Afin que l'abon-
 » dance se communique à toutes les provinces , elle doit
 » promettre des mandarinats à ceux qui auront soin de les
 » approvisionner ; & par cette sage circulation , aucune partie
 » de ses états ne souffrira. Le peuple aime les honneurs , & si
 » vous accordez quelque marque de distinction à ceux qui
 » porteront des grains sur nos limites , en moins de trois ans ,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

170.

Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

170.
Hiao-ouen-ti.

» aucune province ne sera mieux approvisionnée que nos
» frontières ».

L'empereur, en adoptant les vues de son ministre, fit publier par-tout, que le peuple eût à cultiver avec soin les terres, promettant des récompenses à ceux qui travailleroient avec le plus d'activité. Il invitoit en même temps les laboureurs qui avoient des grains au-delà de leurs besoins, à les porter sur les frontières, en leur promettant aussi des degrés de mandarinats, selon la quantité qu'ils transporteroient, & il leur remettoit la moitié des impôts d'un année, afin de leur faciliter les moyens de faire ces transports.

168.

La loi de mutiler les criminels, selon la nature du délit, établie sous l'empereur Chun, n'avoit point encore été exécutée sous la dynastie des *HAN*. *HIAO-OUEN-TI* la remit en vigueur à l'occasion de Chun-yu, gouverneur d'une ville dans la principauté de Tsi, dont il commua la sentence de mort en celle d'avoir les membres mutilés. Ce gouverneur avoit une fille unique encore jeune, qui ne voulut point l'abandonner, & le suivit jusqu'à Tchang-ngan, où il devoit être mutilé. Cette jeune fille eut le courage d'aller se jeter aux pieds de l'empereur, & de lui dire, les larmes aux yeux :

« Les peuples de Tsi n'ont jamais porté aucune plainte contre mon malheureux père : ils se louoient au contraire de sa droiture & de son désintéressement. Il a long-temps servi Votre Majesté avec zèle. Le crime dont il a eu le malheur de se rendre coupable, mérite la mort suivant les loix ; par un bienfait particulier, vous lui accordez la vie, mais vous avez changé son supplice en une mort continuelle. Dans l'impossibilité de s'aider tant qu'il respirera, quel spectacle déchirant pour sa fille infortunée, de le voir souff-

» frir sans pouvoir le soulager, ni lui procurer de nourriture !
 » Je suis une portion de lui-même, & par-là je deviens cou-
 » pable comme lui ; je demande à Votre Majesté, comme la
 » plus grande grace, de faire tomber sur moi la peine, &
 » d'être mutilée à sa place ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 168.
Hiao-ouen-ti.

L'empereur, touché de la générosité de cette fille & de sa piété envers son père, lui accorda sa grace, & abolit la loi barbare de mutiler les criminels. Ce prince expliqua les motifs qui l'y déterminoient, par l'ordre suivant.

« Lorsque quelqu'un commet une faute, ou se rend cou-
 » pable d'un crime, on le mute avant que de l'avoir exhorté
 » à se corriger, & sans même lui en donner le temps. L'hu-
 » manité réclame contre une loi aussi rigoureuse. Ne devons-
 » nous pas avoir de l'indulgence & de la compassion les uns
 » pour les autres ? L'amour de père & de mère qu'un prince
 » doit avoir pour ses sujets, ne voit qu'avec horreur les effets
 » de cette loi révoltante & cruelle. Ma volonté est qu'elle
 » demeure à jamais abolie. J'ordonne au tribunal des crimes,
 » de déterminer quelqu'autre peine pour les cas où l'on ufoit
 » de ces sortes de supplices ».

Le tribunal, s'étant assemblé, arrêta que cette mutilation seroit changée en peines pécuniaires, en coups de bâton, ou en corvées aux travaux publics ; le nombre des coups, la somme ou le temps étoient réglés suivant la nature du crime. L'empereur ratifia cette nouvelle loi par sa sanction, & la fit promulguer dans tout l'empire. Le peuple bénissoit son maître, & méloit ses louanges à la joie que cette publication lui causa. Ce monarque étoit en effet digne des éloges qu'on lui donnoit : un ordre admirable régnoit dans son palais : grands & ministres, tous ses officiers, avec un

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
168.
Hiao-ouen-ti.

extérieur grave, se modeloient sur leur prince, & pratiquoient les exemples de vertu qu'il leur donnoit sans cesse. Chacun étoit attentif à son devoir : le faste & l'orgueil, bannis de la cour, étoient remplacés par la droiture & la simplicité. Il ne restoit aucune trace des abus & des désordres qui s'étoient introduits sous les *Tsin*. Le prince & ses ministres, tout occupés du bonheur des peuples, & d'établir des loix sages, ne cherchoient que les moyens de diminuer le nombre des procès, en inspirant l'amour de la paix & de la justice. L'empire, par leurs soins, changea si absolument de face, qu'à peine comptoit-on quatre cens criminels dans toutes les prisons.

166.

Le *Tchen-yu*, ou roi des Tartares *Hiong-nou*, ennuyé de demeurer oisif dans son pays, entra, au commencement de l'année 166, sur les terres de l'empire, à la tête de cent quarante mille chevaux. Il poussa jusqu'à *Tchao na* (1) & *Siao-koan* (2), tua le gouverneur *Pé-ti*, & paroissoit vouloir pénétrer plus plus avant. L'empereur résolut de marcher en personne contre lui ; mais l'impératrice, qui avoit une véritable tendresse pour son époux, obtint, par ses instances, qu'il ne s'exposeroit point aux dangers, ni aux fatigues de cette expédition. *Tchang-siang-ju* eut ordre d'aller prendre le commandement des troupes destinées contre ces brigands. Mais les Tartares, qui n'étoient venus que pour piller, n'attendirent pas l'armée impériale, & se sauvèrent chargés de butin dans leur pays.

Fong-tang, un des mandarins de l'empire, né dans les états de *Tchao*, à qui l'empereur vantoit *Li-tfi* & *Kiu-lou*, comme les deux meilleurs capitaines de leur temps, lui ré-

(1) Au sud-est de *Ping-leang-fou* du *Chen-fi*.

(2) A cent quarante *ly* au nord-ouest de la même ville.

pondit,

pondit , qu'ils ne valoient pas Lien-pou , ni Li-mou. « Ah ! dit
 » l'empereur , si j'avois deux généraux qui leur ressemblassent ,
 » nous n'aurions rien à craindre des Tartares ». « J'en doute , re-
 » prit brusquement Fong-tang ». L'empereur , étonné de ce dou-
 » te , lui dit quelques paroles dures , auxquelles Fong-tang répondit
 » avec sang froid : « Lorsque leurs princes envoioient ces deux
 » généraux commander leurs armées , ils les accompagnoient
 » toujours quelques journées , & leur disoient en les quittant ,
 » pendant votre absence nous aurons soin des affaires du
 » dedans : vous , braves capitaines , ayez soin de celles du
 » dehors. Ces princes leur remettoient toute leur autorité , en
 » conséquence de quoi ces deux généraux ne donnoient les
 » emplois qu'à des officiers dont ils connoissoient la capacité
 » & la bravoure. Par ces dispositions , Li-mou a battu les
 » Tartares dans toutes les occasions , & a tenu tête aux troupes
 » combinées des princes de Han & de Ouci.

» Tout le temps qu'il commanda sur la frontière , les droits
 » qu'on percevoit sur les marchandises , les tributs que ce pays
 » limitrophe payoit , il les distribuoit à ses soldats , qui , en-
 » couragés par ses libéralités , n'hésitoient point de s'exposer
 » au moindre ordre de sa part : aussi les Tartares , ayant tenté
 » de franchir les limites , furent repoussés avec une vigueur à
 » laquelle ils ne s'attendoient pas ; & leur défaite complète
 » les obligea de camper à une distance fort éloignée de lui ,
 » tant ils le craignoient.

» Aujourd'hui Ouci-chang marche contre ces mêmes Tar-
 » tares , & une victoire signalée , remportée sur eux , atteste sa
 » gloire & sa capacité. Au lieu de consigner cette belle action
 » dans les registres de l'empire , pour récompenser les officiers
 » & les soldats , & encourager ceux qui viendront après eux ,

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.
 166.
Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

166.

Hiao-ouen-ti.

» on arrête ce général, on l'enferme. Les mandarins de lettres,
 » jaloux de sa réputation, altèrent dans leurs écrits la vérité
 » des faits : on ne reconnoît plus ce grand capitaine. Selon
 » eux, lui & ses troupes se sont si mal comportés dans
 » cette action, qu'ils méritent les plus sévères châtimens. Inti-
 » midés par cet exemple, Lien-pou & Li-mou, en voyant
 » l'injustice & l'envie noircir Ouei-chang, auroient-ils osé
 » aller combattre ces Tartares? Voilà ce qui m'a fait douter
 » que Votre Majesté eût pu s'en servir». L'empereur, éclairé
 sur la méchanceté des ennemis de Ouei-chang, envoya Fong-
 tang lui-même le mettre en liberté, & après avoir fait exa-
 miner, par des gens équitables & sans partialité, les accusations
 intentées contre lui, il le rétablit avec honneur dans tous ses
 emplois, en lui donnant Fong-tang pour lieutenant général.

165.

L'année suivante, un certain Sin-yuen-ping, du royaume
 de Tchao, ayant un extérieur rempli de sagesse & de sincérité,
 mais fourbe dans le fond, & un véritable *Tao-fsé*, rencontrant
 l'empereur seul, lui dit, qu'au nord-est de Tchang-ngan, il
 avoit vu un esprit, qui s'étoit rendu sensible sous cinq cou-
 leurs différentes; qu'il falloit lui élever un temple, & lui offrir
 des sacrifices sous le nom de *Ou-ti* ou des cinq *Chang-ti*. Son
 récit parut à l'empereur si vraisemblable & si bien circonstancié,
 qu'il donna dans cette vision, & nomma ce *Tao-fsé* président
 des rits, en ajoutant à cette dignité l'intendance sur les sacri-
 fices. Il fit bâtir un *Miao* en l'honneur de ces cinq *Chang-ti*.

164.

L'année d'après, Sin-yuen-ping dit à l'empereur qu'un
 esprit lui étoit apparu à la porte du palais, & avoit tiré, de
 dessous le seuil, une coupe de pierre précieuse; que cet
 esprit l'avoit remise à un inconnu, qui venoit de la lui don-
 ner, afin qu'il l'offrît à Sa Majesté; qu'il s'y trouvoit des ca-

raâtres gravés, formant ces mots : *La vie de l'empereur sera longue*. Enfin, que, pour preuve de la vérité, si Sa Majesté vouloit s'en convaincre par elle-même, quoiqu'il fût plus de trois heures du soir, qu'elle verroit le soleil rétrograder à midi. L'empereur, sans aucune méfiance de supercherie, se rendit effectivement à la porte du palais, & vit le phénomène du soleil rétrograde. Ce qui le flatta le plus, fut l'horoscope d'une longue vie, tracé sur la coupe de pierre précieuse. Il voulut que son règne ne commençât à dater que de ce moment, & au lieu de la dix-septième année qu'il comptoit, il fit publier que ce seroit la première. Il donna, à cette occasion, un festin à tous les grands, en signe de réjouissance.

Les prestiges de Sin-yuen-ping n'en imposèrent pas aux grands. Un d'eux eut la fermeté d'accuser de fourberie ce *Tao-fsé*, dans un mémoire qu'il présenta à l'empereur : « Où cet imposteur, disoit-il au prince, a-t-il appris qu'il y ait cinq *Chang-ti*, & qu'ils se rendent visibles sous quelque couleur ? Depuis l'antiquité la plus reculée, a-t-on jamais oui dire qu'il y eût d'autre maître que le *Tien*, à qui l'on dût sacrifier ? Qui ne fait pas qu'il est invisible & sans figure ? D'où vient Sin-yuen-ping n'a-t-il pas appelé des témoins, lorsque la coupe de pierre précieuse a été tirée de dessous la porte du palais ? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cet inconnu qui la lui a remise, afin de lui faire attester la vérité de ce prodige ? J'infère de sa conduite, qu'il a cherché à tromper Votre Majesté, qu'il est un magicien, & qu'il doit être livré au tribunal des crimes, pour lui faire son procès & le punir comme il le mérite ».

Quelque prévenu que fût l'empereur en faveur de Sin-yuen-ping, la force & le ton de vérité de ce mémoire firent im-

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

164.

Hiao-ouen-ti.

163.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

163.
Hiao-ouen-ti.

pression sur son esprit. Il fit arrêter Sin-yuen-ping, qui fut convaincu de magie, & condamné, lui & toute sa race, à perdre la vie. L'arrêt fut exécuté, & depuis l'empereur n'offrit plus de sacrifices aux *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti*; mais il ne fit pas détruire le temple qu'il leur avoit élevé.

162.

Les dernières récoltes avoient été si mauvaises, que les grains étoient d'une cherté inouïe. L'empereur fit, à ce sujet, publier cette ordonnance : « Voici déjà plusieurs années que les » moissons ont été ruinées par les sécheresses & les inonda- » tions. Ce désastre m'afflige sensiblement pour mon peuple, » qui souffre de tant de pertes. Le Ciel irrité me punit-il de » mes propres fautes, ou bien se seroit-il introduit des abus » dans le gouvernement ? J'avoue que mes lumières ne me » suffissent pas pour pénétrer la cause de ces calamités. Peut- » être n'y a-t-il pas assez d'union parmi le peuple ? peut-être » encore les mandarins ont-ils trop d'orgueil & administrent-ils » mal la justice ? Est-ce que les sacrifices au *Chang-ti* ne se fe- » roient plus avec le même respect & le même recueillement » qu'autrefois ? Le nombre des pauvres augmente chaque » jour ; n'y auroit-il pas assez de terre en valeur, ou bien la » population seroit-elle trop grande ? Négligeroit-on l'agricul- » ture pour s'adonner au commerce ? N'emploieroit-on pas » trop de grain à faire du vin ? Vous, grands de la cour, mi- » nistres d'état & mandarins des différens tribunaux, assemblez- » vous pour examiner tous ces points, & faites m'en votre » rapport ».

Le résultat de cette conférence fut de destituer Tchang-tsang de son emploi de premier ministre. L'empereur auroit bien désiré le remplacer par Teou-kouang, le plus jeune des frères de l'impératrice, universellement estimé & reconnu

comme le plus capable ; mais il craignit qu'on ne dît que son amour pour l'impératrice l'avoit fait pencher en faveur de son frère ; ainsi il lui préféra , pour la place de premier ministre , Chin-tou-kia , originaire de Leang , qui , dans sa jeunesse , avoit été attaché au service de Kao-hoang-ti. Quoiqu'avancé en âge , Chin-tou-kia avoit encore toute sa vigueur ; naturellement droit , franc & sans fard , il joignoit à ces qualités beaucoup d'expérience & d'habileté dans les affaires.

A peine fut-il entré en exercice de son emploi , qu'apercevant Teng-tong , officier subalterne , dans une posture indécente chez l'empereur , & se permettant même des libertés , que ce prince sembloit autoriser , le nouveau ministre ne put s'empêcher de dire à son maître : « Lorsque Votre Ma-
 » jesté aimera assez quelqu'un pour lui permettre de se fa-
 » miliariser avec elle , il faut auparavant qu'elle l'élève assez
 » haut pour le rendre en quelque sorte son égal ; sans quoi
 » c'est un crime qui mérite punition , de manquer au respect
 » qu'on doit à Votre Majesté , & Teng-tong s'en est rendu
 » coupable ». « Cela ne vous regarde pas , répondit l'empe-
 » reur , c'est un homme que j'aime ».

Malgré cette approbation , Chin-tou-kia donna ordre d'arrêter Teng-tong , & même de le tuer s'il faisoit résistance. Cet officier , saisi de crainte en voyant les satellites du ministre , demanda , par grace , le temps d'avertir l'empereur , qui lui dit d'obéir. Arrivé au tribunal du ministre , Teng-tong , ôtant son bonnet , se mit à genoux pour implorer son pardon. Chin-tou-kia ne fit pas semblant de l'entendre ; enfin , après un assez long silence , il lui dit : « Vous n'avez point respecté le pa-
 » lais du grand empereur Kao-hoang-ti , ni la présence d'un
 » de ses successeurs. L'indécence de votre maintien & de

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

162.

Hiao-ouen-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

162.

Hiao-ouen-ti.

» votre badinage , dont j'ai été témoin , est un crime digne de
 » mort , & les loix en prononcent contre vous l'arrêt. Qu'on
 » l'emmène , dit-il à ses gens , pour lui faire subir la peine
 » qu'il a encourue ». A cette sentence terrible , Teng-tong
 désespéré fonde en larmes & conjuroit le ministre de lui
 pardonner ; mais il fut inexorable , & les satellites le traînèrent
 au lieu du supplice.

L'empereur , qui craignoit que Chin-tou-kia ne pousât les
 choses à la dernière rigueur , avoit donné ordre de délivrer
 Teng-tong & de le reconduire chez le ministre , pour lui faire
 des excuses , & lui dire que l'empereur lui accordoit sa grace.
 Le ministre le fit relâcher.

Echappé aux horreurs de la mort , l'imagination encore
 remplie de l'appareil de son supplice , le triste Teng-tong étoit
 inconsolable : il versa un torrent de larmes dès qu'il reparut
 devant l'empereur. « Ah ! si Votre Majesté ne me sauve de la
 » sévérité de Chin-tou-kia , je suis perdu » ! L'empereur , qui
 l'aimoit , tâcha de le calmer & lui promit sa protection ; mais
 il ne put s'empêcher de convenir que le ministre avoit fait son
 devoir.

161.

L'année suivante , on reçut la nouvelle de la mort de Lao-
 chang , *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou* , & que son fils Kiun-
 tchin lui avoit succédé.

160.

Le trentième de la quatrième lune de l'année 160 , vingtiè-
 me du règne de l'empereur HIAO-OUEN-TI , il y eut une éclipse
 de soleil.

158.

Les deux années d'ensuite ne furent remarquables que par
 les nouvelles courses des Tartares sur les terres de l'empire ; ils
 firent périr beaucoup de monde , brûlèrent plusieurs villages ,
 forcèrent même des villes , d'où ils emportèrent un butin con-

fidérable, sans qu'on pût les joindre pour les obliger d'en venir aux mains. La première année, ils s'avancèrent assez près de Tai-yuen. La deuxième, ils pénétrèrent plus à l'ouest, & eurent l'audace d'insulter Hien-yang, & de venir jusqu'aux portes de Tchang-ngan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

158.

Hiao-ouen-ti.

Ces courses causèrent tant de chagrin à l'empereur, qu'il en tomba malade, & mourut à la sixième lune, l'an 157, la vingt-troisième année de son règne, & la quarante-sixième de son âge. Ce prince ne voulut jamais qu'on fit rien de nouveau pour sa personne, ni qu'on embellît son palais & ses jardins. Ses chars, ses équipages, ses habits, & généralement tout ce qui étoit à son usage, étoient les mêmes qu'il avoit eus en montant sur le trône, ou lorsqu'il n'étoit que prince de Tai. Il préféroit à ce luxe le soulagement du peuple.

157.

On lui proposoit un jour de faire construire un cabinet dans ses parterres. « Combien m'en coûtera-t-il, dit ce prince » ? « Cent taëls ». « Cent taëls ! Avec cette somme, j'entretiendrai » dix pauvres familles. Lorsque je n'étois que prince de Tai, » je me passois fort bien de ces sortes d'embellissemens ; » aujourd'hui, que je suis empereur & le père du peuple, » dois-je sacrifier à des inutilités un argent que je puis mieux » employer en le soulageant » ?

Ses habits étoient de la plus grande simplicité, de même que ceux de l'impératrice. Il avoit banni de ses meubles l'or & l'argent : l'argille seule couvroit sa table. Il défendit de lui élever un tombeau différent de ceux des particuliers. Quelque fortes que fussent les remontrances des grands & de ses ministres, il s'y rendoit pour peu qu'il vît la raison de leur côté. Son principal soin étoit de pourvoir à la subsistance du peuple. Toujours porté à la clémence, il cherchoit à trouver

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

157.

Hiao-ouen-ti.

quelque moyen de faire grace aux coupables , ou au moins d'alléger leur peine. Adoré de ses sujets , la crainte de lui déplaire faisoit plus d'impression sur leur esprit , que celle des supplices mêmes. Sous son règne , la plupart des prisons restèrent vuides , & il y eut peu de criminels condamnés à mort. Ce prince , ravi trop tôt au bonheur de l'empire , devoit servir de modèle à tous les monarques , par l'amour qu'il portoit à ses sujets , & par son aversion pour l'orgueil & le faste. Il fut inhumé à Pa-ling , ville à trente-cinq *ly* à l'ouest de Si-ngan-fou. Il eut pour successeur son fils Licou-ki , auquel on donna , dans la suite , le nom de Hiao-king-ti.

A la neuvième lune de cette même année , parut une comète du côté de l'occident.

H I A O - K I N G - T I.

156.

Dès que HIAO-KING-TI eut prit possession du trône , il exempta , suivant la coutume de ses prédécesseurs , les peuples du tribut annuel pendant la première année de son règne. Il délivra des prisonniers , & commua , pour quelques-uns , les peines que méritoient leurs crimes ; mais peu de temps après il remit , sur tous les grands , la taxe que l'empereur Hiao-ouen-ti , son père , avoit ôtée , & voulut qu'on lui cédât la trentième partie de ce qu'on recueilloit. Ce nouvel impôt indisposa le peuple & lui fit regretter son prédécesseur.

Cependant , comme il avoit de la douceur & de l'humanité , il trouva que la loi , qui avoit substitué les coups de bâton à la mutilation des membres , étoit encore trop rigoureuse ; il voulut l'adoucir par cet ordre qu'il fit publier.

« Autrefois , mon auguste père abolit la loi de la mutilation , & en fit une nouvelle , appelée *la loi douce & légère* :
» elle

» elle a conservé ce nom ; mais quoiqu'elle soit moins
 » cruelle que la première , elle fait souvent périr les criminels.
 » Ce n'étoit point là l'intention de mon père , qui portoit le
 » peuple dans son cœur. Pour remplir ses vues , j'ordonne
 » que la peine de cinq cens coups soit modérée à trois cens ;
 » celle de trois cens à deux cens , & que les autres soient ré-
 » duits dans la même proportion ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

156.
Hiao-king-ti.

A la douzième lune de l'an 155 , il parut une comète vers le
 sud-ouest. A la quatrième lune mourut l'impératrice , aïeule de
 l'empereur , & à la sixième , Chin-tou-kia , premier ministre ;
 à la huitième , l'empereur nomma Tao-tsing pour le remplacer.
 Dans la même lune , une autre comète parut au nord-est.
 Quelque temps après , il tomba une grêle du côté de Heng-
 chan , si grosse & si abondante , que la terre en étoit couverte
 à trois pieds d'épaisseur , & plusieurs grains avoient jusqu'à
 cinq pouces de diamètre.

155.

L'an 154 , à la dixième lune , le prince de Leang , frère de
 l'empereur , vint lui rendre hommage. Sa mère & son frère
 avoient pour lui une affection particulière. Comme il réunissoit
 toutes les qualités aimables , il étoit chéri de tout le monde ,
 & l'empereur le combloit de distinctions qui faillirent le perdre.

154.

Hiao-ouen-ti , son père , lui avoit donné en apanage la plus
 belle principauté de l'empire , avec des richesses immenses en
 or & en argent , en perles , en pierres précieuses & en bijoux ,
 de sorte que son palais étoit plus riche que celui de l'empereur
 même. Il avoit un jardin de plaisance de plus de trois cens *ly*
 de circuit , où il entretenoit toutes sortes d'animaux. (1) Soui-
 yang , sa capitale , avoit soixante-dix *ly* de tour. Il y avoit fait

(1) Koué-té-fou dans le Ho-nan,

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

bâtir un vaste & magnifique palais , dont la galerie , qui régnoit autour , avoit près de trente ly.

Il attiroit à Soui-yang tout ce qu'il pouvoit trouver d'habiles gens , qui venoient tous les jours , avec les mandarins des tribunaux , prendre l'ordre , & il les recevoit assis sur une estrade élevée , comme cela se pratique chez l'empereur. Son char , à la couleur près , étoit aussi magnifique que celui de l'empereur ; il n'en prenoit point d'autre pour aller à la chasse , où il restoit quelquefois six mois entiers.

Quand il étoit à la cour de son frère , toutes les portes lui étoient ouvertes ; bien plus , un billet de sa part donnoit à ses mandarins l'entrée par-tout , avec autant de liberté qu'en ont les eunuques. Un jour que l'empereur étoit à table avec lui , la conversation tomba sur la magnificence avec laquelle il vivoit à Soui-yang ; l'empereur lui dit : « Quand j'aurai vécu » dix mille ans , c'est-à-dire , lorsque je serai sur la fin de mes » jours , je veux vous remettre l'empire ». Le prince alors , s'humiliant profondément , s'en excusa avec modestie ; & quoique dans le fond , il ne dût pas beaucoup y compter , cette parole de l'empereur lui fit beaucoup de plaisir , de même qu'à l'impératrice.

Tcou-yng , qui servoit à boire à l'empereur , s'avançant alors avec beaucoup de respect , lui présenta une coupe remplie de vin , & lui dit : « L'empire des *HAN* est l'empire de Kao-hoang- » ti , qui doit se transmettre à ses descendans de père en fils ; » comment Votre Majesté pourroit-elle le donner au prince » de Leang » ? Cette liberté de Tcou-yng fit beaucoup de peine à l'impératrice , qui , pour s'en venger , trouva moyen de lui faire ôter son emploi. Le prince de Leang en conçut de nouvelles espérances.

A la première lune du printemps , parut une comète du côté de l'occident , & peu de temps après , le palais de Lo-yang fut brûlé.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

Du vivant de Hiao-ouen-ti , Licou-hien , prince héritier de Ou (1) , qui descendoit de Kao-hoang-ti , étoit venu pour passer quelque temps à la cour. Ce prince jouant aux échecs avec l'héritier de l'empire , ils prirent ensemble querelle sur un coup douteux ; chacun s'obstina à soutenir son sentiment. Licou-hien perdit le respect qu'il devoit au prince héritier ; celui-ci , piqué , jette l'échiquier à la tête de Licou-hien , & le renverse mort sur le carreau.

Le prince de Ou , à la triste nouvelle de la mort de son fils , en conçut un si grand chagrin , qu'oubliant les devoirs d'un sujet à l'égard de son prince , il ne voulut plus paroître à la cour , & s'en excusa sous prétexte de maladie ; mais il méditoit de venger , par les armes , la mort de son fils. Hiao-ouen-ti , pour conserver la paix , parut se contenter de son excuse ; il lui envoya même , en signe d'amitié , un bâton , avec la dispense de venir à la cour & d'y faire aucun service. Le prince de Ou fit remercier l'empereur , & se tint , en apparence , paisible dans ses états.

Cependant , pour venir à son but , il fit fabriquer des deniers de plomb , & ne voulut point recevoir , en d'autre monnoie , les tributs de ses sujets. Il accueillit tous les déserteurs des royaumes voisins ; & malgré les plaintes de leurs souverains , qui les réclamoient , il les retint dans ses états , en donnant aux uns de l'emploi , & aux autres des terres.

(1) Yang tcheou-fou du Kiang nan.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

Tchao-tsou, un des premiers officiers de l'empereur, eut de violens soupçons sur la conduite de ce prince. Il le fit espionner, & découvrit les préparatifs secrets qu'il faisoit. Tchao-tsou ne perdit point de temps à en avertir l'empereur, en lui représentant que le dessein du prince de Ou n'étoit point équivoque, puisqu'il attiroit chez lui des gens perdus de réputation, & manifestoit clairement l'intention où il étoit de se révolter : il conseilla à l'empereur de le prévenir, en s'emparant de ses états ; mais Hiao-ouen-ti ne put se résoudre à perdre un prince de sa famille. Le prince de Ou, loin d'être sensible à la bonté qu'il avoit de ne pas le détruire, comme il l'auroit pu, n'en devint que plus obstiné dans son projet. Cependant il n'osa remuer, jusqu'à la mort de Hiao-ouen-ti, & il mit en défaut la vigilance de Tchao-tsou.

Aussi-tôt que HIAO-KING-TI eut prit possession du trône, Tchao-tsou, toujours zélé pour le bien de l'empire, présenta à son nouveau maître le mémoire suivant.

« Lorsque Kao-hoang-ti, fondateur de votre auguste dynastie, se rendit maître de l'empire, il avoit trois frères ;
» Lieou-fey, qu'il créa prince de Tsi (1) ; principauté qui avoit
» plus de soixante-dix villes dans sa dépendance ; Lieou-kiao
» qui fut fait prince de Tchou (2), avec quarante villes pour
» son apanage ; il attribua cinquante villes à la principauté
» de Ou, qu'il donna à son frère Lieou-pi. Par cette division,
» il leur céda presque la moitié de l'empire.

» Lieou-pi, affligé de la mort de son fils Lieou-hien, son
» héritier, & résolu d'en tirer vengeance, sous un faux prétexte

(1) Tsi nan-fou, capitale du Chan tong.

(2) Siutcheou du Kiang-nan.

» de maladie, ne voulut plus venir à la cour servir l'empereur votre père ; crime qui, suivant les loix établies depuis long-temps, méritoit la mort. Hiao-ouen-ti, toujours porté à la clémence, ne voulant pas le punir, lui envoya même, par une bonté excessive, un bâton pour le soutenir, comme s'il eût voulu lui faire connoître qu'il le croyoit incommodé par l'âge & les infirmités, qui l'empêchoient de venir à la cour remplir ses devoirs.

» Cette conduite si généreuse auroit dû sans doute l'engager à se corriger ; mais elle ne servit qu'à le rendre plus superbe & plus entreprenant. Dès-lors, il fit fabriquer de nouveaux deniers de plomb ; il a donné retraite à des scélérats, que leurs crimes obligeoient de fuir leur patrie, afin de grossir ses forces & de se rendre assez puissant pour mettre l'empire en combustion.

» Son cœur est si fort endurci, & si enclin à la révolte, que si on envoie une armée dans son pays pour l'observer, il levera l'étendard de la rebellion ; si on le laisse agir impunément, il n'en allumera pas moins le feu de la sédition, qu'il sera peut-être difficile d'éteindre ».

L'empereur, qui ne vouloit pas prendre sur lui de se décider seul dans une conjoncture aussi délicate, établit un conseil, composé de tous les grands de sa cour & des princes de sa famille, dans lequel l'expédition contre le prince de Ou fut agitée ; mais personne n'osa donner son avis, dans la crainte de parler contre ses propres intérêts.

Le dessein de Tchao-tsou avoit de trop puissans antagonistes pour être approuvé ; il ne tendoit pas moins qu'à détruire tous ces petits princes, dont les démêlés ou les prétentions pouvoient causer beaucoup de trouble, aussi aucun

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

des membres du conseil ne lui donna sa voix, & il resta sans exécution.

Licou-kiao, prince de Tchou & frère de l'empereur Kao-hoang-ti, aimoit beaucoup les livres. Cette passion pour la lecture lui avoit fait rechercher l'amitié de Chin-kong, de Mou-ching & de Pé-ching, trois savans de réputation, avec lesquels il prenoit un plaisir singulier à lire le *Chi-king*. Lorsqu'il fut fait prince de Tchou, il invita ces lettrés à venir le trouver, & les éleva aux premières charges. Mou-ching avoit de l'aversion pour le vin; cependant le prince l'obligeoit d'en boire d'une sorte qui étoit fort amer, & dont il buvoit lui-même, ainsi que toute sa famille. Dans la suite le prince cessa d'en boire & ne pressa plus personne; alors Mou-ching lui demanda son congé, parce qu'il ne buvoit plus de ce vin amer, & pour éviter, disoit-il, d'être traîné dans les rues comme un criminel. Le véritable motif de la retraite de ce lettré étoit sans doute qu'il prévoyoit quelque révolution, & craignoit qu'il ne lui arrivât quelque aventure funeste, qu'il crut devoir sagement prévenir en se retirant.

Licou-ou, fils de Licou-kiao, lui succéda dans la principauté de Tchou, & se révolta effectivement la vingtième année du règne de Hiao-ouen-ti. S'étant accommodé avec la cour, il s'y rendit, & fut accusé par Tchao-tsou d'avoir pris des libertés avec des femmes, & d'avoir tenu des propos licencieux, pendant le deuil de l'impératrice, dans l'endroit même où se faisoient les cérémonies de ses funérailles. Il fut condamné à perdre la ville de Tong-hai avec ses dépendances.

Sur l'accusation de Tchao-tsou, on ôta le pays de Tchangchan à Licou-soui, prince de (1) Tchao, petit-fils de Kao-

(1) Lin-tching hien de Tcheng-teng-fou du Pé-tché-li.

hoang-ti, pour s'être révolté. On enleva aussi six petites villes à Licou-ngang, prince de (1) Kiao-si, qui fut accusé, par le même Tchao-tsou, de vendre les charges & les offices de ses états. Ces sortes de punitions alarmèrent tous les princes, & leur persuadèrent qu'on vouloit peu à peu les dépouiller, pour les mettre hors d'état de pouvoir nuire à l'empereur.

Le prince de Ou, qui ne cherchoit qu'une occasion de venger la mort de son fils, & que la seule crainte de ne pouvoir seul réussir retenoit encore, ravi de voir les princes dans ces sentimens, les assembla pour consulter, disoit-il, sur une affaire commune à tous, mais en effet pour les engager dans ses intérêts. Les princes de Kiao-si, de (2) Tsé-tchuen, de Kiao-tong (3), de Tsi, de Tchou, de Tchao se trouvèrent à cette assemblée. Le prince de Ou, qui en étoit le moteur, les détermina à prendre les armes, & à envoyer en même temps à la cour un courier, avec un placet signé de tous, par lequel ils demandoient la tête de Tchao-tsou.

Dans les instructions que Hiao-ouen-ti avoit données à son fils avant de mourir, il lui avoit recommandé, en cas de guerre, de se servir de Tcheou-ya-fou, comme le capitaine le plus expérimenté & le plus brave de l'empire. HIAO-KING-TI, apprenant la révolte des princes, fit venir ce général, & lui remit la conduite de cette guerre, en lui donnant trente-six officiers pour l'aider.

Yuen-ngang avoit toujours été opposé à Tchao-tsou, par rapport au prince de Ou dont il prenoit les intérêts. Comme il se flattoit devant Teou-ngang, de donner de bons conseils

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

(1) Kiao-tcheou de Lay-tcheou-fou dans le Chan-tong.

(2) Cheou kouang-hien de Tsin-tcheou fou dans le Chan-tong.

(3) Tsi-me-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.¹
Hiao-king-ti.

à l'empereur sur la révolte de ce prince, celui-ci en avertit l'empereur, qui manda Yuen-ngang. Mais comme le prince étoit avec Tchao-tsou au moment que Yuen-ngang entra, il refusa de s'expliquer devant lui sur les moyens qu'il croyoit capables de faire rentrer les révoltés dans l'obéissance : il pria même l'empereur de renvoyer tout le monde, afin qu'il pût lui parler avec plus de liberté. Quand ils furent seuls, Yuen-ngang lui dit : « Les princes, dans le placet qu'ils ont adressé » à Votre Majesté, lui représentent que Kao-hoang-ti leur a » donné des principautés, pour en jouir eux & leurs descen- » dans : ils lui exposent encore, que ce grand empereur leur a » assigné une étendue de pays & des villes, afin de les mettre » en état de soutenir, avec éclat, les dignités dont il les hono- » roit. Cependant ils se plaignent que, sans respecter en eux » l'ouvrage & les volontés du glorieux fondateur de notre » dynastie, on les dépouille de ses bienfaits par les conseils » de Tchao-tsou ; ils déclarent que c'est pour défendre leurs » apanages qu'ils ont pris les armes, & que si on leur fait » justice de la perfidie de Tchao-tsou, & qu'on leur rende » les villes qu'on leur a enlevées, ils sont prêts à quitter les » armes, & à rentrer dans la soumission qu'ils doivent à » Votre Majesté. Elle voit donc clairement, par les justes » plaintes de ces princes, qu'elle peut, sans tirer l'épée, ap- » païser cette révolte, en donnant aux princes la satisfaction » qu'ils demandent, & en punissant Tchao-tsou, des conseils » injustes & indiscrets qu'il a donnés à Votre Majesté : au lieu » que si elle s'obstine à protéger un sujet, contre lequel ils » ont tant de griefs, le feu de la rebellion peut s'étendre, & » exposer l'empire à des troubles qu'il sera peut-être difficile » d'appaïser ».

L'empereur

L'empereur fut quelque temps pensif , & dans l'irrésolution sur le parti qu'il prendroit. Le zèle de Tchao-tsou combattoit dans son cœur le conseil qu'on lui donnoit, d'acheter la paix par sa mort. Cependant quand il eut considéré qu'il épargneroit la vie de tant d'autres , par la perte d'un seul , & qu'il délivreroit le peuple des calamités inséparables de la guerre , il se détermina à le sacrifier au bien général. Après avoir fait retirer Yuen-ngang , il envoie un de ses officiers , avec son char , à Tchao-tsou , comme s'il venoit le chercher pour le conduire au palais , & lui donne en même temps l'ordre de s'arrêter dans la place publique , & d'y faire exécuter le malheureux Tchao-tsou.

Sensible à l'honneur qu'il croyoit que son maître lui faisoit, Tchao-tsou se revêtit de ses habits de cérémonie , & monte dans le char ; mais étant arrivé à la grande rue , l'officier lui fait fermer la bouche par ses gens , & après avoir publié l'ordre de l'empereur , il lui fait trancher la tête.

Les princes révoltés , dont cette mort satisfaisoit la vengeance , ne quittèrent pas pour cela les armes. Les fidèles serviteurs de l'empereur en furent consternés , & Teng-tong fut un de ceux qui lui témoigna le plus vivement l'injustice qu'il venoit de commettre , en lui adressant un mémoire à ce sujet , où il lui disoit :

« Il y a plus de dix ans que le prince de Ou se prépare à la
 » révolte. Sa haine contre Tchao-tsou n'étoit qu'un prétexte
 » pour voiler ses mauvais desseins. La véritable cause de sa
 » révolte est le désir de venger la mort de son fils , qui a péri
 » lors de cette malheureuse partie d'échecs avec Votre Majesté.
 » Depuis cette époque , il a pris fourdement ses précautions
 » pour se mettre en état de soutenir la guerre contre l'empire.

Tome II.

Dddd

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE.

154.

Hiao-king-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

754.

Wao-kong-ti.

» Son projet éventé par Tchao-tsou, & l'avis que ce fidèle
 » ministre en donna à Votre Majesté, voilà ce qui l'a animé
 » contre un sujet, dont le zèle a fait tout le crime. Sur la parole
 » de Yuen-ngang, vous le sacrifiez à ses ennemis; vous leur
 » accordez une amnistie, vous leur rendez des terres dont ils
 » n'ont que trop mérité qu'on les dépouille; & le seul que
 » vous deviez récompenser, paye de sa tête son trop d'atta-
 » chement à vos intérêts. Yuen-ngang a satisfait sa haine contre
 » lui; il vous a trompé en vous promettant la soumission des
 » princes, puisqu'ils ont toujours les armes à la main. Tchao-
 » tsou, plus éclairé que les autres, voyoit leurs desseins perni-
 » cieux, & s'opposoit avec raison à leur agrandissement. L'ex-
 » périence du passé lui avoit appris, combien il étoit dange-
 » reux de les laisser devenir trop puissans; il cherchoit à dimi-
 » nuer l'étendue de leur pays, & ses vues étoient celles d'un
 » grand ministre, & d'un homme consommé dans les affaires.
 » Vous vous êtes vous-même privé de son appui: sa mort
 » ignominieuse doit faire trembler quiconque osera entrepren-
 » dre de défendre vos intérêts, & de vous donner des con-
 » seils, puisque pour montrer trop de zèle, on court risque
 » de la vie, sur un exposé artificieux, qu'on ne prend pas
 » même la peine d'approfondir. Quel est le prince ambitieux,
 » qui, craignant la vigilance de vos ministres, ne se servira
 » pas des mêmes moyens pour les perdre? Un homme en
 » place est toujours en butte à l'envie. Si ses ennemis trouvent,
 » auprès du maître, la facilité de s'en débarrasser sur une simple
 » accusation, rien ne les arrêtera dans les complots qu'ils vou-
 » dront former; ils seront sûrs d'écarter les obstacles qui pour-
 » roient les empêcher de parvenir à leurs fins; & après avoir
 » amené le maître au point d'éloigner, ou de faire mourir ceux

» qui pourroient le défendre ou l'aider de leurs conseils, ils
 » tomberont sur lui, & je crains qu'il ne se tire mal des pièges
 » qu'ils lui auront tendus. Peut-être moi-même serai-je sacrifié
 » à leur haine, s'ils apprennent que je les ai accusés avec la
 » véhémence de la vérité? Peut-être Votre Majesté se forma-
 » lisera-t-elle de la fermeté avec laquelle je lui parle, & que
 » j'en serai la victime; mais je mourrai content: j'aurai fait
 » mon devoir d'honnête homme, en démontrant l'injustice de
 » la mort de Tchao-tsou, & je me serai acquitté de la fidélité
 » qu'un sujet doit à son maître, en lui représentant le danger
 » où il s'expose. Mon zèle pour la réputation de Votre Ma-
 » jesté ne peut se taire, & le bien de l'empire exige qu'elle
 » agisse avec vigueur contre les rebelles ».

AVANT L'ÈRE
 CHRÉTIENNE

154.
 Hiao-king-ti.

L'empereur, après la lecture de ce mémoire, ne douta plus qu'il n'eût été le jouet des princes, & donna de nouveaux ordres à Tcheou-ya-fou de marcher contre eux. Lorsque ce général fut prendre congé de l'empereur, il crut devoir lui représenter, qu'il seroit à propos que le prince de Leang, son frère, se mît en campagne, pour intercepter les vivres à l'armée de Tchou, composée de soldats aguerris, avec lesquels il ne falloit pas se mesurer sans avoir bien combiné ses opérations; & que si le prince de Leang secondoit l'armée impériale, il lui répondoit du succès de cette guerre. L'empereur en fit expédier l'ordre à ce prince, & Tcheou-ya-fou se rendit à Yong-yang, où étoit campée l'armée dont il venoit prendre le commandement. Ce général s'étant mis en marche, & se disposant à partir de Pa-chang, Tchao-tché lui conseilla de laisser sur sa droite, Hiao & Mien, où il soupçonnoit que le prince de Ou devoit avoir posté des détachemens pour lui en disputer le passage. Il lui dit, qu'il falloit préférer la route de Lan-tien

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.

Hiao-king-ti.

& de Ou-koan, pour se rendre à Lo-yang. Tcheou-ya-fou dirigea sa marche en conséquence de cet avis, qui lui parut très-sage.

Lorsque les princes révoltés furent instruits de l'approche de l'armée impériale, ils pouvoient à peine le croire, malgré le rapport de leurs espions, qui assuroient l'avoir vu arriver à Lo-yang. Non, disoient ces princes, elle ne peut avoir fait tant de diligence, elle n'est pas tombée du Ciel; quel chemin a-t-elle donc pris? Sa marche leur paroissoit incroyable. Cependant, quand ils n'en purent plus douter, ils commencèrent à se défier du succès de leur entreprise. Tcheou-ya-fou, au contraire, se voyant maître de tout le pays de Yong-yang, par la marche que Tchao-tché lui avoit conseillé de faire, jugea que les princes avoient fait une faute, de ne pas s'en être emparé, & qu'ils étoient perdus sans ressource. Après avoir laissé reprendre haleine à ses troupes, il détacha Tchao-tché, pour aller s'opposer aux révoltés qui gardoient les passages de Hiao & de Mien.

De son côté le prince de Leang, suivant les ordres de l'empereur, à qui il demeura constamment attaché, occupoit tous les postes par où les confédérés pouvoient tirer des convois, & leur coupoit toute communication. Il ne leur restoit de passages libres, pour avoir des vivres, que le cours des rivières Hoai-ho & Ssé-choui, dont le transport étoit long & peu sûr. Le prince de Ou, afin de dégager les passages, & d'obliger le prince de Leang à quitter son poste, fut investir sa capitale, dans l'espérance qu'il l'attireroit à son secours : mais ce prince, qui en avoit laissé la garde à Han-ngan-koué avec une bonne garnison, se contenta de mander à Tcheou-ya-fou de secourir sa capitale, pendant qu'il continueroit de garder le poste important qu'il

occupoit. Le général de l'empereur qui favoit la place bien munie & en état de tenir ; que d'ailleurs le détachement des troupes de Leang , aux ordres de Tchang-yu , étoit plus que suffisant pour rassurer les assiégés , au lieu d'y jeter du secours , envoya ses troupes légères garder les gorges du Hoai-ho & de Ssé-choui , la seule ressource des ennemis.

Les princes , continuellement harcelés par Tchang - yu , voyant que leurs vivres étoient presque consummés sans fruit devant la place qu'ils assiégeoient , tinrent conseil , dont le résultat fut de marcher aux impériaux , & de les engager à une action décisive ; en conséquence de quoi ils lèvent le siège de Leang , & vont chercher Tcheou-ya-fou. Ce général , bien retranché dans son camp , & muni de provisions de bouche , n'en voulut point sortir , quelques insultes qu'ils lui fissent pour l'attirer hors de ses lignes , persuadé qu'il en auroit bon marché dans la disette de vivres où ils alloient tomber.

Les confédérés , voyant leurs tentatives inutiles , résolurent de forcer le camp , & en concertèrent l'attaque par deux endroits différens ; l'une au nord , qui ne seroit qu'une feinte , & l'autre au sud , où se porteroient toutes leurs forces. Tcheou-ya-fou , qui en fut instruit par des déserteurs , leur opposa ruse pour ruse : il garnit en apparence le côté du nord , en étendant les quartiers qui devoient le défendre , & fit paroître peu de monde au sud , où devoient se faire les plus grands efforts ; mais il masqua deux brigades d'élite pour tomber sur les ennemis quand ils seroient engagés dans le camp. Les princes choisirent la nuit pour donner l'assaut : ils le poussèrent avec toute la bravoure qu'inspire le désespoir ; les retranchemens furent emportés ; mais au moment qu'ils se croyoient maîtres du camp , le corps de réserve , posté en embuscade , fondit sur

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

154.
Hiao-king-ti.

ceux qui étoient entrés dans les lignes , & tout fut tué ou fait prisonnier. Les autres qui devoient les soutenir , se voyant repoussés avec tant de vigueur , prirent la fuite , sans que leurs chefs pussent les arrêter ; alors Tcheou-ya-fou sortit de ses retranchemens , & chargea brusquement l'armée des rebelles , qui , exténuée par la faim & découragée par le mauvais succès de l'attaque du camp , se laissa égorger sans se défendre.

Dans cette ruine totale de leur parti , les princes révoltés s'abandonnèrent au désespoir. Celui de Ou se sauva un des premiers ; il avoit déjà passé le Hoai-ho , & prenoit la route de Tong-yuei , mais il fut tué. Le prince de Tchou se donna lui-même la mort , pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Celui de Tsi s'empoisonna , & le prince de Kiao-si s'enfonça un poignard dans le sein , au moment qu'il alloit être fait prisonnier , avec ceux de Kiao-tong , de Ssé-tchuen & de Kiao. Ces trois derniers furent conduits à Tchang-ngan , où ils subirent la mort comme rebelles.

Cette grande défaite des princes arriva sur la fin de la seconde lune de la troisième année du règne de HIAO-KING-TI , & le trentième de cette même lune , il y eut une éclipse de soleil. A la quatrième lune de l'année suivante , l'empereur déclara son fils Lieou-yong prince héritier ; il exempta , à cette occasion , les peuples du tribut de cette année , fit élargir les prisonniers détenus pour des causes légères , & diminua la peine de ceux dont les crimes étoient plus graves.

Le trentième de la dixième lune de cette même année , il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante , l'empereur fit bâtir un village , qu'il appella Yang-ling-y (1) , pour servir de retraite aux vieillards ,

152.

(1) A trente ly au sud-ouest de Kao-ling-hien de Si-ngan-fou dans le Chen si.

aux veuves & aux orphelins réduits à la pauvreté. Il assigna des fonds considérables pour leur subsistance & leur entretien. Quelque temps après, il fit conduire la princesse Tchang-chi au *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, à qui il l'avoit promise en mariage. Sur la fin de l'année, à la douzième lune, le tonnerre se fit entendre comme au fort de l'été; & à la neuvième lune de l'année suivante, l'empereur qui n'aimoit pas l'impératrice Po-chi, la dégrada & la mit au rang des suivantes.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
152.
Hiao-king-ti.

151.

Le trentième de la onzième lune, septième année du règne de HIAO-KING-TI, il y eut une éclipse de soleil.

A cette même époque, le prince Lieou-yong, que l'empereur avoit solennellement déclaré son héritier, perdit son rang par les intrigues d'une des princesses-reines.

Le prince de Yen avoit marié une de ses filles à Ouang-tchong, un de ses principaux officiers, qui laissa un fils & deux filles à sa mort. Tsang-culh, sa veuve, encore jeune & pourvue d'appas, se remaria à Tien, qui étoit en faveur auprès de l'empereur Hiao-ouen-ti. Elle eut un fils appelé Tien-tên. L'aînée des deux filles de son premier mariage, devenue nubile, fut mariée par l'empereur à Kin-ouang-siun, un de ses premiers officiers; & de ce mariage, il vint une fille, qui, par sa beauté & son esprit, fit l'admiration de toute la cour. Comme on ne tarissoit point sur son éloge, Tsang-culh en augura une grande fortune pour sa fille, & afin de réaliser ses espérances, elle la fit voir au prince Lieou-ki, l'aîné des fils de l'empereur, qui en devint éperduement amoureux. Ce prince en eut un fils, qu'il nomma Lieou-ché.

150.

Lorsque Lieou-ki fut sur le trône, & qu'il eut nommé Lieou-yong son successeur à l'empire, il voulut le marier à

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

150.
Hiao-king-ti.

la fille de la princesse Piao. Li-ki, mère de Lieou-yong, s'opposa fortement à ce mariage, que Ouang-chi, une autre femme de l'empereur, avoit proposé. Celle-ci en eut du ressentiment contre Li-ki, & ces deux princesses se brouillèrent ensemble.

Ouang-chi, plus vindicative, entretenoit l'empereur dans le mécontentement que l'opposition de Li-ki lui donnoit. Elle engagea un grand de la cour à présenter un placet au prince, dans lequel il exposoit, que puisqu'il avoit désigné le fils de Li-ki son héritier, il falloit qu'il la déclarât impératrice. Ouang-chi insinua à l'empereur que ce placet étoit l'effet des intrigues de Li-ki. Dans la colère qu'il en eut, il fit condamner à mort celui qui le lui avoit présenté, & révoqua le choix qu'il avoit fait de Lieou-yong pour son successeur au trône. La sensible Li-ki en conçut tant de chagrin, qu'elle en mourut peu de temps après.

L'ambitieuse Ouang-chi, n'ayant plus de rivale, obtint pour elle un rang, dont ses intrigues avoient privé Li-ki. Elle fut déclarée impératrice à la quatrième lune, & Lieou-ché, son fils, prince héritier. L'an 149, en été, à la quatrième lune, il y eut un violent tremblement de terre, & à Heng-chan il tomba de la grêle d'une grosseur extraordinaire, à la hauteur de deux pieds.

149.

L'année suivante, à la quatrième lune, il parut une comète du côté du nord; & à la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

148.

Lorsque Lieou-ki destitua Lieou-yong de sa qualité d'héritier de l'empire, le prince de Leang, frère puîné de l'empereur, se trouvoit à la cour. Yang-ching & Kong-fun-kouei, favoris de ce prince, dont l'ambition étoit de voir leur maître

sur

fur le trône impérial , dans l'espérance d'une plus grande fortune pour eux-mêmes , sollicitèrent vivement l'impératrice-mère de demander , pour le prince de Leang , le rang que l'empereur venoit d'ôter à son fils aîné. Cette princesse , étant à table avec l'empereur , fit adroitement tomber la conversation sur les belles qualités du prince de Leang : comme elle vit que l'empereur en faisoit aussi l'éloge , elle lui dit : « Si j'avois » quelque chose à vous demander , ce seroit en sa faveur ; mais » je craindrois un refus ».

L'empereur se levant , lui répondit : « Princesse , ce doute » me fait injure ; je suis votre fils & empereur , je vous dois » le respect & l'obéissance : j'en dois encore l'exemple à mes » sujets. Oserois-je manquer à des obligations aussi respecta- » bles » ? L'impératrice-mère , enhardie par cette réponse , lui fit la proposition d'assurer sa succession au prince de Leang ; mais l'empereur , qui ne s'attendoit pas à une pareille demande , la salua profondément , & ne lui répondit que par un oui forcé.

Yuen-ngang , dont les conseils avoient causé la perte de Tchao-tsou , remplissoit alors la charge de censeur de l'empire. Instruit de ce qui s'étoit passé entre l'impératrice-mère & son fils , il prit le pinceau & composa un placet , qu'il rendit public , dans lequel il représentoit à l'empereur que , suivant les ordres du fondateur de la dynastie , il ne pouvoit choisir un successeur que parmi les princes ses fils , afin de conserver l'honneur de sa famille , & d'en perpétuer le lustre dans ses descendants. Que si son devoir de fils l'obligeoit d'obéir à sa mère , ce ne devoit être que dans les choses qui n'étoient point contraires aux constitutions de l'état ; que sa première obligation , comme empereur , étoit de respecter les volontés

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
148.
Hiao-king-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

148.
Hiao-king-ti.

du grand Kao-hoang-ti, le chef de sa famille, auxquelles tous les grands avoient donné leur sanction par un serment irrévocable & solennel ; & que l'exemple de Suen-kong, prince de Song, qui, pour avoir déshérité son fils, avoit allumé une guerre qui avoit duré cinq générations, devoit absolument le détourner de toute idée de faire passer le sceptre impérial entre les mains de son frère, au préjudice de ses enfans, ses légitimes héritiers.

La fermeté de ce placet déconcerta toutes les vues de l'impératrice-mère & des favoris du prince de Leang. Ce dernier ne fut pas le maître de son ressentiment contre les censeurs de l'empire : à l'instigation de ses favoris, il supposa un ordre de l'empereur, & envoya à leur tribunal des assassins, qui poignardèrent Yuen-ngang, avec au moins dix de ses collègues.

L'empereur donna les ordres les plus sévères contre les meurtriers ; & par les recherches exactes qu'on en fit, on découvrit que le prince de Leang étoit l'auteur de cet attentat affreux. Comme il craignoit pour ses favoris, il les fit évader & les envoya à Leang, accompagnés de Tien-chou, pour les cacher dans l'endroit le plus secret de son palais. Ce prince les y suivit peu de jours après. Han-ngan-koué, grand-maître de sa maison, & responsable, par sa place, des désordres qui se commettent, vint trouver ce prince à son arrivée, & lui dit, les larmes aux yeux : « Je suis perdu, si vous laissez ces deux hommes dans » l'intérieur du palais ! *La honte du prince*, dit le proverbe, *est* » *la mort de son sujet*. Vous ne vous êtes porté à cette extrémité, » que parce que vous n'aviez auprès de vous aucun sujet fidèle. » Les discours artificieux de deux scélérats vous ont fait com- » mettre une action, contre laquelle l'humanité, la justice & » les loix crient vengeance. Je frémis du danger qui menace

» vos jours ? Un infâme supplice » ! . . . Ses larmes , à ces mots ,
coulèrent plus fort : le prince effrayé s'écria : « Malheureux ,
» qu'ai-je fait » !

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.
148.
Hiao-king-ti.

Cependant les tribunaux , intéressés à venger la mort des officiers de l'empire , sollicitoient vivement la punition exemplaire des coupables. L'empereur ne pouvoit se résoudre à faire périr un frère qu'il aimoit. L'impératrice-mère étoit inconsolable , & trembloit pour la vie de ce cher fils. Han-ngan-koué revint à la charge , pour le presser de donner satisfaction à l'empereur , en sacrifiant ses deux favoris. Le prince , que cette proposition désespéroit , ne pouvoit y penser sans verser des pleurs amers. Ces deux favoris , voyant tant de troubles à leur occasion , se firent justice eux-mêmes , & prévinrent , en se donnant la mort , le supplice ignominieux qui les attendoit.

Le prince de Leang ne put s'empêcher de donner des larmes à la fin tragique de deux personnes qu'il avoit aimées : bientôt le soin de se tirer lui-même d'embarras , lui fit écrire à Ouang-sin , frère aîné de l'impératrice , une lettre conçue en ces termes :
« Siang osa autrefois attenter aux jours de Chun , avant qu'il
» parvînt au trône. Chun , reconnu empereur , oublia les mauvais traitemens de son frère , & ne fut que pardonner. Il
» poussa même la générosité au point de le combler de bien-
» faits , & de lui donner un des meilleurs gouvernemens.
» Cette action fait encore aujourd'hui l'objet de notre admiration & de nos louanges : je n'ai point entrepris sur la vie
» de l'empereur , seroit-il moins généreux que Chun » ? Il finissoit sa lettre par demander à Ouang-sin , d'engager la sœur de Tchang-kiun , à qui il avoit rendu des services , & qui avoit du crédit sur l'esprit de l'empereur , d'intercéder pour lui. Le prince , à qui on montra la lettre de son frère , apprenant en

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

148.
Hiao-king-ti.

même temps , que Yang - ching & Kong - fun-kouei s'étoient donné la mort , fit surseoir à toutes les poursuites , & publia que son frère étoit innocent du meurtre de Yuen-ngang & de ses collègues , dont il rejettoit toute l'atrocité sur les deux favoris : il le rappella à la cour , & sécha enfin les larmes de l'impératrice sa mère , dont ce rappel dissipa les inquiétudes mortelles où elle avoit été depuis cette funeste aventure.

Pour se rendre à la cour , le prince de Leang se revêtit des habits les plus simples , & y vint dans un char sans ornemens , suivi seulement de deux cavaliers. Il se présenta à la porte du palais en posture de criminel , en implorant son pardon. Aussitôt que sa mère & son frère en furent avertis , ils le firent entrer & se précipitèrent dans ses bras , en versant des pleurs de tristesse & de joie , accompagnés de paroles entre-coupées par leurs sanglots. Cette entrevue attendrissante tira des larmes des spectateurs. Le prince de Leang rentra en grace ; mais dans la suite , l'empereur l'éloigna peu à peu du palais.

147.

L'année suivante , à la quatrième lune , il y eut un grand tremblement de terre & une sécheresse extraordinaire ; en automne , un nombre prodigieux de fauterelles ruina entièrement les moissons. Dans le même temps , à la neuvième lune , il parut une comète au nord-ouest , & le trentième de cette même lune , il y eut une éclipse de soleil.

146.

La onzième année du règne de HIAO-KING-TI , en été , on vit une quantité de fauterelles encore plus grande que l'année précédente , & à la dixième lune , il y eut une éclipse de soleil.

145.

La douzième année , il y eut une famine générale dans tout l'empire ; le feu prit à la porte orientale du palais , & le réduisit en cendres. La terre trembla à la neuvième lune ; & l'année

144.

suivante , sur la fin de la troisième lune , il tomba de la neige

hors de faison. A la quatrième lune de la même année, Lieou-ou, prince de Leang, connu sous le nom de *Hiao-ouang*, mourut des suites du chagrin que sa disgrâce lui avoit donné, & de ce qu'il ne venoit plus à la cour y jouir des honneurs dûs à sa naissance. L'impératrice-mère fut si sensible à sa mort, que, s'abandonnant à sa douleur, elle ne vouloit plus prendre de nourriture, & reprocha durement à l'empereur de l'avoir avancée. Ce prince ne put la consoler qu'en partageant les états de Leang entre les cinq enfans que son frère avoit laissés. Mai, eut l'état de Leang; Ming, celui de Tfi-tchouen; Peng-li, celui de Tfi-tong; Ting, celui de Chan-yang; enfin Pou-ché, celui de Tfi-in : états qu'ils possédèrent avec le titre de *ouang*, ou de roi.

A la même époque, Li-kouang, qui gardoit à Yen-men les frontières contre les Tartares *Hiong-nou*, entra dans leur pays à la tête d'une centaine de cavaliers, pour aller à la découverte. Il n'eut pas marché un jour, qu'il aperçut quelques mille Tartares qui venoient droit à lui. Sa petite troupe voulut retourner sur ses pas, mais il lui représenta que si les Tartares les voyoient fuir, ils tomberoient sur eux, & les inquiéteroient beaucoup dans leur retraite; au lieu qu'en faisant bonne contenance, ils leur en imposeroient. Li-kouang donna l'ordre de mettre pied à terre, & de desseller les chevaux quand les Tartares ne seroient plus qu'à deux *ly* de distance. Pendant qu'ils étoient occupés de ce soin, un officier Tartare s'avança à la portée de l'arc, suivi de quelques cavaliers. Li-kouang monte à cheval avec une dizaine des siens, & se présente fièrement. Le Tartare lui décoche une flèche, qui ne l'atteint pas; alors Li-kouang l'ajuste, & le renverse de dessus son cheval; ses compagnons prennent aussitôt la fuite.

Li-kouang ne s'amusa pas à les poursuivre; de retour à son

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

I 4.
Hiao-king-ti.

AVANT L'ÈRE
CHRÉTIENNE.

144.
Hiao-king-ti.

petit camp, il fit desseller leurs chevaux à ceux qui venoient d'escarmoucher avec lui. Les Tartares, qui les observoient, voyant leur sécurité, les crurent soutenus par le gros de l'armée, & n'osèrent plus les venir insulter. Mais Li-kouang profita de la nuit pour se retirer.

143.

Le trentième de la septième lune de la même année, il y eut une éclipse de soleil. L'été de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre, qui dura vingt-deux jours de suite, dont les secousses furent si violentes, qu'elles firent écrouler les murailles de plusieurs villes. Le trentième de la septième lune, de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

142.

141.

L'année d'après, à la première lune, on ressentit, dans un jour, trois grandes secousses d'un tremblement de terre. L'an 141, en hiver, à la dixième lune, le soleil & la lune parurent de couleur rougeâtre; ce phénomène remplit de crainte tout le monde. A la dernière lune de la même année, le tonnerre gronda d'une manière effrayante: le soleil & la lune parurent, durant cinq jours, d'un rouge foncé, ce qui augmenta la terreur dont on étoit saisi.

L'empereur HIAO-KING-TI mourut âgé de quarante-huit ans, la seizième année de son règne. Son fils Lieou-ché, qui prit le nom de Han-ou-ti, lui succéda à l'âge de seize ans.

Fin du Tome second.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collège Royal
de France , rue Saint-Jacques.



